Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Karl May

WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE

Table des matières

WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE 3

CHAPITRE PREMIER LE GREENHORN 4

CHAPITRE II KLEKIH – PETRA.. 29

CHAPITRE III WINNETOU ENCHAÎNÉ 100

CHAPITRE IV UN DUEL AU COUTEAU 172

LE TRÉSOR DES MONTAGNES ROCHEUSES 194

CHAPITRE PREMIER « JOURNÉE DE PRINTEMPS. »...... 195

CHAPITRE II DANS LA CITÉ ROUGE 251

CHAPITRE III LA LIBÉRATION DE SAM 344

LA TRAHISON DES COMANCHES 376

CHAPITRE PREMIER OÙ OLD SHATTERHAND DEVIENT DÉTECTIVE 377

CHAPITRE II LE KU-KLUX-KLAN 439

CHAPITRE III VERS LA FRONTIÈRE MEXICAINE 487

CHAPITRE IV À TRAVERS LE MAPIMI 540

DANS LA FORTERESSE DES TRAPPEURS 608

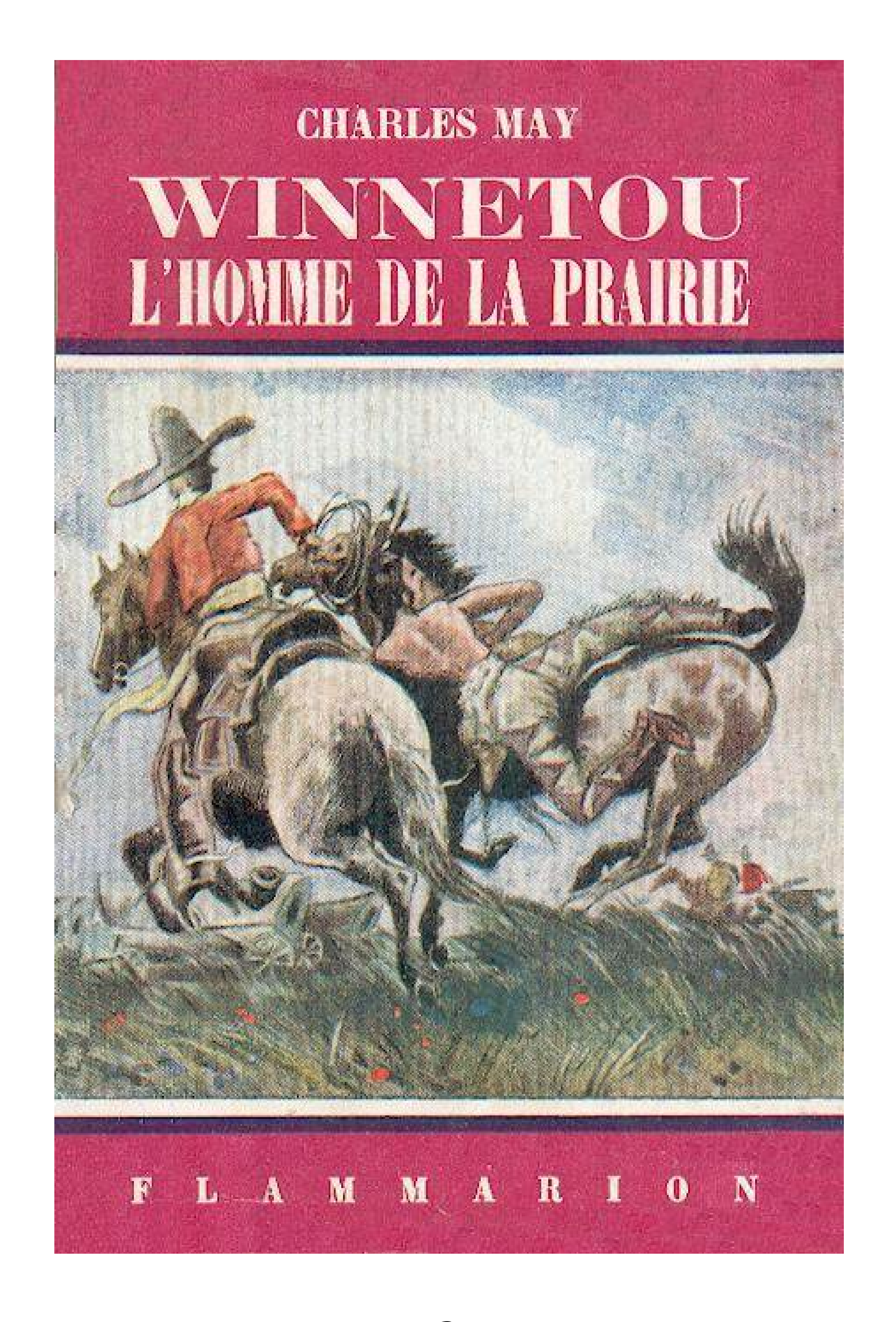
CHAPITRE PREMIER OLD FIREHAND 609

CHAPITRE II LA FIN DU CHEF BLANC 651

CHAPITRE III UNE VIELLE CONNAISSANCE..................... 719

À propos de cette édition électronique 786

WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE



CHAPITRE PREMIER

LE GREENHORN

Cher lecteur, connais-tu le sens exact du mot *greenhorn* ? C'est une épithète fort irrespectueuse et même vexatoire.

Green veut dire vert, et *horn* cornes d'escargot. Un *greenhorn* est donc un homme « vert » dans le sens qu'on donne à ce mot en parlant des fruits insuffisamment mûrs, autrement dit un homme fraîchement débarqué dans le pays, un novice qui doit étendre prudemment ses antennes s'il ne tient pas à courir le risque de se rendre ridicule.

Un greenhorn est un homme qui ne parle pas du tout anglais, ou qui, au contraire, s'exprime dans un anglais par trop châtié et fleuri. L'anglais yankee ou l'argot du Wild West blessent atrocement ses oreilles. Un greenhorn fume des cigarettes et abhorre le monsieur qui chique. Un greenhorn, lorsqu'il a reçu une gifle d'un paddy[1], court porter plainte devant le juge de paix, au lieu d'abattre son agresseur sur-le-champ, comme le ferait un véritable yankee. Un greenhorn n'ose pas poser ses bottes boueuses sur les genoux de son compagnon de voyage, ni savourer sa soupe en claquant de la langue avec le bruit d'un buffle agonisant. Le greenhorn, soucieux d'hygiène, emporte dans la Prairie une éponge grosse comme une citrouille, dix livres de savon fin et s'encombre par surcroît d'une boussole qui, dès le troisième jour, indique toutes les directions possibles, sauf celle du Nord. Un greenhorn note un tas

---

[1] Irlandais.

d’expressions indiennes et quand, pour la première fois, il se trouve en face d’un Peau-Rouge, il s’aperçoit qu’il a envoyé ses précieuses notes à sa famille au lieu de la lettre qu’il garde dans sa poche. Un greenhorn a mis dix ans à s’initier à l’astronomie, mais il lui faut, mettre un temps aussi long avant de tâcher, sans succès d’ailleurs, de lire l’heure qu’il est dans le ciel étoilé. Un greenhorn, dans le Wild West, allume un énorme feu de camp dont les flammes montent dans l’air aussi haut qu’un arbre et s’étonne ensuite, quand il est découvert et enlevé par les Indiens, que ceux-ci aient pu trouver sa trace. Bref, un greenhorn est un greenhorn… et j’en étais un à l’époque dont je parle.

N’allez pas croire cependant que je me sois douté le moins du monde que cette épithète péjorative pût s’appliquer à ma personne. Pas le moins du monde, dis-je, car c’est encore une particularité dominante du greenhorn que d’attribuer ce caractère à tous, sauf à lui-même.

Bien au contraire, je me croyais un homme extraordinairement malin et instruit par l’expérience ; j’avais fait ce qu’on appelle des études et je n’avais jamais eu peur avant les examens. Dans ma naïveté, je ne voyais pas que c’est la vie qui constitue la véritable haute école qui soumet continuellement ses élèves à de nouvelles épreuves. Les difficultés que j’éprouvais dans ma patrie, jointes au goût inné des aventures, me poussèrent à traverser l’Océan pour gagner ces États-Unis où un jeune homme ardent et ambitieux avait alors bien plus de chances qu’aujourd’hui de réussir.

Certes, j’aurais pu trouver une bonne place dans les États-Unis de l’Est, mais l’Ouest m’attirait. Après une courte période où je tâtai tour à tour de divers métiers, je pus enfin partir pour Saint-Louis, équipé de pied en cap, plein de courage et d’enthousiasme. Le sort me conduisit chez des compatriotes où l’on m’offrit une place de précepteur. C’est là que je fis connaissance de Mr. Henry, un habitué de la maison. C’était un origi-

nal, un armurier qui exerçait son métier avec le dilettantisme d'un artiste et qui se faisait appeler Mr. Henry, *the Gunsmith*.

Mr. Henry était un excellent homme, en dépit des apparences, mais, hormis la famille en question, il ne fréquentait personne et se montrait rude et brusque avec ses clients, que seule l'excellence de ses armes attirait dans sa boutique. Il avait perdu sa femme et ses enfants dans un triste accident dont il ne parlait jamais. Je pus néanmoins conclure de certaines allusions qu'ils avaient trouvé la mort au cours d'une agression. C'est à la suite de cet événement que Mr. Henry était devenu misanthrope. Il ne se rendait d'ailleurs pas compte de la rudesse de son caractère. Mais il avait un cœur d'or, et plus d'une fois je surpris une larme brillant dans ses yeux quand je lui parlais de ma famille, à laquelle j'étais et suis encore profondément attaché.

La raison pour laquelle il m'honorait, moi, étranger, d'une aussi grande amitié, m'échappa complètement jusqu'au jour où, il me la dévoila lui-même. Dès mon arrivée, ses visites s'étaient faites plus fréquentes dans la maison où je vivais. Il aimait à assister aux leçons que je donnais et, une fois celles-ci terminées, il m'accaparait pour ainsi dire : Enfin, un jour, il me pria de venir le lendemain chez lui. Une invitation était une chose si exceptionnelle de sa part que je craignis de l'importuner en acceptant et m'abstins de cette visite.

Ma réserve ne fut pas du tout de son goût, et je revois encore aujourd'hui le visage courroucé qu'il me montra lorsque enfin je me décidai à aller le voir, et le ton dont il me parla sans même répondre à mon *good evening*.

– Où étiez-vous fourré hier, sir ?

– J'étais à la maison.

– Et avant-hier ?

– Également à la maison.

– Vous vous payez ma tête.

– Je vous dis la vérité même, Mr. Henry.

– *Pshaw !* Les jeunes oiseaux de votre espèce n'aiment pas rester au nid ; ils fourrent leur bec partout, sauf là où c'est leur place.

– Et où est ma place, s'il vous plaît ?

– Ici, chez moi, compris ? Il y a longtemps que je voulais vous demander quelque chose.

– Pourquoi alors ne l'avez-vous pas fait ?

– Parce que je ne voulais pas, vous entendez ?

– Et quand le voudrez-vous ?

– Aujourd'hui, peut-être.

– Allez-y carrément alors, dis-je en m'asseyant sur le tour où il travaillait.

– Carrément ! On dirait, ma parole, que je pourrais me gêner pour parler à un greenhorn de votre espèce !

– Un greenhorn ? m'écriai-je en fronçant les sourcils, car je me sentais profondément blessé. Je veux bien croire que ce mot vous a, échappé par mégarde.

– Ne vous faites pas d'illusions là-dessus, sir. C'est à bon escient que j'ai prononcé ce mot. Vous êtes un greenhorn, et quel greenhorn. Vous avez la tête bourrée de lectures, on ne peut vous le contester. C'est inouï ce que vous avez dû bûcher là-bas. Ce blanc-bec sait exactement la distance qui sépare les étoiles, ce que le roi Nabuchodonosor a écrit sur des briques, ce que pèse l'air, bref toutes sortes de fariboles. Et parce qu'il sait tout ça, il se croit très malin. Mais essayez un peu de fourrer le nez dans la vie, hein ! pendant une petite cinquantaine d'années par exemple ; alors vous saurez peut-être, mais seulement peut-

être, en quoi consiste la vraie sagesse. Ce que vous avez appris jusqu'ici, ce n'est rien. Et ce que vous savez aujourd'hui, c'est encore moins. Vous ne savez même pas tirer.

Il avait dit cela d'un ton on ne peut plus méprisant et avec la conviction de quelqu'un qui est absolument sûr de son fait.

– Je ne sais pas tirer ? Hum ! répondis-je en riant. Est-ce là une question à laquelle vous désiriez une réponse ?

– Si vous voulez. Eh bien ! Répondez !

– Donnez-moi une arme. Ce n'est qu'ainsi que je serai en mesure de vous donner cette réponse.

Il écarta le canon de fusil qu'il était en train de visser, se leva, fit un pas dans ma direction, ses yeux étonnés fixés sur moi et s'écria :

– Vous voulez une arme ? Je me garderai bien de vous en donner une. Je ne remets mes fusils qu'à des mains qui en sont dignes.

– Alors, vous pouvez les confier aux miennes, ripostai-je.

Il me dévisagea à nouveau, d'abord de face, puis de profil, enfin il se rassit et reprit son canon tout en marmonnant :

– Quel greenhorn ! Et quel toupet ! C'est à vous en faire perdre patience.

Je le laissai faire, car je le connaissais bien. Puis j'allumai un cigare. Un quart d'heure passa sans que nous ayons échangé une parole. Enfin, il n'y tint plus. Il leva son canon contre le jour, le contempla et dit :

– C'est qu'il est beaucoup plus difficile de tirer que de regarder les étoiles ou de lire les briques de Nabuchodonosor. Avez-vous jamais tenu une arme à feu dans vos mains ?

– Je pense bien.

– Quand ?

– Plus d'une fois, vous pouvez m'en croire.

– Et vous avez déjà visé et tiré ?

– Bien sûr.

– Et atteint votre but ?

– Naturellement.

Il délaissa à nouveau son canon et me regarda dans les yeux.

– Allons, allons ! Avec vous on ne peut pas parler sérieusement. Je suis persuadé que votre balle passerait à côté d'un mur de quinze mètres de haut et de quarante de large. Je ne suis pas un gosse et vous n'êtes pas mon professeur, mettez-vous bien ça dans la tête. Vous n'êtes qu'un greenhorn, qu'un cancre. Et ça prétend savoir tirer ! Décrochez-moi un jour cette vieille arme-là et essayez seulement de viser. C'est le meilleur « tueur d'ours » que j'ai jamais vu.

Je me dirigeai vers l'endroit désigné, pris le fusil et l'épaulai.

– Fichtre ! s'exclama-t-il en bondissant sur ses pieds. Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous vous promenez avec ce fusil comme avec une canne ; pourtant c'est la pièce la plus lourde que je connaisse. Êtes-vous si fort que cela ?

Pour toute réponse, je le saisis de ma main droite par son veston boutonné et par sa ceinture et le soulevai à bout de bras.

– Nom d'un chien ! s'écria-t-il. Laissez-moi donc ! Vous êtes plus fort que mon Bill !

– Votre Bill ? Qui est-ce ?

– C’était mon fils. Il... mais laissons cela. Il est mort avec les autres. Il promettait beaucoup. Vous lui ressemblez un peu par la taille. Vous avez aussi les mêmes yeux et la même bouche. C’est pourquoi je vous... mais cela ne vous regarde pas.

Une profonde tristesse se répandit sur ses traits. Il passa sa main sur son visage et poursuivit d’un ton plus calme :

– Sir, avec de tels muscles, c’est vraiment dommage de gaspiller son temps à dévorer des livres. Vous devriez faire aussi de la culture physique.

– C’est ce que je fais.

– Vraiment ?

– Puisque je vous le dis.

– Vous faites de la boxe ?

– On n’en fait pas beaucoup chez nous. Mais je suis assez fort en gymnastique et à la lutte.

– Vous montez à cheval ?

– Oui.

– Vous faites de l’escrime ?

– J’ai même donné des leçons.

– Dites donc, vous me montez un bateau ?

– Voulez-vous faire un petit essai ?

– Non. Ça me suffit. Du reste, il faut que je travaille. Asseyez-vous donc.

Il prit place devant son établi et je suivis son exemple. Il semblait absorbé par de graves pensées. Tout à coup, il leva les yeux de sur son travail et me demanda :

– Avez-vous fait des mathématiques ?

– C'était mon étude favorite.

– L'arithmétique, la géométrie ?

– Naturellement.

– Et vous comprenez quelque chose à l'arpentage ?

– Je m'y entends assez bien. Il m'est souvent arrivé de flâner un théodolite à la main.

– Vous savez vraiment arpenter ?

– Mais oui. Pourquoi cette question ?

– Pour rien. Ne soyez pas trop curieux, vous le saurez un jour. Avant tout, il faudrait que j'aie la certitude, oui, la certitude que vous savez tirer.

– Je suis prêt à subir l'épreuve.

– J'y pense, soyez tranquille. À quelle heure commencez-vous demain vos cours ?

– À huit heures.

– Alors venez me voir à six heures, à mon tir.

– Pourquoi si tôt ?

– Parce que je ne veux pas attendre plus longtemps. Je brûle d'impatience de vous prouver que vous n'êtes qu'un greenhorn. Mais c'est assez pour aujourd'hui. J'ai autre chose à faire, et des choses autrement importantes.

Il semblait en avoir terminé avec son canon et sortit d'une caisse un morceau de fer en forme de polygone, dont il se mit à limer les coins.

Il était si absorbé par son travail qu'il semblait en avoir oublié ma présence. Ses yeux brillaient et lorsqu'il contemplait, de temps en temps, son œuvre, je croyais lire dans ses yeux une véritable passion. Ce morceau de fer devait avoir à ses yeux une importance particulière. Intrigué, je ne pus m'empêcher de le questionner.

– Est-ce une pièce d'arme à feu ?

– Oui, dit-il en se rappelant seulement alors ma présence.

– Pourtant je ne connais aucun système d'arme à feu qui possède une pièce de ce genre.

– Je crois bien. Mais vous le connaîtrez un jour. Ce sera le système Henry.

– Tiens. C'est donc une invention.

– Yes !

– Je m'excuse alors de vous avoir questionné. Naturellement, c'est un secret.

Il regarda un moment dans les trous, tourna la pièce dans tous les sens, l'appliqua à l'extrémité postérieure du canon, et dit enfin :

– Oui, c'est un secret. Mais j'ai confiance en vous parce que je vous crois discret, bien que vous ne soyez qu'un affreux greenhorn. Aussi vous dirai-je ce que je compte en faire. Ce sera une carabine à répétition avec un magasin à vingt-cinq cartouches.

– Pas possible !

– Motus ! Me prenez-vous pour un imbécile qui s'attaque à l'impossible ?

– Alors, votre magasin devra posséder suffisamment de chambres pour recevoir les cartouches.

– Cela va de soi.

– Mais le magasin sera énorme, lourd, et l’arme impossible à manier.

– Pas du tout, parce qu’il n’y aura qu’une chambre. L’arme ne sera ni lourde, ni encombrante. Voici d’ailleurs cette chambre, dit-il en désignant le morceau de fer.

– Hum ! Il faut croire que je ne comprends rien à votre métier. Et qu’adviendra-t-il quand le canon sera échauffé ?

– Il ne le sera pas. La matière de ce canon et sa fabrication sont mon secret. Ce morceau de fer suivra un mouvement excentrique. Les vingt-cinq orifices qu’il comprendra recevront autant de balles. À chaque décharge, la plaque s’avance et la cartouche suivante vient se placer en face du canon. Ça fait bien longtemps que cette idée me travaille. D’abord, ça ne marchait pas, mais, maintenant, il me semble que ça colle. Je passe déjà pour un assez bon armurier, mais, quand j’aurai mis au point ce petit truc, je serai célèbre et je gagnerai beaucoup d’argent.

– Et des remords par-dessus le marché.

Il me fixa un instant, d’un air étonné, puis demanda :

– Des remords ? Pourquoi ça ?

– C’est bien simple, dis-je, si vous mettez au point une arme à feu capable de tirer vingt-cinq coups d’affilée et qui pourra tomber entre les mains de n’importe quel voyou, les forêts vierges et les gorges des montagnes de la prairie ne tarderont pas à devenir le théâtre des pires carnages. On abattra les Indiens comme des mouches, si bien que, dans quelques années, il ne restera plus un seul indigène. Voulez-vous assumer une telle responsabilité ?

Il me regardait fixement sans répondre.

– De plus, poursuivis-je, le jour où n'importe qui pourra se procurer, moyennant argent, cet engin meurtrier, vous ne tarderez pas à ramasser une fortune, mais, d'autre part, on aura vite fini d'exterminer les mustangs et les buffles, en même temps que tout le gibier dont la chair sert de nourriture aux Indiens. Des centaines et des centaines de chasseurs de records se muniront de votre carabine et afflueront dans l'Ouest. Le sang humain et animal coulera à flots et, en peu de temps, en deçà et au-delà des Montagnes Rocheuses, les terres seront dévastées et dépeuplées.

– Sacrebleu ! s'exclama-t-il. Est-ce vrai que vous débarquez seulement d'Europe ?

– Oui.

– Et vous n'êtes jamais allé dans le Wild West ?

– Jamais.

– Eh bien ! vous êtes un parfait greenhorn. Et ce morveux de greenhorn en prend si bien à son aise qu'on le croirait le protecteur de tous les Indiens et depuis au moins un siècle établi dans le pays. Ce n'est pas un blanc-bec comme vous qui m'impressionnera par ses bobards. Et même si tout ce que vous dites là était vrai, ça n'aurait aucune importance parce que je n'ai jamais eu l'intention de monter une usine de fusils. Je suis un solitaire et je tiens à le rester. Ça ne me dit rien d'avoir affaire à des centaines d'ouvriers.

– Mais vous pourriez, pour gagner de l'argent, faire breveter votre invention et vendre le brevet au prix fort ?

– Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles ! Jusqu'ici je n'ai jamais connu la misère et il n'y a aucune raison pour que ça change à l'avenir, même si je ne vends pas mon brevet. Je n'ai aucune envie d'entendre plus longtemps pépier un oiseau comme vous qui doit d'abord prendre sa volée avant d'essayer de siffler et de chanter.

Je ne lui tins pas rigueur de ses paroles peu affables ; je le connaissais trop bien pour mal les interpréter. Il m'avait pris en amitié et j'étais certain qu'il ne me voulait que du bien. Avant de prendre congé de lui, je lui tendis la main, qu'il serra longuement en la secouant.

Je ne me doutais pas, alors, de l'importance que cette conversation devait avoir pour moi par la suite et encore moins du rôle que le « tueur d'ours » et la future carabine Henry joueraient dans ma vie.

Le lendemain, à six heures précises, je me présentai devant mon étrange vieil ami. Il me serra la main, tandis qu'un sourire ironique éclairait ses traits durs.

– *Welcome*, sir ! Quel air de conquérant. Croyez-vous donc atteindre ce mur dont je parlais hier ?

– Je l'espère.

– *Well*, on verra bien. Moi, j'emporte une arme plus légère, vous, vous prendrez le « tueur d'ours » ; je me garderais bien de trimbaler une machine aussi lourde.

Il liait en bandoulière un léger rifle à deux canons. Quant à moi, je m'emparai du « tueur d'ours », qu'il se refusait à porter. Arrivé au champ de tir, il commença par tirer lui-même deux coups de feu. Vint alors mon tour et celui du « tueur d'ours ». Je ne connaissais pas du tout cette arme, et ma première balle n'atteignit que le bord du disque noir de la cible. Le second coup fut meilleur ; la troisième balle alla se loger exactement au centre du disque noir, et toutes celles qui suivirent traversèrent le trou percé par elle. La stupéfaction de Henry augmentait à mesure que je tirais. Il me demanda de recommencer l'essai avec son rifle et, lorsque j'eus obtenu les mêmes résultats, il s'écria :

– Ou bien vous avez vendu votre âme au diable, ou bien vous êtes né homme du Wild West !

– Je peux vous assurer que je n'ai pas vendu mon âme au diable. Cette transaction ne me dirait rien, rétorquai-je, en riant.

– Dans ce cas, vous avez le devoir et même l'obligation de vous faire chasseur du Wild West. Cela non plus ne vous dit rien ?

– Pourquoi pas ?

– *Well*, on verra bien ce qu'on pourra faire de vous. Savez-vous monter à cheval ?

– À la rigueur.

– À la rigueur ? C'est-à-dire que vous êtes en équitation moins habile qu'au tir.

– La belle affaire ! Qu'est-ce après tout que l'équitation ? Le plus difficile, c'est de monter, ensuite le cheval vous porte tout seul.

– Vous croyez ça ? Et qui vous tiendra aussi en selle ? Voilà l'erreur ! Vous l'avez dit : le plus difficile, c'est de monter, car il faut le faire tout seul. La descente est bien plus facile : c'est la rosse qui s'en charge.

– Pas en ce qui me concerne.

– Vraiment ? Que diriez-vous d'un petit essai ?

– Je veux bien.

– Venez alors. Il n'est que sept heures et vous avez encore une heure devant vous. Nous irons chez Jim Korner, le maquignon. Il a un cheval rouan qui se chargera bien de vous désarçonner.

Nous rentrâmes dans la ville et allâmes trouver le maquignon, qui possédait un manège tout entouré d'écuries. Korner

vint en personne à notre rencontre nous demander ce que nous désirions.

– Ce jeune homme prétend qu'aucun cheval ne pourra le mettre hors de selle, déclara Henry. Qu'en pensez-vous, Mr. Korner ? Le laisserez-vous enfourcher votre cheval rouan ?

Le maquignon m'examina, puis, l'air satisfait de son examen, déclara :

– L'ossature m'a l'air très élastique. D'ailleurs, les jeunes gens ne se cassent pas aussi facilement le cou que les vieux. Si ce gentleman veut essayer la bête, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il donna des ordres et, un instant après, deux palefreniers amenèrent un cheval sellé, qui manifestait une vive inquiétude et piaffait nerveusement. Le vieil Henry prit peur pour moi. Il essaya, le premier, de me dissuader de mes projets, mais je ne regrettais nullement ma parole et, d'ailleurs, je voyais déjà là une affaire d'honneur. Je pris le fouet et me laissai chausser les éperons ; puis, après quelques tentatives infructueuses, je sautai en selle. Les deux palefreniers s'écartèrent précipitamment et le cheval rua des quatre fers, puis tourna de côté. Je parvins pourtant à me maintenir en selle, bien que je ne fusse pas encore ferme sur mes étriers. À peine avais-je réussi à consolider ma position que ma monture se cabra. Comme cela ne donnait aucun résultat, elle se rua vers le mur pour me désarçonner plus facilement. Mais un coup de fouet eut vite fait de la faire revenir en arrière. Une lutte farouche s'engagea entre cavalier et monture, une lutte non exempte de danger pour moi. Je déployai toute l'adresse que je possédais alors et toute la force de mes fémurs, si bien que je sortis vainqueur de l'aventure. En mettant pied à terre, mes jambes tremblaient encore de l'effort fourni ; quant au cheval, il haletait et de grosses gouttes de sueur perlaient sur sa robe. Mais je l'avais maté !

Le maquignon était déjà inquiet pour sa bête. Il la fit aussitôt envelopper dans une couverture et promener lentement

pour lui permettre de se détendre les muscles. Puis il se tourna vers moi :

– Je n'aurais jamais cru cela possible, jeune homme ; j'étais persuadé que, dès la première ruade, vous rouleriez par terre. Naturellement, vous ne me devez pas un cent ; au contraire, je vous serais très obligé de venir ici de temps en temps pour dresser cette salle bête.

– Si cela peut vous rendre service, je ne demande pas mieux.

Pendant toute la séance, Henry s'était tu. Il me regardait en hochant la tête. Il frappa des mains et s'exclama :

– Pour un greenhorn, c'est vraiment un greenhorn bien extraordinaire. Il aurait serré cette rosse à mort plutôt que de vider les arçons. Qui vous a appris ça, mon garçon ?

– Le hasard, qui m'a mis un jour entre les jambes un étalon hongrois de la pousta, qui ne se laissait monter par personne. J'ai réussi à le dompter au risque de ma vie.

– Au diable de telles rosses ! J'aime autant mon fauteuil, qui ne voit pas d'inconvénient à ce que je m'assoie dedans. Allons-nous-en maintenant. J'en ai le vertige. Vous n'aurez pas à regretter de m'avoir montré ce dont vous êtes capable.

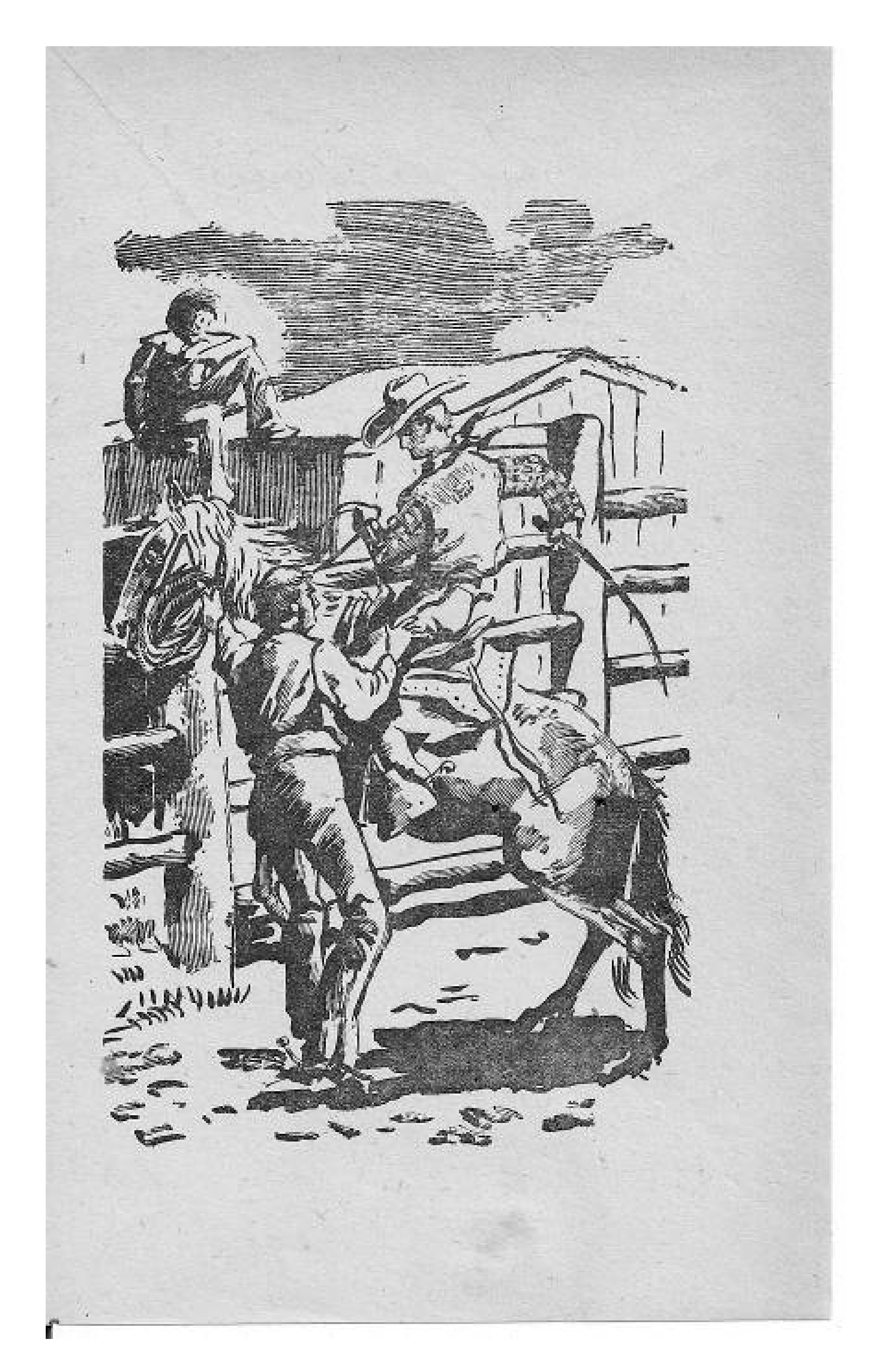
Nous nous séparâmes. Les deux jours qui suivirent, je ne revis pas Henry, mais, le surlendemain, sachant que j'avais mon après-midi libre, il vint me trouver.

– Voulez-vous faire un tour avec moi ? – me demanda-t-il.

– Où voulez-vous aller ?

– Chez un gentleman qui serait heureux de faire votre connaissance.

– Tiens ! Et qu'est-ce qui me vaut cet honneur ?



– Vous ne devinez pas ? Il n'a encore jamais vu un greenhorn de près.

– Eh bien ! je vous accompagne, Mr. Henry. Puisqu'il tient à nous connaître...

Henry avait un petit air malin, plein de réticences, et j'en conclus qu'il me réservait une surprise. Il me conduisit à un bureau de plain-pied avec la rue, mais il m'y avait fait entrer si précipitamment que je n'avais pas eu le temps de lire l'inscription de la porte vitrée.

Je croyais toutefois avoir distingué deux mots : *office* et *surveying*. Je ne tardai pas à me rendre compte que j'avais vu juste.

Dans le bureau se trouvaient trois hommes qui accueillirent Henry très cordialement et me parlèrent avec une politesse mêlée d'une curiosité mal dissimulée. Les tables étaient jonchées de cartes, de plans et de toute sorte d'instruments-de précision. Nous nous trouvions dans un bureau d'arpentage.

Henry engagea avec les trois hommes et moi une conversation très amicale qui ne tarda pas à s'animer. Elle roulait surtout sur les affaires du bureau, ce qui ne me déplaisait pas, car j'étais bien plus au courant des choses d'arpentage que de la situation politique intérieure des États-Unis.

Henry témoignait beaucoup d'intérêt à cette science. Il voulait tout savoir et je répondais volontiers à ses questions lui expliquant l'emploi de chaque instrument, la façon de dresser des plans et des cartes. Il faut bien croire que j'étais un véritable greenhorn, car la raison de cet interrogatoire m'échappait encore. Ce n'est que lorsque j'eus surpris les regards entendus que les trois hommes échangeaient avec Henry que je me levai et déclarai que je devais m'en aller. Henry ne protesta pas et nous prîmes congé des trois gentlemen, qui nous serrèrent vigoureusement la main.

Une fois dehors, Henry me posa la main sur l'épaule, s'arrêta et me dit avec une profonde satisfaction :

– Jeune homme et cher greenhorn, vous m'avez fait un grand plaisir. Je suis fier de vous.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que vous avez dépassé mes espérances et l'attente de ces messieurs.

– Espérances ? Attente ? Je ne comprends pas.

– Ça n'a aucune importance. L'autre jour, vous avez prétendu que vous aviez quelques notions de géodésie. Je vous ai amené chez ces messieurs pour voir si ce n'était pas du bluff.

– Du bluff ? Si vous me croyez capable de bluffer, Mr. Henry, je ferais mieux d'interrompre mes visites chez vous.

– Ne soyez pas ridicule. Vous n'allez tout de même pas priver un vieil homme comme moi du plaisir de vous voir chez lui. D'autant plus que vous ressemblez à mon fils. Êtes-vous retourné au manège ?

– J'y passe tous les matins.

– Et vous montez votre cheval rouan ?

– Bien sûr.

– Vous pensez en faire une bonne monture ?

– Je l'espère. Mais je ne pense pas que le client qui l'achètera fasse une très bonne affaire. La bête s'est habituée à moi et ne tolère aucun autre cavalier.

– Vous m'en voyez ravi. Ainsi donc, votre bête ne supporte que des greenhorns. Suivez-moi dans cette petite rue. Je connais ici un excellent restaurant où l'on mange fort bien et où l'on boit encore mieux. Nous allons fêter l'examen dont vous venez de vous tirer avec tant de succès.

Je ne reconnaissais plus mon vieil Henry. Lui, toujours si renfermé, si sauvage, il voulait maintenant faire un repas en ville ! Sa voix, elle-même, avait des intonations plus joyeuses et plus insouciantes.

À partir de ce jour-là, il vint me voir quotidiennement et me parlait comme à un ami dont on redoute la perte imminente. Mais, comme pour contrebalancer ses épanchements, il me traitait de temps en temps de greenhorn.

En même temps, ma situation dans la famille où je travaillais s'était modifiée. Les parents se montraient plus attentionnés à mon égard et les enfants plus dociles. Il m'arrivait de surprendre chez eux des regards attendris que je ne comprenais pas.

Environ trois semaines après mon étrange visite au bureau d'arpentage, la maîtresse de maison m'invita à dîner en famille, bien que ce fût mon soir de sortie. Elle expliqua cette invitation insolite par les visites qu'elle attendait, celle de Mr. Henry et de deux autres gentlemen, dont l'un s'appelait Sam Hawkens et était un célèbre chasseur du Wild West. En ma qualité de greenhorn, je n'avais pas encore entendu ce nom, toutefois j'étais heureux de faire la connaissance d'un véritable homme de l'Ouest.

Faisant partie de la maison, je pus, sans enfreindre les règles de la convenance, pénétrer dans la salle à manger sans attendre le coup de gong. Je constatai alors que la table était dressée comme pour une grande fête. La petite Emmy, âgée de cinq ans, était seule dans la pièce, occupée à fourrer ses doigts dans un pot de confiture. En me voyant entrer, elle les essuya précipitamment sur sa toison blonde. Je levai mon doigt d'un geste menaçant ; elle accourut alors vers moi et me chuchota quelques mots à l'oreille. Pour m'amadouer, elle me confia le secret qui pesait sur son petit cœur. Je crus l'avoir mal comprise ; mais, à ma demande, elle répéta : *Your farewell feast*.

Mon repas d'adieux ! C'était impossible. La petite avait dû mal interpréter une conversation entendue. Je souris. Au même moment, des bruits se firent entendre dans le salon ; les invités venaient d'arriver et je me hâtai à leur rencontre. Ils étaient venus tous les trois ensemble, conformément à leur convention,

ainsi que je devais l'apprendre par la suite. Henry me présenta Mr. Black, un jeune homme un peu raide et gauche, et Mr. Sam Hawkens, l'homme du Wild West.

J'avoue que je devais faire une singulière figure à fixer ce dernier d'un air ébaubi. C'était la première fois que je me trouvais en face d'un homme de cette espèce. Plus tard, je devais en connaître d'autres. Si l'homme lui-même offrait un spectacle peu commun, cette impression se trouvait encore renforcée par le fait qu'il se tenait dans le salon comme au milieu d'une forêt, tête couverte et fusil en main.

Il portait un chapeau de feutre à larges bords, d'âge, de couleur et de forme indéfinissables. Au milieu de la broussaille de poils qui recouvrait son visage, émergeait un nez de dimensions respectables, digne de servir d'aiguille à un cadran solaire. La barbe était à tel point touffue qu'elle ne laissait apercevoir que deux yeux vifs qui fixaient sur moi un regard malicieux. Mr. Sam Hawkens me contemplait avec une curiosité égale à celle que je lui témoignais.

Cette tête étrange reposait sur un corps vêtu d'une veste en peau de chèvre qui, visiblement, n'était pas faite à sa mesure ; cet accoutrement lui donnait l'aspect d'un enfant qui aurait mis par jeu la robe de chambre de son grand-père. Sous cet ample vêtement, on voyait deux jambes en forme de faux, grêles comme des tuyaux de pipe, enroulées dans des leggings effrangés, et terminées par une paire de bottes indiennes si volumineuses qu'au besoin leur propriétaire aurait pu s'y cacher tout entier.

Ce célèbre chasseur tenait à la main un vieux fusil qui paraissait tenir plutôt d'un gourdin que d'une arme à feu. Bref, il m'eût été difficile d'imaginer un spécimen plus typique de chasseur du Wild West.

Après m'avoir toisé de la tête aux pieds, Sam Hawkens se tourna vers mon ami Henry et demanda d'une voix fluette, presque enfantine :

– C'est bien le jeune greenhorn dont vous m'avez entretenu ?

L'autre acquiesça de la tête.

– *Well !* Il ne me déplaît pas. J'espère que Sam Hawkens lui plaît aussi. Hihihi !

Et, avec ce petit rire curieux que je devais entendre si souvent par la suite, il se tourna vers la porte qui venait de s'ouvrir devant les maîtres de céans. Ceux-ci échangèrent avec le chasseur un salut cordial qui ne laissa pas de me surprendre légèrement, car j'ignorais qu'ils fussent en relations.

On nous pria de passer dans la salle à manger. Je remarquai avec stupéfaction que Sam Hawkens ne s'était pas séparé de son arme. Ce n'est que lorsqu'on nous désigna notre place à table qu'il déposa son fusil à sa portée ; en disant :

– Un vrai chasseur du Wild West ne doit jamais quitter son arme. Si vous me le permettez, j'accrocherai donc ma Liddy à la poignée de la fenêtre.

J'appris par la suite que, selon un usage courant ; les chasseurs du Wild West considéraient leurs armes comme des êtres vivants et leur donnaient des noms humains.

Une fois Liddy installée, Sam enleva son inénarrable chapeau. Je vis alors, avec effroi, que ses cheveux étaient restés dans le fond du chapeau. Son crâne dégarni et couleur de sang offrait un spectacle terrifiant. La maîtresse de maison poussa un petit cri et les enfants se mirent à hurler à tue-tête. Hawkens se tourna vers nous et dit d'une voix rassurante :

– N'ayez crainte, madame et messieurs. Ce n'est rien de grave. J'ai porté longtemps ma chevelure naturelle sans que

personne trouvât à y redire jusqu'au jour où j'ai été attaqué par une douzaine de pawnies qui m'ont écorché le crâne. C'était une sensation plutôt désagréable, mais à laquelle on peut survivre, comme vous voyez, hihihi ! Après cet accident, je m'en suis retourné à Tekama et me suis payé un nouveau scalpe. Cela s'appelle perruque, si je ne m'abuse. Cette bagatelle m'a coûté trois douzaines de peaux de castor. Peu importe, d'ailleurs, car mon nouveau scalpe est bien plus pratique que l'ancien, surtout en été. Quand j'ai trop chaud, je n'ai qu'à l'enlever. Hihihi !

Ce disant, il accrocha son chapeau et remit sa perruque. Ensuite, il se débarrassa de sa veste et nous pûmes voir deux pistolets et un couteau fixés à sa ceinture. En prenant place à table, il porta son regard sur la maîtresse de la maison, puis sur moi et dit :

– Je vous serais très obligé, Milady, de bien vouloir mettre ce jeune greenhorn au courant de la situation. Il est préférable de le faire avant de commencer le repas, si je ne m'abuse.

C'était là une expression favorite de Sam Hawkens. L'hôtesse acquiesça de la tête et, se tournant vers moi :

– Vous ignorez sans doute, dit-elle, que M. Black que voici est votre successeur.

– Mon successeur ? répétai-je, ébahi.

– Certainement. Puisque vous nous quittez, il nous a bien fallu vous chercher un remplaçant.

– Moi, je vous quitte ?...

– Hélas ! Vous nous quittez, sir, affirma la maîtresse de céans, un sourire bienveillant aux lèvres. Certes, régulièrement, vous auriez dû nous prévenir plus tôt, mais, comme nous n'avons tous que de l'amitié pour vous, nous n'avons voulu à aucun prix faire obstacle à votre carrière. Nous regrettons vive-

ment votre départ, mais, puisqu'il est déjà décidé pour demain, il ne nous reste qu'à vous souhaiter bon voyage.

– Bon voyage ?... Demain ?... Mais où ?... balbutiai-je.

Sam Hawkens me donna une tape sur l'épaule.

– Vous voulez savoir où ? Mais au Wild West, parbleu ! Vous avez brillamment passé votre examen. Les autres prospecteurs partent demain et vous ne voudriez pas qu'ils ajournent leur départ à cause de vous. Dick Stone, Will Parker et moi-même, nous sommes engagés, en même temps que vous, en qualité de guides de l'expédition, qui se propose de longer la Canadienne[2] jusqu'au Nouveau-Mexique. J'espère que vous ne désirez pas rester greenhorn toute votre vie.

C'était comme si une taie se détachait de mes yeux. On avait donc ourdi autour de moi un véritable complot. À mon insu, on avait fait de moi un prospecteur d'une nouvelle compagnie de chemins de fer qui entreprenait d'importants travaux d'arpentage.

Quelle perspective magnifique ! Mon vieil ami Henry vint à moi, me serra la main et dit :

– Vous êtes ici chez de braves gens, mais une place de précepteur ne convient pas à un garçon comme vous. Votre avenir est dans l'Ouest. J'ai fait une démarche auprès de l'Atlantic et Pacific Company et vous avez passé un examen, sans vous en douter. Vous vous en êtes tiré à merveille, et voici votre contrat.

Il me tendit un papier. J'y jetai un coup d'œil en apercevant le montant de mes appointements, j'en crus à peine mes yeux. Mais Henry continua :

---

[2] Rivière des États-Unis, affluent de l'Arkansas.

– Vous voyagerez à cheval et vous aurez besoin d'une bonne monture. J'ai acheté le cheval rouan. Il est à vous. Il vous faut aussi une arme et je vous fais cadeau du « tueur d'ours », que vous maniez avec tant d'adresse. Qu'en dites-vous, mon garçon ?

Lorsque j'eus regagné l'usage de ma voix étranglée par l'émotion, j'essayai de protester, mais sans résultat. La maîtresse de maison se mit à table, et nous dûmes suivre, son exemple. Le repas commença et les affaires furent remises à plus tard.

Ce n'est qu'après le dîner que je reçus de plus amples renseignements. La nouvelle voie ferroviaire devait partir de Saint-Louis, traverser le Missouri, l'Oklahoma, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et s'acheminer par la Californie jusqu'à la côte du Pacifique. C'étaient ces immenses territoires qui devaient faire l'objet des travaux d'arpentage. Le territoire qui incombait à notre expédition, composée, en dehors de moi, de trois autres prospecteurs et d'un ingénieur en chef, était circonscrit entre la source du Rio-Pecos et la basse Canadienne. Les trois guides et de nombreux chasseurs complétaient notre expédition. Mes amis, qui avaient tenu à me faire la surprise de mon engagement, s'étaient occupés de mon équipement. Il ne me restait qu'à rejoindre mes futurs compagnons, qui m'attendaient chez l'ingénieur en chef. Ils me firent tous un excellent accueil.

Le lendemain matin, après avoir pris congé de la famille où j'avais été employé, j'allai trouver Henry. Je tenais à le remercier de sa bonté, mais il me serra chaleureusement la main et coupa court à mes effusions.

– Taisez-vous, mon garçon. Si je vous envoie dans l'Ouest, c'est parce que je veux empêcher mon vieux fusil de se rouiller. Allez-vous-en maintenant et, quand vous serez de retour, n'oubliez pas de venir me voir pour me raconter vos aventures. J'espère qu'alors vous ne serez plus le greenhorn que vous êtes aujourd'hui, quoi que vous en disiez.

Puis il me poussa vers la sortie, mais, avant qu'il eût pu fermer la porte, j'avais aperçu deux larmes briller dans ses yeux.

CHAPITRE II

KLEKIH – PETRA

L'« été indien » tirait déjà à sa fin, mais, bien que nous fussions à la tâche depuis déjà trois mois, nous n'étions pas encore au bout de notre travail. Cela tenait à deux raisons.

Tout d'abord, il nous fallait travailler sur un terrain particulièrement ingrat et encore très peu exploré. Par ailleurs, la région était fort dangereuse, à cause du passage fréquent des tribus des Kiowas, des Comanches et des Apaches, qui, comme on peut le penser, se montraient très hostiles à la construction d'une ligne ferroviaire sur leurs réserves.

Les précautions qui s'imposaient n'étaient guère de nature à faciliter notre travail. Il nous fallait, par exemple, renoncer à la chasse, de crainte d'attirer sur nous l'attention des Peaux-Rouges. Nous dûmes souvent nous contenter des vivres qu'on nous expédiait de Santa-Fé, dans des chariots traînés par des bœufs. Malheureusement, la régularité de ce mode de ravitaillement laissait à désirer, de sorte que, plus d'une fois, il nous fallut attendre de longs jours nos approvisionnements.

L'autre raison de la lenteur de nos travaux résidait dans la composition de notre équipe. L'accueil amical que m'avaient réservé l'ingénieur en chef et les trois prospecteurs m'avait fait espérer une collaboration agréable. Malheureusement, il n'en fut rien. Mes collègues étaient de véritables yankees, qui s'obstinaient à ne voir en moi qu'un greenhorn, un étranger maladroit et inexpérimenté. D'ailleurs, ils ne songeaient qu'à une seule chose : à gagner de l'argent, et le travail en lui-même ne

les intéressait que médiocrement. Comme ils n'avaient pas tardé à se rendre compte que je ne partageais pas leur façon de voir, je perdis bientôt leur sympathie. Peu à peu, je me rendis compte que leurs connaissances étaient des plus superficielles ; ils se déchargeaient sur moi des travaux les plus difficiles et, de leur côté, se contentaient de bâcler leur besogne.

De tous mes collègues, c'était sans doute Mr. Bancroft, l'ingénieur en chef, qui avait l'instruction la plus solide ; malheureusement, je m'aperçus qu'il aimait l'eau-de-vie un peu plus que de raison. Nous en avions reçu quelques tonnelets de Santa-Fé, et, à partir de ce jour, Mr. Bancroft consacra bien plus de temps au brandy qu'à ses instruments de précision. Il lui arrivait de passer des heures entières étendu par terre, dans un état d'ébriété complète. Comme mes collègues, Riggs, Marey et Wheeler, et moi-même, devions participer à parts égales à l'achat de l'alcool, les trois prospecteurs, pour ne pas perdre dans l'affaire, se saoulaient à qui mieux mieux. J'étais le seul à ne pas boire, et aussi le seul à travailler.

Les douze chasseurs chargés d'assurer la sécurité de notre expédition m'en imposèrent d'abord énormément par leur connaissance du Wild West, mais je ne tardai pas à me rendre compte que j'avais affaire à des gens d'une moralité douteuse. Par bonheur, au cours des trois premiers mois, ils n'eurent pas l'occasion de mettre leur vaillance à l'épreuve. En tout cas, il suffisait de les voir au travail pour avoir la certitude que c'étaient les douze plus grands fainéants des États-Unis.

Aux termes de notre engagement, Bancroft était le chef de l'expédition. Néanmoins, ses instructions n'étaient jamais exécutées. Lorsque, la colère le gagnant, il lançait des ordres, on lui riait au nez.

J'avais donc bien des raisons pour m'emparer du commandement et je ne manquai pas de le faire, très discrètement d'ailleurs, pour que les autres ne s'en aperçussent pas. Ces hommes endurcis n'auraient jamais consenti à obéir au jeune

homme inexpérimenté que j'étais. Il ne me restait donc qu'à adopter la tactique de ces femmes intelligentes qui, sans en avoir l'air, mènent par le bout du nez un mari obstiné. Ces sauvages me traitaient dix fois par jour de greenhorn et se soumettaient pourtant à ma volonté, car je réussissais à leur faire croire qu'ils agissaient librement en ne suivant que leur propre impulsion.

Dans mon travail, j'étais admirablement secondé par Sam Hawkens, Dick Stone et Will Parker. Tous trois étaient des gens foncièrement honnêtes et de plus chasseurs émérites, dont le nom était célèbre dans la région : Nous nous tenions autant que possible ensemble, en cherchant cependant à ne pas froisser les susceptibilités des autres. Malgré ses manières bouffonnes, Sam Hawkens savait se faire respecter par cette étrange société.

De curieux rapports s'établirent entre nous deux qu'on ne pourrait mieux comparer qu'à ceux d'un suzerain et de son vassal. Il m'entourait de sa protection et, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il m'initiait à la science du Wild West. C'était un professeur si dévoué qu'il me confectionna de ses propres mains un lasso et m'autorisa à apprendre le maniement de cette arme redoutable sur sa propre personne, et sur celle de son cheval. Lorsque j'arrivai à une telle perfection que je ne ratai plus mon but, il s'écria, rayonnant de joie :

– Bravo, jeune homme ! C'est parfait. Mais il ne faut pas que mes éloges vous tournent la tête. Le maître d'école, s'il veut obtenir des résultats, doit parfois flatter même les élèves les plus bornés. J'ai déjà enseigné le maniement du lasso à plus d'un jeune homme et aucun n'y a mis autant de temps que vous. Mais si vous continuez à vous entraîner, dans six ou huit ans on ne pourra plus vous qualifier de greenhorn. D'ici là, consolez-vous en vous disant que parfois les sots arrivent plus facilement que les malins, si je ne m'abuse...

Malgré toutes les difficultés dont j'ai parlé plus haut, nous nous trouvâmes enfin à moins d'une semaine du secteur voisin.

Afin d'avertir celui-ci, il fallait envoyer un messager. Mr. Bancroft déclara qu'il s'en chargerait lui-même et se ferait accompagner d'un guide.

Le départ était fixé pour le dimanche matin, mais, la veille, Bancroft organisa un petit banquet d'adieux. Je fus le seul à ne pas y être convié. Quant à Hawkens, à Stone et à Parker, ils déclinèrent l'invitation.

Les libations ne prirent fin que lorsque Bancroft fut ivre mort. Ses amis lui avaient bravement tenu compagnie et, au sortir du festin, ils étaient complètement saouls. Il ne pouvait naturellement plus être question du départ projeté. Les copains firent la seule chose dont ils fussent capables, ils s'affalèrent dans un buisson et s'abandonnèrent au sommeil.

Que faire ? Le message ne pouvait être ajourné et, d'autre part, il ne fallait pas espérer que les hommes se réveillassent avant le soir. Le mieux eût été que je partisse moi-même, mais pouvais-je m'y résoudre ? Il était hors de doute que quatre journées d'absence seraient autant de journées perdues pour le travail. Je fis part de mes hésitations à Hawkens. Celui-ci me désigna alors de la main la direction de l'Ouest et me dit :

– Il est inutile que vous partiez, sir. Vous pourrez transmettre le message par les deux hommes que vous voyez là.

En levant le regard vers la direction indiquée, j'aperçus, en effet, deux cavaliers qui semblaient s'approcher de notre campement. C'était des blancs et je pus reconnaître dans l'un d'eux un vieil éclaireur qui était déjà venu nous apporter des nouvelles du secteur voisin. Il était accompagné d'un homme plus jeune qui n'était pas vêtu à la manière des courriers du Wild West et que je n'avais jamais vu auparavant. J'allai au-devant d'eux et, lorsque je les rejoignis, ils arrêtèrent leurs chevaux. L'inconnu me demanda qui j'étais ; je me nommai, sur quoi l'homme me fixa d'un regard à la fois scrutateur et bienveillant.

– C’est donc vous ce jeune étranger qui êtes seul à travailler dans cette bande de fainéants ? Vous me comprendrez mieux quand je vous aurai dit mon nom : je suis White.

White était le nom du chef du secteur voisin, auquel nous devions transmettre le message. Il devait avoir une raison sérieuse pour être venu en personne jusqu’à notre campement. Il descendit de son cheval, me serra la main et chercha du regard autour de lui. Ayant aperçu les dormeurs dans le fourré, il eut un sourire éloquent, mais rien moins que bienveillant.

– Ils sont ivres ? demanda-t-il.

J’acquiesçai de la tête.

– Tous ?

– Oui. Mr. Bancroft se proposait de se rendre chez vous et, avant son départ, il a donné une petite fête. Je vais le réveiller et...

– N’en faites rien, m’interrompit-il. Laissez les dormir. Je suis content de pouvoir vous parler sans témoins. Quels sont ces trois hommes qui se tiennent là-bas ?

– Ce sont Sam Hawkens, Will Parker et Dick, Stone, nos guides, tous hommes dignes de confiance.

– Ah ! Hawkens, le petit chasseur, si curieux ! C’est un type de valeur ; je le connais de réputation. Appelez-les.

Je m’exécutai, puis, m’adressant à White :

– Une affaire importante vous amène sans doute chez nous ?

– Rien de particulier. Je voulais simplement voir ce qui se passe ici et vous parler. Moi, j’ai déjà terminé mon travail. Ce n’est pas votre cas, paraît-il ?

– Étant donné la nature particulièrement ingrate du terrain, ainsi que...

– Je sais, je sais ! dit-il en m'interrompant à nouveau. Malheureusement, je suis au courant de tout. Si vous n'abattiez pas à vous seul la besogne de trois hommes, Bancroft en serait encore à son point de départ.

– C'est fort inexact, Mr. White. Je suis étonné de vous voir si mal renseigné. Je ne fais que mon devoir, et...

– Taisez-vous ! Les messagers qui font la navette entre nos campements m'ont fourni toutes les informations nécessaires. C'est fort bien de votre part de vouloir prendre la défense de ces ivrognes, mais je tiens à connaître toute la vérité. Et, comme je vois que vous avez beaucoup trop de délicatesse pour m'y aider, j'interrogerai plutôt Sam Hawkens. Asseyons-nous un peu.

Nous nous trouvions près de notre tente. Mr. White s'assit sur l'herbe et fit signe aux autres d'imiter son exemple. Ceci fait, il se mit à poser des questions à Sam Hawkens, à Stone et à Parker. Ils ne lui dissimulèrent rien de la vérité. De temps en temps, j'ajoutais une explication pour adoucir une expression trop violente, et justifier mes camarades. Je n'arrivai cependant pas à produire sur White l'effet désiré. Il me pria même de me dispenser de tout commentaire, en m'assurant que mes efforts seraient vains.

Ensuite, quand il se fut mis au courant, il me demanda de lui montrer nos dessins et notre journal. J'aurais pu le lui refuser, mais rien dans ses manières ne m'autorisait à cette impolitesse. Il examina attentivement tous ces documents, puis, comme il continuait à m'interroger, je ne pus lui dissimuler que tous les plans étaient faits de ma main, car mes camarades ne prenaient pas la peine de tracer une ligne.

– J'ai ici la preuve incontestable que vous poussez trop loin votre conception de la camaraderie.

Hawkens prit alors un air rusé :

– Fouillez donc dans la poche intérieure de sa veste, dit-il à White. Vous y trouverez une vieille boîte à sardines. Au lieu de sardines, elle contient des feuilles de papier. Ça doit être son journal intime, si je ne m'abuse. Ce que vous pourrez y lire ne ressemblera sûrement pas à son rapport officiel, où il cherche à protéger ses collègues.

Sam savait que je gardais mes notes dans une boîte de conserves vide. Sa révélation me fut très désagréable. White m'invita à lui montrer également ces notes. Que pouvais-je faire ? Je ne voulais pas nuire à mes collègues et, d'autre part, je craignais de froisser White. Enfin, je lui donnai mon journal, à la condition que son contenu ne fût pas divulgué. Il le parcourut, puis me le rendit avec ces mots :

– À vrai dire, je devrais communiquer ce document à qui de droit. Vos collègues sont des propres à rien qui ne méritent pas de recevoir un dollar ; par contre, il serait juste de tripler vos appointements. Mais je ferai comme vous voudrez. Toutefois, je crois que vous feriez bien de continuer à prendre régulièrement ces notes. Elles pourront vous rendre grand service un de ces jours. Et, maintenant, allons réveiller ces gentlemen.

Il se leva et commença à faire du bruit. Les « gentlemen », l'œil vague et l'air ahuri, surgirent de sous les buissons. Bancroft, furieux d'avoir été tiré de son sommeil, était sur le point d'éclater, mais, lorsqu'on lui eut annoncé la visite de Mr. White, son indignation fit place à une politesse exquise. Les deux hommes ne se connaissaient pas. Comme entrée en matière, Bancroft offrit au visiteur un verre de brandy. Mais il tombait mal. Mr. White saisit l'occasion pour faire à son collègue un sermon comme celui-ci n'en avait peut-être jamais entendu. Stupéfait, Bancroft l'écouta, puis soudain le prit par le bras en hurlant :

– Mais dites donc, qui êtes-vous au juste ?

– Je suis White. Je me suis présenté, je crois.

– Et quel poste occupez-vous ?

– Je suis l'ingénieur en chef du secteur voisin.

– Eh bien ! je m'appelle Bancroft et je suis le chef de ce secteur. Personne n'a le droit de me donner des ordres ici, pas plus vous, Mr. White, que n'importe qui.

– Il est exact que nous occupons le même rang, répondit White d'un ton calme. Aucun de nous n'a donc le droit de donner d'ordres à l'autre. Mais, si l'un de nous s'aperçoit que l'activité de l'autre est préjudiciable aux intérêts de notre compagnie, il a le devoir de lui en faire l'observation. En arrivant ici, il y a deux heures, j'ai vu seize hommes ivres morts, vautrés sur le sol, qui...

– Il y a déjà deux heures que vous êtes là ? interrompit Bancroft.

– Parfaitement. J'ai eu le temps d'examiner vos plans et d'apprendre quel en est l'auteur. Un seul homme travaille ici pendant que tous les autres se la coulent douce. Et, pour comble, cet homme-là, c'est précisément le plus jeune de l'équipe.

Bancroft se tourna vers moi :

– C'est vous que je dois remercier de toute cette histoire, siffla-t-il. Vous m'avez calomnié. Vous êtes un ignoble individu, un faux frère !

– Vous faites erreur, répondit White. Votre jeune collègue s'est conduit en gentleman. Il a même plaidé votre cause, et vous feriez bien de lui présenter vos excuses.

– Moi, des excuses ? Je m'en garderai bien, ricana Bancroft. Ce greenhorn est incapable de distinguer un triangle d'un carré, et, au lieu de se décrasser, il ne cherche qu'à nous nuire...

Il ne put achever sa phrase. Depuis des mois, je faisais preuve de patience, me souciant peu de ce que les autres pouvaient penser de moi. Mais le moment était venu de les détromper. Je saisis Bancroft par le bras et le serrai si vigoureusement que la douleur lui coupa la parole.

– Mr. Bancroft, dis-je, vous avez bu un peu plus que de raison et le sommeil ne vous a pas encore fait passer l'effet de l'alcool. Je suppose que vous êtes ivre. C'est pourquoi je ne vous tiens pas pour responsable de vos paroles.

– Moi, ivre ? C'est trop fort ! gronda-t-il.

– Parfaitement, vous êtes ivre. Si je pouvais penser le contraire, je n'attendrais pas un moment de plus pour vous abattre comme un chien. J'espère que vous m'avez compris.

Bancroft n'était pas un lâche, pourtant une lueur de crainte passa dans ses yeux. Il ne voulait pas avouer son ivresse, mais, d'autre part, n'osait pas répéter ses accusations. Dans son embarras, il se tourna vers le chef des douze éclaireurs de notre équipe.

– Pouvez-vous tolérer, Mr. Rattler, que cet homme lève la main sur moi ? N'êtes-vous pas ici pour nous défendre ?

L'interpellé, un véritable colosse, gaillard brutal et mal dégrossi, était le meilleur compagnon de beuverie de Bancroft. Je lui inspirais une profonde antipathie, et il n'attendait que l'occasion de me manifester sa haine. Il vint à moi, me saisit par le bras et, se tournant vers Bancroft :

– Non, je ne le tolérerai pas, Mr. Bancroft dit-il. Ce morveux, qui ne sait même pas se moucher tout seul, voudrait tout à coup donner des leçons à ses aînés ! À bas les pattes, jeune homme, si tu ne tiens pas à ce que je te montre comment on s'y prend avec un greenhorn.

C'était là une provocation, mais qui n'était pas pour me déplaire. Rattler était bien plus vigoureux que Bancroft, et, si je réussissais à le tenir en respect, je produirais beaucoup plus d'effet sur sa bande qu'en triomphant de l'ingénieur. Je me dégageai de son étreinte.

– Moi, un greenhorn ? criai-je. Vous allez retirer vos paroles, Mr. Rattler, sans quoi je vous écrase comme une punaise !

– Tiens ! tiens ! ricana-t-il. Pour un greenhorn, vous avez du toupet, mais...

Il ne put continuer, car, d'un coup de poing à la tempe, je le terrassai. Il roula à terre, sans connaissance. Un silence profond se fit, puis l'un de ses camarades s'écria :

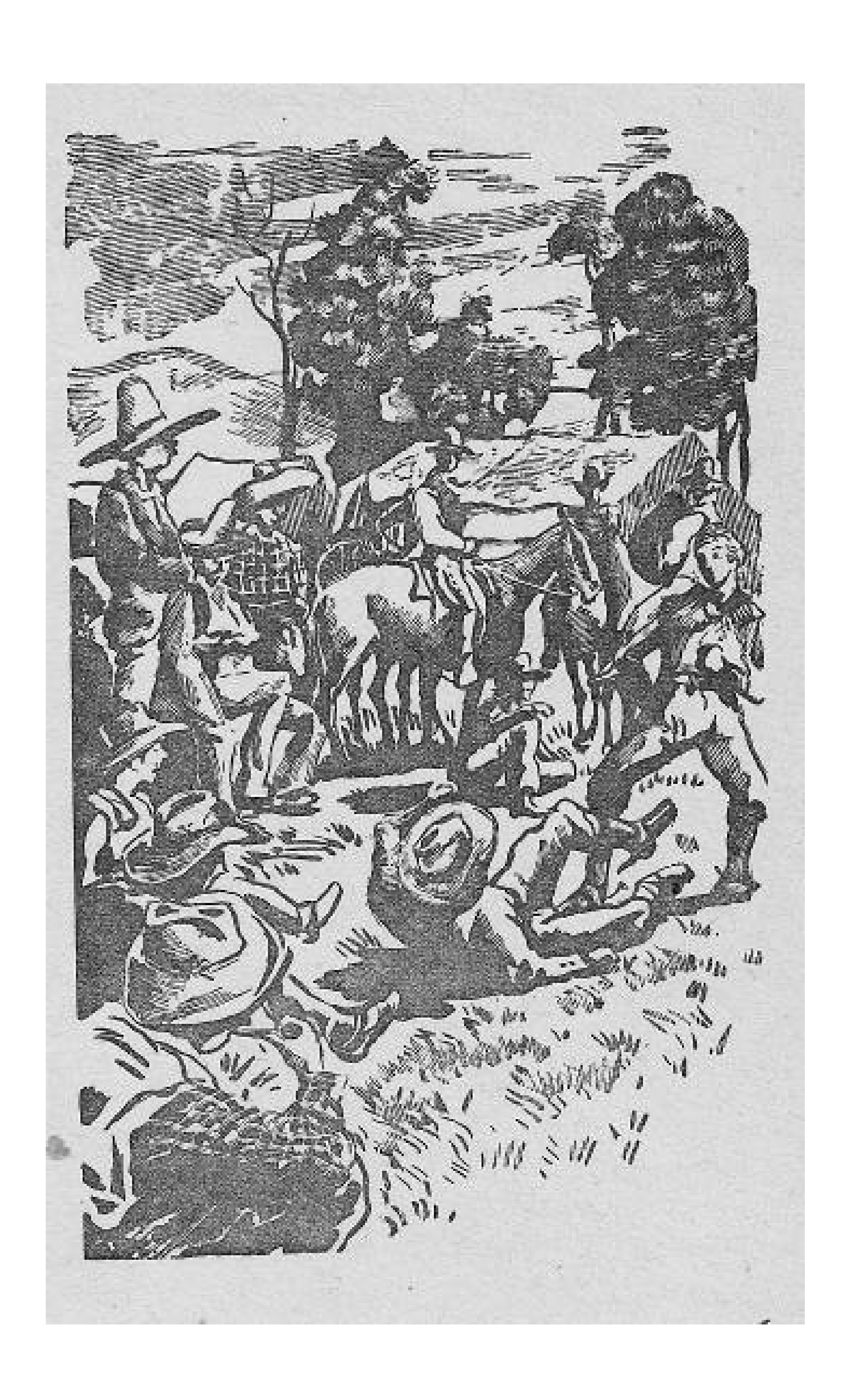
– Crénom ! Allons-nous regarder, les bras croisés, comment un greenhorn maltraite un des nôtres ? Allons-y, les gars !

Il se rua sur moi. Je lui envoyai un coup de pied à l'estomac. C'est un excellent moyen pour mettre l'agresseur hors de combat, à condition de conserver son propre équilibre. Le gaillard s'effondra. Le moment d'après, je lui mettais le genou sur la poitrine et, comme il essayait de se relever, je l'en empêchai d'un autre coup de poing. Puis, sautant sur pieds, je saisis les deux pistolets pendus à ma ceinture et les braquai sur la bande de Bancroft.

– Je suis à vous, messieurs.

Les amis de Rattler allaient se jeter sur moi, pour venger la défaite de leur camarade, quand Sam Hawkens s'interposa :

– Je tiens à vous informer, messieurs, que ce jeune greenhorn est désormais sous ma protection. Celui qui fera tomber un cheveu de sa tête aura affaire à moi. Et je ne suis pas homme à faire de vaines menaces, si je ne m'abuse.



Comme Dick Stone et Will Parker se rangèrent de notre côté, nos adversaires semblèrent perdre de leur assurance. Ils se détournèrent, en marmonnant des jurons, et entourèrent leurs camarades évanouis, essayant de les ranimer.

White se mit à me contempler en hochant la tête ; il était visiblement étonné.

– C'est prodigieux ! dit-il. Franchement, je ne voudrais pas me mesurer avec vous. Vous mériteriez de vous appeler Shatterhand, La Main-qui-frappe. Abattre d'un seul coup de poing des hommes robustes comme ces deux gaillards-là, ce n'est pas une mince affaire.

Ces paroles transportèrent Sam. Il eut un petit rire satisfait :

– Shatterhand ! Ce n'est pas mal. Voilà notre greenhorn nanti d'un nom de guerre. Et quel nom de guerre ! Shatterhand ! Old Shatterhand ! Tout comme Old Firehand, le plus fort des chasseurs de l'Ouest ! Qu'en dites-vous, Will, et vous, Dick ?

Il ne me fut pas donné d'entendre leur réponse, car White m'avait pris par le bras et m'entraînait à l'écart.

– Vous me plaisez beaucoup, jeune homme. N'auriez-vous pas envie de venir avec moi ?

– J'en aurais peut-être bien envie, mais je n'en ai pas le droit.

– Pourquoi ?

– Mon devoir est de rester ici.

– *Pshaw* ! J'assume toutes les responsabilités.

– Je regrette vraiment, mais mon devoir est de mener ma tâche à bonne fin, et je ne puis m'en aller avant de l'avoir terminée.

– Bancroft et ses trois inspecteurs se débrouilleront bien sans vous.

– Peut-être, mais ça n'irait pas tout seul. Il faut que je reste ici.

– Vous ne voyez donc pas le danger que vous courez ?

– Pas du tout.

– Pourtant, ces hommes ont certainement juré votre perte.

– C'est possible, mais je n'ai pas peur. D'ailleurs, je peux compter, en toutes circonstances, sur Hawkens, Stone et Parker. Bref, je préfère rester.

– Comme il vous plaira. Je vous souhaite de ne pas avoir à le regretter. J'espère que vous voudrez bien au moins m'accompagner un bout de chemin.

– Vous partez déjà, Mr. White ?

– Oui. Ce que j'ai vu ne m'engage pas à rester plus longtemps.

– Vous allez cependant prendre congé de Mr. Bancroft ?

– Je n'y tiens pas.

– Pourtant vous étiez venu pour parler affaires avec lui.

– Certainement, mais je peux tout aussi bien le faire avec vous. Tout d'abord, je voulais vous mettre en garde contre les Indiens.

– Vous en avez rencontré par ici ?

– Je n'ai trouvé que les traces de leur passage. En cette saison, ils ont l'habitude de quitter leurs villages pour suivre les troupeaux de buffles et de mustangs qui émigrent vers le Sud. Nous n'avons pas à redouter les Kiowas, avec lesquels nous

avons conclu un arrangement au sujet de la construction du chemin de fer. Par contre, les Comanches et les Apaches n'ont pas été mis au courant de cet accord, et nous avons tout intérêt à les maintenir pour le moment dans l'ignorance. En ce qui concerne mon groupe, dans quelques jours nous serons à cent lieues d'ici, et, si vous voulez un bon conseil, pressez-vous de partir aussi vite que possible. La région devient de plus en plus dangereuse. Pour l'instant, occupez-vous de seller votre cheval et demandez à Sam Hawkens s'il veut bien nous accompagner.

À vrai dire, j'avais l'intention de travailler, mais, comme c'était dimanche, je me laissai séduire. Sam ne demanda pas mieux que de se joindre à nous. J'allai trouver Bancroft et lui annonçai que je ne comptais plus travailler ce jour-là et que j'allais accompagner Mr. White, avec Sam Hawkens.

– Que le diable vous emporte ! grogna-t-il. Allez-vous casser le cou, si cela vous plaît.

Je ne me doutais pas alors qu'il ne s'en faudrait que d'un cheveu que ses souhaits bienveillants ne se réalisassent.

Nous avancions, joyeux, par cette superbe matinée d'automne, en conversant de la gigantesque ligne ferroviaire dont nous étions en train de préparer la construction. White nous donna quelques instructions sur la façon de rejoindre le plus facilement son équipe, et, comme midi approchait, nous fîmes halte près d'une rivière pour nous restaurer. Après ce repas frugal, White partit en compagnie de son éclaireur, tandis que, Sam et moi, nous restions encore quelques instants à deviser de choses et d'autres.

Avant de reprendre la route, je me penchai sur le ruisseau pour me désaltérer. Tout à coup, j'aperçus une trace qui semblait être l'empreinte d'un pied humain. Je fis aussitôt part de ma découverte à Sam. Mon ami examina attentivement la trace, puis déclara :

– Mr. White avait raison en nous mettant en garde contre les Indiens.

– Vous croyez, Sam, que c'est la trace d'un Peau-Rouge ?

– Certainement. Elle provient d'un mocassin d'Indien. Ça ne vous fait aucun effet d'entendre ça ?

– Aucun.

– Allons donc, je parie que vous avez la frousse.

– Je vous assure que non.

– C'est que vous ne connaissez pas les Indiens.

– J'espère faire leur connaissance dans un très proche avenir. Mais, comme je n'ai aucune intention de les traiter en ennemis, je ne vois pas la raison pour laquelle je devrais les redouter.

– Décidément, vous êtes un incorrigible greenhorn. Dans ce cas, plus que jamais, l'homme propose, Dieu dispose...

– Cette trace est-elle ancienne ?

– Elle date de deux jours environ. Si elle était plus fraîche, on pourrait également relever des foulées sur l'herbe. Mais les brins ont eu le temps de se redresser.

– L'Indien est sans doute passé par ici en reconnaissance.

– Oui, à la recherche des troupeaux de buffles, selon toute probabilité. Les tribus qui habitent cette région entretiennent actuellement de bons rapports de voisinage entre elles, et l'Indien qui a laissé cette trace ne marchait pas sur un sentier de guerre. D'ailleurs, il a fait preuve d'une grande imprudence ; c'était sans doute un jeune homme.

– Je ne vous comprends pas.

– Un guerrier averti n'aurait pas mis le pied à un endroit où l'eau est peu profonde et où les traces se conservent pendant longtemps. Seul un greenhorn de votre espèce, qui ne diffère-de vous que par la couleur de la peau, a pu commettre une telle bévue, hihihi !

Il savoura longuement sa plaisanterie. C'est par de tels compliments que le brave homme manifestait l'affection qu'il me portait.

Nous aurions pu rentrer par le même chemin que nous avions emprunté à l'aller, mais, en ma qualité de prospecteur, je tenais à ne manquer aucune occasion d'explorer le terrain. C'est pourquoi nous fîmes un petit détour et nous nous engageâmes dans un chemin parallèle au premier.

Nous ne tardâmes pas à déboucher dans une vallée assez large et tapissée d'herbe tendre ; les flancs des montagnes qui l'encerclaient étaient recouverts d'arbustes et, dans les hauteurs, d'une forêt dense. À peine avions-nous fait quelques pas dans la vallée que Sam arrêta son cheval et scruta l'horizon.

– Tiens ! Tiens ! s'exclama-t-il. Les voilà !

– Qui donc ? demandai-je.

J'aperçus au loin une vingtaine de points noirs qui se déplaçaient avec lenteur.

– En voilà une question ! s'indigna Sam en s'agitant sur sa selle. Vous devriez avoir honte de poser des questions aussi stupides. Ouvrez donc un peu mieux vos yeux et devinez ce que c'est.

– Ce que c'est ? Je dirais que ce sont des chevreuils si je ne savais pas que leurs troupeaux ne dépassent jamais une douzaine.

– Des chevreuils ? Hihihi ! dit Sam en se tenant les côtes. Des chevreuils près de la source de la Canadienne. Pas mal, ma foi.

– Ce seraient donc des buffles ? risquai-je.

– Je pense bien que ce sont des buffles ! Et même des bisons. Ce sont les premiers que je vois cette année. En effet, Mr. White avait raison : nous verrons des bisons et des Indiens. Pour les Indiens, nous n'avons vu jusqu'ici qu'une empreinte de pas, mais, quant aux bisons, les voici dans toute leur majesté. Qu'en dites-vous ?

– Il faut y aller.

– Naturellement.

– Pour les observer.

– Pour les observer ? Sans blague ?

– Ça vous étonne ? Je n'ai encore jamais vu de bisons.

Le zoologiste s'éveillait en moi, mais Sam était fermé à cette sorte de curiosité. Il joignit les mains et s'écria :

– Il veut observer les bisons ! Ce cher greenhorn ! Il en a de bonnes ! Pour ma part, je me soucie peu de les observer, je préfère les chasser. Heureusement, le vent souffle de notre côté. Si nous restons dans l'ombre, les bêtes ne nous apercevront pas plus tôt qu'il ne le faut.

Sam examina attentivement sa « Liddy », et alla se poster à un endroit plongé dans l'ombre. Je suivis son exemple et vérifiai à mon tour mon « tueur d'ours ». Ce que voyant, Sam me demanda étonné :

– Vous voulez donc, vous aussi, en tuer ?

– Naturellement.

– Renoncez-y, si vous ne tenez pas à être aplati comme une crêpe d'ici dix minutes. Un bison n'est pas un canari qui vient se percher sur votre doigt pour gazouiller gentiment. Vous avez encore beaucoup à apprendre avant de vous amuser à affronter des bêtes aussi redoutables.

– Pourtant...

– Taisez-vous donc et faites ce que je vous dis, trancha-t-il d'un ton péremptoire. Je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience. D'habitude, je vous laisse agir à votre tête, mais cette fois-ci j'entends être obéi.

Si je n'avais eu affaire à un si bon ami, je n'aurais pas manqué de répondre vertement. Mais je préférai me taire et continuer à avancer doucement le long de la lisière ombreuse de la forêt, tandis que Sam poursuivait ses explications, d'un ton plus affable.

– Ils sont une vingtaine. Ce n'est qu'une toute petite troupe. Il faudrait que vous voyiez un jour un de ces troupeaux monstres, composés de milliers de bêtes, dévalant la savane au galop. Autrefois, il m'arrivait de rencontrer des troupeaux de dix mille têtes et même davantage. Les Peaux-Rouges les ménageaient et n'en tuaient que le strict nécessaire. Il n'en est pas de même des Blancs, qui sont féroces et avides de sang, et tuent pour le seul plaisir de tuer. Bientôt il n'y aura plus de buffles, et puis ce sera le tour des Indiens. Je ne parle même pas des mustangs qui, il y a peu de temps encore, pullulaient dans la Prairie et qui se font maintenant de plus en plus rares.

Nous étions parvenus à environ quatre cents pas des animaux sans éveiller leur attention. Ils avaient à leur tête un vieux mâle dont les proportions me remplirent d'admiration. Il mesurait au moins deux mètres de haut et trois mètres de long et j'estime, aujourd'hui, son poids à environ trente quintaux. C'était un spécimen vraiment prodigieux. Il venait de trouver une flaque d'eau et s'y vautrait avec délices.

– C’est le chef de la troupe, me dit Sam, le plus redoutable de tous. Celui qu’il charge n’a guère le temps de faire son testament. Je préfère tirer sur cette jeune femelle qui marche en arrière. Regardez bien comment je m’y prends. Je lui enverrai une balle de biais sous l’omoplate, pour atteindre le cœur. C’est le seul coup mortel, avec le coup dans l’œil. Mais quel est le chasseur qui aurait la témérité d’attaquer un bison de face ? Restez là, et gare à vous si vous bougez d’ici avant que je vous appelle.

Il attendit que je me fusse posté entre deux buissons, puis il s’approcha doucement du troupeau. J’éprouvais une sensation étrange. J’avais lu beaucoup de descriptions de chasse au buffle, mais l’affaire se présentait tout autrement pour moi maintenant. C’était la première fois que je me trouvais en face de ce puissant bovidé, et un désir irrésistible de prendre ma part de la chasse s’empara de moi. Sam s’apprêtait à mettre en joue une jeune femelle, mais ce gibier ne m’en imposait guère. Je pensai qu’un homme courageux devait s’attaquer à un adversaire digne de lui.

Mon cheval donnait des signes d’inquiétude, piaffait d’impatience et j’avais de la peine à le tenir. Il avait visiblement peur des bisons et voulait se sauver. Je me demandais justement si je devais m’attaquer au grand mâle, lorsque soudain le sort m’épargna le soin de me décider.

Sam n’était plus séparé du troupeau que par une distance de trois cents pas. Tout à coup, il éperonna son cheval et passa rapidement près du buffle pour s’approcher de la femelle qu’il avait choisie. Je le vis viser et tirer en pleine course. La bête chancela, tête basse.

Au même instant, l’énorme mâle bondit et fonça sur Sam. C’était une bête extraordinairement puissante, l’incarnation parfaite de la force animale.

Je lançai mon cheval dans la direction du buffle. Celui-ci, entendant le galop, se tourna dans ma direction. À ma vue, il

baissa la tête, s'apprêtant à me transpercer de ses cornes. J'entendis Sam crier de toutes ses forces, mais je n'avais pas le temps de m'occuper de lui. Je ne pus tirer tout de suite, d'abord en raison de ma position défavorable, ensuite parce que mon cheval me refusait toute obéissance. Pris de panique, il fonçait tout droit vers les cornes menaçantes de la bête. J'eus le plus grand mal à modifier légèrement la direction de sa course. D'un bond, il s'élança par-dessus l'arrière-train de la bête, dont les cornes frôlèrent presque mes cuisses. Nous étions maintenant dans la flaque de vase, où le buffle s'était vautré tout à l'heure. Instinctivement je dégageai mes pieds de l'étrier. Cela me sauva la vie, car mon cheval glissa dans la vase et tomba en m'entraînant dans sa chute. Je serais incapable de dire ce qui se passa exactement, toujours est-il que, le moment d'après, je me trouvais au bord de la mare, le fusil en main. Je vis le buffle s'élancer vers ma monture et me présenter le flanc. Je visai : une seconde de plus et mon cheval était perdu. J'appuyai sur la gâchette...

La bête s'arrêta dans sa course, sous l'effet de l'étonnement ou de ma balle, je ne sais. Je répétai le coup. Le buffle leva lentement la tête, poussa un cri rauque qui me glaça le sang dans les veines, chancela et s'affaissa !

Si je n'avais eu mieux à faire, j'aurais sans doute poussé des cris de joie, tant mon triomphe me remplissait d'orgueil. Mais je venais de m'apercevoir que Sam était chargé par une bête qui égalait presque la mienne en corpulence. Afin d'échapper à son adversaire, il faisait exécuter à son cheval des zigzags invraisemblables et épuisants. Le buffle était capable de soutenir cette course bien plus longtemps que sa monture. Il fallait agir sans tarder. Je rechargeai en un tour de main mon « tueur d'ours » et me précipitai à la rescousse. Sam commit alors une erreur grossière : il dirigea sa monture de mon côté, livrant ainsi le flanc du cheval au buffle. D'un bond, celui-ci se trouva près de lui et, d'un coup de cornes, précipita par terre cavalier et monture. Sam appelait au secours en criant à tue-tête. J'étais éloigné

d'environ cent cinquante mètres, mais il fallait agir sans retard. Sans doute, mon tir eût-il été plus sûr de près, mais chaque seconde d'attente pouvait être fatale à mon ami.

Je m'arrêtai, mis le buffle en joue, en ayant soin de viser l'omoplate gauche du bovidé, et tirai.

La bête leva lentement la tête et se détourna du côté d'où la balle était partie. Elle venait de m'apercevoir et se mit à galoper dans ma direction. Cependant, sa cadence allait en ralentissant. Le retard qui en résulta me permit de recharger mon arme. Cette opération terminée, je mesurai d'un regard la distance qui me séparait de la bête : trente mètres environ. Le buffle chargeait, la tête basse et les yeux injectés de sang. C'était l'image même du destin implacable. Je m'agenouillai et épaulai. Mon geste incita le bison à lever la tête pour mieux m'observer.

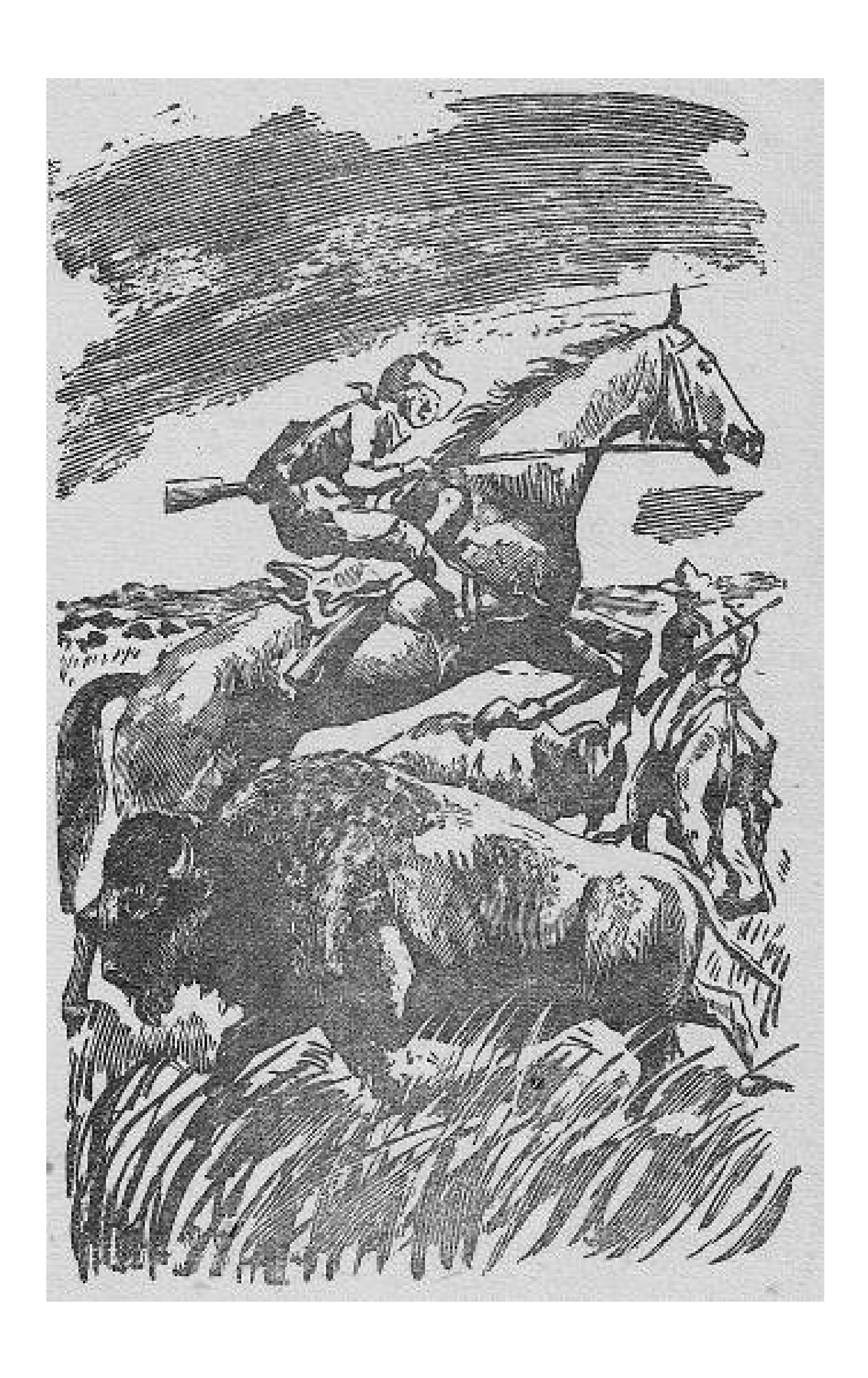
J'envoyai une balle d'abord dans son œil gauche, puis dans l'œil droit. Un frisson parcourut le corps de l'animal, qui, l'instant d'après, s'effondrait raide mort.

Je bondis sur mes pieds et me précipitai au secours de Sam, mais ma hâte était superflue, car celui-ci venait déjà au-devant de moi.

– *Hello* ! criai-je. Vous êtes bien en vie ? Pas de blessures ?

– Rien du tout, cria Sam. Tout juste un petit bobo à la hanche – droite ou gauche, je n'en sais rien – que je me suis fait en tombant. Par contre, mon cheval est fichu. Il souffle encore, mais le buffle lui a ouvert le ventre. Ce n'est pas la peine de le laisser souffrir. Il vaut mieux l'achever.

Nous trouvâmes la pauvre bête dans un état pitoyable. Éventrée et les boyaux mis à nu, elle haletait encore. Sam se saisit de son fusil et lui tira le coup de grâce.



Puis, enlevant du cadavre la selle et l'étrier, il dit :

– Maintenant, il ne me reste plus qu'à me transformer en cheval et à mettre la selle sur mon dos. Voilà les inconvénients d'une rencontre avec les taureaux.

– Tout ça, c'est très beau, mais je voudrais bien savoir comment vous comptez remplacer votre cheval.

– C'est le cadet de mes soucis. J'en attraperai un autre, si je ne m'abuse.

– Un autre ?

– Mais oui. Puisque les bisons sont là, les mustangs ne doivent pas être bien loin. J'en fais mon affaire. Pour le moment, allons voir si le vieux taureau est bel et bien mort. Ces colosses ont généralement une vitalité extraordinaire.

Nous nous approchâmes de la bête. Elle était déjà rigide. Gisant à nos pieds, elle nous apparut dans toute sa grandeur. Après l'avoir examinée, Sam fit la moue, hocha la tête et dit :

– C'est vraiment incompréhensible. Savez-vous où vous l'avez atteint ?

– Eh bien ! où ?

– Juste là où il fallait. C'est un taureau puissant et j'aurais réfléchi dix fois avant de me décider à le tirer. Savez-vous ce que vous êtes ?

– Non.

– L'homme le plus imprudent du monde. Je vous avais bien dit de rester à l'écart dans les buissons. Pourquoi ne m'avez-vous pas obéi ?

– Je n'en sais trop rien.

– Ça, c'est un peu fort ! On attire votre attention sur le danger et vous, au lieu de vous tenir tranquille, vous vous lancez à corps perdu au milieu du péril !

– Ce n'est pas pour éviter les dangers que je suis venu dans l'Ouest.

– Bien répondu. Mais vous êtes un greenhorn et vous pourriez faire un peu plus attention à votre peau. Et pourquoi, diable, avez-vous choisi précisément le taureau ?

– Parce qu'il est plus chevaleresque d'attaquer un ennemi d'envergure et aussi parce que c'est une bête bien plus riche en chair que les autres.

Sam éclata de rire ; il se tenait les côtes.

– Plus chevaleresque ! railla-t-il. Un véritable chasseur de l'Ouest s'en moque pas mal ; il ne regarde que le côté pratique. Pour ce qui est de l'autre argument, celui de la viande, il ne prouve que votre ignorance. Cette bête a au moins dix-huit ou vingt ans, et sa chair est dure comme une semelle.

Il me gratifia plusieurs fois de l'épithète de greenhorn et me traita d'ignorant et de tête brûlée, ce qui, pour être franc, me causa un certain dépit. Malgré toute ma modestie, je m'attendais de sa part ne fût-ce qu'à un mot d'approbation.

Il n'en fit rien et, sans témoigner autrement son enthousiasme, m'envoya chercher mon cheval. Quant à lui, il resta près de son buffle femelle et se mit à découper une cuisse avec beaucoup de dextérité.

– Nous aurons un excellent rôti, dit-il. Par nous, j'entends vous, Will et Dick. Si les autres en ont envie, ils pourront venir chercher leur part sur place.

– À moins que les vautours et les fauves ne les devancent.

– J'admire votre intelligence, sir. Eh bien ! nous allons couvrir la charogne de branchages et de grosses pierres. Seul un ours ou une bête de proie très forte pourront avoir raison de ces obstacles.

Ainsi fut fait. Nous chargeâmes notre butin sur mon cheval et nous nous dirigeâmes à pied vers le camp. Nous ne mîmes même pas une demi-heure pour l'atteindre. Notre arrivée causa une vive sensation. On assaillit Sam de questions on voulait savoir ce qu'était devenu son cheval. Le vieux chasseur conta l'aventure en quelques mots, sans oublier cependant de dire que je lui avais sauvé la vie.

– Il t'a sauvé la vie ? Comment ça ? demandait-on.

Tout le monde était curieux de précisions, mais Sam éluda leurs questions.

– Je ne suis pas d'humeur à faire des discours répondit-il. Si vous tenez absolument à connaître les détails, demandez-lui de vous les raconter, si toutefois vous ne tenez pas pour plus intelligent d'aller chercher votre viande avant la tombée de la nuit.

Sa remarque était fort judicieuse. Le soleil était déjà très bas et le jour tirait à sa fin. Comme je ne manifestais pas non plus la moindre envie de faire le récit détaillé de notre aventure, tous montèrent leurs chevaux et partirent. Je dis tous, car aucun ne voulait rester. Ils se méfiaient les uns des autres.

Pourtant, chez de vrais chasseurs, le gibier abattu par un membre du groupe est un bien commun. Mais le sens loyal de la communauté était absent de notre équipe.

Dès que les hommes furent partis, j'enlevai de mon cheval la cuisse du buffle et la selle de Sam, le dessellai et voulus lui donner sa provende. Cependant, Sam s'entretenait avec Parker et Stone. Ils se trouvaient de l'autre côté de la tente, de sorte qu'ils ne purent me voir lorsque je m'approchai d'eux. Je saisis alors quelques paroles de Sam :

– Croyez-moi si vous voulez, mais c'est comme je vous le dis. Il s'est choisi le plus gros et le plus fort taureau de la troupe et a tiré sur lui comme si de sa vie il n'avait fait que chasser le buffle. Exprès, je lui ai dit qu'il agissait comme un fou et je l'ai grondé sévèrement ; mais, entre nous, c'est un garçon inouï !

– C'est tout à fait mon avis. Il fera un chasseur de premier ordre, ajouta Stone.

– Et sous peu, renchérit Parker.

– Yes, confirma Hawkens. Il est né chasseur, oui, je dis bien, il est né pour être chasseur. Et il a une force ! Moi, je vous le dis, ce sera quelqu'un. Mais surtout promettez-moi de ne pas lui faire voir ce que nous pensons de lui. Ça pourrait lui tourner la tête.

– Quelle idée ! L'as-tu au moins remercié de t'avoir sauvé la vie ?

– Je m'en garderai bien.

– Comment ? Il doit avoir une drôle d'opinion de toi.

– Je me moque de l'opinion qu'il a de moi, si je ne m'abuse. Il est même certain qu'il me prend pour un goujat, mais cela n'a aucune espèce d'importance. L'essentiel, c'est qu'il ne tourne pas mal. Si je n'écoutais que mon impulsion, je le prendrais dans mes bras et je l'embrasserais.

– Tu lui ferais un bien médiocre plaisir, s'écria Stone. Passe encore pour l'étreinte, mais le baiser ne l'enchanterait certainement pas.

– Tu crois ? Et pourquoi ça ? demanda Sam.

– Pourquoi ? Tu ne t'es donc jamais regardé dans la glace ? Avec ta bobine et surtout avec ta barbe et ton grand nez, on n'a pas la prétention de récompenser les gens en les embrassant. Non mais !

– Tiens ! Tiens ! Tiens ! Mais c'est charmant ce que tu dis là. Je suis un monstre. Et toi, alors ? Tu te crois donc un beau gosse ? Détrompe-toi. Je peux te certifier que, si l'on organisait entre nous deux un concours de beauté, c'est encore moi qui aurais le premier prix, hihihi ! Mais ça n'a rien à voir ici. Nous parlions de notre greenhorn. Non, je ne l'ai pas remercié et je ne le ferai pas. Mais quand notre rôti de buffle sera prêt, c'est lui qui aura le meilleur morceau. Et pour demain je lui réserve une surprise : je lui demanderai de m'aider à capturer un mustang.

– Tu as besoin d'un mustang ?

– Naturellement. Je ne peux tout de même pas rester sans monture. Tu me prêteras la tienne pour la chasse. Je n'aurai qu'à pousser un peu plus loin dans la Prairie pour trouver un troupeau de chevaux sauvages.

Je ne voulais plus écouter leur conversation. Je m'éloignai donc et allai les rejoindre par un autre chemin pour ne pas leur laisser deviner que j'avais entendu des paroles qui n'étaient pas destinées à mes oreilles.

On alluma un feu de chaque côté duquel on ficha dans la terre deux rameaux fourchus destinés à supporter la broche qu'on improvisa avec une branche plus solide. Les trois hommes mirent alors la cuisse à la broche et Sam commença à la tourner au-dessus du feu avec art. L'air solennel avec lequel il effectuait cette opération me donnait envie de rire.

Bientôt les autres imitèrent notre exemple. Toutefois, des querelles ne manquèrent pas d'éclater à cette occasion, car chacun voulait faire cuire lui-même son morceau et la place manquait. En fin de compte, ils dévorèrent la viande à moitié crue.

Je reçus effectivement le meilleur morceau, qui pesait environ trois livres, et l'absorbai avec appétit. Pourtant je ne faisais pas l'effet d'un goinfre ; au contraire, je mangeais moins que mes compagnons. Mais il faut savoir que les chasseurs du Wild

West peuvent et même doivent consommer des quantités incroyables de viande pour compenser l'énergie qu'ils dépensent.

Tout en mangeant, les hommes s'entretenaient de notre chasse aux buffles. La vue des cadavres des deux bêtes que j'avais descendues les avait fait revenir sur l'opinion qu'ils avaient de moi.

Le lendemain matin, tandis que je m'apprêtais à me mettre au travail, Sam vint me trouver :

– Laissez donc vos instruments, mon garçon. Vous aurez mieux à faire.

– Vous me proposez une promenade ? Et mon travail ?

– *Pshaw !* Vous vous esquintez trop. D'ailleurs, je crois que nous serons de retour à midi, et vous pourrez ensuite arpenter et calculer tout votre saoul.

Je m'abstins de toute autre objection et nous partîmes ensemble.

Bientôt, nous nous trouvâmes dans une vallée large de deux milles et longue de quatre, encerclée de montagnes boisées. Elle était traversée par un cours d'eau, grâce auquel le sol, suffisamment humide, était tapissé d'un épais gazon ; nous nous dirigions vers le nord en remontant le ruisseau, lorsque soudain Sam poussa un cri, arrêta brusquement son cheval, franchit d'un bond le ruisseau et se précipita vers un endroit où l'herbe semblait être foulée. Il inspecta les lieux, revint à son cheval, sauta en selle et continua sa course, non plus vers le Nord, mais à droite, de sorte qu'au bout de quelques minutes nous atteignîmes la limite ouest de la vallée. Il descendit à nouveau de son cheval, qu'il laissa pâturer après avoir eu soin de l'attacher à un arbre. Depuis qu'il avait examiné les empreintes, il n'avait pas soufflé mot, mais je pus lire sur son visage poilu une expression de satisfaction qui l'éclairait comme le soleil éclaire une forêt. Enfin il rompit le silence :

– Descendez donc et attachez fortement votre cheval. Nous attendrons ici.

– Pourquoi dites-vous de l'attacher fortement, demandai-je, comme si je ne le savais pas moi-même.

– Pour ne pas le perdre. On perd souvent des chevaux dans de telles circonstances.

– Quelles circonstances ?

– Vous ne vous doutez de rien ?

– C'est-à-dire...

– Tâchez de deviner.

– Vous voulez capturer un mustang.

– Comment le savez-vous ? demanda-t-il en me lançant un regard surpris.

– J'ai lu quelque part que les chevaux, quand ils ne sont pas bien attachés, se joignent volontiers aux troupeaux de mustangs.

– Que le diable vous emporte ! Vous avez tout lu et il n'y a pas moyen de vous étonner. Ils sont passés par ici pas plus tard qu'hier. Ce n'était d'ailleurs, pour ainsi dire, qu'une reconnaissance, poussée par leur avant-garde. Il faut vous dire que le mustang est une bête extrêmement intelligente. Les troupeaux se font toujours précéder de petits groupes d'éclaireurs qui explorent dans tous les sens. Ils ont leurs officiers et leur chef est toujours un étalon fort, courageux et très averti par l'expérience. Que le troupeau paisse ou soit en marche, l'avant et l'arrière-garde sont toujours formées par des étalons. Au milieu sont les juments, et, tout à fait au centre, les poulains. C'est un véritable système de défense. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit sur la façon de prendre un mustang au lasso ?

– Bien sûr.

– Et auriez-vous envie de vous y essayer ?

– Oui.

– Alors, vous ne tarderez pas à en avoir l'occasion.

– Merci, mais, cette occasion, je ne la saisirai pas.

– Vraiment ? Et pourquoi ça ? par tous les diables !

– Parce que je n'ai pas besoin de cheval.

– Voyons ! Un chasseur du Wild West ne se demande jamais s'il a, oui ou non, besoin d'un cheval.

– Dans ce cas, il ne correspond pas à l'idée que je me fais d'un véritable chasseur.

– Et quelle est cette idée, mon garçon ?

– Vous avez parlé hier de ces chasseurs de records qui massacrent les buffles même quand ils n'ont pas besoin de viande. Je crois que c'est à la fois déloyal envers les animaux et envers, les Indiens qui ont besoin de leur chair pour subsister. Vous êtes sans doute de mon avis ?

– Naturellement.

– Il en est de même pour les chevaux. Je ne tiens aucunement à priver de liberté un de ces superbes mustangs sans pouvoir justifier mon acte.

– Voilà ce qui s'appelle parler. Mais qui vous a parlé de priver le mustang de sa liberté ? Ce ne serait pour vous qu'un exercice au maniement du lasso. Une sorte d'épreuve finale. Comprenez-vous ?

– Comme cela, je veux bien.

– Parfait. Pour vous, ce ne sera qu'un exercice et pour moi une capture en bonne et due forme. J'ai besoin d'un cheval et il faut que je m'en procure un. Un dernier conseil : tenez-vous bien droit en selle et serrez votre cheval au moment où le lasso se raidit et où la secousse se produit. Si vous négligez cette précaution, vous risquez de lâcher prise et de laisser le mustang emporter votre monture avec le lasso. Alors vous n'avez plus de cheval et vous n'êtes plus qu'un vulgaire piéton.

Tout à coup, il se tut et me désigna l'entrée nord de la vallée. Un cheval solitaire venait de franchir le passage. Il avançait au trot, sans brouter l'herbe, tournant la tête à droite et à gauche, les narines dilatées.

– Voyez-vous, me dit Sam en baissant la voix, bien que le cheval fût encore assez loin. C'est leur éclaireur qui vient en reconnaissance. Regardez comme il scrute les lieux et flaire avec intensité. Il ne peut prendre notre vent, car nous sommes bien placés. C'est pour cela d'ailleurs que j'ai choisi cette partie de la vallée.

Le mustang passa du trot au galop, courut un peu, tout droit devant lui, puis tourna à droite, ensuite à gauche, enfin fit volte-face et disparut par où il était venu.

– Vous avez vu ? demanda Sam. C'est une bête remarquablement intelligente. Elle met à profit le moindre buisson pour se dissimuler. Un éclaireur indien ne ferait pas mieux.

– C'est vraiment admirable.

– Maintenant, il rentre pour faire un rapport à son général quadrupède. Il lui dira que tout va bien, mais il se trompe, si je ne m'abuse. Parions que dans dix minutes nous aurons ici tout le troupeau. Savez-vous comment nous allons nous y prendre ?

– Eh bien ?

– Allez-vous poster à l’autre extrémité de la vallée. Quant à moi, je me cacherai dans la forêt du côté opposé. Dès que le troupeau sera arrivé, je me mettrai à sa poursuite. Les bêtes traquées se dirigeront de votre côté. Vous leur couperez alors la retraite, en les obligeant à rebrousser chemin. Nous répéterons le manège jusqu’à ce que nous ayons fixé notre choix sur les deux meilleures bêtes ; alors nous les prendrons. De ces deux-là, je choisirai encore la meilleure, et on rendra la liberté à l’autre. Êtes-vous d’accord ?

– Parfaitement.

Nous montâmes sur nos bêtes. Sam se dirigea vers le nord, moi vers le sud. Je pris la garde à la lisière de la forêt et attachai le bout du lasso à ma selle, puis j’attendis.

Un quart d’heure s’était à peine écoulé que soudain j’aperçus des points noirs venant dans ma direction et qui grossissaient à vue d’œil. Bientôt je pus distinguer une troupe de mustangs qui se ruait vers moi à fond de train.

Quel spectacle magnifique que celui de ces bêtes majestueuses lancées dans un galop effréné ! Leurs crinières et leurs longues queues flottaient au vent. Ils n’étaient que trois cents environ, mais le sol tremblait sous leurs sabots. À leur tête, s’avançait un étalon gris clair, une bête magnifique qui me faisait grand envie, mais je me dis qu’un véritable chasseur de Prairie ne monterait jamais un cheval dont la robe grise pourrait le trahir de loin.

Il était temps de sortir de ma cachette. Je quittai le fourré et dirigeai mon cheval au galop au-devant du troupeau. L’effet fut immédiat : l’étalon chef s’arrêta net comme s’il venait d’être frappé d’une balle, et le troupeau tout entier imita son exemple. L’instant d’après, les mustangs, toujours à la suite de leur chef, retournaient sur leurs pas.

Je les suivis lentement. Je ne cherchais pas à me presser, sachant que Sam Hawkens allait chasser de nouveau les bêtes dans ma direction.

En observant les bêtes, une chose m'avait frappé. L'une d'elles, qui venait immédiatement après l'étalon, avait plutôt l'aspect d'un mulet que d'un cheval.

Ainsi donc les chevaux avaient non seulement accueilli un mulet comme un des leurs, mais encore lui avaient accordé une place importante parmi eux.

Au bout de quelques moments, le troupeau tourna sur lui-même, mais à ma vue rebroussa chemin une fois de plus. Je pus alors confirmer ma première impression : c'était bel et bien un mulet bai, au dos rayé de noir, magnifique spécimen, malgré sa tête un peu grande et ses oreilles trop longues.

Les mulets sont plus modestes que les chevaux ; leur pas est plus ferme et le précipice ne leur donne pas le vertige. Ce sont là des avantages qui ne sont pas à dédaigner. Il est vrai que ce sont des animaux très têtus. J'ai déjà vu des mulets qui auraient préféré se laisser abattre plutôt que de faire un pas en avant, alors même qu'ils n'étaient pas chargés et que la route était excellente. Néanmoins, je décidai de capturer ce mulet, qui semblait une bête en tous points remarquable.

Une fois de plus, Sam renvoya le troupeau dans ma direction. La distance qui nous séparait maintenant était si réduite que je pouvais le voir nettement. Trouvant le passage barré en avant et en arrière, les mustangs essayaient maintenant d'échapper par le côté. Le troupeau se scinda, mais le mulet resta auprès du chef.

– Cernons-les maintenant, me cria Sam. Vous de droite, moi de gauche.

Nous donnâmes un coup d'éperons à nos chevaux et réussîmes à rattraper les mustangs avant qu'ils n'aient gagné la li-

sière de la forêt. Ils ne voulaient d'ailleurs pas pénétrer dans la broussaille et se retournèrent, cherchant à glisser entre nous. Pour les empêcher, nous nous élançâmes l'un vers l'autre. À ce moment, la troupe se disloqua, tels les hôtes d'un poulailler menacé par un épervier. Nous nous lançâmes à la poursuite de l'étalon gris et du mulet.

Durant la course, Sam, qui brandissait son lasso, s'écria :

– Sacré greenhorn que vous êtes !

– Pourquoi ça ?

– Parce que c'est au gris que vous vous attaquez. Seul un greenhorn peut avoir une idée pareille. Hihihi !

J'essayai de protester, mais Sam ne voulut rien entendre, et continua à rire aux éclats. Je lui abandonnai le mulet et me tournai vers un autre groupe de mustangs qui galopait en désordre en hennissant anxieusement. Entre temps, Sam arriva à proximité du mulet et lança son lasso. Le nœud se serra autour du cou de l'animal. C'était le moment de s'arrêter, ainsi qu'il me l'avait conseillé, et de serrer son cheval pour mieux supporter la secousse qui allait se produire au moment où la corde allait se tendre.

Il ne manqua pas de le faire, mais avec un retard d'un dixième de seconde qui lui fit manquer son coup. Il alla rouler à terre en exécutant dans l'air une magnifique culbute. Le mulet partit d'un train d'enfer, entraînant dans sa course le cheval de Sam auquel il était lié par le lasso, fixé à la selle.

Je courus vers mon ami pour voir s'il n'était pas blessé. Il se redressa en s'écriant :

– Nom d'un chien ! Le cheval de Dick Stone qui fiche le camp avec ce maudit mulet !

– Vous êtes blessé ?

– Mais non ! Descendez vite de votre cheval. J'en ai besoin tout de suite.

– Pourquoi faire ?

– Pour rattraper le fuyard. Allons, à terre !

– Pensez-vous ! Encore une culbute comme celle-ci et c'en sera fait de nos deux bêtes.

Je lançai ma monture à la poursuite du mulet. La bête avait déjà une avance considérable, mais, par bonheur pour moi, elle entra en conflit avec le cheval : elle tirait à gauche, alors que son prisonnier l'entraînait à droite. Quelques minutes me suffirent pour me trouver auprès du mulet. Je m'emparai de la corde qui unissait les deux bêtes et l'enroulai plusieurs fois autour de ma main. Dès lors, j'étais certain de venir à bout de la résistance. Une minute encore, je laissai aux deux bêtes leur liberté de mouvements, en les suivant dans leurs courses, puis commençai à tirer peu à peu sur la corde, ce qui resserra le nœud autour du cou du mulet. Ainsi, en lui donnant l'illusion de la liberté, je parvins à dominer l'animal. Je réussis même à l'amener, en exécutant un grand crochet, à l'endroit où se trouvait Sam Hawkens. Là, je tirai fortement sur la corde. La bête, presque suffoquée, s'affaissa.

– Tenez-le fort en attendant que j'arrive, puis lâchez-le, me cria Sam.

L'instant d'après, il était près de la bête, qui se débattait violemment.

– Allons-y ! cria-t-il.

Je lâchai le lasso ; le mulet, mis à son aise, bondit sur ses pieds. Mais déjà Sam était sur son dos. L'espace d'une seconde, la bête resta immobile, comme pétrifiée de terreur. Soudain, elle s'élança en faisant le gros dos comme un énorme chat. Mais Sam tenait ferme.

– J’y suis, j’y reste ! cria-t-il triomphalement. Maintenant, il va essayer son dernier truc et va m’emporter à toute allure. Attendez-moi quelques minutes, je vous le ramènerai doux comme un agneau.

Il se trompait. Contrairement à ses prévisions, le mulet se jeta par terre et s’y roula éperdument. Force fut à Sam de sauter à bas, pour conserver l’intégrité de ses os. Je l’imitai, me saisis du lasso et l’enroulai autour d’un tronc d’arbre. Débarrassé de son fardeau, le mulet se releva et essaya de se sauver. Mais, l’instant d’après, la corde se tendit, le nœud se resserra autour du cou de la bête, qui s’écroula une fois de plus.

Une grimace tordit le visage de Sam, tandis qu’il se palpait les côtes et les cuisses. Il avait exactement l’air de quelqu’un qui aurait absorbé de la choucroute avec de la confiture de prunes.

– Laissez courir cette sale rosse, dit-il enfin ; personne au monde ne pourrait la maîtriser, si je ne m’abuse.

– Il ne manquerait plus que ça ! Je ne me laisserai pas faire par une bête qui n’a même pas de sang noble dans les veines et dont les ancêtres n’étaient que de vulgaires ânes.

Je détachai le lasso du tronc et je sautai sur le mulet. Dès qu’il respira longuement, l’animal se redressa. Il s’agissait maintenant de bien lui serrer les côtes et, pour ce faire, j’étais plus favorisé que Sam. Une pression puissante sur les flancs, en lui comprimant les intestins, provoque une angoisse mortelle chez l’animal. Le mulet essaya de me lancer par terre ainsi qu’il l’avait fait pour Sam. Cependant, en serrant le lasso de toutes mes forces et en pressant vigoureusement les côtes de l’animal, je l’empêchai de réaliser son intention. Une lutte acharnée s’engagea et je me sentis bientôt tout inondé de sueur. Mais de nous deux, c’est encore l’animal qui transpirait le plus. L’écume sortait de sa bouche et sa résistance diminuait visiblement. Enfin les forces l’abandonnèrent. Il s’effondra, les yeux révulsés. Je

poussai un profond soupir de soulagement ; j'avais l'impression que mes muscles allaient éclater.

– *Heavens !* Comme vous êtes fort ! cria Sam. Vous êtes plus costaud que cette bête. Si vous vous regardiez maintenant dans une glace, vous vous feriez peur à vous-même.

– Je le crois volontiers.

– Vous avez des yeux exorbités, des lèvres gonflées et un visage presque bleu.

– C'est sans doute parce que je suis greenhorn et que je ne veux pas me laisser faire par cette bête, qui s'est montrée insolente avec des chasseurs émérites.

Sam affecta un air désolé et dit d'un ton pleurnichard :

– Taisez-vous, sir. Personne n'est assuré contre les accidents. La chance vous a souri hier et aujourd'hui.

– J'espère qu'elle me sourira encore. En tout cas, votre chance à vous semble vous avoir abandonné. Êtes-vous sûr de n'avoir rien de cassé ?

– Je n'en sais rien. Tout à l'heure, je procéderai à une révision générale. Pour le moment, je me sens tout chose. Non, mais quelle bête ! De ma vie je n'en ai vu de pareille. J'espère que, cette fois, elle sera raisonnable.

– Elle l'est déjà. Regardez comme elle souffle. Il faudra tout de même la faire lever, car il est temps de rentrer.

Nous aidâmes le mulet à se relever. Il ne résistait pas et tremblait de tous ses membres. Nous le sellâmes et le harnachâmes sans difficulté. Il se laissa docilement enfourcher par Sam, tel un cheval bien dressé.

– Cette bête a dû avoir autrefois pour maître un excellent cavalier. Elle s'était sauvée pour se joindre aux mustangs. Savez-vous comment je vais l'appeler ?

– Comment ?

– Mary. J'ai déjà eu un mulet de ce nom, et ainsi je n'aurai pas à me casser la tête.

– Vous voilà donc en compagnie de deux personnages féminins : Mary et Liddy.

– C'est charmant, n'est-ce pas ? Et maintenant, je vous demanderai un grand service.

– En quoi puis-je vous être agréable ?

– Ne dites rien à personne de ce qui est arrivé.

– Voyons, c'est tout naturel. Inutile de me le demander.

– C'est que, voyez-vous, il me serait très désagréable qu'on apprenne au camp les circonstances dans lesquelles Sam Hawkens a capturé sa charmante Mary. On en ferait des gorges chaudes et je n'aime pas qu'on se moque de moi.

– Je vous en prie, n'en parlons plus. C'est une affaire entendue. Vous êtes mon maître et ami, et cela va de soi.

Une lueur de tendresse éclaira les petits yeux de Sam.

– Bien sûr que je suis votre ami, mon garçon ! Et, si j'avais la certitude que vous ayez aussi de l'amitié pour moi, je serais l'homme le plus heureux du monde.

Je lui serrai la main.

– N'en doutez pas, Sam. Je vous aime sincèrement, comme on aime un brave oncle. Mais ne nous abandonnons pas aux effusions. J'ai du travail au camp et nous ferions bien de rentrer.

– Qu'est-ce que vous me chantez là ? Du travail ! Et ce que vous venez de faire, ce n'est pas du travail ?

J'attachai le cheval de Dick Stone au mien à l'aide du lasso et nous nous mîmes en route. Bien entendu, il n'y avait plus trace de mustangs. Le mulet obéissait comme à la baguette, et Sam poussait de temps en temps un cri joyeux :

– Mary a reçu une excellente éducation. Je le vois à sa démarche. Elle commence à réapprendre ce qu'elle avait oublié avec les mustangs. J'espère qu'elle n'a pas seulement du tempérament, mais aussi du caractère.

– Et si elle n'en a pas encore, vous pourrez toujours lui en donner un. C'est une bête assez jeune.

– Quel âge lui donnez-vous ?

– Cinq ans au maximum.

– C'est aussi mon impression. D'ailleurs, je le verrai bien par la suite. Et dire que c'est à vous que je dois cette superbe monture ! Je vous avoue que j'aurais juré que c'était sur l'étalon gris que vous aviez jeté votre dévolu. Mais, maintenant, je comprends que vous aviez, vous aussi, remarqué le mulet. Enfin ! N'en parlons plus. Ces deux jours m'ont été bien défavorables, mais, par contre, ils vous ont couvert de gloire. Auriez-vous jamais cru que vous feriez aussi facilement connaissance avec des bisons et des mustangs ?

– Pourquoi pas ? Ici, dans l'Ouest, il ne faut s'étonner de rien. J'espère faire encore sous peu de nouvelles connaissances.

– Je vous souhaite de vous en tirer tout aussi bien que jusqu'ici. Hier surtout votre vie n'a tenu qu'à un cheveu. Vous péchez par un excès d'audace. Il serait bon pourtant que vous n'oubliiez pas qu'après tout vous n'êtes qu'un greenhorn. A-t-on jamais vu un chasseur laisser approcher un buffle à quelques pas pour lui loger une balle dans l'œil ? Je vois que vous sous-

estimez cet animal farouche. Sachez que la chasse au bison est particulièrement périlleuse, et je ne connais qu'un seul animal qui soit plus dangereux que lui.

– Quel est cet animal ?

– L'ours.

– Ce n'est pas sans doute à l'ours noir au mufle jaune que vous faites allusion.

– Vous voulez dire le baribal ? Bien sûr que ce n'est pas de lui que je parle ! C'est une bête inoffensive et si docile qu'on peut lui apprendre à laver le linge et à repasser. Je vous parle du grizzli, l'ours gris des Montagnes Rocheuses. Je parie que vous avez lu des livres sur cet animal.

– Vous ne vous trompez pas.

– Eh bien ! vous pouvez vous féliciter de ne pas en avoir rencontré jusqu'à présent. Quand le grizzli se dresse sur ses pattes de derrière, il est plus haut que vous et il pourrait vous broyer la tête d'un seul coup de ses dents redoutables. Une fois excité, il ne connaît pas de répit avant d'avoir mis sa victime en pièces.

– À moins que ce ne soit sa « victime » qui l'abatte la première.

– Vous allez trop vite en besogne, comme d'habitude.

– Nullement. Tout simplement, je ne crois pas le grizzli plus invincible que n'importe quel fauve.

– Cette phrase, c'est encore dans les livres que vous l'avez trouvée.

– Ce n'est pas impossible.

– Alors, je comprends. Ce sont les livres qui vous tournent la tête. Sans cela, vous ne seriez pas plus bête qu'un autre. Mais,

avec votre tête farcie de récits de chasse, vous êtes capable de braver un grizzli, comme vous l'avez fait hier du bison.

– Certainement, si j'y suis réduit.

– Que voulez-vous dire ? On n'est jamais réduit à faire des folies.

– Bien sûr, on a toujours le moyen de se sauver, surtout quand on ne se sent pas à la hauteur.

– Il ne s'agit pas de lâcheté dans ce cas. Se sauver devant le grizzli n'implique pas forcément la couardise. Au contraire, c'est un véritable suicide que d'attaquer ce fauve à la légère.

– Ça dépend. Quand on est attaqué par un grizzli, et qu'on n'a plus le temps de s'enfuir, il faut bien soutenir la lutte. D'autre part, dans le cas, par exemple, où la bête attaque un ami, on ne peut abandonner celui-ci. Dans toutes ces circonstances, je crois qu'il ne reste qu'à tenir tête, même au grizzli.

– Évidemment, en théorie, vous avez raison. N'empêche que vous êtes l'imprudence même. J'ai sincèrement peur pour votre vie.

– Pour le moment, vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Croyez-vous que cette région abrite des grizzlis ?

– C'est fort possible. On rencontre des grizzlis un peu partout dans les Montagnes Rocheuses. Ils suivent les fleuves et parfois ils descendent même dans la Prairie. Gare à ceux qui en rencontrent sur leur chemin ! Mais parlons d'autre chose.

Ni Sam ni moi ne nous doutions à quel point ma première rencontre avec le redoutable ours gris était imminente.

Rentrés au camp, nous trouvâmes nos camarades en plein travail. Bancroft et les trois autres prospecteurs avaient beaucoup avancé pendant mon absence. Sans doute, ils tenaient à me montrer de quoi ils étaient capables.

Notre arrivée provoqua un vif étonnement.

– Tiens, voici Hawkens perché sur un mulet ! Où l'avez-vous trouvé ? demandait-on de toutes parts.

– Je l'ai reçu par la poste contre remboursement, dit Sam très sérieusement.

– Allons, pas de blagues ! Racontez-nous ça.

– Puisque je vous dis que je l'ai reçu par la poste !

Cette réponse eut le don de faire rire les uns et d'arracher des jurons grossiers aux autres. En tout cas, Sam obtint le résultat qu'il cherchait ; on renonça à connaître la vérité. Je me mis immédiatement au travail et, à la tombée de la nuit, nous avions poussé les travaux d'arpentage jusqu'à la vallée où, la veille, j'avais rencontré avec Sam le troupeau de bisons.

Dès le lever du soleil, nous quittâmes notre ancien camp et dressâmes nos tentes à l'entrée de la vallée. Hawkens, Stone et Parker nous abandonnèrent le soin du déménagement, car Sam se proposait de continuer le dressage de sa Mary, avec l'aide de ses deux compagnons.

Nous commençâmes aussitôt à fixer les jalons pour continuer l'arpentage de la vallée. Quelques hommes de Rattler nous aidaient dans cette besogne, mais Rattler lui-même errait, désœuvré, dans la Prairie. Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où j'avais tiré les deux bisons, j'aperçus, à mon grand étonnement, que le cadavre du vieux mâle avait disparu. Une traînée, large d'environ quatre mètres, menait jusqu'aux buissons voisins.

– Nom de nom ! s'écria Rattler qui venait de nous rejoindre. C'est incroyable ! Quand je suis venu chercher la viande de la jeune femelle, j'ai bien examiné le cadavre du vieux taureau. Il était bel et bien crevé. Comment se fait-il alors qu'il ait fichu le camp ?

– À vous entendre, on dirait que le bison est parti sur ses pattes. Il a pu être enlevé.

– Par qui ?

– Par les Indiens, par exemple. Nous avons relevé un peu plus loin la trace d'un mocassin d'Indien.

– C'est curieux comme tous les greenhorns ont la langue bien pendue. Comme si les Indiens pouvaient tomber directement du ciel ! À moins d'être sorciers, ils auraient certainement laissé leurs traces ici-même. Non, il n'y a qu'une explication possible : le bison était encore en vie et il a trouvé assez de force pour se traîner jusqu'au fourré, où il a dû succomber. D'ailleurs, je vais m'en assurer de ce pas.

Accompagné de ses hommes, Rattler suivit la traînée et bientôt disparut dans la broussaille. Je n'étais nullement tenté de me joindre à eux, d'une part parce que l'ironie déplacée de Rattler m'agaçait, d'autre part parce que je me souciais peu du cadavre du bison. Je me remis donc au travail, mais à peine avais-je repris mes instruments qu'un cri de terreur me parvint, suivi de quelques détonations. J'entendis aussitôt la voix de Rattler :

– Aux arbres ! Vite aux arbres, si vous tenez à votre peau ! Il ne sait pas grimper.

J'étais justement en train de me demander qui Rattler pouvait bien désigner par « il », lorsque l'un des chasseurs passa en trombe près de moi, en proie à une épouvante mortelle.

– Que se passe-t-il ? lui criai-je.

– L'ours gris ! hurla-t-il en haletant sans s'arrêter. Le grizzli !

Au même instant, un cri effroyable déchira l'air.

– Au secours ! Au secours ! Je suis perdu ! Oooh !...

Seul un homme dans les griffes de la mort était capable de pousser de tels cris. Il n'y avait pas un moment à perdre. Mais comment lui venir en aide ? J'avais laissé mon fusil sous la tente, car il me gênait dans mon travail. Or je n'avais plus le temps d'aller le chercher, et je n'avais sur moi, en fait d'armes, qu'un couteau et deux revolvers, jouets fragiles en face de ce monstre préhistorique, mesurant neuf pieds de haut et pesant des centaines de kilogrammes. Je savais que sa force musculaire prodigieuse lui permettait de continuer sa marche tout en serrant entre ses mâchoires une proie de taille, telle qu'un cerf ou un poulain. Sa rapidité à la course est si grande que seul un cavalier monté sur un cheval à toute épreuve a quelque chance de lui échapper. On comprend dès lors que les Indiens entourent d'une véritable vénération celui qui a triomphé d'un grizzli.

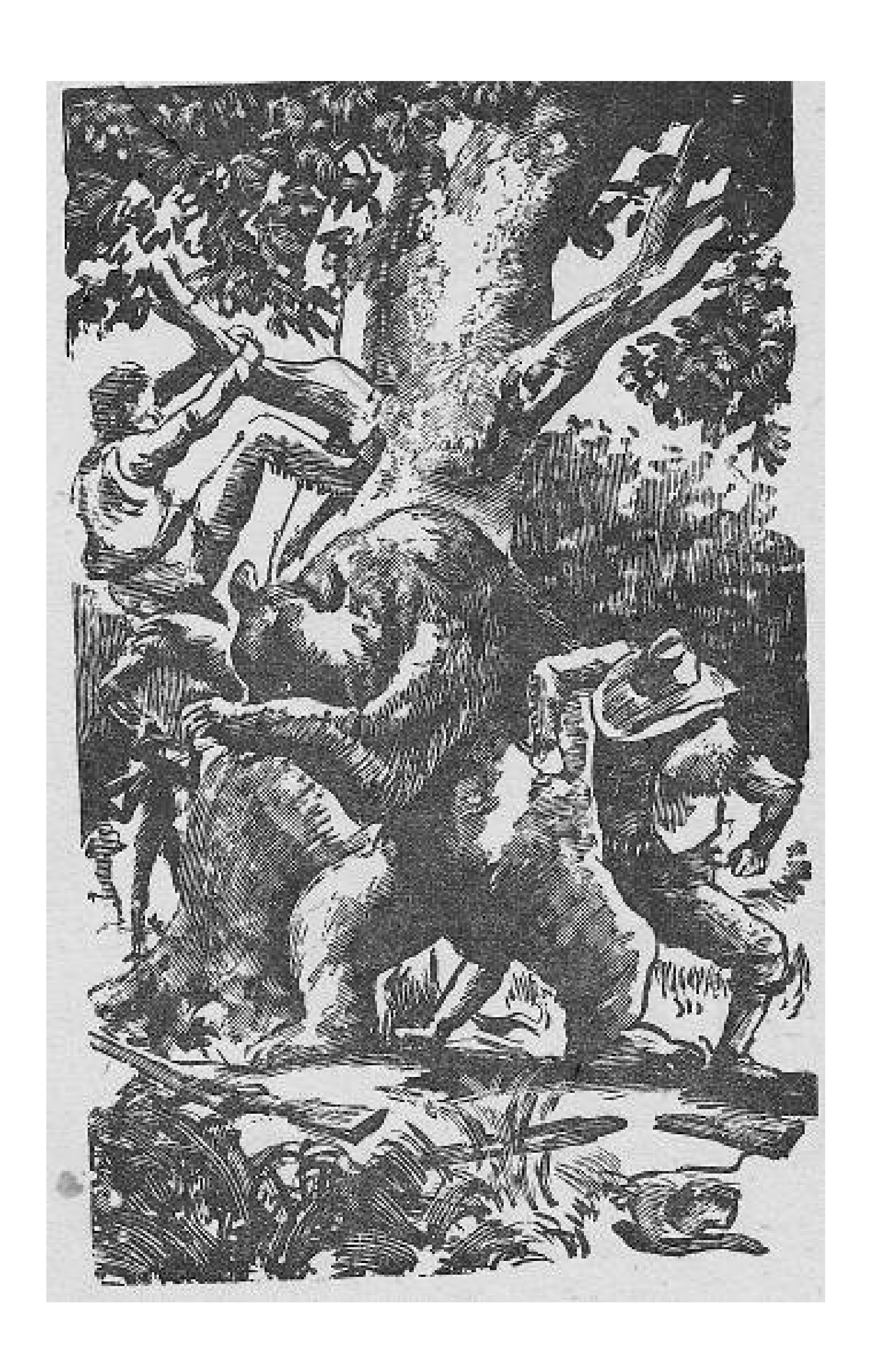
Je me précipitai dans le fourré. Le moment était critique. Derrière moi, j'entendais les cris des prospecteurs qui étaient allés chercher leurs fusils sous les tentes ; devant moi, ceux qui étaient chargés de nous protéger appelaient désespérément au secours, cependant que les hurlements déchirants de la victime se faisaient de plus en plus atroces.

La seconde d'après, j'étais sur les lieux. Le malheureux s'agrippait à la branche d'un arbre, tandis que l'ours, dressé sur son arrière-train, lui plongeait ses griffes dans les cuisses et dans le ventre. Un coup d'œil me suffit pour me rendre compte que rien ne pouvait plus sauver la vie à cet homme affreusement déchiqueté. J'étais impuissant à lui venir en aide et personne n'aurait pu me faire le moindre reproche de l'abandonner à son sort. Mais ce spectacle m'émut à tel point que je ne songeai plus à ma sécurité. Je me saisis d'un fusil qu'un des chasseurs avait laissé tomber dans son effroi. Malheureusement il n'était pas chargé. Je m'en servis alors comme d'une matraque : en le tenant par le canon, je me ruai sur l'ours et, réunissant toutes mes forces, j'assenai à l'animal un coup terrible sur le crâne.

C'était là un geste parfaitement ridicule. Le fusil vola en éclats sans avoir endommagé le crâne du monstre. Le seul résultat que j'obtins fut de lui faire lâcher prise. Il se tourna lentement, la gueule vers moi : mon attaque insensée semblait lui causer de l'étonnement. L'espace d'une seconde, il me fixa de ses petits yeux, en se demandant s'il devait revenir à sa proie ou se jeter sur moi. Ce bref laps de temps me sauva la vie, car j'en profitai pour saisir mon revolver à ma ceinture. J'avançai légèrement vers la bête et, à quelques centimètres de distance, je fis feu à quatre reprises en visant dans les yeux. Tout cela se passa avec la rapidité d'un éclair ; mon revolver déchargé, je fis un bond en arrière et tirai mon couteau.

Si je n'avais reculé, ce récit n'aurait jamais été écrit, car la bête, aveuglée, m'aurait broyé avant que j'eusse le temps de m'en apercevoir. Mais, ainsi, elle ne me trouva plus sous ses pattes et dut se mettre à ma recherche avec des grognements furieux. Dans son impuissance, l'ours se mit à creuser le sol, puis à se dresser sur ses pattes de derrière, en proie à une véritable furie. Son odorat aurait pu le guider, mais, au comble de la rage, le fauve avait perdu le contrôle de ses sens.

Enfin, le grizzli s'assit par terre et passa ses pattes sur ses blessures. Déjà je me trouvais près de lui et enfonçai à deux reprises mon couteau dans son flanc sans cependant atteindre le cœur. Il sursauta pour se jeter sur moi, mais j'étais de nouveau hors de sa portée. Il se remit à ma recherche, écumant de rage. Quelques minutes se passèrent ainsi. Il perdait abondamment son sang et ses forces l'abandonnaient à vue d'œil. Enfin, il se rassit et porta à nouveau ses pattes à ses yeux. J'utilisai ce moment de répit pour lui enfoncer cette fois mon couteau dans le cœur. Il tomba en avant, essaya de se redresser, s'écroula à nouveau, s'efforça une fois de plus de se relever dans un dernier spasme, n'y parvint pas et s'étala tout de son long pour ne plus remuer.



– Dieu soit loué ! cria Rattler qui avait assisté à la scène, juché sur un arbre voisin. Cette fois, il est mort ! Nous l'avons échappé belle !

– Vous aviez tout fait pour cela, répondis-je. Mais, maintenant, vous pouvez quitter votre abri.

– Pas encore. Regardez bien si le grizzli ne souffle plus.

– Il est mort.

– Ce n'est pas certain. Vous ne connaissez pas la vitalité de ces bêtes. Examinez-le attentivement.

– Puisque vous êtes si curieux de le savoir, vous n'avez qu'à l'examiner vous-même, illustre chasseur, plutôt que vous en rapporter à un ignorant greenhorn.

Et je me tournai vers le malheureux, dont les jambes et le ventre avaient été littéralement labourés par les griffes de l'ours. Il avait les yeux vitreux et les intestins mis à nu. Maîtrisant mon émotion, j'appelai les camarades de la victime pour leur demander de m'aider à descendre le blessé de l'arbre. Mais ces fameux chasseurs n'auraient quitté pour rien au monde leur poste avant de m'avoir vu secouer la bête pour les assurer qu'elle avait rendu l'âme.

Enfin, nous étendîmes le cadavre de la victime sur le sol. La fin atroce de leur compagnon n'impressionnait que médiocrement ces hommes. Sans s'attarder auprès de lui, ils entourèrent la dépouille de l'ours.

– Les rôles sont renversés, observa Rattler en s'efforçant de faire de l'esprit. Cette sale bête voulait nous dévorer, et maintenant c'est nous qui la boufferons. Dépêchons-nous de l'écorcher pour arriver au jambon et aux pattes.

Il tira son couteau et s'agenouilla devant la bête pour prêcher d'exemple.

– Vous auriez eu plus de mérite à vous servir de votre couteau quand la bête était encore en vie, remarquai-je. Maintenant, il est trop tard. Ne prenez plus cette peine.

– Comment ? cria nattier. Si je comprends bien, vous voulez m'empêcher de découper mon rôti.

– Parfaitement, Mr. Rattler.

– De quel droit ?

– Tout simplement parce que c'est moi qui ai tué la bête.

– Sans blague ! Vous ne prétendez tout de même pas qu'un greenhorn de votre espèce ait pu abattre un grizzli à coups de couteau. C'est nous qui avons tiré sur lui quand nous l'avons découvert.

– Et, ceci fait, vous avez grimpé aux arbres.

– Oui, mais nos balles l'avaient atteint, et c'est de ça qu'il est mort. Vos piqûres d'épingle ne lui ont fait aucun effet. L'ours est à nous et nous en ferons ce que bon nous semblera.

Il se mit à dépecer la bête, mais je l'arrêtai.

– Vous allez le laisser tranquille, Mr. Rattler, sans quoi vous m'obligerez à vous donner une leçon. Vous m'avez compris ?

Comme Rattler continuait à s'affairer autour de la bête, sans prendre garde à mes paroles, je le saisis par la taille et le lançai contre l'arbre le plus proche. Après quoi, je sortis mon autre revolver, encore chargé, pour prévenir sa riposte. Rattler se releva péniblement, me jeta un regard fulminant et s'écria, en brandissant son couteau :

– Vous allez me le payer cher ! Vous m'avez déjà frappé une fois, mais je ferai le nécessaire pour que cela ne se reproduise plus.

Je braquai sur lui mon revolver.

– Si vous faites un geste, lui dis-je d'un ton menaçant, je vous brûle la cervelle. Lâchez ce couteau ! Je compte jusqu'à trois, et, si vous ne vous exécutez pas, je tire. Eh bien ! Un… deux… trois… !

Rattler ne se dessaisissait toujours pas de son couteau et j'allais tirer, – certes pas à la tête – car je ne voulais que lui donner une leçon. Mais, au moment critique, j'entendis un cri.

– Vous êtes fous, ma foi ! A-t-on jamais vu deux blancs s'entre-tuer sans raison ! Halte !

Je tournai la tête et aperçus un petit homme chétif et bossu, vêtu et armé à la manière des Indiens. À première vue, on n'eût pu dire si c'était un blanc ou un rouge. Sans doute, ses traits accusés étaient plutôt ceux d'un Indien, mais la couleur de sa peau, bien que couverte d'un hâle sombre, l'apparentait plutôt à un blanc. Il ne portait pas de chapeau, et ses longs cheveux bruns étaient éparpillés sur ses épaules. Son vêtement se composait d'un pantalon de cuir, d'une chemise de chasseur et de mocassins. Une lueur intelligente brillait dans ses yeux et, malgré son infirmité, il ne prêtait pas à rire. Cependant, Rattler se mit à ricaner à sa vue.

– *Hello !* cria-t-il. D'où sort donc ce nain-là ? Je n'aurais jamais cru que dans le Wild West on puisse rencontrer de pareils avortons !

L'étranger le toisa, puis riposta d'une voix placide :

– Remerciez Dieu d'avoir un corps normal. D'ailleurs, peu importe le corps, c'est l'âme qui compte. Et, sur ce chapitre, je ne crains pas de comparaison avec vous.

Puis il se tourna vers moi :

– Vous êtes doué d'une force peu commune, me dit-il. Il n'est pas donné tous les jours de voir un homme lancer comme

une plume un gaillard aussi solide que votre adversaire. C'est un vrai plaisir de vous voir à l'ouvrage.

Il toucha le cadavre du grizzli du pied et dit d'un ton de regret :

– Voilà notre gibier. Je vois, hélas ! que nous arrivons en retard.

– Vous le suiviez ? demandai-je.

– Mais oui. Nous avons découvert sa trace hier et depuis nous sommes sur sa piste.

– Vous dites « nous », sir. Vous n'êtes donc pas seul ?

– Non, j'ai deux compagnons.

– Peut-on savoir qui ils sont ?

– Je vous le dirai quand je saurai moi-même qui vous êtes. On n'est jamais trop prudent dans ces parages. On a plus de chances de tomber sur de mauvais garnements que sur des braves gens.

Il jeta un coup d'œil sur Rattler et sur ses amis, puis, reprit d'un ton amical :

– D'ailleurs, il est facile de se rendre compte à qui on a affaire. J'ai été témoin de la fin de votre discussion et je sais à peu près à quoi m'en tenir.

– Nous sommes ici quatre arpenteurs, un ingénieur-chef, trois scouts et douze chasseurs chargés de nous protéger des attaques éventuelles.

– Tiens, en ce qui vous concerne, vous n'avez pas l'air d'un homme qui ait besoin d'être protégé. Vous êtes donc ici comme arpenteur ?

– Parfaitement.

– Et quel est le but de vos travaux ?

– La construction d'une ligne ferroviaire.

– Cette ligne passera par ici ?

– Oui.

– Ainsi, vous avez acquis ces terres ?

Son visage se rembrunit. Il posa sur moi un regard perçant. Ce n'était évidemment pas sans raison qu'il cherchait à se renseigner.

– Mon travail consiste à arpenter le terrain, le reste ne me concerne pas.

– Hum ! Pourtant vous êtes sans doute au courant. Le terrain sur lequel vous vous trouvez appartient aux Indiens ; c'est le territoire de chasse de la tribu des Apaches. Je peux certifier en toute connaissance de cause que jamais ces terres n'ont été vendues ni cédées à qui que ce soit.

– Vous n'avez rien à voir là dedans ! cria Rattler. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

– C'est ce que je fais, car je suis moi-même Apache.

– À d'autres ! Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que vous êtes un Blanc.

– Erreur. Ne vous fiez pas à la couleur de ma peau. Demandez plutôt mon nom. Je m'appelle Klekih-Petra.

Je devais apprendre, par la suite, que ce nom signifiait dans le langage des Apaches : « Père Blanc. » Ce nom n'était sans doute pas inconnu pour Rattler qui, en l'entendant prononcer, s'inclina en affectant un profond respect.

– Ah ! c'est vous Klekih-Petra, le célèbre maître d'école des Peaux-Rouges ! Dommage que vous ayez le dos un peu rond ;

vous devez avoir de la peine à vous faire respecter par vos compatriotes.

– Ne vous mettez pas en peine pour moi. Maintenant, comme je sais qui vous êtes et ce que vous faites ici, je peux vous dire qui sont mes compagnons, ou, mieux, vous les présenter.

Il cria un mot indien dans la direction de la forêt, et nous vîmes surgir des buissons deux Indiens qui se dirigèrent vers nous d'un pas lent et digne.

De toute évidence, c'était le père et le fils. Le premier était un homme robuste, d'une taille supérieure à la moyenne. Son maintien était noble et ses traits un peu moins anguleux que ceux de la plupart de ses compatriotes. Ses cheveux tressés étaient disposés en casque et surmontés d'une plume d'aigle, insigne des chefs de tribus. Sa physionomie était calme, presque douce et paisible. Ses vêtements étaient fort simples : un couteau scintillait à sa ceinture et il portait la petite sacoche que l'on voit à tous les chasseurs de la région. À son cou pendait un sachet à remèdes et le calumet de paix fait de terre sacrée. Il tenait à la main un fusil à double canon dont la crosse était incrustée d'argent.

Son fils était vêtu de la même façon, avec moins d'austérité. Sa chevelure, disposée également en casque, n'était pas ornée de la plume d'aigle. Ses lourdes nattes étaient d'un noir tirant sur le bleu. Son visage couleur de bronze était empreint d'une noblesse profonde qui frappait encore plus que chez son père. Je pensai aussitôt que nous devions être du même âge. Il m'avait fait immédiatement l'effet d'un être doué d'un caractère et d'un esprit exceptionnels. Nous nous dévisageâmes longuement, et je crus apercevoir dans ses yeux, d'un feu sombre, une lueur de sympathie.

– Voici mes compagnons, dit Klekih-Petra. Je vous présente Intchou-Tchouna, le Soleil Généreux, le chef suprême des Apaches. Et voici Winnetou, qui, malgré son jeune âge, a ac-

compli plus de prouesses que dix autres guerriers pendant toute leur vie. Un jour, son nom sera célèbre à travers les savanes et les montagnes.

Cette prédiction semblait bien pompeuse, elle n'en devait pas moins se réaliser par la suite. Mais cela n'en imposa guère à Rattler, qui poursuivit ses railleries.

– En fait de prouesses, il a sans doute volé, triché et assassiné. Je connais les Peaux-Rouges : ce sont tous, du premier au dernier, des voleurs invétérés.

Les nouveaux venus feignirent de ne pas avoir entendu cette insulte grossière. Klekih-Petra se pencha sur l'ours et l'examina attentivement.

– Il est mort d'un coup de couteau et non pas d'une balle, déclara-t-il d'un ton péremptoire.

– On verra bien, dit Rattler. Quand on l'aura dépouillé, on saura ce qu'il faut en penser. En tout cas, je ne me laisserai pas faire par un greenhorn.

Winnetou s'agenouilla à son tour devant le cadavre du grizzli. Il palpa les blessures, l'examina, puis demanda :

– Qui donc a attaqué le grizzli à coups de couteau ?

Il parlait un anglais très pur.

– Moi, répondis-je.

– Pourquoi mon frère blanc n'a-t-il pas préféré tirer ? Ce ne sont pourtant pas les fusils qui manquent par ici.

– Ceux-là ne m'appartiennent pas. Leurs propriétaires les ont abandonnés pour grimper aux arbres.

– En poursuivant l'ours, nous avons entendu des appels au secours. D'où venaient-ils ?

– D’ici.

– Uff ! La vermine et les chats grimpent aux arbres avec frayeur, mais l’homme, lui, reste impassible et fait face au danger. Mon jeune frère blanc est un homme courageux. Pourquoi l’appelle-t-on greenhorn ?

– Parce que je suis nouveau venu dans le Wild West.

– Les Visages-Pâles sont des êtres bien curieux. Ils appliquent le nom de greenhorn à celui qui abat à coups de couteau le grizzli et appellent homme du Wild West celui qui grimpe aux arbres, poussé par la peur. Les Peaux-Rouges sont plus équitables. Chez nous, le lâche s’appelle un lâche et le brave, un brave.

– Mon fils dit vrai, déclara Intchou-Tchouna dans un anglais un peu moins pur que celui de Winnetou. Le jeune Visage-Pâle n’est plus un greenhorn. Celui qui descend d’un coup de couteau le grizzli est un brave. *Howgh !* Mais sortons d’ici pour voir ce que font les Blancs.

Dès que nous eûmes quitté le fourré, Intchou-Tchouna remarqua les jalons. Il s’arrêta et se tourna vers moi :

– Que vois-je ici ? Les Visages-Pâles se proposent peut-être d’arpenter la vallée ?

– En effet.

– Pourquoi faire ?

– Pour construire une voie au cheval de feu.

Une étincelle de colère brilla dans les yeux du chef. Sa voix se fit presque violente :

– Et toi, tu es un de ces hommes ?

– Oui.

– Toi aussi, tu arpentes la terre ?

– Oui.

– Et tu es payé pour ça ?

– Sans doute.

Il me lança un regard de profond mépris et se tourna vers Klekih-Petrah.

– Ton enseignement est très beau, mais tu sembles n'avoir pas toujours raison. Voilà un Blanc courageux, au visage ouvert et au regard droit, et, quand nous lui demandons ce qu'il fait ici, nous apprenons que c'est un voleur à gages. Peu importe que le regard d'un Visage-Pâle soit droit ou fourbe, son âme reste la même.

À ce moment, l'ingénieur-chef et les inspecteurs se décidèrent enfin à sortir de leur cachette. Naturellement, leur première question fut pour demander ce qu'était devenu l'ours. Rattler s'empressa de les renseigner :

– Nous l'avons abattu et, au déjeuner, nous pourrons savourer une exquise patte d'ours.

Les trois nouveaux venus me dévisagèrent d'un air intrigué.

– C'est moi qui ai abattu l'ours à coups de couteau, rectifiai-je. Voici trois gentlemen experts en la matière qui en sont témoins. Mais, si vous voulez, attendons l'avis de Hawkens, de Stone et de Parker. Qu'ils en décident.

– Au diable vos trois larrons ! cria Rattler. Je m'en vais dépecer l'ours de ce pas, et celui qui osera me faire obstacle recevra une demi-douzaine de balles dans la peau.

– Calmez-vous, Mr. Rattler, si vous ne voulez pas regretter votre emportement. Avant de vous occuper de l'ours, j'espère

que vous allez inhumer votre camarade. J'aime à croire que vous ne le laisserez pas pourrir ainsi ?

– Quelqu'un est-il donc mort ? demanda Bancroft effrayé.

– Mais oui, Rollins, répondit Rattler. C'est la faute de ce greenhorn. Rollins était en train de grimper à l'arbre, quand ce morveux est venu exciter la bête qui, naturellement, s'est jetée sur le pauvre homme et l'a mis en pièces.

Son effronterie passait les bornes. La stupéfaction me coupa la parole. Mais je ne pus tolérer un pareil affront.

– Est-ce vraiment votre conviction ? demandai-je à Rattler.

– Bien sûr, dit-il en saisissant son revolver.

Je poursuivis sans me départir de mon sang-froid :

– Ainsi donc, à votre avis, Rollins aurait eu la vie sauve sans mon intervention ?

– Parfaitement.

– Je crois pourtant qu'en arrivant sur les lieux j'ai trouvé le malheureux entre les griffes de l'ours.

– Vous mentez.

À ces mots, de ma main gauche je lui arrachai son revolver et de la main droite lui administrai une gifle si violente qu'elle le fit reculer de quelques pas.

Il bondit alors, tira son couteau et se jeta sur moi comme un fauve. Je me fis un bouclier d'un bras et le renversai d'un coup de poing, si bien qu'il roula inanimé à mes pieds.

– Uff ! Uff ! s'écria Intchou-Tchouna, que son calme habituel avait quitté pour un instant.

– C’est encore un coup de Shatterhand, dit Wheeler, un des prospecteurs.

Les camarades de Rattler bouillonnaient visiblement de rage, mais aucun d’eux n’osait me provoquer.

– Je vous serais très obligé, Mr. Bancroft, d’intervenir auprès de Rattler, dis-je à l’ingénieur. La prochaine fois qu’il lèvera la main sur moi, il recevra une balle dans la peau. Je ne suis qu’un greenhorn, mais je n’ignore pas les lois de la Prairie. Je sais que j’ai le droit d’abattre sur-le-champ celui qui me menace d’un couteau ou d’une arme à feu.

Personne ne prit le parti de Rattler. Intchou-Tchouna se tourna vers Bancroft :

– J’ai à te parler, car j’ai appris que tu es le chef des Visages-Pâles. Mais asseyons-nous d’abord comme il convient entre hommes qui tiennent conseil.

– Viens-tu nous demander l’hospitalité ?

– Non, c’est impossible, puisque je suis ici chez moi, sur le territoire de ma tribu.

À ce moment, Sam, Dick et Will revinrent au camp. En chasseurs avertis, ils n’éprouvèrent aucun étonnement à la vue des Indiens, mais, lorsqu’ils apprirent de qui il s’agissait, leur visage se rembrunit.

– J’ai entendu déjà parler de Klekih-Petrah, me glissa Sam à l’oreille. C’est une sorte de missionnaire qui n’est cependant pas un prêtre. Je suis content de faire sa connaissance. Et à part ça, rien de nouveau ?

– Si.

– Quoi ?

– J'ai une nouvelle à vous annoncer : j'ai fait le coup que vous m'aviez défendu de risquer hier.

– Je ne sais pas à quoi vous faites allusion. Je vous ai défendu plusieurs choses.

– Mais surtout de me battre avec un grizzli.

– Non ? Vous ne voulez pas dire que vous avez rencontré un ours gris ?

– Mais si, et un ours de taille. Vous le trouverez dans le fourré, où il avait entraîné la charogne du bison.

– Ça alors ! J'espère qu'il n'y a pas eu de victimes ?

– Malheureusement si, Rollins.

– Et vous ? J'espère que vous vous êtes tenu à l'écart ?

– Bien sûr !

– Enfin, pour une fois, vous avez été sage.

– Je me suis, en effet, tenu assez loin de l'animal pour qu'il ne puisse pas m'égratigner, mais assez près pour pouvoir lui plonger à quatre reprises le couteau dans le flanc.

– Mais vous êtes fou ! C'est avec un couteau que vous vous êtes attaqué à un grizzli !

– Il le fallait bien ; je n'avais pas de fusil.

– C'est bien de vous ! Un greenhorn reste toujours un greenhorn. Il emporte dans la savane un « tueur d'ours » et, lorsqu'il se trouve en face d'un grizzli, il se sert de son couteau. Mais racontez-moi comment la chose s'est passée.

Je relatai en quelques mots mon aventure et la discussion avec Rattler qui s'était ensuivie. Lorsque j'eus fini, Sam exprima

le désir d'aller examiner la bête en compagnie de Dick et de Will.



Comme, à ce moment, Rattler reprenait ses esprits, mon vieil ami se tourna vers lui :

– Écoutez-moi, monsieur Rattler, j'apprends qu'une fois de plus vous avez cherché chicane à ce jeune homme. Si cela se reproduit, sachez que vous aurez affaire à moi. Ma patience est à bout. Mettez-vous bien ça dans la tête.

Il s'éloigna, suivi de Stone et de Parker. Les deux Indiens et l'ingénieur en chef s'assirent à terre, mais attendirent le retour de Sam pour ouvrir les débats. Au bout de quelques minutes, celui-ci surgit des buissons en poussant des cris :

– Quels imbéciles ! Tirer sur un grizzli et se sauver ensuite ! Vous ne savez donc pas que, si l'on veut l'éviter, il ne faut pas tirer dessus ? Quand on ne l'excite pas, il n'attaque personne. Et puis, qui a tué l'ours ?

– C'est moi, cria Rattler hâtivement.

– Vous ? Avec quelle arme ?

– Avec mon fusil.

– C'est parfait.

– Eh bien ! l'ours est à moi ! Vous avez tous entendu ? Sam déclare que c'est moi qui l'ai tué !

– Comment donc ! Votre balle l'a grièvement blessé : elle lui a emporté le bout de l'oreille. Un grizzli atteint à cet organe vital rend évidemment l'âme séance tenante. À part ça, je ne relève aucune trace de balle de fusil dans son corps, car les blessures aux yeux proviennent d'une balle de revolver. Par contre, il porte des plaies béantes sur le flanc, faites à coups de couteau. Quel est celui d'entre vous qui l'a frappé ?

– C'est moi, répondis-je.

– Alors, l’ours est à vous. Bien entendu, je ne parle que de sa fourrure, car la viande sera partagée entre les membres de l’équipe. Mon jugement vous satisfait-il, monsieur Rattler ?

– Que le diable vous emporte !

Il proféra encore quelques jurons, puis se dirigea vers le chariot où se trouvait le tonnelet d’eau-de-vie. Je le vis se verser de l’alcool dans un gobelet et compris qu’il ne s’arrêterait de boire qu’une fois complètement ivre.

Bancroft invita le chef des Apaches à exprimer son désir.

– Il ne s’agit point d’un désir, mais d’un ordre, répondit Intchou-Tchouna avec orgueil.

– Nous n’avons pas d’ordre à recevoir, riposta l’ingénieur d’un air hautain.

La colère brilla dans les yeux de l’Indien. Toutefois, il se maîtrisa et continua d’un ton plus calme :

– Je demanderai à mon frère blanc de me répondre à plusieurs questions avec sincérité. Possède-t-il une maison ?

– Oui.

– Et un jardin ?

– Oui.

– Et si un voisin s’avisait de construire dans son jardin, mon frère blanc le tolérerait-il ?

– Non.

– Les terres au-delà des Montagnes Rocheuses et à l’est du Mississipi appartiennent aux Visages-Pâles. Que diriez-vous si les Indiens envahissaient ce pays pour y construire des sentiers de fer ?

– Nous les chasserions.

– La vérité parle par la bouche de mon frère. Pourtant les Visages-Pâles pénètrent dans ce pays qui nous appartient ; ils nous prennent nos mustangs et tuent nos buffles. Ils cherchent chez nous de l'or et des pierres précieuses. Et voici que, maintenant, ils viennent construire une longue, très longue route sur laquelle ils lanceront le cheval de feu. Par cette voie, des milliers de Visages-Pâles viendront ici pour nous reprendre le peu qu'ils nous ont laissé. Pouvons-nous le tolérer ?

Bancroft se taisait.

– Nos droits sont-ils moindres que les vôtres ? reprit l'Indien. Vous prêchez l'amour du prochain et prétendez que votre Dieu est le père de tous les humains, des rouges aussi bien que des blancs. Serait-il pour nous un père dénaturé ? Tout ce pays n'appartenait-il pas aux hommes rouges ? Vous nous chassez et nous repoussez de toutes parts, de sorte qu'un jour nous étoufferons faute d'espace. Pourquoi agissez-vous ainsi ? Par nécessité, par manque de place ? Non pas ! C'est la cupidité qui vous guide uniquement, car il y a encore assez de place pour des millions des vôtres dans vos pays. Klekih-Petra, que voici, m'a parlé d'un livre saint qui conte comment le fils aîné du premier homme tua son frère cadet dont le sang crie vengeance au ciel. Ne sommes-nous pas comme ces deux frères ? N'êtes-vous pas Caïn et nous Abel ; et notre sang ne criera-t-il pas vengeance au ciel ? Et, qui plus est, vous voudriez nous interdire de nous défendre ? Mais nous nous défendrons ! Nous nous défendrons ! Vous nous avez chassés de partout et nous avez laissé cette contrée. Nous avons espéré pouvoir enfin nous détendre, respirer librement. Mais, une fois de plus, vous arrivez pour bâtir des sentiers de fer. Ne possédons-nous pas les mêmes droits sur nos terres que vous sur votre maison et votre jardin ? Si nous voulions appliquer nos lois, nous devrions vous supprimer tous. Mais nous demandons seulement à nous voir appliquer vos propres lois. Le faites-vous ? Non ! Vos lois sont à double face ;

et vous nous montrez tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant vos intérêts. Tu veux construire ici une route. Nous en as-tu demandé l'autorisation ?

– Non, je n'en ai pas besoin.

– Comment donc ? Ce territoire vous appartient-il ?

– Je le crois.

– C'est une erreur. C'est à nous qu'il appartient. Nous l'as-tu acheté ?

– Non.

– Te l'avons-nous offert ?

– Pas à moi.

– Pas plus qu'à quiconque. Si tu étais un homme loyal, tu aurais dû demander à celui qui t'a envoyé ici s'il en avait le droit. Mais tu ne l'as pas fait. Je te défends de poursuivre tes travaux.

Il avait prononcé ces paroles d'un ton grave et sérieux. Cet Indien me stupéfiait. J'avais lu beaucoup de livres sur les Peaux-Rouges, mais aucun des personnages de ces romans n'approchait d'Intchi-Tchouna. Il parlait l'anglais couramment, voire avec une certaine recherche. La logique de son raisonnement ainsi que sa façon de s'exprimer étaient celles d'un homme cultivé. Devait-il l'acquisition de ces qualités à Klekih-Petra ?

L'ingénieur était vivement embarrassé, ne trouvant pas d'arguments pour réfuter les accusations de l'Indien. Mais au pied du mur, il se tourna vers moi.

– Et vous, sir ? Pourquoi ne dites-vous rien ? Vous avez pourtant bien entendu de quoi il s'agit.

– Certes, mais je vous ferai remarquer, Mr. Bancroft, que je suis ici en qualité d'arpenteur et non point d'avocat. Les discours n'entrent pas dans le cadre de mes attributions.

– Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de discours, trancha le chef de tribu. Je viens de vous faire connaître ma volonté. Je vous prie de partir d'ici, aujourd'hui même. Concertez-vous maintenant et prenez une décision. Je vous laisse seuls, mais je reviendrai chercher la réponse au bout du temps que les Visages-Pâles appellent une heure. Si vous consentez à partir, nous nous séparerons en frères ; si vous refusez, nous déterrerons le tomahawk de guerre. Je suis Intchou-Tchouna, chef de tous les Apaches. J'ai parlé. *Howgh !*

Howgh est une expression indienne qui sert à renforcer le sens de la phrase, et elle équivaut à peu près à : *amen*, ainsi soit-il, c'est mon dernier mot, etc.

Intchou-Tchouna se leva et Winnetou l'imita. Ils s'éloignèrent, traversèrent d'un pas lent la vallée, et disparurent à un tournant. Klekih-Petra était cependant resté à sa place. L'ingénieur s'adressa à lui pour lui demander conseil.

– Vous ferez ce que vous voudrez, sir, répondit-il. Quant à moi, je me range tout à fait à l'avis du chef Apache. La race rouge est lésée dans ses droits, mais, en qualité de blanc, je sais que ses tentatives de résistance sont vouées à l'échec. Quand bien même vous partiriez aujourd'hui, d'autres viendront demain qui mèneront à bout votre tâche. Cependant, je tiens à vous prévenir que le chef a pris la chose au sérieux.

– Où est-il allé ?

– Chercher nos chevaux.

– Vous en avez donc ?

– Naturellement. Nous les avons attachés dès que nous avons aperçu le grizzli.

Il se leva et s'éloigna, sans doute pour se soustraire à d'autres questions. Je le suivis néanmoins et lui demandai :

– Me permettez-vous de vous accompagner ? Je vous promets de ne rien dire et de ne rien faire qui puisse vous être désagréable. Mais Intchou-Tchouna et Winnetou m'intéressent vivement.

Je passai sous silence l'intérêt qu'éveillait en moi sa propre personne.

– Si vous le désirez, sir, venez avec moi, répondit-il. J'ai quitté le monde des Blancs et mon désir est de ne plus avoir affaire à eux. Mais vous me plaisez et je ne suis pas mécontent de faire un tour en votre compagnie. Vous me semblez être l'homme le plus sensé de toute cette bande. Ai-je raison ?

– Je suis le plus jeune et le plus inexpérimenté.

Mon compagnon me questionna longuement sur ma vie et sur ce que je faisais dans le Wild West. Nous nous éloignâmes du camp et nous assîmes à l'ombre d'un arbre. J'observais attentivement son visage expressif. La vie avait creusé de profondes rides sur son front et autour de ses lèvres. Lorsque j'eus terminé mon récit, il hocha la tête et dit :

– Vous êtes maintenant au seuil de cette période de luttes qui est révolue pour moi. Mais, pour vous, ces luttes sont uniquement extérieures. Il n'en fut pas de même pour moi. En arrivant dans le Wild West, j'apportais le bagage le plus encombrant qui soit : une mauvaise conscience.

À ces mots, il scruta mon visage et, voyant que je ne réagissais pas, me demanda :

– Je ne vous fais pas peur ?

– Pas du tout.

– Une mauvaise conscience, vous dis-je. Savez-vous ce que j'entends par là ?

– Peu importe. Vous n'êtes ni un voleur ni un meurtrier. Vous ne seriez même pas capable de commettre une lâcheté.

Klekih-Petra me serra la main en disant :

– Je vous sais gré de cette opinion. Vous avez raison, je n'ai ni tué ni volé. Pourtant, si je n'ai pas commis dans ma jeunesse de crimes de ce genre, je n'en étais pas moins plongé dans une existence faite de dépravation et d'immoralité. Un jour, je réalisai toute la bassesse, toute l'ignominie de ma vie et décidai de rompre avec mon passé. Je partis pour le Wild West. Je trouvai les Indiens engagés dans une lutte désespérée contre des conquérants impitoyables. Je vis comment on martyrisait et décimait ce peuple et mon cœur se remplit de pitié. Leur temps était révolu... J'étais impuissant à arrêter la marche des événements... Tout ce que je pus, ce fut de soulager leur agonie. Je partageai la vie des Apaches et décidai de mourir parmi eux. Mes efforts portèrent leurs fruits. Je voudrais que vous connaissiez Winnetou, mon fils spirituel, mon élève favori. C'est une âme noble et digne. S'il était le fils d'un monarque européen, il deviendrait un grand chef d'armée, mieux, un prince de la paix. Mais, héritier d'un chef indien, il mourra peut-être misérablement, car tel est le sort de sa race.

» Il est ce que j'ai de plus cher au monde, et je serais heureux de pouvoir mourir d'une balle qui lui serait destinée. Ainsi ma mort rachèterait peut-être mes péchés. »

Il se tut et pencha la tête. Profondément ému, je lui serrai la main. Il comprit ce geste. Nous restâmes ainsi, longtemps, plongés dans le silence. Enfin, il parla :

– Pourquoi vous ai-je fait toutes ces confidences ? C'est la première fois que je vous vois et peut-être la dernière. Sans doute, est-ce la Providence qui vous a placé sur mon chemin,

précisément aujourd'hui. J'éprouve une sensation étrange, comme un pressentiment. Cette sensation ressemble à celle qu'on éprouve en automne, quand les feuilles tombent des arbres. Comment la feuille de ma vie tombera-t-elle du grand arbre ? Sa chute sera-t-elle douce et légère ? Ou bien sera-t-elle arrachée brusquement par une main brutale ?

Il embrassa la vallée d'un regard rêveur. Intchou-Tchouna et Winnetou à cheval, suivis par la monture de Klekih-Petra, dévalaient la clairière. Nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers le camp que nous rejoignîmes en même temps que les deux Indiens. Nous vîmes Rattler près du chariot, le visage en feu. Il était abruti par l'alcool et faisait l'effet d'un taureau prêt à foncer. Je pensai qu'il me faudrait avoir l'œil sur lui.

Le chef de tribu et son fils descendirent de leurs chevaux et vinrent à nous.

– Eh bien ! mes frères blancs ont-ils réfléchi ? demanda Intchou-Tchouna.

L'ingénieur, qui venait de trouver un moyen d'éluder la question, répondit :

– Même au cas où nous voudrions partir, nous serions obligés d'attendre les ordres de nos supérieurs. J'envoie dès aujourd'hui un messager à Santa-Fé pour demander des instructions. Ce n'est qu'à son retour que je pourrai vous faire savoir notre réponse.

– Je ne veux pas attendre plus longtemps. Que mes frères blancs me disent immédiatement ce qu'ils comptent faire.

Rattler, qui venait de se verser une nouvelle rasade, s'approcha de nous, le verre à la main. À mon grand étonnement, il s'adressa aux Indiens en bégayant à la manière des ivrognes :

– Si les Indiens trinquent avec moi, nous ferons ce qu'ils voudront. Sans cela, rien à faire. Allons, jeune homme, c'est à toi de commencer. Voici l'eau-de-feu ! Vas-y, Winnetou.

Il lui tendit son gobelet. Mais Winnetou l'écarta avec un air de dégoût.

– Comment ? Tu ne veux pas boire un coup avec moi ? C'est une grave insulte. Tiens, je te jette ton eau-de-vie à la figure, sale Peau-Rouge ! Lèche-la maintenant, si tu ne veux pas la boire.

Et, avant qu'aucun d'entre nous ait eu le temps de l'en empêcher, il lança le contenu du gobelet au visage du jeune Indien. Au même moment, Winnetou, pour se venger de l'affront ripostait par un vigoureux coup de poing à la tête de l'insolent, sous lequel l'autre chancela et tomba. Il se releva péniblement. Je me préparais à intervenir, mais ce fut inutile, car Rattler semblait avoir abandonné la partie. Il fixa le jeune Apache d'un regard haineux, puis, en marmonnant, regagna le chariot.

Winnetou essuya son visage avec cette même expression impénétrable que j'avais observée chez son père et qui ne trahissait rien des sentiments qui l'agitaient.

– Pour la dernière fois, je vous prie de me donner votre réponse, dit le chef. Les Visages-Pâles consentent-ils à abandonner la vallée dès aujourd'hui ?

– Cela n'est pas possible.

– Dans ce cas, c'est nous qui partons. La paix est rompue entre nous.

J'essayai d'intervenir, mais en vain ; les trois étrangers se dirigeaient vers les chevaux, lorsque, tout à coup, la voix de Rattler se fit entendre.

– Fichez le camp, chiens rouges. Mais d'abord ce gamin me payera cher son insolence.

Avec une rapidité dont on ne l'eût pas jugé capable vu son état, il saisit une arme et la braqua sur Winnetou. Celui-ci se tenait au beau milieu de la clairière, où rien ne pouvait lui servir d'abri. Il offrait une cible facile à la balle. Klekih-Petra, terrifié, lui cria :

– Sauve-toi, Winnetou, sauve-toi vite !

Et, d'un bond, il se trouva auprès du jeune Indien pour le protéger de son corps. La balle partit. Klekih-Petra porta sa main à sa poitrine, chancela et s'effondra sur le sol. Au même instant, Rattler tombait, assommé sous mon poing. J'avais sauté sur lui pour l'empêcher de tirer, mais j'étais arrivé trop tard. Un cri d'effroi s'était échappé de toutes les gorges ; seuls les deux Apaches étaient restés silencieux. Ils s'agenouillèrent auprès du blessé, qui s'était sacrifié pour son jeune ami, et examinèrent sa plaie. La balle était venue se placer aux environs du cœur et le sang jaillissait en torrent impétueux. Je me hâtai de rejoindre le groupe. Klekih-Petra avait les yeux clos. Son visage blêmissait à vue d'œil.

– Prends sa tête sur tes genoux, dis-je à Winnetou. Lorsqu'il ouvrira les yeux et qu'il te verra auprès de lui, la mort lui sera plus douce.

Winnetou fit ce que je lui disais sans souffler mot, sans sourciller même. Mais son regard ne se détachait pas du visage du mourant. Celui-ci ouvrit enfin les yeux. Il vit Winnetou penché sur lui. Un sourire bienheureux éclaira ses traits décomposés et il murmura :

– *Winnetou, schi ya, Winnetou !* Winnetou, mon fils, Winnetou !

Puis, son regard sembla chercher quelqu'un autour de lui et se posa sur moi. Il me dit alors en français :

– Restez auprès de lui... Soyez fidèle... continuez mon œuvre.

Il leva la main d'un geste suppliant ; je la pris entre les miennes et répondis :

– Je vous le promets.

Son visage prit alors une expression surnaturelle. Il se mit à parler d'une voix expirante :

– La feuille tombe... Elle est arrachée à l'arbre... J'ai la mort que j'ai toujours rêvée... Miséricorde... Miséricorde... Je viens... Je viens... Seigneur, ayez pitié...

Il joignit les mains. Une fois encore, le sang jaillit de sa blessure, et sa tête retomba... Il était mort.

C'était donc bien le pressentiment de sa fin prochaine qui l'avait poussé à se confier à moi. Son plus profond désir était de mourir pour Winnetou ; ce désir s'était réalisé plus vite qu'il ne l'aurait espéré...

Winnetou posa la tête du mort sur l'herbe, se leva lentement et jeta à son père un regard interrogateur.

– Le meurtrier est là, dis-je ; je l'ai terrassé. Il est à vous.

– L'eau de feu !

Ce fut le seul mot qui sortit de la bouche du chef des Apaches, mais il était prononcé avec le plus profond mépris. Des paroles se pressèrent inconsciemment à ma bouche. Je parlais sans savoir ce que je disais :

– Je veux être des vôtres, votre frère. Je veux vous suivre.

Il me cracha alors au visage et s'écria, avec un dédain sans borne.

– Chien-galeux ! Voleur à gages ! Coyote puant ! Si tu oses nous suivre, je te broie les os.

Si un autre m'avait adressé de telles paroles, j'aurais répondu immédiatement par un coup de poing. Pourquoi ne le fis-je pas ? Peut-être avais-je la sensation que je n'étais qu'un intrus et que je méritais ce traitement…

Mes camarades assistaient, muets, à cette scène. Ils épiaient les gestes des deux Apaches. Ceux-ci semblaient se désintéresser de nous. Ils soulevèrent le corps de Klekih-Petra, qu'ils attachèrent au cheval de celui-ci. Puis ils s'éloignèrent au trot.

En partant, ils n'avaient proféré aucune menace. Ils ne s'étaient même pas retournés vers nous. Mais leur attitude était plus terrifiante que s'ils avaient juré la vengeance la plus terrible.

– Ça été épouvantable, mais ç'aurait pu tourner encore plus mal, dit Sam Hawkens.

– Voilà le meurtrier. Il n'a pas encore repris connaissance, terrassé par l'alcool et par votre coup de poing, observa Parker, Qu'allons-nous faire de lui ?

Je ne répondis pas. Je sellai mon cheval et partis au galop. J'aspirais à la solitude après les minutes angoissantes que je venais de vivre.

La nuit régnait déjà sur la plaine, lorsque, harassé et fourbu, brisé moralement et physiquement, je regagnai le camp.

CHAPITRE III

WINNETOU ENCHAÎNÉ

Bien qu'il fût déjà tard lorsque je revins au camp, personne ne dormait encore, excepté Rattler. Pendant mon absence, Sam avait dépouillé le grizzli, mais n'avait pas touché à sa viande. Après avoir attaché mon cheval, je m'approchai du feu et Sam me dit :

– Où avez-vous été, sir ? Nous mourons de faim, mais nous n'avons pas voulu entamer la viande en votre absence. En attendant, j'ai dépouillé la fourrure. Ça fera une excellente pelisse, si je ne m'abuse, hihihi !

– Partagez la viande comme il vous plaira, dis-je. Elle appartient à l'équipe.

– Le meilleur morceau, ce sont les pattes. Il est vrai qu'il faudrait les laisser reposer pendant quelques jours, pour que la chair soit au point. Les vieux chasseurs du Wild West prétendent que c'est un véritable régal quand les vers commencent à y grouiller. Toutefois, nous ne pourrons pas attendre si longtemps, car j'ai bien peur que les Apaches viennent d'ici là et qu'ils nous coupent l'appétit.

Bientôt le rôti fut prêt, on se mit à manger, mais je ne pus rien avaler. Je m'éloignai de la bande et essayai d'évoquer les événements de la journée. Je songeais à la dernière volonté de Klekih-Petra et à ma promesse solennelle. Je compris que, si j'avais agi ainsi, ce n'était pas uniquement par pitié pour le mourant, mais aussi parce que, dès le premier abord, j'avais éprouvé une profonde sympathie pour Winnetou.

Le meurtrier de Klekih-Petra était étendu à quelques mètres de moi, anéanti dans sa torpeur. J'aurais pu le supprimer d'un coup de fusil, mais, plus que de la haine, il m'inspirait une répulsion sans borne. C'était sans doute le même sentiment qui avait empêché les Apaches d'assouvir leur vengeance sur-le-champ. « Eau-de-feu ! » avait dit Intchou-Tchouna méprisant. Que de reproches, que d'accusations dans ce simple mot !

Tandis que les autres mangeaient, je restais plongé dans mes méditations. Silencieux, je contemplais les flammes du foyer. Soudain, j'entendis la voix de mon vieil ami, Sam, qui s'était glissé silencieusement auprès de moi.

– Qu'avez-vous, sir ? Vous n'avez pas faim ?

– Je ne mange pas ce soir.

– Allons donc ! Moi aussi, je suis très ennuyé de ce qui s'est passé, mais un chasseur de l'Ouest doit s'habituer à ces sortes de spectacles. Ce n'est pas sans raison qu'on appelle le Wild West *dark and bloody grounds*, les terres sombres et sanglantes. Celui qui ne peut supporter l'odeur du sang n'a qu'à rester chez lui à renifler de l'eau de rose. Allons, venez manger !

– Merci, Sam. Non, vraiment, je n'ai pas d'appétit. Avez-vous pris une décision au sujet de Rattler ?

– Nous avons discuté la question.

– Eh bien ! comment le punira-t-on ?

– Croyez-vous qu'il faille le punir ?

– Bien sûr.

– C'est curieux ! Et comment, d'après vous, devons-nous nous y prendre ? Devons-nous le ramener à San-Francisco, à New-York ou à Washington et le dénoncer comme meurtrier ?

– Selon la loi de la savane, nous avons le droit de le juger nous-mêmes.

– Vous n'êtes qu'un greenhorn et vous prétendez connaître mieux que moi la loi de la savane ! Klekih-Petra était-il parent de l'un d'entre nous ? Était-il notre ami ? Appartenait-il seulement à notre société ?

– Non.

– Eh bien ! En effet, la loi de la savane est cruelle et implacable. Œil pour œil, dent pour dent, comme dit la Bible. En cas de meurtre, l'assassin peut être exécuté séance tenante par celui à qui incombe le devoir de venger la victime, ou, s'ils sont plusieurs, ils peuvent le juger et le pendre. Mais, pour constituer un tribunal, il faut d'abord un plaignant.

– Le plaignant, c'est moi.

– De quel droit ?

– Je ne veux pas qu'il soit dit qu'un crime aussi lâche est resté impuni.

– *Pshaw !* Vous ne pouvez vous porter partie civile qu'en deux cas : premièrement, si vous êtes un ami ou un parent de la victime. Mais vous venez de reconnaître vous-même qu'il n'en est rien. Deuxièmement, si vous êtes vous-même la victime. Hihihi ! Mais alors il est trop tard pour porter plainte, si je ne m'abuse.

– Ainsi, Rattler aura commis impunément son acte ignoble ?

– Je ne vous dis pas ça. Surtout, ne vous énervez pas. Je peux vous garantir qu'il sera bien puni. Les Apaches s'en chargeront.

– Tant et si bien qu'ils ne se contenteront pas de lui. Ils s'en prendront à nous tous.

– C’est fort probable. Mais croyez-vous que nous échapperions à notre sort en tuant Rattler ? Aux yeux des Apaches, Rattler n’est pas le seul coupable parmi nous. Nous le sommes tous, et vous pouvez être certain que, si nous tombons entre leurs mains, ils ne nous feront point de quartier.

– Même si Rattler n’est plus avec nous ?

– Même alors. Et comment comptez-vous vous débarrasser de Rattler ?

– Nous pouvons le chasser.

– D’abord nous n’en avons pas le droit, ensuite nous n’y avons aucun intérêt.

– Je vous assure, Sam, que je ne vous comprends pas. Qui peut nous obliger à garder parmi nous ce scélérat qui, par surcroît, ne dessaoule pas de la journée ?

– Attendez une seconde. Que fera, d’après vous, Rattler, si nous le chassons ?

– C’est son affaire.

– C’est aussi la nôtre. Nous serions constamment en danger, car il est certain qu’il cherchera à se venger. Il vaut mieux le garder avec nous, car ainsi au moins nous pourrons avoir l’œil sur lui.

– Je me rends à votre raisonnement. Mais cela ne résout pas la question des Apaches. Il est certain qu’ils ne tarderont pas à revenir pour venger la mort de Klekih-Petra.

– Ça, c’est certain. D’autant plus certain qu’ils ne nous ont même pas menacés. Ils se sont comportés d’une façon non seulement très digne, mais encore très intelligente. S’ils s’étaient vengés sur-le-champ, ils n’auraient eu que Rattler, à supposer que nous les ayons laissé faire. Or ils considèrent Rattler comme faisant partie de notre groupe, et ils en veulent à nous tous.

D'autant plus qu'ils nous accusent de leur ravir leurs terres. Ils feront donc tout leur possible pour nous capturer tous. S'ils réussissent, notre mort ne sera certainement pas douce ; car la mort de Klekih-Petra réclame une vengeance atroce. Mais, à propos, pourriez-vous me dire combien de temps il nous faut encore pour achever les travaux ?

– Cinq jours environ.

– Bon. À ma connaissance, le premier campement d'Apaches se trouve à trois journées de cheval d'ici, Intchou-Tchouna et Winnetou, chargés du corps de leur ami, mettront bien quatre jours, si je ne m'abuse. Comptez trois jours pour le retour, ça nous fait sept jours. Puisque vous affirmez que cinq jours vous suffisent pour terminer votre tâche, je crois que nous pouvons risquer le coup.

– Et si vos calculs s'avèrent faux ? Songez que nous sommes à la saison de la chasse aux buffles. Il est possible qu'Intchou-Tchouna et Winnetou aient été accompagnés de nombreux chasseurs qui les attendent à quelque distance d'ici. Il nous faut envisager cette éventualité.

Sam Hawkens cligna des yeux, avec un air malin, et dit en hochant la tête :

– Ma foi, vous êtes vraiment un as. Au jour d'aujourd'hui, les œufs sont dix fois plus intelligents que les poules, si je ne m'abuse. Ce que vous venez de dire n'est pas plus bête qu'autre chose. C'est pourquoi, dès demain matin, je vais essayer de suivre un peu la trace des Apaches.

– J'irai avec vous, dit Will Parker, qui depuis quelques minutes suivait notre conversation, en compagnie de Dick Stone.

– Et moi aussi, ajouta ce dernier.

– Vous resterez tous les deux au camp, opina Sam, après une minute de réflexion. On aura besoin de vous ici. Vous avez compris ?

Et il jeta un regard significatif sur Rattler et sur sa bande.

– Pourtant, vous ne pensez pas partir seul ? demanda Will.

– Je me ferai accompagner, répondit Sam.

– Par qui ?

– Par ce jeune greenhorn que voici, dit-il en me désignant.

– Non, objecta l'ingénieur en se mêlant à la conversation, il ne partira pas.

– Pourquoi çà, Mr. Bancroft ?

– Parce que j'ai besoin de lui.

– Allons donc ! Vous travaillerez demain à quatre au lieu de travailler à cinq. Ce n'est pas cela qui vous empêchera d'abattre votre besogne. Et moi, je dois emmener ce jeune greenhorn, qui a été surnommé Shatterhand ; j'ai d'excellentes raisons pour cela.

– Peut-on les connaître ?

– C'est fort simple. Le chemin que j'ai à parcourir n'est pas exempt de dangers. Il est préférable, pour vous comme pour moi, que je sois accompagné par un homme doué d'une telle force physique et sachant aussi bien que lui manier son « tueur d'ours ». D'autre part, il vaut mieux qu'il ne soit pas là demain matin au réveil, si vous voulu éviter des complications. Vous savez bien que Rattler est monté contre lui. J'ai comme l'impression que, de ces deux-là, l'un sera de trop demain au camp. J'emmène celui qui pourra m'être le plus utile. Y voyez-vous un inconvénient ?

– Non. Emmenez-le !

– Très bien. Nous voilà donc d'accord.

Le lendemain matin, je fus réveillé par Sam. Parker et Stone étaient déjà levés, mais tous les autres, y compris Rattler, dormaient encore. Nous mangeâmes un morceau de viande en l'arrosant d'eau fraîche et partîmes aussitôt que Sam eut donné à ses hommes des instructions pour la journée. Le soleil n'était pas encore levé lorsque nous quittâmes le camp pour nous lancer dans cette expédition qui risquait d'être très mouvementée. C'était ma première randonnée d'exploration.

Nous partîmes naturellement dans la direction que nous avions vu prendre la veille aux deux Apaches, c'est-à-dire que nous dévalâmes la clairière et longeâmes la lisière de la forêt. Les foulées étaient encore visibles sur l'herbe. Même moi, je pouvais les relever ; elles menaient au nord, alors que, d'après nos prévisions, nous devions chercher les Apaches au sud du camp. Nous pûmes constater que les Indiens nous avaient contournés. Enfin, nous débouchâmes dans une plaine qui s'étendait à perte de vue vers le sud. Bien que plus d'une demi-journée se fût écoulée depuis le départ des Indiens, leur trace semblait encore toute fraîche.

Sam, qui n'avait pas desserré les dents jusque-là, se mit à marmonner dans sa barbe :

– Cette piste ne me plaît pas du tout, mais alors pas du tout !

– À moi, elle me plaît énormément, ripostai-je.

– Elle vous plaît parce qu'elle est nette et fraîche et qu'un aveugle lui-même la reconnaîtrait. Mais moi, qui suis un vieux coureur de savane, je trouve ça fort louche.

– Pas moi.

– Fermez votre bec, vénérable sir ! Je ne vous ai pas emmené pour que vous me rebattiez les oreilles avec vos inepties.

Quand deux Indiens laissent une piste aussi nette que celle-ci, surtout dans des circonstances comme celles dans lesquelles ils nous ont quittés, cela donne à penser. Il y a tout lieu de croire qu'ils nous tendent un piège. Car ils se doutent bien que nous allons les suivre.

– En quoi consisterait ce piège ?

– Ça, on ne peut pas encore le savoir.

– Et où est-il tendu ?

– Naturellement au sud. Ils ont tout fait pour que nous empruntions ce chemin. Si tel n'avait pas été leur but, ils se seraient donné la peine de faire disparaître leurs traces.

– Hmmm ! murmurai-je.

– Vous dites ?

– Rien.

– J'aurais juré que vous vouliez dire quelque chose.

– Je m'en garderai bien.

– Pourquoi ?

– Je préfère fermer mon bec, sans quoi vous me diriez que je vous rebats les oreilles avec mes inepties, ce qui n'est point dans mes intentions.

– Allons, pas de bêtises. Entre amis, il ne faut, pas se formaliser. Je croyais que vous cherchiez à vous instruire ; comment y parviendrez-vous si vous n'ouvrez pas la bouche. Allez-y, que voulait dire ce « hmmm ! » que vous avez laissé échapper ?

– Je ne partage pas votre avis en ce qui concerne le piège.

– Tiens ! Et pourquoi ?

– Les deux Apaches avaient hâte de rejoindre leur camp, pour alerter leurs hommes et les conduire contre nous. De plus, ils étaient chargés d'un cadavre. Ce sont là deux raisons qui devaient les inciter à accélérer la course, s'ils ne voulaient pas que, par cette chaleur, le corps entre en décomposition en route et s'ils tenaient à nous retrouver encore dans la vallée. Ainsi ils n'avaient pas le temps de faire disparaître leurs traces. À mon sens, c'est uniquement à cette raison que nous devons la netteté de la piste.

– Hmmm ! grogna à son tour Sam.

– Même à supposer que je me trompe, poursuivis-je, nous pouvons suivre tranquillement cette piste. Aussi longtemps que nous nous trouvons dans la plaine, nous n'avons rien à craindre, car on peut dépister l'ennemi de très loin et, s'il le faut, nous aurons toujours le temps de battre en retraite.

– Hmmm ! grogna-t-il à nouveau en me lançant un regard de côté. Vous parlez du cadavre. Vous croyez qu'ils l'ont emporté malgré la chaleur ?

– Oui.

– Qu'ils ne l'ont pas plutôt enterré en chemin ?

– Non. Cet homme jouissait d'une très grande estime parmi les Apaches. Ils tiennent certainement à l'inhumer avec tout le cérémonial en usage chez les Indiens. Or cette cérémonie solennelle n'est complète que lorsque le meurtrier trouve la mort auprès du cadavre de sa victime. Ils doivent donc se hâter de ramener le corps pour ensuite s'emparer au plus vite de Rattler et de nous. Autant que je les connaisse, je suis sûr de ne pas me tromper.

– Autant que vous les connaissiez ? Tiens, je ne savais pas que vous étiez né au pays des Apaches !

– Je ne plaisante pas.

– Mais d'où les connaissez-vous si bien ?

– Grâce aux livres que vous dédaignez tant.

– Enfin ! trancha-t-il. Continuons notre route.

Il ne me dit pas ce qu'il pensait de mon hypothèse, mais, en jetant un coup d'œil sur lui, je crus le voir rire dans sa barbe.

Nous descendîmes la plaine au galop. Elle était couverte d'une herbe drue comme toutes les prairies situées entre le Rio-Pecos et la Canadienne. Une triple piste s'étalait devant nous, comme tracée par une immense fourche à trois branches. Les Apaches avaient donc dû avancer parallèlement, tout comme au départ. Le transport du cadavre, effectué de cette manière, devait être très malaisé. Aucun signe n'indiquait que les Apaches eussent tenté de modifier cet état de choses, mais j'étais persuadé qu'ils n'avaient pu tenir longtemps.

Sam Hawkens crut alors le moment venu de m'initier à différentes et précieuses connaissances. Il attira mon attention sur la différence qui existait entre la piste d'un cheval marchant au galop et celle d'un cheval au trot, m'indiqua la façon de connaître le nombre de cavaliers et maints autres détails intéressants.

Peu après, la prairie se rétrécit et le terrain se parsema peu à peu d'arbustes. Enfin, nous arrivâmes à l'endroit où les Apaches avaient fait halte. C'était un fourré dense, et nous n'osâmes y pénétrer qu'après avoir acquis la certitude que les Indiens étaient déjà partis. Nous pûmes apprendre par les traces que les Apaches avaient descendu le cadavre du cheval et l'avaient couché sur l'herbe. Puis, ils avaient poussé plus au fond du fourré, où ils avaient coupé plusieurs branches à un chêne. Autour de l'arbre, le sol était encore jonché du feuillage arraché.

– Quel besoin avaient-ils de ces bouts de bois ? demanda Sam avec une sévérité de magister.

– Pour confectionner un brancard, répondis-je.

– Tiens ! Tiens !

– Je m'y attendais. Le cadavre devait considérablement gêner leur course. J'étais certain qu'à la première halte ils chercheraient un autre moyen de le transporter.

– Pas mal trouvé, observa Sam.

Nous mîmes pied à terre et, la bride en main, nous suivîmes lentement la piste. Son aspect n'était plus le même. Sans doute, elle demeurait triple, mais la large piste du milieu provenait des sabots, tandis que les autres marquaient les traînées du large brancard.

– À partir de cet endroit, ils ont avancé l'un derrière l'autre, remarqua Sam. Ce n'est pas sans raison qu'ils ont modifié leur marche. Suivons-les.

Nous montâmes à cheval et reprîmes la route. Chemin faisant, je ne cessai de réfléchir à la raison qui les avait incités à avancer ainsi à la file indienne. Enfin, je crus trouver une explication plausible.

– Regardez bien la piste, dis-je à Sam. Elle subira bientôt un changement notable.

– Un changement ? Pourquoi ça ?

– En préparant ce brancard, leur but n'était pas uniquement de faciliter leur marche. Ils se proposaient aussi de se séparer.

– Sans blague ! Vous avez de l'imagination, mais vous vous fourrez le doigt dans l'œil, si je ne m'abuse.

– Pourtant, je ne crois pas me tromper tout à fait.

– Dites-moi alors sur quoi vous vous basez ?

– Jusqu'ici, vous avez joué le rôle de professeur, maintenant je voudrais à mon tour vous questionner un peu.

– À votre service.

– Pourquoi les Indiens affectionnent-ils à ce point la chevauchée à la queue leu leu ?

– Tout simplement parce qu'ils ne veulent pas que celui qui suit leur trace puisse en déduire leur nombre.

– C'est juste, répondis-je. Eh bien ! nos Indiens ne veulent pas non plus qu'on sache combien ils sont.

– Mais quel rapport ?...

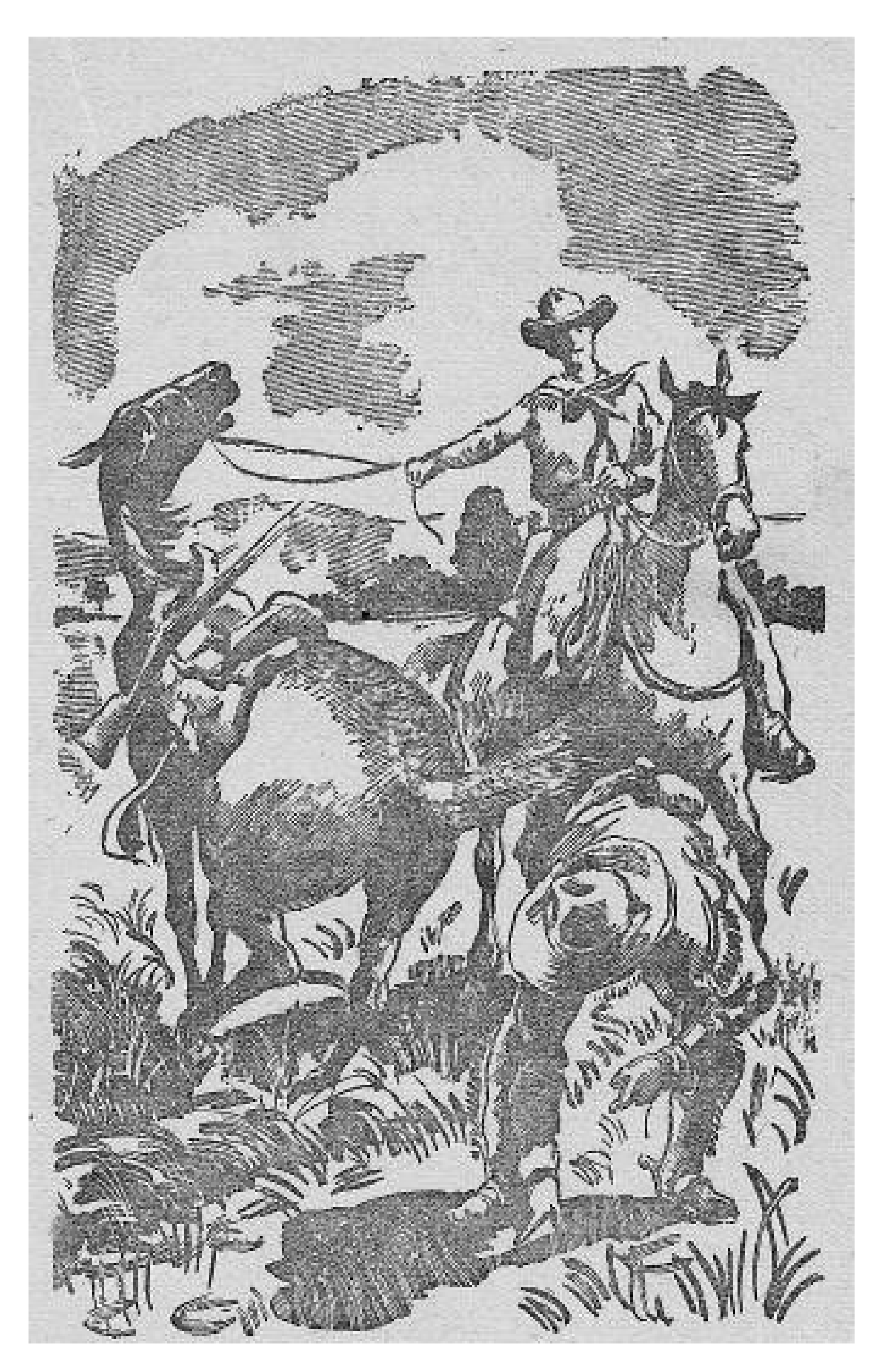
– Intchou-Tchouna et Winnetou brûlent d'impatience de revenir à notre camp pour tirer vengeance. Or le transport du corps de Klekih-Petra les empêche d'avancer aussi vite qu'ils voudraient. C'est pourquoi l'un d'eux ira de l'avant pour annoncer la nouvelle aux guerriers apaches.

– Tout cela n'est que pure hypothèse. Quant à moi, je suis certain qu'ils n'ont aucune intention de se séparer.

Il eût été inutile d'engager avec Sam une discussion oiseuse. Après tout, je pouvais me tromper. Je me tus donc, mais je n'en confirmais pas moins à examiner attentivement la piste.

Bientôt nous arrivâmes au lit desséché d'un large cours d'eau qui devait charrier au printemps les eaux des torrents des montagnes. Il était jonché de galets reposant sur un fond de sable qui apparaissait de-ci, de-là. La piste traversait ce lit de biais.

Si ma supposition était juste, les Apaches n'auraient pu trouver de meilleur endroit pour se séparer. En effet, en veillant à ce que son cheval ne marchât que sur le fond rocailleux, le cavalier pouvait être à peu près certain de ne laisser aucune trace derrière lui.



Je me laissai devancer par Sam Hawkens. Soudain j'aperçus, sur un îlot de sable, une légère excavation de la grandeur d'une tasse. Je devinai qu'elle provenait d'un sabot de che-

val qui avait glissé. Sam était sur le point de s'engager sur la piste qui continuait sur la berge opposée lorsque je l'arrêtai.

– Venez donc un peu par ici, lui criai-je.

– Qu'y a-t-il ?

– Je vais vous montrer quelque chose.

Je montai sur la berge qui, un peu plus bas, était couverte d'herbe. À peine avions-nous fait deux cents pas que nous aperçûmes la trace nette d'un cheval vers le sud.

– Comment expliquez-vous ça, oncle Sam ? demandai-je, en bombant la poitrine, plein de fierté.

Les yeux minuscules de Sam n'étaient plus que des fentes presque invisibles et son visage malin s'allongea.

– Ma foi, ce sont des empreintes de cheval, déclara-t-il étonné.

– D'où viennent-elles à votre sens ?

Sam jeta un regard sur le lit desséché.

– De ce lit, en tout cas.

– C'est évident. Et qui pouvait bien monter ce cheval ?

– Eh bien ?

– L'un des Apaches.

Le visage de Sam s'allongea encore davantage.

– Pas possible ? protesta-t-il mollement.

– Pourtant, c'est ainsi. Les deux Indiens se sont séparés comme je le pensais bien. Retournons un peu et examinons l'autre piste. Vous pourrez constater qu'elle ne porte plus les traces que de deux chevaux.

Nous revînmes sur nos pas et étudiâmes soigneusement la piste. En effet, nous pûmes établir qu'elle avait été produite par le passage de deux chevaux.

Sam toussota, d'un air embarrassé, et me lançant un regard méfiant, demanda :

– D'où vous est venue l'idée que c'est précisément ici qu'ils se sont séparés ?

– J'ai relevé sur le sable la trace d'un sabot. Le reste n'a été qu'une affaire d'intuition.

– C'est curieux, vraiment curieux ; montrez-moi cette empreinte.

Je le conduisis à l'endroit en question. Le regard de Sam se fit encore plus méfiant.

– Dites donc, voulez-vous me dire enfin la vérité ?

– Je ne fais que ça. Vous croyez donc que je vous mens ?

– Hmm ! jusqu'ici, je vous tenais pour un type honnête. Maintenant, je commence à revenir sur mon opinion. Vraiment, vous n'êtes jamais venu dans la Prairie auparavant ?

– Jamais.

– Mais dans le Wild West ?

– Non plus.

– En Amérique ?

– Jamais.

– Alors il existe dans le monde un autre pays avec des prairies et des savanes où vous êtes allé.

– Vous faites erreur.

– Alors que le diable vous emporte ! Je n'y comprends plus rien.

– Allons donc, Sam Hawkens ! A-t-on jamais vu envoyer son ami au diable ?

– Il ne faut pas m'en vouloir si je m'emporte un peu en pareil cas. Mais, avouez-le vous-même, un greenhorn s'amène dans le Wild West qui n'a jamais vu l'herbe pousser ni entendu le pou de sable chanter, et dès sa première expédition il fait rougir de honte le vieux Sam ! Enfin, tant pis pour moi. Quand j'étais plus jeune, j'étais dix fois plus intelligent que vous. Maintenant, sur mes vieux jours, je semble être devenu dix fois plus stupide. N'est-ce pas lamentable ?

– Vous avez tort de prendre la chose tant à cœur.

– Que voulez-vous ? Il faut bien que je reconnaisse que vous avez raison. Mais comment diable est-ce possible ?

– Tout simplement parce que j'ai suivi un raisonnement logique dont j'ai tiré les conclusions. Il s'agit d'un simple syllogisme dans lequel deux prémisses suffisent pour déduire la conclusion. Quand deux Indiens avancent à la file, c'est qu'ils veulent dissimuler la nature de leur trace ; les deux Apaches avançaient l'un derrière l'autre, donc ils voulaient dissimuler leur trace. Comprenez-vous. Tenez, un autre exemple de syllogisme, ajoutai-je en riant. Votre nom est « Hawkens », cela veut dire faucon.

– C'est exact.

– Le faucon mange des campagnols. Est-ce aussi exact ?

– Parfaitement. À condition qu'il les attrape.

– Eh bien ! voici le syllogisme : le faucon mange les campagnols, vous vous appelez Faucon, donc vous mangez les campagnols.

Sam me fixa un instant, bouche bée, puis il éclata.

– Vous vous payez ma tête. Et moi, je ne goûte pas beaucoup la plaisanterie. Je vous en demanderai raison. Que diriez-vous d'un duel ?

– Je me battrai avec vous si vous l'exigez, mais je préfère reculer lâchement, fis-je, toujours en plaisantant, et vous accorder tout de suite une éclatante réparation : je vous fais cadeau de ma fourrure de grizzli.

Une flamme joyeuse s'alluma dans les yeux de Sam.

– Mais vous en aurez besoin vous-même.

– Pas le moins du monde. Elle est à vous.

– C'est sérieux ? Vous êtes un type épatant ! Mille mercis. Toute la bande en crèvera d'envie. Et savez-vous ce que j'en ferai ?

– Eh bien ?

– Une nouvelle veste, dit Sam triomphalement. Il faut que vous sachiez que je suis un tailleur émérite. Regardez un peu comme j'ai bien réparé ma vieille veste.

Il désigna un sac antédiluvien qu'il portait en guise de veste. Les pièces empiétaient les unes sur les autres, de sorte que la « veste » était raide et épaisse comme une planche.

– Mais je tiens à ce que vous gardiez les oreilles, les pattes et les dents. Je ne pourrais guère en faire usage pour la confection de ma veste, et vous, vous méritez bien ces trophées. Je vous en ferai un collier. Je m'entends assez bien à ce travail. Voulez-vous ?

– Je veux bien.

– C’est parfait. Ainsi chacun de nous sera content. Vous êtes vraiment un débrouillard, un fameux débrouillard. Et vous avez le cœur sur la main.

– Merci, Sam. Mais si l’on se remettait en route ?

– Qui voulez-vous qu’on suive ? Le cavalier solitaire ?

– Non. Suivons plutôt l’autre.

– L’autre, c’est-à-dire Winnetou.

– Qu’est-ce qui vous fait penser cela ?

– Celui-ci doit aller plus lentement puisqu’il est chargé du cadavre. Or il y a tout lieu de croire que c’est le chef de la tribu qui est allé réunir les guerriers.

– Là-dessus, nous sommes d’accord. Négligeons pour le moment la piste du chef et suivons celle de son fils.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux savoir s’il a fait halte pendant la nuit.

Nous continuâmes notre course au galop sans encombre. Vers onze heures, Sam arrêta son cheval.

– Ça suffit. Nous allons rebrousser chemin. Winnetou a avancé pendant toute la nuit. Tous deux semblent très pressés. En conséquence, on peut s’attendre à une attaque imminente, peut-être même avant que les cinq jours nécessaires à votre travail se soient écoulés.

– Charmante perspective !

– En effet, la situation est plutôt délicate. Si nous plions bagage pour changer d’air, le travail ne sera pas fini. Si nous restons, nous risquons d’y laisser notre peau, ce qui n’est pas non plus de nature à faire avancer le travail. Il faudrait exposer la situation à Bancroft.

– On tâchera de trouver une solution.

– Je ne vois pas trop laquelle.

– Nous pourrions, par exemple, nous mettre provisoirement en sécurité et attendre, pour continuer le travail, le départ des Apaches.

– Oui, ce n'est pas une mauvaise idée. On verra bien ce que les autres en penseront.

Nous empruntâmes le même chemin qu'à l'aller sans ménager nos montures. Heureusement, mon cheval rouan ne donnait aucun signe de fatigue, Mary également était encore fraîche et dispose, comme si elle venait seulement de quitter l'écurie. En très peu de temps, nous avions fourni une belle traite. Arrivés près d'un fleuve, nous laissâmes nos bêtes s'abreuver et décidâmes de prendre une heure de repos. Nous mîmes pied à terre et nous nous étendîmes sur l'herbe, à l'ombre d'un buisson.

Comme nous n'avions pas grand'chose à nous dire, nous restâmes un long moment sans échanger une parole. Je pensais à Winnetou et aux combats que je devrais sans doute soutenir contre lui et contre sa tribu. Sam Hawkens ferma les yeux et s'assoupit. Sa respiration régulière prouvait qu'il dormait du sommeil du juste.

Il me fut alors donné de constater à quel point les sens des hommes et des bêtes du Wild West sont vigilants. Brusquement, le mulet occupé à brouter paisiblement l'herbe émit un souffle bizarre, une sorte d'avertissement. Au même instant, Sam ouvrit les yeux et sauta sur pieds.

– Tiens, je m'étais endormi. Mais la respiration de Mary m'a réveillé. Un être vivant, homme ou bête, s'approche de nous. Où est mon mulet ?

– Là, dans les buissons. Allons-y !

Nous pénétrâmes dans la broussaille, où nous trouvâmes Mary dissimulée derrière les branchages et qui jetait des regards furtifs à travers les feuilles. Ses longues oreilles remuaient intensément, sa queue exécutait un nerveux mouvement de va-et-vient. À notre vue, elle se calma ; queue et oreilles cessèrent de s'agiter. En jetant à notre tour un regard à travers le feuillage, nous aperçûmes six Peaux-Rouges venant à la file indienne du côté nord où nous nous dirigions. Celui qui se trouvait en tête présentait une silhouette musclée de taille moyenne ; il avait la tête penchée, mais ne semblait pas prêter attention à la piste. Tous portaient des leggings et des chemises de lainage, et étaient armés de fusils, de couteaux et de tomahawks. Leurs visages étaient striés de raies rouges et bleues.

Les plus sombres pensées m'envahissaient déjà, lorsque Sam, sans même prendre garde à baisser le ton, dit :

– Quelle coïncidence ! Nous sommes sauvés !

– Sauvés ! Comment cela ? Plus bas, Sam, ces gaillards sont si près qu'ils peuvent nous entendre.

– Tant mieux ! Ce sont des Kiowas. Celui qui mène le convoi s'appelle Bao, ce qui veut dire le Renard dans leur idiome. C'est un guerrier vaillant et rusé, ainsi que son nom l'indique. Le chef de leur tribu, Tangua, un Indien plein d'initiative, est mon grand ami. Ils portent sur leur visage les-couleurs de la guerre et sont sans doute partis en reconnaissance. Pourtant, je n'ai pas entendu dire que des tribus indigènes soient entrées en guerre.

Le mot Kiowa se prononce Ke-i-o-weh. Cette tribu semble être le produit du mélange de plusieurs peuplades indiennes. Elle se vit attribuer une réserve dans le territoire concédé aux Indiens, mais des détachements nomades se rencontrent fréquemment dans les déserts mexicains, notamment autour du *Pan-handle* et jusqu'au Nouveau-Mexique. Leur goût du pillage les rend très dangereux pour les Blancs, et les habitants des

pays limitrophes sont leurs ennemis acharnés. Ils sont également sur le pied de guerre avec diverses tribus Apaches, car ils n'hésitent pas à attenter aux biens et à la vie de leurs frères rouges. Bref, ce sont les brigands de la Prairie.

Les six éclaireurs étaient déjà tout près de nous. Je ne voyais cependant pas encore de quelle façon ils pouvaient nous apporter le salut. Mais je n'allais pas tarder à l'apprendre. Pour l'instant, je me réjouissais qu'ils comptassent parmi les amis de Sam et que, par conséquent, nous n'ayons rien à craindre de leur part !

Ils venaient de rejoindre notre piste qui conduisait au fourré et en conclurent à la présence d'êtres humains à proximité. Aussitôt, ils firent changer de direction à leurs chevaux, bêtes fougueuses et puissantes, afin de se mettre hors de la portée des armes étrangères. Alors Sam, se dégageant du buisson, fit un cornet de ses deux mains et émit un son strident qui était sans doute familier aux Indiens, car ceux-ci arrêtèrent immédiatement leurs montures et répondirent par le même cri. Sam répéta le signal et agita la main en l'air ; ils l'aperçurent enfin et durent reconnaître son originale silhouette. Je me tenais auprès de Sam. Ils s'approchèrent de nous et mirent pied à terre.

– Notre frère blanc Sam ici ? s'étonna le chef. Quelles circonstances l'ont donc amené sur le chemin de ses frères et amis rouges ?

– Bao, le fin Renard, m'a découvert en suivant ma piste, répondit Sam.

– Nous pensions que c'était la piste des chiens rouges que nous cherchons, observa Bao dans un anglais rien moins que correct, mais compréhensible.

– Que veux dire mon frère en parlant de « chiens rouges » ?

– Je veux parler des Apaches de la tribu des Mescaleros.

– Pourquoi les traitez-vous de chiens ? Une querelle aurait-elle éclaté entre eux et mes frères les braves Kiowas ?

– Nous avons déterré le tomahawk de guerre. Il n’y a plus de paix entre nous et ces coyotes lépreux.

– Uff ! Je suis content d’entendre cela. Que mes frères prennent place autour de nous. J’ai une nouvelle importante à leur communiquer.

Le Renard me scruta du regard et dit :

– Je ne connais pas ce Visage-Pâle. Il est encore jeune. Fait-il partie des guerriers blancs ? A-t-il déjà un surnom ?

S’il avait prononcé mon nom de baptême, Sam n’aurait produit aucun effet. Se souvenant du nom que White m’avait attribué, il répondit :

– Mon cher et jeune ami que voici vient seulement de franchir la Grande Eau, mais il est déjà illustre dans ce pays. Il n’avait jamais vu de buffle ni d’ours et pourtant pas plus tard qu’avant-hier il a provoqué et abattu deux buffles, m’a sauvé la vie et, hier, il a descendu à coups de couteau un ours gris des Montagnes Rocheuses, sans garder la moindre égratignure de cette aventure.

– Uff ! Uff ! s’exclamèrent les Peaux-Rouges en lançant des regards admiratifs, tandis que Sam poursuivait, imperturbable :

– Sa balle ne manque jamais son but, et une telle force habite sa main qu’il terrasse n’importe quel Ennemi d’un coup de poing. C’est pourquoi les Blancs de l’Ouest l’ont surnommé Old Shatterhand.

C’est ainsi que je fus, bien malgré moi, affublé d’un nom de guerre qui ne devait plus, me quitter. C’est là une habitude courante dans les Plaines. Il arrive fréquemment que les meilleurs amis ne se connaissent pas sous leur véritable nom.

Le Renard me tendit la main et dit d'un ton amical :

– Si Old Shatterhand le permet, nous serons ses frères et amis. Nous aimons les hommes qui terrassent leurs adversaires d'un coup de poing. Aussi seras-tu bienvenu sous nos tentes.

En d'autres termes, cela voulait dire : nous avons besoin de gaillards doués de biceps comme les tiens. Si tu veux piller et voler pour nous, tu n'auras pas à le regretter.

Néanmoins, je répondis avec la dignité affectée dont je devais par la suite prendre si bien l'habitude :

– J'aime les hommes rouges parce qu'ils sont les enfants du Grand Esprit au même titre que les Visages-Pâles. Nous sommes frères et nous lutterons la main dans la main contre les ennemis qui nous manqueront de respect.

Un sourire bienveillant éclaira son visage barbouillé de peinture et de graisse.

– Old Shatterhand a prononcé de sages paroles. Nous fumerons avec lui le calumet de paix.

Ils s'assirent auprès de nous sur la berge. Bao sortit son calumet, dont les émanations pénétrantes offusquaient de loin mon odorat, le bourra d'un mélange qui semblait composé de betteraves pilées, de feuilles de chanvre, de morceaux de glands et d'oseille, l'alluma, se leva, tira une bouffée, lança la fumée vers le ciel, puis vers la terre, et dit solennellement :

– Là-haut habite le Grand Esprit et ici-bas croissent les plantes et les bêtes qu'il a destinées aux guerriers des Kiowas.

Il tira quatre autres bouffées qu'il lança successivement vers le nord, le sud, l'est et l'ouest.

– Dans toutes ces directions habitent des hommes rouges et blancs qui usurpent ces plantes et ces bêtes. Mais nous sau-

rons les trouver et leur reprendre ce qui nous appartient. J'ai parlé. *Howgh !*

Quel discours ! Et combien différent de tout ce que j'avais lu et entendu jusqu'alors ! Ce Kiowa déclarait, en effet, ouvertement qu'il considérait les produits du monde animal et végétal comme le bien exclusif de sa tribu et sanctifiait ainsi son droit au pillage. Et c'était à ces gens-là que j'offrais mon amitié !

Le Renard tendit alors à Sam le calumet de paix. Celui-ci tira ses quatre bouffées et déclara :

– Le Grand Esprit ne prête pas attention à la couleur de la peau de l'homme, car il sait que celui-ci peut colorer son visage pour le tromper, mais il regarde le cœur. Les cœurs des guerriers de l'illustre tribu des Kiowas sont braves, intrépides et fidèles. Le mien est attaché à eux comme mon mulet à cet arbre. Et il le restera à jamais, si je ne m'abuse. J'ai parlé. *Howgh !*

Cette allocution impie fut accueillie par un « Uff » général. Mon tour était, hélas ! venu, et Sam me passa cette chose nauséabonde qui d'avance me soulevait le cœur. Je fis un effort surhumain pour garder toute ma dignité et dominer les réflexes de mon estomac. Je suis fumeur et je supporte le tabac le plus fort. Je pouvais espérer que j'affronterais avec honneur l'épreuve de cette pipe indienne, symbole de la paix. Je me levai donc, esquissai un geste solennel de la main gauche et tirai la première bouffée. Je ne m'étais pas trompé : carottes, chanvre, glands et oseille, tout cela se trouvait réuni dans la pipe mais ces ingrédients ne constituaient qu'un cinquième environ du mélange ; je venais de constater qu'un fragment de chausson de feutre entrait également dans cette composition. Je lançai la fumée vers le ciel, puis vers la terre et dis :

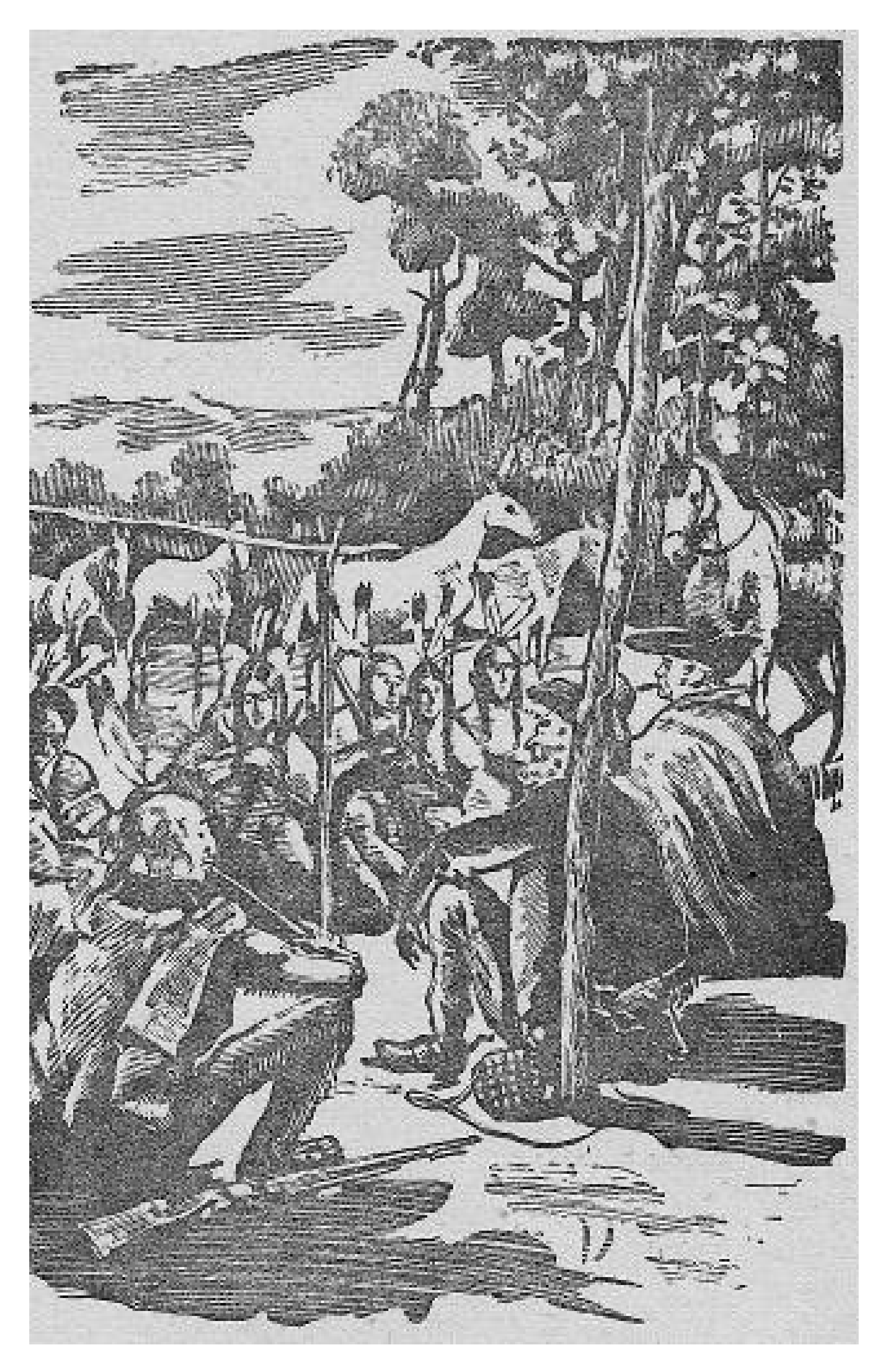
– Du ciel nous viennent les rayons solaires, et la pluie, les dons généreux et le salut. La terre reçoit la chaleur et l'humidité et elle nous prodigue buffles et mustangs, ours et cerfs, citrouilles et maïs, et par-dessus tout, les plantes nobles avec les-

quelles les sages hommes rouges préparent du kinnikinnik qui donne au calumet de paix l'arome sublime de l'amour et de l'amitié.

J'avais lu quelque part que les Indiens appellent l'horrible mixture qui leur sert de tabac le kinnikinnik, et j'utilisais à point mes connaissances. Pour la deuxième fois, je tirai une bouffée que je lançai vers les quatre points cardinaux. L'odeur devenait encore plus lourde et plus compliquée ; je crus y reconnaître deux nouveaux éléments ; la colophane et les rognures d'ongles. Cette découverte faite, je poursuivis :

– À l'ouest, se dressent les Montagnes Rocheuses, à l'est, s'étendent les Prairies. Au nord scintille l'eau des mers et, au sud, l'Océan qui déroule sans fin ses vagues. Si le pays tracé par ces quatre frontières m'appartenait, je l'offrirais volontiers aux guerriers des Kiowas, car ils sont mes frères. Qu'il leur soit donné d'abattre cette année dix fois autant de buffles et cinquante fois autant de grizzlis qu'ils comptent de têtes. Que la graine de leur maïs soit grosse comme des courges et que leurs courges soient si grosses que chaque écorce semble contenir vingt fruits. J'ai parlé. *Howgh !*

Il ne me coûtait pas grand'chose d'exprimer ces vœux, mais ils s'en réjouirent comme s'ils étaient déjà en possession de tous ces dons. Ce discours comptait certainement parmi les plus brillants que j'eusse encore prononcés, et il fut accueilli avec un enthousiasme qui, vu la réserve naturelle aux Indiens, était sans exemple. Jamais personne, et surtout aucun Blanc, ne leur avait souhaité et offert tant de choses ; aussi les « Uff ! Uff ! » reconnaissants étaient-ils interminables. Le Renard me serra la main à plusieurs reprises, m'assura de son amitié éternelle et ouvrit si large la bouche en criant : *Howgh ! Howgh !* que j'en profitai pour me débarrasser de son calumet nauséabond et pour le lui planter entre les dents. Il se tut aussitôt pour en savourer l'arome avec un pieux recueillement.



Ce fut ma première « négociation sacrée » avec les Indiens, car la cérémonie qui consistait à fumer le calumet de paix est un événement de la plus haute importance. Je me hâtai de dissiper

le goût du calumet en allumant un cigare. Les Peaux-Rouges me contemplèrent avec convoitise ; le Renard ouvrit la bouche et laissa choir son calumet. En guerrier averti, il s'empressa de le ramasser et de le remettre à sa bouche, mais il n'échappa point à mon attention qu'il aurait donné mille pipes de kinnikinnik pour un cigare.

Notre ordinaire nous arrivant de Santa-Fé par des chariots à bœufs, j'étais régulièrement ravitaillé en cigares. Ils n'étaient pas chers et je trouvais à fumer le plaisir que les autres cherchaient dans l'eau-de-vie. À mon départ du camp, j'en avais emporté une réserve, pour le cas où notre excursion devrait se prolonger. Je fus donc à même de satisfaire les appétits des Peaux-Rouges. Je tendis à chacun d'entre eux un cigare. Aussitôt le Renard abandonna sa pipe. Les Indiens, à qui la fumée du cigare devait sembler évidemment fade après leur pipe sacrée, engouffrèrent le cigare tout entier dans leurs bouches et se mirent en devoir de mâcher le tabac. Décidément, les goûts des hommes ne se discutent pas.

Maintenant, toutes les formalités étaient remplies et les Peaux-Rouges mis d'excellente humeur. Sam crut le moment venu de les questionner :

– Mes frères disent que le tomahawk de guerre a été déterré entre eux et les Apaches de la tribu des Mescaleros. C'est une nouvelle pour moi. Depuis quand la paix a-t-elle quitté ces parages ?

– Depuis un temps que les Visages-Pâles appellent deux semaines. Mon frère Sam se trouvait sans doute dans une région lointaine, et cette nouvelle ne lui sera pas parvenue.

– C'est exact. Cependant les peuples d'ici vivaient en paix il y a peu de temps encore. Quelle est la raison qui a poussé mes frères à saisir les armes ?

– Ces chiens Apaches ont tué quatre de nos guerriers.

– Où ?

– Aux environs du Rio-Pecos.

– Vos tentes ne sont pourtant pas dressées dans cette contrée.

– Les nôtres, non, mais celles des Apaches.

– Et que faisaient là-bas vos guerriers ?

Cette question ne sembla pas causer le moindre embarras au Kiowa, qui répondit sans hésitation :

– Un détachement des nôtres y était allé pour s'emparer de leurs chevaux. Mais ces chiens galeux veillaient bien ; ils se défendirent et tuèrent nos braves guerriers. C'est pourquoi le tomahawk de guerre a été déterré entre nous et eux.

Ainsi donc les Kiowas avaient voulu voler les chevaux, mais ils avaient été découverts et chassés. Si quelques-uns d'entre eux avaient trouvé la mort à cette occasion, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Les Apaches étaient dans leur droit en défendant leur bien. J'étais tenté de dire à ces gaillards ce que j'en pensais et j'ouvrais déjà la bouche, quand Sam me cligna de l'œil et continua à les questionner.

– Les Apaches savent-ils que les Kiowas sont partis en guerre contre eux ?

– Mon frère pense peut-être que nous le leur avons dit ! Nous les attaquerons à l'improviste, en tuerons autant que nous pourrons et emporterons le plus de butin possible.

C'était terrible ! Je ne pus m'empêcher de poser à mon tour une question :

– Pourquoi nos braves frères en voulaient-ils aux chevaux des Apaches ? J'ai entendu dire que la riche tribu des Kiowas possède plus de montures que ses guerriers n'en ont besoin.

Le Renard me dévisagea en souriant et dit :

– Mon jeune frère Old Shatterhand vient seulement de traverser la Grande Eau et ne sait pas encore comment vivent et pensent les hommes d'ici. En effet, nous possédons beaucoup de chevaux ; mais des hommes blancs sont venus qui veulent acheter des chevaux, plus de chevaux que nous ne pouvons leur en fournir ; ils nous ont alors parlé des immenses troupeaux de chevaux des Apaches et nous ont dit qu'ils nous donneraient pour un cheval apache la même quantité de marchandise et de brandy que pour un cheval kiowa. Nos guerriers partirent donc pour nous rapporter des chevaux apaches.

De mieux en mieux ! Les vrais responsables de ces luttes sanglantes n'étaient donc autres que les maquignons blancs qui incitaient les Kiowas au vol et par surcroît les récompensaient en alcools. J'étais sur le point d'éclater, mais Sam me fit à nouveau signe de me taire.

– Mon frère, le Renard, est donc ici en reconnaissance ? demanda-t-il.

– Oui.

– Vos guerriers sont-ils loin ?

– À une journée d'ici.

– Qui se trouve à leur tête ?

– Tangua, le grand chef, en personne.

– Combien de guerriers le suivent ?

– Deux fois cent.

– Et vous espérez surprendre les Apaches ?

– Nous tomberons sur eux comme l'aigle sur les corneilles.

– Mon frère fait erreur. Les Apaches savent que les Kiowas préparent une agression contre eux.

Le Renard hocha la tête d'un air incrédule et répondit :

– Comment le sauraient-ils ? Leurs oreilles atteignent-elles les tentes des Kiowas ?

– Oui.

– Je ne comprends pas mon frère Sam. Qu'il m'explique ce qu'il entend par là.

– Les Apaches ont des oreilles qui marchent et qui vont à cheval. Nous avons vu hier deux paires de ces oreilles qui sont allées jusqu'aux tentes des Kiowas pour écouter.

– Uff ! Deux paires d'oreilles'! C'est-à-dire deux espions ?

– Parfaitement.

– Dans ce cas, il me faut de ce pas rejoindre le chef. Nous n'avons emmené que deux cents guerriers, car cela suffisait pour le cas où les Apaches ne se douteraient de rien. Mais, puisqu'ils sont au courant de nos projets, il nous faut augmenter nos forces.

– Mes frères n'ont pas suffisamment réfléchi à ces choses. Intchou-Tchouna, le chef des Apaches, est un homme d'une grande sagesse. Quand il apprit que ses hommes avaient tué quatre Kiowas, il devina que cette tribu voudrait venger la mort des siens, et il partit de son camp.

– Uff ! Uff ! Lui-même ?

– Lui et son fils Winnetou.

– Uff ! Celui-là aussi ? Si nous avions pu le deviner, nous les aurions faits prisonniers. Ils sont capables de réunir une foule de guerriers pour nous recevoir. Il faut que j'aille dire à

notre chef d'emmener autant de guerriers qu'il le peut. Mes frères Sam et Old Shatterhand voudront-ils m'accompagner ?

– Très volontiers.

– Eh bien ! qu'ils montent sur leurs chevaux.

– Patience. J'ai à te parler d'abord.

– Tu me parleras chemin faisant.

– Non. Je t'accompagnerai volontiers, non point pour rejoindre Tangua, le chef des Kiowas, mais jusqu'à notre campement.

– Mon, frère Sam fait erreur.

– Non. Écoute-moi bien. Veux-tu capturer vivant Intchou-Tchouna, le chef des Apaches ?

– Uff ! cria le Kiowa, comme électrisé, tandis que ses hommes tendaient l'oreille.

– Et son fils Winnetou aussi ?

– Uff ! Uff ! Est-ce donc possible ?

– C'est même très facile.

– Si je ne connaissais pas mon frère Sam comme je le connais, je penserais que la plaisanterie habite sa langue, et il s'en repentirait promptement.

– *Pshaw* ! Je parle sérieusement. Vous avez la possibilité de capturer vivants le chef des Apaches et son fils.

– Quand ?

– Je croyais que ce ne serait que dans cinq, six ou sept jours ; mais je vois maintenant que cette date est beaucoup plus proche.

– Où ?

– Près de notre camp.

– Je ne sais pas où il se trouve.

– Vous le saurez, car, après ce que vous allez entendre, vous nous y accompagnerez.

Il leur parla des travaux de notre secteur, puis de la rencontre avec les deux Apaches. Il termina par cette réflexion :

– J'étais étonné de voir les deux chefs sans leur suite et supposais qu'ils s'étaient séparés de leurs guerriers pour faire la chasse au buffle. Mais, maintenant, je sais à quoi m'en tenir. Les deux Apaches étaient allés jusqu'à vos tentes pour se renseigner. Et le fait que le chef en personne ait tenu à assumer cette tâche indique à quel point ils prennent l'affaire au sérieux. Maintenant, ils ont retrouvé leurs guerriers. Quant à Winnetou, son fardeau a retardé quelque peu son arrivée, mais Intchou-Tchouna n'a pas épargné son cheval pour pouvoir réunir au plus tôt ses guerriers.

– Moi aussi, je dois avertir mon chef sans tarder.

– Que mon frère veuille patienter une minute et m'écouter. Les Apaches aspirent à deux vengeances : ils veulent s'attaquer d'abord à vous, ensuite à nous pour venger la mort de Klekih-Petra. Ils enverront un détachement important contre vos guerriers et un autre contre nous, bien plus faible, mais qui seront sans nul doute dirigés par le chef de la tribu et son fils. Ils se proposent, après nous avoir massacrés ou capturés, de rejoindre ensuite le détachement destiné à vous tenir en échec. Expose à Tangua ce que je viens de te dire. Vous êtes deux cents et, à moins que je ne me trompe grossièrement, ils ne seront pas plus de cinquante à nous attaquer. Comme nous autres, Blancs, qui sommes au nombre de vingt, nous vous prêterons notre concours, nul doute que nous triompherons des Apaches en nous jouant. Une fois que vous aurez arrêté le chef et son fils, vous

aurez tout le reste de la tribu à votre merci. Mon frère rouge n'est-il pas de mon avis ?

– Si. Le plan de mon frère Sam est excellent. Il plaira certainement à notre chef.

– Eh bien ! mettons-nous en route. Tu nous accompagneras pour repérer l'emplacement exact de notre camp et tu rejoindras ensuite Tangua et ses guerriers.

Ainsi fut fait. Je mentirais en disant que la conduite de Sam m'enthousiasmait. Plus je pensais à son plan, plus je me sentais gagné par la fureur. Winnetou, le noble Winnetou, pris au piège avec ses cinquante guerriers ! Comment Sam, qui n'ignorait pas le sort qui leur serait réservé, pouvait-il faire une pareille proposition aux Kiowas ? Il savait cependant que Winnetou m'inspirait une vive sympathie et, qui plus est, il semblait lui-même attiré par le jeune Apache.

Chemin faisant, j'essayai de le prendre à part pour lui faire abandonner son projet. Mais lui, comme s'il s'était douté de mes intentions, évitait tout tête-à-tête avec moi. Cela acheva de m'exaspérer et lorsque, à la tombée de la nuit, nous eûmes gagné le camp, je déharnachai mon cheval et allai me coucher dans l'herbe à l'écart.

Les Indiens furent fort bien reçus par mes collègues. On les combla de cadeaux et on les régala du rôti d'ours. Ils ne restèrent cependant que peu de temps, car ils avaient hâte de repartir afin de mettre leur chef au courant des événements. Après leur départ, Sam vint me trouver, se coucha près de moi dans l'herbe et me dit d'un ton supérieur :

– Vous faites une drôle de tête, ce soir, mon ami. Il y a quelque chose que vous ne digérez pas, si je ne m'abuse.

– Je vais très bien, répondis-je froidement.

– Eh bien ! ouvrez-vous à moi. Qu'est-ce qui vous tourmente ? Je suis certain de pouvoir vous soulager.

– J'en doute fort, mais peu importe. À propos, que pensez-vous de Winnetou ?

– Beaucoup de bien. Vous aussi sans doute ?

– Pourtant vous lui tendez un piège comme si vous aviez juré sa perte.

– Mais pas du tout. Winnetou m'est si sympathique que je n'hésiterais pas, au besoin, à risquer ma vie pour lui.

– Mais, alors, pourquoi ce guet-apens ?

– Uniquement pour nous tirer du pétrin. Naturellement, vous voudriez sauver ce jeune Apache ?

– Non seulement je le voudrais, mais je le ferai. J'ai donné ma parole à un mourant, et cette parole je la tiendrai, même s'il devait m'en coûter la vie.

– Fort bien. Je vois que nous sommes d'accord. Je dois vous dire d'ailleurs que votre vieux Sam a très bien vu, au retour, que vous cherchiez l'occasion de lui parler. Mais je me gardais bien de vous faire ce plaisir, car vous auriez été capable de bouleverser mon projet génial. Pourtant, je ne suis pas celui que vous croyez. Simplement, je ne veux pas montrer mon jeu à tout le monde. Autant, que je connaisse Intchou-Tchouna, il n'était pas venu seul en reconnaissance, mais se faisait accompagner par un détachement important de ses guerriers. Puisque lui et son fils ne se sont pas arrêtés de la nuit, il faut supposer que demain matin, ou au plus tard à midi, ils auront rejoint leurs guerriers. Sans cela, ils n'auraient pas eu de raison pour se hâter ainsi. Ils peuvent être de retour dès après-demain soir. Quelle bonne idée nous avons eue de les suivre ! Et quelle chance d'avoir rencontré ces Kiowas !

– J'informerai Winnetou de leur présence observai-je.

– Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de folie ! cria Sam. Vous n'arriveriez ainsi qu'à nous nuire, car cela n'empêchera pas les Apaches de nous attaquer, tout au plus augmenteraient-ils, leur armée. Non, ce qu'il faut, c'est les capturer et leur faire entrevoir la mort. Si nous arrivons, dans ces conditions, à les sauver, nous les ferons renoncer à la vengeance. Tout au plus réclameront-ils Rattler, mais ce n'est pas moi qui leur refuserai cette petite satisfaction. Qu'en dites-vous, gentleman ?

Je lui tendis la main et dis :

– Me voilà rassuré, mon cher Sam. Votre projet est vraiment ingénieux.

– N'est-ce pas ? Je connais quelqu'un qui prétend que Sam Hawkens mange des campagnols, mais ce quelqu'un reconnaît parfois que le vieux Sam a de la jugeote. Alors, on redevient bons copains ?

– Mais oui, mon vieux.

– Eh bien ! recouchez-vous et dormez. Demain, nous aurons fort à faire. Je m'en vais mettre Stone et Parker au courant de mon projet.

Une fois seul, je m'efforçai de m'endormir, mais je n'y parvins pas. Mes collègues, réjouis de l'arrivée prochaine des Kiowas, faisaient un tapage indescriptible qui m'aurait de toute façon troublé dans mon sommeil. Mais ce qui m'empêchait de dormir, c'était mon inquiétude au sujet du plan de Sam. À supposer même que tout allât à souhait et que les deux chefs, après avoir été pris au piège, pussent être libérés, cela ne changeait rien au sort de leurs guerriers. Or je me révoltais à la pensée de les abandonner à la cruauté des Kiowas. Et pourtant on ne pouvait songer à les libérer tous. D'autre part, il était certain que les Apaches ne se laisseraient pas capturer sans nous opposer une farouche résistance. Il était à prévoir que ce serait Intchou-Tchouna et son fils qui se dépenseraient le plus dans la bataille,

bravant tous les dangers. Si nous ne réussissions pas à les capturer vivants, les Kiowas, eux, ne se feraient pas scrupule de les supprimer. Pourtant, cela, il fallait l'empêcher à tout prix.

Je me tournai et retournai longtemps sur ma couche sans trouver le sommeil. Je me rassurai finalement plus ou moins à la pensée que Sam finirait par trouver quelque moyen habile pour sauver les chefs Apaches.

Le lendemain, je me remis au travail avec un zèle redoublé. Chacun faisait d'ailleurs de son mieux et nous avancions beaucoup plus rapidement que d'habitude. Rattler se tenait un peu à l'écart de notre groupe, errant, désœuvré, aux abords du Camp. L'attitude de ses hommes à son égard n'avait pas changé, et la cordialité semblait régner entre eux comme si rien ne s'était passé. Cela me confirma dans mon impression qu'il serait vain de compter sur cette bande.

Le lendemain matin, notre travail continuait à progresser à une cadence accélérée, lorsque, vers midi, les Kiowas arrivèrent au camp.

C'étaient des gaillards bien découplés, d'une carrure athlétique, et armés de fusils, de couteaux et de tomahawks. Leurs montures étaient de la meilleure espèce. Je comptai plus de deux cents hommes. Leur chef, Tangua, était un Indien de grande taille, à la musculature puissante, au regard sombre, et dont le visage d'oiseau de proie ne présageait rien de bon.

Il venait vers nous en allié, cependant son attitude était rien moins qu'amicale. En arrivant au camp, il ne descendit pas de son cheval pour nous saluer, mais, d'un geste impératif, donna ordre à ses hommes de nous entourer. Puis, sans plus de façon, il se dirigea vers notre chariot, souleva la bâche et examina son contenu. Ce qu'il vit dut trouver grâce à ses yeux, car il mit pied à terre pour grimper dans la voiture.

– Il exagère, opina Sam qui se tenait près de moi. Ce bonhomme considère notre bien comme son butin, sans même nous demander ce que nous en pensons. Pourtant, s'il se figure que Sam est assez stupide pour confier le chou à la chèvre, il se fourre le doigt dans l'œil. Je m'en vais lui donner une leçon de savoir-vivre.

– Soyez prudent, Sam, lui dis-je, ils sont dix fois plus nombreux que nous.

– Plus nombreux, sans doute, mais aussi plus bêtes, hihihi ! Ils ont l'idée saugrenue de vouloir nous manger à la même sauce que les Apaches. J'ai bien peur qu'ils ne trouvent pas ce morceau-là facile à digérer. Suivez-moi.

Armes en main, nous nous approchâmes du chariot où Tangua fourrageait avec un plaisir évident. À vrai dire, je ne me sentais pas fort à mon aise. Pendant quelques instants, Sam observa le manège du chef avec bienveillance, puis lui dit d'une voix doucereuse :

– L'illustre chef des Kiowas désire-t-il gagner séance tenante les territoires de chasse éternels ?

L'interpellé se redressa, tourna la tête vers nous et répondit d'un ton grossier :

– Je ne comprends pas où le Visage-Pâle veut en venir par cette question stupide. Certes, un jour Tangua régnera en grand chef sur les territoires de chasse éternels. Mais ce jour est encore très loin.

– Je crains fort qu'il ne soit déjà là. Il ne te reste qu'une minute ici-bas.

– Pourquoi ?

– Descends de la voiture, je te le dirai. Mais dépêche-toi !

– J'y suis, j'y reste.

– Tant pis pour toi. Tu sauteras en l’air.

Ayant prononcé ces paroles énigmatiques, Sam fit mine de partir. Mais au moment même Tangua sauta à bas du chariot, saisit Sam par le bras en s’écriant :

– Je sauterai en l’air ! Pourquoi Sam Hawkens prononce-t-il de pareilles paroles ?

– Pour te mettre en garde.

– Contre quoi ?

– Contre la mort qui te guettait sur la voiture.

– Uff ! La mort se trouve donc sur la voiture ?

– Mais oui.

– Où ça ? Montre-moi !

– Tout à l’heure... Vos éclaireurs vous ont-ils dit ce que nous faisions dans cette région ?

– Ils m’ont dit que vous prépariez la route pour un nouveau cheval de feu.

– C’est juste. Mais sais-tu que cette route doit traverser des rochers et des montagnes que nous sommes obligés de faire sauter.

– Sans doute, mais quel rapport ?

– C’est très simple. Sais-tu par quel moyen nous faisons sauter les rocs qui obstruent le chemin du cheval de feu ? Tu penses peut-être que nous nous servons de la poudre avec laquelle nous chargeons nos armes à feu ?

– Non. Les Visages-Pâles ont inventé une autre poudre pour détruire les montagnes.

– C'est exact. Eh bien ! cette voiture contient une grande quantité de cette poudre. Nous l'avons soigneusement emballée, mais celui qui ne sait pas la manier est déchiré en mille morceaux dès qu'il touche par mégarde au paquet.

– Uff ! Uff ! cria Tangua visiblement effrayé. Et vous croyez que j'étais près de ce paquet ?

– Si près que si tu n'avais pas sauté à terre, tu te trouverais déjà dans les territoires de chasse éternels. Et dans quel état ! Sans ton sachet de remèdes, sans les scalpes de tes ennemis, tu ne serais qu'un amas de morceaux de chair et d'os. Comment pourrais-tu y régner à la manière d'un grand chef ? Tes restes auraient été foulés aux pieds et écrasés par les chevaux.

L'Indien qui arrive dans les territoires de chasse éternels privé de ses scalpes et de son sachet de médecine est reçu avec mépris par les esprits de ses ancêtres. Mais y faire son apparition réduit en miettes est le comble du déshonneur. Je pus voir Tangua blêmir sous son épaisse couche de peinture rouge.

– Uff ! Uff ! Quel bonheur que tu m'aies averti à temps ! Je m'en vais donner ordre à mes si vaillants guerriers de ne pas s'approcher de cette voiture infernale.

– Tu me rendrais un grand service, dit Sam plein de sollicitude, je ne me pardonnerais jamais si le moindre accident vous arrivait dans mon camp. Voyez-vous, votre sort me tient à cœur, parce que je suis grand ami des Kiowas. Pourtant, il est d'usage entre amis de se saluer quand on se rencontre et de fumer le calumet de paix. Ne veux-tu pas te conformer à cet usage ?

– Tu as déjà fumé le calumet de paix avec le Renard, mon éclaireur.

– Oui, je l'ai fumé avec lui, mais non pas avec toi. Pour être fidèle à la coutume, il faudrait que tu fumes le calumet au nom de tes guerriers, et moi au nom des miens. Ce n'est qu'ainsi que notre alliance se trouvera scellée à jamais.

– Nous avons déjà fumé autrefois le calumet de paix, et sommes amis depuis longtemps. Sam Hawkens n'a qu'à se figurer que nous l'avons fumé au nom de nos hommes.

– Comme tu voudras. Mais, en ce cas, nous aussi ferons ce que nous voudrons et jamais tu ne mettras la main sur les Apaches.

– Tu veux peut-être les avertir ? demanda Tangua en lui lançant un regard menaçant.

– Quelle idée ! Ce sont nos ennemis et ils en veulent à notre vie. Tout simplement je ne te dirai pas la façon dont tu pourras les capturer.

– Je n'ai que faire de tes conseils. Je sais m'y prendre moi-même.

– J'en doute fort, mais nous verrons bien. En tout cas, je te rappelle que les Apaches sont très prudents et qu'ils ne nous attaqueront pas avant d'avoir bien inspecté les lieux. S'ils prennent vent de votre présence, vous pouvez renoncer à les capturer. Ce n'est qu'en écoutant et en faisant ce que je vous dirai que vous serez assurés du succès. *Howgh !*

Selon toute apparence, le raisonnement de Sam avait produit son effet sur l'Indien. Celui-ci réfléchit une minute, puis :

– Je vais me concerter avec mes guerriers, dit-il.

Là-dessus, il nous quitta et alla tenir conseil avec le Renard et quelques autres dignitaires.

– Les éclaireurs lui avaient signalé que notre chariot était rempli d'objets de grande valeur, remarqua Sam. Évidemment, ils avaient décidé de nous délester dès leur arrivée. Ces Kiowas sont des voleurs invétérés. Mais ils ont trouvé leur homme, si je ne m'abuse.

– Et vous croyez que nous sommes maintenant en sécurité ?

– Je crois. Aucun Peau-Rouge n'osera nous attaquer. Maintenant, ils sont persuadés que notre chariot est plein d'explosifs. Je profiterai d'ailleurs de leur crédulité. Je mettrai une boîte de sardines, dans ma poche et, au besoin, je l'exhiberai en disant qu'elle contient des explosifs. Vous pourrez en faire autant avec la boîte de sardines où vous gardez vos notes.

– Je vous remercie du conseil, dis-je.

– Que pensez-vous de l'affaire du calumet de paix ? Ces voyous rouges ont décidé de ne pas fumer avec nous. Cependant je crois qu'ils ne tarderont pas à changer d'avis. J'ai déjà persuadé le chef, et celui-ci ne manquera pas de convaincre à son tour ses sujets. Ainsi nous aurons la paix pour quelque temps, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas se méfier d'eux.

Au bout de quelques minutes, Tangua vint nous trouver. Avant qu'il ait ouvert la bouche, nous connaissions déjà la nouvelle qu'il nous apportait, car, à un cri du Renard, le cercle des guerriers à cheval qui nous entourait venait de se disloquer et de mettre pied à terre.

– Je me suis concerté avec mes guerriers, dit Tangua, dont l'expression était infiniment plus rassurante que tout à l'heure. Nous sommes tous d'accord pour que je fume le calumet de paix avec mon frère Sam et notre alliance sera valable pour nos hommes.

– Votre décision ne m'étonne pas, car je te connais comme un guerrier aussi intelligent que courageux. Que tes hommes forment un demi-cercle autour de nous pour assister à la cérémonie pendant laquelle la fumée scellera la paix et l'amitié entre nous.

Ainsi fut fait. Tangua et Sam fumaient le calumet de paix, cependant que les Blancs serraient la main tour à tour aux guer-

riers rouges. Ainsi, nous étions plus ou moins garantis contre tout acte d'hostilité de la part des Kiowas.

La cérémonie terminée, Tangua exprima le désir de tenir conseil avec les Blancs. Cette proposition ne m'enchantait guère, car un conseil nous ferait perdre un temps précieux. C'est pourquoi je demandai à Sam d'amener Tangua à ajourner la réunion jusqu'au soir. Hawkens alla voir le chef indien et revint au bout de quelques minutes.

– En vrai Peau-Rouge, Tangua est têtu comme un âne. Il insiste pour que le conseil soit convoqué séance tenante et que j'expose mon plan immédiatement. Après quoi, il s'attend à être invité à un festin. Cependant, j'ai réussi à lui faire accepter mes conditions : Stone, Parker et moi, nous serons les seuls représentants blancs à ce conseil, et vous autres, vous pourrez continuer votre travail.

– Cela m'ennuie, parce que je voudrais bien prendre part à ce fameux conseil.

– Je n'en vois pas l'utilité.

– Et si vous prenez une décision qui ne me convienne pas ?

– Sacré greenhorn que vous êtes ! Vous croyez que j'ai besoin de votre approbation ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais être certain que vous ne déciderez rien qui puisse mettre en danger la vie des chefs Apaches.

– Si ce n'est que cela, vous pouvez être tranquille. Je vous donne ma parole d'honneur qu'ils sortiront sains et saufs de l'aventure. Cela vous suffit ?

– Entièrement. Je sais que vous êtes homme de parole.

– Très bien. Mettez-vous donc au travail et ayez confiance en votre vieux Sam.

Le travail brûlait sous nos mains. Bancroft et ses trois collègues avaient compris que, si nous ne réussissions pas à terminer notre tâche avant l'arrivée des Apaches, nous pouvions y renoncer à jamais, et y laisser notre peau par surcroît. Par contre, en terminant ce qui nous restait à faire, nous pourrions – pensaient-ils – nous enfuir et mettre nos documents en sécurité.

Pour gagner du temps, je faisais trois choses à la fois : je mesurais le terrain, je dessinais des plans et notais le résultat de nos observations. Je prenais soin de faire mes notes en deux exemplaires : je passais au fur et à mesure l'original à l'ingénieur en chef et gardais en secret la copie pour toute éventualité.

Le conseil se prolongea jusqu'au soir, ainsi qu'on pouvait s'y attendre. Les Kiowas étaient d'excellente humeur, car Sam avait commis la gaffe – à moins que ce ne fût un trait de génie de sa part – de distribuer parmi eux toute l'eau-de-vie qui nous restait. Les Peaux-Rouges avaient fait allumer plusieurs feux, autour desquels ils organisèrent un festin. Leurs chevaux paissaient à proximité et, un peu plus loin, les sentinelles montaient la garde. C'était un tableau étrange et belliqueux.

J'allai prendre place aux côtés de Sam, flanqué de ses inséparables Parker et Stone, et embrassai d'un regard le camp des Indiens ; qui constituait pour moi un spectacle tout à fait nouveau.

– Je parie que vous serez content du résultat de nos pourparlers. Personne ne fera tomber un cheveu de la tête de vos favoris.

– Même s'ils se défendent ?

– Ils n'auront pas à se défendre. Ils seront désarmés et ligotés avant d'avoir pu esquisser le moindre geste de défense.

– Je serais curieux de savoir comment vous comptez vous y prendre.

– C’est simple comme bonjour. Je sais d’avance le chemin que les Apaches comptent emprunter pour venir ici. Et vous, gentleman ?

– Ce n’est pas bien malin. Ils iront à l’emplacement de notre camp d’avant-hier, et ils n’auront plus qu’à suivre notre piste.

– Pas mal répondu. Ainsi nous savons de quel côté les attendre. Connaissant l’endroit, il ne nous reste qu’à connaître l’heure.

– Je ne vois qu’une façon de l’apprendre : envoyer des éclaireurs en reconnaissance. Mais je ne me fierai pas aux Kiowas, car je crois les Apaches capables de déjouer leur vigilance. De plus, leurs traces pourraient trahir leur présence au camp.

– Vous avez raison. En effet, sir, si les Apaches relevaient l’empreinte d’un mocassin, c’en serait fait de mon plan génial. Il n’en est pas de même avec un Blanc. À supposer même qu’on découvre sa trace, cela ne peut éveiller aucune méfiance chez les Apaches.

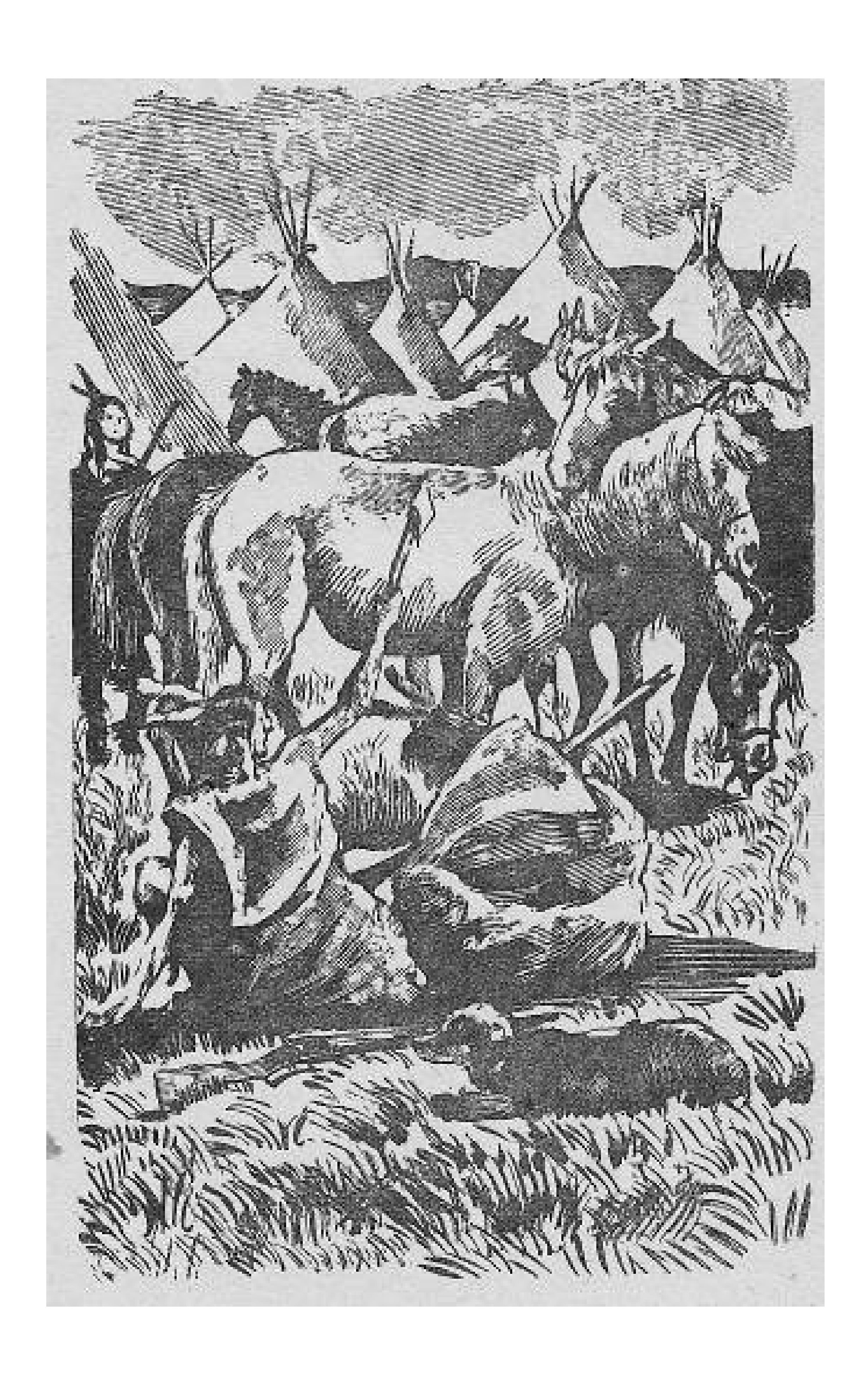
– Selon vous, il est donc préférable d’envoyer des éclaireurs blancs.

– Je n’ai pas parlé au pluriel.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Il suffit d’envoyer un seul homme, mais un homme digne de confiance. Je crois d’ailleurs le connaître, il s’appelle Sam Hawkens et se nourrit occasionnellement de campagnols, si je ne m’abuse. Lui, il ne se laissera pas surprendre par les Apaches.

– En effet, acquiesçai-je. Si c’est lui qui se charge de l’affaire, nous pouvons être certains du succès.



– *Well !* D'ailleurs, je me suis mal exprimé. Au contraire, il se laissera surprendre par les Apaches ; il ne négligera même rien pour se laisser apercevoir par eux.

– Mais, alors, les Indiens le feront prisonnier et le tueront.

– Pensez-vous ! Ils sont bien trop malins pour ça. Je me promènerai le plus tranquillement du monde sous leurs yeux, de sorte qu'ils seront persuadés que je me crois en parfaite sécurité. Ils ne me feront pas de mal, car, si je ne revenais pas à temps au camp, cela pourrait alerter mes amis.

– Mais, mon cher Sam, êtes-vous seulement certain de les apercevoir le premier ?

– Voyons, mon garçon, protesta Sam avec une colère feinte. Si vous continuez à m'insulter, tout est fini entre nous ! Les yeux de Sam Hawkens sont petits mais perçants. Les Apaches ne s'aventureront pas en masse et se contenteront d'envoyer des éclaireurs. Je saurai choisir un endroit qui me permette de les apercevoir le premier. Une fois que je les aurai vus, je viendrai vous en avertir. Vous devrez vous comporter comme à l'ordinaire, quand ils viendront espionner le camp.

– Mais, alors, ils apercevront les Kiowas et iront annoncer la nouvelle à leurs chefs.

– Vous divaguez, mon cher greenhorn. Vous croyez que Sam Hawkens a de l'ouate ou du papier-buvard à la place de cervelle. Je ferai le nécessaire pour que non seulement les Kiowas, mais encore toute trace de leur présence, soient absolument invisibles. Nos chers alliés seront bien dissimulés et ils n'apparaîtront qu'au moment voulu. Après le départ des éclaireurs, je suivrai leur piste pour connaître le moment exact de leur attaque. Bien entendu, ils s'arrangeront pour nous tomber dessus la nuit.

– C'est évident.

– Bon. Nous allons allumer un feu immense pour que les Apaches nous voient bien. Ces braves Indiens attendront pour nous attaquer que le feu soit éteint et que tout le monde soit endormi. Mais, dès que l'obscurité sera complète, nous irons chercher les Kiowas en toute hâte. Les Apaches se rueront sur le camp… qu'ils trouveront désert, hihihi ! Naturellement, ils seront très étonnés de ne trouver personne et ranimeront le feu pour voir ce qui se passe. À ce moment, nous les apercevrons tout aussi bien qu'ils nous auront vus et nous intervertirons les rôles : c'est nous qui prendrons l'offensive. Ils en feront une tête ! Ce sera un coup dont on parlera longtemps dans la Prairie !

– Le plan est parfait ; encore faut-il que tout se passe selon vos prévisions.

– N'ayez crainte, je m'en charge.

– Mais êtes-vous sûr de pouvoir ensuite libérer les Apaches ?

– En ce qui concerne Intchou-Tchouna et Winnetou, j'en réponds. Pour les autres, on verra bien. Mais, avant tout, il nous faut choisir soigneusement l'emplacement de notre prochain campement, afin de mettre toutes les chances de notre côté au moment de la bataille. Mais trêve de discussions. Il est temps de nous coucher.

Pendant la nuit, le temps changea. Un vent froid se leva, qui se mua en une véritable tempête. Le matin, nous fûmes réveillés par un froid pénétrant, chose exceptionnelle sous ce climat.

Sam scruta attentivement l'horizon et déclara avec componction :

– Nous assisterons aujourd'hui à un phénomène météorologique pour le moins inattendu en cette saison : il pleuvra.

Nous avons de la chance, car la pluie favorisera grandement nos projets.

– Comment cela ?

– Jetez un regard autour de vous. Le sol est partout couvert d'empreintes. Les Apaches n'auraient pas de peine à se rendre compte que notre nombre a singulièrement augmenté. Sans la pluie, nous aurions perdu un temps fou à effacer toutes ces traces, tandis que le ciel va s'en charger. Pour moi, je vais maintenant chercher avec les Peaux-Rouges un endroit propice à la bataille, en tâchant de rester autant que possible sur la ligne que vous devez suivre pour vos travaux.

Ils partirent bientôt et nous les suivîmes aussi rapidement que notre travail nous le permettait. Vers midi, la prophétie de Sam se réalisa : une pluie torrentielle se mit à tomber.

L'orage battait son plein lorsque nous vîmes revenir Sam flanqué de ses deux gardes du corps. Nous ne nous aperçûmes de leur arrivée que lorsqu'ils furent à quelques pas de nous, tant le voile de la pluie était épais. Ils nous informèrent qu'ils avaient trouvé un endroit très propice au plan, et que Parker et Stone allaient nous y conduire.

Hawkens, après s'être muni de quelques vivres, partit, sans se soucier de l'orage, au-devant des éclaireurs apaches. Il alla à pied, pour avoir une plus grande liberté de mouvements...

Avec autant de promptitude qu'il avait éclaté, l'orage prit fin. Les écluses du ciel se refermèrent et le soleil brilla avec la même ardeur que la veille. Nous continuâmes aussitôt le travail interrompu.

À la tombée de la nuit, nous rangeâmes nos instruments. Stone et Parker nous apprirent que nous nous trouvions déjà à proximité de l'endroit repéré par Sam.

Le lendemain matin, nous atteignîmes une rivière qui formait, à un endroit, une sorte de bassin, pareil à un étang. Cet étang semblait être un réservoir d'eau permanent, tandis que le reste de la rivière devait se dessécher en été. Cependant, ce jour-là, elle charriait des eaux en abondance, par suite de l'ouragan. Une étroite bande de terre, couverte de verdure, bordée d'arbres et d'arbustes, menait à l'étang. Une espèce de presqu'île, richement boisée, s'avançait dans l'eau. La langue de terre qui la reliait à la plaine, très étroite à sa base, s'élargissait brusquement pour affecter une forme circulaire, de sorte que la presqu'île avait l'aspect d'une poêle à long manche.

Au-delà de l'étang se dressait une colline à pente douce dont les flancs étaient couverts d'une forêt touffue.

– Nous y sommes, annonça Stone, en embrassant le paysage d'un regard satisfait. On n'aurait vraiment pu rêver un meilleur endroit.

À mon tour, j'examinai longuement le site.

– Où sont les Kiowas ? demandai-je.

– Tâchez de les découvrir, répondit Stone, d'un air rusé. Impossible de les apercevoir, bien qu'ils ne perdent pas un seul de nos gestes.

– Mais où sont-ils donc ?

– Patience. Je vais vous expliquer la raison qui a incité Sam à fixer son choix sur cet endroit. La savane que nous venons de traverser est parsemée d'arbustes. Cela permet aux éclaireurs des Apaches de nous suivre sans être vus, à la faveur de ces buissons. Et, maintenant, remarquez cette langue de terre. Quand nous allumerons ici notre feu, les flammes éclaireront la savane sur une grande distance et attireront les Apaches qui, dissimulés parmi les arbustes, glisseront vers nous des deux côtés. Je vous le répète, messieurs, on n'aurait pu trouver un endroit plus propice à l'attaque des Apaches.

Son visage osseux et hâlé rayonnait de joie.

Cependant l'ingénieur en chef, qui se tenait près de nous, ne semblait pas partager son enthousiasme.

– Vous êtes drôles, vous autres. Vous vous réjouissez à la pensée d'être attaqués dans les circonstances les plus propices pour l'adversaire, dit-il en hochant la tête d'un air désapprobateur. Vraiment, je ne vois pas de raison de jubiler.

– Pourtant nous avons tout lieu d'être contents, répliqua Stone en souriant. Plus nous faciliterons l'attaque des Apaches, plus nous avons de chances de les attirer dans mon guet-apens. Sur cette colline, au plus épais du fourré, sont tapis les Kiowas. Leurs espions sont perchés au sommet des arbres les plus hauts et guettent impatiemment l'arrivée des éclaireurs apaches.

– Cependant, je ne vois pas très bien quel profit nous pourrions retirer de la protection des Kiowas, dans ces circonstances, objecta Bancroft. Ils sont séparés de nous par l'étang, et, quand ils arriveront à notre secours, nous n'aurons plus besoin d'être secourus.

– Ne vous tourmentez pas, Mr. Bancroft. Dès que les éclaireurs apaches seront partis, après s'être assurés que tout est en ordre, les Kiowas viendront nous rejoindre sur la presqu'île et se cacheront dans la forêt, où ils ne courront pas le risque d'être découverts.

– Mais, si les éclaireurs ont la possibilité d'inspecter les lieux, au cours de leur tournée de reconnaissance, pourquoi ne pourraient-ils pas en faire autant immédiatement avant le déclenchement de la bataille ?

– Nous y avons pensé. Cette langue de terre ne mesure que trente mètres de large, et, le soir, le passage sera obstrué par nos chevaux.

– Je ne vois pas très bien comment.

– C’est pourtant fort simple. Nous attacherons nos chevaux aux arbres, ce qui nous donnera la certitude que les Indiens se tiendront à l’écart, de crainte d’être trahis par le hennissement des bêtes. Nous n’avons rien à craindre de la part des espions, ils ne pourront pas mettre le pied sur la presqu’île et, par conséquent, ne verront pas les Kiowas. Quand les éclaireurs auront fait leur rapport, les Apaches n’auront plus qu’à s’approcher du camp et à attendre l’extinction.

– Et s’ils n’attendent pas ?

– Rassurez-vous, Mr. Bancroft, ils savent que nous sommes une vingtaine résolus à vendre chèrement notre vie, et ils auront tout intérêt à nous attaquer par surprise pour avoir le moins de pertes possibles. Il est donc certain qu’ils attendront que nous soyons endormis. Quant à nous, aussitôt le feu éteint, nous nous retirerons dans la presqu’île.

– Et que ferons-nous d’ici-là ?

– Vous pouvez, si vous voulez, continuer votre travail.

– C’est parfait. Nous n’avons pas de temps à perdre. Allons-y, messieurs !

Les prospecteurs se remirent à la tâche, sans grand entrain, il est vrai. J’avais l’impression que, s’il n’avait tenu qu’à eux, ils se seraient sauvés. Cependant, en abandonnant le travail avant de le terminer, ils auraient perdu la prime que la Compagnie devait leur allouer ; d’autre part, ils n’ignoraient pas que, même en s’enfuyant, ils ne tarderaient pas à tomber entre les mains des Apaches.

Peu avant midi, nous aperçûmes au loin la silhouette de Sam Hawkens. Le petit chasseur était visiblement harassé, mais, lorsqu’il se fut approché, nous pûmes voir ses petits yeux malins éclairer d’une flamme joyeuse son visage broussailleux.

– Tout a bien marché ? demandai-je. D'ailleurs, inutile de vous le demander, je lis la réponse dans vos yeux.

– Pour une fois, vous tombez juste ! dit-il en riant. Ça a très bien marché, beaucoup mieux même que je ne l'aurais cru.

– Avez-vous aperçu les éclaireurs ?

– Bien mieux. J'ai vu toute la bande. J'ai même assisté à leurs conciliabules.

– Pas possible ! Racontez-nous ça.

– Patientez un peu. Ramassez vos instruments et rentrez au camp. Je dois passer chez les Kiowas pour leur donner quelques instructions.

Ce disant, il disparut dans le fourré. Nous nous conformâmes aux recommandations de Sam Hawkens. Arrivés au camp, nous l'attendîmes pendant quelque temps. Tout à coup, il surgit devant nous comme par miracle.

– Me voici, gentlemen, cria-t-il joyeusement. Êtes-vous donc sourds et aveugles ? Vous vous laissez surprendre par un éléphant dont on entendrait les pas à un quart d'heure de marche.

– Quelle comparaison !

– C'est une façon de parler, bien entendu. Je voulais seulement vous montrer comment on peut s'approcher d'un camp sans être entendu. Le silence régnait aux alentours et pourtant vous ne vous êtes aperçus de rien. Eh bien ! hier, les Apaches ont fait comme vous.

– Dites-nous comment la chose s'est passée. Nous sommes tout oreilles.

Il s'assit à côté de moi, jeta un regard circulaire et commença d'un air important.

– Eh bien ! ce sera pour ce soir.

– Déjà ? demandai-je, à la fois surpris et content, car il me tardait déjà de connaître le dénouement de cette histoire. Tant mieux ! Tant mieux !

– Hmmm ! Il me semble que vous êtes trop pressé de tomber entre les mains des Apaches. Mais vous avez raison. Moi aussi, je suis content d'en finir au plus tôt.

Puis il poursuivit son récit sans se départir de son air de supériorité.

– Quand je suis parti, l'orage battait son plein. Je m'en moquais d'ailleurs royalement, car aucune pluie ne peut traverser ma pelisse, hihihi ! Après quelques heures de marche, je me trouvai près de l'endroit où nous avions rencontré les deux Apaches. Tout à coup, j'aperçus trois Peaux-Rouges occupés à explorer les parages. Je devinai que c'étaient les éclaireurs apaches qui attendaient l'arrivée des guerriers. Au bout de deux heures, une cinquantaine de cavaliers vinrent les rejoindre, conduits par Intchou-Tchouna et Winnetou. Ils avaient le visage peint des couleurs de la guerre et étaient armés jusqu'aux dents. Aussitôt les éclaireurs sortirent de leur cachette, se présentèrent devant le chef et firent leur rapport. Après quoi ils partirent en avant, et le gros des guerriers les suivit avec prudence.

– Vous avez continué à les épier ?

– Je pense bien ! La pluie avait naturellement effacé notre piste, mais les Apaches n'avaient qu'à suivre les jalons que vous avez piqués dans la terre. C'était un jeu d'enfant pour eux. Je serais bien content de ne jamais avoir à suivre des pistes plus difficiles. Cependant les Apaches usaient de la plus grande circonspection, sachant qu'ils pouvaient nous rencontrer à chaque tournant de la forêt, derrière chaque buisson...

À deux lieues de notre ancien camp, la nuit nous surprit. Les Indiens descendirent de leurs chevaux, qu'ils attachèrent

aux arbres, et pénétrèrent plus en avant dans la forêt, où ils campèrent la nuit.

– Mais comment avez-vous pu les entendre ? demandai-je.

– Ces Apaches sont des types très forts : ils se sont gardés d'allumer du feu, de crainte d'être découverts. Mais ils ont trouvé leur maître en Sam Hawkens, qui, à la faveur de l'obscurité, se glissa à leur proximité, si bien qu'il put entendre chacune de leurs paroles.

– Et vous comprenez leur dialecte ?

– En voilà une question ! Je connais l'idiome des Apaches comme ma langue maternelle. J'ai compris sans difficulté qu'ils se proposent de nous faire prisonniers et de nous ramener dans leur village. Ils ont la louable intention, de nous attacher au poteau de tortures et de nous griller vifs. Quelle excellente idée, hihihi !

Il se tut, pour savourer l'effet de sa révélation, puis continua :

– C'est surtout à Mr. Rattler qu'ils en veulent. Oui, mon vieux, vous vous êtes mis dans de beaux draps. Ils veulent vous empaler, empoisonner, transpercer à coups de couteaux, fusiller et pendre, mais tout cela à petit feu, si je puis dire, pour vous permettre de jouir le plus longtemps possible de ces plaisirs célestes. Si, après cela, vous n'êtes pas encore mort, on vous enterrera vivant près du corps de Klekih-Petra que vous avez envoyé dans l'autre monde avec tant de dextérité.

L'intéressé sauta sur ses pieds.

– Je ne reste pas ici une minute de plus, cria-t-il. Je n'ai aucune envie de me faire prendre.

D'un geste énergique, Sam Hawkens le retint.

– Gare à vous, si vous bougez d'ici. Les Apaches ont déjà envahi la région. Vous iriez au-devant du danger. À supposer même que vous parveniez à échapper aux hommes d'Intchou-Tchouna, vous serez pris par le gros de l'armée, qui se dirige contre la tribu des Kiowas. Ceux-là ne sont pas non plus très loin d'ici, preuve qu'Intchou-Tchouna, n'a pas eu à rentrer au village pour former son expédition punitive.

– Savez-vous à peu près où se trouvent en ce moment les guerriers apaches envoyés contre les Kiowas ?

– Je n'en sais rien. Ils n'en ont pas parlé. Mais peu importe.

Sam se trompait. Il importait beaucoup de savoir où se trouvait alors le gros de l'armée apache ; nous devions nous en rendre compte quelques jours plus tard.

Tout à coup, nous entendîmes le cri d'un aigle.

– C'est le signal des éclaireurs kiowas, me dit Sam. Ils sont perchés sur les arbres et scrutent les horizons. Ils m'annoncent que les Apaches viennent de déboucher de la forêt. Venez avec moi, mon ami, dit-il, se tournant vers moi, nous allons voir si vous avez de bons yeux.

Je me levai et je pris mon fusil.

– Laissez là votre arme, me dit Sam de son air malin. Sans doute la règle veut qu'un chasseur de Wild West ne se sépare jamais de son arme, mais une fois n'est pas coutume. Il ne faut pas que les Indiens sachent que nous prévoyons le danger. Nous ferons semblant de chercher du bois sec.

Feignant une insouciance absolue, nous longeâmes la langue de terre et nous nous engageâmes dans la savane, en ramassant des branches sèches.

J'appris par la suite de Winnetou lui-même qu'il nous observait, dissimulé derrière un buisson, à une cinquantaine de

mètres de distance. Je crois qu'aujourd'hui je le découvrirais sans grande difficulté, ne fût-ce que par les moustiques qu'un être humain attire toujours en essaims au milieu de la savane.

Cependant ni Sam ni moi ne nous aperçûmes de rien et nous rentrâmes bredouilles au camp. Par contre, nous rapportions du bois sec, en quantité plus grande que nous n'en avions besoin pour alimenter le feu de camp.

– Ça ne fait rien, me dit Sam. Ce bois nous rendra service, car les Apaches le trouveront à leur portée quand ils voudront ranimer le feu.

Entre temps, le soleil s'était couché et l'obscurité descendait sur la savane. Nous allumâmes le feu de camp, dont les flammes répandirent une vive clarté aux alentours. Les Apaches devaient penser que nous manquions de la prudence la plus élémentaire.

Nous dînâmes et nous installâmes, avec l'insouciance des gens qui se croient hors de tout danger. Nos armes étaient déposées à quelque distance, dans la presqu'île, dont le passage était barré par nos montures, ainsi que Sam l'avait prescrit.

Trois heures s'étaient déjà écoulées depuis la tombée de la nuit, quand Sam, qui était allé faire un tour aux environs, revint silencieusement, telle une ombre, et annonça à voix basse :

– Deux éclaireurs arrivent de deux côtés différents. J'ai pu les entendre et même les voir.

Il prit place parmi nous et d'une voix naturelle se mit à nous entretenir d'une de ses chasses. Nous savions que les Indiens étaient proches et nous épiaient, et nous nous gardions de jeter le moindre coup d'œil vers les buissons.

Il importait absolument de savoir à quel moment les espions se retireraient. Notre vue et notre ouïe ne pouvaient nous être en l'occurrence d'aucun secours, et pourtant il ne fallait pas

perdre un instant après leur départ, si nous voulions éviter d'être surpris par tout le détachement d'Intchou-Tchouna, puisque, entre temps, les Kiowas devaient occuper la presqu'île. Il était donc préférable, au lieu d'attendre passivement la retraite des éclaireurs, de les contraindre au départ. Aussi Sam se leva-t-il et, annonçant bien haut que le feu manquait de bois, il se dirigea vers les buissons, comme pour en chercher. J'en fis autant du côté opposé. Nous pouvions ainsi être certains que les éclaireurs s'étaient éclipsés. Sam poussa alors coup sur coup trois coassements de crapaud.

C'était le signal convenu pour annoncer aux Kiowas que le moment était venu.

À peine le coassement du crapaud avait retenti que les deux cents Kiowas surgirent de l'obscurité, glissant sinueusement à la file indienne. Pareils à un gigantesque serpent, ils rampèrent avec une prodigieuse rapidité jusqu'au fond de la presqu'île. Au bout de trois minutes, tout était prêt. Nous attendîmes Sam, qui était parti pour une dernière tournée d'inspection. Il revint et nous fit à voix basse ses ultimes recommandations :

– Ils sont déjà tout près et viennent de deux directions différentes, comme je le pensais bien. N'ajoutons plus de bois au feu. Il faut veiller, quand la flamme tombera, à ce que les braises demeurent incandescentes, afin que les Apaches puissent les ranimer facilement.

Nous disposâmes la réserve de bois autour du foyer afin d'empêcher la clarté du feu mouvant de trahir notre retraite. Ceci fait, il nous fallut déployer nos talents de comédiens. Nous nous savions entourés d'une cinquantaine d'Apaches et pourtant il fallait paraître succomber peu à peu au sommeil. Le succès de notre plan, notre vie même étaient en jeu. Je me sentais parfaitement calme, comme s'il ne se fût agi que d'une partie d'échecs ou de dominos. Je me mis à observer les autres. Rattler était étendu par terre, le visage collé au sol, faisant semblant de dormir. Il était visiblement en proie à une frayeur mortelle. Ses

fameux chasseurs de l'Ouest, d'une pâleur cadavérique, les yeux hagards, étaient incapables de prendre part à la conversation. Will Parker et Dick Stone affectaient une insouciance parfaite, Sam Hawkens faisait de l'esprit et moi je ripostais à ses plaisanteries en riant aussi gaiement que possible.

Une demi-heure se passa ainsi. Le feu était déjà très bas et j'estimai qu'il était temps de mettre notre plan à exécution. Je bâillai donc, m'étirai et dis :

– Je suis fatigué et je voudrais dormir. Qu'en pensez-vous, Sam Hawkens ?

– Je n'y vois pas d'inconvénient. Je me couche, moi aussi. D'ailleurs, le feu est presque tombé. Bonne nuit !

La flamme diminuait à vue d'œil pour s'éteindre enfin complètement. Le feu couvait sous la cendre, mais aucune lueur n'éclairait plus les ténèbres. Nous étions plongés dans une complète obscurité. Il s'agissait maintenant de nous mettre en sécurité sans faire le moindre bruit. J'étendis le bras pour saisir mon fusil et me retirai doucement ; Sam marchait à mes côtés et tous les autres nous suivaient. Au bout de quelques minutes, nous atteignîmes les Kiowas, qui se tenaient aux aguets, telles des panthères assoiffées de sang.

– Sam, chuchotai-je, si nous voulons épargner les deux chefs, il ne faut pas lâcher les Kiowas sur eux. Êtes-vous d'accord ?

– Tout à fait.

– Je me charge de Winnetou. Vous vous occuperez d'Intchou-Tchouna.

– D'accord. Mais, pour devancer les Kiowas, nous ferions bien de nous rapprocher un peu pour tous trouver les premiers sur les lieux. Venez.

Nous fîmes quelques pas dans la direction du feu et attendîmes le cri de guerre des Apaches qui fouette le courage des guerriers. Les Kiowas partageaient notre impatience. Chacun d'eux voulait arriver le premier, et ils avançaient insensiblement, de sorte que nous nous trouvions de plus en plus rapprochés du feu. Cette proximité commençait même à être dangereuse pour nous.

Enfin le cri tant attendu retentit dans la savane. C'était un *Hiiiiiiii !* poussé d'une voix si stridente que je me sentis glacé jusqu'à la moelle des os. Un tapage infernal le suivit. Malgré l'humidité du sol, le bruit des pas et des bonds des Apaches nous parvenait. Puis, tout à coup, tout sombra dans le silence. On eût pu entendre le passage d'une souris. Puis un ordre d'Intchou-Tchouna déchira le silence.

– Ranimez le feu !

Aussitôt les Apaches s'affairèrent autour du foyer. Quelques secondes plus tard, la flamme jaillissait, éclairant les abords du camp.

Intchou-Tchouna et Winnetou se tenaient au centre du groupe formé par leurs guerriers. Ils se dévisageaient, en poussant des « Uff ! Uff ! » stupéfaits.

Malgré son jeune âge, Winnetou fit preuve d'une grande présence d'esprit. Il s'était tout de suite dit que nous ne pouvions être bien loin du camp et que ses guerriers offraient une cible facile à nos armes, éclairés qu'ils étaient par le feu de camp, il jeta un ordre :

– Arrière !

Il s'apprêtait lui-même à faire un bond dans les buissons, lorsque je m'élançai vers lui. Quatre ou cinq pas à peine me séparaient du cercle des guerriers. Repoussant à droite et à gauche ceux qui me barraient le passage, je me frayai le chemin, suivi de Hawkens, de Stone et de Parker. L'espace d'une se-

conde, mes yeux rencontrèrent ceux de Winnetou. Il portait la main à sa ceinture pour s'emparer de son couteau, quand mon coup de poing le terrassa. Hawkens, Stone et Parker en firent autant pour son père.

Les Apaches hurlèrent de rage, mais leurs cris furent vite étouffés par ceux des Kiowas qui venaient de foncer sur eux.

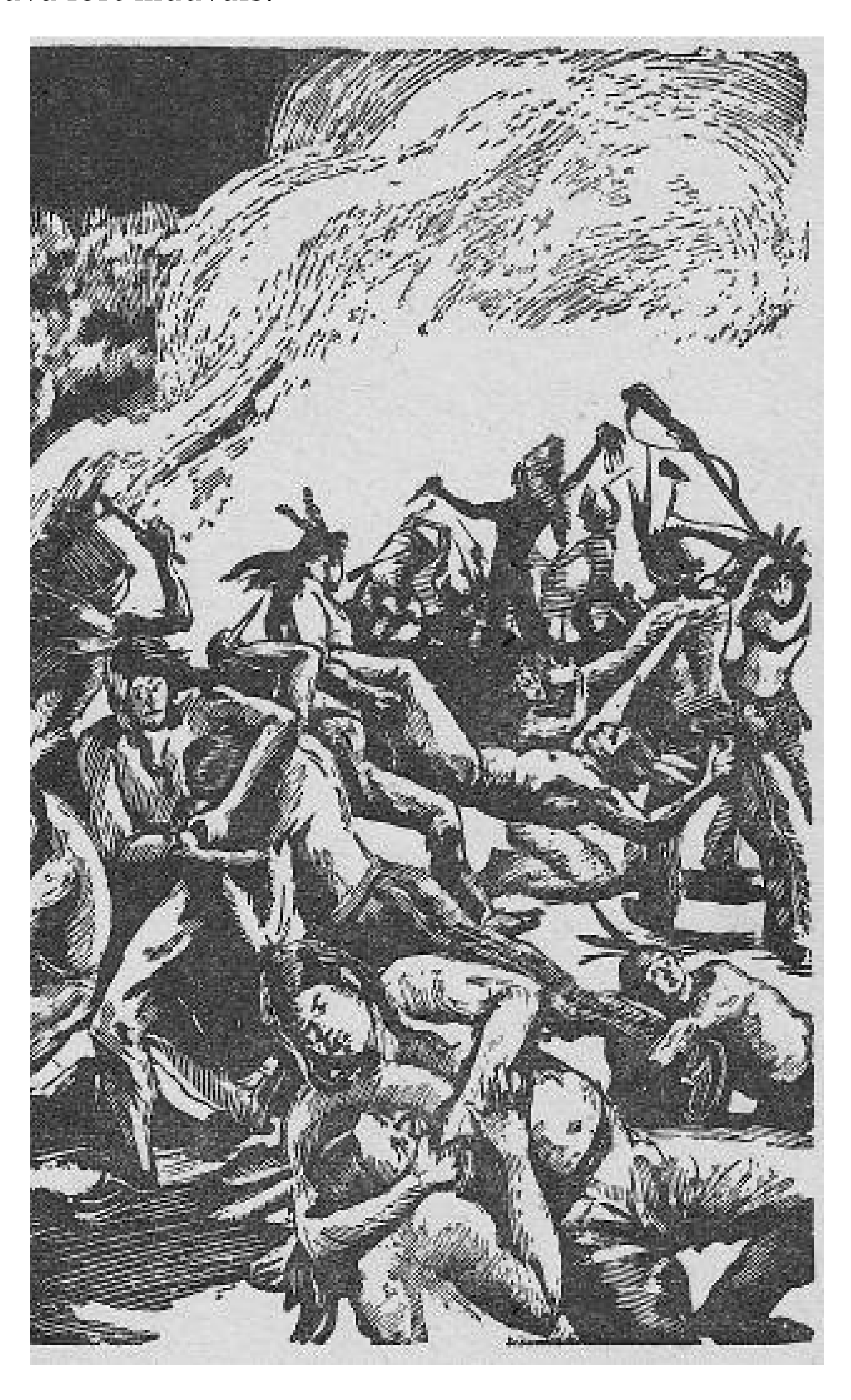
Je me trouvais au centre de la mêlée. Deux cents Kiowas luttaient contre cinquante Apaches, c'est-à-dire quatre contre un. Mais les braves guerriers de Winnetou opposaient une résistance farouche. Il me fallut repousser l'attaque de plusieurs d'entre eux, sans pouvoir me dégager de ce cercle infernal. Je ne me servais que de mes poings, pour éviter de blesser ou de tuer. Après avoir abattu cinq guerriers, je dus souffler un peu. La résistance avait d'ailleurs considérablement diminué. Le combat n'avait duré que cinq minutes !

Intchou-Tchouna était étendu par terre, auprès de Winnetou évanoui ; tous deux étaient ligotés. Aucun des Apaches ne nous avait échappé, car, en braves guerriers, ils n'avaient même pas tenté de s'enfuir en abandonnant leurs chefs. Plusieurs d'entre eux étaient blessés et cinq râlaient. Les Kiowas avaient également perdu trois de leurs hommes, sans parler des blessés. Malheureusement, la défense énergique des Apaches avait incité les Kiowas à se servir de leurs armes un peu plus que nous ne l'aurions désiré.

Les cadavres furent emportés, les vaincus ligotés, et, tandis que les Kiowas prenaient soin de leurs blessés, les blancs s'occupèrent des Apaches. Ceux-ci ne s'y soumettaient pas de bonne grâce et essayèrent de nous opposer de la résistance. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure, ayant constaté que leurs blessures étaient assez anodines.

Lorsque les premiers soins eurent été donnés, je me préoccupai d'installer nos captifs pour la nuit. Je désirais soulager

leur sort autant que possible. Mais Tangua, le chef des Kiowas, le trouva fort mauvais.



– Ce ne sont pas vos prisonniers, mais les nôtres, cria-t-il. C'est à moi de décider de ce que j'en ferai.

– Quoi, par exemple ? demandai-je.

– Comme nous voulons attaquer les autres Apaches, ceux-ci ne peuvent que nous encombrer en route. Il vaut mieux les attacher tout de suite au poteau de torture.

– Tous ?

– Bien sûr.

– Vous n'en ferez rien.

– Comment ça ?

– Selon la loi du Wild West, le prisonnier appartient à celui qui l'a pris. Prenez donc ceux parmi les Apaches que vous avez maîtrisés ; je n'ai pas le droit de m'y opposer. Par contre, nous gardons nos prisonniers à nous.

– Uff ! Uff ! Ce sont là de sages paroles. Mais, si je comprends bien, vous voulez garder Intchou-Tchouna et Winnetou ?

– Cela va de soi.

– Et si je ne vous les laisse pas ?

– Tu nous les laisseras.

Pour toute réponse, Tangua saisit son couteau, l'enfonça jusqu'au manche dans la terre, tandis qu'une flamme menaçante brillait dans ses yeux.

– Si vous mettez la main sur un seul Apache, vos corps seront traversés par mon couteau comme cette terre. J'ai parlé ! *Howgh !*

C'était tout à fait sérieux. J'étais prêt à prouver à Tangua que je ne me laisserais pas intimider par sa menace, lorsqu'un coup d'œil éloquent de Sam Hawkens me ramena à la raison.

Les Apaches enchaînés étaient étendus autour du feu et le plus simple eût été de les laisser là, ce qui rendait la surveillance plus facile, mais Tangua voulut me montrer qu'il les considérait comme son bien et entendait disposer d'eux librement. Aussi donna-t-il ordre de les attacher aux arbres un peu plus loin.

Ainsi fut fait. Les Kiowas attachèrent brutalement les prisonniers, heureux d'ajouter à leurs souffrances. Mais ils ne leur arrachèrent pas le moindre gémissement, la moindre grimace. C'étaient tous des hommes aguerris et habitués à une discipline stoïque. Bien qu'il leur fût impossible de tenter de fuir, étant donnés leurs blessures et leurs liens, Tangua mit une sentinelle auprès d'eux.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le feu du camp, qu'on avait ranimé, était situé à l'extrémité de la langue de terre s'avançant dans l'eau. Nous nous réunîmes autour du feu et décidâmes de ne pas laisser approcher les Kiowas qui auraient mis obstacle à la libération du chef Apache et de son fils. D'ailleurs, les Indiens ne manifestaient aucune intention de nous tenir compagnie. Depuis leur arrivée, nos relations n'avaient rien d'amical, et les paroles que je venais d'échanger avec leur chef n'étaient pas de nature à les améliorer. Les regards haineux qu'ils lançaient de temps en temps dans notre direction ne présageaient rien de bon.

L'exécution de notre plan se compliquait du fait qu'en dehors de Hawkens, de Stone, de Parker et de moi, personne ne devait y être initié. Notre projet n'aurait sans doute pas trouvé grâce aux yeux de nos compagnons, qui auraient même été capables de nous dénoncer aux Kiowas. Il nous fallut donc attendre qu'ils se fussent endormis pour nous mettre à l'œuvre. Comme nous ne pouvions espérer prendre beaucoup de repos cette nuit-là, Sam Hawkens crut sage de s'assoupir un peu en at-

tendant. Nous nous couchâmes donc et, malgré la tension de mes nerfs, je sentis aussitôt le sommeil me gagner. Je fus réveillé par Sam, un peu plus tard. À cette époque, je ne savais pas encore lire l'heure dans le ciel étoilé, mais je crois qu'il était environ minuit. Nos compagnons dormaient profondément et le feu était tombé. Seul le foyer des Kiowas flambait. Nous ne pouvions nous parler qu'à voix basse.

– Il ne faut pas que nous partions tous les quatre, chuchota Sam. Deux suffiront. Il s'agit de décider lesquels.

– Moi d'abord, dis-je d'un ton ferme.

– Vous, êtes trop pressé, mon ami. Vous courriez un danger de mort. Je sais que vous n'avez pas froid aux yeux, mais vous serez plus utile ici.

– Il n'y a rien à faire pour me faire changer d'idée.

– Soyez donc raisonnable. Laissez Dick Stone m'accompagner. Vous êtes encore novice et ne savez pas ramper sans bruit comme de vieux chasseurs.

– Allons donc ! Je vais vous prouver le contraire. Faisons un essai.

– Bien. Lequel ?

– Savez-vous si Tangua dort ?

– Non.

– Pourtant, c'est de la première importance, n'est-ce pas, Sam ?

– En effet. Je vais me glisser auprès de lui, pour m'en assurer.

– Non, c'est moi qui le ferai.

– Tiens ! Tiens ! Et si on vous découvre ?

– J’ai un excellent prétexte à ma disposition. Je fais une tournée pour m’assurer que les gardes sont à leurs postes.

– Enfin ! Mais à quoi bon cette épreuve ?

– Je veux gagner votre confiance. J’espère que, lorsque j’aurai subi avec succès cet examen, vous ne me défendrez plus de ramper jusqu’à Winnetou.

– On verra ça. En tout cas, prenez garde. Mettez à profit chaque buisson et évitez les endroits éclairés par le feu. L’essentiel, c’est de rester dans l’obscurité.

– Soyez tranquille, Sam !

– Bonne chance ! Si vous vous tirez d’affaire, je pourrai avoir l’espoir de faire de vous un jour, dans dix ans peut-être, un vrai homme de l’Ouest, bien que, malgré tous mes efforts, vous ne soyez encore qu’un parfait greenhorn, digne de figurer dans un musée comme spécimen de cette curieuse espèce. Hihihi !

J’assurai mon revolver et mon couteau dans ma ceinture pour ne pas les perdre en route et je m’éloignai du feu. Maintenant, en écrivant ces lignes, je réalise toute mon audace et tout le sang-froid avec lequel j’affrontais cette entreprise téméraire. Car mon intention n’était pas d’épier Tangua. J’allais libérer Winnetou !

Je me rendais parfaitement compte que j’exposais non seulement ma propre vie, mais encore celle de mes compagnons. En effet, si on me découvrait et si mon plan échouait, je ne serais pas le seul à en subir les conséquences. Pourtant, j’avançais résolument.

J’avais beaucoup lu et, depuis mon séjour dans le Wild West, beaucoup appris sur la manière de ramper sans bruit. Je me remémorai les leçons que Sam m’avait données et je m’efforçai de faire de mon mieux. Je me couchai dans l’herbe et me mis à ramper dans la direction des buissons. Notre camp

était séparé d'une cinquantaine de pas des arbres auxquels les deux chefs étaient attachés. J'avançai en m'appuyant sur les genoux et les mains à la manière des quadrupèdes. Avant de poser ma main, je tâtais d'abord le terrain pour m'assurer qu'aucun objet susceptible de produire un bruit sous mon poids ne se trouvait sur mon chemin. J'avançais lentement, très lentement, mais j'avançais.

Les Apaches avaient été attachés aux arbres, à droite et à gauche de la presqu'île. En venant de notre camp, l'arbre d'Intchou-Tchouna était situé à gauche. À quatre ou cinq pas de là, un Indien montait la garde. Cette circonstance devait rendre ma tâche particulièrement malaisée, sinon impossible. J'eus alors l'idée de détourner l'attention du garde. Une pierre m'aurait rendu grand service pour réaliser mon projet, mais je n'en voyais guère autour de moi.

J'étais en route depuis une demi-heure et ne me trouvais encore qu'à mi-chemin. Vingt-cinq pas en trente minutes. Cela n'avait rien d'un record de vitesse ! Soudain, j'aperçus à ma droite une tache claire. J'y glissai et constatai que c'était une petite excavation mesurant environ deux mètres de large. Elle était remplie de sable. Sans doute une pluie qui avait gonflé le cours d'eau avait entraîné jusqu'ici le sable de la berge. J'en remplis mes poches et continuai d'avancer.

Au bout d'une nouvelle demi-heure, je me trouvai enfin à environ quatre pas derrière Winnetou et Intchou-Tchouna. J'en serais resté là sans pouvoir faire un pas en avant, sous un bouquet d'arbustes qui, par bonheur, me dissimulait aux yeux de la sentinelle. Un arbuste épineux se trouvait à quelques pas de là et je comptais bien l'utiliser également.

Je me glissai d'abord près de Winnetou et, pendant quelques minutes, j'observai le garde. Il semblait fatigué, car ses yeux étaient clos et sa surveillance se bornait à de brefs coups d'œil jetés de temps à autre du côté du prisonnier.

Il m'importait avant tout de savoir comment étaient disposés les liens qui attachaient Winnetou à l'arbre. J'étendis prudemment les bras et me mis à palper les jambes et les genoux du prisonnier. Je craignais qu'il ne me trahît par un geste, mais mon appréhension était superflue. Je pus constater que Winnetou était maintenu par les chevilles et par la taille.

Tout à coup, une idée me traversa l'esprit. Qu'adviendrait-il si Winnetou se sauvait dès que ses liens seraient tombés ? Je serais alors dans une situation extrêmement dangereuse. Pourtant le moment n'était plus de reculer : je devais risquer le tout pour le tout, et, si l'Apache prenait la fuite, je n'aurais plus qu'à l'imiter de mon mieux.

C'était mal connaître Winnetou que de faire cette supposition ! Plus tard, il devait me raconter ce qu'il avait éprouvé pendant cette scène. En sentant ma main parcourir son corps, il avait d'abord cru que c'était celle d'un Apache. Il est vrai que tous les guerriers étaient ligotés, mais il n'était pas impossible qu'un éclaireur ou un messager eût suivi leur piste. Il avait compris aussitôt qu'on travaillait à sa délivrance et resta impassible. Pour rien au monde, il ne se serait enfui sans son père ; d'ailleurs, il songeait aussi au sort de son sauveteur.

Je commençai par couper les liens de ses chevilles. Cependant, pour en faire autant de la courroie qui maintenait sa taille, il me fallait me redresser. Mais, ce faisant, je n'aurais pas manqué d'attirer l'attention de la sentinelle. Afin de déjouer sa surveillance, je pris un peu de sable dans ma poche et le lançai sur le buisson épineux, ce qui provoqua un léger bruit. Le gardien jeta un coup d'œil vers le buisson, mais, ne voyant rien de suspect, il se rassura. Je répétai mon manège. Cette fois-ci, pensant sans doute qu'un reptile venimeux se trouvait dans le buisson, il se leva et examina l'arbuste. Je mis à profit le bref instant où il me tournait le dos pour me lever et couper vivement le lien. Ce faisant, je remarquai l'admirable chevelure de Winnetou relevée en casque sur sa tête, mais dont une partie était éparpillée sur

les épaules. De ma main gauche, je saisis une mèche et la coupai avec la main droite, après quoi je me tapis à nouveau dans l'herbe.

J'avais pris cette précaution pour le cas où j'aurais à prouver que c'était moi qui l'avais sauvé.

Puis, je me glissai près d'Intchou-Tchouna, attaché à l'arbre de la même façon que son fils. Lui aussi se tint immobile sans réagir au contact de mes mains. Je réussis à couper ses liens en usant du même stratagème.

Je pensai ensuite qu'il serait imprudent de laisser découvrir aux Kiowas les liens coupés. Je ramassai donc les morceaux de corde près de l'arbre d'Intchou-Tchouna, puis près de celui de Winnetou. Ceci fait, je pus enfin me retirer.

Connaissant mieux mon chemin, je mis beaucoup moins de temps au retour qu'à l'aller. Il fallait d'ailleurs me dépêcher, car, au moment où on découvrirait la disparition des deux chefs, je ne devais sous aucun prétexte me trouver dans les environs.

Lorsque j'eus rejoint notre camp, Sam me dit à voix basse :

– J'avais déjà peur pour vous, mon ami. Savez-vous combien de temps ça vous a pris ?

– Non.

– Pas moins de deux heures.

– C'est fort possible. Une demi-heure pour y aller, une demi-heure pour revenir et une heure sur place.

– Pourquoi y êtes-vous resté si longtemps ?

– Pour m'assurer qu'il dormait.

– Comment avez-vous fait ?

– Je l'ai regardé longtemps et, comme il ne bougeait pas, j'en ai déduit qu'il dormait.

– Formidable ! Vous entendez, Dick et Will ? Il regarde son homme pendant une heure pour voir s'il dort. Hihihi ! Je vous ai bien dit que vous n'étiez qu'un greenhorn ! Il vous aurait suffi de lancer un tout petit morceau de bois près de lui, s'il était éveillé, il aurait immédiatement remué. Vous vous êtes contenté de lui lancer des regards !

– Sans doute, mais j'ai réussi tout de même.

Tout en échangeant ces paroles avec Sam, je ne détachai pas mes yeux des Apaches. J'étais étonné de les voir collés aux arbres. La raison en était pourtant fort simple. Winnetou attendait un signe de son père et celui-ci un signe de son fils. Enfin, profitant d'un moment d'inattention du gardien somnolent, Winnetou leva soudain le bras pour montrer à son père qu'il était libre. Celui-ci répondit par le même geste. Ainsi fixés, les Apaches prirent la fuite et, en un clin d'œil, disparurent dans la forêt.

– Oui, c'est vrai, vous avez réussi, répondit Sam. Et vous vous proposez peut-être aussi de sauver les deux chefs en bombardant la sentinelle de vos regards pendant une heure.

– Non. Il suffira de couper les liens.

– Sans blague ! Vous ne voyez donc pas le gardien assis à quatre pas des prisonniers ?

– Bien sûr que je le vois.

– Lui aussi, il bombarde les deux chefs de ses regards. Il ne sera pas facile de détourner son attention. Déjà, pour y ramper, il faudrait l'adresse d'un démon. Et une fois là... Tonnerre !... Qu'est-ce qui se passe donc ?

Il venait de s'apercevoir que les Apaches avaient disparu. Je fis semblant de ne rien voir et lui demandai :

– Qu'avez-vous donc ?

– Ce que j'ai ? Sapristi, j'ai... la berlue !

Il se frotta les yeux, puis se tourna vers les autres.

– Ciel ! Sur mes vieux jours, je n'y vois plus clair ! Will, Dick, regardez donc un peu et dites-moi si vous voyez Intchou-Tchouna et Winnetou.

Au même instant, le garde, qui venait de constater la disparition miraculeuse de ses prisonniers, poussa un hurlement sauvage. Les Kiowas endormis se réveillèrent en sursaut. Dans son langage incompréhensible, l'Indien se mit à pousser des cris d'alarme et un tapage indescriptible commença.

Tous, rouges et blancs, coururent aux arbres. Je fis comme tout le monde, afin de ne pas attirer l'attention sur moi.

L'instant d'après, deux cents guerriers se pressaient à l'endroit où, quelques minutes auparavant, ces deux prisonniers de marque étaient encore enchaînés. Les cris de rage qui s'échappaient de leurs gosiers me faisaient entrevoir le sort qui me serait réservé si la vérité venait à être découverte. Enfin, Tangua leur imposa silence, donna des ordres, et la moitié de ses hommes se dispersa dans la savane à la recherche des fugitifs. Le chef Kiowa écumait de rage. Il administra au garde coupable un coup de poing magistral, arracha de son cou le sachet à remèdes et le foula aux pieds. Par ce geste symbolique, il mettait le malheureux hors la loi.

Il faut savoir que les remèdes des Indiens, attributs des guerriers, ne sont pas seulement des médicaments. L'adolescent qui veut accéder au rang des guerriers quitte le village et se retire dans la forêt. Pendant quelque temps, il s'abstient de toute nourriture et même de boisson. À bout de forces et rongé par la fièvre, il a des hallucinations qu'il attribue à une force surnaturelle. L'objet ou l'être qui lui apparaît le premier dans ces cauchemars sera sacré pour lui jusqu'à la fin de ses jours. Si, par

exemple, il voit une chauve-souris, il ne connaîtra pas de répit avant d'avoir capturé une de ces bêtes. Une fois en possession de son fétiche, il rentre au village, le remet au sorcier afin que celui-ci lui fabrique un remède. Ce remède est pour l'Indien ce qu'il a de plus précieux. S'il le perd, c'est comme s'il perdait l'honneur. Il n'existe pour lui qu'une seule façon de retrouver le repos : tuer un adversaire célèbre et s'emparer de son sachet à remèdes.

On comprend le désespoir profond du Kiowa à la vue de son sachet écrasé par le pied du chef. Pourtant, il n'osa pas protester. S'emparant de son fusil, il disparut parmi les arbres.

La colère du chef se déversa alors sur nous.

– Tu as voulu garder ces deux chiens ! me cria-t-il. Qu'attends-tu pour aller les rattraper ?

Je haussai les épaules et fis un pas pour lui tourner le dos, mais il me saisit par le bras.

– As-tu entendu mon ordre ? hurla-t-il. Cours à leur poursuite !

Je me débarrassai de son étreinte et répondis :

– Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

– Je suis le chef de ce camp et tu me dois obéissance.

Je sortis alors de ma poche ma boîte à sardines et d'un air menaçant :

– Tu veux m'obliger à te faire sauter, toi et tes guerriers. Encore un mot, et ce remède te transportera en un clin d'œil dans les territoires de chasse éternels.

Je me demandais si cette farce grossière allait produire son effet. Celui-ci dépassa mes espérances. Tangua eut un recul et se mit à crier :

– Uff ! Uff ! Garde ton remède. Tu n'es qu'un chien, comme tous les Apaches.

Si je n'avais eu à cœur le sort de mes amis et si je n'avais conservé la parfaite maîtrise de mes nerfs, je n'aurais pas hésité à lui montrer comment j'avais l'habitude d'accueillir des insultes. Mais je me contentai de hausser les épaules et retournai au foyer, accompagné de Sam et de ses amis, qui se cassaient encore la tête à chercher en vain à éclaircir le mystère de la disparition des chefs Apaches. Je gardais le silence, savourant le plaisir d'être seul à connaître la clef de l'énigme.

Au cours de mes interminables pérégrinations dans la Prairie de l'Ouest, je devais garder pieusement la mèche de Winnetou, qui ne m'a pas quitté jusqu'à ce jour.

CHAPITRE IV

UN DUEL AU COUTEAU

Dès l'aube, les Kiowas se mirent en devoir de rechercher les traces des deux Apaches, qu'il avait été impossible de discerner pendant la nuit. Ils les trouvèrent. Les pistes conduisaient à l'endroit où les Indiens, avant leur attaque, avaient laissé leurs montures sous la garde de quelques guerriers. Intchou-Tchouna et Winnetou étaient partis avec ces Indiens, mais avaient laissé dans la forêt tous les autres chevaux. Lorsque nous arrivâmes sur les lieux, Sam Hawkens prit un air très malin et me demanda :

– Voulez-vous me dire, sir, pourquoi les Apaches ont laissé leurs chevaux ?

– Ce n'est vraiment pas difficile à deviner.

– Prenez garde, mon ami. Il faut pas mal d'expérience et d'intelligence pour répondre à cette question.

– Je ne crois pas.

– Eh bien ! je vous écoute. Pourquoi les Apaches n'ont-ils pris avec eux que leurs propres montures et ont-ils abandonné celles de leurs guerriers faits prisonniers par les Kiowas ?

– Parce qu'ils pensent que ces guerriers pourront encore avoir besoin de leurs chevaux.

– Et pour quelle raison ?

J'étais trop habitué à ces questionnaires de Sam pour en être agacé. Je répondis d'un ton calme :

– Deux éventualités sont à envisager. Tout d'abord, il est vraisemblable que les deux chefs Apaches reviendront bientôt avec le gros de leur armée pour libérer les prisonniers. À quoi bon, en ce cas, emmener les montures qu'ils auront à ramener ensuite ? D'autre part, il est également possible que les Kiowas n'attendent pas l'arrivée des Apaches et décident de vider les lieux. Auquel cas la situation des prisonniers serait considérablement améliorée du fait qu'ils pourraient reprendre leurs montures. En effet, s'ils devaient faire route à pied, les Kiowas seraient contraints, à cause de leurs prisonniers, de n'avancer que très lentement, ce qui pourrait leur donner l'idée de se débarrasser d'eux en les tuant sur-le-champ.

– Hum ! pas mal répondu. Mais vous oubliez la troisième éventualité. Il est fort possible que les Kiowas, sans égard à la présence des chevaux, tuent ici leurs prisonniers.

– Pareille solution n'est pas à envisager.

– Vous tenez donc pour impossible une chose que Sam Hawkens considère comme de toute probabilité ? dit-il en fronçant les sourcils.

– Tant que je suis ici et capable d'agir, les prisonniers apaches ne seront pas exécutés.

– Sans blague ? Mais les Kiowas sont deux cents, vous êtes seul, et, par-dessus le marché, vous n'êtes qu'un greenhorn. Je me demande quelle résistance vous pourriez bien leur opposer.

– Tout d'abord, j'ose espérer que je ne suis pas seul. Je compte sur vous, Sam, sur Stone et sur Parker. Je suis persuadé que vous m'aiderez tous les trois à empêcher cet horrible carnage.

– Je vous remercie de votre confiance. Mais il ne me semble pas que nous soyons tout de même assez nombreux. Vous vous fiez peut-être un peu trop à votre nouveau nom de

guerre, Old Shatterhand. Vous espérez descendre à coups de poing deux cents Kiowas.

– Je ne suis pas aussi fou que vous le pensez. Mais a-t-on besoin de recourir à la force ? Parfois la ruse donne d'aussi bons résultats.

– Parfois. Mais, pour l'heure, je crois que les Peaux-Rouges se moqueront pas mal de nos ruses.

– Soit. Je vois que je ne puis compter sur vous. Eh bien ! le cas échéant, je saurai agir seul.

– Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de folies ! Je ne vous ai pas dit d'abandonner les Apaches, mais je n'ai aucune envie de me lancer la tête contre un mur. On risque trop de la casser !

– Et moi je vous dis que si les Kiowas veulent exécuter les Apaches, nous ne les laisserons pas faire.

– Je me demande comment nous pourrions les en empêcher.

– Nous allons nous élever contre ce projet.

– Je doute fort que vous puissiez obtenir un résultat.

– Je saurai bien forcer le chef Kiowa à agir comme je l'entends.

– Et de quelle façon ?

– En usant de la force, s'il n'y a pas moyen autrement. Je l'abattrai d'un coup de couteau.

– Vous vous proposez de le tuer ?

– Oui, si je ne peux pas faire autrement.

– Diable ! Comme vous êtes devenu méchant ! s'écria Sam Hawkens. Vous iriez jusque-là ?

– Certainement.

– Pourtant… c'est…

Il se tut. Son visage, d'abord effrayé, puis soucieux, s'éclaira peu à peu. Enfin il déclara :

– Dites donc, vous n'êtes pas aussi bête que vous en avez l'air. Le seul moyen de faire obéir le chef, c'est de lui mettre le couteau sous la gorge. Comme quoi un greenhorn peut tout de même avoir parfois de bonnes idées. Je vais envisager la question.

À ce moment, Bancroft s'approcha de notre groupe, me demandant de continuer mon travail. L'ingénieur en chef avait raison. Il ne s'agissait pas de perdre une minute, si nous voulions terminer notre tâche avant le retour d'Intchou-Tchouna et de Winnetou à la tête de leurs guerriers.

Nous travaillâmes d'arrache-pied jusqu'à midi. À ce moment, Sam Hawkens s'approcha de moi et me dit :

– Je regrette de vous déranger, mon cher, mais il me semble que les Kiowas se préparent déjà à exécuter leurs prisonniers.

– Eh bien ! il n'y a plus une minute à perdre. Où se trouve le chef ?

– Au milieu de ses guerriers.

– Il faut absolument le prendre à part. Voulez-vous bien vous en charger, Sam ?

– Je veux bien, mais je ne sais trop comment faire.

Je jetai un regard sur le camp des Kiowas. Ils avaient déjà quitté leur campement de la veille et nous avaient suivis dans notre marche. À ce moment, ils se trouvaient à la lisière d'une forêt, et l'endroit où nous nous tenions leur était caché par

quelques buissons. Ainsi donc ils ne pouvaient voir ce qui se passait chez nous.

– Ce n'est pourtant pas sorcier, répondis-je à Sam. Dites au chef que j'ai quelque chose d'extrêmement important à lui communiquer, mais qu'il m'est impossible d'interrompre mon travail pour aller le trouver. Je crois qu'il ne fera pas de difficulté.

– *Well !* Je ne sais si votre projet est bon, mais, comme je ne vois rien de mieux, je marche. Ou je me trompe fort, ou nous nous tirerons de l'aventure avec quelques horions. Hihihi !...

Je savais fort bien que nous risquions gros jeu et je tenais avant tout à exposer la situation à Stone et à Parker. Je leur demandai s'ils ne préféraient pas rester à l'écart.

– Mais quelle idée, mon cher ! s'exclama Stone. Sommes-nous des lâches pour laisser des amis dans le pétrin ? Et puis, ce que vous projetez est une bonne farce à la manière du Wild West, et nous nous en voudrions de ne pas y participer.

Je continuai donc mon travail, mais, quelques minutes plus tard, Parker me frappa sur l'épaule.

– Attention, mon vieux, le voilà !

Je me retournai et vis Sam en compagnie de Tangua. Malheureusement, ils étaient accompagnés de trois Kiowas.

– Chacun aura le sien, dis-je à Stone et à Parker. Je me charge du chef. Prenez les Peaux-Rouges à la gorge pour les empêcher de crier, mais pour rien au monde ne commencez avant moi !

D'un pas lent, je me dirigeai au-devant de Tangua. Celui-ci m'accueillit d'un air assez hostile et me dit sans aménité :

– Le Visage-Pâle, que ses amis appellent Old Shatterhand, m'a fait demander. A-t-il oublié que je suis le chef des Kiowas ?

– Non, pas du tout, dis-je.

– Eh bien ! l'usage aurait voulu que ce soit toi qui viennes à moi. Mais, comme je sais que c'est la première fois que tu te trouves dans ce pays, je veux bien te pardonner. Qu'as-tu à me dire ? Parle vite, car j'ai à faire.

– Quel travail si urgent t'appelle donc ?

– Nous allons faire hurler ces chiens d'Apaches.

– Déjà ? Je croyais que vous emmèneriez les prisonniers dans vos wigwams et que vous leur feriez subir la torture devant vos enfants et vos squawes.

– Certes, tel était bien notre désir, mais, comme nous sommes sur le sentier de la guerre, il faut nous débarrasser au plus tôt de ces chiens galeux.

– Je te prie d'abandonner ce projet.

– Je n'accepte pas de prières de ce genre, rétorqua Tangua d'un ton rude.

– Ne pourrais-tu pas me répondre avec un peu plus de politesse ? C'est une prière que je t'adressais et non pas un ordre.

– Je me moque aussi bien de tes prières que de tes ordres, je ferai ce que bon me semblera.

– Comme tu voudras. En tout cas, je ne tolérerai pas pareille chose en ma présence.

Tangua se redressa et dit d'un ton méprisant :

– Qui te crois-tu donc ? Tu es comme la grenouille qui voulait commander à l'ours gris des Montagnes Rocheuses. Les prisonniers sont à moi, et j'en ferai ce que je voudrai.

– C’est grâce à nous que tu as pu faire ces prisonniers. En conséquence, nous avons autant de droits sur eux que vous. Or nous exigeons qu’on les laisse en vie.

– Exige tout ce que tu veux, cela m’est tout à fait égal.

Il cracha et fit mine de s’en retourner. Au même moment, mon poing s’abattit sur sa tête. Il s’affaissa, mais il avait le crâne dur, car il ne s’était pas évanoui et essaya de se redresser. Un deuxième coup mieux assené lui fit cesser toute résistance.

Lorsque je relevai les yeux, je vis Sam, le genou sur la poitrine d’un Kiowa qu’il serrait à la gorge, et Stone et Parker en terrasser un autre, cependant que le troisième s’enfuyait à toutes jambes en poussant des cris stridents.

J’allai au secours de Sam et, lorsque nous eûmes ligoté notre prisonnier, Stone et Parker en avaient également fini avec le leur.

– Vous n’avez pas été très intelligents, dis-je. C’est bien dommage que vous ayez laissé filer le quatrième larron.

– Malheureusement, nous avons choisi tous les deux le même, répondit Parker. Ainsi l’autre a pu s’échapper. C’est vraiment bête.

– Tant pis, dit Sam en manière de consolation, la danse va commencer un peu plus tôt que nous aurions voulu, voilà tout. Prenons nos mesures en conséquence.

Nous ligotâmes Tangua en hâte. Les prospecteurs nous considéraient, les yeux grands ouverts d’étonnement. L’ingénieur en chef se précipita vers notre groupe. Il était furieux :

– Mais vous êtes fous ! hurla-t-il. Les Kiowas vont venir nous massacrer.

– Je n'ai pas le temps de discuter, lui cria Sam. En tout cas, nous savons très bien ce que nous faisons. Joignez-vous à nous, sans quoi, vous êtes perdus. Et en vitesse !

Nous nous saisîmes des trois Indiens ligotés et avançâmes assez loin dans la prairie. Nous avions choisi cet endroit afin d'éviter toute surprise. Ainsi, nous pouvions très bien voir ce qui se passait autour de nous.

À peine venions-nous de faire halte que déjà nous parvenaient les hurlements furieux des Kiowas. Quelques secondes plus tard, nous les vîmes déboucher en désordre des buissons. Ils fonçaient sur nous.

Le courageux petit Sam alla au-devant d'eux. Il gesticulait des bras et des jambes en poussant de grands cris. Je ne pus comprendre ce qu'il disait, mais je vis les Kiowas s'arrêter en arrivant auprès de lui. Bientôt toute la troupe forma un demi-cercle autour de Sam. Celui-ci leur tint alors un discours au cours duquel il désigna du doigt notre groupe à plusieurs reprises. Je dis à Stone et à Parker de mettre sur pied le chef évanoui et ligoté pour que les Peaux-Rouges pussent bien le voir. Puis, d'un air menaçant, je brandis mon couteau et le posai sur sa gorge. À cette vue, les Peaux-Rouges poussèrent des cris d'effroi.

Bientôt un des lieutenants du chef sortit des rangs et, en compagnie de Sam, se dirigea vers nous d'un pas digne. Arrivé à proximité, Sam désigna les trois prisonniers et dit :

– Tu vois que j'ai dit vrai. Ils sont en notre pouvoir.

Le lieutenant, dont le visage exprimait une haine à peine contenue, examina en silence les trois Kiowas, puis répondit :

– Les deux guerriers rouges sont bien en vie, mais il me semble que le chef est mort.

– Tu fais erreur. Le poing de Old Shatterhand l'a terrassé, mais il n'a pas rendu l'âme. Attends un peu, tu vas le voir reprendre ses esprits.

– Comment avez-vous osé l'attaquer, alors que vous avez fumé ensemble le calumet de paix ?

– Sans doute, répliqua Sam, mais les Kiowas ont-ils l'habitude d'injurier leurs amis ?

– Non.

– Eh bien ! votre chef a insulté Old Shatterhand. Il ne mérite plus que nous le considérions comme un ami. Mais le voilà qui revient à lui.

En effet, Tangua rouvrit les yeux, nous regarda à tour de rôle d'un air hébété, puis, tout à coup, il comprit.

– Uff, uff ! Old Shatterhand m'a terrassé. Qui a osé me ligoter ?

– Moi, répondis-je.

– Je vous ordonne de défaire immédiatement mes liens.

– Tout à l'heure, tu as refusé d'écouter ma prière. Maintenant, je reste sourd aux tiennes. Je n'accepte aucun ordre qui vienne de toi.

Il me lança un regard furieux, puis marmonna entre ses dents :

– Tais-toi, blanc-bec, sans quoi je t'écrase.

– C'est toi qui ferais mieux de te taire. Il y a un instant, tu m'as provoqué et je t'ai corrigé. Maintenant, si tes guerriers osent faire un pas dans notre direction, sans mon consentement, je te plonge la lame de mon couteau dans le cœur. J'ai parlé. *Howgh !*

Je posai la pointe de mon couteau sur sa poitrine. Tangua comprit que je n'hésiterais pas à mettre ma menace à exécution. Il se tut et fixa sur nous ses yeux injectés de sang. Puis, dominant sa colère, il me demanda :

– Mais que veux-tu de moi ?

– Rien d'impossible. Je ne veux pas que tu attaches les Apaches au poteau de torture.

– Tu veux donc que nous leur fassions grâce ?

– Je veux que, tant que je resterai avec vous, vous n'attentiez pas à leur vie.

Malgré la peinture qui recouvrait abondamment son visage, je pus voir que l'Indien était en proie à de violents sentiments contradictoires : colère, haine et joie maligne. Enfin, il parla :

– Soit. Je ferai comme tu me le demandes. J'irai même plus loin si tu acceptes ma proposition.

– Quelle proposition ?

– Tout d'abord, ne crois pas que ton couteau me fasse peur. Tu te garderais bien de me tuer, car mes deux cents guerriers te mettraient en pièces. Je me moque donc de tes menaces. Mais je veux bien renoncer à torturer les Apaches. Bien plus, ils auront la vie sauve, si tu acceptes de lutter pour eux.

– Avec qui ?

– Avec l'un de mes guerriers.

– Et avec quelle arme ?

– Au couteau. Si c'est lui qui te tue, les Apaches mourront avec toi. Si c'est toi le vainqueur, les prisonniers seront épargnés.

– Ils seront libres ?

– Complètement.

Je devinais qu'il avait des idées derrière la tête ou que, tout au moins, il choisirait un de ses guerriers passé maître dans la lutte au couteau. Pourtant, je répondis sans hésiter :

– Convenu. Nous fixerons les conditions et nous fumerons le calumet du serment. Aussitôt nous commencerons la lutte.

Malgré les protestations de Sam, je tombai vite d'accord avec le chef sur les modalités du duel. Nous tracerions un huit sur le sol, deux cercles tangents : les adversaires entreraient chacun dans un des cercles, qu'ils ne devraient pas quitter au cours du combat. L'un d'eux devrait succomber, mais les amis du défunt ne pourraient venger sa mort.

Lorsque nous fûmes définitivement d'accord, j'ôtai les liens du chef et de ses acolytes et fumai avec lui le calumet du serment. Puis les Peaux-Rouges retournèrent vers leurs compagnons pour les mettre au courant.

L'ingénieur en chef et les prospecteurs me couvraient de reproches, mais je n'écoutai même pas leurs récriminations. Sam, Dick et Will me désapprouvaient également.

– Vous auriez pu trouver autre chose, au lieu d'accepter cette proposition diabolique, me fit observer Sam d'un ton désapprobateur. Je vous ai toujours dit que vous agissez trop à la légère.

– Cette affaire vous vexe, mon cher Sam ? lui demandai-je.

– Je crois bien qu'elle me vexe ! Il est presque certain que ce sacré Peau-Rouge va vous faire mordre la poussière d'une façon définitive. Et qu'est-ce que je deviendrai, moi ? J'aurais pourtant besoin pour mes vieux jours d'un greenhorn avec qui me chamailler. Que pourrai-je faire sans vous ?

– Vous en trouverez un autre, mon cher Sam.

– Croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un d'aussi incorrigible, d'aussi parfait dans son genre que vous ? Je suis sûr que non. En tout cas, je vous préviens que, s'il vous arrive la moindre chose, je ferai un malheur. Vous allez voir ce que vous allez voir, ou plutôt vous ne pourrez plus le voir. Et puis, ce qui me met surtout en colère, c'est que vous, qui avez des idées vaguement humanitaires, vous êtes bien capable d'avoir pitié de cette canaille de Peau-Rouge qu'on va vous donner comme adversaire. Je parie que vous hésiterez à le tuer, même si, grâce à un hasard extraordinaire, vous pouvez le faire. Pourtant, il faudra bien que l'un de vous deux disparaisse.

– Rassurez-vous, mon cher, je ne ressentirai pas de pitié pour l'autre, en sachant qu'il n'en aurait pas pour moi. Là-bas, en Europe, des gens se battent en duel pour toutes sortes de vétilles. Ici, par une victoire, je peux sauver une quarantaine de vies humaines, et je sais que je ne me trouve pas en face d'un gentleman, mais d'un voleur de chevaux, assassin à ses heures...

Mais déjà les Peaux-Rouges étaient arrivés. Ils formèrent aux trois quarts un grand cercle dont le dernier segment devait être fermé par les Blancs. Lorsque chacun fut à sa place, Tangua fit un signe, et un guerrier d'une taille herculéenne sortit des rangs des Rouges. D'un geste rapide, il déposa ses armes, à l'exception d'un couteau. Puis il se découvrit le torse, présentant une musculature d'athlète. Le chef le conduisit alors au milieu du cercle et annonça d'une voix ferme qui disait toute sa confiance dans la victoire de son guerrier :

– Voici Metan-Akwa[3], le guerrier le plus fort de la tribu des Kiowas. L'ennemi s'écroule sous ses coups comme l'arbre frappé

---

[3] Le couteau-foudre.

par la foudre. C’est lui qui combattra contre Old Shatterhand, le Visage-Pâle.

– Diable ! chuchota Sam, mais c’est un véritable géant. Du courage, mon ami, ajouta-t-il d’une voix lugubre.

– *Pshaw !*

– Ne faites pas le bravache. Vous êtes mal en point. Il n’y a qu’un moyen de vous en tirer.

– Lequel ?

– Ne laissez pas le combat se prolonger, sans quoi il vous aura par la fatigue. Allez-y tout de suite d’un bon coup. Donnez-moi votre pouls.

Il me tâta le pouls, puis :

– Grâce à Dieu, il est tout à fait normal, dit-il. Vous n’avez pas peur ?

– Il ne manquerait plus que cela ! Je ne pourrais pas me permettre ce luxe dans un moment où il s’agit plus que jamais de conserver du sang-froid. Et maintenant, allons-y, on verra bien si ce Peau-Rouge est invincible.

Je déposai ma veste et ma chemise. Sans doute, rien ne m’y obligeait, mais je ne voulais pas que les Peaux-Rouges pussent croire que mes vêtements me protégeaient contre les coups de mon adversaire. Je remis mes armes entre les mains de mon vieil ami Sam, dont le cœur battait d’émotion si fort qu’on pouvait l’entendre, puis je m’avançai au milieu du cercle.

On traça alors sur le sol un huit assez large, après quoi le chef nous invita à prendre place. Metan-Akwa me considéra d’un air de mépris et déclara :

– Les os de ce chétif Visage-Pâle tremblent déjà de peur. Aura-t-il le courage de se mesurer avec moi ?

À peine avait-il prononcé ces mots que j'occupai le cercle tourné vers le sud. J'avais mes raisons pour choisir, celui-là. J'avais ainsi le soleil dans le dos, alors qu'il aveuglerait mon adversaire. Peut-être mon procédé n'était-il pas très sportif, mais le Peau-Rouge m'avait raillé et avait menti en prétendant que je tremblais de peur. Il méritait largement cette punition.

– Tiens, le Visage-Pâle a osé se mettre en place, ricana le guerrier rouge. Le Grand Esprit le livre à moi, il lui a ravi la raison !

Les Indiens adorent ces entrées en matière, et j'aurais passé à leurs yeux pour un lâche si je n'avais pas répliqué.

– Tu combats avec ta bouche, fis-je, et moi avec mon couteau. Viens ici si tu n'as pas peur.

D'un bond, il fut en face de moi et s'écria :

– Metan-Akwa peur ? Apprends que je ne connais pas ce sentiment. Je te tuerai, chien de Blanc, de mon premier coup de couteau.

– Tais-toi donc, grand lâche ! Ton vrai nom n'est pas Metan-Akwa, mais Avat-Ya[4] !

– Avat-Ya ? hurla-t-il. Le coyote[5] puant ose encore m'insulter. Les vautours mangeront tes tripes !

C'était là une grande imprudence de sa part. Par cette rodomontade, l'Indien m'avait nettement fait comprendre qu'il comptait non pas me donner un coup de couteau au cœur, mais m'ouvrir le ventre. D'ailleurs, la façon dont il tenait son couteau,

---

[4] Grande bouche.

[5] Loup de prairie.

le petit doigt contre le manche et la lame entre l'index et le pouce, était suffisamment éloquente.

J'étais donc renseigné sur son plan de bataille. Il s'agissait maintenant d'en prévoir le moment décisif. Je connaissais bien cette flamme soudaine qui s'allume dans les yeux de tout escrimeur au moment où il porte le coup destiné à lui assurer la victoire. Je fermai à moitié mes paupières pour donner le change à mon adversaire, tout en épiant attentivement le moindre de ses mouvements.

– Vas-y donc, chien, cria-t-il.

– Approche un peu au lieu de bavarder, espèce de mollusque.

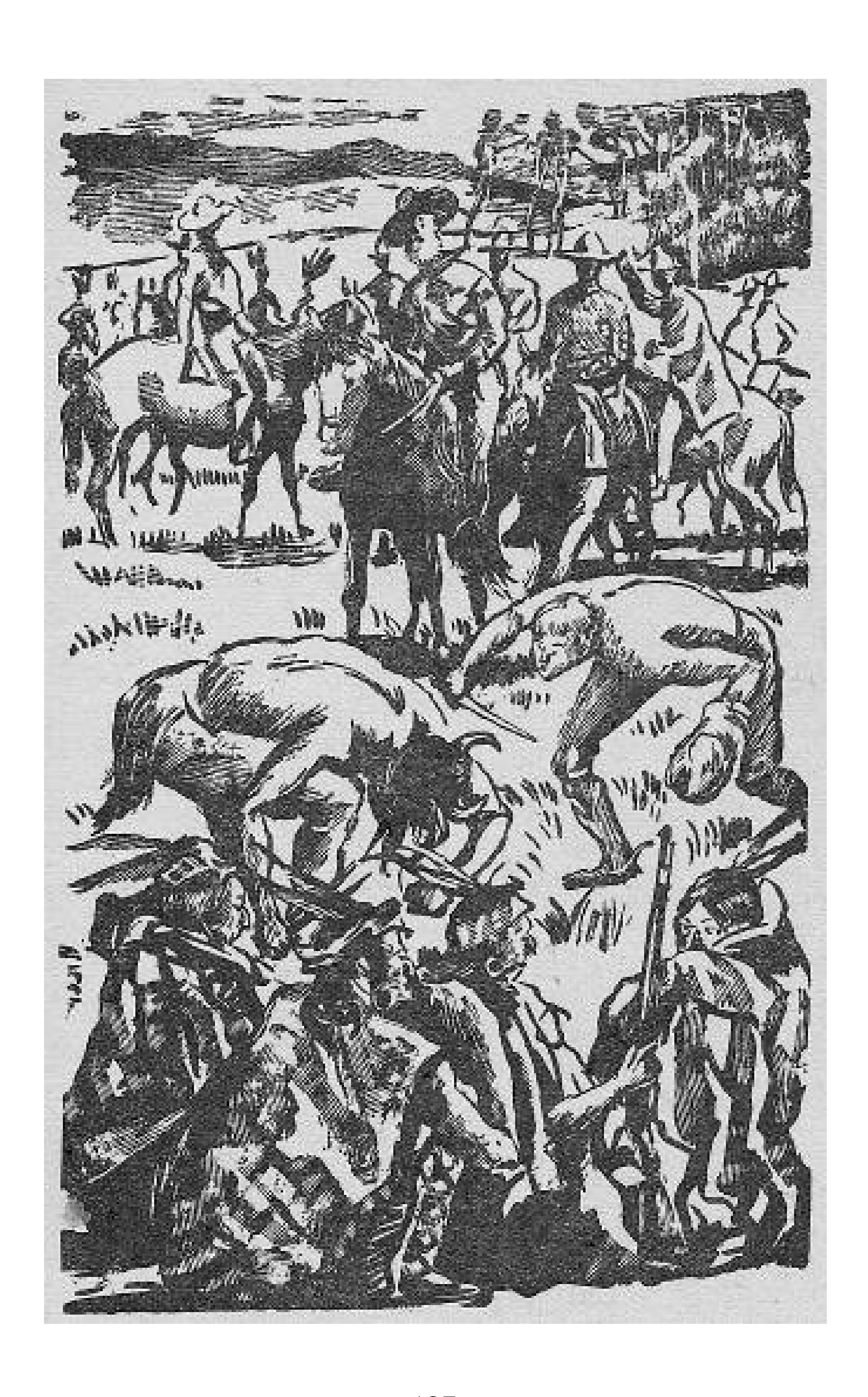
C'était là une grande insulte à laquelle il devait ou bien répliquer immédiatement, ou bien attaquer. Le clignement de ses yeux me fit comprendre qu'il avait choisi la deuxième attitude. Le moment suivant, il redressa son bras dans l'intention de me fendre le corps de bas en haut. Si je ne m'étais pas attendu d'avance à la direction de son geste, c'en aurait été fait de moi. Mais, étant sur mes gardes, je réussis à parer son coup en enfonçant ma lame dans son poignet.

– Chien galeux ! hurla Metan-Awka en laissant tomber son couteau, fou de douleur.

– Et, maintenant, trêve de bavardages, criai-je en levant mon bras...

Une seconde plus tard, mon couteau était fiché dans son cœur !

Je le retirai aussitôt. J'avais si bien visé qu'un flot de sang rouge et chaud jaillit immédiatement de la plaie. Le géant tituba, émit un son inarticulé et s'écroula sur le sol. Il était mort.



Les Indiens poussèrent un rugissement furieux. Seul le chef Tangua restait muet. Il s'approcha du corps de son guerrier, palpa la blessure, puis me fixa d'un regard que je n'oublierai jamais. Son expression trahissait l'effroi, la rage, l'admiration et l'envie. Puis il fit mine de partir.

– Tu vois bien que je suis resté à ma place ; tandis que Metan-Akwa a quitté la sienne… Qui est le vainqueur ?

– C'est toi, dit Tangua d'un ton furieux, et il s'éloigna.

Mais, à peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourna et dit en grinçant des dents :

– Tu es un allié du Mauvais Esprit. Mais notre sorcier va briser le charme et nous aurons ta peau.

– Je me moque de ton sorcier, répliquai-je. En attendant, tiens ta promesse !

– Quelle promesse ? dit-il d'une voix ironique.

– Tu m'as assuré que tu ne tuerais pas les Apaches.

– Nous ne les tuerons pas, c'est entendu.

– Et ils seront libres ?

– Soit. Tangua tient toujours sa parole.

– Alors je m'en vais chercher les prisonniers et couper leurs liens.

– Je le ferai moi-même quand le moment sera venu.

– Le moment est déjà venu puisque je suis vainqueur.

– Tu te trompes. Avons-nous fixé une heure ?

– Non, mais cela va de soi.

– Tais-toi, gronda Tangua. C'est moi qui déciderai de l'heure. Nous ne tuerons pas les Apaches, mais il se peut qu'ils meurent sans que cela soit de notre faute. Il se peut qu'ils meurent d'inanition avant que l'heure de leur libération ait sonné.

– Scélérat ! criai-je, en proie à la colère.

– Chien de blanc ! Encore un mot et...

Il ne put terminer sa phrase, effrayé sans doute par l'expression de mon visage. Enfin, il haussa les épaules et rejoignit ses guerriers.

Ce n'est qu'alors que je quittai mon cercle et m'approchai de Sam. Celui-ci n'avait rien pu comprendre de ma conversation avec le chef, tant les Indiens faisaient de tapage. Il me saisit dans ses bras et cria d'une voix pleine d'admiration :

– Dieu vous protège, mon ami, Dieu vous protège ! Vous revenez de l'antichambre de la mort. Quel gaillard ! Non ; mais quel gaillard ! Il n'a jamais vu de buffle et il trouve le moyen de tuer le chef du troupeau ! Il n'a jamais vu d'ours gris et il abat d'un coup de couteau le grizzli le plus redoutable ! Il n'a jamais vu de mustang et capture ma Mary ! Et le voilà qui triomphe, sans une égratignure, de l'assassin rouge le plus dangereux. Je vous félicite de tout mon cœur. Vous avez vraiment de la chance. Et vous avez obtenu ce que vous désiriez : la liberté et la vie des prisonniers Apaches.

– Malheureusement non. Le chef Kiowa est un fourbe. Il refuse de tenir sa parole.

– Je m'en étais douté. Que vous a-t-il dit ?

Je répétai les paroles de Tangua, et Sam, mis en colère, se précipita immédiatement vers le parjure pour lui demander des explications. Pendant ce temps, je m'habillai et repris mes armes. Quelques minutes plus tard, Sam revint encore plus exaspéré et déclara :

– Cette fripouille voudrait, en effet, se dérober à ses obligations. Mais je crois, si je ne m'abuse, que ça lui coûtera cher. Hihihihihi ! Je trouverai bien un moyen de le faire chanter à ma manière. À propos, que pensez-vous de tout cela ?

– De quoi ?

– De ce combat au couteau ?

– Je pense que vous ne devez pas être trop mécontent de moi.

– Ce n'est pas de cela que je parle. Mais, n'est-ce pas, si je ne m'abuse, jusqu'ici, vous n'aviez jamais encore tué personne ?

– Non, jamais.

– Eh bien ! quelle impression cela vous fait-il ? C'est cela que je voudrais savoir.

– *Hmm !* À vrai dire, ce n'est pas une sensation très agréable. Je n'ai pas envie de recommencer. Je sens quelque chose en moi, comme des remords de conscience.

– Il ne faudrait pas que vous vous fassiez du mauvais sang. Dans ces parages, il peut vous arriver presque tous les jours d'être obligé de supprimer quelqu'un pour sauver votre peau. Et dans ce cas... Tonnerre de Dieu ! L'occasion ne s'est pas fait attendre, cria-t-il. Voilà les Apaches qui reviennent. Qu'est-ce que nous allons voir comme sang ! La danse commence, messieurs !

De l'endroit où étaient gardés les prisonniers, on entendit monter le cri de guerre strident de la tribu des Apaches.

– Hiiiiii !

Contrairement à toutes nos prévisions, Intchou-Tchouna et Winnetou étaient déjà de retour avec le gros de la tribu. Ayant compris la situation, Tangua s'écria :

– L'ennemi a attaqué nos frères ! Allons leur porter secours !

Il voulut se précipiter vers les buissons, mais Sam l'arrêta :

– Reste là où tu es. Tu crois que les Apaches sont assez sots pour n'attaquer que tes gardes sans chercher à savoir où vous êtes ? Prépare-toi plutôt à te défendre et...

Il ne put achever, car le cri terrifiant des Apaches retentit tout près de lui. Sous le couvert des buissons, les Indiens nous avaient presque cernés. Tout à coup, nous les vîmes surgir des fourrés environnants et foncer dans notre direction. Les Kiowas tirèrent une salve sans pouvoir interrompre leur course. Le moment suivant, les assaillants étaient déjà arrivés près de nous.

Un combat effroyable commença. L'ingénieur en chef et les trois prospecteurs, qui se défendaient à coups de revolver, furent immédiatement abattus. Ce fut pour moi un terrible spectacle. J'essayai de crier aux Apaches que nous étions leurs amis, mais en vain. Ils nous attaquèrent à coups de couteau et de tomahawk. Bon gré, mal gré, il fallut nous défendre. Nous en fîmes tomber quelques-uns à coups de crosse, de sorte que nous réussîmes à faire reculer les assaillants.

Je jetai un coup d'œil circulaire. Tous les Kiowas étaient entourés d'Apaches et se défendaient comme de beaux diables. Pourtant, l'issue de la bataille ne pouvait plus faire de doute. Sam s'en rendit compte sur-le-champ et nous cria :

– Gagnez le fourré en vitesse !

Je me dirigeai, en effet, vers le fourré ; mais, avant que j'aie pu l'atteindre, je vis Intchou-Tchouna en surgir.

– Le voleur de terre ! s'exclama-t-il en me voyant, et il m'attaqua avec la crosse de son fusil incrustée d'argent.

Je lui criai que je n'étais pas un ennemi, mais cela ne fit qu'accentuer sa colère. Il ne me restait qu'à me défendre. Je jetai mon « tueur d'ours », échappai à son coup, le saisis à la gorge et, d'un geste rapide, le frappai à la tempe. Il poussa un cri rauque et s'affala.

– Intchou-Tchouna, le chef des Apaches ! J'aurai son scalpe, cria une voix derrière moi.

Je me retournai et vis Tangua qui venait de surgir de je ne sais où, un couteau à la main.

Je saisis son bras et lui dis d'un ton péremptoire :

– À bas les pattes ! C'est moi qui l'ai vaincu et non pas toi.

– Tais-toi, chien galeux, hurla-t-il. Je ne te parle pas. Le scalpe d'Intchou-Tchouna est à moi. Lâche mon bras, sinon...

Et, d'un geste rapide, il me blessa au poignet gauche. Je me jetai sur lui et réussis à le terrasser. Puis, je me penchai sur Intchou-Tchouna. Le sang de ma blessure tombait sur son visage. À ce moment, j'entendis un bruit derrière moi et m'écartai instinctivement. Ce mouvement me sauva la vie, car un coup terrible destiné à ma tête s'abattit sur mon épaule. C'était Winnetou qui, voyant le visage ensanglanté de son père, le croyait déjà mort.

Il jeta son fusil, sortit son couteau et se précipita sur moi. Je me trouvais en bien mauvaise posture. Le coup de crosse avait paralysé mon bras gauche déjà affaibli par sa blessure et entravait la liberté de mes mouvements. J'aurais voulu expliquer la situation à Winnetou, mais je n'en avais pas le temps. Son couteau m'aurait transpercé le cœur si je n'avais pas fait, au moment opportun, un bond de côté. Ainsi, le couteau glissa sur la fameuse boîte à sardines contenant mes papiers et, en remontant, me traversa la mâchoire et la langue. L'instant d'après, je vis l'Indien brandir de nouveau son couteau pour m'achever. L'instinct de conservation décupla alors mes forces et je parvins

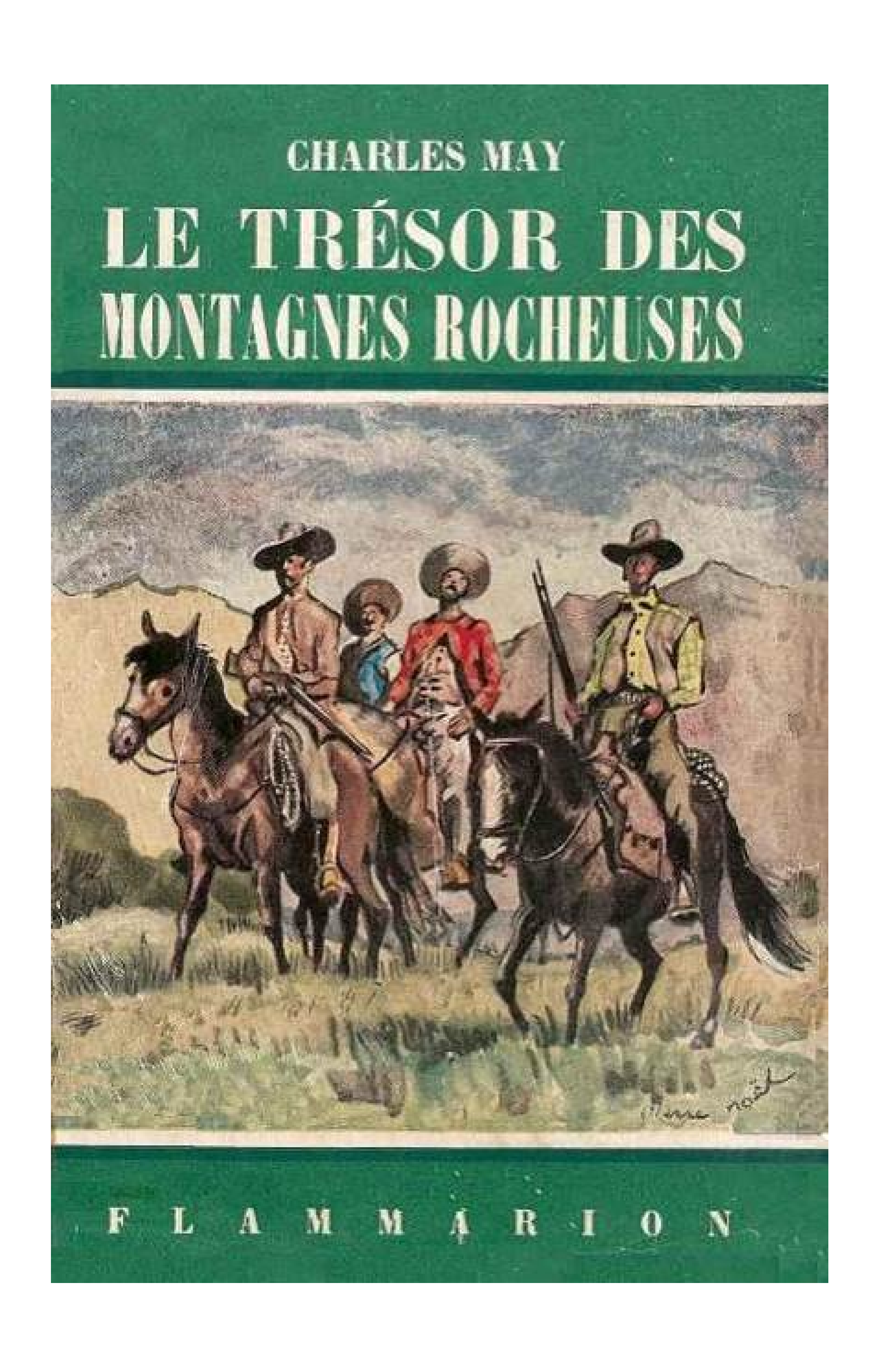
à saisir sa main avec une telle violence que la douleur lui fit lâcher son arme. Puis, d'un geste brusque, je le jetai par terre. Il tomba le visage contre le sol. Sans perdre une minute, j'appuyai mon genou sur ses épaules.

Une lutte farouche s'engagea aussitôt entre nous. Winnetou était souple comme un serpent et puissant comme un fauve. Jamais auparavant il n'avait été vaincu, et il ne devait plus l'être par la suite. J'aurais pu alors lui expliquer en deux mots la situation, mais le sang m'étouffait et je ne pus émettre que des sons inarticulés. Winnetou bandait tous ses muscles ; pourtant il ne put échapper à mon étreinte. Je serrai violemment sa gorge jusqu'à ce que sa respiration s'arrêtât. Cependant je ne voulais pas l'étrangler. Je lâchai donc prise et il en profita aussitôt pour redresser la tête. Je lui assenai alors deux ou trois coups de poing qui l'étourdirent. Je l'avais vaincu, lui, l'invincible.

Je respirai profondément. Ma bouche était pleine de sang et je dus la garder ouverte pour ne pas être étouffé. Mes blessures du menton et de la langue saignaient abondamment. Je tentais de me redresser quand, tout à coup, j'entendis un cri d'Indien. Au même instant, un coup violent s'abattit sur ma tête, et je perdis immédiatement connaissance…

Je tombai, inanimé, entre les mains des Apaches.

LE TRÉSOR DES MONTAGNES ROCHEUSES



CHAPITRE PREMIER

« JOURNÉE DE PRINTEMPS. »

Lorsque je repris mes esprits, la soirée était déjà avancée. Au premier moment, je crus encore dormir. J'avais la sensation d'être couché dans le lit d'un moulin à eau dont mon corps entravait la roue. De plus en plus la meule pesait sur moi et semblait vouloir bientôt m'écraser. Chacun de mes membres me faisait terriblement mal, surtout ma tête et mon épaule. Ma tête bourdonnait encore sous l'effet du coup de crosse que j'avais reçu et une douleur aiguë m'élançait l'épaule, là où Winnetou m'avait frappé. Le sang dégouttait de ma blessure et ma bouche en était pleine. Je manquai même d'étouffer. Tout à coup, j'entendis un gémissement affreux, suivi de râles rauques, et je revins complètement à moi... C'est moi-même qui avais poussé ce gémissement et ces râles.

– Grâce à Dieu, le voilà qui bouge !

Je reconnus la voix de Sam.

– Il ouvre les yeux, il vit ! cria Parker, joyeux.

Oui, je venais d'ouvrir les yeux. Cependant le spectacle qui s'offrait à ma vue n'était guère réconfortant. Nous étions toujours à l'endroit où la bataille s'était déroulée. Autour des feux, plusieurs centaines d'Apaches étaient rassemblés. Ils étaient peut-être cinq cents et beaucoup parmi eux étaient blessés. Alignés dans l'herbe gisaient inertes deux rangs de guerriers Indiens, Apaches et Kiowas. Je pus compter quatorze cadavres d'Apaches et une trentaine de Kiowas. Ceux qui n'étaient pas morts ou grièvement blessés parmi ces derniers étaient attachés aux arbres. Je reconnus parmi eux leur grand chef Tangua.

L'ingénieur en chef et les trois prospecteurs avaient disparu ; ils avaient été tués dans la lutte contre les assaillants.

Non loin de moi, je pus voir un homme pieds et poings liés, dont le corps était enroulé en cercle selon une méthode de torture en faveur sous l'Inquisition. C'était Rattler, que les Apaches avaient épargné pour mieux lui faire expier le meurtre de Klekih-Petra ; quant à ses compagnons, ils avaient tous péri dans la bataille. Rattler se tordait de douleur et gémissait si fort que, malgré toute sa cruauté, j'eus pitié de lui.

J'avais les poings et les pieds liés, comme Parker et comme Stone, qui étaient allongés à ma gauche. À ma droite, se trouvait Sam, les jambes attachées, la main droite maintenue en arrière, et dont seule la main gauche avait été laissée libre.

– Rendons grâce au ciel de votre retour dans ce monde, dit mon bon vieux Sam en me caressant le visage avec sa main libre. Qui donc vous a arrangé de la sorte ?

Je ne pouvais répondre que par des paroles courtes et saccadées à voix si basse que Sam avait toutes les peines du monde à me comprendre.

– Intchou-Tchouna... m'a attaqué... Winnetou m'a blessé au menton et... à la langue... Coup de crosse... à l'épaule... et à la tête... Je ne sais qui...

Le reste s'étouffa dans un flot de sang. Je gisais dans une véritable mare.

– Diable, qui l'aurait cru ? s'écria-t-il... J'ai tâché d'expliquer à Intchou-Tchouna que j'étais un ami des Apaches et que nous avions l'intention de les libérer, lui et son fils. Mais il m'a ri au nez ; pourtant, grâce à Winnetou, on a coupé les liens de ma main gauche afin que je puisse vous venir en aide. C'est lui d'ailleurs qui vous a pansé, sans cela vous ne vous seriez réveillé que dans l'autre monde, si je ne m'abuse. Vos blessures sont-elles profondes ?

– Ma... langue... transpercée... bégayai-je.

– Tonnerre ! Ça alors, ça n'est pas commode ! Je préférerais que ce soit moi, car un vieil ours de mon espèce s'en tire plus facilement qu'un quelconque greenhorn qui n'a jamais vu d'autre sang que celui des boudins ! Dommage qu'on ne puisse pas vous panser la blessure de la langue. Enfin, je vais bien trouver le moyen de...

Je n'en entendis pas davantage ; je perdis de nouveau connaissance.

Lorsque je revins à moi, je sentis que je ne reposais plus sur le sol. J'entendis un galop de cheval et j'ouvris les yeux. J'étais couché sur la fourrure du grizzli que j'avais tué, tendue en guise de hamac entre deux chevaux. Ma bouche était enflée et pleine de sang caillé. J'aurais voulu cracher, mais j'en étais incapable.

En proie à une soif torturante, je tentai de réclamer de l'eau, mais je ne pus émettre un son. L'instant d'après, j'étais à nouveau évanoui.

Je soutenais une lutte interminable avec des Indiens, puis j'étais attaqué par les ours et les buffles. Je chevauchais dans une steppe immense et aride, je planais au-dessus d'une mer infinie... Parfois, de loin, de très loin, me parvenait la voix de Sam. De temps à autre, je sentais se poser sur moi des yeux au regard velouté : c'était Winnetou. Puis j'étais mort, mis en bière et enterré. J'entendais les mottes de terre rouler sur mon cercueil.

Je restai enfermé dans ce cercueil pendant très longtemps. Enfin le couvercle s'ouvrit, se leva lentement et disparut. Je vis la voûte aveuglante du ciel sans nuage. Les quatre parois de ma tombe s'étaient évanouies. Je portai la main à mon front et...

– Il ressuscite, il ressuscite, il revient de chez les morts ! s'écria Sam.

Je tournai légèrement la tête.

– Vous avez vu, il a porté sa main à sa tête et maintenant il vient de tourner les yeux ! cria encore le petit vieux.

Il se pencha sur moi. Son visage rayonnait au milieu de la broussaille de poils qui le couvrait.

Je voulus répondre, mais je n'y parvins pas, tant ma langue était lourde. Je me contentai donc de faire un signe de tête.

– Vous entendez ce que je dis ? continua Sam.

J'acquiesçai de la tête.

– Venez par ici, les gars !

Le visage barbu disparut et à sa place surgirent bientôt ceux de Stone et de Parker. Des larmes de joie brillaient dans les yeux de ces braves garçons.

– Vous n'avez pas soif ou faim ? demanda Sam. Savez-vous combien de temps vous êtes resté sans rien prendre ?

Je secouai faiblement la tête.

– Eh bien ! cela fait trois semaines entières ! Vous avez eu une fièvre de cheval, puis une attaque de tétanos. Les Apaches voulaient déjà vous enterrer, mais je me refusais à admettre que vous étiez mort et je les ai tant et si bien suppliés que Winnetou a parlé lui-même à son père et que celui-ci a donné ordre de ne vous enterrer que quand votre corps commencerait à se décomposer.

Tout à coup, j'entendis des pas. Une main puissante s'empara de mon bras et je reconnus la voix de Winnetou.

– Vous ne vous trompiez pas ? Sam Hawkens. Old Shatterhand a vraiment repris ses esprits ?

– Mais oui, mais oui. Nous l'avions bien vu tous les trois. Il a même répondu à nos questions et a hoché plusieurs fois la tête.

– Alors, c'est vraiment un miracle. Mais peut-être aurait-il mieux valu pour lui qu'il ne se réveillât pas. Il n'est revenu à la vie que pour connaître une nouvelle mort. Il sera attaché avec vous au poteau de torture.

– Mais il est l'ami des Apaches !

– Ta langue est mensongère. Tu ne me dis tout cela que pour échapper au poteau. Nous savons que vous êtes pour nous des ennemis plus perfides que les Kiowas eux-mêmes.

– Je regrette que Old Shatterhand se soit de nouveau évanoui, dit Sam. S'il possédait ses esprits et s'il pouvait parler, il t'expliquerait que j'ai dit la vérité.

– Oui, parce que c'est un menteur comme toi. Les Visages Pâles sont tous des menteurs. Je n'en ai connu qu'un seul dont le cœur abritait la vérité, c'était Klekih-Petra. Cet Old Shatterhand a failli tromper ma confiance. J'avais admiré son courage et sa force. Son regard semblait sincère et je croyais l'aimer. Mais j'ai appris ensuite que c'était un voleur de terre comme les autres. Pourquoi le Grand Esprit a-t-il donné tant de force à un homme dans la poitrine duquel bat un cœur mensonger ?

Jusque-là tous mes efforts pour soulever mes paupières étaient restés vains, mais, en entendant Winnetou proférer ce sévère jugement, je parvins à ouvrir les yeux et je le vis près de moi.

– Tiens, le voilà qui ouvre les yeux, cria Sam.

Winnetou se retourna, plongea son regard dans le mien, puis me demanda :

– Peux-tu parler ?

Je secouai négativement la tête.

– Tu souffres ?

Même réponse.

– Eh bien ! sois donc sincère. Quand on revient de la mort, on ne ment pas. Est-il vrai que vous quatre, vous vouliez nous sauver, comme Sam le prétend ?

Je fis à deux reprises un signe affirmatif de la tête.

Il eut un geste dédaigneux de la main et cria, en proie à une évidente nervosité :

– Mensonges, encore des mensonges ! Tu mens devant la tombe. Si tu m'avais avoué la vérité, si ton âme n'était pas irrémédiablement vile, j'aurais encore supplié mon père Intchou-Tchouna de te laisser en vie. Mais tu n'es pas digne de ma confiance et tu périras. Nous allons te soigner afin que tu sois bien portant et fort pour supporter longtemps les tortures qui t'attendent.

Je ne pus garder plus longtemps les yeux ouverts, mes paupières retombèrent malgré moi. Oh ! si j'avais pu parler !

Mais Sam insistait.

– Nous avons pourtant prouvé d'une manière indiscutable que nous étions de votre côté ! Les Kiowas voulaient torturer vos guerriers et Old Shatterhand a accepté de lutter avec Metan-Akva pour le sauver. Il a risqué sa vie pour vous et maintenant, vous voulez, en remerciement, le mettre au poteau de torture !

– Vous n'avez rien prouvé et toutes vos paroles ne sont que des mensonges.

– Mais Tangua lui-même te dirait...

– Tangua a juré par le Grand Esprit que c'est le contraire qui est vrai. C'est lui que je crois et non pas vous. Je te répète ce

que j’ai déjà dit à Old Shatterhand. Si vous aviez tout avoué, je serais intervenu en votre faveur auprès de mon père. Mais, comme vous ne l’avez pas fait, vous allez partager le sort de Rattler.

Il parlait sur un ton passionné que je, ne devais entendre chez lui que rarement par la suite. Notre sort lui tenait évidemment plus à cœur qu’il n’aurait voulu le montrer.

– Jusqu’ici vous avez joui d’une plus grande liberté que les autres prisonniers, dit-il. Mais vous n’êtes pas dignes d’indulgence et désormais vous serez soumis au même régime qu’eux. Le blessé n’a plus besoin de vous. Suivez-moi, je vous indiquerai l’endroit que vous ne devrez plus quitter.

– Nous sommes en ton pouvoir et il ne nous reste qu’à t’obéir. Mais quand pourrons-nous revoir Old Shatterhand ?

– Le jour de votre mort.

– Pas avant ?

– Non.

– Alors permets-nous au moins de prendre congé de lui avant de le quitter.

Sam me serra affectueusement la main, puis je sentis la broussaille de sa barbe s’approcher de mon visage. Il m’embrassa. Enfin mes camarades s’éloignèrent avec Winnetou et je restai seul un moment. Ensuite des Apaches vinrent me chercher et me transportèrent je ne sais où, car j’étais de nouveau retombé dans ma torpeur.

Lorsque je repris conscience, je me trouvais entre quatre murs de pierre. La porte de la pièce était grande ouverte et la lumière pénétrait à profusion. J’étais couché sur des peaux de grizzlis et couvert d’une très jolie couverture indienne. Dans un coin, près de l’entrée, se tenaient deux femmes qui étaient à la fois mes gardes et mes infirmières. La vieille était laide comme

une sorcière, ainsi que la plupart des squaws d'un certain âge. C'est là la conséquence d'une vie de travail sans répit, car les femmes sont astreintes chez les Indiens aux besognes les plus pénibles, alors que les hommes ne vivent que pour la chasse et passent le reste du temps à ne rien faire.

Mais la plus jeune de mes gardes était belle, très belle. Habillée à l'européenne, elle aurait sûrement fait sensation dans n'importe quel salon. Contrairement aux autres femmes indiennes qui aiment se parer de perles de verroterie et de médailles de pacotille, elle ne portait aucun bijou. Ses nattes épaisses et lourdes, d'un noir bleu à reflet, lui tombaient jusqu'aux genoux. Ses cheveux me rappelaient ceux de Winnetou, avec qui elle avait d'ailleurs un air de parenté indiscutable. Comme lui, elle avait de sombres yeux de velours abrités sous une épaisse rangée de cils noirs. L'ovale délicat de son visage n'était pas gâté par ces pommettes saillantes, si communes chez les Indiens. Son nez fin donnait à son profil un air plus grec que peau-rouge. Elle devait avoir dix-huit ans et j'aurais parié que c'était la sœur de Winnetou.

Je me dressai sur mon séant. Oui, je me redressai ! Je n'éprouvai même pas une difficulté trop grande à y parvenir.

La vieille s'aperçut la première de mon geste et, me désignant à sa compagne, s'écria :

– *Uff ! A guan inta – hinta !*

Uff ! était une exclamation de surprise et *aguan inta-hinta* voulait dire : « Il est éveillé. » La jeune fille abandonna son ouvrage – elle était en train de broder une ceinture, – se leva et s'approcha de moi.

– Tiens, tu ne dors plus, me dit-elle dans un anglais fort correct qui me surprit. As-tu besoin de quelque chose ?

– Oui, et même de plusieurs choses, dis-je avec effort.

Que j'étais heureux d'entendre de nouveau le son de ma propre voix ! Évidemment elle avait une sonorité étrangère. Je parlais sur un ton étouffé et sifflant, mais enfin je parlais, alors que pendant trois semaines je n'avais pu prononcer une parole.

– Parle plus bas ou fais-toi comprendre par signes, me dit-elle, Nso-Tsi[6] voit que tu souffres quand tu parles.

– Tu t'appelles Nso-Tsi ? demandai-je.

– Mais oui.

– Eh bien ! rends grâce à celui qui t'a donné ce nom. Tu es belle comme une journée de printemps, embaumée par le parfum des premières fleurs.

La jeune fille rougit légèrement et me demanda :

– Mais que désires-tu donc ?

– Dis-moi d'abord qui m'a confié à toi.

– Winnetou, mon frère.

– J'aurais deviné que tu étais sa sœur, car tes traits ressemblent beaucoup à ceux du jeune guerrier.

– Tu as voulu le tuer.

C'était à moitié un reproche, à moitié une question.

Elle me fixait d'un air interrogateur comme si elle avait voulu lire dans mon âme.

– Je ne voulais pas le tuer, répondis-je sincèrement.

---

[6] Journée de printemps.

Le regard sombre de la jeune fille plongea dans le mien, puis elle dit :

– Il ne te croit pas et comme je suis sa sœur... Ta blessure te fait-elle encore souffrir ?

– Pas maintenant.

– Peux-tu déjà avaler quelque chose ?

– Je vais essayer. Pourrais-tu me donner un peu d'eau ?

– Bien volontiers, je vais t'en apporter.

Elle sortit en compagnie de la vieille et je restai là, seul, à réfléchir. Comment était-ce possible ? Winnetou me considérait comme un ennemi et pourtant il m'avait confié aux soins de sa sœur.

Bientôt les deux femmes revinrent. La plus jeune portait à la main une cruche d'argile brune comme les Indiens en fabriquent, pleine d'eau fraîche. Mais Nso-Tsi me croyait encore trop faible pour boire tout seul et elle porta elle-même la cruche à mes lèvres. J'avalai le liquide avec beaucoup de peine et ressentis une douleur atroce, mais il fallait que je réapprisse à boire. À petites gorgées, je vidai toute la cruche.

Cette eau rafraîchissante me fit un bien immense. Nso-Tsi s'en aperçut, car elle me dit :

– Cela va mieux, n'est-ce pas ? Tu es sans doute bien faible. Tu as besoin de nourriture. Veux-tu te laver un peu la figure ?

– Je ne sais pas si j'en aurai la force.

– Essaye toujours.

La vieille squaw m'apporta une écorce de citrouille pleine d'eau. Nso-Tsi la posa près de ma couche, puis me donna une serviette de raphia. J'essayai de me laver, mais j'étais encore trop faible. La jeune Indienne trempa alors la serviette dans

l'eau et en frotta la figure de celui qu'elle croyait l'ennemi mortel de son frère.

Cependant, je jetai un coup d'œil dans l'eau et j'eus un recul effrayé. J'avais vu s'y refléter une véritable tête de mort.

– C'est un miracle si je vis encore ! m'écriai-je.

– Mais oui, Winnetou l'a dit. Le Grand Esprit t'a doué d'un organisme extraordinairement robuste, car un autre n'aurait pas supporté blessé comme tu l'étais, un voyage de cinq jours pour venir jusqu'ici.

– Un voyage de cinq jours ? Où sommes-nous donc ?

– Dans notre pueblo[7], au bord du Rio Pecos.

– Et que sont devenus les Kiowas prisonniers ?

– Ils sont là, eux aussi. En réalité, on aurait dû les tuer ; une autre tribu n'aurait pas manqué de les torturer jusqu'à la mort, mais nous sommes des disciples de Klekih-Petra et nous répugnons à la violence. Si les Kiowas nous paient une rançon, nous les laisserons retourner chez eux.

– Et où sont mes trois camarades ?

– Dans un cachot, où ils sont enchaînés. Mais, rassure-toi, ils ne manqueront de rien, car celui qui doit mourir sur le poteau de torture doit être fort pour supporter longtemps les souffrances avant de rendre le dernier soupir.

– Alors, vous êtes décidés à les faire mourir ?

– Mais oui.

– Moi aussi, sans doute ?

---

[7] Enceinte fortifiée des Indiens.

– Toi aussi.

Sa voix n'exprimait pas le moindre regret. Cette belle jeune fille était-elle insensible au point de n'être nullement touchée par les tortures les plus cruelles infligées à des êtres humains ?

– Winnetou viendra-t-il ici ? demandai-je pour changer de conversation.

– Non, il ne viendra pas.

– Pourtant je voudrais lui parler.

– Je pourrais peut-être lui transmettre ce que tu as à lui dire.

– Non, merci. Si Winnetou est trop fier pour m'adresser la parole, je suis trop fier, moi aussi, pour lui déléguer un messager.

– Tu ne le reverras que le jour de ta mort… Et maintenant nous partons. Si tu as besoin de quelque chose, appelle-nous.

Elle me donna un petit sifflet d'argile et sortit.

Inutile d'ajouter que ma conversation avec Nso Tsi ne s'était pas poursuivie avec autant de facilité que je la rapporte ici. Je parlais très lentement, arrêté à chaque instant par la douleur. Cet entretien m'avait fatigué à tel point que je m'endormis dès que la jeune fille fut sortie de la chambre.

Lorsque, quelques heures plus tard, je me réveillai, je mourais de soif et de faim. Je portai le sifflet à ma bouche et aussitôt la vieille s'encadra dans l'ouverture de la porte. Par des signes, je lui fis comprendre que je voulais me restaurer, après quoi elle disparut.

Bientôt Nso-Tsi arriva avec un plat d'argile contenant de la bouillie de maïs et une sorte de cuiller. Elle s'agenouilla près de mon lit et me donna à manger comme à un petit enfant.

À chaque cuillerée j'avais envie de pousser un cri de douleur. Pourtant je parvins à me dominer, mais malgré moi les larmes me jaillissaient des yeux. Nso-Tsi se rendit compte que je luttais désespérément contre la douleur et, lorsque j'eus fini la dernière cuillerée, elle me dit :

– Tu es si faible que tu ne peux pas te tenir debout et pourtant tu es courageux comme un héros. Quel dommage que tu ne sois pas né Apache au lieu d'être un Visage Pâle menteur !

– Je ne mens jamais, tu t'en rendras compte un jour.

– Je voudrais bien te croire, mais je n'ai connu qu'un Visage Pâle qui ait toujours dit vrai : Klekih-Petra. Son corps était difforme, mais il avait l'esprit clair comme le jour et son cœur était bon. Vous l'avez tué sans qu'il vous ait fait du mal et vous allez expier ce crime en mourant à votre tour. Vous serez enterrés en même temps que lui.

– Comment ? Il n'est pas encore enterré ?

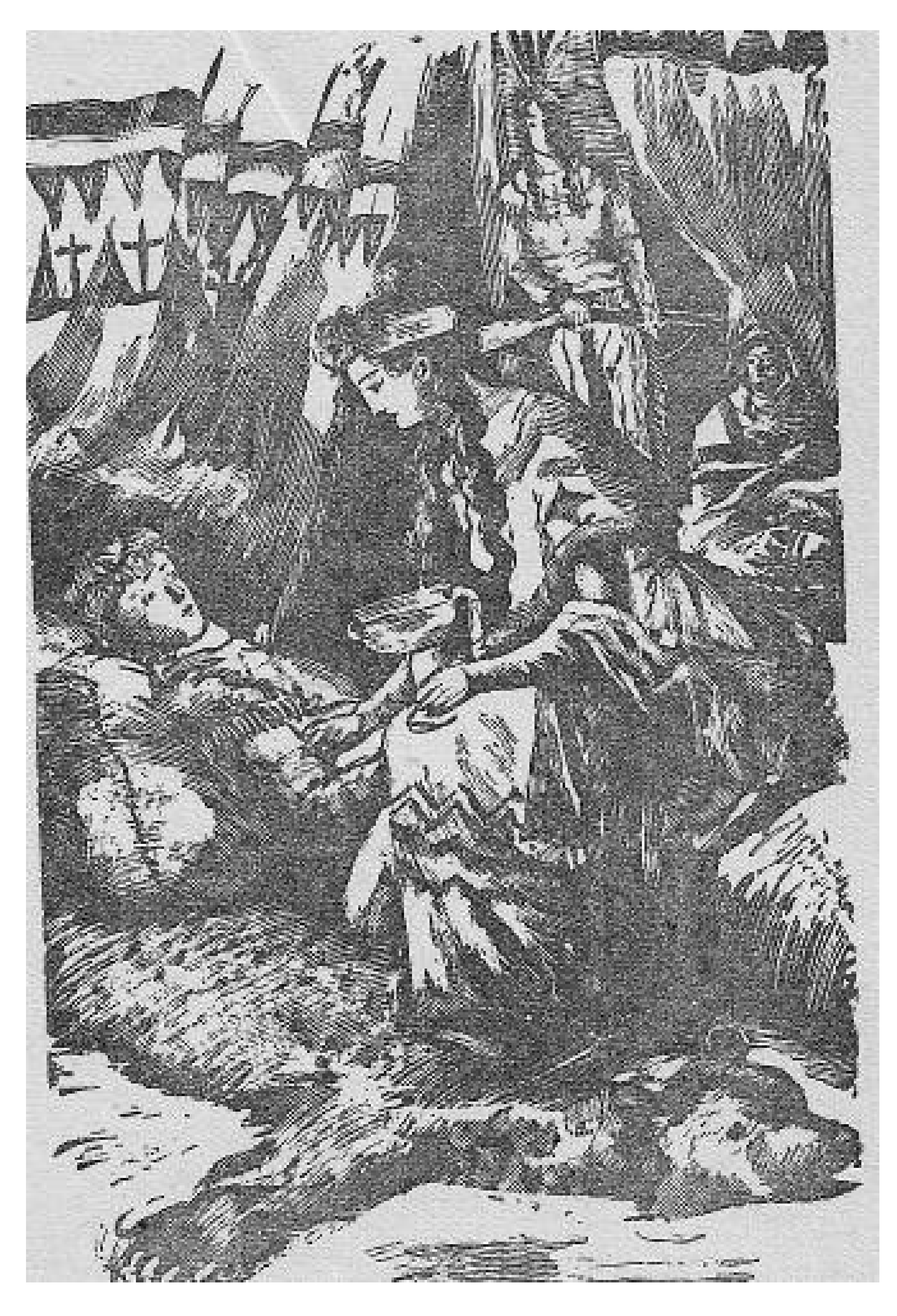
– Son corps repose dans un cercueil où l'air ne peut entrer. Tu le verras d'ailleurs peu avant ta mort.

Après ces paroles de consolation, elle partit. À vrai dire, aussi menaçantes qu'elles fussent, ces perspectives ne me firent pas peur. N'avais-je pas une preuve irréfutable de notre sollicitude pour les Apaches : la mèche de cheveux de Winnetou que j'avais coupée lorsque je l'avais fait évader.

Mais l'avais-je réellement ? Ne me l'avait-on pas dérobée ? Un frisson me parcourut en songeant à cette éventualité. Jusque-là je ne m'étais même pas demandé si j'avais été fouillé par les Indiens.

Les vêtements avec lesquels j'avais été fait prisonnier se trouvaient près de moi. J'étendis la main et pus les atteindre. D'un geste fébrile, je fouillai mes poches et je ne fus pas peu surpris de constater que rien ne me manquait, exception faite de

mes armes. Je sortis ma boîte à sardines : elle contenait toujours mes notes et aussi la mèche de Winnetou…



Vers le soir, Nso-Tsi revint m'apporter à boire et à manger. À ma grande joie, je m'aperçus que je pouvais déjà me nourrir seul sans avoir besoin de son aide.

Je profitai de sa présence pour lui demander comment il se faisait qu'on n'avait pas fouillé mes poches.

– C'est un ordre de Winnetou, dit-elle en haussant les épaules.

– Sais-tu pour quelles raisons ?

– Je l'ignore. Mais, à propos, je peux t'annoncer une bonne nouvelle.

– Vraiment ?

– J'ai voulu informer tes camarades que tu allais mieux et que bientôt tu serais en bonne santé. Celui qu'on appelle Sam Hawkens m'a demandé alors de te transmettre quelque chose qu'il avait confectionné pendant les trois semaines qu'il a passées à te soigner.

– Tiens, quoi donc ?

– J'ai demandé à Winnetou si je pouvais te l'apporter et il m'en a donné l'autorisation. Tu dois sans doute être un homme très fort et très courageux pour avoir osé attaquer au couteau le terrible grizzli. Sam Hawkens m'a tout raconté.

Elle me tendit un collier confectionné par Sam avec les dents et les ongles du grizzli et où se trouvaient même les deux bouts des oreilles de la bête.

– Comment est-il arrivé à faire cela ? demandai-je étonné. On lui avait donc laissé son couteau ?

– Non. Tu es le seul à qui on n'ait rien pris. C'est Winnetou qui lui a fourni les instruments nécessaires à la confection de ce

collier. Mets cette parure, car tu n'as plus beaucoup de temps pour t'en réjouir.

Elle prit le collier de ma main et l'attacha à mon cou. Je ne devais jamais m'en séparer dans le Wild West.

– Ce n'était pas urgent de me l'apporter aujourd'hui, dis-je à la belle Indienne. J'espère vivre encore de longues années en excellente santé.

– Tu fais erreur. Tu n'as plus que très peu de temps à vivre.

– Je ne le crois pas. Vos guerriers ne me mettront pas à mort.

– Mais si, telle est la décision du Conseil des Anciens.

– Ils changeront bien de décision quand ils apprendront que j'ai toujours été l'ami des Apaches. Je saurai le prouver.

– Prouve-le donc si tu peux. Je serais heureuse d'apprendre que tu n'es pas un fourbe. Dis-moi tout pour que je puisse en faire part à mon frère.

– Qu'il vienne me trouver et je lui fournirai des preuves.

– Il ne viendra pas.

– Alors il ne saura rien. Je n'ai pas l'habitude de mendier l'amitié. Et non plus de me servir d'intermédiaire dans un cas pareil.

– Vous êtes des hommes rudes, vous, autres, guerriers ! Je t'aurais volontiers apporté le pardon de Winnetou... Mais il ne te pardonnera pas.

– Je n'ai pas besoin de son pardon, car je n'ai rien fait qui demande à être pardonné. Et je suis sûr qu'un jour tu en conviendras toi-même.

Je prononçai ces paroles d'un ton si convaincu que Nso-Tsi ne protesta plus. Elle partit.

Je dormis profondément toute la nuit et, le lendemain matin, je me sentais déjà beaucoup mieux. On m'apporta six fois à manger, toujours de la bouillie de maïs. Le lendemain et le surlendemain, je fus soumis au même régime, jusqu'au jour où je pus manger enfin quelque chose de plus consistant.

Mon état général s'améliorait de jour en jour. Le squelette que j'étais commençait à se couvrir de chair et la plaie de ma blessure se cicatrisait peu à peu. Nso-Tsi continuait à être aussi pleine d'attention pour moi que le premier jour. Je ne tardai pas à m'apercevoir que, dans les moments où elle croyait que je ne la regardais pas, elle avait à mon adresse un regard compatissant, presque attendri. Visiblement, elle m'avait pris en pitié. Un jour, je lui demandai si je pouvais sortir de la pièce dont la porte restait toujours grande ouverte. Elle me répondit par la négative, disant que, jour et nuit, deux sentinelles étaient postées tout près de la tente afin d'empêcher toute tentative de fuite de ma part. Je ne devais qu'à ma faiblesse de ne pas être enchaîné et la jeune fille croyait que bientôt on me ligoterait comme mes camarades.

Ses propos me firent réfléchir. Sans doute, je pouvais me fier à la mèche de Winnetou, mais peut-être, après tout, n'aurais-je pas l'occasion de l'utiliser. Peut-être aussi ne produirait-elle pas l'effet que j'en escomptais. Je ne pourrais plus alors compter que sur moi-même, mais, pour cela, il faudrait avoir recouvré mes forces. Il était donc indispensable que je fasse un peu de gymnastique. Mais comment ?

Enfin je trouvai une solution. Je dis à Nso-Tsi que je n'étais pas habitué au siège beaucoup trop bas que constituaient les peaux d'ours et je lui demandai si je ne pourrais avoir des pierres pour m'asseoir. Elle transmit ma demande à Winnetou, qui me fit envoyer plusieurs gros blocs de pierre dont le plus gros pouvait peser une centaine de kilos. Toutes les fois qu'on

me laissait seul, je me livrais à mes exercices. Bien entendu, je continuai à me montrer très faible devant mes infirmières, mais, quinze jours plus tard, j'étais déjà capable de soulever la pierre la plus pesante. Encore une semaine et je me trouvai en possession de toutes mes forces.

J'en étais déjà à ma sixième semaine, de captivité parmi les Apaches, et les Kiowas étaient toujours prisonniers du pueblo. Il est vrai que les Apaches ne s'en inquiétaient guère. Plus les Kiowas restaient longtemps, et plus la rançon que devrait payer leur tribu serait élevée.

Enfin, par une belle matinée d'automne, Nso-Tsi, qui m'apportait mon repas, s'assit près de moi. Ce geste m'étonna, car, d'ordinaire, elle ne restait jamais ainsi dans ma prison. Son regard se posa doucement sur moi et enfin je vis deux larmes couler le long de ses joues.

– Tu pleures ? lui demandai-je. Que t'arrive-t-il ? Qu'est-ce qui te rend si triste ?

– C'est pour bientôt, dit-elle à voix basse. Pour aujourd'hui.

– Quoi donc ?

– Les Kiowas ont payé leur rançon et quittent aujourd'hui notre camp. Les messagers de leur tribu sont arrivés hier dans la soirée.

– Et c'est cela qui t'afflige ?

– Les Anciens ont décidé de fêter le départ des Kiowas en vous mettant à la torture.

Cette nouvelle, qui n'avait rien qui pût me surprendre, glaça pourtant le sang dans mes veines. Cependant je réussis à me maîtriser et j'avalai tranquillement mon petit déjeuner. Quand j'eus fini, je tendis le plat à la jeune Indienne. Celle-ci le prit, se leva et se dirigea vers la porte. Mais, sur le seuil, elle se retour-

na, revint sur ses pas, me tendit la main et me dit d'une voix étranglée par les larmes :

– C'est la dernière fois que je te parle. Que le Grand Esprit soit avec toi. Tu t'appelles Old Shatterhand et tu es un guerrier valeureux. Sois fort, même pendant la torture. Nso-Tsi déplore sincèrement ta mort, mais elle sera heureuse si aucune souffrance ne parvient à t'arracher un cri de douleur, ni même un gémissement. Je serais heureuse si tu mourais en héros comme tu as vécu.

Puis elle détourna la tête et sortit. J'allai jusqu'au seuil pour la regarder s'éloigner et, au même instant, deux fusils se braquèrent sur moi. Je ne pouvais songer à m'enfuir, d'autant plus que la région m'était totalement inconnue.

Ce que je venais d'apercevoir du seuil n'avait d'ailleurs rien de rassurant. Le pueblo était construit en gradins, de sorte qu'une terrasse précédait les habitations de chaque étage. Cependant, ces étages n'étaient pas reliés par des escaliers comme en Europe, mais par de simples échelles que l'on pouvait facilement retirer à l'approche de l'ennemi. Ainsi disposé, le pueblo constituait une sorte de citadelle à peu près inexpugnable, car, pour s'en emparer, l'assaillant aurait dû monter péniblement d'étage en étage à l'aide d'échelles mobiles sous le feu nourri des habitants merveilleusement abrités.

Ma prison se trouvait sur le huitième ou le neuvième gradin et je n'aurais pas eu la moindre possibilité d'atteindre le rez-de-chaussée, car chaque étage fourmillait d'Apaches. Je m'étendis donc sur mon lit et attendis.

Vers midi, j'entendis un bruit de pas qui s'approchait. C'était Winnetou, escorté de cinq guerriers. Je pris mon air le plus indifférent et restai étendu. Il me jeta un long regard scrutateur, puis me demanda :

– Old Shatterhand veut-il me dire s’il est maintenant tout à fait bien portant ?

– Pas tout à fait, répondis-je.

– Mais je vois que tu peux déjà parler.

– Oui.

– Et tu marches déjà bien ?

– Je crois.

– Sais-tu nager ?

– Oui, un peu.

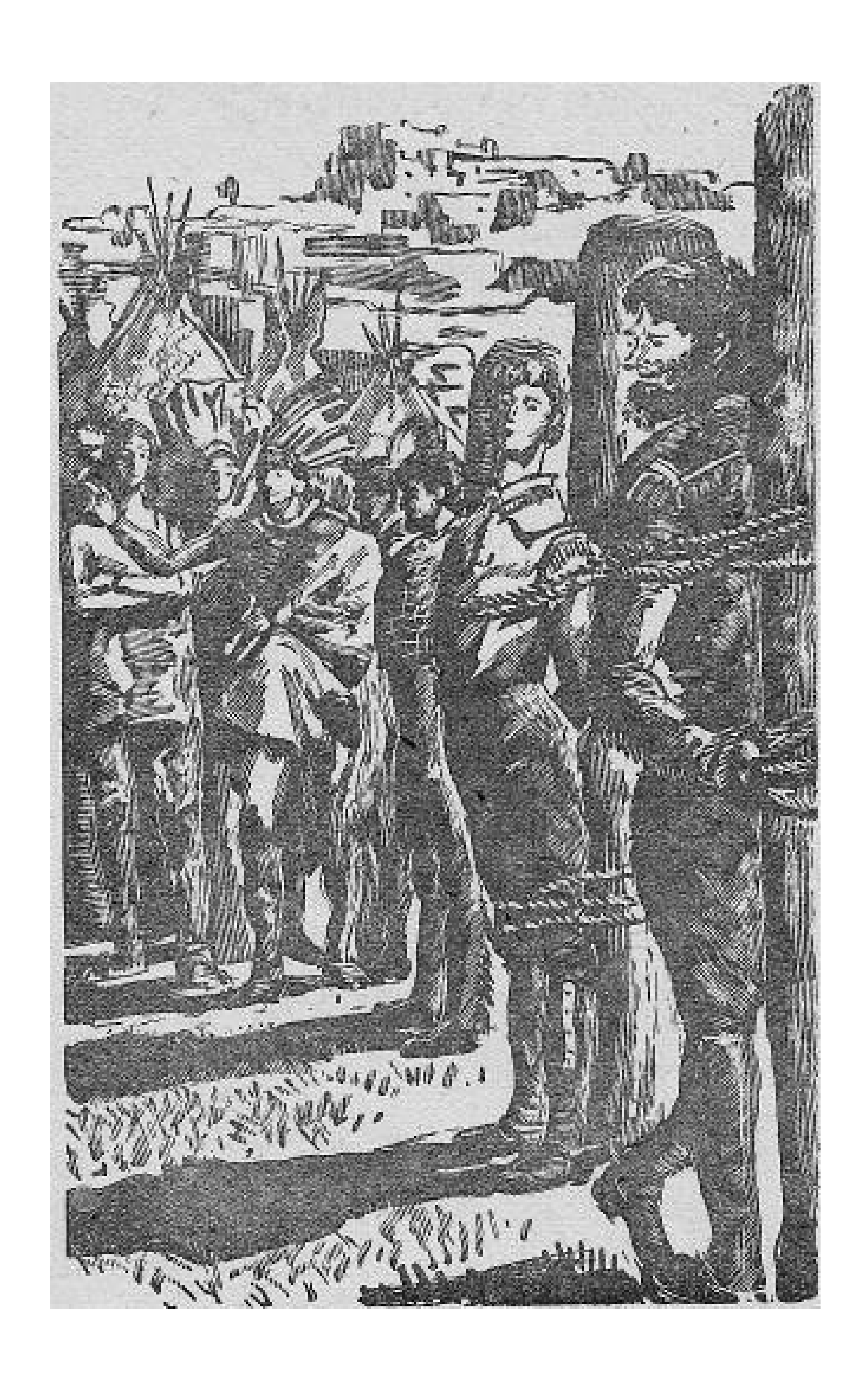
– C’est bien, car tu auras à nager. Ma sœur t’a averti de ce que serait le jour où tu me reverrais ?

– Oui, elle m’a dit que ce serait le jour de ma mort.

– C’est juste. Eh bien ! ce jour est arrivé. Lève-toi, qu’on te ligote.

Ç’aurait été de la folie que de résister. Je me levai donc et tendis mes mains. Les Apaches me lièrent les mains et les jambes, de telle sorte que je pusse encore marcher, mais non m’enfuir. Puis ils me firent sortir sur la terrasse.

Une échelle conduisait à l’étage inférieur. Ce n’était pas, à vrai dire, une échelle ordinaire, mais un énorme tronc d’arbre dans lequel on avait taillé des échelons. Malgré mes liens, j’avançais assez agilement. Toutes les terrasses étaient couvertes de femmes et d’enfants qui me dévisageaient avec curiosité, mais sans manifester la moindre émotion. Ils descendirent à notre suite, et, quand nous arrivâmes au rez-de-chaussée, notre cortège se composait déjà de plusieurs centaines d’Indiens.



Le pueblo des Apaches se trouvait dans une étroite vallée formée par un confluent du Rio Pecos, qui se jetait tout près de là dans le fleuve. La forêt était coupée par une lagune de sable, large d'environ cinq cents mètres s'étendant de chaque côté de l'eau. Cela faisait une énorme tache jaune au milieu de cette vallée verte et fertile. Aucune végétation ne poussait sur ce sable, sauf un gros cèdre qui se dressait non loin de la berge du fleuve.

Sur la rive où nous nous trouvions régnait un intense trafic. Je revis tout d'abord notre chariot à bœufs que les Apaches avaient emporté comme butin. Au-delà de la lagune de terre, j'aperçus un grand troupeau de chevaux qui, ainsi que je l'appris par la suite, constituait la rançon des Kiowas. Je vis également Intchou-Tchouna entouré de quelques guerriers d'élite, en conversation avec Tangua qui avait déjà été relâché. Je jetai un coup d'œil sur la foule grouillante et pus évaluer à environ six cents le nombre des guerriers ainsi réunis.

Nous nous dirigeâmes vers le chariot et, lorsque nous fûmes arrivés à proximité, j'aperçus Sam, Stone et Parker attachés chacun à un poteau. Près de Sam, un quatrième poteau m'attendait. Tout autour, de grands tas de feuilles sèches avaient été amoncelés : nous devions être brûlés après avoir été soumis à la torture.

Mes trois compagnons avaient bonne mine, mais leur visage ne reflétait pas précisément l'insouciance.

– Bonjour, mon ami, me dit Sam pendant qu'on achevait de m'attacher au poteau. Nous voilà enfin tous réunis ! C'est une opération désagréable, oui, très désagréable, que nous allons subir là, et nous ne la supporterons pas aisément, si je ne m'abuse. La torture et la mort sont choses extrêmement préjudiciables à la santé et je ne connais pas beaucoup de gaillards qui aient pu facilement y survivre. D'ailleurs, pour que le traitement soit plus efficace, les copains ont l'intention de nous brûler vifs... À part cela, comment ça va-t-il ?

– Très bien, merci.

– Ça se voit. Vous avez une mine splendide. Comment se porte votre blessure ?

– Je ne la sens plus guère. Je parle sans difficulté, comme vous pouvez vous en rendre compte. J'ai toujours la bouche et la langue un peu enflées, mais cela passera vite.

– Je n'en-doute pas. Cela passera même si vite qu'il n'en restera rien, sinon une pincée de cendre.

– C'est possible. Pourtant, je n'ai pas encore perdu tout espoir. Et même j'ai comme un pressentiment que ce soir, à la fin de cette journée critique, nous serons comme des coqs en pâte.

– À quoi faites-vous au juste allusion ? Vous dites cela sur un drôle de ton. Auriez-vous trouvé la bonne idée que, moi, je cherche vainement depuis six semaines ?

– Je crois.

– Tiens, tiens ! Et quand cette idée lumineuse vous est-elle donc venue ?

– Le soir où Winnetou a réussi à se sauver.

– De plus en plus étrange. Et peut-on savoir en quoi consiste cette idée ?

– En une mèche de cheveux.

– J'avoue que cela me dépasse. Une de vos bonnes amies vous aurait-elle donné une mèche porte-bonheur ? Et c'est avec cela que vous pensez payer aux Apaches la rançon de votre scalpe ?

– Pas du tout. Il s'agit d'une mèche de cheveux d'homme.

Sam me regarda comme s'il doutait de ma raison, puis il secoua la tête et dit :

– Mon cher ami, vous déraillez. Il me semble que votre blessure vous a dérangé quelque chose dans la tête.

– Pourtant j’ai de bonnes raisons de croire que je serai libre avant qu’on m’ait mis à la torture.

– Tiens. Et quelles sont ces raisons ?

– Il paraît que j’aurai à nager.

– Nager ? fit Sam en me lançant ce regard que les psychiatres doivent avoir pour les déments.

– Oui, je dois nager et ne pourrais guère le faire ainsi attaché à un poteau. Il faudra donc bien qu’on me délie.

– Qui vous a dit qu’il vous faudrait nager ?

– Winnetou.

– Tonnerre de Dieu ! Évidemment cela change. Il paraîtrait donc que nous aurons à lutter pour conserver notre vie. Bien sûr, en ce cas, c’est une chance de salut.

– Nous en sortirons.

– N’allez pas si vite en besogne. Nous serons en tout cas soumis à une épreuve bougrement difficile. Mais cela ne sera pas la première fois que des Blancs auront pu se sauver ainsi. À propos, savez-vous nager ?

– Mais oui.

– Et vous nagez bien ?

– Je crois que je n’ai pas à craindre de me faire battre par les Indiens sur ce terrain-là.

– Pourtant ces gaillards nagent comme des poissons. Vous vous vantez.

– Ma foi non ! Je nage et bien, depuis mon enfance. Si on me donne la chance de me sauver à la nage, je suis persuadé que je m'en tirerai.

– Je vous le souhaite sincèrement, mon cher. En tout cas, moi aussi, j'aime mieux mourir en combattant qu'être grillé à petit feu.

Personne ne nous empêchait de nous entretenir. Winnetou se trouvait loin de nous en conversation avec son père et Tangua. Ils paraissaient se désintéresser complètement de notre sort, cependant que les autres Apaches se disposaient en cercle autour de nos poteaux.

Au premier rang, se trouvaient les enfants, derrière se tenaient les femmes et les jeunes filles, parmi lesquelles je reconnus Nso-Tsi, dont les yeux me suivaient obstinément. Venaient ensuite les adolescents, puis les guerriers.

Lorsque le cercle fut formé, Intchou-Tchouna, en compagnie de Winnetou et de Tangua, s'approcha de nous et dit d'une voix forte :

– Frères et sœurs rouges, guerriers Apaches et Kiowas, écoutez mes paroles !

Il se recueillit une minute et, voyant que toute l'assistance était suspendue à ses lèvres, il continua :

– Les Visages Pâles sont ennemis des guerriers rouges. On n'en voit que très peu qui ressentent pour nous un sentiment d'amitié. Le plus noble parmi ceux-là arriva un jour dans la tribu des Apaches dont il devint l'ami, le maître et le guide. Voilà pourquoi nous lui donnâmes le nom de Klekih-Petra, le Père Blanc. Mes frères le connaissaient tous et l'aimaient comme lui nous aimait. Est-ce que je dis vrai ?

– Howgh ! crièrent en chœur les Apaches.

Le grand chef continua :

– Klekih-Petra nous avait parlé du Grand Esprit des Visages Pâles qui ordonnait aux guerriers rouges et blancs de s'aimer. Les Visages Pâles se conforment-ils à la volonté de leur Grand esprit ? Est-ce en amis qu'ils viennent vers nous ? Non ! Que mes frères confirment si je dis vrai.

– Howgh ! fut à nouveau la réponse.

– Ils sont venus uniquement pour voler ce qui est à nous et pour nous exterminer. Ils y réussissent parce qu'ils sont les plus forts. Dans les steppes, au bord de l'eau où, autrefois, paissaient les buffles et les mustangs, ils bâtissent de grandes cités qui déversent sur nous toutes sortes de maux. Dans la savane, dont jadis les chasseurs rouges étaient les maîtres, le cheval de feu à l'haleine brûlante traîne derrière lui d'immenses chariots qui nous amènent des ennemis. Nous avons rencontré des Visages Pâles dans la forêt et nous sommes entrés en conversation avec eux. Nous leur avons expliqué que cette terre était à nous et non pas à eux. Ils ont dû reconnaître que nous avions raison. Mais lorsque nous les avons invités à partir et à renoncer à amener dans nos pâturages leurs chevaux de feu, ils ont refusé de nous écouter et ils ont tué Klekih-Petra, que tous les Apaches aimaient et vénéraient. Mes frères me diront si j'ai dit vrai.

– Howgh ! cria la foule.

– Nous avons ramené le cadavre de notre maître vénéré et nous l'avons gardé ici pour le jour de la vengeance. Or ce jour est arrivé. Nous allons enterrer aujourd'hui Klekih-Petra, et avec lui son assassin. Nous avons fait prisonniers quatre autres Blancs, compagnons de ce misérable. Ils prétendent qu'ils ne sont pas nos ennemis. Nous voulons être plus justes qu'eux et nous allons les interroger avant de décider de leur sort. Mes frères y consentent-ils ?

– Howgh !

Ayant full de parler, Intchou-Tchouna se retira à l'écart avec Winnetou, Tangua et quelques autres dignitaires, et tous commencèrent à discuter à voix basse. Tout en s'entretenant, ils nous regardèrent à plusieurs reprises. L'expression d'Intchou-Tchouna et de Winnetou devenait de plus en plus sombre et les gestes du chef Kiowa nous indiquaient nettement qu'il était en train de nous calomnier. Quels mensonges n'inventaient-ils pas pour nous faire périr ? Enfin nos juges s'approchèrent de nous et, d'une voix sonore, Intchou-Tchouna nous dit :

– Vous avez entendu mes paroles. Répondez maintenant à mes questions. Avez-vous, oui ou non, appartenu au groupe des Visages Pâles venus pour tracer la route du cheval de feu ?

– Oui, mais aucun de nous n'a rien tracé, répondit Sam. Ils nous avaient tout simplement engagés pour les protéger. En ce qui concerne mon ami Old Shatterhand...

– Tais-toi, interrompit le chef, et réponds à mes questions, nous n'avons que faire de tes bavardages ! Si tu parles plus qu'il ne faut, je te ferai fouetter jusqu'au sang. Et maintenant réponds par oui ou par non si tu as appartenu à ce groupe de Visages Pâles.

– Oui, répondit Sam.

– Alors vous valez encore moins qu'eux. Celui qui protège des voleurs et des assassins mérite un double châtiment. Rattler était-il votre camarade ?

– Sans doute, mais nous n'avons jamais été amis et...

– Tais-toi, chien, cria Intchou-Tchouna Contente-toi de répondre à mes questions. Connais-tu la loi de la Savane ?

– Oui.

– Sais-tu comment on punit le voleur de chevaux ?

– Par la mort.

– C'est bien. Or quel est le plus précieux, de quelques chevaux ou de la magnifique réserve de chasse des Apaches qui s'étend autour de nous ?

Sam ne répondit pas.

– Parle, misérable, sans quoi je vais te faire rompre les os.

Le courageux petit Sam se rebiffa.

– Fais ce que tu veux. Tu n'obligeras pas Sam à parler quand il ne le veut pas.

J'intervins :

– Parlez, Sam, je vous en prie, c'est préférable.

– Eh bien ! réponds, qu'est-ce qui est le plus précieux, les chevaux ou la terre ?

– La terre.

– Donc un voleur de terre mérite encore davantage la mort qu'un voleur de chevaux. De plus, vous étiez les camarades de l'assassin de Klekih-Petra. Cela aggrave encore votre cas. Mais ce n'est pas tout. C'est vous qui nous avez fait tomber entre les mains des Kiowas.

– Ce n'est pas tout à fait exact.

– Tu mens.

– Non, je ne mens pas et je te prie de réfléchir une minute. Nous autres...

– Je veux des réponses courtes et non des discours. C'est en vain que, tel le blaireau, tu cherches à nous égarer par tes détours. Donc, je dis : vous nous avez tendu un piège. Qui d'entre vous l'a dressé ?

– C'est moi.

– Pour une fois tu as dit vrai. Or plusieurs d'entre nous ont été blessés au cours de l'attaque et nous avons même perdu quelques vaillants guerriers. C'est vous qui en êtes responsables et votre crime doit recevoir son châtiment.

– Nous avons pensé...

– Silence. Le Grand esprit nous a envoyé un sauveur inconnu qui nous a fait évader mon fils et moi. Nous avons pu rapidement rejoindre nos guerriers, revenir sur nos pas et vaincre nos ennemis. De nouveau nous avons perdu beaucoup de guerriers et nombre d'entre nous ont été blessés. Seule votre mort peut expier tous ces crimes. Vous n'avez à attendre aucune pitié...

– Ce n'est pas la pitié, c'est la justice, que je réclame, cria Sam en l'interrompant. J'ai toujours été...

– Vas-tu te taire, chien ? hurla Intchou-Tchouna. Tu réclames la justice ? Eh bien ! soit, je vais t'opposer un témoin impartial. Je demande donc à Tangua, chef des Kiowas, si ces Visages Pâles ont jamais été nos amis ?

– Non, répondit le Kiowa, avec une joie maligne dans le regard.

– Ont-ils jamais voulu nous épargner ?

– Au contraire. Ils cherchaient à nous exciter contre vous et nous ont enjoints de vous exterminer aussi rapidement que possible.

Ce mensonge me mit dans une telle colère que je ne pus me contenir. J'éclatai :

– Tu viens de dire un mensonge si abject que, si j'avais une main libre, je t'écraserais comme une punaise !

– Chien galeux, hurla Tangua. Je vais l'abattre !

Il leva le poing, mais je lui criai :

– Frappe donc si tu n'as pas honte d'attaquer un homme réduit à l'impuissance ! On parle ici d'interrogatoire et de justice. Est-ce là un interrogatoire et est-ce là la justice, alors qu'on ne nous laisse même pas nous expliquer. Intchou-Tchouna nous menace du supplice si nous disons autre chose que ce qu'il veut entendre. C'est une façon inadmissible de rendre la justice, car les réponses que nous lui fournissons ainsi ne peuvent qu'aggraver notre cas. Nous ne voulons pas d'une parodie de justice. Commencez plutôt immédiatement à nous torturer. Vous ne nous entendrez pas pousser un seul cri de douleur.

– Uff ! uff ! s'exclama une fraîche voix féminine.

C'était la sœur de Winnetou.

– Uff ! uff ! criait-on maintenant tout autour de nous.

Le courage remplit toujours l'Indien de respect, même s'il se manifeste chez ses ennemis. Je pus continuer sans être interrompu :

– Lorsque je vis pour la première fois Intchou-Tchouna et Winnetou, mon cœur me dit que j'avais devant moi des hommes braves et courageux que je pourrais un jour aimer comme des frères. Je me trompais. Ils ne valent pas mieux que les autres, car ils se fient aux paroles d'un menteur et refusent d'entendre la vérité.

– Chien, tu me traites de menteur, hurla Tangua. Je vais te broyer les os.

Il saisit son arme par le canon et m'aurait, en effet, assommé d'un coup de crosse si Winnetou n'avait pas arrêté son bras.

– Que le chef des Kiowas se calme, dit-il. Old Shatterhand a prononcé des paroles très audacieuses, mais il n'a pas entièrement tort. Intchou-Tchouna, mon père, chef suprême des Apaches, voudra bien lui permettre d'exposer ce qu'il a à dire.

Tangua se mordit les lèvres, Intchou-Tchouna s'approcha de moi et me dit :

– Old Shatterhand est comme l'épervier qui essaie encore de blesser son adversaire même quand il est pris au piège. N'as-tu pas terrassé deux fois Winnetou ? Ne m'as-tu pas terrassé moi-même ?

– L'ai-je fait de bon cœur ? Ne m'y avez-vous pas forcé ?

– Forcé ? demanda-t-il, étonné.

– Oui, forcé. Mais demandez à vos guerriers qui nous ont assaillis si nous avons tué un seul d'entre eux lorsque rien ne nous aurait été plus facile. Tu t'es jeté sur moi sans vouloir écouter mes paroles. J'étais bien obligé de me défendre. J'aurais pu te transpercer le cœur d'un coup de couteau ou te brûler la cervelle, mais je n'ai fait que t'étourdir, car je voulais te ménager. C'est alors que survint Tangua, chef des Kiowas, qui voulait te prendre ton scalpe. Je m'y opposai, je me battis avec lui et je le terrassai à son tour. À ce moment...

– Ce chien de Blanc ment comme s'il avait cent langues, hurla Tangua.

– Ment-il réellement ? demanda Winnetou.

– Bien sûr. J'espère que mon frère rouge Winnetou ne met pas en doute la véracité de mes paroles.

– Lorsque j'arrivai sur les lieux, dit Winnetou, tu étais étendu immobile sur le sol et mon père aussi. Ce fait s'accorde avec les dires de Old Shatterhand. Que celui-ci continue son récit.

– J'ai donc terrassé Tangua pour sauver Intchou-Tchouna. C'est à ce moment qu'est arrivé Winnetou. Il m'a frappé avec la crosse de son fusil, mais, au lieu de m'atteindre à la tête, son coup a glissé sur mon épaule. Ensuite nous luttâmes et Winnetou me blessa au menton et à la langue. Je n'ai donc pas pu lui

parler, sans cela je lui aurais dit que j'étais son ami. J'étais blessé, mon bras droit était paralysé et pourtant je l'ai vaincu. Il est tombé devant moi sur le sol, aux côtés d'Intchou-Tchouna. J'aurais pu les tuer tous les deux. Est-ce que je l'ai fait ?

– Tu l'aurais fait, répondit Intchou-Tchouna, si un guerrier Apache n'était pas arrivé et ne t'avait pas frappé par derrière.

– Je ne l'aurais pas fait, protestai-je, mais Tangua me coupa la parole.

– Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu dis. Ce n'est pas moi, c'est Old Shatterhand qui voulait scalper Intchou-Tchouna. Moi, je tentais de l'en empêcher quand je fus frappé par son poing qui est sans doute habité par le Mauvais Esprit, car personne ne peut lui résister.

Je me tournai de nouveau vers le chef Kiowa et lui dis d'une voix menaçante :

– Oui, personne ne peut, en effet, résister à mon poing ; mais si j'y ai recours, c'est uniquement parce que je ne veux pas répandre le sang. En tout cas, la prochaine fois que je lutterai contre toi ; ce n'est pas mon poing que j'emploierai, mais mes armes, et tu ne t'en tireras pas avec un simple évanouissement. Tiens-le-toi pour dit.

– Tu as la folie de croire que tu pourras encore lutter avec moi ? dit Tangua en partant d'un rire ironique. Tu vas être brûlé et tes cendres seront dispersées au vent !

– N'y compte pas. Je serai libre plus tôt que tu ne le crois et nous nous trouverons encore face à face.

– C'est bien, je souhaite que tes paroles se réalisent. Je ne demande qu'à lutter avec toi, car je sais que je t'écraserai.

Puis, d'une démarche digne, Tangua s'approcha d'Intchou-Tchouna et de Winnetou, qui s'entretenaient à voix basse avec quelques illustres guerriers Apaches. En gesticulant, il chercha à

leur expliquer quelque chose. Bientôt, ce conseil de guerre prit fin. Les guerriers qui y avaient participé regagnèrent leur place et Intchou-Tchouna annonça à voix haute :

– Écoutez, guerriers Apaches et Kiowas, ce que nous avons décidé au sujet de ces quatre Visages Pâles. Le Conseil des Anciens avait déjà prononcé sa sentence : ils seraient jetés à l'eau, où ils devraient lutter les uns contre les autres et, finalement, leurs cadavres seraient brûlés. Mais le plus jeune d'entre eux, Old Shatterhand, a prononcé des paroles qui contiennent quelque chose de la sagesse des vieillards. Sans doute, ils mériteraient la mort, mais il nous semble maintenant que ce ne sont pas d'aussi grands scélérats que nous l'avions cru. C'est pourquoi nous venons de réviser notre jugement et nous voulons que ce soit le Grand Esprit qui décide en fin de compte.

Il fit une courte pause, afin de tendre encore davantage l'attention de l'assistance. Enfin il reprit :

– Il nous apparaît que c'est le nommé Old Shatterhand qui est le plus noble de ces Blancs. Que le sort de ses camarades soit donc remis entre ses mains. Il sera opposé au plus noble d'entre les Apaches, à moi, Intchou-Tchouna, leur chef.

– Diable, diable, Intchou-Tchouna et vous, dit Sam en proie à une grande excitation.

– Uff ! uff ! uff ! criaient les Indiens de toutes parts.

– En effet, reprit le chef, la réputation d'Intchou-Tchouna et de Winnetou est ternie par le fait qu'ils ont été terrassés par le poing d'un Visage Pâle. Le souvenir même de cette honte doit être effacé. L'un de nous devra triompher de Old Shatterhand. Et comme je suis le chef, Winnetou doit me céder le pas.

Il se tut à nouveau.

– Vous pouvez vous féliciter, mon ami, me glissa Sam rapidement. Au moins votre mort sera plus rapide que la nôtre.

Dans les combats de ce genre, les Peaux-Rouges s'arrangent, en effet, toujours pour que ce soit le Blanc qui morde la poussière. Les très rares exceptions ne font que confirmer la règle. Enfin, écoutons la suite de cette comédie.

Intchou-Tchouna continuait :

– Nous allons défaire les liens de Old Shatterhand et il devra traverser le fleuve à la nage, mais nous ne lui donnerons pas d'armes. Je le suivrai, muni de mon seul tomahawk. S'il parvient sur l'autre rive et peut atteindre le cèdre que vous voyez, il aura la vie sauve et il sera libre ainsi que ses compagnons. Mais, si je réussis à le tuer avant qu'il ait pu atteindre l'arbre, ses trois amis mourront avec lui. Sans doute nous renoncerons à les brûler et même à les torturer, mais ils seront fusillés. Que les guerriers Apaches et Kiowas me disent s'ils m'ont bien compris.

– Howgh ! fut la réponse.

On peut imaginer notre excitation. Sam, Stone et Parker ne se tenaient plus d'impatience. Sam eut le temps de me glisser à voix basse :

– Ces gaillards sont diablement rusés. C'est vous qu'ils ont choisi sous prétexte que vous êtes le plus noble d'entre nous, mais moi j'ai bien compris que c'est parce que vous êtes un greenhorn. C'est moi qu'on aurait dû envoyer dans l'eau. Je leur aurais fait voir que Sam Hawkens vaut une naïade.

– Ne vous tourmentez pas, mon vieux Sam, répondis-je. Je ne crois pas que les Rouges aient fait un si mauvais choix. Je suis même persuadé que je vous sauverai tous plus facilement que vous n'auriez pu le faire.

– Vous êtes incorrigible. Sans doute comptez-vous encore sur vos poings.

– Vous l'avez dit.

– Et vous avez tout à fait tort. Il ne vous laissera pas approcher d'assez près.

– Cela dépend aussi de moi.

– Il saura bien vous en empêcher. J'espère que vous savez que le tomahawk n'est pas seulement une arme redoutable dans les corps à corps, mais que c'est aussi un projectile dangereux. Les Indiens sont si habiles à le lancer qu'ils sont capables de vous trancher l'articulation d'un doigt à cent pas de distance. Intchou-Tchouna n'a pas du tout l'intention de vous assommer, il vous décapitera de loin, et aucune force, aucune ruse ne pourra vous sauver.

– Mon cher Sam, je crois pour ma part que la ruse a souvent plus de chances que la force.

– Qu'est-ce que vous entendez par ruse ? Quant à moi, je me crois assez fin et pourtant je ne vois pas comment vous pourrez vous tirer par la ruse de ce mauvais pas. Que valent toutes les ruses du monde contre un tomahawk lancé d'une main sûre ?

– Vous verrez. En tout cas, retenez une chose : *si je me noie, nous serons sauvés.*

– Vous battez complètement la campagne ! Je ne savais pas que l'angoisse pouvait avoir de telles répercussions sur le cerveau.

– Ce n'est pas l'angoisse qui me travaille. Encore une fois, mettez-vous bien dans la tête que, si je me noie, vous n'aurez plus rien à craindre.

– Je pense bien... dit Sam, mais il ne put continuer, car les trois chefs étaient arrivés près de nous. Intchou-Tchouna déclara :

– Nous allons ôter maintenant les liens de Old Shatterhand, mais il est inutile qu'il songe à se sauver. Plusieurs cen-

taines de guerriers lui donneraient la chasse et il n'aurait aucune chance d'échapper.

– Je n'ai nullement l'intention de me sauver, répondis-je. À supposer même que je puisse le faire, ce serait honteux de ma part d'abandonner ainsi mes fidèles compagnons.

Les Peaux-Rouges me délièrent. Je m'étirai pour rétablir la circulation dans mes bras engourdis, puis je dis :

– C'est un grand honneur pour moi que d'avoir à me mesurer avec le chef des Apaches, malheureusement il ne tirera aucune gloire de ce combat.

– Et pourquoi donc ?

– Je crains de ne pas être un adversaire digne de lui à la nage. Sans doute il m'est déjà arrivé de me baigner dans de petits cours d'eau et de me maintenir pendant quelque temps à la surface. Malheureusement, ce fleuve me semble bien profond et bien large.

– Uff ! uff ! Je le regrette beaucoup. Winnetou et moi, nous sommes les meilleurs nageurs de la tribu. Quelle gloire tire un guerrier d'une victoire sur un tel novice ?

– De plus, tu es armé et moi pas. Je vais donc au-devant d'une mort certaine et mes amis ont déjà renoncé à tout espoir. Pourtant je voudrais avoir encore quelques précisions sur notre combat. Qui entrera le premier dans l'eau ?

– C'est toi.

– Et toi tu me suivras ?

– C'est cela.

– Et à partir de quel moment pourras-tu lancer sur moi ton tomahawk ?

– À partir du moment où cela me plaira, dit Intchou-Tchouna avec le sourire orgueilleux de l'artiste qui s'entretient avec un amateur.

– Tu pourras donc t'en servir déjà dans l'eau ?

– Mais oui.

Je simulai un grand abattement et continuai à le questionner d'un ton inquiet.

– Ainsi donc tu auras toutes les facilités pour me tuer. Mais moi, m'est-il seulement permis de te tuer ?

L'expression du visage du chef indiqua clairement qu'à aucun moment il n'avait envisagé cette éventualité. Comment aurais-je pu le tuer, moi, nageur inexpérimenté et ne disposant d'aucune arme ?

Pourtant il répondit :

– Bien entendu tu peux me tuer, car, moi vivant, tu n'atteindras pas le cèdre.

– Et si je te tue, les Apaches se vengeront-ils sur moi de ta mort ?

– Quelle question ! Si tu réussis à me tuer et à atteindre l'arbre, tu seras libre ainsi que tes compagnons et tu ne courras aucun danger. Et maintenant, en avant !

D'un air navré, je me débarrassai de ma veste et de mes bottes. Sam ne cessait de se lamenter près de moi.

– Ça va mal, mon ami, ça va mal. Si vous pouviez voir votre visage, vous seriez effrayé.

Je ne pouvais pas le rassurer, car les trois chefs indiens nous auraient entendus. Je pris donc un air encore plus pitoyable et d'une voix, à dessein tremblante, je balbutiai :

– Monsieur le chef, est-ce qu’on nous rendra ce qu’on nous a confisqué si nous avons la vie sauve ?

Il partit d’un rire méprisant, puis haussa les épaules.

– Bien sûr, on vous rendra tout.

– Nos chevaux et nos armes ?

Il éclata :

– Je t’ai déjà dit que oui. Serais-tu sourd par hasard ? Si tu te montres aussi lâche dans l’eau qu’en ce moment, je regrette de ne pas avoir choisi pour adversaire la plus vieille squaw de ma tribu.

Nous traversâmes le cercle des Apaches, qui s’ouvrit devant nous, et nous descendîmes jusqu’au fleuve. Je me rendais parfaitement compte du danger que je courais. J’aurais beau nager soit en ligne droite, soit en zigzag, je ne pourrais éviter le tomahawk du chef indien. Il ne me restait qu’une seule ressource : nager sous l’eau, ce à quoi, heureusement, j’étais infiniment plus adroit que Intchou-Tchouna ne pouvait s’en douter après mes paroles.

Arrivé près du fleuve, je jetai un rapide coup d’œil sur les lieux. À ma grande satisfaction, je constatai que l’endroit se prêtait à merveille à mon projet. À une centaine de mètres en amont, le fleuve faisait un coude un peu au delà de l’endroit, où la lagune de sable dont j’ai parlé rejoignait la forêt. Je savais que les Indiens, ne me voyant pas remonter à la surface, penseraient sûrement que j’avais été emporté par le courant et me chercheraient en aval. Pour leur échapper, il me fallait donc remonter le cours du fleuve aussi rapidement que possible. Évidemment, tôt ou tard, je devrais remonter à la surface pour emplir d’air mes poumons. Pour cette opération, je fixai mon choix sur un endroit situé un peu avant la bouche du fleuve, du côté de la rive où l’assistance était réunie et où se trouvaient des joncs en abondance ainsi que quelques troncs d’arbres charriés par le

fleuve et qui étaient venus échouer là. Intchou-Tchouna se débarrassa à son tour de ses vêtements, ne conservant qu'une culotte indienne, et déposa ses armes, à l'exception de son tomahawk qu'il garda dans sa ceinture. Puis il me dit :

– Vas-y.

– Je voudrais d'abord mesurer la profondeur de l'eau, fis-je timidement.

Il eut un sourire d'infini mépris, puis, se saisissant de sa lance, il la plongea dans le fleuve. Il ne put avec toute la longueur de l'arme en atteindre le fond. J'en fus ravi, mais je pris un air pleurnichard et me frictionnai les tempes et les bras comme si j'avais redouté une attaque d'apoplexie en pénétrant dans l'eau froide. Derrière moi, je perçus un murmure de mépris : j'avais atteint mon but. Sam me cria :

– Ne vous risquez pas, mon ami, pour l'amour de Dieu ! Cela me fait pitié de vous voir. Il vaut mieux être fusillés tout de suite et en finir.

Je fis volte-face et jetai un coup d'œil sur l'assistance. Le visage de Tangua exprimait une joie maligne, Winnetou avait une moue dédaigneuse, furieux sans doute d'avoir pris ma défense un instant auparavant. Quant à sa sœur, elle gardait les yeux baissés d'un air douloureux et ne voulait même plus me regarder.

– Es-tu prêt, oui ou non ? me cria Intchou-Tchouna. Qu'attends-tu pour entrer dans l'eau ?

– Alors, vraiment, c'est indispensable ? dis-je en gémissant. Ne pourrait-on pas choisir un autre moyen de combat ?

Intchou-Tchouna rugit comme un lion, cependant que de toutes parts les rires fusaient.

– Vas-y, et tout de suite, si tu ne veux pas que je t'assomme avec mon tomahawk.

Lentement, avec d'infinies précautions, je plongeai, dans l'eau, mes bras puis mes jambes, comme pour m'y habituer.

– Mais plonge donc, misérable poltron ! cria Intchou-Tchouna au comble de la fureur, et d'un violent coup de pied il me projeta dans le fleuve.

C'était ce que j'attendais. J'ouvris mes bras, poussai un cri de détresse et disparus dans l'eau.

La comédie était finie. Je bandai toutes mes forces et, avec une vitesse dont je ne me serais pas cru capable, je remontai le fleuve sans m'éloigner de la rive. Quelques instants plus tard, j'entendis un clapotement. C'était Intchou-Tchouna qui venait de plonger à son tour.

En quelques secondes j'atteignis les troncs d'arbres et sortis timidement la tête jusqu'à la bouche. L'endroit était situé de telle sorte que je restai dissimulé aux yeux de l'assistance. Seul le chef indien aurait pu m'apercevoir, mais il semblait me chercher en aval. Je fis encore quelques mètres et je me trouvai au milieu des joncs, où je respirai profondément. Je pus voir mon adversaire qui attendait ma réapparition, tel un requin guettant sa proie. Je pris une profonde respiration, pris mon élan pour la partie la plus importante de mon trajet, jusqu'à l'endroit où commençait la forêt.

Là, je sortis de l'eau. À travers l'épais fourré, je pouvais avancer jusqu'à la bouche du fleuve, sans crainte d'être aperçu. Je m'élançai alors à nouveau dans l'eau et traversai le fleuve.

Une fois sur l'autre rive, je descendis le fleuve jusqu'à l'endroit où là forêt finissait. De là, installé confortablement comme dans une loge, je vis quelques guerriers sauter à l'eau et explorer le fleuve avec leurs lances, à la recherche de mon cadavre. Tout le monde était persuadé que j'avais coulé. Je me demandai si Sam se rappelait ma prédiction : « Si je me noie, nous serons sauvés. »

Je ne me trouvais plus très loin du cèdre et, en courant un peu, j'aurais pu l'atteindre très facilement avant qu'Intchou-Tchouna ait pu m'en empêcher. Cependant je ne voulais-pas devoir ma victoire à ma seule ruse. Je tenais à donner une leçon à Intchou-Tchouna en même temps qu'à gagner sa reconnaissance.

Le chef des Apaches était toujours dans l'eau, non loin de l'endroit où j'avais plongé et où il cherchait mon corps. Évidemment, il ne pouvait pas se douter que je me trouvais déjà sur l'autre rive. Je plongeai donc de nouveau, puis, en nageant sur le dos, de telle sorte que seul mon nez émergeait à la surface, je descendis sans être aperçu à la hauteur où mon adversaire me cherchait. Là je sortis et criai :

– Mon vieux Sam, nous avons gagné la partie !

À ce moment, les Indiens m'aperçurent et commencèrent un vacarme de tous les diables. Intchou-Tchouna m'aperçut et s'élança à la nage dans ma direction en fendant l'eau avec des brasses magnifiques. Je l'attendais sur le rivage.

– Courez, mais courez donc ! hurlait Sam. Dépêchez-vous de toucher le cèdre !

Évidemment, ce n'aurait été pour moi qu'un jeu d'enfant. Intchou-Tchouna aurait été impuissant à me barrer la route. Dans l'eau, il aurait pu m'arrêter avec son tomahawk, mais il ne pouvait tout de même pas le lancer du milieu du fleuve sur un homme qui se trouvait sur le rivage. Cependant j'attendis encore qu'il se rapprochât, désireux de le prendre au piège.

Lorsqu'il ne se trouva plus qu'à une quarantaine de mètres de moi, je commençai à courir dans la direction de l'arbre. Je parcourus la moitié de la distance, environ cent cinquante mètres, puis je m'arrêtai à nouveau. Intchou-Tchouna venait de mettre pied à terre. Il avait immédiatement compris qu'il n'avait plus aucune chance de m'atteindre. Tout au plus pourrait-il lan-

cer sur moi son tomahawk. Il courut vers moi en le sortant de sa ceinture. Je l'attendis encore quelques secondes, jusqu'à ce qu'il se trouvât à une distance devenue dangereuse, puis je repris ma course dans la direction de l'arbre.

Tant que je l'attendais en face, je savais qu'il ne lancerait pas son arme. En effet, en voyant son geste, je pouvais très bien éviter le coup et m'emparer ensuite de l'arme. Il avait donc tout intérêt à la garder pour tâcher de m'assommer dès qu'il m'aurait rejoint, mais je savais aussi que, si je me mettais à courir, il ne manquerait pas de me lancer son tomahawk, puisque, de dos, je ne pouvais prévoir l'instant de son attaque. Je fis donc une vingtaine de pas en avant, puis, faisant brusquement volte-face, je l'attendis de pied ferme.

Mon plan s'avérait bon. Au moment même où je me retournai vers lui, Intchou-Tchouna avait déjà arrêté sa course et pris son élan pour lancer son arme. Il n'avait plus le temps de reculer. Le tomahawk fendit l'air. Je fis un immense bond sur le côté ; l'arme passa près de moi et s'enfonça dans le sable. C'est ce que je voulais. Je courus m'en saisir, puis, au lieu de me diriger vers le cèdre, j'allai, l'arme à la main, au-devant du chef des Apaches qui, aveuglé par la rage, fonçait sur moi.

– Arrête, Intchou-Tchouna, lui criai-je. Old Shatterhand n'est pas un lâche comme tu l'as cru. Reste où tu es. Sinon je te fends la tête avec ta propre arme.

Intchou-Tchouna s'arrêta une seconde et me cria :

– Chien, le Mauvais esprit te protège.

– Tu te trompes encore une fois. C'est le bon Manitou qui est avec moi. Je te conseille donc...

Je ne pus achever, car, en proie à une fureur indescriptible, le chef des Apaches bondit sur moi, les ongles en avant. Il croyait déjà me saisir, mais je lui glissai entre les mains et, emporté par son élan, il trébucha. Je me jetai sur lui, et, mainte-

nant ses bras contre le sol avec mes genoux, je lui saisis d'une main la gorge et de l'autre je brandis le tomahawk.

– Intchou-Tchouna, criai-je, vas-tu demander grâce ?

– Non, jamais !

– Alors je vais te fendre le crâne.

– Tue-moi, chien, dit-il en haletant et en essayant de se dégager.

– Non, je ne te tuerai pas, lui dis-je. Tu vivras. Mais tu me forces maintenant à te mettre hors d'état de nuire.

Je le frappai à la tête avec le dos de la hache. Il poussa un râle, eut un sursaut et s'évanouit.

À la vue de mon geste, les Peaux-Rouges assemblés sur l'autre rive poussèrent des clameurs indescriptibles. Sans y prendre garde, je ligotai en un clin d'œil Intchou-Tchouna avec ma ceinture, le chargeai sur mon épaule et le portai en courant jusqu'au cèdre que je devais atteindre selon notre convention. Arrivé là, je déposai à terre le chef indien et retournai dans la direction du fleuve, que fendaient déjà de nombreux guerriers Apaches, parmi lesquels Winnetou. Arrivé sur la berge, je leur criai :

– Arrêtez ! Votre chef n'est pas mort. Mais, si vous approchez, je le tue. Je désire parler seul à seul avec Winnetou.

Celui-ci se redressa dans l'eau et donna l'ordre à ses guerriers de se retirer. Ils regagnèrent l'autre rive et, quelques secondes plus tard, Winnetou se trouvait à côté de moi.

– Tu as bien fait de renvoyer tes guerriers, lui dis-je, sans quoi ton père ne serait plus en vie.

– Il me semble pourtant que tu l'as déjà achevé.

– Pas du tout. Je l’ai tout simplement étourdi, car il refusait de se rendre.

– Pourtant tu aurais pu l’achever. Il était à ta merci.

– Je n’aime pas les tueries inutiles et surtout je ne voudrais pas tuer le père de Winnetou. Voici son arme. Décide toi-même si j’ai vaincu et si vous devez tenir votre parole.

Winnetou prit le tomahawk que je lui tendais et me regarda longuement. L’expression dure de son visage s’adoucit peu à peu jusqu’à laisser percer une certaine admiration. Enfin il me dit :

– Quel homme es-tu, Old Shatterhand ? Qui pourrait te comprendre ?

– Tu me comprendras un jour.

– Tu me donnes le tomahawk, l’unique arme dont tu disposes, te mettant ainsi à ma merci, alors que tu ne sais même pas encore si nous allons tenir notre parole.

– *Pshaw* ! Je ne crains rien. Il me reste toujours mes jambes et mon poing, et d’ailleurs je sais que Winnetou est un noble guerrier qui ne faillira jamais à sa parole.

Le jeune Apache me tendit la main et dit, le regard brillant :

– Tu as raison. Tu es libre ainsi que tes camarades, à l’exception de celui que vous appelez Rattler. Tu as eu confiance en moi, puissé-je, moi aussi, avoir confiance en toi ?

– Bientôt tu ne douteras plus de moi. Mais, d’abord, revenons à ton père.

– C’est cela. Il faut que je l’examine, car là où frappe le poing de Old Shatterhand, la mort n’est pas loin, même si le jeune guerrier n’a pas l’intention de la provoquer.

Nous allâmes jusqu'au cèdre et détachâmes les liens du chef. Winnetou l'examina et me dit :

– Il est bien en vie, mais il ne va pas reprendre tout de suite connaissance et, après, il aura un sérieux mal de tête. Je vais regagner rapidement l'autre rive et j'enverrai des guerriers le chercher. Mon frère Old Shatterhand veut-il m'accompagner ?

C'était la première fois qu'il me nommait ainsi. Que de fois je devais encore l'entendre par la suite prononcer ce nom, toujours avec le même accent de fidèle sincérité !

Nous retournâmes au fleuve, que nous traversâmes rapidement à la nage. Les Apaches nous regardaient stupéfaits, ahuris, tant par notre soudaine amitié, que par l'aisance avec laquelle je fendais l'eau. Ils s'étaient donc trompés sur mon compte quand ils se moquaient de ma couardise et de ma maladresse ! Lorsque nous eûmes gagné la rive, Winnetou me prit la main et la leva :

– Old Shatterhand a triomphé. Il est libre, lui et ses trois compagnons.

– Uff ! uff ! uff criaient les Apaches.

Nous nous dirigeâmes vers les prisonniers et, chemin faisant, Winnetou me passa son couteau.

– Tu mérites bien la joie de couper leurs liens toi-même, dit-il.

À peine mes trois camarades furent-ils libérés qu'ils m'entourèrent en poussant des cris enthousiastes et me serrèrent si fortement dans leurs bras que je faillis être étouffé. Sam, le cynique Sam, m'embrassait avec une joie d'enfant et, cependant que des larmes coulaient de ses yeux et se perdaient dans la broussaille de sa barbe, il ne cessait de répéter :

– Si j'oublie ce que je vous dois, mon ami, que je sois dévoré tout entier par le premier grizzli que je rencontre ! Comment

avez-vous pu réussir ce tour de force ? Vous avez disparu tout de suite dans l'eau et tout le monde a cru que vous étiez noyé.

– Ne vous avais-je pas dit que, si je me noyais, nous serions sauvés ?

– Old Shatterhand a dit cela ? demanda Winnetou. Alors sa frayeur n'était qu'une feinte ?

Je fis un signe affirmatif de la tête.

– Mon frère est non seulement aussi fort que l'ours, mais aussi rusé que le renard de la prairie. Son ennemi fera bien de se tenir sur ses gardes.

– Mais Winnetou n'est plus mon ennemi, je l'espère.

– Non, il l'a été, mais il ne l'est plus.

– Alors ce n'est plus Tangua, le menteur, mais moi que tu crois ?

Il posa sur moi un regard interrogateur, puis, en me tendant la main, il répondit :

– Tes yeux expriment la bonté et ton visage dit que tu es honnête. Je le crois.

J'avais enfilé des vêtements et je sortis alors de ma poche la boîte à sardines.

– Mon frère Winnetou a deviné la vérité. Je vais le lui prouver. Reconnaît-il ceci ?

Je lui tendis la mèche de cheveux que je venais de prendre dans la boîte. Il poussa un cri de stupeur.

– Intchou-Tchouna a dit tout à l'heure que les Kiowas vous avaient attachés à un arbre, mais que le Grand Esprit vous avait envoyé un sauveur invisible, invisible pour les Kiowas. Ce sau-

veur n'a plus à se cacher désormais. Es-tu maintenant convaincu que je n'ai jamais été ton ennemi ?

– Ainsi donc, c'est toi qui as coupé nos liens ? C'est donc à toi que nous devons notre liberté et notre vie ? dit Winnetou de plus en plus étonné.

Il me prit la main et me conduisit vers sa sœur, qui ne nous avait pas quittés des yeux.

– Regarde, Nso-Tsi, ce courageux guerrier, dit-il, c'est lui qui nous a sauvés sans que nous le sachions ; mon père et moi, quand les Kiowas nous avaient attachés aux arbres. Remercie-le.

Ce disant, Winnetou me serra sur sa poitrine et m'embrassa. Nso-Tsi me tendit la main en disant simplement :

– Pardonne-moi.

Au lieu de me remercier, elle s'excusait. J'en compris très bien la raison. Dans son for intérieur elle avait été injuste envers moi, alors que, elle qui m'avait soigné, aurait dû me connaître mieux que les autres. Maintenant il lui semblait plus important de réparer l'injustice qu'elle avait commise à mon égard que de me remercier.

Je lui serrai la main et répondis :

– Nso-Tsi se souvient-elle de mes paroles ? Elle voit maintenant que j'avais raison. Veut-elle avoir désormais confiance en Old Shatterhand ?

– Je croirai mon frère blanc.

Tangua se tenait tout près de nous. Sa colère transparaissait sur son visage. Je voulais absolument lui donner une leçon. J'allai à lui et dis :

– Tangua, chef des Kiowas, est-il un menteur ou dit-il la vérité ?

– Old Shatterhand devrait savoir que je dis avant tout la vérité, grogna-t-il maussade.

– Très bien. Ainsi donc, tu as également l'habitude de tenir ta parole.

– Oui.

– Tu fais bien, car celui qui ne tient pas sa parole est méprisé de tous. Te souviens-tu encore de ce que tu m'as dit ?

– Quand ?

– Tout à l'heure, quand j'étais encore attaché au poteau.

– J'ai dit bien des choses.

– C'est juste, mais je vais te rafraîchir un peu la mémoire. Tu voulais me broyer les os ou quelque chose dans ce genre.

Cette évocation ne parut pas l'enchanter. Il fronça les sourcils d'un air méfiant.

– Je ne me souviens pas exactement de mes paroles. Old Shatterhand m'a sans doute mal compris.

– Non, Winnetou était présent, il t'a très bien entendu, et il pourrait en témoigner.

– Oui, j'étais en effet présent, dit Winnetou. Il est exact que le chef des Kiowas a prononcé les paroles que mon frère lui reproche.

– Reconnais-tu maintenant avoir tenu de tels propos ? Tiendras-tu enfin ta parole ?

– Pshaw ! Je ne peux combattre que contre un chef.

– Eh bien ! je suis un chef.

– Prouve-le.

– Je te le prouverai en te pendant à cet arbre, si tu refuses de me donner satisfaction.

On ne peut imaginer insulte plus grave pour un Indien que la menace d'être pendu à un arbre. Tangua sortit aussitôt son couteau en poussant un rugissement.

– Chien, veux-tu que je t'ouvre le ventre ?

– Oui, tu pourras m'ouvrir le ventre, non point comme tu en as l'intention, mais dans un duel honnête. Homme contre homme, couteau contre couteau.

– Je vais réfléchir, dit Tangua soudain raisonnable. Je te ferai connaître ma réponse en temps voulu.

– Un guerrier courageux n'a pas besoin de réfléchir en pareil cas. Ou bien tu acceptes, ou bien tu avoues ta lâcheté.

Il bomba fièrement le torse et s'écria :

– Tangua, un lâche ? Je percerai le cœur de celui qui osera le prétendre.

– Eh bien ! c'est moi qui ai cette audace, dit Winnetou sur un ton calme et fier. Tu es un lâche si tu ne tiens pas ta parole.

– Soit, je la tiendrai. J'accepte le combat sur-le-champ. Je voudrais déjà voir jaillir le sang de ce chien galeux.

– C'est bien, dit Winnetou. Il ne nous reste qu'à choisir l'arme. Old Shatterhand, c'est à toi de décider.

– Uff ! Pourquoi à lui ? s'écria Tangua.

– Parce que c'est toi qui l'as insulté.

– Ce n'est pas juste. Lui aussi m'a insulté, et, par surcroît, je suis chef, alors que lui n'est rien.

– Old Shatterhand aussi est un chef. Ses actes l'ont prouvé.

– Il le prétend peut-être, mais il ne peut en fournir aucune preuve réelle. La vantardise ne tient pas lieu de preuve.

J'intervins pour mettre fin à cette discussion oiseuse.

– Je consens à ce que Tangua choisisse lui-même. Peu importe l'arme avec laquelle je le vaincrai.

– Tu ne vaincras pas, hurla-t-il hors de lui. Tu crois peut-être que je vais choisir un combat à coups de poing, où tu l'emportes sur tout le monde, ou le couteau qui t'a permis de triompher de Meta-Akwa, ou encore le tomahawk dont tu t'es si bien servi contre Intchou-Tchouna ?

– Eh bien ! que choisis-tu ?

– Le fusil. Nous tirerons l'un sur l'autre et ma balle te traversera le cœur.

– Soit, j'accepte. Mais mon frère Winnetou a-t-il entendu ce que Tangua vient d'avouer ?

– Je n'ai rien, avoué, dit Tangua d'un air méprisant.

– Tu as avoué que j'ai combattu avec Meta-Akwa et que je l'ai tué. Or si j'ai lutté contre lui, c'était pour sauver les Apaches prisonniers du poteau de torture. J'avais donc raison en traitant Tangua de menteur.

– Menteur, moi ? hurla le chef Kiowa. Tu paieras ces paroles de ta vie ! Qu'on me donne mes armes ! Je vais réduire au silence ce chien qui aboie.

Il prit son arme et, pendant que Winnetou envoyait au pueblo un Apache pour chercher mes armes, il se détourna de nous d'un air digne. Lorsque mes armes furent arrivées, Winnetou s'adressa à moi :

– Mon frère blanc va nous dire la distance à laquelle les adversaires se placeront et décider combien de fois ils auront le droit de tirer l’un sur l’autre.

– Cela m’est indifférent, dis-je. Que celui qui a choisi l’arme en décide.

– Je l’ai déjà décidé, cria Tangua. Nous tirerons à deux cents pas de distance et jusqu’à ce que l’un de nous ne puisse plus se relever.

– C’est bien, dit Winnetou. Je veillerai à ce que tout se passe régulièrement. Je me tiendrai ici avec mon fusil et je contrôlerai si vous tirez bien à tour de rôle. Je logerai une balle dans la tête de celui qui tirera avant son tour. Mais qui commencera ?

– Moi, naturellement, dit Tangua.

Winnetou hocha la tête d’un air de réprobation, puis déclara :

– Tangua réclame pour lui tous les avantages. C’est Old Shatterhand qui tirera le premier.

– Non point, répondis-je. Qu’on fasse comme il veut. Il tirera le premier coup de fusil, ensuite ce sera mon tour, et tout sera fini.

– Pas du tout, cria Tangua, nous tirerons jusqu’à ce que l’un de nous soit mis hors de combat.

– C’est bien ce que je pense, mais ma première balle suffira.

– Insolent !

– Pshaw ! Tu mériterais que je te tue, mais je me contenterai de t’infliger une punition exemplaire : je te logerai une balle

dans le genou droit. Et ce sera encore un châtiment bien trop doux pour tous tes crimes.

– Vous l'avez entendu ? s'écria Tangua en riant. Ce Visage Pâle que ses propres amis traitent de greenhorn veut bien me prédire qu'il me logera une balle dans le genou droit à deux cents pas de distance ! Moquez-vous de lui, guerriers, moquez-vous de lui !

Il jeta un regard sur l'assistance, mais personne ne broncha.

– Il vous fait peur, continua-t-il, mais moi il ne m'effraie pas. Allons vite, mesurons les deux cents pas.

Pendant qu'on mesurait la distance et que je chargeais mon arme, Sam vint me trouver.

– Alors vous avez vraiment l'intention de lui loger une balle dans le genou ? me demanda-t-il.

– Oui, ce sera une punition suffisante.

– Je ne crois pas. Il faut abattre sans pitié un fauve aussi dangereux, si je ne m'abuse. Tous nos malheurs et tout ce qui aurait pu encore nous arriver, c'est sa tentative pour voler les chevaux des Apaches qui en est la cause.

– Les Blancs qui l'y avaient encouragé sont tout aussi coupables que lui.

– C'est une question d'appréciation. En tout cas, Tangua, lui, ne visera pas votre genou, mais bien votre tête.

– Ou ma poitrine, cela ne fait pas de doute.

– Mais il ne vous atteindra pas. Les fusils de ces gaillards sont tout juste bons pour la ferraille.

Cependant, nos places étaient déjà désignées. Nous nous installâmes. J'étais calme comme d'habitude, mais Tangua dé-

versait sur moi un flot d'injures intarissables. Enfin Winnetou, qui se trouvait un peu sur le côté, à égale distance de chacun de nous, perdit patience.

– Que le chef des Kiowas se taise ! ordonna-t-il. Je compte jusqu'à trois et il pourra tirer. Je préviens une dernière fois les adversaires que celui qui tirera en dehors de son tour recevra une balle dans la tête.

Les guerriers Apaches et Kiowas, en proie à une grande excitation, se rangèrent en deux demi-cercles autour de nous en laissant une large distance libre aux deux extrémités, là où les balles devaient passer. Un profond silence se fit.

– Que le chef des Kiowas commence, dit Winnetou. Un... deux... trois...

Au signal du jeune Apache, Tangua m'avait mis en joue. Il visa soigneusement et tira. La balle passa tout près de moi. L'assistance garda un silence absolu.

– Et maintenant, c'est le tour de Old Shatterhand, annonça Winnetou. Un... deux...

– Attends, criai-je. Moi je me suis présenté honnêtement de face devant lui, tandis que lui il se tourne de côté.

– Personne ne peut me forcer à me tenir d'une manière ou d'une autre, cria Tangua. Nous n'avons rien convenu à ce sujet.

– C'est juste, répondis-je. Eh bien ! que Tangua se tienne donc comme il veut. Je comprends pourquoi il se tourne de côté. Ainsi il offre une cible plus étroite et espère pouvoir s'en tirer plus facilement. Mais il se trompe, car ma balle ne rate jamais son but. Je pourrais tirer sans l'avertir ; mais je veux un combat honnête. J'avais l'intention de lui loger une balle dans le genou droit. S'il se tient de côté, la balle transpercera fatalement ses deux genoux. J'ai parlé.

– Ce n'est pas en paroles que tu dois tirer, mais avec ton fusil, me cria mon adversaire d'un ton ironique, et il se plaça complètement de profil, de sorte que ses deux jambes ne formaient plus qu'une seule ligne.

– C'est le tour de Old Shatterhand, reprit Winnetou. Un... deux... trois...

La balle partit. Tangua poussa un rugissement terrible, laissa tomber son arme, battit l'air de ses bras, chancela et s'effondra sur le sol.

– Uff ! uff ! uff ! criait-on de toutes parts. Et tout le monde se précipita pour voir où il était blessé.

J'allai moi aussi vers lui. Les rangs des guerriers s'ouvrirent devant moi, respectueusement.

– Les deux genoux... les deux genoux, entendis-je répéter autour de moi.

Lorsque j'arrivai près du chef des Kiowas, je trouvai Winnetou penché sur lui en train d'examiner ses blessures. M'ayant aperçu, il me dit :

– La balle est entrée exactement comme mon frère blanc l'avait prédit. Les deux genoux du chef des Kiowas sont broyés. Jamais plus Tangua ne pourra quitter son village à cheval pour aller voler les troupeaux d'une autre tribu.

Lorsque le blessé m'aperçut, il déversa sur moi un nouveau flot d'injures violentes. Je lui lançai un coup d'œil qui le fit taire.

– Je t'ai averti, lui dis-je, mais tu n'as pas voulu m'écouter. Tant pis pour toi !

Il n'osait pas crier, car un Indien ne doit pas laisser voir qu'il souffre, aussi atroce que soit sa douleur, mais il se mordait les lèvres, et enfin il murmura d'un air sombre :

– Avec ma blessure je ne pourrai pas regagner ma tribu. Il va falloir que je reste chez les Apaches.

Winnetou secoua négativement la tête et lui dit d'un ton ferme :

– Tu vas rentrer chez toi, car nous n'avons pas de place ici pour les voleurs de chevaux et les assassins de nos guerriers. Old Shatterhand, blessé bien plus grièvement que toi, a dû pourtant supporter un long voyage. Que cette pensée te console. Si, demain matin, nous trouvons un seul Kiowa à proximité de notre pueblo, il subira le sort qui avait été réservé à ces Blancs. J'ai parlé. Howgh !

Il me prit le bras et m'entraîna. Lorsque nous fûmes sortis de la foule, nous vîmes Intchou-Tchouna en train de traverser le fleuve à la nage en compagnie des deux guerriers que Winnetou avait envoyés pour le chercher. Le jeune Indien alla jusqu'à la berge pour attendre son père et j'en profitai pour rejoindre mes amis. Sam, Stone et Parker m'accueillirent avec des manifestations de joie.

– Enfin, vous voilà, seigneur, dit Sam. Voulez-vous nous dire d'abord, car je n'y tiens plus de curiosité, quelle était cette mèche que vous avez montrée à Winnetou ?

– C'est une mèche que je lui avais coupée.

– Et quand donc ?

– Quand je les ai libérés, lui et son père.

– Diable ! C'est vraiment inouï... Vous, vous... c'est vous le greenhorn, qui avez coupé leurs liens ? Mais comment vous y êtes-vous pris ?

– Tout simplement à la manière d'un greenhorn.

– Ne dites pas de bêtises ! En tout cas, vous êtes un drôle de corps. Vous libérez les chefs indiens ; vous avez dans votre

boîte à sardines la mèche miraculeuse qui peut nous rendre la liberté et vous n'en soufflez pas mot ! Ce n'est pas croyable. Et puis vos exploits d'aujourd'hui... Je n'ai pas encore pu arriver à comprendre comment vous avez fait tout cela. On vous croit noyé pendant un quart d'heure et tout à coup on vous voit réapparaître sur l'eau...

Je lui racontai en quelques mots comment j'avais conçu mon projet. Lorsque j'eus fini, il s'écria :

– Vous êtes tout de même un drôle d'oiseau, si je ne m'abuse. Il faut que je vous félicite pour la façon dont vous vous en êtes tiré. Pour de la belle ouvrage, c'était de la belle ouvrage ! Mais il ne faut pas que les éloges vous montent à la tête et je sais que vous commettez en revanche des gaffes d'importance. Je serais bien étonné que vous puissiez devenir un jour un vrai chasseur du Wild West...

Il aurait encore continué sur ce ton pendant encore une demi-heure si, tout à coup, Winnetou n'était pas arrivé en compagnie d'Intchou-Tchouna. Le chef me fixa à son tour longuement dans les yeux comme avait fait son fils.

– Winnetou m'a tout raconté, dit-il enfin. Tu es libre et j'espère que tu nous pardonneras. Tu es un guerrier très courageux et très rusé à la fois, qui triomphera encore de nombreux ennemis. Celui qui fera de toi son ami est un sage. Veux-tu fumer avec nous le calumet de paix ?

– Volontiers. Je voudrais être votre ami et votre frère.

– Eh bien ! viens alors au pueblo avec moi et ma fille Nso-Tsi. Je veux t'offrir une habitation digne de mon vainqueur. Winnetou va rester avec les guerriers pour régler le départ des Kiowas.

En compagnie d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi, je regagnai le pueblo d'où, quelques heures auparavant, on m'avait emmené vers la mort.

CHAPITRE II

DANS LA CITÉ ROUGE

Ce n'est qu'en regagnant le pueblo que je pus admirer toute l'immensité majestueuse de cette construction colossale. Nous gravîmes lentement les échelles et arrivâmes au troisième étage. C'était là que semblaient se trouver les habitations les plus choisies. C'était là qu'habitait Intchou-Tchouna avec ses deux enfants et qu'on nous avait désigné à chacun une pièce, à Sam, à Dick, à Will et à moi.

Nso-Tsi me fit pénétrer dans une vaste pièce vide qu'elle eut vite fait de meubler. À l'aide de peaux, de fourrures, de couvertures, elle ne tarda pas à remplir ces quatre murs d'une atmosphère d'intimité telle que, étant donnée la situation, je pouvais m'y sentir tout à fait comme chez moi.

Lorsque la pièce fut tout à fait installée, Nso-Tsi m'apporta un magnifique calumet de paix et du vrai tabac. Elle le bourra, l'alluma et me le tendit. Pendant que je fumais, elle m'expliqua :

– C'est mon père Intchou-Tchouna qui t'envoie ce calumet de paix, c'est lui qui a apporté de la montagne l'argile sacrée dont il est fait et c'est moi qui l'ai façonné. Tu es la première personne à le fumer. Nous te demandons de l'accepter en présent et de penser parfois à nous quand tu le fumeras.

– Vous êtes très bons pour moi, répondis-je, et j'ai presque honte de ne pouvoir rien vous offrir en remerciement.

– Nous te devons déjà tant que jamais nous ne pourrons te témoigner assez de reconnaissance. N'as-tu pas sauvé à deux reprises la vie de mon père et de mon frère ? Aujourd'hui en-

core, tu aurais pu faire mourir impunément Intchou-Tchouna et tu ne l'as pas fait. C'est pourquoi nous te demandons d'être notre frère et de permettre à nos guerriers de te considérer comme tel.

– C'est un grand honneur pour moi. Intchou-Tchouna est un grand chef et, quant à Winnetou, dès le moment où je l'ai vu, j'ai tout de suite ressenti de l'affection pour lui. Mais pourrais-je vous demander de faire bénéficier mes compagnons de la même faveur ?

– Il ne tient qu'à eux d'être considérés comme de vrais Apaches.

– Merci infiniment... Tu dis donc que tu as façonné toi-même ce calumet. Comme tu es habile !

Cet éloge fit rougir Nso-Tsi. Elle répondit :

– Je sais bien que les femmes et les filles des Blancs sont encore plus-habiles que nous. Mais attends une seconde.

Elle disparut et revint une minute plus tard avec mes revolvers, mes cartouches, mon couteau et tous les menus objets que je ne portais pas sur moi. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, rien de ce qui était dans mes poches n'avait été touché. Je la remerciai encore, constatai que plus rien ne me manquait et demandai où se trouvaient nos chevaux.

– Tout ce qui vous appartient est ici, dit-elle. Désormais tu auras ton cheval et Sam Hawkens sa Mary.

– Tiens, tu connais le nom du mulet de Sam.

– Oui et je sais aussi qu'il appelle son arme Liddy. Je lui ai souvent parlé pendant que tu étais malade. C'est un homme qui aime bien les plaisanteries, mais c'est un bon chasseur.

– C’est juste, mais il est bien davantage : c’est un camarade fidèle et prêt au sacrifice, qu’on ne peut qu’aimer. Mais puis-je encore te poser une question ? Et me diras-tu la vérité ?

– Nso-Tsi ne ment jamais, dit-elle d’un ton simple et pourtant plein de fierté. Et moins à toi qu’à tout autre.

– Vos guerriers ont-ils tout confisqué aux Kiowas et à mes camarades après leur victoire ?

– Oui.

– Mais, alors, comment se fait-il qu’on ait laissé intact le contenu de mes poches ?

– C’est mon frère Winnetou qui l’a voulu ainsi.

– Et sais-tu pourquoi ?

– Parce que tu lui étais très sympathique.

– Bien qu’il me considérât comme un ennemi ?

– Oui. Tu as dit tout à l’heure que tu l’avais pris en affection dès le premier moment. Pour lui, c’était la même chose. Il a toujours regretté au fond de son cœur que vous soyez ennemis.

– J’espère qu’il comprend maintenant qu’il se trompait en croyant cela. Mais une dernière question. Que devient Rattler, l’assassin de Klekih-Petra ?

– On est en train de l’attacher au poteau de torture.

– Grands dieux, pourquoi ne m’a-t-on pas averti ?

– C’est Winnetou qui a défendu de t’en parler. Il pensait que tes yeux et tes oreilles ne pourraient ni voir ce spectacle, ni entendre ces cris.

– Il ne s’est pas trompé. Et pourtant je voudrais savoir à quel endroit aura lieu la torture.

– En bas, près du fleuve, là d'où nous venons maintenant. Si mon père t'a amené ici, c'est précisément pour que tu ne sois pas témoin de cette scène.

– Mais moi, je tiens absolument à y assister. Quelle torture doit-on lui faire subir ?

– Tout. C'est le Visage Pâle le moins digne de pitié que nous ayons jamais fait prisonnier. Il a tué notre Père Blanc que nous vénérions tous, qui a été notre maître, à Winnetou et à moi. De plus il l'a tué sans aucune raison et c'est pourquoi il a mérité toutes les tortures.

– Il ne faut pourtant pas lui infliger des tourments si cruels. C'est inhumain.

– Ce n'est que justice.

– Et toi, tu voudrais, assister au supplice ? Tu voudrais contempler un tel spectacle ?

– Oui.

– Et pourtant tu n'es qu'une jeune fille !

Nso-Tsi baissa les yeux. Pendant une seconde, elle regarda le sol, puis elle plongea son regard dans le mien d'un air de reproche et me dit :

– Cela t'étonne ?

– Oui, ce ne sont pas là des spectacles pour les jeunes filles.

– Ce n'est pas l'habitude chez vous ?

– Non.

– Je n'ai jamais été dans vos villes, mais Klekih-Petra ; m'a raconté comment y était la vie. Tu me dis que vos squaws n'assistent jamais aux tortures, mais ne voit-on pas chez vous des milliers de squaws admirer les courses de chevaux où les ca-

valiers frappent sans pitié leurs montures et les font courir jusqu'au dernier souffle ? Vos squaws n'assistent-elles pas aux combats de boxe où le sang coule du visage meurtri des lutteurs ? Pense donc à ces centaines de squaws blanches, parfumées et délicates, qui dans les provinces du sud font torturer jusqu'à la mort leurs esclaves noirs et regardent en souriant le sang gicler sous le fouet des négriers ? Or, ici, il ne s'agit que de la torture d'un assassin. Suis-je vraiment cruelle en voulant y assister ? Et quand bien même ce serait de la cruauté ? À qui la faute si les yeux des Peaux-Rouges sont habitués à de tels spectacles ?

– Tu ne peux pourtant pas dire qu'un juge blanc ait condamné à la torture un Indien prisonnier.

– Un juge ! Ne te fâche pas si l'emploie une fois le mot dont Sam Hawkens use si souvent en parlant de toi : greenhorn ! Ici, dans le Wild West, c'est le plus fort qui est le juge, et le plus faible, le condamné. Crois-tu que les nombreux Indiens qui ont résisté aux envahisseurs soient tous morts sans avoir souffert ? Combien d'entre eux ont été mis à la torture par les Blancs et qui cependant n'avaient rien fait d'autre que de défendre leurs droits ? Oui, autrefois nous n'aurions peut-être pas agi de même... Mais vous nous avez habitués à la vue du sang et vous nous avez appris à regarder et à endurer les tortures sans sourciller. Oui, je veux voir comment sera puni le meurtrier de Klekih-Petra.

La jeune Indienne m'avait paru jusqu'alors douce et timide, mais maintenant ses yeux lançaient des éclairs, ses joues étaient en feu, elle semblait une véritable incarnation de la déesse de la vengeance. Elle en paraissait encore plus belle... Avais-je donc le droit de la condamner ?

– C'est bien, lui dis-je. Vas-y, mais j'irai avec toi.

Lorsque nous eûmes gagné la terrasse, nous trouvâmes Sam Hawkens confortablement installé en train de fumer sa pipe.

– Intchou-Tchouna est-il déjà parti ? lui demandai-je.

– Oui, il vient de descendre dans la direction du fleuve.

– Savez-vous ce qui se passe là-bas ?

– Oui, je le devine. Les Apaches sont sans doute en train de souhaiter bon voyage à nos aimables Kiowas.

– Vous n'y êtes pas du tout.

– Alors que se passe-t-il ?

– On torture Rattler.

– Tonnerre de Dieu ! Je veux voir ça. Venez, Seigneur, nous irons ensemble.

– Vous avez l'intention de contempler toute la scène ? Cela ne vous fait pas horreur ?

– Horreur ? Et pourquoi donc ? Vous n'êtes qu'un greenhorn, mon cher ami. Ce scélérat a bien mérité son sort et il sera exécuté à la façon indienne, c'est tout.

– Peut-être a-t-il, en effet, mérité la mort, mais le torturer est inadmissible, c'est un homme après-tout.

– Un homme qui en tue un autre sans aucune raison n'est plus un homme. Et puis il était saoul comme une bourrique.

– Raison de plus pour l'excuser. Il ne savait pas ce qu'il faisait.

– Allons donc, vous me faites rire ! Peut-être est-ce, en effet, là une excuse, une circonstance atténuante dans la bouche d'un habile avocat prononçant sa plaidoirie devant un tribunal

régulier. Mais, ici, au contraire, c'est une circonstance aggravante. Celui qui s'enivre au point de se jeter comme un fauve sur son prochain mérite un double châtiment. Je n'ai pas la moindre pitié pour ce Rattler. Je vous conseille de vous en désintéresser, vous aussi, si vous ne voulez pas vous mettre mal avec ces braves Peaux-Rouges. Alors, on y va ? Mais afin que vous ne fassiez pas de bêtises, j'emmène avec nous Dick et Will.

Il disparut dans son gîte et réapparut bientôt avec ses deux camarades. Nous descendîmes les échelles. Nso-Tsi était partie devant et nous ne la voyions plus.

Lorsque nous débouchâmes dans la vallée du Rio Pecos, nous nous aperçûmes tout de suite que les Kiowas avaient disparu. Quant aux Apaches, ils formaient un cercle autour de notre chariot à bœufs et je vis les deux chefs en conversation avec Nso-Tsi. Lorsqu'ils nous aperçurent, Winnetou se dirigea rapidement au-devant de nous et me demanda d'un air contrarié :

– Pourquoi mes frères blancs ne sont-ils pas restés au pueblo ? Les logements qu'on leur a donnés ne leur plaisent-ils pas ?

– Nous sommes enchantés de nos logements, répondis-je, nous en sommes très reconnaissants à nos frères rouges. Si nous sommes revenus, c'est parce que nous avons appris que vous alliez mettre Rattler à mort.

– C'est juste. Il est dans le chariot près du cercueil de sa victime. Il mourra au poteau de torture.

– La sentence est-elle irrévocable ?

– Oui.

– Mes yeux ne pourront pas voir un tel spectacle.

– C’est précisément la raison pour laquelle mon père Intchou-Tchouna vous avait ramenés au pueblo. Pourquoi l’avez-vous quitté ?

– J’espère pouvoir assister à la fin de Rattler sans avoir à détourner les yeux avec horreur. Je te prie d’adoucir sa peine et, puisqu’il faut qu’il meure, de le faire mourir sans souffrances inutiles.

– Ce qui est décidé ne peut être changé.

– N’y a-t-il donc aucun moyen de vous faire revenir sur votre décision ?

Winnetou baissa les yeux et fixa longuement le sol d’un air soucieux, puis me dit :

– Si, il existe tout de même un moyen. Mais, avant même de te l’indiquer, je te demanderai de ne pas y avoir recours.

– Ce serait donc là quelque chose de méprisable ?

– Oui, selon l’opinion des hommes rouges.

– Eh bien ! dis-moi donc de quoi il s’agit ?

– Tu pourrais faire appel à notre reconnaissance.

– Howgh ! un homme ne peut s’abaisser à faire chose pareille.

– Cependant, si tu le faisais, tu pourrais nous obliger, mon père et moi, à convoquer de nouveau le conseil des Anciens et à le faire revenir sur sa décision primitive. Bien entendu, tout ce que tu as fait pour nous te serait ainsi payé et nous serions quittes pour toujours. Mais Rattler mériterait-il un sacrifice pareil ?

– Je ne le crois pas.

– Je comprends parfaitement les sentiments qui animent mon frère blanc, mais mes guerriers, eux, ne pourraient jamais les comprendre. L'homme qui chez nous implore la reconnaissance est méprisé de tous. Old Shatterhand, qui peut devenir le guerrier le plus célèbre parmi les Apaches, voudrait-il quitter notre camp la honte dans le cœur et voir nos guerriers cracher sur son passage ?

Il était bien difficile de lui répondre. Mon cœur réclamait tout de même cette requête, mais ma raison et surtout ma fierté se rebellaient. Enfin Winnetou comprit mon hésitation et dit :

– Je parlerai à mon père Intchou-Tchouna. Que mon frère attende quelques minutes.

Je le vis s'approcher de son père, lui parler longuement d'un air très sérieux, puis tous deux se dirigèrent vers moi. Intchou-Tchouna prit le premier la parole :

– Si Klekih-Petra ne m'avait pas parlé des principes de sa religion, je te considérerais comme un homme avec lequel il est honteux de discuter. Mais, ainsi, je comprends fort bien ta pensée. Malheureusement, il n'en serait pas de même de mes guerriers. Cependant, j'essaierai malgré tout de t'être agréable. Réponds à ma question : le meurtrier était-il ton ennemi ?

– Oui.

– Et tu lui as pardonné ?

– Oui.

– Alors, écoute-moi. Nous allons voir s'il a conservé une parcelle d'honneur. Si oui, je tâcherai d'accéder à ta demande sans que tu aies à en souffrir. Assieds-toi ici et attends que je te fasse signe. Puis tu iras demander à Rattler qu'il te fasse des excuses avant de mourir. S'il obéit, sa mort sera douce.

– Je pourrais le lui dire ?

– Oui.

Intchou-Tchouna rejoignit alors ses guerriers en compagnie de Winnetou, et nous nous assîmes là où nous nous trouvions.

– Je n'aurais jamais cru, dit Sam, que le chef vous écouterait. Il faut qu'Intchou-Tchouna vous tienne en très grande estime.

– Je ne crois pas que ce soit la raison.

– Quel serait son motif alors ?

– C'est l'influence de Klekih-Petra qui se fait sentir même après sa mort. Ces Peaux-Rouges ont assimilé plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes de l'essence de religion chrétienne. Je suis curieux de voir la suite.

– Vous allez la connaître tout de suite. Attention !

Le cercle humain formé autour du chariot s'ouvrit tout à coup. Les Indiens s'emparèrent d'une sorte de meuble allongé comme une armoire, auquel était attaché un homme.

– C'est le cercueil, dit Sam. Il est fait de troncs d'arbres brûlés sur lesquels on a tendu des peaux humides. En séchant, la peau se rétrécit et le cercueil se trouve hermétiquement clos.

Non loin de l'endroit où la vallée du confluent débouchait dans celle du Rio Pecos se dressait un roc surmonté d'un tumulus de pierre. Les Apaches y transportèrent le cercueil avec l'homme qui y était attaché. C'était Rattler.

– Savez-vous à quoi sert ce tumulus de pierre ?

– Ce sera la tombe du père Blanc.

– Oui, une double tombe. On enterrera le meurtrier avec sa victime ? D'ailleurs, c'est ce qu'il faudrait faire pour tous les assassins.

– C’est tout de même terrible d’être attaché au cercueil de sa victime, en sachant qu’on va bientôt être exécuté.

Cependant, on avait dressé le cercueil, de sorte que Rattler se trouvait debout. L’homme et le cercueil furent attachés ensemble au tumulus avec des courroies. Les Indiens, hommes ; femmes et enfants, se rangèrent en demi-cercle. Un silence profond se fit. Winnetou et Intchou-Tchouna se placèrent près du cercueil, l’un à droite, l’autre à gauche. Puis le chef prit la parole :

– Les guerriers Apaches se sont réunis à cet endroit pour rendre justice. Une terrible offense a été faite à notre tribu et le coupable doit l’expier de sa mort.

Avec quelques paroles émues et évocatrices, Intchou-Tchouna parla encore de Klekih-Petra, de sa bonté et de sa vie exemplaire. Puis il relata les circonstances du meurtre. Il expliqua également comment Rattler avait été fait prisonnier et proclama le jugement en vertu duquel l’assassin devait être d’abord soumis à la torture, puis attaché ainsi qu’il l’était au cercueil, enterré avec sa victime.

Lorsqu’il eut fini, il me chercha du regard et me fit signe.

Nous nous étions déjà levés et nous nous approchâmes. Jusque-là, je n’avais pas très bien pu voir le condamné, étant donnée la distance qui nous séparait, mais, maintenant, à quelques mètres seulement, sa vue éveilla en moi la pitié, bien que je susse que c’était un homme méchant et indigne.

Les mains attachées derrière le dos et les jambes écartées, Rattler était ligoté au cercueil. Sa bouche était bâillonnée et sa tête maintenue si fortement par des courroies qu’il ne pouvait la bouger. On voyait cependant à son aspect qu’il ne souffrait ni de la faim, ni de la soif.

Lorsque je fus arrivé près de lui, Intchou-Tchouna lui arracha le bâillon de la bouche.

– Mon frère blanc veut parler à cet assassin. Que sa volonté soit faite.

Rattler voyait que j'étais libre, il pouvait donc comprendre que c'était les Indiens qui m'avaient rendu la liberté ; de plus il pouvait entendre que le chef me parlait avec amitié. J'espérais donc qu'il me demanderait d'intervenir en sa faveur. Mais, contrairement à mon attente, il me cria, aussitôt qu'il put parler, tout écumant de colère :

– Que me voulez-vous ? Allez au diable ! Je n'ai rien à vous dire.

– Vous êtes condamné à mort, Mr. Rattler, lui dis-je. La décision est irrévocable. Je le déplore très sincèrement, mais je voudrais pourtant...

– Fiche-moi la paix, crapule, hurla-t-il en m'interrompant et il essaya de me cracher au visage sans cependant m'atteindre.

Je continuai d'une voix calme :

– Vous devez malheureusement mourir, mais la façon dont vous serez exécuté dépend en partie de vous. D'après le jugement, vous devez subir de très longues tortures durant toute cette journée et peut-être même encore celle de demain. Je voudrais vous épargner cette fin horrible. À ma demande, Intchou-Tchouna m'a promis de vous faire mourir, rapidement si vous remplissiez la condition qui vous sera posée.

Je m'arrêtai, croyant qu'il allait me questionner. Il n'en fit rien et se contenta de proférer de grossiers jurons.

– Cette condition est que vous me demandiez pardon, dis-je tranquillement.

– Vous demander pardon ? hurla-t-il, j'aime mieux me mordre la langue et souffrir tous les supplices que ces ignobles Peaux Rouges sauront inventer. Allez au diable, votre visage hypocrite me dégoûte !

– Si je vous obéis, tout est fini et je ne pourrai plus rien pour vous. Soyez donc raisonnable et dites ces quelques mots avant de mourir. Ce n'est même pas à moi que je souhaite que vous demandiez pardon, mais à tous ceux auxquels vous avez fait du mal.

– Menteur, hypocrite ! hurla-t-il. Tu étais de connivence avec ces Peaux-Rouges pour me faire tomber dans leurs mains, aussi...

– Vous vous trompez, interrompis-je. Vous n'avez donc rien à me demander ? Vous n'avez pas de parents à qui vous voudriez adresser un dernier message ? Vous n'avez donc pas une dernière volonté à exprimer ?

– Si, une seule : que tu crèves bientôt encore plus misérablement que moi. Voilà ma dernière volonté !

Et il déversa encore sur moi une bordée d'injures.

Intchou-Tchouna me prit alors par la main, m'entraîna doucement et me dit :

– Mon jeune frère blanc peut constater lui même que cet assassin ne mérite pas la moindre pitié.

Que pouvais-je lui répondre ? Je ne m'attendais pas à ce que Rattler se comportât de la sorte ? Auparavant, il se montrait plutôt lâche et tremblait quand on lui parlait de la vengeance des Indiens. Et, maintenant, il faisait semblant de se moquer de tous les supplices du monde.

– Ne croyez pas que ce soit du courage, me dit Sam. C'est de la rage, rien que de la rage.

– Mais pourquoi cette rage ?

– Il croit que c'est vous qui l'avez livré aux Rouges, tout simplement. Mais, aussitôt que commenceront les tortures,

vous le verrez prendre une toute autre attitude, si je ne m'abuse. Attention !

Les spectateurs s'assirent et la triste cérémonie commença. Quelques jeunes guerriers sortirent du cercle, le couteau à la main, et se placèrent à une quinzaine de pas de l'assassin. Ils lancèrent leurs couteaux dans sa direction, mais en prenant garde de ne pas l'atteindre. Les lames se fichèrent dans le cercueil sur lequel Rattler était attaché. Les deux premières vinrent se placer à droite et à gauche tout près de ses chevilles, les autres en montant le long de ses jambes.

Au début, Rattler se tint assez bien, cependant, à mesure que les lames approchaient de sa tête, il manifestait de l'inquiétude. Chaque fois qu'une lame fendait l'air il poussait un cri de terreur qui se fit de plus en plus aigu lorsque les couteaux lui frôlèrent le visage.

Pourtant ce n'était là qu'un prélude qui devait servir aux jeunes gens à montrer leur habileté à lancer le couteau. Ceux-ci, après être allés retirer leurs armes, vinrent se rasseoir parmi la foule.

Intchou-Tchouna désigna alors des guerriers plus âgés qui devaient lancer leurs couteaux à une distance de trente mètres. Pendant que le premier s'apprêtait à lancer son arme, le chef alla près de Rattler, désigna un endroit de son bras et ordonna :

– Touche ici !

La lame fendit l'air et avec une exactitude miraculeuse vint s'enfoncer à l'endroit désigné. Elle traversa les muscles et se ficha dans le bois du cercueil. C'était déjà beaucoup plus sérieux et Rattler se mit à hurler comme si sa fin était déjà arrivée. La deuxième lame toucha le bras gauche au même endroit, la troisième et la quatrième se logèrent dans la cuisse, toujours à l'endroit exact désigné par le chef. On ne voyait pas couler le

sang ; car Rattler était habillé, et les Indiens devaient prendre garde de ne point toucher aucun point vital.

Rattler avait-il pensé au début que toute cette mise en scène n'était qu'une comédie ? Je ne sais, mais, en tout cas, il lui fallut déchanter. Il reçut encore des couteaux dans l'avant-bras et dans les mollets. Il hurlait sans s'arrêter.

L'assistance faisait entendre des murmures de désapprobation et de mépris. C'est qu'un Indien se comporte tout autrement au poteau de torture. Quand le spectacle qui ne se terminera que par sa mort commence, il entonne son chant mortuaire où il vante ses actions et raille ses tortionnaires Plus ses souffrances sont vives et plus il insulte violemment ses bourreaux, mais il ne profère ni une plainte ni un cri de douleur. Quand il est mort, ses ennemis eux-mêmes chantent sa gloire et lui font de magnifiques funérailles. C'est, en effet, un honneur pour un Peau-Rouge que d'avoir contribué à donner une mort aussi glorieuse à un guerrier.

Il en est tout autrement quand il s'agit d'un lâche qui hurle à la moindre blessure et implore la pitié. Torturer un tel individu n'est plus une gloire, cela devient même une honte. Les guerriers finissent même par refuser de le torturer. On l'assomme, on le pend ou on l'exécute d'une autre manière aussi avilissante.

Rattler faisait partie des lâches de ce genre. Sans doute ses blessures le faisaient-elles souffrir, mais on ne pouvait pas encore parler de tortures. Il hurlait cependant comme s'il endurait tous les tourments de l'enfer en ne cessant de crier mon nom et de m'appeler auprès de lui. Intchou-Tchouna arrêta alors le supplice et me dit :

– Que mon jeune frère blanc aille le voir et lui demande pourquoi il hurle à ce point. Ce n'est sans doute pas les blessures des couteaux qui lui font pousser ces cris.

Je m'approchai de Rattler et lui demandai :

– Que me voulez-vous ?

– Retirer ces couteaux de mes bras et de mes jambes.

– Mais voyons, ce n'est pas possible.

– Mais je vais en mourir. Qui pourrait supporter tant de blessures ?

– Vous croyiez qu'on allait vous épargner ?

– On vous a bien épargné, vous !

– Moi, je n'ai assassiné personne.

– Vous savez que, lorsque je l'ai fait, j'étais ivre.

– Cela ne change rien à l'affaire. Je vous ai toujours mis en garde contre l'alcool, vous n'avez jamais voulu m'écouter et maintenant vous en supportez les conséquences.

– Vous n'avez pas de cœur. Parlez-leur, je vous en prie, en ma faveur.

– Je l'ai déjà fait. Demandez-moi pardon et vous aurez une mort rapide.

– Une mort rapide ?... Mais moi je ne veux pas mourir... Je veux vivre, vivre !

– Malheureusement c'est impossible.

– Impossible ? Il n'y a donc plus d'espoir, plus d'espoir ?

– Non.

– Plus d'espoir ! Oh ! oh ! oh !

Il poussait des hurlements si effroyables qu'il me fut impossible de rester près de lui. Je le quittai.

– Restez ici, je vous en supplie, me cria-t-il. Sans cela ils vont recommencer.

– Cesse tes lamentations, chien, lui cria Intchou-Tchouna. Tu n'es qu'un coyote puant, et un brave guerrier ne salira pas son arme en te touchant.

Puis, s'adressant à ses guerriers, il continua :

– Quel fils des nobles Apaches voudrait s'occuper de ce lâche ?

Un silence profond régnait dans les rangs.

– Il n'y a donc personne ?

Nouveau silence.

– Uff ! L'assassin n'est pas digne d'être tué par nous. Il n'est pas digne non plus de partager la tombe de Klekih-Petra. Comment un tel crapaud pourrait-il vivre dans les territoires de chasse éternels auprès d'un cygne ? Coupez ses liens.

Il fit signe à deux garçonnets qui coururent à Rattler, retirèrent les couteaux de ses membres et délièrent les courroies qui l'attachaient au cercueil.

– Attachez ses mains par derrière, ordonna le chef.

Les deux enfants – ils ne pouvaient pas avoir plus de dix ans – obéirent, Rattler ne manifesta aucune velléité de résistance.

– Conduisez-le au fleuve et jetez-le à l'eau, cria Intchou-Tchouna. S'il parvient à l'autre rive, il aura la vie sauve.

En entendant ces paroles, Rattler poussa un cri de joie. Il se laissa précipiter dans l'eau par les enfants, il n'avait même pas le courage de s'y lancer lui-même. Il disparut d'abord, mais bientôt il remonta à la surface et essaya de gagner l'autre rive en

nageant sur le dos. Bien que ses mains fussent attachées par derrière, sa tâche n'était guère difficile.

Fallait-il le laisser atteindre l'autre bord et se sauver ? Je ne pouvais pas souhaiter chose pareille. Il avait amplement mérité la mort et, en le laissant se sauver, nous serions responsables des multiples crimes qu'il serait encore amené à commettre dans sa vie. Les deux enfants étaient toujours sur le bord du fleuve à le regarder s'éloigner. Intchou-Tchouna leur dit alors :

– Prenez des fusils et visez-le à la tête.

Les deux garçonnets coururent à l'endroit où se trouvaient les armes des guerriers et choisirent deux fusils. Ils les maniaient avec beaucoup d'adresse. Ils s'agenouillèrent au bord du fleuve et visèrent Rattler.

– Ne tirez pas ! cria celui-ci.

Les deux enfants échangèrent quelques paroles, puis, comme s'il s'agissait d'un sport, laissèrent Rattler s'éloigner encore pendant quelques minutes. Le chef les observait d'un air attentif et je pus voir qu'il savait très bien ce qu'il pouvait attendre de ces enfants. Enfin ceux-ci poussèrent un cri sonore et tirèrent.

Rattler, touché à la tête, disparut aussitôt dans les flots.

On n'entendit point ce cri de triomphe que poussent toujours les Indiens à la mort de leur ennemi. Un lâche comme celui-ci n'en était pas digne. Les Indiens ressentaient un tel mépris pour lui qu'ils ne se soucièrent même pas de son cadavre et le laissèrent emporter par le fleuve. Pourtant, il était fort possible qu'il ne fût pas touché à mort et que tout simplement il ait feint d'être atteint comme moi je l'avais fait. Mais peu importait ! Les Indiens ne jetèrent même pas un coup d'œil dans sa direction.

Intchou-Tchouna se dirigea vers moi et me demanda :

– Mon jeune frère blanc est-il content de moi ?

– Oui, je te remercie.

– Il n'y a pas de quoi. Je n'aurais pas agi autrement, même si tu ne m'avais pas prié de ne pas le supplicier. Ce chien n'était pas digne de mourir au poteau de torture.

– Pourrais-je assister à l'enterrement de Klekih-Petra ? dis-je pour changer de sujet de conversation.

– Oui, je te le demande même... Avant sa mort, tu t'es entretenu avec lui, avant que nous soyons allés chercher les chevaux. Ne vous êtes-vous entretenus que de choses indifférentes ?

– Non, d'ailleurs j'ai l'intention de vous faire connaître notre conversation d'alors.

Je disais « vous », car Winnetou était venu nous rejoindre.

– Après votre départ, dis-je, nous nous assîmes l'un près de l'autre et il me fit des confidences. Il me parla de ses souffrances et de son passé. Puis il me dit qu'il vous aimait beaucoup et que son seul désir était de donner sa vie pour Winnetou. Le Grand esprit allait exaucer ce vœu quelques minutes plus tard.

– Pendant que je tenais sa tête sur mes genoux, alors qu'il agonisait, dit Winnetou, il a parlé dans une langue étrangère que je n'ai pas comprise.

– Il parlait en français.

– Et puis-je savoir ce qu'il t'a dit ?

– Il m'a demandé de ne pas t'abandonner.

– De ne pas m'abandonner ? Mais nous nous connaissions à peine. Et qu'as-tu répondu ?

– Je lui ai promis de me conformer à son désir.

– C’était sa dernière volonté. Tu t’es engagé à ne pas m’abandonner et moi, pendant ce temps-là, je te traitais en ennemi mortel. Un autre aurait succombé au coup de couteau que je t’ai donné, mais par bonheur ton corps a eu assez de vigueur pour le supporter. Je te dois tant ! Sois mon ami.

– Il y a longtemps que je le suis.

– Mon frère !

– De tout mon cœur, si tu le veux.

– Eh bien ! scellons donc notre alliance sur la tombe de celui qui me confia à toi. Un noble Visage Pâle nous a quittés, mais, avant d’aller dans les Prairies Célestes, il nous a laissé un remplaçant. Intchou-Tchouna, le grand chef, nous permettra de sceller cette alliance.

Intchou-Tchouna me tendit la main et dit, d’une voix vibrante de sincérité :

– Je vous le permets. Et vous serez plus même que des frères. Une âme dans deux corps, l’âme d’un vaillant guerrier. Howgh !

J’allai à l’endroit où l’on creusait déjà le tombeau et demandai un tomawak, puis, accompagné de Sam, de Dick et de Will, je me rendis dans la forêt proche. Là, nous choisîmes un arbre que nous élaguâmes et avec lequel nous confectionnâmes une croix primitive.

Lorsque nous fûmes prêts, nous regagnâmes la grève près du fleuve. La cérémonie funéraire était déjà commencée. Les Indiens, accroupis en demi-cercle autour du tombeau de pierre qui s’élevait rapidement, chantaient une longue mélopée. Parfois leur chant était entrecoupé de cris de douleur, pareils aux éclairs qui traversent un ciel sombre et chargé de nuages.

Sous la surveillance de leur chef, une douzaine d’Indiens édifiaient le tombeau. J’aperçus, entre le groupe des travailleurs

et celui des guerriers, un individu vêtu d'une manière étrange et couvert de totems, qui exécutait une danse singulière.

– Qui est-ce ? demandai-je à Sam, intrigué.

– Le sorcier, répondit-il. Il vous déplaît, si je ne m'abuse.

– Je dois l'avouer.

– Tâchez de n'en rien laisser paraître. Vous offenseriez mortellement les Apaches ; ne les heurtons pas dans leurs coutumes, ils se montrent eux-mêmes tolérants envers nous en nous laissant planter cette croix.

À ce moment, survint Nso-Tsi, qui revenait du pueblo, portant dans chaque main une petite tasse. Elle alla jusqu'au fleuve, remplit les tasses, puis les plaça à droite et à gauche du cercueil.

Intchou-Tchouna fit alors un signe de sa main et le chant religieux s'arrêta net. Le sorcier se jeta à terre. Le chef marcha lentement jusqu'au cercueil et commença à parler d'une voix solennelle :

– Le matin, le soleil se lève à l'est et, le soir, il se couche à l'ouest. La nature se réveille au printemps et s'endort aux approches de l'hiver. Il en est de même pour les hommes. Ai-je dit vrai ?

– Howgh ! gronda la tribu.

– Mais si le soleil se couche le soir, le lendemain, de bonne heure, il surgit à nouveau à l'horizon. Quand la nature se meurt en hiver, elle ressuscite au printemps. Ai-je dit vrai ?

– Howgh !

– Klekih-Petra nous a enseigné que l'homme dont nous enterrons le corps dans un cercueil ressuscite après sa mort comme le soleil à l'aube et la nature avec la première lune de printemps, pour vivre désormais dans les Prairies Célestes, au-

près du Grand Esprit. En ce moment, Klekih-Petra sait déjà s'il nous a dit vrai puisqu'il a disparu comme le soleil au crépuscule et que son âme est allée rejoindre le pays des morts auquel elle avait tant aspiré.

– Howgh !

– Il a été assailli par un misérable agresseur comme un agneau par une bête puante. Il était en bonne santé et joyeux, prêt à rejoindre avec nous le camp des Apaches, lorsqu'il fut frappé à mort par la balle meurtrière. Pleurez sa mort, mes frères !

Un sourd murmure s'éleva, de plus en plus vibrant, qui se prolongea en un lugubre et profond cri de douleur. Puis le chef continua :

– Nous avons vengé sa mort. Mais, avant de nous quitter, il nous a désigné un autre Visage Pâle pour être notre ami et notre frère. Voici Old Shatterhand, qui connaît toutes les sciences auxquelles Klekih-Petra nous a initiés. Il abat le grizzli d'un coup de couteau et terrasse ses ennemis de son poing redoutable. Intchou-Tchouna et Winnetou sont tombés à plusieurs reprises dans ses mains, mais, au lieu de les tuer, il les a protégés et est toujours, au fond du cœur, resté notre ami. Ai-je dit vrai ?

– Howgh !

– Le dernier vœu de Klekih Petra a été que Old Shatterhand lui succède parmi nous, comme conseiller fidèle des guerriers Apaches. Old Shatterhand lui a promis de satisfaire son désir et c'est pourquoi je vous demande de l'admettre dans notre tribu. Il faudrait pour cela qu'il fume le calumet de paix avec chacun de nos guerriers. Mais nous ferons mieux : il boira le sang de Winnetou, et Winnetou boira son sang. Ainsi, il deviendra le sang de notre sang, la chair de notre chair. Les guerriers Apaches y consentent-ils ?

– Howgh ! Howgh ! Howgh ! clamèrent les Apaches.

– Je demande donc à Old Shatterhand et à Winnetou de s'avancer jusqu'au cercueil et de verser quelques gouttes de leur sang dans cette eau de l'amitié.

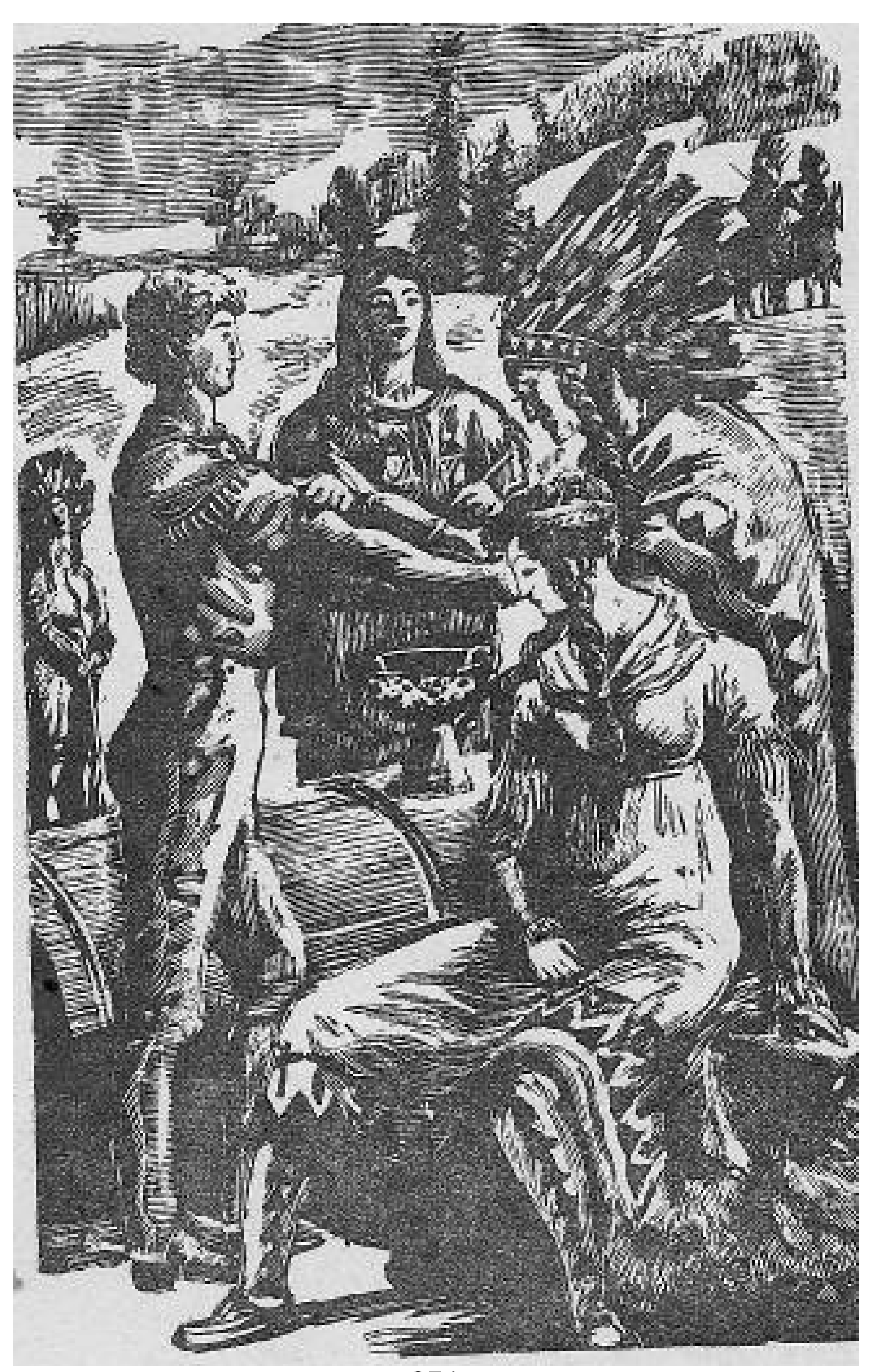
Nous nous plaçâmes de chaque côté du cercueil et Intchou-Tchouna, retroussant les manches de son fils, lui fit une légère piqûre au bras avec un poignard. Quelques gouttes de sang tombèrent dans la tasse que le vieux chef tendait sous la blessure. Puis ce fut à mon tour de me soumettre à la même cérémonie. Enfin, il me tendit la tasse qui contenait le sang de Winnetou et, se retournant vers celui-ci, lui présenta l'autre tasse où avait coulé le mien. Il dit alors :

– L'âme vit dans le sang. Que les âmes de ces deux guerriers s'unissent inséparablement pour n'en former qu'une seule, noble et puissante. Que la pensée de Old Shatterhand devienne celle de Winnetou, et que la volonté de Winnetou soit aussi celle de Old Shatterhand. Buvez ce sang !

Nous vidâmes chacun notre tasse, emplie par l'eau pure de la rivière et à peine troublée par les quelques gouttes de sang qu'elle contenait. Le chef me tendit alors la main et me dit :

– Tu es maintenant comme Winnetou, fils de mon sang et guerrier de ma tribu. Ton nom retentira bientôt dans les savanes les plus éloignées et sera vénéré de tous. Tu es devenu le chef des Apaches et chaque tribu de notre peuple te doit le respect.

Ma situation avait bien rapidement changé du tout au tout. Simple précepteur à Saint-Louis, il y a quelques mois encore, j'étais maintenant promu au rang de chef dans une tribu de sauvages. Mais j'avoue que ces sauvages me plaisaient beaucoup plus que tous les Blancs que j'avais rencontrés jusqu'à présent.



Lorsque Intchou-Tchouna eut terminé son discours, les Apaches, y compris les enfants, se levèrent et m'acclamèrent à grands cris. Le chef ajouta encore quelques mots :

– Nous venons d'admettre au sein de notre tribu un nouveau Klekih-Petra. Ensevelissons maintenant ce cadavre dans son tombeau.

Je prononçai une courte prière sur le cercueil, qui fut ensuite placé dans le mausolée. Pendant qu'on en fermait l'ouverture à l'aide de gros blocs de pierre, les guerriers entonnèrent un nouveau chant funèbre, et ce ne fut que lorsque la dernière pierre eut été posée que les Apaches se dispersèrent peu à peu...

Après le repas du soir, qui nous fut servi à la table du grand chef, Winnetou me demanda :

– Mon frère désire-t-il se reposer ou préfère-t-il sortir avec moi ?

– Je vais avec toi, lui répondis-je, sans lui demander où il comptait aller.

Nous quittâmes le pueblo et nous dirigeâmes vers le fleuve. Je m'y attendais. Un esprit aussi délicatement élevé que celui de Winnetou devait souhaiter dire adieu dans le silence et le recueillement à son maître disparu.

Lorsque nous fûmes à proximité de la tombe, nous nous assîmes sans mot dire. Winnetou me prit la main et la garda entre les siennes. La nuit était tombée et un profond silence régnait. Enfin, Winnetou parla :

– Mon frère Old Shatterhand pourra-t-il oublier que nous avons été ennemis ?

– Je l'ai déjà oublié, lui répondis-je avec chaleur.

– Pourtant il y a quelque chose que tu ne pourras pas oublier.

– Quoi donc ?

– L'insulte que mon père t'a faite.

– Quand il m'a craché au visage ?

– Oui. Tu sais qu'une telle insulte ne peut se laver qu'avec le sang.

– Mon frère Winnetou ne doit pas se tourmenter à cette pensée. C'est oublié, et définitivement.

– Vraiment ?

– Crois-tu que Old Shatterhand aurait pu tolérer une telle insulte sans la venger aussitôt s'il l'avait prise pour telle ?

– En effet, nous avons été étonnés que tu n'aies rien fait pour y répondre… Tu ne peux pas encore connaître les coutumes de notre peuple. Aucun guerrier ne reconnaît volontiers qu'il a commis une erreur et un chef encore moins que tout autre. Intchou-Tchouna sait bien qu'il a été injuste à ton égard, mais il ne peut s'humilier devant toi. Il m'a confié la mission de t'en parler. C'est donc Winnetou qui vient te demander pardon à la place de son père.

– Il n'en est nul besoin.

– Nous t'en sommes infiniment reconnaissants. Et maintenant, permets-moi de te poser une question. Pourquoi mon frère a-t-il quitté son pays natal ?

Les Peaux-Rouges n'ont pas l'habitude de s'enquérir ainsi des affaires d'autrui. Cependant Winnetou était devenu mon frère et sa curiosité était légitime. D'ailleurs, ce n'était peut-être pas le seul motif qui le poussait à me poser cette question.

– Pour tenter ma chance, lui dis-je.

– Qu’est-ce, au juste, que la chance ?

– La fortune.

À peine eus-je prononcé cette parole qu’il me lâcha la main qu’il avait gardée dans les siennes. Je compris sa pensée. Il devait se dire qu’il s’était mépris sur mon compte.

– La fortune, dit-il enfin à voix basse. C’est donc pour cela... pour cela.

– Que veux-tu dire ?

– C’est pour cela que tu es venu... avec...

Je voyais qu’il ne pouvait achever sa phrase, tant ses pensées étaient douloureuses.

– Avec les voleurs de terre, achevai-je d’un ton décidé.

– Tu l’as dit. Tu t’es joint à leur groupe pour acquérir la richesse. Mais crois-tu que la richesse procure le bonheur ?

– Mais oui.

– Tu te trompes. La richesse a fait le malheur des Peaux-Rouges, c’est pour l’or qu’ils sont, encore aujourd’hui, chassés de pays en pays par les Blancs. Ils nous suivent de prairie en prairie, de montagne en montagne, nous dépouillant de nos steppes, de sorte que nous disparaîtrons tôt ou tard de cette terre. C’est l’or qui en est la cause. Mon frère ne devrait pas se faire le serviteur de l’or.

– Je n’en suis pas le serviteur.

– Et pourtant tu viens de dire que c’est la fortune que tu venais chercher ici.

– C’est exact. Mais il y a richesses et richesses. D’aucuns ont beaucoup d’argent, d’autres, beaucoup de connaissances,

des expériences utiles, une grande réputation, la gloire, enfin ! si Dieu la leur accorde.

– Uff ! uff ! Cela change complètement. Mais comment se fait-il donc que Old Shatterhand se soit pourtant joint aux voleurs de terre. Ne savait-il pas que ceux-ci commettaient un crime contre les Rouges ?

– Certes, j'aurais dû le savoir, mais je t'avoue que je n'y avais jamais songé auparavant. J'étais heureux de devenir prospecteur, car on me promettait une récompense honnête pour mon travail.

– Une récompense ? Mais vous n'avez pourtant pas achevé votre travail ? Ou peut-être vous a-t-on payé d'avance ?

– Non, on ne nous a donné qu'un acompte. Je ne pourrai toucher le salaire de mon travail que lorsque notre tâche sera achevée.

– Cela veut dire que tu as travaillé en vain ?

– Oui.

– Cette perte est-elle importante ?

– Dans ma situation, j'avoue qu'elle l'est.

Il se tut une minute, puis :

– Je regrette que nous t'ayons, involontairement, causé du tort. Tu n'es sans doute pas riche.

– Non, je ne manque de rien, mais, en ce qui concerne l'argent, je ne suis qu'un pauvre diable.

– Et combien de temps vous fallait-il encore pour achever vos travaux d'arpentage ?

– Quelques jours.

– Uff ! Uff ! Si je t’avais connu à ce moment, j’aurais attendu un peu avant d’attaquer les pionniers.

– Pour que je puisse achever mon travail ? demandai-je, ému de tant de noblesse de cœur.

– Mon frère l’a dit.

– Tu aurais donc consenti au vol de ces terres qui sont vôtres.

– Non. Pas au vol, mais, après tout, les traits que tu marques sur du papier ne peuvent guère nous faire de tort. On ne peut parler de vol que lorsque les ouvriers des Visages Pâles arrivent pour construire la route du cheval de feu à travers nos territoires de chasse. Je pourrais...

Il se tut tout à coup, comme pour mettre de l’ordre dans ses idées. Puis il ajouta :

– Pour avoir ton argent, tu as sans doute besoin des papiers avec les dessins ? Malheureusement, mes guerriers les ont brûlés. Nous n’avons gardé que vos instruments, car je sais qu’ils ont une grande valeur.

– J’ai la copie de tous ces dessins.

– Uff ! uff ! comment se fait-il ?

– Ils sont dans ma poche. Tu as été assez bon pour ordonner à tes guerriers de me laisser mes objets personnels...

– Uff ! uff !

Cette exclamation était poussée d’une voix mi-surprise, mi-satisfaite. Puis il se tut et plongea dans ses pensées. J’appris plus tard qu’il envisageait un projet qui n’aurait sans doute jamais germé dans le cerveau d’un Blanc, mais Winnetou était plus noble et plus désintéressé que quiconque de notre race. Enfin, il se leva.

– Maintenant, nous allons rentrer, dit-il. Mon frère blanc a subi un grand tort à cause de nous, mais Winnetou fera le nécessaire pour le réparer. Toutefois, auparavant, il faut que tu te rétablisses complètement parmi nous.

Nous regagnâmes le pueblo, où nous passâmes, Sam, ses deux compagnons et moi, notre première nuit de liberté.

Le lendemain matin, au cours d'une cérémonie solennelle, les guerriers rouges fumèrent le calumet de paix avec Sam, Dick et Will. Bien entendu, cela ne se passa pas sans d'interminables discours. Le plus fleuri et le plus applaudi fut naturellement celui de Sam, qui était à tel point farci de plaisanteries inattendues que les Indiens eurent toutes les peines du monde à conserver leur gravité ordinaire. Il termina par une péroraison où il était longuement question de moi et dans laquelle il prouvait qu'au fond, si j'avais réussi à avoir la vie sauve, ce n'était que grâce à une chance extraordinaire qui ne pouvait échoir qu'à un greenhorn. Mais il dit tout cela avec tant de gentillesse qu'il me fut impossible de lui en garder rancune.

Vint ensuite une période de calme, mais non pas de farniente. Sans doute, Sam, Dick et Will étaient ravis de l'hospitalité qui leur était accordée par les Apaches et passaient leurs journées à se reposer ; tout au plus, Sam faisait-il chaque jour de longues randonnées avec sa Mary afin de continuer le dressage de la bête. Quant à moi, je n'avais guère le loisir de me reposer sur mes lauriers. Winnetou avait décidé de me mettre à l'école de la Prairie.

Nous sortions tous les matins de bonne heure et parfois nous restions absents une ou deux journées. Nous faisions de longues promenades à cheval et je devais apprendre toutes les ficelles utilisées par les Apaches dans la chasse ou dans la lutte. Nous errions dans la forêt et Winnetou m'enseignait l'art d'avancer en rampant sans être aperçu par l'ennemi. Souvent il me quittait et je devais alors retrouver sa piste quand il avait dissimulé sa trace autant que possible. Que de fois il restait ca-

ché dans un fourré d'arbustes ou de joncs près du Rio Pecos ou dans la forêt à m'observer, pendant que je peinais en vain à rechercher sa trace ! Il m'indiquait ensuite mes fautes et m'expliquait comment j'aurais dû agir. C'était un parfait professeur, qui avait autant de goût pour l'enseignement que je prenais de plaisir à ses leçons. Sans doute, ne me décernait-il jamais d'éloges, mais il ne me décourageait jamais non plus.

Que de fois je rentrais de ces excursions, les membres rompus ! Mais, une fois au pueblo, ce n'était pas encore le repos qui m'attendait, car je m'étais proposé d'apprendre à fond le langage des Apaches. Intchou-Tchouna, Nso-Tsi et Winnetou m'enseignaient tour à tour leur langue. Parfois la sœur de Winnetou participait à nos excursions. Elle était toujours visiblement enchantée quand je parvenais à résoudre les problèmes qui m'étaient posés.

Un jour que nous nous trouvions dans la forêt tous les trois, Winnetou m'enjoignit de m'éloigner et de ne revenir qu'au bout d'un quart d'heure. Il m'assigna pour tâche de retrouver les traces de sa sœur, qu'il se chargeait de cacher. Je m'éloignai donc et ne revins qu'au bout du temps convenu. Je pus d'abord distinguer assez nettement la trace de mes amis, mais, à un endroit précis, les marques laissées par les légers mocassins de la jeune fille disparurent complètement.

Je savais certes que son pas était léger comme l'empreinte d'un oiseau, mais, comme le terrain était assez humide, elle ne pouvait cependant avoir disparu ainsi. Et cependant, malgré tous mes efforts, je ne pouvais plus rien distinguer, pas même une herbe foulée sous ses pieds, alors que pourtant le sol était tout indiqué pour garder les empreintes. Je pouvais bien distinguer celles de Winnetou, mais c'était sa sœur que je devais retrouver.

Une fois de plus j'examinai la piste, sans rien relever de nouveau. Pourtant je me dis qu'il était impossible, malgré tous les artifices de Winnetou, de faire disparaître aussi complète-

ment une trace... Peut-être, après tout, n'avait-il même pas eu à l'effacer ? Peut-être les pieds de Nso-Tsi n'avaient-ils pas même touché le sol ?

J'examinai de plus près la trace de Winnetou, ses empreintes étaient gravées profondément dans l'herbe, plus profondément qu'avant la disparition des traces de sa sœur. Après avoir réfléchi, j'en conclus qu'il avait dû prendre sa sœur dans ses bras et l'avait ainsi conduite dans le fond du fourré. La solution du problème devenait ainsi un jeu d'enfant.

Si Winnetou avait avancé tout seul, me dis-je, de ses bras libres il aurait pu facilement écarter les branches qui barraient son chemin. Mais s'il avait sa sœur dans les bras, je trouverais sans doute des branches cassées. Je suivis donc sa trace et en effet, bien que Nso-Tsi ait sans doute fait de son mieux pour aider son frère, je distinguai sur la piste quelques rameaux cassés que je n'aurais sans doute pas trouvés si Winnetou avait marché seul.

La piste conduisait à une clairière de la forêt, puis se continuait de l'autre côté du fourré. Ils étaient sans doute tous les deux dans un buisson, persuadés que je ne trouverais pas facilement la trace de Nso-Tsi. J'aurais pu les rejoindre directement, mais je voulus leur faire une surprise et, avec d'infinies précautions, je contournai la clairière. Parvenu de l'autre côté ; je me mis de nouveau en quête des traces de Winnetou.

Comme mes amis ne pouvaient être très éloignés, je me jetai à plat-ventre à la recherche des empreintes. Celles-ci s'arrêtaient là, j'étais donc certain qu'ils se cachaient non loin de la clairière.

Tout à coup, je les aperçus. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, en me tournant le dos, car ils m'attendaient plutôt par l'autre chemin. Ils se parlaient à voix basse, de sorte que je ne pouvais rien entendre de leur conversation. Je me rapprochai encore d'eux et j'étais déjà sur le point de manifester ma pré-

sence, lorsque, tout à coup, j'entendis s'élever légèrement la voix de Winnetou :

– Vais-je aller le chercher ?

– Non, répondit Nso-Tsi, il nous retrouvera bien.

– Ma sœur se trompe, je le crains. Old Shatterhand a déjà beaucoup appris, il est vrai, mais cette fois-ci il ne pourra parvenir jusqu'à nous. Les traces de ma sœur ont disparu dans les airs, comment pourrait-il les retrouver ?

– Il les retrouvera. Mon frère Winnetou m'a dit que nul ne pouvait plus tromper Old Shatterhand. Pourquoi prétend-il maintenant le contraire ?

– Sans doute ses yeux reconnaissent aujourd'hui toutes les traces laissées sur la terre, mais il ne pourra trouver celles qui n'y sont pas inscrites.

– Et pourtant il y arrivera, car il parvient à tout ce qu'il tente.

Elle parlait à voix basse et pourtant elle avait prononcé ces paroles sur un ton de telle conviction que je m'en sentis fier.

– Oui, continua Winnetou, je n'ai encore vu personne comprendre toutes choses avec autant de facilité. Pourtant, il y a une chose qu'il semble ne pas comprendre et cela chagrine beaucoup le cœur de Winnetou.

– De quoi parles-tu ?

– Tu le sais bien ; de cette chose que nous désirons tous...

J'étais déjà sur le point de trahir ma présence, mais, à ces paroles, je résolus d'attendre encore avant de sortir de ma cachette. Quel était donc le souhait mystérieux de ceux qui m'étaient si chers ?

– Mon frère Winnetou lui en a-t-il déjà parlé ? demanda la jeune fille.

– Non.

– Et notre père, Intchou-Tchouna ?

– Non, il avait l'intention d'en faire la proposition à Old Shatterhand, mais je l'ai prié d'attendre.

– Et pourquoi donc ? Nso-Tsi aime ce Visage Pâle et elle est fille du plus grand chef Apache.

– Certes ! Chaque guerrier rouge et même chaque Visage Pâle serait heureux d'apprendre que Nso-Tsi souhaite de devenir sa squaw. Tous, sauf Old Shatterhand.

– Son cœur serait-il donc déjà pris-par une femme blanche ?

– Non.

– Tu en es sûr ?

– Oui, nous avons parlé à plusieurs reprises des femmes blanches et j'ai compris qu'il n'avait jamais donné son cœur à personne.

– Eh bien ! c'est à moi qu'il le donnera.

– J'ai bien peur que ma sœur ne se trompe. Old Shatterhand pense autrement que tu ne le crois. La squaw qu'il se choisira devra tenir parmi les femmes la même place que celle qu'il tient, lui, parmi les hommes.

– Et moi, ne puis-je pas tenir cette place ?

– Si, mais seulement parmi nous. Ma sœur connaît-elle le monde ? Possède-t-elle l'instruction des femmes blanches ? Elle a certes tous les talents de nos squaws, mais n'a aucune notion de la façon dont doit se conduire la femme d'un Visage Pâle. Or,

Old Shatterhand méprise la richesse et un beau visage ne peut le satisfaire entièrement. Il aspire à d'autres dons que ceux qu'il peut trouver chez une fille de nos tribus.

Nso-Tsi pencha la tête, et se tut. Winnetou lui caressa alors le visage et lui dit :

– Mon cœur est triste de verser la douleur dans l'âme de ma sœur, mais Winnetou dit toujours la vérité, même quand elle est pénible. Peut-être pourtant pourrait-il indiquer à Nso-Tsi la voie qu'elle doit suivre pour obtenir ce qu'elle désire.

La jeune fille leva ses yeux, qui brillèrent d'un éclat incomparable tandis qu'elle demandait d'une voix pleine d'espoir :

– Quelle voie ?

– Celle qui conduit aux villes des Visages Pâles.

– Mon frère pense-t-il que je doive m'y rendre ? Pourquoi donc ?

– Pour apprendre tout ce qui te sera nécessaire pour conquérir l'amour de Old Shatterhand.

– S'il en est ainsi, je désire partir aussi vite que possible. Winnetou accède-t-il à la demande que je veux lui faire ?

– De quoi s'agit-il ?

– Parle à Intchou-Tchouna, notre père, et demande-lui de me laisser partir pour les cités des Visages Pâles. Il ne repoussera pas ma demande si tu... ?

Je ne voulus pas écouter plus longtemps leur conversation et, un peu confus, je rebroussai chemin. Il me semblait presque criminel d'avoir ainsi surpris cette conversation intime entre le frère et la sœur. Quelle situation embarrassante pour nous trois si j'avais trahi ma présence ! Je devais donc redoubler de précautions dans ma retraite, car le moindre bruit, le craquement

d'une branche auraient aussitôt révélé à mes amis que j'avais percé le secret de la belle Indienne.

Je réussis à me retirer sans les alerter, contournai la clairière et me présentai devant eux par le chemin par lequel ils m'attendaient.

Winnetou manifesta une légère surprise en me voyant ainsi surgir brusquement, et Nso-Tsi fut tout heureuse de pouvoir lui dire :

– J'avais bien dit à mon frère que Old Shatterhand arriverait à nous trouver, malgré toutes nos précautions !

– Ma sœur avait raison et j'avoue m'être trompé. Old Shatterhand peut désormais suivre la piste des hommes non seulement avec ses yeux, mais aussi par la pensée. Il n'a plus rien à apprendre de moi.

C'était le premier éloge que j'entendais de sa bouche et j'en fus plus fier qu'autrefois de ceux de mes professeurs de lycée.

– Il y a cependant bien des choses qu'il me faut encore apprendre, lui répondis-je. Mon frère Winnetou est trop indulgent pour moi, mais je ferai tout mon possible pour ne pas me montrer indigne d'un tel maître.

Le soir de cette mémorable journée, Winnetou m'apporta un costume de chasse à l'indienne, en cuir blanc piqué de rouge.

– Nso-Tsi te demande, me dit-il, de porter désormais ce vêtement. Le tien, ajouta-t-il en souriant, n'est plus guère digne de ce nom.

Winnetou disait vrai. Même pour la Prairie, mes vêtements étaient passablement loqueteux et si je m'étais présenté, ainsi vêtu, dans une ville européenne, la police m'aurait immédiatement couru sus. Mais pouvais-je accepter un si précieux cadeau de la part de Nso-Tsi ?

Winnetou parut avoir deviné ma pensée et me dit.

– Tu peux accepter ce vêtement sans hésiter, car c'est moi qui l'ai commandé et ma sœur n'a fait qu'exécuter mes instructions. C'est un cadeau de Winnetou.

Le lendemain matin, j'essayai mon nouveau costume. Il m'allait à merveille. Le meilleur tailleur de New-York n'aurait pu mieux réussir. Je me rendis aussitôt auprès de ma jolie couturière, qui fut ravie de mes compliments.

Un peu plus tard arrivèrent Dick et Will qui, eux aussi, avaient reçu des vêtements flambant neufs, confectionnés par des Indiens.

Lorsque nous nous fûmes suffisamment admirés, je descendis dans la vallée du Rio Pecos pour m'exercer au lancement du tomahawk. Tout à coup, j'aperçus une curieuse silhouette humaine qui se dirigeait vers moi avec majesté. Je distinguai un vêtement indien tout neuf et une immense paire de mocassins. On voyait encore un chapeau de feutre grand comme une meule, aux bords mélancoliquement inclinés, sous lesquels je crus apercevoir une barbe broussailleuse, un nez imposant et deux petits yeux rusés. Je reconnus alors Sam Hawkens. Il planta droit devant moi ses jambes grêles et me demanda avec orgueil :

– Connaissez-vous, sir, le gentleman qui se présente devant vous ?

– Hum ! répondis-je, il me faut d'abord l'examiner soigneusement.

Je le pris par le bras, le fit pirouetter trois fois sur lui-même, l'examinai sur toutes ses faces et lui déclarai finalement :

– Ce magnifique seigneur est Sam Hawkens en personne, si je ne m'abuse.

– Yes, mylord ! Vous ne vous abusez pas. C'est moi-même en chair et en os, grandeur naturelle. Constatez-vous un changement dans ma personne ?

– Je vois ce splendide vêtement de peau d'ours. Qui l'a confectionné ?

– Vous ne connaissez pas la jolie Kliuna-Ay ?

– Non, mais je sais que Kliuna-Ay veut dire Lune. S'agit-il d'une jeune fille ou d'une femme ?

– Ni de l'une, ni de l'autre... C'est-à-dire...

– Ce serait donc une vénérable grand'mère.

– Erreur profonde ! Puisqu'elle n'est ni jeune fille ni femme, c'est donc une veuve. La veuve d'un guerrier Apache tombé dans la lutte avec les Kiowas.

– Et que vous vous proposez sans doute de consoler ?

– Well, sir, dit-il en acquiesçant de la tête ; elle m'a tapé dans l'œil et maintenant je cherche de mon mieux à lui être agréable.

– Mais voyons, Sam, une Indienne.

– Et puis après ? D'ailleurs, c'est un excellent parti.

– En quoi ?

– Elle est réputée pour savoir admirablement tanner les peaux.

– Vous voulez peut-être lui confier la vôtre pour la faire tanner aussi ?

– Pas de plaisanteries stupides, mon ami ! Je parle sérieusement. Je pense au mariage, comprenez-vous ?... Elle a un gen-

til minois, rond comme la lune. Je vais l'épouser, si je ne m'abuse.

– Et vous, est-ce que vous lui plaisez ?

– Je pense bien !

– Elle a le goût délicat.

– Certes ! et je ne la laisserai pas languir longtemps. Notre mariage aura lieu très prochainement.

– Mes félicitations ! Et qu'avez-vous fait de votre vieux costume ?

– Je l'ai jeté, je n'en ai plus besoin.

– Pas possible ! Autrefois vous m'aviez dit que vous ne le céderiez pas pour dix mille dollars.

– C'était autrefois. Je ne connaissais pas encore Kliuna-Ay. Les temps ont changé.

Le lendemain matin, je l'aperçus devant le pueblo. Il avait l'air absorbé.

– Quel souci astronomique vous tourmente, mon cher Sam ?

– Pourquoi astronomique ? Je ne comprends pas.

– À vous voir, on dirait que vous scrutez le ciel pour y découvrir une nouvelle comète, ou plutôt une nébuleuse couvrant le visage de la lune.

– Au fond, c'est presque cela... Je croyais avoir découvert une comète, et puis je vois que ce n'est qu'une nébuleuse.

– Quelle comète ?

– Elle... Kliuna-Ay.

– Ah bon ! Eh bien ! la pleine lune serait-elle devenue aujourd'hui une nébuleuse ?. Comment cela ?

– Je lui ai demandé si elle voulait se remarier. Elle m'a répondu qu'elle n'en avait aucune envie.

– Il ne faut pas pour cela abandonner tout espoir. Ayez confiance. Rome non plus n'a pas été construite en un jour.

– C'est vrai. Pour faire mon costume aussi, il a fallu plus d'un jour. J'envisagerai donc l'avenir avec confiance.

Les jours suivants, je revis encore Sam, constatai que son visage devenait de plus en plus morose. La pleine lune devait diminuer à vue d'œil.

Quelques jours plus tard, enfin, il vint me trouver, vêtu de son ancien costume.

– Qu'est-ce que cela veut dire, mon ami ? m'exclamai-je. Je croyais que vous ne vouliez plus de votre ancienne défroque et, si je ne m'abuse, vous m'aviez même affirmé que vous l'aviez jetée.

– C'est vrai.

– Et, pourtant, vous la remettez ?

– Oui, parfaitement.

– Par dépit ?

– Et comment ! Je crève de rage.

– Alors, dernier quartier, hein ?

– Pis, éclipse. Je ne veux plus revoir cette Kliuna-Ay.

– Serait-il indiscret de vous demander quelques détails ?

– Pas du tout. Hier, je suis allé la voir comme à l'ordinaire, pour lui faire la cour. Je dois d'ailleurs vous dire que, ces der-

niers temps, elle répondait assez mal à mes sentiments. Elle me parlait à peine et ne me répondait que par monosyllabes. Eh bien ! figurez-vous qu'hier, dans mon chagrin, je m'appuyai la tête contre le tronc d'arbre. Il y avait là une coquine de petite branche, mes cheveux s'y entortillèrent, et figurez-vous que, lorsque je me levai, j'éprouvai une drôle de sensation sur la tête. Je me retourne pour voir ce que c'est et... que vois-je ?

– Votre perruque, si je ne m'abuse ?

– Ma perruque, sir, qui était restée accrochée à la branche. Mon chapeau était tombé par terre.

– Mais l'éclipse...

– Elle se produisit sans plus tarder. Tout d'abord elle me regarda comme... comme bref, comme on regarde un homme qui n'a plus de cheveux.

– Et puis ?

– Et puis, elle se mit à hurler comme si ç'avait été elle qui serait chauve et non pas moi.

– Non ?

– Parfaitement. Elle s'enfuit en criant toujours et je ne l'ai pas revue depuis.

– La nouvelle lune pourra pourtant revenir bientôt et réapparaître au firmament de vos désirs.

– Jamais. D'ailleurs, elle m'a envoyé un message.

– Que vous a-t-elle fait dire ?

– Elle me demande de ne plus aller la voir, car, dans sa sottise, elle veut à tout prix un homme qui ait des cheveux sur la tête. Sauvage ! Elle ne comprend même pas qu'au fond une perruque vaut mieux, coûte de l'argent, est un objet d'art, alors que tout le monde peut avoir bêtement des cheveux.

– Eh bien ! à votre place et puisque c'est ainsi, je me ferais repousser les cheveux.

– Vous vous moquez de moi, mon ami. C'est mal. Je viens vous trouver pour que vous mettiez du baume dans ma blessure et vous retournez le couteau dans la plaie. Tant pis. Il ne me reste qu'à vous souhaiter d'avoir, vous aussi, une perruque et d'être par-dessus le marché mis à la porte par une squaw rouge. Adieu !

Et il s'éloigna avec dignité.

– Sam ! criai-je. Encore une question ?

– Que voulez-vous ? fit-il en s'arrêtant.

– Qu'est devenu votre nouveau costume ?

– Je le lui ai renvoyé. Je voulais le mettre pour mon mariage, mais, puisqu'il n'y aura pas de mariage, je n'en ai plus besoin. Howgh !

Un peu plus tard, lorsque la colère de mon ami se fut tant bien que mal apaisée, il m'avoua qu'au fond il se félicitait de rester célibataire. Il était content de se retrouver dans sa vieille veste de chasse, qui était bien plus pratique et surtout bien plus confortable que tous les oripeaux à la mode indienne.

Le soir, après le dîner, Intchou-Tchouna me parla, à propos du mariage manqué de Sam, de l'union des Blancs et des Peaux-Rouges en général. Je compris qu'il voulait me sonder et lui répondis avec réserve, car pour rien au monde je n'aurais voulu blesser mes nouveaux amis. Je sus plus tard qu'Intchou-Tchouna avait déduit de mes paroles que, si Nso-Tsi voulait épouser un Blanc, il lui faudrait d'abord se civiliser. Quant à moi, bien entendu, je souhaitais à Nso-Tsi d'épouser le plus vaillant des guerriers rouges, mais si j'étais venu dans le Wild West, ce n'était pas pour épouser une Indienne. D'une manière

générale, je ne pouvais pas songer au mariage, car ma vie vagabonde ne s'y prêtait guère.

Ce n'est que le lendemain matin, que j'appris l'importance qu'Intchou-Tchouna avait attribuée à notre conversation. Il m'entraîna au plus haut étage du pueblo, là où je n'étais encore jamais allé. Il me montra dans une case tous nos instruments de précision, qui y avaient été soigneusement rangés.

– Regarde bien si rien ne manque, me dit le chef d'un ton affable.

Je le remerciai avec chaleur de sa bonté, mais Intchou-Tchouna me coupa la parole et me dit :

– Ces instruments étaient à toi et nous te les avons pris parce que nous te considérions comme un ennemi. Maintenant nous savons que tu es notre frère et il est juste que nous te rendions ce qui t'appartient. Tu n'as donc pas à me remercier. Mais que comptes-tu faire maintenant de ces instruments ?.

– Quand je partirai, je les emporterai et je les rendrai à ceux qui me les ont confiés.

– Dans quelle ville vivent-ils ?

– À Saint-Louis.

– Je sais où cette ville se trouve et Winnetou y est déjà allé. Tu veux donc nous quitter ?

– Je le regrette sincèrement, mais il faudra bien que je parte.

– Moi aussi, je le regrette. Tu es devenu membre de notre tribu et tu aurais pu devenir-un jour un grand chef. Nous espérions que tu resterais avec nous jusqu'à la fin de tes jours, comme Klekih-Petra.

– Ç'aurait été mon plus vif désir, malheureusement mes aspirations sont toutes différentes des siennes. Mais vous me reverrez très souvent, car mon cœur me ramènera toujours parmi vous.

– Je suis heureux de l'apprendre et tu seras toujours le bienvenu dans notre pueblo. Je voudrais cependant savoir ce que tu comptes faire quand tu seras de retour dans la ville des Visages Pâles. Comptes-tu rester avec ceux qui construisent la route du cheval de feu ?

– Certainement pas.

– À la bonne heure. Tu es devenu notre frère et tu ne dois pas rester du côté de ceux qui viennent ici pour nous voler nos territoires de chasse. Mais je sais aussi que, dans les villes des Visages Pâles, tu ne pourras pas vivre de la chasse, comme ici. Winnetou m'a dit que tu étais pauvre. Tu aurais pu avoir de l'argent si nous ne t'avions pas attaqué et mon fils m'a demandé de t'offrir une compensation. Veux-tu de l'or ?

Il me regarda d'un œil si perçant que je compris qu'il voulait me mettre à l'épreuve.

– De l'or ? Vous ne m'avez pas pris d'or, par conséquent je ne peux pas vous en demander.

C'était une réponse diplomatique, ni oui ni non. Mais quel Blanc aurait pu répondre par un refus catégorique à cette question ? Je ne pouvais tout de même pas nier que l'or, en tant que *moyen* pour arriver à mes fins, pouvait m'être d'une certaine utilité, mais, bien entendu, le chef des Apaches ne pouvait comprendre ce point de vue.

– Sans doute, répondit Intchou-Tchouna, mais nous t'avons causé un tort certain et je tiens à t'en dédommager. Je peux te confier que, dans les montagnes qui entourent cette vallée, il y a beaucoup d'or. Les hommes Rouges en connaissent les

gisements. Nous n'avons qu'à y aller et à en rapporter. En veux-tu ?

D'autres auraient accepté avec enthousiasme, mais je doute fort qu'ils auraient reçu quoi que ce soit. Je flairai le piège dans l'expression du visage d'Intchou-Tchouna.

– Merci, tu es trop bon, répondis-je. La fortune acquise sans effort ne me tente pas. Je suis pauvre, c'est vrai, mais je suis tout de même sûr de ne pas mourir de faim quand je retournerai dans la cité des Blancs.

La lueur de méfiance qui brillait au fond des yeux d'Intchou-Tchouna disparut alors tout à coup. Il me serra la main et me dit, d'une voix chaleureuse :

– Tes paroles me montrent d'une façon éclatante que nous ne nous sommes pas trompés sur ton compte. La poudre d'or que cherchent les Blancs dans nos montagnes est la poudre de la mort. Elle anéantirait ton âme en même temps que ton corps. J'ai voulu te mettre à l'épreuve. Non, je ne t'aurais pas donné d'or, car je t'aime trop pour cela, mais nous allons te dédommager dans la mesure du possible. Tu achèveras le travail que tu as dû interrompre et tu recevras la prime à laquelle tu as droit.

– Tu veux donc que j'achève le travail pour lequel tu as puni de mort mes camarades, fis-je, stupéfait. Pourtant tu t'y étais opposé catégoriquement lors de notre première rencontre.

– Sans doute, mais, à ce moment, vous agissiez sans mon autorisation. D'ailleurs, cette proposition m'a été inspirée par Winnetou. Il m'a dit qu'au fond tu ne nous ferais aucun tort en achevant ton travail.

– C'est une façon de voir. Mais la ligne ferroviaire sera construite et les Visages Pâles viendront sans doute jusqu'ici.

Intchou-Tchouna regarda fixement devant lui d'un air morne, puis dit :

– Tu as raison. Nous ne pouvons pas les empêcher de venir jusqu'ici et de voler nos domaines. D'abord, ils n'enverront que de petits groupes de reconnaissance comme le vôtre, mais, si nous résistons, ils viendront par armées et nous devrons nous replier si nous ne voulons pas être anéantis. Mais cela ne sera pas de ta faute. Tu n'y peux rien. Crois-tu qu'ils ne viendraient pas si tu n'achevais pas ta tâche ?

– Certes si. Quoi que vous fassiez, le cheval de feu passera par les sentiers que les Blancs ont choisis.

– Alors, tu peux accepter ma proposition. Je me suis mis d'accord avec Winnetou. Nous allons t'accompagner à cheval, lui, moi et trente guerriers, pour te protéger contre toute attaque éventuelle. Puis, nous irons vers l'Est, jusqu'à l'endroit où nous prendrons le navire qui fume, qui nous conduira jusqu'à Saint-Louis.

– Comment ! Ai-je bien compris mon frère Rouge ? Accepterait-il de venir dans l'Est ?

– Oui. Winnetou, Nso-Tsi et moi, nous t'accompagnerons.

– Nso-Tsi viendra avec nous ?

– Oui. Elle voudrait habiter les villes des Visages Pâles et y rester jusqu'à ce qu'elle devienne pareille aux squaws blanches. Crois-tu que Nso-Tsi pourra trouver des gens chez lesquels elle puisse habiter et étudier ?

– Sans doute. J'en ferai mon affaire. Cependant, le chef des Apaches devra prendre en considération le fait que les Visages Pâles ne sont pas en général aussi hospitaliers que les Indiens.

– Je sais, je sais. Quand les Visages Pâles se présentent devant nos wigwams, nous leur donnons volontiers tout ce dont ils ont besoin sans rien leur demander. Mais quand c'est nous qui allons chez eux, nous devons payer le double de ce que paierait

un Blanc, et même alors on ne nous donne que des marchandises de rebut. Je sais que Nso-Tsi devra payer.

– C'est malheureusement vrai, mais vous n'aurez pas à vous en préoccuper. Votre noble proposition me rend riche d'un seul coup et je peux maintenant vous demander d'être mes invités.

– Uff ! uff ! Mon jeune frère Blanc prend-il le chef des Apaches pour un mendiant ? Il possède un grand trésor, dans une cachette inaccessible. Ne t'inquiète pas. Nso-Tsi emportera avec elle assez de poudre d'or pour rester dans la ville le temps qu'il faudra. Quand mon frère Blanc compte-t-il partir ?

– Quand cela vous conviendra le mieux.

– Eh bien ! il faudrait nous hâter, car nous sommes déjà à la fin de l'automne et bientôt ce sera l'hiver. Heureusement les guerriers rouges n'ont pas à faire de longs préparatifs pour leurs voyages. Ainsi donc, nous pourrons partir dès demain si tu es prêt.

– Sans doute, je suis prêt, seulement...

– Ne te soucie de rien. Winnetou a pourvu à tout ce qui nous sera nécessaire. Mon jeune frère Blanc n'a plus qu'à enfourcher sa monture.

Nous redescendîmes alors de l'étage supérieur et j'allais regagner ma chambre quand, tout à coup, j'aperçus Sam qui se dirigeait vers moi en manifestant une joie débordante. Winnetou venait de le mettre au courant de la conversation que j'avais avec son père.

– Il faut vous avouer qu'ils sont formidables de vous laisser achever votre travail. Ils sont très gentils, nos hôtes, très gentils.

– Je pense bien !

– Et puis, comme cela, vous pourrez avoir votre argent et nous le nôtre… Dites donc, j'ai une idée.

– Laquelle ?

– Vous savez que vous avez droit au salaire de toute l'équipe.

– Je ne vois pas pourquoi.

– C'est pourtant très simple. Le travail sera terminé et il faudra le payer. Si les autres sont morts, ce n'est pas de votre faute. C'est à vous que la Compagnie devra l'achèvement des travaux et c'est donc vous qui devez empocher la totalité de la prime !

– N'y pensez pas, mon vieux. Je connais les directeurs de la Compagnie et vous pouvez être certain qu'ils ne se montreront pas aussi larges. D'ailleurs, je me rendrais ridicule si je demandais plus que ce à quoi j'ai droit.

– Vous n'êtes qu'un greenhorn ; sachez que, dans ce pays, vous n'arriverez pas à grand-chose avec vôtre modestie. Si vous ne savez pas faire valoir vos droits, je saurai le faire à votre place et je vous mettrai l'argent de force dans votre poche.

En continuant à maugréer de la sorte sur mon caractère, il s'éloigna, toujours avec beaucoup de dignité.

Le lendemain, dès l'aube, il vint me réveiller et m'informa que tout était prêt pour le départ.

C'était une froide et brumeuse matinée d'hiver, qui appuyait les paroles d'Intchou-Tchouna sur l'approche de la mauvaise saison. Il avait raison, chaque jour était précieux.

Après un déjeuner frugal, nous descendîmes au fleuve où tous les habitants du pueblo, des enfants jusqu'aux vieillards, s'étaient rassemblés. Nous allions assister à une cérémonie religieuse : le sorcier devait prédire l'issue de notre voyage.

Je me trouvais entre Winnetou et sa sœur. Nso-Tsi était vêtue d'un costume d'homme et avait un air très martial. Cependant, elle restait en même temps si charmante et si féminine que les yeux de tous les guerriers étaient fixés sur elle. Comme je portais le costume qui m'avait été confectionné par elle, nous étions tous trois vêtus d'une façon uniforme.

Les spectateurs étaient assis en demi-cercle autour de notre lourd chariot à bœufs, que nous ne pouvions emmener dans notre voyage, car il aurait sensiblement retardé notre marche. C'était autour de cette voiture que s'affairait le sorcier qui murmurait, en gesticulant, d'étranges paroles.

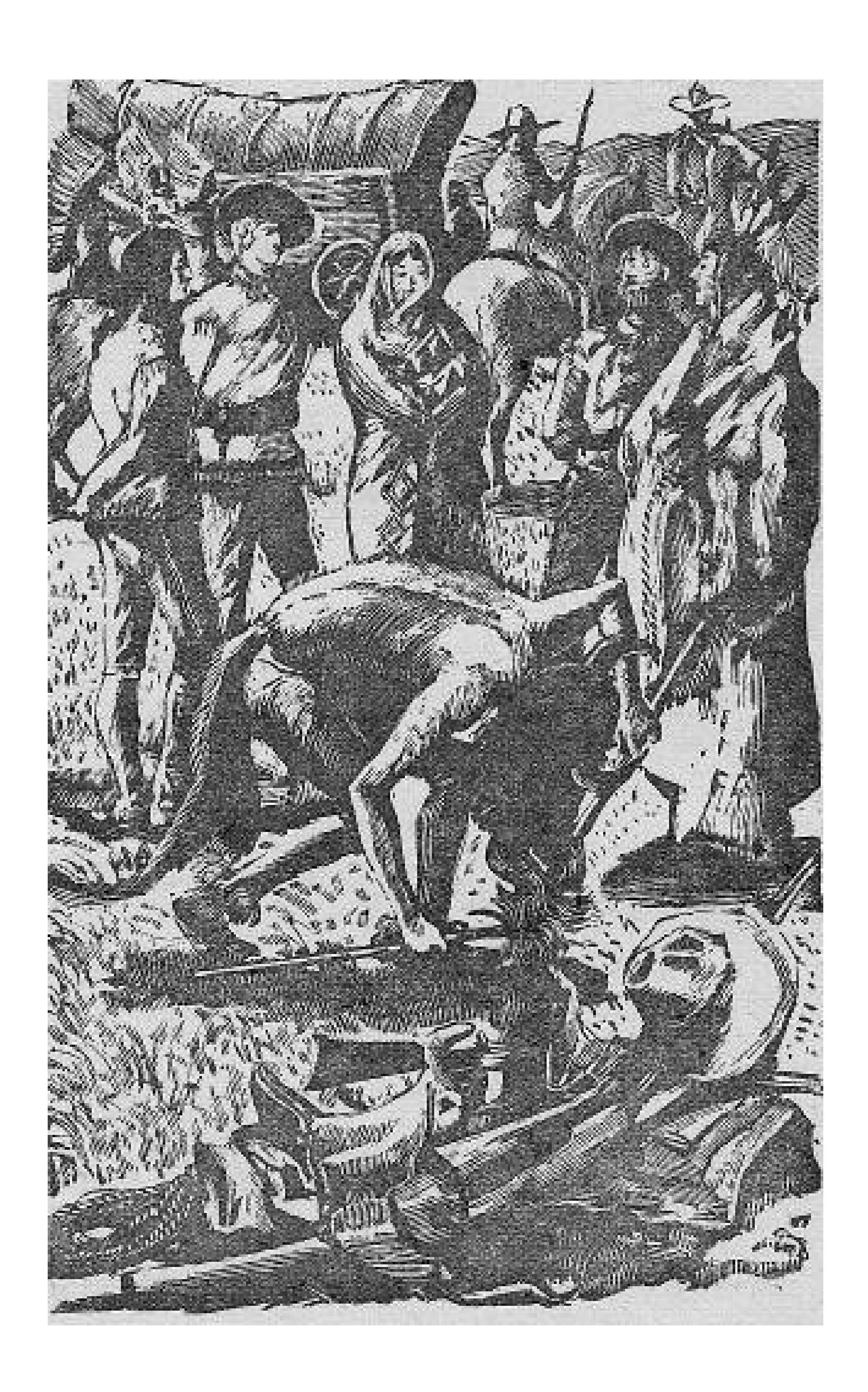
Je ne devais pas avoir une expression très recueillie, car Winnetou me dit à voix basse :

– Mon frère ne connaît pas encore nos cérémonies, et, en lui-même, il trouve peut-être tout cela très ridicule.

– Je ne trouve ridicule aucune cérémonie religieuse, aussi étrange et incompréhensible qu'elle me paraisse.

– Tu dis bien cérémonie religieuse. Chaque parole, chaque geste du sorcier a un sens symbolique. Ce que tu entends maintenant, c'est le combat entre le bon et le mauvais Esprit.

Soudain le murmure monotone du sorcier s'entrecoupa de hurlements sauvages. Je compris que le sorcier hurlait quand il voyait de mauvais présages et murmurait d'un ton satisfait quand les indices étaient favorables. Enfin, il se mit à courir, comme un fou, autour du chariot. Peu à peu, ses pas se ralentirent et il commença une danse étrange qui semblait d'autant plus effrayante que son visage était couvert d'un masque hideux et que toutes sortes de talismans bizarres dansaient sur sa poitrine. Enfin, il se tut, s'arrêta de danser, s'assit, pencha la tête et resta longtemps immobile. Tout à coup, il se releva et annonça d'une voix sombre ce que le sort lui avait révélé.



– Écoutez-moi, fils et filles des Apaches. Écoutez ce que le Grand Manitou, le Grand Esprit, vient de me communiquer : Intchou-Tchouna et Winnetou, chefs des Apaches, avec Nso-Tsi et Old Shatterhand, escortés de grands guerriers rouges, vont se rendre vers l'Est, dans la cité des Visages Pâles. Le Grand Esprit est tout prêt à les défendre. Ils connaîtront de grands périls, mais aucun malheur ne les frappera et ils rentreront ici sans encombre. Nso-Tsi restera longtemps dans la cité des Visages Pâles, mais elle reviendra parmi nous pleine de santé. Il n'y a qu'un seul guerrier de toute la troupe qu'à notre grande tristesse nous ne reverrons plus.

– Uff ! uff ! firent les Apaches, mais aucun d'eux n'osa demander le nom du prédestiné.

Comme le sorcier, toujours accroupi, ne manifestait aucune intention d'ouvrir de nouveau la bouche, Sam, perdant patience, lui cria :

– Eh ! dis donc ! veux-tu bien nous dire quel sera cet homme ?

Le magicien fit un geste convulsif, comme polir écarter cette question, puis, en me fixant d'un air sombre, il s'écria après une longue pause :

– Il aurait mieux valu, hélas ! ne pas me poser cette question. J'aurais cent fois préféré ne rien dire, mais puisque Sam Hawkens, le curieux Visage Pâle, y met tant d'insistance, je ne peux me taire plus longtemps. C'est Old Shatterhand qui ne reviendra plus dans notre forteresse. Une mort certaine le guette et l'atteindra bientôt. Que ceux auxquels j'ai prédit un retour heureux redoutent de rester en sa compagnie, car ils connaîtront le même sort que lui. Le Grand Esprit a parlé par ma bouche. Howgh !

Ce disant, il se redressa et grimpa dans le chariot à bœufs. Des cris effrayés montèrent des rangs des Peaux-Rouges. Des

guerriers et leurs femmes me fixèrent avec effroi. À partir de ce moment, je devenais pour eux un réprouvé.

– Quel imbécile ! me dit Sam, à voix basse. Quel mouche le pique de proférer des prédictions aussi stupides ?

– C'est pourtant simple, lui dis-je en souriant. Cet escroc rouge est jaloux de notre influence sur la tribu et, évidemment, il a saisi la première occasion de se venger.

– Voulez-vous, mon ami, que j'aille lui administrer une de ces corrections dont il pourrait bien se souvenir pendant longtemps ?

– Ne faites pas de bêtises, Sam. Toute cette histoire n'a aucune importance.

En entendant les prédictions du sorcier, Intchou-Tchouna, Winnetou et Nso-Tsi s'étaient regardés d'un air consterné. Je crois qu'au fond ils ne prenaient pas très au sérieux les vaticinations du magicien, mais ils savaient fort bien quelle influence elles auraient sur les guerriers qui devaient nous accompagner. Si ces trente hommes se persuadaient que ma présence constituait pour eux un danger mortel, il pouvait s'ensuivre une série d'incidents fort ennuyeux.

C'est pourquoi Winnetou et Nso-Tsi me prirent par la main, tandis qu'Intchou-Tchouna faisait un pas en avant et criait d'une voix sonore :

– Écoutez, frères, la parole de votre chef. Sans doute, les yeux de notre sorcier percent-ils souvent les secrets de l'avenir ; sans doute ses prédictions sont-elles exactes pour la plupart. Cependant il lui est déjà arrivé plus d'une fois de se tromper. Il y a deux ans, pendant la grande sécheresse, il nous a prédit la pluie pour le changement de lune et, pourtant, les nuages ne sont pas venus. Lorsque, quelques semaines plus tard, nous partîmes en guerre contre les Comanches, il nous promit un butin extraordinairement riche, alors que nous ne trouvâmes en tout

et pour tout qu'une dizaine de pauvres haridelles et quelques vieux fusils rongés par la rouille et inutilisables. L'automne passé, il nous conseilla impérieusement d'aller près de la rivière de Tugah, où nous devions trouver un magnifique troupeau de buffles. Nous avons suivi son conseil et n'avons vu aucun troupeau, de sorte que, pendant l'hiver, nous avons été à deux doigts de la famine. Je pourrais vous rappeler encore d'autres exemples pour vous montrer que, parfois, l'avenir s'obscurcit aux yeux de notre sorcier et que ses prédictions sont alors erronées. Il est donc fort possible qu'il vienne encore de se tromper en parlant du danger que courent Old Shatterhand et ses compagnons de route. Pour ma part, je considère ses paroles comme nulles et je demande à tous mes frères et à leurs squaws de suivre mon exemple. Nous verrons bien, plus tard, si le sorcier a dit vrai.

À peine avait-il prononcé ces paroles que Sam s'avança et dit d'une voix onctueuse :

– Ce n'est pas plus tard qu'on le verra, mais tout de suite. Mes frères rouges savent sans doute qu'ils ne sont pas seuls à avoir des sorciers et que nous autres, Blancs, nous en avons aussi de fameux. Si ma modestie innée ne me l'interdisait pas, je vous avouerais bien que c'est en vérité moi qui suis le plus fameux et le plus réputé de tous les sorciers blancs.

– Uff ! uff ! s'écrièrent les Apaches, en proie à un vif étonnement.

– Je demande maintenant à mes frères rouges, poursuivit Sam, que quelques-uns d'entre eux prennent leur tomahawk et me creusent un trou dans la terre. Il devra être étroit, mais assez profond.

Quelques guerriers Apaches s'offrirent et eurent vite fait de creuser le trou que réclamait Sam.

– Ne faites pas de comédie, Sam, lui dis-je à voix basse. Si les Indiens s'aperçoivent que vous voulez les rouler, vous ne ferez qu'empirer la situation.

– Comment ? comédie ? fit Sam indigné. Et que vient de faire leur sorcier, à eux ? S'il a le droit de faire ses mômeries, je ne vois pas pourquoi je me priverais de l'imiter. Laissez-moi faire.

J'esquissai encore une protestation, mais Sam se détourna avec désinvolture et s'approcha des Indiens pour examiner si son trou était assez profond.

Après quelques dernières instructions données sur un ton inspiré, il renvoya les Indiens et se dépouilla de son vieux manteau de cuir. Il le boutonna soigneusement et le posa droit sur le trou. Cette respectable antiquité était à tel point rapiécée qu'elle se tenait raide comme une carapace. Sam l'installa comme un tuyau au-dessus du trou, la caressa avec affection, enfonça les mains dans les poches, fit un pas en arrière et dit, de sa voix la plus solennelle.

– Que les guerriers Apaches, leurs squaws et leurs enfants ouvrent bien grands leurs yeux. Aussitôt que j'aurai prononcé la formule magique, la terre ouvrira ses entrailles devant moi et me dévoilera tout ce qui nous adviendra, au cours des semaines à venir.

D'un pas majestueux, il contourna son manteau, cependant qu'à ma stupéfaction il récitait d'une voix sinistre et scandée la table de multiplication. Mais comme il parlait en anglais et très vite, les Apaches n'y virent que du feu. Arrivé à la table des neuf, il se mit à courir, sauta plusieurs fois en l'air et se mit à pousser de véritables rugissements en agitant ses bras comme des ailes de moulin à vent. Enfin exténué et devenu presque aphone, il s'approcha de son manteau, s'inclina profondément et regarda par le trou de l'encolure.

Il resta ainsi assez longtemps, élevant parfois ses bras avec ravissement ou effroi, pour montrer qu'il voyait des choses formidables. Enfin, il sortit sa tête du tuyau, en rajustant sa perruque qui avait failli y rester. Il avait un air à la fois austère et important.

– Vite, vite, que mes frères rouges ferment immédiatement le trou, afin que le mauvais Esprit ne puisse s'en échapper.

Lorsque le trou fut comblé, il fit une profonde aspiration, comme pour rassembler ses forces, et cria :

– Hélas ! hélas ! Je m'en doutais bien. Le sorcier de mes frères rouges a été dupe du mirage du mauvais Esprit. Ses prédictions sont vraies, mais justes à l'envers, si je ne m'abuse. J'ai vu des arbres, dans le trou, et j'ai entendu le bruit d'un échange de balles. Nous devons donc nous préparer au combat. Mais comme la dernière balle est sortie du « tueur d'ours », de mon ami Old Shatterhand, dont je reconnaîtrais la détonation entre mille, j'en conclus, comme vous en conclurez vous-même, qu'il est sorti vainqueur de la bataille. Mes frères rouges sont certes menacés d'un danger. Ce danger, ils le conjureront aisément en soutenant toujours Old Shatterhand, mais malheur à eux s'ils suivent les conseils de leur sorcier trompé par les démons. J'ai parlé. Howgh !

Ces paroles ébranlèrent profondément l'auditoire. Je vis que les Rouges, du moins pour l'heure, ajoutaient foi aux prédictions du sorcier improvisé. Je m'attendais à ce que le magicien sortît de son chariot pour nous couvrir de malédictions. Mais il resta coi et nous en conclûmes qu'il se sentait battu.

Pendant toute cette scène, Winnetou nous avait regardés d'un air impassible, mais combien éloquent ! Lorsque Sam eut fini, Intchou-Tchouna se dirigea vers nous et dit à mi-voix :

– Mon frère Sam est très intelligent ; il a su dissiper le venin que le sorcier avait répandu. Il a un manteau étrange qui

contient, paraît-il, des choses mystérieuses. La réputation de ce manteau ira jusqu'à la Grande Eau ! Cependant mon frère Sam est allé un peu trop loin.

– Comment donc, trop loin ? demanda Sam, d'un air indigné.

– Il aurait suffi de dire que Old Shatterhand ne pouvait nous attirer aucun malheur. Pourquoi mon frère a-t-il ajouté que nous courions un danger ?

– Je l'ai vu dans le trou.

Intchou-Tchouna l'arrêta d'un geste.

– C'est bon, c'est bon. Le chef des Apaches sait très bien ce qu'il doit penser de la sorcellerie de mon ami Sam. Il était inutile de parler de danger et de remplir d'angoisse les membres de la tribu. Maintenant, nous allons partir.

On fit avancer les chevaux. Plusieurs étaient chargés d'instruments, de vivres et d'ustensiles.

La coutume indienne veut que les membres de la tribu accompagnent ceux qui partent en expédition pendant une partie du chemin. Mais, cette fois, Intchou-Tchouna décida qu'il n'en serait rien. Les trente cavaliers qui devaient partir avec nous ne prirent même pas congé de leurs femmes et de leurs enfants ; ils l'avaient sans doute fait auparavant en particulier, car, chez les Indiens, manifester son émotion en public est considéré comme indigne d'un guerrier.

Un seul d'entre nous fit ses adieux à une femme : Sam Hawkens, qui avait aperçu Kliuna-Ay parmi les autres squaws de la tribu. Il dirigea son mulet vers elle et lui demanda :

– La Lune a-t-elle entendu ce qu'a vu Sam Hawkens dans le trou ?

– Oui, j'ai entendu, répondit la jolie veuve.

– J’ai vu encore bien des choses ; ainsi, j’aurais pu révéler pas mal de choses qui te concernent.

– Vraiment ? Tu as donc vu mon image dans le sein de la terre ?

– Oui, j’ai vu tout ton avenir. Veux-tu que je te le dise ?

– Je t’en prie, fit la Lune d’une voix suppliante. Que m’apportera l’avenir ?

– Hélas ! rien du tout. Au contraire, il te privera de quelque chose de très cher.

– De quoi donc ? fit Kliuna-Ay, d’un ton angoissé.

– De tes cheveux. Dans quelque temps, tu perdras tes cheveux et deviendras chauve comme la lune. À ce moment fais-moi signe et je t’enverrai ma perruque. Adieu !

Et il s’éloigna. Tout le monde rit et Kliuna-Ay se détourna, honteuse d’avoir vu sa curiosité raillée ainsi devant tous.

Nous partîmes. Intchou-Tchouna, Winnetou, Nso-Tsi et moi avions pris la tête de la caravane, suivis de Sam, Parker et Stone et des trente Apaches qui s’occupaient à tour de rôle des bêtes de somme.

Nso-Tsi était montée à califourchon sur son cheval, à la façon des cavaliers. Elle était belle, très belle. Malgré ses allures masculines.

Après trois journées de marche sans obstacle, nous arrivâmes à l’endroit où Rattler avait tué Klekih-Petra. Là, nous fîmes halte et les Apaches érigèrent une sorte de monument commémoratif avec des pierres. Winnetou semblait encore plus taciturne et plus grave qu’à l’ordinaire.

Le lendemain matin, nous atteignîmes l’endroit où nous avions, dû interrompre notre travail par suite de l’attaque des

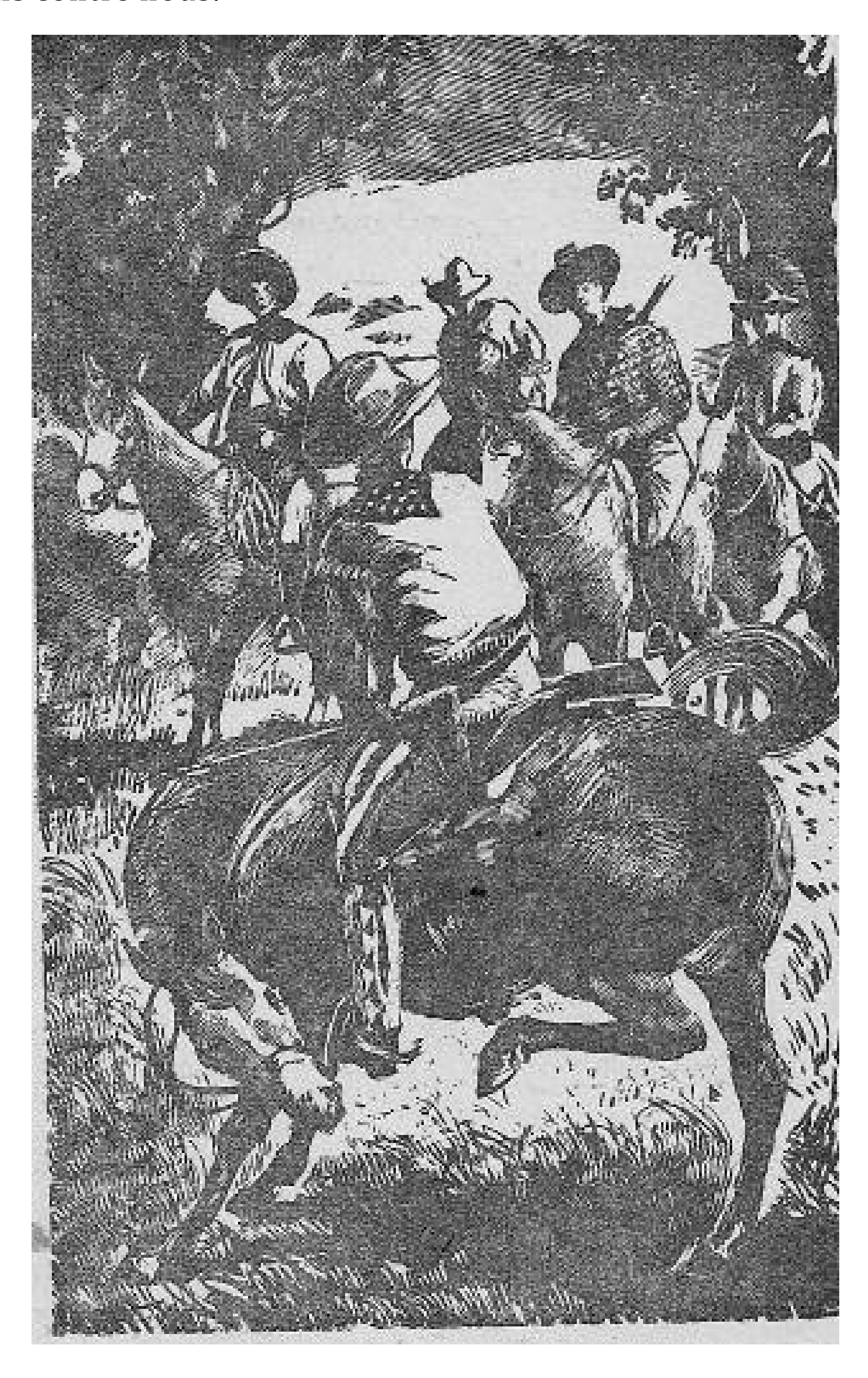
Apaches. Cependant, je ne pus me remettre aussitôt au travail, car un triste devoir m'attendait. Les Apaches n'avaient, au lendemain de la bataille, donné de sépulture ni aux Blancs, ni aux Kiowas tombés dans la lutte, et les cadavres ou plutôt les restes dédaignés par les rapaces gisaient encore au milieu de la plaine. Je les enterrai avec l'aide de mes trois camarades blancs, car, naturellement, les Apaches ne nous assistèrent pas dans cette besogne.

Le lendemain matin, je me remis à mes travaux d'arpentage. En dehors des guerriers Apaches qui me passaient de temps à autre les instruments nécessaires, c'était surtout Winnetou qui me venait le plus en aide. Nso-Tsi suivait tous mes gestes avec intérêt, et m'était également d'un secours très précieux.

Malgré les difficultés du terrain, nous avancions rapidement, grâce au dévouement de mes collaborateurs d'occasion. Il me fallut à peine trois jours pour achever les travaux d'arpentage. La quatrième journée, je la consacrai à compléter mes plans et mes calculs. Je me félicitai d'ailleurs d'avoir pu aller si vite, car l'hiver approchait de jour en jour, et les nuits étaient si froides que nous devions laisser le feu de camp allumé jusqu'au matin.

Je viens de dire que j'étais aidé par certains des guerriers Apaches. C'était vrai, mais je dois ajouter que, si ces Peaux-Rouges se montraient utiles, c'était uniquement sur l'ordre catégorique de leur chef. En effet, comme je pus bientôt m'en rendre compte, ils n'avaient pas encore oublié les terribles prédictions de leur sorcier, que l'impression produite par Sam n'avait pu complètement effacer. D'autre part, bien que j'eusse l'autorisation de leur chef de continuer mon travail, je n'en faisais pas moins là une tâche sacrilège à leurs yeux. Quand nous faisions halte, ils s'éloignaient toujours davantage de notre groupe que ne l'exigeait strictement la déférence due au chef, et

je voyais bien sur leurs visages qu'ils conservaient leurs préventions contre nous.



Cette situation était vraiment pénible, mais j'aurais eu tort de m'en plaindre, car, somme toute, je n'avais affaire qu'à Intchou-Tchouna et à ses enfants, qui se montraient infiniment prévenants à mon égard. Nso-Tsi semblait deviner toutes mes pensées et veillait avec tant de soin à mon confort qu'elle m'épargnait la moindre peine. Elle avait une mémoire excellente, un don aigu d'observation, et comme, chaque fois que je parlais, elle était suspendue à mes lèvres, j'étais devenu, bon gré mal gré, son professeur.

Le cinquième matin, nous quittâmes la place et nous nous dirigeâmes vers Saint-Louis par le même chemin que Sam nous avait fait prendre à travers le Wild West, à mes compagnons et à moi.

Pendant deux jours, nous avançâmes sans aucun incident, mais, le troisième jour, nous aperçûmes au loin quatre cavaliers blancs. Ils étaient vêtus à la manière des cow-boys, armés de couteaux et de revolvers. Ils s'arrêtèrent un moment, ne sachant trop s'ils devaient venir à notre rencontre ou nous éviter, mais, en apercevant des Blancs parmi les membres de la caravane, ils s'enhardirent. Cependant, lorsqu'ils se trouvèrent à une vingtaine de mètres de nous, ils arrêtèrent leurs chevaux et épaulèrent leurs fusils.

– Bonjour, messieurs, cria l'un d'eux. Devons-nous presser la gâchette ou remettre le fusil en bandoulière ?

– Du calme, les amis, du calme ! leur cria Sam. Pas la peine de vous servir de ces mignons-là. Nous n'avons pas l'intention de vous manger. D'où venez-vous ?

– Du côté du Mississipi.

– Et où allez-vous ?

– Dans le Nouveau-Mexique et de là en Californie. Nous avons entendu dire que dans ce pays on avait besoin de cow-boys et qu'on les payait bien.

– C'est peut-être vrai, sir, mais pour trouver cet emploi mirifique il vous reste encore pas mal de chemin à faire. Quant à nous, nous nous dirigeons vers Saint-Louis. Pourriez-vous nous dire si les chemins sont sûrs par ici ?

– Je le crois et, même dans le cas contraire, vous n'avez rien à craindre. Vous êtes assez nombreux pour faire face à toute attaque. Mais peut-être ces gentlemen rouges ne font-ils pas route avec vous jusqu'à Saint-Louis.

– Non. À l'exception d'Intchou-Tchouna et de Winnetou, chefs des Apaches, et de Nso-Tsi, fille du grand chef.

– Pas possible ! Une lady rouge qui veut se rendre à Saint-Louis ! C'est extraordinaire. Pourrions-nous savoir comment vous vous nommez ?

– Bien volontiers. Nous avons tous des noms honnêtes et nous n'avons aucune raison de les cacher. Moi, je m'appelle Sam Hawkens, si je ne m'abuse. Voici mes camarades Dick Stone et Will Parker, et voici Old Shatterhand, qui d'un seul coup de couteau abat le grizzli et qui a raison d'un coup de poing de l'homme le plus robuste. Voulez-vous, maintenant, vous présenter à votre tour ?

– Je m'appelle Santer, et je ne suis qu'un simple cow-boy, dont la renommée ne peut rivaliser avec la vôtre.

Il nomma également ses trois camarades, dont j'ai oublié les noms. Nous échangeâmes encore quelques mots avec eux, puis ils partirent.

Lorsqu'ils furent déjà assez éloignés, Winnetou s'adressa à Sam.

– Pourquoi mon frère Sam a-t-il donné des renseignements si précis à ces Visages Pâles ?

– Je ne vois pas pourquoi je les leur aurais refusés, dit l'autre en haussant les épaules. À courtoisie, courtoisie et demie. Tel est du moins le principe de Sam Hawkens.

– Je n'ai pas grande confiance dans la courtoisie de ces gens-là, dit Winnetou. Ils avaient un regard sournois et, s'ils se sont montrés aimables, c'est uniquement parce que nous étions huit fois plus nombreux qu'eux.

– Je ne suis pas de votre avis. Mais, à supposer que vous ayez raison, ils ne feront rien. Ils sont partis dans l'autre direction et je ne vois pas pourquoi ils rebrousseraient chemin et chercheraient à nous nuire.

– J'aimerais pourtant savoir ce qu'ils comptent faire. Que mes frères avancent lentement à cheval, moi, en compagnie de Old Shatterhand, je tâcherai de suivre la trace de ces gaillards. Il faut absolument que j'apprenne s'ils continuent vraiment leur chemin ou s'ils veulent seulement nous donner le change.

À vrai dire, ces gens m'avaient également fortement déplu, mais je ne comprenais cependant pas très bien les intentions de Winnetou. À supposer que ce fussent des bandits, ils ne pouvaient tout de même pas s'imaginer que nous emportions des objets de valeur. Je demandai finalement à Winnetou son avis sur ce point.

– Ils n'ont qu'à réfléchir un peu, me dit-il, pour comprendre que nous ne voyageons pas les mains vides. Sam Hawkens a eu l'imprudence de leur dire que nous étions des chefs de tribu et que nous nous dirigions vers Saint-Louis. Ils peuvent naturellement en conclure que nous connaissons des gisements d'or ou que nous emportons avec nous un trésor. Au reste, ils se tromperaient, puisque nous n'avons encore rien sur nous.

– Comment ? fis-je étonné. Il me semblait pourtant que vous vous proposiez d'emporter de l'or.

– Jusqu'ici, nous n'en avons pas encore eu besoin. Nous aurons ce qu'il nous faut avant d'être parvenus aux premières fortifications. Nous nous en munirons dès demain.

– Ainsi donc, votre trésor est à proximité ?

– Oui, il est caché dans les montagnes que nous appelons Nugget-Tsil. Les étrangers, qui ne savent pas qu'on peut y trouver de l'or, l'appellent autrement. Nous y arriverons ce soir et nous prendrons la quantité dont nous aurons besoin.

J'avoue qu'une admiration mêlée d'un peu de jalousie m'envahit à ces paroles. Ces Indiens, possesseurs de trésors inestimables, au lieu de les employer, vivaient d'une vie qu'on ne peut guère qualifier de civilisée.

Nous continuâmes à suivre prudemment la piste de Santer et de ses amis, que nous aperçûmes en effet, au loin, au bout d'une demi-heure environ. Ils avançaient rapidement, sans s'arrêter, de sorte que, les voyant ainsi continuer leur route avec ardeur, nous rejoignîmes, tranquillisés, nos compagnons.

Ni Winnetou ni moi n'avions cependant percé les véritables intentions des rusés gaillards. Ils avaient deviné que nous allions les suivre et ils avaient feint de se hâter sur leur route, mais, plus tard, ils rebroussèrent chemin et suivirent notre piste.

Nous passâmes la nuit près d'une rivière limpide, sur les rives de laquelle s'étendaient de riches pâturages, où nous laissâmes paître nos chevaux.

Selon l'habitude qu'ils avaient adoptée, les Indiens s'installèrent assez loin de nous. Nous allumâmes un grand feu pour nous protéger tant bien que mal du vent glacial de la nuit.

Après le dîner, nous nous réunîmes auprès du foyer pour causer, comme d'ordinaire. Au cours de la conversation, Intchou-Tchouna nous annonça que nous ne continuerions notre

chemin que le lendemain vers midi, car il lui faudrait s'absenter dans la matinée. Sam s'en montra étonné, et le chef nous donna de plus amples précisions, ce que je ne devais pas tarder à regretter amèrement.

– Au fond, je ne devrais pas vous en parler, disait le chef en souriant, mais je n'ai pas de secrets pour mes frères Blancs si ceux-ci me promettent de ne pas essayer de nous suivre.

Nous l'assurâmes naturellement de notre entière discrétion, sur quoi il continua :

– Demain, de bonne heure, je partirai avec mes enfants pour chercher du *nugget* et je ne pense pas pouvoir revenir avant midi.

– Il y a donc de l'or dans les environs ? demanda Sam tout étonné.

– Certainement, répondit Intchou-Tchouna. Mais personne, pas même mes guerriers, ne le sait. C'est de mon père que je connais l'existence du trésor, et lui-même le tenait de son père. Pareil secret se transmet de père en fils et se garde toujours jalousement. Je vous en parle maintenant, mais sans préciser où se trouve la cachette, et j'abattrais d'un coup de fusil quiconque oserait nous suivre pour l'apprendre.

Il prononça cette phrase comme un avertissement, pour mettre fin à cette conversation, et je m'empressai de changer de sujet. Nous parlions de notre prochaine arrivée à Saint-Louis, quand tout à coup Sam, qui était assis face à moi et des deux Indiens, poussa un cri, se leva brusquement et envoya une balle dans le fourré.

Ce coup de feu inattendu jeta naturellement l'alarme dans le camp et les guerriers Apaches accoururent dans notre direction. Nous nous étions levés et demandions à Sam pourquoi il avait tiré.

– Je viens d'apercevoir une paire d'yeux derrière Intchou-Tchouna.

Les guerriers Apaches, avec des torches improvisées, se jetèrent dans le fourré et en battirent les moindres recoins, sans aucun résultat. Rassurés, nous nous rassîmes.

– Sam Hawkens se sera sans doute mépris, fit Intchou-Tchouna. Ce sont sans doute les ombres du feu qui l'ont trompé.

– Je ne crois pas, fit Sam en hochant la tête. Il me semble bien avoir vu une paire d'yeux.

Winnetou restait assis, silencieux et méditatif. Enfin, il parla :

– De toute façon, mon frère Sam vient de commettre là une erreur de tactique.

– Une erreur ? Je ne vois pas pourquoi, fit Sam.

– Il ne fallait pas tirer. Peut-être cet espion n'avait-il pas de mauvaises intentions à notre égard et cherchait seulement à savoir qui nous sommes avant de manifester sa présence.

– Évidemment, c'est possible.

– De toute manière, continua Winnetou implacable, ce coup de feu ne pouvait être d'aucune utilité. Ou bien mon frère Sam se trompait et cette balle était inutile et ne pouvait avoir d'autre résultat que d'alarmer les ennemis que nous pouvons avoir dans ces parages, ou bien il a bien vu et alors il avait encore tort de tirer à l'aveuglette. Je sais que mon frère est un excellent tireur, mais l'espion qui aperçoit un fusil braqué sur lui a trop beau jeu pour s'esquiver avant que le coup ne parte.

– Et bien ! qu'aurait donc fait mon frère rouge à ma place ?

– J'aurais tiré du genou ou bien je me serais levé comme si de rien n'était pour essayer de le surprendre par derrière.

Le tir du « genou » est un des coups les plus difficiles à exécuter et il faut des années d'exercice pour le réussir. Quand le chasseur du Wild West aperçoit, comme Sam, un être suspect dans un buisson, il doit chercher à l'atteindre sans lui avoir donné l'alarme. S'il braquait son fusil pour tirer, son adversaire s'en apercevrait immanquablement ; il lui faut donc viser à l'insu de l'espion. Pour ce faire, il faut plier le genou de sorte que la jambe forme un angle tel, qu'une ligne tracée entre son genou et les yeux de l'espion soit rigoureusement droite. Évidemment, cette manœuvre est très lente, et il faut veiller à ce qu'elle paraisse naturelle. Puis, de la seule main droite – chose infiniment difficile – il faut ramener doucement son fusil sur son genou, le fixer, toujours d'une seule main et enfin appuyer sur la gâchette. Un chasseur sur cent, à peine, est capable de réussir ce tir d'autant plus délicat qu'aucun regard trop appuyé ne doit le trahir, et que la lumière vacillante du feu de camp est des plus incertaines.

C'est à ce coup difficile qu'avait pensé Winnetou, qui était passé maître dans ce genre d'exercice.

Pour s'assurer que ses guerriers avaient soigneusement examiné le terrain, mon ami se leva peu après et s'enfonça dans le fourré, à la recherche de l'espion. Il resta près d'une heure absent.

– Non, il n'y a personne, dit-il en revenant près de nous. Mon ami Sam s'est décidément trompé.

Pourtant, pour ne négliger aucune précaution, il fit doubler la garde et donna des instructions sévères à ses guerriers afin qu'ils opérassent des rondes à des intervalles réguliers. Enfin, nous nous installâmes pour dormir.

Le lendemain matin de bonne heure, Intchou-Tchouna partit en compagnie de ses enfants. Avant leur départ, je les suppliai de me laisser les accompagner au moins pendant

quelque temps, car, sans raison, la pensée de l'espion qui avait pu nous écouter ne me quittait pas.

– Nous savons que mon frère Old Shatterhand méprise l'or, dit Intchou-Tchouna, mais si tu nous accompagnais tu devinerais la direction dans laquelle se trouve le trésor et, malgré toi, tu attraperais la fièvre mortelle du métal jaune qui tourmente tant de chasseurs et qui ruinerait ton corps et ton âme. Nous te demandons donc, non pas par méfiance, mais par amitié, de ne pas nous suivre.

Je ne pouvais que m'incliner devant la volonté du chef qui partit bientôt en compagnie de Winnetou et de Nso-Tsi. Comme ils allaient à pied, je devinai que l'endroit dont ils parlaient se trouvait sans aucun doute à proximité.

Quant à moi, je m'étendis sur l'herbe et, après avoir allumé une pipe, j'essayai d'entrer en conversation avec mes amis pour me débarrasser de la véritable angoisse qui ne cessait de m'opprimer Malheureusement, rien n'y faisait. Un peu plus tard, je me relevai, pris mon fusil en bandoulière et partis. J'espérais pouvoir chasser un peu pour détourner ainsi le cours de mes pensées.

Intchou-Tchouna était parti dans la direction du sud, je me dirigeai donc vers le nord, afin qu'il ne pût croire que, malgré sa défense, je m'obstinais à suivre sa trace.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, un quart d'heure plus tard, j'aperçus trois traces toutes fraîches de mocassins qui ne pouvaient provenir que de mes amis. Sans doute étaient-ils partis vers le sud uniquement pour me dérouter.

Je décidai de ne pas continuer ma route dans cette direction et je tournai dans la direction de l'est. À peine avais-je fait un kilomètre environ que j'aperçus d'autres traces également toutes fraîches. Je me penchai immédiatement pour les examiner et je pus voir sans aucune peine qu'elles avaient été laissées

par quatre hommes portant des bottes et des éperons. Je pensai aussitôt à Santer et décidai immédiatement de suivre cette piste.

Bientôt celle-ci déboucha dans le fourré – dans la direction des traces laissées par les trois Indiens – et j'y pénétrai à mon tour avec d'infinies précautions.

À quelques pas de la savane, j'aperçus quatre chevaux attachés à un chêne. Je reconnus aussitôt les chevaux de Santer et de ses hommes. C'était sans doute là leur campement de la nuit. Ils étaient bien revenus sur leurs pas, probablement en nourrissant de sombres desseins à notre égard. Sam ne s'était donc pas trompé, il avait bien vu les yeux d'un espion dans le buisson. Mais cet endroit était encore relativement éloigné de notre camp et je ne parvenais pas à comprendre comment ils avaient pu nous apercevoir de là.

J'examinai attentivement les arbres, dont l'écorce était par endroits arrachée, ce qui sans, aucun doute provenait du frottement des éperons. Ainsi donc, les bandits étaient montés aux arbres et, de ce poste d'observation, avaient fort bien pu suivre les allées et venues de notre camp.

Tout à coup, une pensée terrifiante me glaça le sang dans les veines. La veille au soir, immédiatement avant que Sam eût aperçu la paire d'yeux, nous avions parlé de la cachette du trésor et Intchou-Tchouna avait déclaré qu'il comptait s'y rendre dès le matin avec ses enfants. L'espion avait très certainement entendu ces paroles et, ayant vu mes amis partir, les aventuriers n'avaient certainement pas manqué de les suivre. Winnetou, Intchou-Tchouna et Nso-Tsi couraient donc un danger mortel. Il n'y avait pas une minute à perdre si je voulais prévenir une catastrophe.

J'enfourchai immédiatement un des chevaux et, à bride abattue, me lançai sur la piste des quatre bandits blancs, qui ne tardait pas à rejoindre celle de mes amis.

Pendant ma course, je me remémorai encore tous les détails de notre conversation de la veille. Winnetou m'avait parlé d'un Nugget-Tsil. Nugget signifie Poudre d'Or et Tsil veut dire Montagne. Je devais donc, sans trop m'attacher à la piste, me diriger vers les montagnes qui s'élevaient vers le sud. Ma course me conduisit, par monts et par vaux, à travers des lits de rivière desséchés, à une carrière où je perdis complètement la piste. L'endroit devenait d'ailleurs si rocheux que je dus abandonner mon cheval que j'attachai à un arbre. Je continuai ma course en haletant et parvins à une forêt dense où peu à peu cependant les arbres se clairsemaient de plus en plus. J'en conclus que j'allais atteindre une clairière. Cependant, avant que j'eusse pu y parvenir, j'entendis le bruit de plusieurs détonations, suivies de cris terribles qui me percèrent le cœur. C'était le cri de mort des Apaches !

Je ne courais plus, je volais littéralement. Tout à coup, j'entendis un nouveau coup de fusil, suivi immédiatement d'un autre... Je reconnus la détonation du fusil à double canon de mon ami. Il était donc encore en vie ! Un dernier bond et j'atteignis la clairière, mais je m'arrêtai, pour m'appuyer à un arbre, tant le spectacle qui s'offrait à ma vue, en me perçant de douleur, me laissait privé de force.

Au milieu de la clairière, gisaient Intchou-Tchouna et sa fille, morts ou grièvement blessés. Non loin de là, Winnetou s'abritait derrière un rocher, occupé à recharger son arme. À ma gauche, protégés par des arbres, se tenaient deux des bandits, le fusil braqué dans sa direction, tandis que le troisième se glissait dans les buissons pour chercher à atteindre Winnetou par derrière. Le quatrième était étendu à terre, le crâne percé d'une balle.

Les deux premiers bandits me parurent plus dangereux pour la vie de Winnetou que le troisième. Je les visai donc et les abattis de deux coups de mon rifle, puis, sans même recharger mon arme, je courus vers le troisième. Celui-ci, s'étant aperçu

du renfort imprévu que venait de recevoir Winnetou, s'agenouilla et tira un coup de feu dans ma direction. Je réussis à esquiver la balle et continuai ma course. Santer, car c'était lui, abandonna la partie et s'enfuit dans la forêt. Je me mis à sa poursuite, mais, comme il avait déjà une avance assez sensible, je ne pouvais espérer l'atteindre rapidement. Songeant que mon ami pouvait avoir besoin de moi, je rebroussai donc chemin dans la direction de la clairière.

Lorsque je parvins enfin sur les lieux du drame, je trouvai mon ami agenouillé près de son père et de sa sœur, en train d'examiner leurs plaies d'un air d'angoisse. S'apercevant de ma venue, il se leva. Je ne pourrai jamais oublier l'expression de ses yeux traversés de lueurs sauvages exprimant tantôt la rage et tantôt la douleur avec une violence qui me sembla voisine de la folie.

– Mon frère Old Shatterhand voit ce qui vient de se passer. Nso-Tsi, la plus belle et la plus douce des filles des Apaches, n'ira jamais dans la cité des Visages Pâles. Son âme veille encore sur son corps, mais je doute fort qu'elle ouvre encore les yeux sur ce monde.

La langue collée au palais, j'étais incapable d'articuler une parole. À quoi bon, d'ailleurs ! Ils gisaient là, abattus par les balles des bandits, Intchou-Tchouna et Nso-Tsi ! Le père, dont une balle avait traversé la tête, était mort sur le coup. Nso-Tsi, atteinte à la poitrine, respirait encore faiblement, mais son teint légèrement bronzé pâlissait de minute en minute. Ses joues, si pleines de santé autrefois, étaient maintenant creuses et l'expression solennelle de la mort se peignait sur ses traits jadis si animés.

Cependant, tout à coup, elle ouvrit les yeux. Elle tourna son visage vers le cadavre de son père et l'aperçut baignant dans son sang. Elle eut un sursaut de douleur et essaya de se rappeler ce qui s'était passé, tout en portant sa petite main à son cœur. Elle

sentit son sang chaud couler de sa plaie et eut un profond soupir.

– Nso-Tsi, ma sœur, ma pauvre petite sœur, je ne t'oublierai jamais ! fit Winnetou d'une voix déchirante.

– Venge... moi. Venge... moi !

Elle s'aperçut alors de ma présence et un sourire ineffablement doux se dessina sur ses lèvres.

– Old... Shatter... hand... Toi... ici. Je meurs et...

Elle ne put achever et l'aile de la mort s'appesantit sur elle. Je sentais mon cœur battre comme un glas funèbre et poussai un cri de désespoir qui retentit longuement à travers les montagnes.

Winnetou se releva péniblement, comme courbé vers le sol par un poids trop lourd. Il m'étreignit et me dit :

– Ils sont morts tous les deux ! Le plus grand et le plus brave des chefs des Apaches, et ma sœur Nso-Tsi, qui t'avait donné son âme. Elle est morte, ton nom sur ses lèvres. Souviens-t'en, mon frère, souviens-t'en !

– Je ne l'oublierai jamais ! m'écriai-je.

Son visage se durcit et ses paroles résonnèrent comme un orage lointain :

– Je vengerai leur mort comme jamais mort ne fut encore vengée. Tu as vu leur assassin ? C'était un Blanc. C'est sa race tout entière qui est responsable de son crime, et c'est à sa race que je demanderai des comptes. Le regard de tous les Apaches va maintenant être fixé sur moi, dans l'attente de ce que je vais faire. Que mon frère Old Shatterhand soit le témoin du serment que je vais proférer devant les restes de mon père et de ma sœur. Je jure sur le Grand Esprit et sur les mânes de tous mes ancêtres qu'à partir de ce jour, avec le fusil qui est tombé des

mains de mon père, j'abattrai comme un chien tous les Visages Pâles et je les…

– Attends ! lui criai-je, la voix glacée d'horreur, car je savais que, s'il terminait cet affreux serment, il le tiendrait jusqu'au bout. Attends, on ne doit jurer qu'avec une âme paisible !

Il se tenait devant moi, droit et majestueux, vengeur inexorable de sa race persécutée. Oui, cet homme pouvait aller jusqu'au bout de ce qu'il avait décidé. Il parviendrait sans doute à rassembler tous les guerriers rouges et à commencer avec eux une lutte terrible contre tous les Blancs, une lutte de haine et de désespoir, dont l'issue sans doute n'était pas douteuse, mais qui rougirait du sang de milliers de cadavres le sol sauvage du Wild West. C'est à ce moment qu'allait se décider si la faux de la mort s'abattrait sur les prairies et les savanes.

Je lui pris la main et lui dis :

– Certes, tu es capable de réussir tout ce que tu entreprendras, et de faire triompher ta volonté. Cependant, j'ai une prière à te faire qui sera peut-être la dernière, car il se peut que tu n'entendes plus jamais la voix de ton frère Blanc. Au nom de l'amour de Nso-Tsi, je te supplie de ne faire aucun serment avant que la tombe de la plus noble et de la plus belle fille des Apaches ne soit creusée et refermée.

Il me regarda d'un air sombre, puis son regard retomba sur les cadavres. Je vis ses traits se détendre peu à peu. Enfin, il parla :

– Mon frère Old Shatterhand a un grand pouvoir sur tous ceux qui l'approchent. Nso-Tsi obéissait avec joie et j'obéirai comme elle l'aurait fait. Ce n'est que lorsque mes yeux ne verront plus les restes de ceux que j'ai tant aimés que je déciderai si les eaux du Mississipi charrieront les cadavres des Rouges et des Blancs. J'ai parlé. Howgh !

Je lui serrai chaleureusement les mains et lui dis pourquoi, malgré l'interdiction de son père, je m'étais décidé à suivre leur piste. La religion de Winnetou ne lui permettait pas de se mettre à la poursuite du meurtrier des siens avant que leurs corps n'eussent reçu une sépulture. Il devait rester près d'eux jusqu'à la cérémonie. Il fut donc entendu que je me lancerais aux trousses de l'assassin, seul, mais sans perdre une minute.

J'allai cependant d'abord jeter un coup d'œil sur le corps des trois bandits que nos fusils avaient abattus. Quel ne fut pas mon étonnement en constatant que l'un d'eux, atteint cependant en pleine poitrine, râlait encore. Son œil déjà trouble se fixa sur nous et il murmura quelques paroles indistinctes. Je me penchai sur lui et demandai :

– Rassemblez vos forces et répondez-moi. Me reconnaissez-vous ?

Il m'examina d'abord d'un œil hébété, puis sa vue se fit plus lucide, et il balbutia :

– Où est... Santer ?

– Il s'est enfui, dis-je, car je ne voulais pas mentir à un moribond, fût-il assassin. Tous tes camarades sont morts et toi-même, tu n'en as plus pour longtemps. Tâche de te repentir de tes crimes avant qu'il soit trop tard et dis-moi d'où vient ce Santer. Est-ce son vrai nom ?

– Il en a plusieurs.

– Où alliez-vous ?

– Nulle part... là où il y a de l'argent... de l'or.

– Vous formiez somme toute une association de brigands ? Comment avez-vous eu l'idée d'attaquer les trois Apaches ?

– Les Nug... nugget.

Il parlait avec peine et il fallait deviner ce qu'il voulait dire.

– Donc, sachant que les chefs allaient vers l'Est, c'est-à-dire vers les villes, vous avez pensé qu'ils devaient avoir de l'or. Vous êtes revenus sur vos pas après nous avoir dépassés, et le soir vous nous avez espionnés, n'est-ce pas ?

Il acquiesça de la tête.

– Lequel d'entre vous est venu ainsi nous épier ?

– Santer... lui-même.

– Tout s'est donc passé comme je l'avais pensé. Le matin, vous êtes montés sur des arbres et vous nous avez épiés ? Vous vouliez savoir d'où les Apaches tiraient leur or ?

Le bandit ferma les yeux et ne répondit pas.

– Mais pourquoi avez-vous tiré sur eux, au lieu de repérer l'emplacement du trésor, ce qui...

Winnetou m'interrompit.

– Il est inutile que mon frère continue cet interrogatoire. Le Visage Pâle est mort. Ces chiens voulaient découvrir le trésor des Apaches, mais ils sont arrivés trop tard et ne nous ont trouvés qu'au retour. Mon frère Blanc connaît maintenant toute l'histoire et il peut partir à la recherche du misérable qui s'est enfui.

Le cœur lourd, je pris congé de mon ami et commençai à me mettre à la poursuite de Santer. J'étais un excellent coureur et j'espérais pouvoir rattraper son avance. Malheureusement, il n'en fut rien, car je ne tardai pas à m'apercevoir que dans sa fuite l'assassin avait trouvé la monture qu'en venant j'avais attachée à un arbre. Pour continuer la poursuite, il me fallait avant tout rentrer au camp pour prendre un cheval à mon tour.

De ma vie, je ne me souviens pas d'avoir fourni une course aussi folle. J'étais talonné par la pensée qu'à chaque minute l'avance de Santer augmentait. Je bénis Winnetou qui m'avait appris l'art de courir sans m'essouffler de longues distances. Pour des courses pareilles, les Indiens font porter le poids du corps sur une seule jambe et ils peuvent ainsi alterner lorsque celle-ci est fatiguée. De cette façon, on peut courir des heures durant, à condition d'avoir le cœur et les poumons solides.

Il était déjà midi passé lorsque j'atteignis le camp. Je rassemblai aussitôt les guerriers Apaches et mes amis pour leur apprendre la triste nouvelle. Sam et ses acolytes furent littéralement atterrés et les Peaux-Rouges se mirent à pousser de tels hurlements de colère que le meurtrier aurait été glacé d'effroi s'ils étaient parvenus jusqu'à lui. J'eus la plus grande peine à rétablir à peu près le silence.

– Que les guerriers Apaches se taisent. Hurler ne sert à rien, leur dis-je. Nos cris n'arrêteront pas l'assassin dans sa fuite. Il faut avant tout que vous m'obéissiez. Mes frères rouges peuvent maintenant constater si leur sorcier a menti. Intchou-Tchouna et Nso-Tsi sont morts parce qu'ils s'étaient éloignés de moi et c'est ma seule présence qui a sauvé Winnetou. Est-ce donc la vie ou est-ce la mort, que j'apporte à mes amis ?

Un nouveau cri s'éleva des rangs des guerriers, que je pus calmer cette fois d'un geste de la main.

– Silence, fis-je d'une voix brève. Il nous faut nous hâter pour atteindre l'assassin. Écoutez mes ordres et suivez-les exactement.

Je partageai alors les Indiens en deux groupes. Je pris avec moi les dix meilleurs cavaliers, qui devaient me suffire pour la poursuite, et j'envoyai les vingt autres à Winnetou. Je donnai ensuite le signal du départ et la chasse commença.

Des montagnes rocheuses s'élevaient devant nous et, dans ce sol rocailleux et sec, il était inutile de chercher à retrouver la piste du meurtrier. Je décidai donc de tâcher de la reprendre dans la savane qui entourait le pied de ces montagnes et scindai de nouveau notre groupe ; dix Indiens partirent vers l'est, mes camarades et moi vers l'ouest. Nous devions nous retrouver de l'autre côté des montagnes.

Avant d'aller plus loin, je réfléchis qu'il pourrait être utile de revenir là où Santer avait passé la nuit avec ses camarades. Une fois à cet endroit je cherchai sur le sol une trace bien nette des sabots du cheval qui portait Santer et je la reportai sur une feuille afin de pouvoir la comparer avec celles que nous ne manquerions pas de trouver dans la Prairie.

Puis nous donnâmes un coup d'éperon à nos chevaux, et reprîmes notre course. Nous avions déjà parcouru presque en entier le chemin que nous nous étions assigné, sans avoir encore relevé la moindre empreinte dans l'herbe, quand, enfin, j'aperçus une piste d'abord très incertaine, ensuite plus nette, que, grâce à mon croquis, je pus identifier comme étant celle de Santer. Malheureusement, il nous fallut attendre ensuite les dix Apaches qui venaient vers nous par l'autre versant des montagnes, ce qui occasionna un nouveau retard. Lorsqu'ils furent près de nous, j'envoyai l'un d'eux à Winnetou pour lui annoncer que nous avions retrouvé la piste de l'assassin.

Hélas ! la nuit ne tarda pas à tomber et nous dûmes abandonner la poursuite pour la journée. C'était une froide nuit d'automne et la bise aigre qui sifflait, jointe aux tristes émotions que je venais de ressentir, m'empêchèrent de trouver le sommeil. Dès que l'aube apparut et que, tant bien que mal, nous pûmes discerner les traces de Santer, nous repartîmes, à un galop effréné, dans la direction qu'il avait suivie et qui semblait être celle de l'est.

Vers midi, nous arrivâmes à l'endroit où Santer avait fait halte pour la nuit. Il avait dormi sans doute plus longtemps qu'il

n'aurait voulu, car la piste qui reprenait ensuite était toute fraîche et semblait ne remonter qu'à deux heures et demie environ. Nous étions donc plus près de lui que la veille.

À quelque distance de là, la piste obliqua vers le sud. Il semblait que l'assassin eût décidé de quitter les vallées de la Canadienne pour se rapprocher de la Red River.

Dans le courant de l'après-midi, nous examinâmes à nouveau la piste et il nous apparut que Santer ne devait plus être qu'à trois quarts d'heure de notre troupe. Bientôt une ligne noire barra l'horizon.

– C'est une forêt, dit Sam. Quel dommage qu'il ait quitté la Prairie !

Il avait raison, car, dans la Prairie, nous aurions pu l'apercevoir de loin, tandis que dans la forêt la poursuite devenait bien plus difficile. Une fois de plus, le sauvage assassin d'Intchou-Tchouna pouvait reprendre son avance.

Cependant, quand nous arrivâmes à la lisière de la forêt, nous constatâmes qu'elle était clairsemée et qu'en fin de compte c'était moins une forêt que des groupes d'arbres disséminés sur les bords d'une large rivière.

À la tombée de la nuit, nous étions si près du fuyard que nous nous attendions à chaque minute à l'apercevoir. Cette attente redoublait nos forces ; je pris la tête de la petite troupe, d'abord parce que mon coursier était celui qui avait le plus d'endurance de tous et ensuite parce que je brûlais du désir de m'emparer moi-même du misérable.

À ce moment, nous nous engageâmes dans un fourré, à gauche de la rivière. Lorsque j'en eus atteint les derniers arbres, je m'aperçus que la piste tournait à droite et s'engageait dans le lit du fleuve. Je m'arrêtai alors, pour annoncer cette découverte à mes amis. Je m'en félicitai d'ailleurs, car, en jetant les yeux sur

l'autre bord de la rivière, j'aperçus un spectacle qui me poussa à me retirer vivement dans le fourré et à m'y cacher.

En effet, à cinq cents mètres à peine du fourré où je me trouvais, j'en apercevais un autre, devant lequel plusieurs Indiens promenaient leurs chevaux. J'aperçus également des poteaux, entre lesquels étaient tendues des courroies qui maintenaient de grands morceaux de viande sèche. Si je m'étais encore avancé de dix mètres, les Indiens n'auraient pas manqué de m'apercevoir.

Je mis pied à terre et montrai ce tableau aux Apaches.

– Des Kiowas, me dit l'un d'eux.

– Oui, des Kiowas, acquiesça Sam.

Ceux que nous apercevions étaient peu nombreux, mais nous ne pouvions savoir s'il ne s'en trouvait pas d'autres aux alentours.

– Que faire, Sam ? dis-je. Ne pensez-vous pas qu'il serait plus prudent de nous écarter.

– Vous n'y pensez pas ! Ils sont sur l'autre rive et d'ailleurs il va faire nuit et ils ne quitteront plus leur camp.

– Pourtant il serait sage de ne pas s'aventurer trop à la légère.

– Celui qui a peur est greenhorn, dit-il péremptoire. Je vous affirme, mon ami, que ces Kiowas n'ont aucune intention de venir nous chercher noise sur l'autre rive, Tant mieux d'ailleurs, comme cela, c'est nous qui pourrons aller leur rendre visite. Il faut mettre la main sur ce Santer, et nous y arriverons, dussions-nous aller le prendre parmi mille Kiowas. Attendons la nuit, et la danse commencera.

Je ne reconnaissais plus mon Sam, qui était complètement hors de lui. La mort de la charmante « lady rouge » l'avait à ce

point bouleversé qu'il brûlait d'en tirer vengeance. Comme les Apaches, ainsi que Stone et Parker, lui donnèrent entièrement raison, je ne pus que m'incliner devant l'opinion générale. Nous attachâmes nos chevaux aux arbres et attendîmes l'obscurité complète.

J'avoue que, malgré mes pressentiments, les Kiowas se comportaient avec un parfait naturel. Ils s'interpellaient à voix haute, pansaient leurs chevaux, tandis que quelques-uns fumaient, accroupis, avec indolence. Bref, même dans l'enceinte de leur pueblo, ils n'eussent pu faire montre d'une plus grande insouciance.

– Vous voyez, ils ne se doutent même pas de notre présence, dit Sam.

– Vous pourriez ajouter « si je ne m'abuse », car ce serait bien le cas de le dire. J'ai nettement le pressentiment que leurs allures nonchalantes ne sont qu'une mise en scène.

– Il n'y a que les vieilles bonnes femmes qui aient des pressentiments, mettez-vous bien cela dans la tête. D'ailleurs, quel besoin auraient-ils de cette mise en scène ?

– Pour nous attirer sur l'autre rive.

– Ce serait bien inutile, puisque nous y irons de toute manière. Je suis sûr que Sander est parmi eux, qu'il leur a tout raconté et qu'ils sont enchantés d'offrir l'hospitalité au meurtrier d'Intchou-Tchouna. Mais, dans une demi-heure, je traverserai le fleuve et j'irai espionner le camp. Il faut que je mette la main sur ce scélérat de Santer.

– Entendu, mais j'irai avec vous.

– C'est inutile.

– Je ne suis pas de votre avis.

– Quand Sam Hawkens part en reconnaissance, il n'a besoin de personne. Je vous connais et je connais aussi votre stupide sentimentalité. Je parie que, si vous l'avez à votre merci, vous lui laisserez la vie.

– Je n'en ai pas la moindre intention.

– Pas de comédie, mon ami.

– Non, je vous parle franchement. Moi aussi, je veux m'emparer de Santer et, si je ne peux l'avoir vivant, je l'abattrai d'un coup de fusil.

– C'est cela ! Vous voulez lui envoyer un coup de fusil ! Eh bien ! moi, je l'arrêterai vivant, coûte que coûte, afin qu'il meure au poteau de torture. Je veux qu'il soit grillé à petit feu et qu'il soit coupé en mille morceaux. Je l'arrêterai vivant et je le livrerai à Winnetou.

Je préférai ne pas répondre, car les paroles de Sam avaient déjà alarmé les Apaches. Ils se rappelaient mes efforts pour soulager les tortures de Rattler, et ils pensaient sans doute que je nourrissais les mêmes intentions à l'égard de Santer. Je haussai donc les épaules, feignis de m'incliner devant la volonté de Sam et m'étendis sur l'herbe près de mon cheval.

Quelques moments plus tard, les Kiowas allumèrent un feu de camp, ce qui d'ailleurs ne fit que confirmer mes soupçons. Si nous les avions attaqués, nous serions sûrement tombés dans un guet-apens.

Le temps passa. Soudain, j'entendis un faible bruit dans un buisson proche. En d'autres lieux, j'aurais pensé à un reptile, mais je me tenais sur mes gardes. Avec d'infinies précautions, je m'approchai du buisson et n'éprouvai nulle surprise en apercevant un Indien qui, me tournant le dos, allait se dégager des broussailles. Je me redressai vivement, lui serrai le cou de ma main gauche et lui assenai un coup sur le crâne de mon poing droit. Il s'évanouit sans un cri.

Tout à coup, je perçus la voix de Sam de l'autre côté du buisson :

– Qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai entendu du bruit !

– C'est le cheval de Old Shatterhand, répondit Dick.

– Où s'est-il fourré, cet entêté ? Je parierais qu'il fait encore une bêtise. Je serais vexé qu'il soit allé tout seul espionner les Kiowas. Sans doute, pour un greenhorn, il n'est pas trop empêtré, mais il n'est pas assez malin pour pouvoir approcher des Peaux-Rouges avec un feu aussi ardent. Il faut pour cela un vieux renard de mon espèce.

Je me levai de ma cachette, m'approchai, de lui et dis :

– Encore une erreur, mon vieux Sam. Vous pensiez que j'étais chez les Kiowas, alors que j'ai réussi à ramper jusqu'à vous sans que vous vous en aperceviez. Vous avez d'ailleurs tort d'être si fier de votre habileté, car, un peu plus, je n'étais pas le seul à venir vous surprendre.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? dit-il.

– Allez derrière le buisson et vous verrez.

Il s'y rendit et fut littéralement atterré lorsqu'il aperçut le corps de l'espion. Il étouffa un juron, puis, revenant près de moi, m'assaillit de questions. En quelques mots, je le mis au courant.

– Quelle chance nous avons eue de l'avoir arrêté ! conclut-il. Tout de même, on voit que vous êtes mon disciple. Maintenant, nous allons le ligoter de la bonne manière et, quand il reviendra à lui, je le mettrai un tout petit peu à la question.

– J'ai bien peur que cela ne serve à rien. Il a déjà commis une faute en se laissant surprendre et il se gardera bien de se déshonorer en nous livrant le plan des Kiowas.

– Bah ! après tout, c'est possible. D'ailleurs, je ne perdrai pas mon temps avec lui. Même sans ses renseignements, nous savons à quoi nous en tenir et nous apprendrons beaucoup mieux ce que nous ignorons encore quand j'aurai fait un petit tour dans leur camp.

– Un petit tour qui pourrait durer fort longtemps.

– Pourquoi ?

– Je crains bien que les Kiowas ne mettent la main sur vous.

– J'en fais mon affaire et j'agirai à ma guise. Je traverse le fleuve et vous m'attendrez là. J'ai parlé. Howgh !

Il avait dit ces mots sur un ton péremptoire et décida de mettre son projet à exécution, malgré nos protestations. Quelques minutes plus tard, il prenait la direction du campement des Kiowas.

Il nous recommanda à plusieurs reprises de n'essayer sous aucun prétexte de le suivre dans son expédition.

À peine était-il parti que je confiai mon tueur d'ours à Stone et décidai de partir à sa suite non sans avoir catégoriquement enjoint à mon tour à mes compagnons de ne venir à notre secours sous aucun prétexte, même s'ils entendaient des coups de fusil. Cependant, je m'aperçus que Sam traversait le fleuve en ligne droite, ce qui, à mon sens, était une grave erreur. En effet, les Kiowas, sachant que nous allions venir, nous attendaient certainement devant leur camp, là où les arbustes touffus tenteraient certainement un espion venant les surveiller.

C'est pourquoi je remontai assez longtemps le bord de la rivière et ne la traversai que lorsque je me vis à une assez grande distance des feux. J'en comptai huit et, comme je ne vis qu'une quarantaine d'Indiens, j'en conclus que ces frais d'illumination étaient à notre intention. De plus, ils avaient

leurs armes à portée de la main et je me rendis compte qu'il aurait été bien imprudent de tenter de les surprendre. Le piège était grossier et il fallait que nous fussions bien aveuglés par notre désir de vengeance pour avoir failli nous y laisser prendre.

Leurs chevaux paissaient plus loin, dans la Prairie.

En continuant mes investigations, j'aperçus enfin Santer, auprès de quatre Indiens. Je savais que je risquais gros, mais, à l'abri des buissons, je réussis à me glisser à moins de dix mètres d'eux. À ma grande satisfaction, ils s'entretenaient à mi-voix, de sorte qu'en tendant l'oreille je pus suivre leur conversation.

C'était Santer qui parlait. Il décrivait les montagnes où se trouvait le trésor et il essayait de convaincre les Kiowas de le suivre pour le découvrir.

– Mon frère Blanc connaît-il l'endroit où est caché le trésor ? demanda l'un des guerriers.

– Malheureusement non. Les Apaches étaient de retour beaucoup plus tôt que nous ne nous y attendions, et nous n'avons pu les épier.

– J'ai bien peur qu'en ce cas toute recherche soit infructueuse. Deux fois cent guerriers pourraient fouiller pied à pied le terrain sans pouvoir rien trouver. Nous autres, Indiens, nous connaissons l'art de creuser des cachettes impossibles à soupçonner. Mais comme notre frère Blanc a tué notre plus grand ennemi et sa fille, nous consentirons, pour lui faire plaisir, à l'accompagner à cet endroit et à l'aider dans ses recherches. Mais, auparavant, nous ferons prisonniers ceux qui le poursuivent, après quoi nous tuerons Winnetou.

– Mais c'est sans doute lui qui est à la tête de mes poursuivants ?

– Non, il est resté certainement près de ses morts avec une partie de ses guerriers. C'est sans doute Old Shatterhand qui les

conduit, ce chien blanc qui a tué Metan-Akwa et broyé les genoux de notre grand chef. Celui-là, nous le capturerons.

– Ensuite, nous nous rendrons à Nugget-Tsil, mettrons à mort Winnetou et nous emparerons de son trésor.

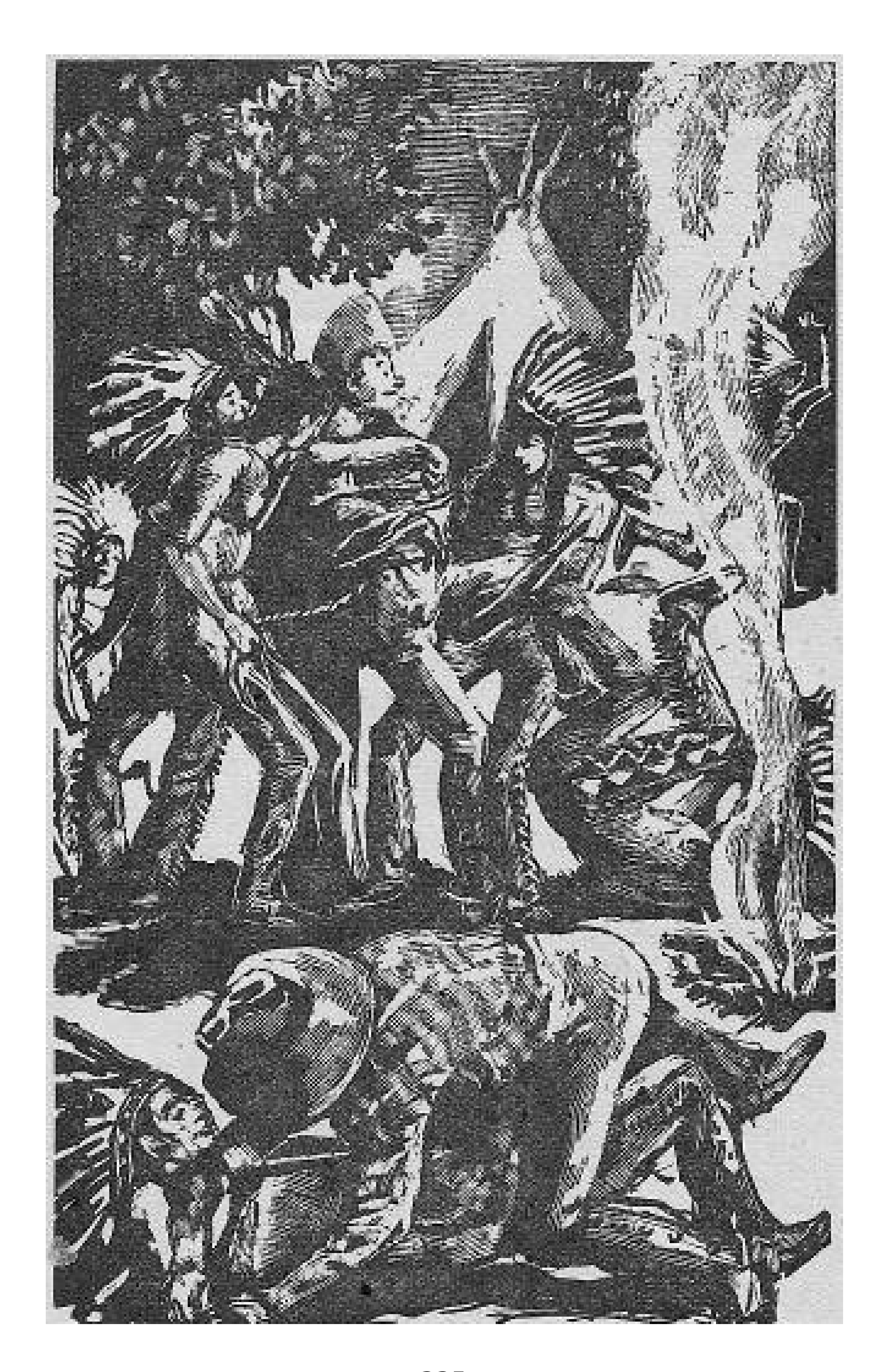
– Mon frère Blanc fait erreur. Nous ne devons pas attaquer Winnetou avant que celui-ci ait enterré son père et sa sœur, sans quoi la colère du Grand Esprit s'appesantirait sur nous. Mais nous l'attaquerons aussitôt que l'enterrement sera terminé. Il est certain que Winnetou ne va pas continuer sa route vers la cité des Visages Pâles, mais qu'il va revenir au pueblo de sa tribu. Nous l'attaquerons pendant le parcours, après lui avoir tendu un piège comme celui dans lequel est en train de tomber Old Shatterhand. Je n'attends plus que le retour de l'espion que j'ai envoyé sur l'autre rive, mais ni lui ni les sentinelles postées dans les buissons ne m'ont encore envoyé le signal convenu.

J'avais bien deviné. Si Sam Hawkens ne réussissait pas à dépister la surveillance, il allait être pris au piège... En effet, au même moment, j'entendis des cris, et l'Indien qui parlait sauta sur ses pieds et dressa l'oreille. Les autres écoutèrent attentivement.

L'instant d'après, quatre Kiowas débouchaient du fourré, traînant avec eux un Blanc qui leur opposait, mais en vain, une vigoureuse résistance. C'était mon imprudent Hawkens.

Je décidai de le sauver coûte que coûte, dussé-je y laisser ma vie.

– Tiens, Mr. Hawkens ! fit Santer qui le reconnut. Mes compliments, dear sir. Vous ne pensiez certainement pas que nous aurions si rapidement l'occasion de nous revoir.



– Voleur, assassin ! criait le petit homme qui, par un brusque croc-en-jambe, réussit à s'échapper de l'étreinte de ses gardiens et empoigna Santer à la gorge. Je suis ravi de te retrouver, moi aussi. Ton compte est bon, si je ne m'abuse.

Les Indiens se précipitèrent sur Sam et il en résulta une ruée générale. Le moment était propice pour agir.

Je tirai mes deux revolvers de ma ceinture, me précipitai hors de ma cachette, et l'instant d'après j'étais au milieu de la mêlée.

– Old Shatterhand ! hurla Santer effrayé. Et il se mit à courir éperdument pour chercher un refuge dans l'obscurité du bois.

Je lui envoyai deux balles, qui malheureusement se perdirent, tirai d'autres coups de feu pour semer la panique parmi les Indiens et criai à Sam :

– Suivez-moi !

Cette scène s'était déroulée avec une telle rapidité que les Indiens, interdits, ne s'étaient pas encore ressaisis. Je pris mon ami par le bras et nous nous précipitâmes dans le fourré.

– Diable, ça commençait à chauffer, me glissa Sam pendant la course. La plaisanterie allait se gâter et...

– Ne parlez pas, sacrebleu ! suivez-moi, criai-je.

Je lâchai son bras et courus à la berge. Il fallait à tout prix nous trouver, aussi rapidement que possible, hors de la portée des fusils.

Ce n'est qu'alors que les Indiens revinrent complètement de leur surprise. Nous entendîmes un vacarme indescriptible, des bruits de pas, des coups de fusil dans notre direction. Au milieu de ce tapage infernal, je n'entendais plus le bruit des pas de Sam derrière moi.

J'avais décidé de ne pas courir immédiatement dans la direction de notre camp, et préférais continuer à suivre la berge, d'une part parce que les Indiens nous cherchaient sans doute dans l'autre direction, d'autre part à cause de l'obscurité qui y régnait et qui nous permettait de rester parfaitement invisibles.

Après avoir parcouru deux kilomètres environ, je m'arrêtai. Les hurlements des Rouges s'entendaient encore dans le lointain, mais, à l'endroit où je me trouvais, le silence le plus profond régnait.

– Sam ! fis-je à voix basse.

Pas de réponse.

– Sam, ne m'entendez-vous pas ? fis-je plus haut.

N'entendant toujours rien, je commençai à m'inquiéter sérieusement. Où pouvait-il bien être ? Était-il tombé pendant notre fuite ? S'était-il égaré dans l'obscurité ? Je rechargeai mes deux revolvers et décidai de rebrousser chemin en mettant tous les buissons à profit.

Je revins presque jusqu'au campement des Kiowas et ne m'arrêtai qu'à l'endroit où j'avais enjoint à Sam de me suivre sans plus de discours. Nulle part la trace de mon vieil ami. Il avait sans doute préféré, au lieu de m'écouter, traverser directement le fleuve, au risque de s'exposer aux balles des Kiowas, dans une zone illuminée par les feux de camp. Décidément, ce petit homme, d'habitude si rusé, était aujourd'hui mal inspiré. J'étais navré, mais je ne pouvais rien faire de plus pour lui pour l'instant. Je décidai donc de regagner notre camp aussi vite que possible, ce que je fis après avoir encore une fois battu vainement les environs.

Je trouvai mes hommes en proie à la plus vive surexcitation. Les Indiens brûlaient visiblement du désir de combattre et Dick m'accueillit avec d'amers reproches.

– Pourquoi nous avoir défendu de vous suivre ? J'ai eu le plus grand mal à retenir les Apaches, alors que moi-même j'avais tant de peine à m'empêcher de courir à votre secours. Enfin, rendons grâce à Dieu que vous, au moins, vous soyez revenu sain et sauf.

– Et Sam ? que lui est-il arrivé ?

– Vous ne savez donc rien, demanda Will étonné, vous n'avez donc rien vu ?

– Non, quoi ?

– Peu après votre départ, nous entendîmes des cris, puis la détonation d'un revolver et enfin plusieurs coups de feu. Les Rouges, de l'autre côté, hurlaient comme des damnés et nous en avons conclu que ça bardait dans leur camp. Enfin, quelques minutes plus tard, nous aperçûmes la silhouette de Sam.

– Où ?

– À quelques centaines de mètres d'ici, sur cette rive, et près de la berge.

– Je m'en doutais. Jamais Sam dans sa vie n'a fait preuve d'autant d'imprudence.

– Il se dirigeait vers nous, mais il était poursuivi par toute une bande de Rouges qui le rattrapèrent aussitôt. Nous avons vu tous les détails de la scène à la lumière des feux de camp des Kiowas. Évidemment, nous aurions voulu lui prêter secours, mais il avait déjà été repris avant que nous ayons pu rien faire. D'ailleurs, vous nous aviez défendu de commencer le combat en votre absence, et les Indiens étaient trois fois plus nombreux que nous.

– Enfin une sage, parole ! Je vous félicite de votre prudence. En acceptant la bataille dans ces conditions, vous auriez été rapidement massacrés.

– Pourtant, il faudra bien que nous nous y mettions tôt ou tard, car nous ne pouvons tout de même pas laisser ce pauvre Sam dans le pétrin.

– Évidemment. L'ennuyeux, c'est que notre tâche est maintenant doublement difficile, puisque les Kiowas sont déjà alertés.

– C'est juste. Le mieux serait de trouver un plan qui nous permettrait de les déconcerter.

– C'est ce que nous tâcherons de faire. La situation est difficile : douze hommes contre cinquante qui, par surcroît, ont l'avantage du terrain... Pourtant, il n'y a pas d'autre moyen que d'attaquer dès cette nuit, car, si nous attendons jusqu'au matin, nous aurons encore moins de chances de réussite.

Nous décidâmes donc d'attendre une heure ou deux, le temps que la vigilance des Kiowas se relâche un peu. Nous pouvions d'ailleurs nous rendre compte qu'une grande agitation régnait dans le camp adverse.

Nous entendions le bruit des tomahawks résonner contre les arbres, et en conclûmes que nos ennemis allaient renforcer leurs feux pour les faire durer toute la nuit.

Vers minuit, pourtant, tout bruit cessa et nous pensâmes que le moment d'agir était arrivé. Je donnai l'ordre d'attacher solidement nos montures, afin qu'elles ne s'échappent pas pendant la bataille ; j'examinai attentivement les liens de notre prisonnier et commandai à mes hommes de me suivre. Nous empruntâmes le chemin que j'avais pris pour aller libérer Sam. Lorsque nous arrivâmes au fourré, j'ordonnai aux Apaches de s'y blottir, sous la direction de Stone. J'avais décidé de faire avant tout une reconnaissance en compagnie de Dick.

Nous rampâmes assez longtemps, toujours dissimulés par la broussaille, en nous rapprochant de plus en plus des feux ennemis. Un silence profond régnait et seul s'entendait le crépite-

ment des branches qui se consumaient dans les huit immenses bûchers confectionnés par les Kiowas. Nous avancions toujours avec d'infinies précautions, et, quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque, arrivés à un endroit d'où l'on pouvait assez bien apercevoir l'ensemble du camp, nous n'y vîmes personne ! La petite forêt était vide, les Kiowas partis.

– Diable ! Ils ont fichu le camp en laissant les feux allumés, me dit Parker.

– Uniquement pour camoufler leur départ, fis-je. D'ailleurs, il ne fallait pas être sorcier-pour le deviner. Sam constitue pour eux un précieux otage et ils entendent mettre sa personne en sécurité. Mais, d'autre part il est fort possible qu'ils aient un autre projet.

– Lequel ?

– Ils peuvent fort bien avoir l'intention de nous attaquer sur l'autre rive pendant que nous les cherchons ici.

– C'est une perspective peu réjouissante. Il ne nous reste qu'à rentrer aussi vite que possible pour mettre nos chevaux en sécurité si nous en avons encore le temps.

Je souscrivis à la proposition de Parker, rassemblai les Apaches, et nous rejoignîmes prudemment notre camp. Nous trouvâmes tout dans l'état où nous l'avions laissé. Le prisonnier était toujours ligoté. Certes, il était possible que l'attaque ne se déclenchât que plus tard. Nous nous éloignâmes donc dans la prairie, attendant le jour qui nous permettrait de voir, d'après les traces, la décision qu'avaient prise nos ennemis.

Au petit jour, nous nous mîmes en route et ne tardâmes pas à découvrir la trace des Kiowas, dans une direction sud-est qui était, selon les Apaches, celle du pueblo Kiowa. Will estimait qu'ils allaient se rendre dans leur village aussi vite que possible afin de clouer Sam au poteau de torture. Quant à moi, j'étais d'un avis différent. Je connaissais le vieux Sam et je savais que

son premier soin avait dû être d'informer les Indiens de la capture de leur espion et de leur dire que le sort des otages serait le même dans les camps adverses. Je craignais bien plutôt que les Indiens n'aient cherché qu'à nous donner le change et se mettent bientôt à faire marche arrière afin de revenir, d'après les indications de Santer, dans les environs de Nugget-Tsil. Ils pensaient sans doute que nous hésiterions à les poursuivre jusqu'à leur village et qu'ils auraient beau jeu d'attendre l'ensevelissement d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi pour nous massacrer tous. Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Chaque minute de retard augmentait le danger dans lequel se trouvait Winnetou. Nous enfourchâmes aussitôt nos montures, attachâmes le prisonnier au mulet de Sam, et nous dirigeâmes au galop vers Nugget-Tsil. Après une journée et demie de course presque ininterrompue nous nous trouvâmes au pied de la chaîne de montagnes, dans une vallée où se trouvait la clairière tragique.

Arrivés là, nous confiâmes nos chevaux et le prisonnier à la surveillance d'un Apache, et nous nous dirigeâmes vers la forêt. Nous rencontrâmes bientôt une sentinelle qui nous salua sans mot dire, en agitant le bras. Nous avançâmes encore de quelques centaines de mètres et vîmes les vingt Apaches affairés en préparatifs pour les funérailles qui devaient avoir lieu le lendemain. Ils abattaient des arbres, pour en confectionner une sorte de catafalque, et assemblaient d'immenses pierres pour ériger un monument.

À droite de la clairière, ils avaient construit une cabane, dans laquelle on gardait provisoirement les cadavres. C'est là que se tenait Winnetou. Lorsqu'on lui annonça notre arrivée, il vint à notre rencontre.

Le jeune Indien avait toujours l'air grave et rêveur, je le vis rarement sourire, et ne l'entendis jamais rire. Mais cette expression austère était toujours atténuée par le rayon de bonté et de

bienveillance qui brillait au fond de ses yeux aux flammes sombres.

Que de fois ce regard se posa-t-il sur moi avec cette tendresse qu'on ne trouve que dans des yeux de femmes ! Mais alors son visage était dur, son regard sombre, ses gestes, autrefois si souples, lents et solennels. Il me serra la main et me demanda, d'un air que je n'oublierai jamais :

– Où est l'assassin ?

– Il s'est enfui.

J'avoue qu'à cette réponse je baissai les yeux, en proie à une honte indicible.

Winnetou me demanda de lui faire le récit de notre expédition ; ce que je fis aussi succinctement que possible, sans rien lui dissimuler de la vérité.

Quand j'eus achevé mon récit, Winnetou me serra la main.

– Old Shatterhand a fait tout ce qui était en son pouvoir. J'approuve entièrement sa conduite. Sam Hawkens a agi bien imprudemment, et il le regrettera sans doute amèrement. Nous ne lui en garderons cependant pas rancune et ferons tout notre possible pour le libérer. Je souscris entièrement aux conclusions de mon frère. Les Kiowas ne tarderont certainement pas à venir ici, mais nous ferons le nécessaire pour brouiller leur jeu. Quant au prisonnier, ne le maltraitez pas, mais gardez-le étroitement. C'est demain que la tombe recevra les corps d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi. Mon frère assistera-t-il à la cérémonie ?

– Je serais très chagriné si mon frère ne m'y autorisait pas.

– Non seulement je t'y autorise, mais je te le demande. Ta présence va sans doute sauver la vie de bien des Visages Pâles. La loi du sang exige de moi une vengeance cruelle, mais tes yeux sont comme le soleil dont les rayons fondent la glace et la trans-

forment en une eau limpide. Tu sais ce que j'ai perdu. Sois mon père et ma sœur réunis en une seule personne, Charles !

Les larmes embuèrent ses yeux. Il en eut honte, car il me quitta sans mot dire et retourna dans la cabane. C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom, mais c'est ainsi qu'il me nomma désormais.

Je devrais encore rendre compte de l'enterrement, qui eut lieu avec toute la solennité des funérailles indiennes, mais, quand je pense à ces heures douloureuses, je ressens, aujourd'hui encore, un chagrin aussi vif que si c'était hier. Je considérerais en quelque sorte comme un sacrilège de relater objectivement des scènes qui sont gravées à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur.

CHAPITRE III

LA LIBÉRATION DE SAM

Après l'enterrement, Winnetou maîtrisa sa douleur et, d'un coup, redevint le chef puissant et énergique de ses guerriers, sachant opposer un plan de campagne précis à l'attaque de ses adversaires. Il donna des ordres impératifs et, pendant que ses hommes se préparaient au départ, je pus m'entretenir en tête à tête avec lui. Je conclus de certaines de ses paroles qu'il comptait exterminer toute la tribu des Kiowas. En cela, je ne pouvais l'approuver et, au risque d'attirer sa colère, j'essayai de le convaincre que ce serait là une punition beaucoup trop dure.

– Ils ont accueilli le meurtrier et maintenant ils veulent nous attaquer. N'est-ce pas une raison suffisante pour anéantir la tribu tout entière ?

– Non, ce n'est en tout cas pas une raison suffisante pour que Winnetou commette à son tour l'erreur qui a déjà provoqué la disparition de tant de tribus rouges.

– À quelle erreur fais-tu allusion ?

– Je veux dire par là que les Indiens s'entre-tuent mutuellement, au lieu de s'unir et de faire face à l'ennemi commun. Tu es beaucoup plus intelligent que tous les guerriers rouges que j'ai pu voir, et tu devrais comprendre qu'en vous décimant de la sorte vous préparez l'anéantissement de votre race. Après tout, les Kiowas sont tes frères.

Il m'écoutait sans mot dire, et me serrait la main.

– Old Shatterhand est un véritable ami des Peaux-Rouges, dit-il. La raison, ce serait un véritable suicide. Je ferai donc

comme il le voudra. Je battrai les Kiowas et les ferai prisonniers, mais je n'emporterai que l'assassin.

– Je te remercie. Mon frère Winnetou a le cœur magnanime. J'espère qu'il le montrera en toute occasion.

– Que veut dire par là mon frère Blanc ?

– Tu voulais te venger sur tous les Blancs, et je t'ai demandé d'attendre les funérailles. Puis-je savoir maintenant ce que tu as décidé ?

Il baissa les yeux, l'espace d'une seconde, puis les leva et d'un regard étincelant me montra la cabane où il avait veillé les cadavres.

– Cette nuit, je suis resté seul auprès des deux corps, et j'ai lutté contre moi-même. Le désir de la vengeance m'inspirait des idées hardies et terribles. Je voulais réunir tous les guerriers rouges et aller combattre contre les Visages Pâles. J'aurais sans doute été vaincu, mais peu importe. Cependant, j'ai réussi à triompher dans cette lutte que j'avais à soutenir contre moi-même. J'ai interrogé tous ceux que j'aimais, deux morts et un vivant, et tous trois m'avaient conseillé de renoncer à ce projet. Je leur ai obéi.

Comme je le regardais d'un air interrogateur, il poursuivit :

– Mon frère ne sait-il pas de qui je parle ? De Klekih-Petra, de Nso-Tsi et de toi.

Nous nous enlaçâmes longuement, puis nous commençâmes à parler de l'attaque des Kiowas.

– Je suis certain que c'est aujourd'hui qu'ils viendront, dit Winnetou d'une voix péremptoire.

– Pourquoi en es-tu si sûr ? lui dis-je.

– Cela ressort très nettement de ce que tu m'as rapporté. Les Kiowas ont feint de regagner leur village, alors qu'ils comptaient revenir ici. Cela les a obligés à faire un crochet, sans quoi seraient-ils arrivés dès hier au soir. D'autres raisons les ont retardés.

– Lesquelles ?

– Ils avaient Sam Hawkens avec eux, et ont dû le faire conduire à leur village avec des messagers, pour mettre le chef au courant de la situation. Tu peux m'objecter que cela ne leur a pas fait perdre de temps ; je le crois cependant. Ils devaient supposer que vous suiviez leur piste, et il fallait éviter de vous laisser éventer leur ruse en montrant des traces qui bifurquaient. Il leur a donc fallu attendre de trouver un terrain spécial où les empreintes ne marquent pas, ce qui ne doit pas être facile dans ces régions, telles que je les connais. C'est ce qui me fait conclure qu'ils ne sont pas encore arrivés. Je les attends aujourd'hui et j'ai posté des espions dans les arbres pour m'annoncer leur venue. J'ai préparé à leur intention un piège que je crois excellent. Je te promets que je saurai les y attirer. Viens voir !

Nous partîmes à cheval et Winnetou me conduisit à une gorge dont les parois étaient si escarpées qu'aucun alpiniste au monde n'aurait pu en tenter l'ascension. Si Winnetou réussissait à les attirer ici par un subterfuge et à obstruer les deux issues, les Kiowas étaient pris dans une véritable souricière.

Satisfaits de notre inspection, nous revînmes au campement. Sur notre chemin, nous vîmes un Apache, qui se précipita vers nous.

– Ils approchent, annonça-t-il, haletant, à Winnetou. Je voulais les compter, mais ils avancent en colonne serrée et sont encore très loin.

– Ils se dirigent vers la grande vallée ?

– Non, ils se sont arrêtés dans la prairie, mais j'ai vu deux hommes, dont l'un était vêtu comme les Blancs, qui contournaient les montagnes et qui les ont rejoints en courant.

Winnetou prit un air soucieux.

– Dans ce cas, ils ont sans doute envoyé des espions en reconnaissance, et ils ont dû surprendre les préparatifs de mes guerriers. Nous allons voir si mes prévisions se réalisent, mais je crains bien que dans ce cas ils renoncent à nous attaquer sur un terrain qui nous soit favorable. C'est sans doute Santer lui-même qu'ils ont envoyé comme espion, puisqu'il connaît déjà la région.

Et à la pensée que le misérable qui avait tué son père et sa sueur s'était sans doute trouvé si près de lui sans qu'il le sût, je vis Winnetou serrer les poings convulsivement et se mordre les lèvres si fort, de ses dents aiguës, que le sang jaillit.

Bien qu'ayant déjà presque abandonné l'espoir de voir les Kiowas tomber dans notre piège, nous prîmes cependant nos dispositions comme si de rien n'était. En compagnie de mes amis blancs, j'allai me poster en embuscade à l'entrée de la gorge, pendant que Winnetou s'installait au centre du long et étroit précipice et envoyait des sentinelles à l'autre issue. Il était convenu que, si les Kiowas entraient à sa suite dans la gorge, il se hâterait d'atteindre la sortie et de la fermer pendant que mes amis et moi boucherions l'entrée à l'aide de grosses pierres préparées à cette intention. De la sorte, nos ennemis n'auraient aucune chance de se sauver.

L'attaque ne se produisit pas, ni au cours de la nuit, ni dans la matinée. Au contraire, les espions Apaches vinrent nous annoncer que les Kiowas s'étaient retirés.

Nous comprîmes bientôt qu'ils avaient soit renoncé définitivement à nous attaquer, soit décidé de nous attirer peu à peu jusqu'à leur village ou du moins jusqu'à l'endroit où ils pou-

vaient attendre du renfort. Malgré notre infériorité numérique, la perspective de les suivre ainsi ne nous effrayait pas : nous tenions à nous emparer de Santer coûte que coûte et à libérer Sam.

Nous prîmes nos chevaux et nous lançâmes aussitôt à la poursuite des fuyards. C'était besogne facile, car leurs traces étaient bien visibles, je dirais même trop visibles. Ils avaient évité de passer par les endroits où les sabots des chevaux n'auraient pas marqué. Leur plan était clair : ils comptaient que, croyant toujours Sam avec eux, l'appât du prisonnier et de Santer suffirait à nous mettre à leurs trousses.

– Soit, nous irons au village de Tangua, dit Winnetou, non pas par le chemin qu'ont pris les Kiowas, mais par la route opposée. Nous pouvons ainsi espérer réussir. D'ailleurs, ces guerriers sont trop bornés pour nous faire tomber dans leurs pièges. Ils veulent être trop malins et c'est ce qui les trahit.

Il prononça ces paroles à voix haute, si bien que notre prisonnier dut les entendre également, puis s'adressant à celui-ci :

– Tu dois te préparer à la mort, car si on ne nous remet pas Sam Hawkens en échange de toi, ou bien si on le met à la torture, c'en sera fait de toi. Pourtant, si tu retrouves jamais la liberté, n'oublie pas de dire à tes frères qu'ils agissent comme des enfants. L'idée ne peut même pas nous venir à l'esprit de suivre de telles traces.

Ayant ainsi parlé, il quitta la piste des Kiowas et prit carrément la direction de l'est. Nous nous trouvions près de la source de la Canadienne et du bras supérieur de la Red River. C'est la vallée de ce dernier fleuve que Winnetou comptait suivre.

Nos montures étaient passablement fatiguées à la suite des traites forcées que nous leur avions fait fournir et, par surcroît, nous étions à court de vivres. En conséquence, nous ne pou-

vions avancer aussi rapidement que nous l'aurions voulu, car il nous fallait perdre un temps précieux à la chasse au bison.

Le lendemain, nous arrivâmes au fleuve, dont le lit était assez bas. Heureusement, l'herbe qui poussait sur ses rives était encore passablement drue, de sorte que nos chevaux purent paître abondamment.

Ce confluent, le Salt-Fork, vient de l'ouest et, à l'endroit où il se jette dans la Red River, se trouvait le village kiowa dont Tangua était le chef.

Nous nous trouvions sur la rive gauche de la Red River et espérions pouvoir approcher des Kiowas sans être aperçus.

Dans ce but, nous fîmes un crochet d'une demi-journée et utilisâmes la nuit pour avancer. Au petit jour, alors que nous étions déjà à proximité du village kiowa, nous cherchâmes un fourré où nous pussions nous abriter pour faire halte. Winnetou et moi, nous ne prîmes que quelques instants de repos et partîmes ensuite en reconnaissance.

Nous traversâmes le fleuve à cheval, mais, bien entendu, nous prîmes d'abord la précaution de nous éloigner de notre campement afin que, si on nous découvrait par hasard, notre présence ne pût trahir celle de nos compagnons. Après avoir traversé le fleuve assez en aval, nous continuâmes à descendre la rive jusqu'à une petite rivière qui débouchait dans la Red River et dont nous remontâmes le courant pendant quelque temps, afin que nos adversaires ne pussent retrouver notre piste.

Sans doute, toutes ces précautions nous firent perdre un temps appréciable, mais nous eûmes à nous féliciter par la suite de les avoir prises.

Lorsque nous fûmes de retour dans la Prairie, nous rencontrâmes deux cavaliers qui conduisaient six mulets lourdement

chargés. Nous ne pûmes distinguer leurs visages, mais leurs vêtements nous firent supposer que c'étaient des Blancs.

Les deux hommes nous avaient aperçus également et s'étaient arrêtés. Comme ils semblaient venir du village des Kiowas, nous ne pouvions que gagner en leur parlant. Aussi demandai-je à Winnetou :

– Veux-tu que nous les interpellions ?

– Oui, ces Visages Pâles sont sans doute des commerçants qui font des affaires avec les Kiowas. Bien entendu, il faudra leur laisser ignorer qui nous sommes.

– Certes. Je suis employé d'agence et c'est en cette qualité que je me rends chez les Kiowas. Tu es mon interprète et tu appartiens à la tribu des Pawnees.

– Fort bien. Mon frère Blanc parlera à ces deux marchands.

Nous dirigeâmes donc nos montures dans leur direction. Les deux *traders* épaulèrent leurs fusils, ainsi qu'il est d'usage dans le Wild West, et nous dévisagèrent avec méfiance.

– Abaissez vos fusils, messieurs, leur dis-je. Nous ne sommes pas des fauves et nous n'avons pas l'intention de vous dévorer.

– Vous auriez tort d'essayer, répliqua l'un d'eux. Vous auriez du fil à retordre. Ce n'est pas la crainte qui nous a fait vous coucher en joue, mais votre apparence nous avait semblé suspecte.

– Pourquoi suspecte ?

– Quand on rencontre dans la savane deux gentlemen dont l'un est rouge et l'autre blanc, on peut parier, presque à coup sûr, qu'il s'agit de mauvais garnements. Et par-dessus le marché, vous êtes habillés à l'indienne. Je serais bien étonné que vous soyez d'honnêtes gens.

– Merci de votre franchise. J'aime toujours savoir ce qu'on pense de moi. Mais je vous assure que vous vous méprenez.

– Je voudrais le croire. À vrai dire, vous n'avez pas l'air de bandits. D'ailleurs, peu nous importe de savoir si vous êtes du gibier de potence ou non. C'est votre affaire. Mais voudriez-vous me dire d'où vous venez ?

– Bien volontiers. Nous venons de False Washita.

– Ah ! et où allez-vous ?

– Chez les Kiowas.

– Chez quelle tribu des Kiowas ?

– Celle dont le chef s'appelle Tangua.

– Vous n'êtes pas loin de leur village. Mais, si vous voulez un bon conseil, rebroussez chemin immédiatement et filez aussi rapidement que vous le pourrez.

– Et pourquoi donc ?

– Ces braves Indiens ont la mauvaise habitude de faire griller à petit feu tous les Blancs qu'ils peuvent attraper.

– Pshaw ! Ils ne seront pas si méchants que cela.

– Je ne vous le garantis pas. J'ai mes raisons pour vous parler de la sorte. C'est précisément de la tribu de Tangua que nous venons, et je sais que le chef a l'intention d'expédier dans l'autre monde tous les Blancs et même tous les Rouges que ses guerriers réussiront à capturer.

– Vous avez de charmantes fréquentations. Mais comment se fait-il alors qu'il vous ait laissés en paix ? Vous n'avez pourtant pas l'air de Nègres et, d'après vos paroles, on pourrait conclure que c'est pourtant la seule race que Tangua consente à épargner !

– Vous aimez les plaisanteries faciles. Il nous épargne parce que nous le connaissons bien, et ce n'est pas la première fois que nous recevons l'hospitalité dans son village. Nous sommes d'honnêtes commerçants et ne ressemblons en rien à ces aigrefins qui refilent aux Peaux-Rouges toutes sortes de vieux rossignols et se gardent bien ensuite de jamais reparaître dans leurs villages. Les Kiowas ont besoin de nos marchandises et sont trop intelligents pour supprimer de braves gens dont ils ne tirent que des avantages. Quant à vous, j'ai bien peur que vous y laissiez votre peau.

– Je ne crois pas. Moi-même, je suis un honnête commerçant, et, si je vais les voir, c'est pour leur rendre un service.

– Qui donc êtes-vous ?

– J'appartiens à l'Agence de l'Ouest.

– À l'Agence ? Mais c'est la plus mauvaise référence que vous puissiez leur fournir. Ne m'en veuillez pas de ma franchise, mais je crois de mon devoir de vous avertir que les Kiowas ont précisément une dent sérieuse contre l'Agence parce que... parce que...

Comme il hésitait à achever sa phrase, je l'achevai moi-même.

– Parce qu'ils ont été roulés plus d'une fois. C'est bien ce que vous voulez dire ?

– Je suis ravi de vous entendre faire cet aveu, dit-il en riant. En effet, l'Agence s'est complètement moquée des Kiowas lors de sa dernière livraison. C'est pourquoi, si vous avez envie de vous faire un peu scalper, vous n'avez qu'à y aller, mais dans le cas contraire...

– Non, je n'y tiens pas. Peut-être les Kiowas ne nous accueilleront-ils pas avec beaucoup de chaleur, mais ils n'en seront que plus agréablement surpris d'apprendre le but de notre

venue. En effet, j'ai pu obtenir de la Direction de l'Agence de réparer l'erreur dont se plaignent les Kiowas. Nous allons leur faire une nouvelle livraison et c'est pour leur demander de venir au-devant des marchandises que je viens les trouver.

– Vous êtes le merle blanc des commerçants, me dit-il. Naturellement, dans ce cas-là, on vous laissera tranquille. Mais pourquoi vous êtes-vous fait accompagner de ce Peau-Rouge ?

– Parce que je ne connais pas le patois des Kiowas ; c'est un Pawnee, et il me servira d'interprète. Il connaît d'ailleurs Tangua.

– Alors, tout est pour le mieux et mon avertissement était inutile. Je voulais vous rendre service, car Tangua, depuis quelque temps, est littéralement enragé contre tout ce qui n'est pas kiowa.

– Que lui est-il donc arrivé ?

– Il a eu des histoires fort désagréables. Les Apaches ont pénétré sur ses terres et lui ont dérobé des centaines de chevaux. Il leur a donné la chasse, mais, comme les Apaches étaient trois fois plus nombreux que ses guerriers, ils les ont battus. Malgré tout, les pillards n'auraient pas réussi si des chasseurs blancs ne s'étaient pas ligués avec les Apaches et si l'un d'eux n'avait pas estropié le chef kiowa. Ce bandit s'appelle Old Shatterhand et terrasse, dit-on, l'homme le plus fort d'un coup de poing. À l'heure qu'il est, cependant, je ne donnerais pas très cher de sa peau.

– Pourquoi donc ? Les Kiowas ont-ils décidé de se venger ?

– Bien sûr. Tangua a les genoux broyés, ce qui est terrible pour un chef de tribu. Il écume littéralement de rage et n'aura pas de répit avant d'avoir fait prisonniers Old Shatterhand et Winnetou.

– Winnetou, qui est-ce ?

– Un jeune chef Apache qui se trouve actuellement dans les environs. Old Shatterhand et ses compagnons sont avec lui et les Kiowas se proposent de les prendre au piège.

– Hum ! Et vous pensez qu'ils se laisseront prendre ?

– Je n'en sais rien, mais Tangua en est convaincu et il a fait occuper par ses guerriers les points stratégiques de la route par laquelle ses ennemis doivent venir. En tout cas, je vous le répète, je ne donnerais pas cher de leur peau. J'aurais bien voulu rester encore quelques jours dans le village des Kiowas, mais j'ai préféré partir pour ne pas assister à la torture d'hommes blancs.

– Vous auriez peut-être pu leur venir en aide ?

– J'en doute. D'ailleurs, pourquoi exposer sa vie pour des étrangers ? Je suis un ami des Kiowas et je ne tiens pas à ruiner ma réputation chez eux en intervenant, d'ailleurs inutilement, en faveur de ces gaillards. Tenez pas plus tard qu'hier, je voulais encore rendre service à un Blanc, mais j'ai dû y renoncer, car Tangua s'était mis à hurler comme un chien.

– De quel Blanc parlez-vous ? J'avais cru comprendre que les Kiowas n'avaient pas encore arrêté leurs ennemis.

– Pas tous, mais ils en ont déjà pris un qui faisait partie de la bande de Old Shatterhand. Un drôle d'individu qui passe son temps à rire et à plaisanter et qui ne semble guère se soucier de la mort qui l'attend.

– C'est intéressant. Vous l'avez vu ?

– Oui, je l'ai vu, quand on l'a amené au camp, et je l'ai revu ensuite, quand on l'a enchaîné dans l'île ; il est gardé à vue dans une île de Salt-Pork à côté du village.

– Et vous lui avez parlé ?

– Je lui ai demandé si je pouvais faire quelque chose pour lui. Il me fit un gracieux sourire, me dit qu'il avait envie de

manger de la crème au chocolat, et me demanda si je serais assez bon pour aller à Cincinnati lui en chercher. C'est un toqué. Je lui dis que sa situation n'était guère sujette à plaisanterie. Il éclata de rire et me répondit que je n'avais pas à me préoccuper de son sort, car d'autres s'en chargeaient. Malgré ses fanfaronnades, je suis intervenu auprès du chef pour faire apporter quelques adoucissements à sa situation. Mais celui-ci m'a envoyé promener. À vrai dire, il n'est pas si mal traité que cela, car, à ce qu'il paraît, la bande de Old Shatterhand détient un otage kiowa. Il n'y a qu'un Blanc, un nommé Santer, qui lui rend la vie dure.

– Mais vous êtes donc toute une armée de Blancs chez les Kiowas ?

– Oh ! non. À l'exception du prisonnier, un certain Sam Hawkens, qui est du reste un chasseur assez connu, il n'y a que ce Santer. C'est un individu bien antipathique. Il est arrivé hier, en même temps que le groupe de Peaux-Rouges qui doit prendre au piège Winnetou et ses guerriers. D'ailleurs, vous le verrez au village.

– C'est sans doute un invité du chef et il partage sa tente ?

– Ah ! non, pas du tout. On lui a donné une vieille tente au bout du village, la quatrième ou la cinquième avant la fin des wigwams, en remontant le fleuve. Comme vous avez l'air de braves types, je ne vous conseille pas de faire sa connaissance. Il a une tête de scélérat. Enfin ! nous avons perdu assez de temps comme cela, je vous souhaite bon voyage et surtout... bon retour.

Je ne cherchai pas à le retenir davantage, car nous avions appris tout ce qu'il était possible de lui faire dire sans lui révéler notre identité. De plus, je voyais que Winnetou était pressé d'agir.

Nous pouvions nous féliciter d'avoir lié conversation avec cet honnête marchand, car, pour apprendre tout ce qu'il nous avait naïvement révélé, nous aurions eu à risquer au moins plusieurs fois notre peau. Nous décidâmes donc de ne pas nous attarder davantage et de retourner à notre campement, après, naturellement, avoir perdu les deux marchands de vue. Chemin faisant, nous prîmes la décision de revenir dès le soir même et de nous introduire dans le village kiowa. Nous rebroussâmes chemin avec les mêmes précautions que nous avions prises pour partir, en effaçant nos traces aussi soigneusement que possible.

Stone et Parker nous accueillirent avec joie. Ils furent ravis du résultat de notre randonnée et se montrèrent particulièrement heureux des nouvelles que nous rapportions de Sam. Ils nous supplièrent de les emmener le soir dans notre reconnaissance, mais Winnetou refusa.

– Mes frères Blancs feront mieux de rester ici, dit-il, car nous ne pourrons certainement pas sauver Sam Hawkens cette nuit. Nous tenterons de le délivrer demain, et alors vous viendrez avec nous.

À la tombée de la nuit, nous quittâmes notre cachette et, comme le voulait Winnetou, nous nous rendîmes tous dans une petite île dont l'épaisse végétation nous offrait une plus sûre retraite.

Lorsque nous y fûmes installés, je me préparai un lit de fortune, et décidai de me reposer une heure ou deux. Je savais, en effet, que je n'aurais guère occasion de dormir cette nuit-là. Pour atteindre la petite île où se trouvait Sam, il fallait traverser le fleuve à la nage et, à supposer que cet exploit réussît, je ne pouvais guère compter dormir ensuite dans la Prairie à la mi-décembre, avec un costume trempé.

Un peu plus tard, Winnetou vint me réveiller. Il était temps de partir. Nous nous débarrassâmes de nos vêtements superflus

et n'emportâmes comme arme que nos couteaux, que l'eau du fleuve ne pouvait détériorer.

Après avoir traversé le cours d'eau et fourni une course assez longue, nous nous arrêtâmes sur la rive située en face du village. Nos chemins se séparaient là, car Winnetou se proposait de s'emparer de l'assassin de son père, alors que, moi, je voulais d'abord entrer en contact avec Sam. Nous nous promîmes de venir au secours l'un de l'autre dès que l'un de nous serait menacé et, au cas où nous réussirions tous deux, de nous retrouver au même endroit.

Avant de nous quitter, nous contemplâmes longuement ensemble le village des Kiowas. Des feux étaient allumés devant presque toutes les tentes. Les Indiens étaient couchés devant, se réchauffaient ou préparaient leur dîner. Au milieu du village se dressait une tente plus imposante que les autres, ornée de lances, de plumes d'aigle et de totems. Devant le feu, j'aperçus Tangua, en compagnie d'un jeune homme à peine âgé de dix-huit ans et de deux petits garçons.

– Ce sont les fils de Tangua, me dit Winnetou. L'aîné, son préféré, deviendra sans doute un brave guerrier. Il court si vite qu'on lui a donné le nom de Pida, qui veut dire cerf.

Je vis également de nombreuses femmes s'affairer : chez les Indiens, les femmes n'ont pas le droit de partager la nourriture des hommes et doivent se contenter de leurs restes. Elles sont d'ailleurs toujours astreintes aux travaux les plus durs.

Bientôt, Winnetou me quitta et descendit la berge afin de traverser le fleuve une fois hors de vue du village.

Quant à moi, je cherchai à repérer l'île où Sam était gardé prisonnier. Le ciel était sombre et lourd de nuages ; aucune étoile n'y brillait. Cependant, à la lueur des foyers, je réussis à distinguer les contours de trois îlots. J'ignorais dans lequel de ceux-ci Sam était retenu prisonnier, mais, comme le marchand

m’avait dit qu’il se trouvait tout près du village, j’en conclus que ce devait être l’îlot du milieu. Malheureusement, la lueur des feux tombait en plein sur celui-ci.

Je me dis qu’il ne me fallait à aucun prix me montrer et que je devais traverser le fleuve sous l’eau. Mais, dans ce cas, je risquais l’émerger juste devant une sentinelle. Je décidai donc de me rendre d’abord sur la première des îles, celle qui était la plus éloignée du village, sans doute déserte, et qui pourrait me servir de poste d’observation.

Je remontai légèrement le fleuve, puis je plongeai dans l’eau et réussis bientôt à gagner l’île. J’émergeai la tête avec prudence pour respirer et constatai aussitôt avec satisfaction qu’un excellent moyen s’offrait à moi pour mener ma tâche à bien.

L’île où j’étais parvenu était à une vingtaine de mètres de l’autre îlot, auquel étaient attachés une vingtaine de canoës. C’était là un magnifique abri. Je replongeai aussitôt, nageai jusqu’à la rangée des canoës, m’y cachai, et de là, pus fort bien voir tout ce qui se passait sur la deuxième île.

Celle-ci était située plus près du village que les deux autres. Elle était couverte d’arbustes, que dominaient deux grands arbres. Cependant, je ne pouvais apercevoir ni le prisonnier ni son gardien : J’étais déjà sur le point de plonger de nouveau afin d’atteindre mon but, lorsque j’entendis du bruit sur la rive. Je levai les yeux et j’aperçus soudain le fils aîné de Tangua. Il s’assit dans un canoë et se mit à pagayer énergiquement dans la direction de l’île. Je m’immobilisai et décidai d’attendre.

Quelques minutes plus tard, un bruit de conversation me parvint et je distinguai la voix de Sam. Il me fallait absolument entendre ce qu’il disait ; je me glissai donc jusqu’à l’extrémité de la rangée des canoës. De là, j’entendais beaucoup mieux.

– Mon père voudrait pourtant le savoir, disait Pida.

– Je n'ai aucune intention de le lui dire, fit la voix goguenarde de Sam.

– Dans ce cas, tu connaîtras des tortures dix fois plus cruelles.

– Torturer Sam Hawkens, hi, hi, hi ! Ton père a déjà voulu me faire torturer une fois chez les Apaches. Sais-tu ce qui en est résulté ?

– Old Shatterhand, ce chien, a fracassé les genoux de mon père, fit l'Indien d'une voix sombre.

– C'est cela. Eh bien ! cette fois encore, je prévois un accident de ce genre si vous ne vous décidez pas à me fiche la paix.

– Tu n'y penses pas sérieusement. Tu es ligoté des pieds à la tête et tu es attaché à un arbre. Tu es incapable de faire le moindre geste.

– Certes, et je sais que je dois cette attention à ce brave Santer. Mais ne crois pas que je m'en porte plus mal.

– Je sais que tu souffres, mais tu ne veux pas le reconnaître. Quoi qu'il en soit, surveillé par tes quatre gardes, tu n'as aucune chance de t'échapper d'ici.

– Et s'il me plaît à moi de rester ici ? Pour le moment, je me trouve fort bien en votre compagnie. Mais quand j'en aurai assez et que je déciderai de m'en aller, il n'y aura rien à faire pour me retenir.

– Nous te promettons la liberté si tu nous dis ce qu'il compte faire.

– Et moi, je ne vous dirai rien. Ce brave Santer vous a monté un bateau et vos guerriers sont allés jusqu'à Nugget-Tsil pour arrêter Winnetou et Old Shatterhand. C'est à crever de rire. Vous voulez arrêter Old Shatterhand, mon élève !

– Mais toi, son maître, nous t'avons bien arrêté.

– Arrêté ? Tu n'as pas le sens des nuances. Je me suis invité parmi vous, car j'ai un certain faible pour les Kiowas, je le confesse. Mais ma sympathie ne va pas jusqu'à m'aveugler, et je vois que, hélas ! vous êtes bêtes comme des choux. Vous vous croyiez très malins et vous pensiez qu'il suffisait que vos guerriers reviennent à leur village pour que Winnetou et Old Shatterhand les suivent, dociles comme des agneaux, pour se faire prendre au piège. Maintenant, vous pouvez vous en mordre les pouces. Winnetou et Old Shatterhand se sont abrités dans une retraite quelconque et vous croyez que je sais où. À parler franc, je le sais fort bien, en effet, et je sais également le supplice qu'ils vous réservent.

– Quel supplice ?

– Allons donc ! Tu le sauras assez tôt sans que je te le dise, puisque...

Tout à coup, un hurlement sauvage s'éleva et j'entendis à plusieurs reprises les Kiowas crier le nom de Winnetou.

– Tu sais maintenant où ils sont, fit Sam, ne se tenant plus de joie. Là où se trouve Winnetou, Old Shatterhand n'est pas loin. Ils sont là, les voilà.

Les hurlements redoublèrent, car les Kiowas avaient bien aperçu Winnetou, mais ne pouvaient arriver à mettre la main sur lui. Je vis Pida se redresser et examiner attentivement la rive. Puis il sauta dans son canoë et cria aux gardiens :

– Abattez ce chien blanc aussitôt que l'un des siens essayera de le sauver.

Puis, en pagayant énergiquement, il se dirigea vers le village.

J'aurais beaucoup donné pour sauver Sam immédiatement, mais, étant données les circonstances, mes chances étaient bien

faibles. Tout à coup, j'eus une idée. Pida était le fils favori de Tangua. Si je réussissais à le faire prisonnier, j'étais certain de pouvoir l'échanger facilement contre Sam. Ce projet était hardi, mais je n'avais pas l'embarras du choix.

Un coup d'œil me suffit pour me rendre compte que la situation était assez favorable. Winnetou s'était sauvé à gauche, donc dans une direction diamétralement opposée à celle de notre campement. Tous les Kiowas, y compris les sentinelles, étaient tournés vers cette direction. Comme nul ne se trouvait dans les parages, je m'élançai de toutes mes forces à la poursuite du canoë.

L'instant d'après, Pida atteignait la rive et allait attacher son embarcation. Il se pencha. Au même moment, j'émergeai de l'eau et l'assommai d'un coup de poing bien appliqué. Je le jetai dans le canoë et y sautai moi-même. Puis, m'emparant de la pagaie, je remontai le fleuve de toutes mes forces. Ma téméraire entreprise avait réussi.

Je décidai d'aborder et d'abandonner la légère nacelle au fil de l'eau, craignant qu'un malencontreux hasard ne permît à un guerrier Kiowa d'apercevoir cette barque suspecte descendant rapidement le fleuve dans la direction de l'île qui nous servait de cachette.

Lorsque j'atteignis la rive, je coupai la courroie du canoë et m'en servis pour ligoter solidement mon prisonnier. Puis, prenant Pida sur mes épaules, je me dirigeai vers notre île.

Peu à peu le jeune Indien reprenait ses esprits et essayait de m'opposer de la résistance. Je dus le menacer de mon couteau.

– Qui es-tu donc, chien galeux ? me demanda-t-il en écumant de rage. Dès demain matin mon père Tangua paraîtra et t'écorchera vif.

– Bah ! Il ne peut plus marcher depuis que mes balles lui ont fracassé les genoux.

La plus profonde terreur se peignit sur son visage.

– Uff ! uff ! Tu serais donc Old Shatterhand ? dit-il en balbutiant.

– J'ai imprimé tout à l'heure ma signature sur ton crâne. D'ailleurs, qui, hormis Old Shatterhand ou Winnetou, aurait le courage de s'introduire dans un village ennemi pour y capturer le fils du grand chef ?

– Uff ! uff ! il ne me reste qu'à mourir dignement. Vous ne réussirez pas à m'arracher le moindre cri de douleur.

– Nous n'allons pas te tuer. Nous ne sommes pas des assassins comme vous. Si ton père consent à nous livrer les deux Visages Pâles qui sont dans son camp, nous te libérerons en échange.

– Tu parles de Santer et de Hawkens ?

– Précisément.

– Vous les aurez, car Tangua tient dix fois plus à son fils qu'à Sam Hawkens. Quant à Santer, il le méprise.

Après ces paroles, il ne résista plus et consentit à me suivre docilement. Cependant, la pluie s'était mise à tomber, si serrée, que je ne pouvais parvenir à retrouver l'île où mes amis étaient cachés. Je me dissimulai donc sous un arbre au feuillage épais et décidai d'attendre la fin de la pluie et le petit jour. Trempé de la tête aux pieds et à moitié nu, je grelottai de froid et me frottai vigoureusement les membres pour essayer de me dégourdir.

Enfin, la pluie s'arrêta et, en même temps, le jour commença à poindre. Cependant, un brouillard épais s'était élevé et j'eus le plus grand mal à repérer l'endroit où était située notre île. Arrivé là, je lançai un cri d'appel.



– Hello ! répondit la voix de Winnetou. C'est bien mon frère Old Shatterhand ?

– Lui-même.

– Viens vite. Mais pourquoi crier ? C'est dangereux.

– J'ai fait un prisonnier. Envoie-moi un bon nageur et des courroies.

– Je viens moi-même.

Quelques instants plus tard, sa belle tête émergea de la grisaille de l'eau et du brouillard. Mais, lorsqu'il eut vu celui que j'avais fait prisonnier, il poussa un cri d'étonnement.

– Uff ! uff ! le fils de Tangua ! Comment as-tu réussi à le faire prisonnier ?

En quelques mots je le mis au courant. Là-dessus, il me narra les détails de sa dangereuse mais infructueuse excursion.

Pendant, ce temps, nous avions attaché Pida, de sorte qu'il se trouvait soutenu entre nous. Ses bras étaient ligotés, mais il pouvait faciliter notre traversée en nageant avec les jambes. Le jeune Indien eut le bon goût de ne manifester aucune résistance et de se mettre à nager de conserve avec nous.

Le brouillard était si dense que nous pouvions à peine distinguer à une dizaine de mètres devant nous. On sait que par temps brumeux on entend beaucoup mieux. À peine eûmes-nous quitté la rive que Winnetou me dit :

– Attention, j'entends du bruit.

– Quoi ?

– Il me semble entendre le bruit d'un canoë.

– Eh bien ! attendons.

Nous nous arrêtâmes et, des yeux je demandai à Winnetou s'il ne serait pas plus sage de retourner sur la rive.

– Non, fit-il. Je veux absolument savoir qui c'est. D'ailleurs, le brouillard est si épais que, si nous prenons garde, il ne nous verra pas.

Le bruit des rames fendant l'eau s'approchait de plus en plus et, tout à coup, un canoë émergea du brouillard. Nous restions silencieux pour ne pas nous trahir. Tout à coup, Winnetou, qui le premier avait aperçu l'homme, s'écria :

– C'est Santer ! Il se sauve !

Mon ami, d'habitude si calme, était à tel point bouleversé par l'apparition de son ennemi mortel qu'il se lança à la poursuite de Santer, sans même se rappeler dans son trouble qu'il était lié à Pida et qu'il ne faisait ainsi que de s'empêtrer dans les liens.

– Uff ! uff ! Il faut absolument que je l'arrête, cria-t-il, tout en coupant la courroie qui le retenait à Pida.

Santer avait entendu le cri de Winnetou. Il fut d'abord effrayé, mais, ayant compris la situation, il déposa ses rames, s'empara de son arme et s'écria avec une joie maligne :

– C'est la dernière fois que vous parlerez, chien !

Mais, au moment où il allait tirer, Winnetou, ayant réussi à se libérer, s'élança vers l'embarcation de son ennemi, si bien que la balle l'effleura à peine. La façon dont, le couteau entre les dents, il s'approchait du canoë était d'une rapidité qui tenait du prodige.

Santer avait encore une balle dans son fusil. Il visa de nouveau en criant à l'Apache :

– Approche donc un peu ! Cette fois, je ne te raterai pas.

Il croyait déjà triompher, mais, au même moment, Winnetou plongea, pour atteindre le canoë par-dessous et le faire chavirer. Évidemment, s'ils devaient lutter dans l'eau, Santer était perdu. L'ignoble assassin le comprit d'ailleurs, car il déposa son arme et de toutes ses forces se remit à ramer. Il était temps, car, l'instant d'après, Winnetou émergeait de l'eau à l'endroit que Santer venait de quitter. Celui-ci abandonna alors toute pensée d'offensive et se borna à crier à l'adresse de son ennemi :

– Je garde cette balle pour notre prochaine rencontre.

Winnetou nageait avec une vitesse prodigieuse, mais aucun nageur au monde ne peut atteindre un canoë lancé à toute vitesse et porté par un courant torrentiel.

Toute cette scène n'avait pas demandé une minute et déjà plusieurs Apaches s'étaient jetés à l'eau pour nous venir en aide. Grâce à leur secours, je réussis à conduire Pida à l'île.

Winnetou, qui avait abandonné sa poursuite, vint nous rejoindre et nous dit, en proie à la plus grande surexcitation :

– Que mes frères rouges se préparent sans perdre un instant. Santer vient de descendre le fleuve dans un canoë. Nous allons lui donner la chasse.

– Oui, il faut le poursuivre sans tarder, dis-je. Mais que deviendront Sam Hawkens et nos deux prisonniers ?

– Je te les confie, dit-il. Il faut que je réussisse à m'emparer de cet homme. Mais toi, ton devoir est de libérer Sam. Nous devons nous séparer.

– Pour combien de temps ?

Il réfléchit un instant.

– La volonté de l'homme est soumise à celle du Grand Esprit. J'espérais rester encore avec mon frère Old Shatterhand,

mais le grand Manitou en a décidé autrement. Nous nous reverrons quand il en décidera ainsi.

– Mais quels sont les projets de mon frère Winnetou ?

– Nous allons suivre Santer à cheval, sur les deux rives du fleuve. La poursuite sera peut-être difficile, mais raison de plus pour ne pas perdre une minute. Pourtant, si c'est la volonté du Grand Esprit, nous pourrons nous revoir dans quelques jours.

– Où donc ?

– Quand tu seras parti d'ici, dirige-toi à l'endroit où le Rio Boseo de Matchitoches se jette dans ce fleuve. Là tu trouveras sans doute un de mes guerriers qui te dira si nous pouvons nous rencontrer.

– Et si je ne trouve personne ?

– En ce cas, ce sera donc que je n'aurai pas encore arrêté Santer et ne peux te fixer de rendez-vous. Tu n'auras qu'à rentrer à Saint-Louis, avec tes trois camarades, chez les Visages Pâles qui se proposent de construire le sentier du cheval de feu. Je serais pourtant heureux que tu reviennes parmi nous aussitôt que tu pourras. Tu seras toujours le bienvenu dans notre pueblo et, si je suis en expédition, mes guerriers te diront toujours où tu pourras me trouver.

Pendant notre conversation, les Apaches avaient terminé leurs préparatifs. Winnetou tendit la main à Dick et à Will, prit congé d'eux, puis se tourna vers moi :

– La vengeance me chasse bien loin de mon frère, mais j'espère que notre amitié te ramènera bientôt parmi nous. Ne reste pas, si c'est possible, trop longtemps dans les cités de l'est. Tu sais qui tu dois remplacer auprès de moi. Me promets-tu de revenir rapidement, mon cher frère Charles ?

– Je te le promets. Mon cœur est avec toi, Winnetou. Tu sais ce que j'ai promis à Klekih-Petra avant sa mort. Je tiendrai ma parole.

– Que le Grand Manitou te conduise et te garde de tous les dangers !

Il m'étreignit, puis donna l'ordre à ses hommes de partir et monta à cheval pour traverser le fleuve. Les Apaches se séparèrent en deux groupes, afin de se disposer sur les deux rives. Je suivis longuement Winnetou des yeux, jusqu'à ce que sa silhouette se fût complètement évanouie dans le brouillard. J'avais l'impression qu'une partie de mon âme venait de s'en aller avec lui.

Lorsque Stone et Parker virent combien j'étais affligé de son départ, Dick me dit, avec sa brusquerie coutumière :

– Ne vous frappez pas trop. Nous les retrouverons bientôt ; nous n'aurons qu'à suivre leurs traces dès que Sam sera libre. Il n'y a qu'à nous hâter de procéder à l'échange des prisonniers. Je crois que le plus simple serait d'envoyer le Kiowa annoncer à son chef que nous avons son fils.

– Je ne veux pas lui envoyer de messager, dis-je.

– Mais alors, comment voulez-vous que Tangua apprenne…

– C'est moi qui le lui apprendrai.

– Vous ? Mais vous ne pensez pas aller seul au village ?

– C'est pourtant bien mon intention.

– Mauvaise idée, détestable idée ! Ils vont vous capturer aussitôt.

– Je ne le pense pas.

– Et pourtant…

– Ils n'en feront rien, sans quoi Pida serait perdu. D'ailleurs, il est bien plus avantageux que j'y aille moi-même, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, je préfère parler moi-même à Tangua.

– Mais pas du tout, protesta Will. Si c'est moi qui vais le voir, il acceptera plus facilement nos conditions. Au contraire, votre vue lui produira l'effet de la muleta sur un taureau.

– Il peut se mettre en fureur s'il veut. Cela n'en sera que plus intéressant. D'ailleurs, si j'envoyais une autre personne à ma place, il croirait que j'ai peur de lui.

– Bon, je vois qu'il est inutile de chercher à vous faire changer d'avis. Eh bien ! quand partirez-vous ?

– Ce soir.

– Ce sera trop tard, il me semble ? Nous pourrions liquider toute cette histoire avant midi et, ensuite, nous aurions le loisir de rejoindre Winnetou.

– Mais nous aurions toute la tribu des Kiowas à nos trousses. Je suis persuadé que Tangua nous rendra volontiers Sam en échange de son fils, mais je suis également certain qu'il fera tout son possible pour se venger ensuite. Il vaut donc mieux que l'échange des prisonniers ait lieu la nuit, parce qu'elle nous permet de prendre une avance considérable. Le matin, nous serons déjà trop loin pour qu'ils tentent de nous rejoindre. D'ailleurs, il faut être psychologue ; plus nous attendrons, plus le chef sera inquiet sur le sort de son fils. Et plus il sera inquiet, plus il se montrera docile.

– Je me rends à vos raisons. Mais il peut fort bien dépister notre cachette avant le soir.

– Certes oui, mais cela ne peut aucunement nous mettre en état d'infériorité. Ils retrouveront sans doute les traces de Winnetou sur les rives du fleuve et ils croiront que nous sommes

tous partis en emmenant Pida. Cela tourmentera sérieusement Tangua. Écoutez donc !

Des voix humaines nous parvenaient de l'autre rive. Comme le brouillard commençait à se dissiper, nous pûmes distinguer la silhouette de plusieurs Kiowas examinant attentivement la piste. Puis ils disparurent rapidement dans la direction du village, sans même jeter un coup d'œil sur notre île.

– Ils rentrent au village pour annoncer la nouvelle à Tangua. Celui-ci enverra aussitôt un détachement pour suivre la piste, dis-je.

Deux heures à peine s'étaient écoulées que mes prévisions étaient réalisées. Un fort détachement à cheval arrivait, qui se mit aussitôt à la poursuite des cavaliers de Winnetou. Je ne me souciais guère de cette expédition, car mon ami avait déjà cinq heures d'avance et il était encore plus pressé que ses poursuivants.

Dans la matinée, le soleil se mit à briller, ce dont je fus enchanté, car il séchait mes vêtements trempés depuis la veille.

Vers une heure de l'après-midi, j'aperçus une masse sombre avançant lentement sur le fleuve, cet endroit étant plein d'herbes aquatiques qui entravaient sa marche.

Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie en reconnaissant le canoë dans lequel j'avais enlevé Pida. Il venait à point, car j'allais pouvoir l'utiliser le soir même pour me rendre au camp des Kiowas, ce qui serait beaucoup plus pratique que d'y aller à la nage.

À la tombée de la nuit, je pris place dans le canoë et, après une heure de course, j'atteignis le village. Je croyais qu'il serait fortement gardé, mais je me trompais. Après la découverte des traces de Winnetou et de ses hommes, les Kiowas avaient pensé que l'ennemi s'était éloigné et qu'ils n'avaient plus rien à redou-

ter. Je réussis à mettre largement à profit cette circonstance, et j'atteignis la tente du grand chef sans avoir été inquiété.

Tangua, assis devant le wigwam, chantait une lugubre mélopée déplorant la perte de son fils bien aimé. Je contournai prudemment la tente et, l'instant d'après, je me dressai devant le chef des Kiowas.

– Pourquoi Tangua chante-t-il une complainte de deuil ? demandai-je. Un guerrier ne doit jamais s'abandonner au découragement et laisse les lamentations aux vieilles femmes.

Mon arrivée avait complètement abasourdi le chef rouge. Il balbutia des paroles sans suite.

– Uff uff ! Old Shatterhand ! Comment... d'où... Incroyable !

– Je suis venu ici pour te parler, lui dis-je. J'ai des choses à t'apprendre.

L'instant d'après, la peur qui s'était peinte sur son visage fit place à une violente colère. Il se mit à hurler dans la langue de sa tribu que je comprenais mal et je ne pouvais distinguer que mon nom dans ses imprécations.

Bientôt d'autres cris lui répondirent et, quelques minutes plus tard, tous les hommes de la tribu accouraient vers nous en brandissant leurs tomahawks. Je tirai mon revolver et criai de toutes mes forces.

– Voulez-vous qu'on exécute Pida ? C'est de sa part que je viens vous trouver.

Tangua perçut mes paroles malgré le vacarme indescriptible et, d'un signe de la main, arrêta ses guerriers. Ceux-ci m'entourèrent en rangs serrés et j'affirme que, si les regards pouvaient tuer, je serais tombé raide mort à cet instant. Je pris mon air le plus indifférent et m'étendis négligemment près de Tangua, ahuri de mon insolence.

– Nous sommes des ennemis mortels, lui dis-je. Ce n'est certes pas ma faute, mais il en est ainsi. Tangua voit très bien que je n'ai pas peur de lui, sans quoi je ne serais pas venu le trouver en plein milieu de son village. Je serai bref. Pida est entre nos mains et, si je ne reviens pas à l'heure convenue, il sera pendu haut et court.

– Comment avez-vous... comment avez-vous réussi à vous emparer de lui ? balbutia Tangua.

– J'ai fait hier une petite visite de politesse à ton village, à ton insu, et je l'ai persuadé, avec l'aide de mon poing, de me suivre.

– Uff ! uff ! le Mauvais Esprit, une fois de plus, protège Old Shatterhand. Où est mon fils ?

– Il te racontera lui-même tous les détails de cette petite promenade. Nous avons d'ailleurs avec lui, comme tu le sais, un autre prisonnier kiowa. Ils auront tous les deux la liberté, à la condition que vous me remettiez Sam Hawkens.

– Il me faut tenir conseil avec mes guerriers, retire-toi donc dans la tente voisine. Nous te signifierons notre décision.

– C'est bien. Mais hâte-toi, car, si je ne reviens pas à l'heure convenue, Pida sera pendu.

La pendaison est la mort la plus infamante pour un Indien. On peut donc s'imaginer la colère de Tangua quand il entendit ces paroles. Quant à moi, je passai tranquillement dans une tente voisine et je m'étendis sur le sol en attendant la fin du conseil.

Quelques minutes plus tard, un Peau-Rouge parut, me ramenant mon vieux Sam. Je me redressai et me dirigeai à sa rencontre.

– Old Shatterhand ! s'écria-t-il enthousiasmé. Je savais que vous viendriez.

Et, d'un geste gauche, il me tendit ses mains ligotées.

– Oui, répondis-je, le greenhorn est venu présenter ses compliments respectueux à son maître qui, une fois de plus, l'a écrasé par sa supériorité dans l'art de mener à bien une reconnaissance.

– Remettons les explications à plus tard, répondit-il. Je vais vous prouver qu'au fond... Enfin, n'en parlons plus. Dites-moi plutôt où est Mary ?

– Dans notre camp.

– Et Liddy ?

– Le vieux gourdin ? Il est aussi en sécurité.

– Alors, tout va bien, si je ne m'abuse. Et maintenant, fichons le camp, je commençais à m'ennuyer ici.

– Patience, mon vieux Sam. Tout vient à point à qui sait attendre.

– Et moi je savais attendre. J'étais certain que vous viendriez me chercher, jusque dans la lune, si je ne m'abuse, hi ! hi ! hi !

– Vous êtes de bien bonne humeur. On voit que vous n'avez pas été mal soigné.

– Mal soigné ! quelle idée ! Les Kiowas sont caressants comme des petits chats, ils m'ont mis à l'engrais comme une pie. D'ailleurs, je pouvais me reposer toute la journée, et le soir je n'avais même pas besoin de me coucher, puisque c'était déjà fait.

– Ils vous ont dévalisé ?

– Et comment ! Ils ne m'ont rien laissé dans les poches.

– On vous rendra toutes vos affaires. D'ailleurs, le Conseil vient de prendre fin.

Après une négociation serrée après laquelle j'obtins tout ce que je voulais, je tombai d'accord avec Tangua qu'il me ferait escorter dans deux canoës par quatre guerriers à qui les deux prisonniers seraient délivrés. Au cas où, à notre insu, il nous ferait suivre par un nombre supérieur de Kiowas, Pida serait immédiatement exécuté.

Lorsqu'on eut enlevé les liens de Sam, celui-ci, tout heureux de pouvoir s'agiter à l'aise, me glissa à l'oreille :

– Tout de même, je m'en souviendrai, mon ami. Désormais, je vous le promets, je n'irai jamais à droite quand vous me direz d'aller à gauche. Avant que nous ayons pris place dans les canoës, Tangua me dit, d'une voix menaçante :

– Vous serez en sécurité jusqu'au retour de mon fils, mais, aussitôt après, toute la tribu vous donnera la chasse. Nous découvrirons ta piste, passerais-tu par-dessus les nuées !

En pagayant sur le fleuve pour revenir à notre île, je racontai à Sam tout ce qui s'était passé pendant sa captivité. Il me dit qu'il regrettait sincèrement que Winnetou ait été obligé de nous quitter, mais je vis que son regret était mitigé, car il craignait que mon ami ne le traitât comme il le méritait.

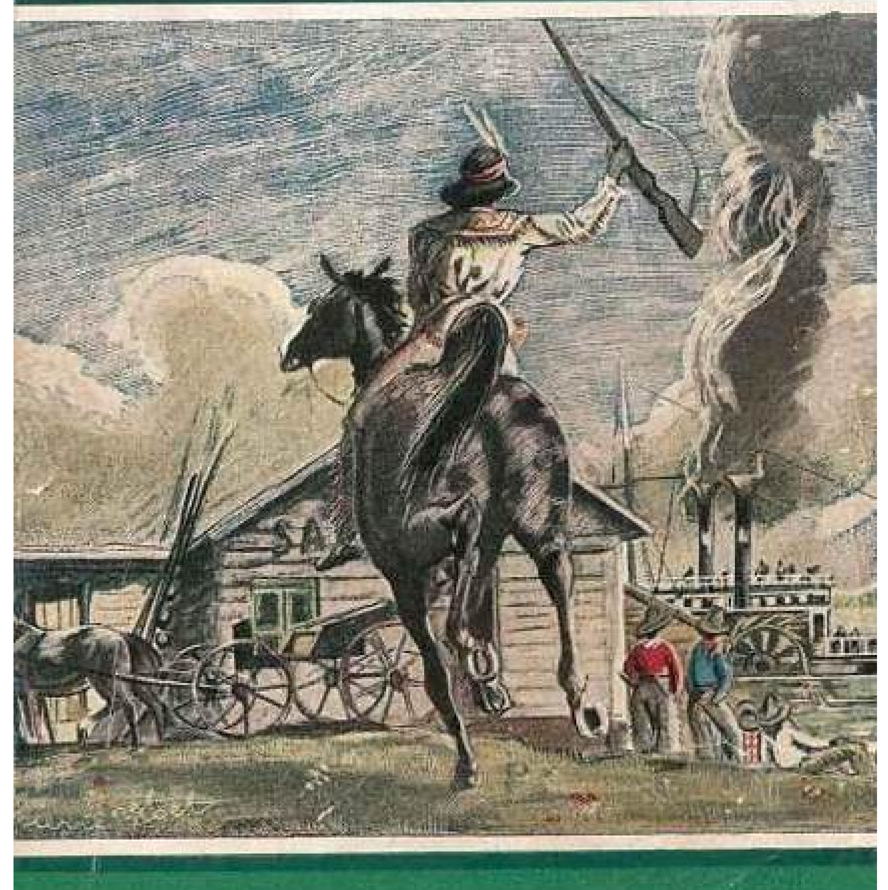
Bientôt nous arrivâmes devant notre camp, où nous fûmes reçus par les cris de joie de Dick et de Will, qui se précipitèrent sur leur vieux compagnon.

Nous confiâmes les deux prisonniers aux guerriers Kiowas et attendîmes que leurs canoës se fussent éloignés. Puis nous enfourchâmes nos chevaux, car nous avions une longue traite à fournir pendant la nuit. Par bonheur, Sam connaissait admirablement la région. Il se cambra sur sa selle, se tourna vers le village des Kiowas et dit d'un ton menaçant en agitant ses poings :

– Maintenant, nos amis font de grands discours sur la façon de s'emparer de nous une fois de plus, mais plus jamais ils ne mettront la main sur moi ! Ils se fourrent le doigt dans l'œil s'ils croient que Sam reviendra jamais dans cette taupinière d'où seul un greenhorn a pu le tirer. Non, jamais plus, si je ne m'abuse !

LA TRAHISON DES COMANCHES





CHAPITRE PREMIER

OÙ OLD SHATTERHAND DEVIENT DÉTECTIVE

Après avoir fourni une traite exténuante, nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Bosco de Natschitoches. Nous pensions y retrouver la sentinelle apache que Winnetou, selon nos conventions, aurait dû y poster. Notre anxiété fut grande de n'apercevoir aucun cavalier.

Cependant, un peu plus loin, nous trouvâmes des traces, mais quelles traces... Nous découvrîmes les cadavres des deux marchands qui nous avaient indiqué le chemin du village kiowa. Ils avaient été tués à coups de fusil.

Je devais apprendre par la suite que c'était encore là un des crimes de l'abominable Santer. Celui-ci avait descendu le fleuve si rapidement qu'il était arrivé à l'embouchure en même temps que les marchands, malgré l'avance considérable que ceux-ci avaient sur lui. L'audacieux criminel, ayant dû renoncer à l'or de Winnetou et étant à court d'argent, n'avait pas hésité à assassiner ces braves gens pour les dévaliser. Mon ami Winnetou avait pu ensuite reconstituer la scène tragique grâce aux traces.

Son forfait accompli, le meurtrier s'était dirigé rapidement vers le Sud, poursuivi de près par les Apaches. Malheureusement pour ceux-ci, une pluie torrentielle s'était mise à tomber, effaçant toutes les traces, de sorte que Winnetou, ne pouvant plus suivre la piste de l'assassin, avait dû se laisser guider uniquement par son instinct. Pendant quelques jours, il avait battu la savane avec ses Indiens et, finalement, il avait appris que Sander, ayant abandonné le mulet volé aux deux marchands as-

sassinés, s'était acheté un excellent cheval dans une ferme et s'était ensuite dirigé vers l'est, du côté de la Red River.

Winnetou avait alors décidé de se séparer de ses Indiens et de continuer seul sa poursuite. Il s'était donc engagé résolument dans la direction de l'est.

Quant à moi, je fus désolé de ne pouvoir rejoindre mon ami, mais je jugeai que je n'avais pas d'autre parti à prendre que de me diriger vers Saint-Louis et d'y attendre de ses nouvelles.

Aussitôt arrivé dans la ville, j'allai voir mon vieil ami Henry. Je le trouvai à son établi en train de limer une pièce. Il était à tel point absorbé par son travail qu'il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir.

– *Good evening, sir !* lui dis-je du ton le plus naturel, comme si nous nous étions quittés la veille. Avez-vous déjà mis au point mon fusil, Henry ?

Le vieux eut un mouvement de recul, puis il poussa un cri et se jeta dans mes bras. Il m'embrassa chaleureusement sur les deux joues.

– Comment, c'est vous ? dit-il. Vous... Old Shatterhand...

– Tiens, vous connaissez déjà mon surnom, lui dis-je lorsque ses effusions se furent un peu calmées.

– Mais comment donc, tout le monde le connaît, ici ! dit-il, rayonnant de joie. Je suis au courant de tous vos exploits. Évidemment, c'est Winnetou qui m'a raconté tout cela.

– Winnetou ? fis-je, au comble de la stupéfaction. Mais quand donc ?

– Il y a trois jours. Vous lui aviez beaucoup parlé de moi dans l'Ouest et, quand il est arrivé à Saint-Louis, il n'a pas manqué de venir me rendre visite. Il m'a mis au courant de toutes

vos aventures, depuis votre victoire sur le grizzli jusqu'à votre élection comme chef des Apaches.

Et il me raconta que la trace de Sander avait mené Winnetou jusqu'à Saint-Louis. Comme l'assassin était parti immédiatement dans la direction de La Nouvelle-Orléans, Winnetou s'était dirigé également de ce côté. Poursuivant et poursuivi étaient allés à une telle vitesse qu'ils étaient arrivés à Saint-Louis trois jours avant nous qui marchions d'un train normal. Le lendemain matin de bonne heure, je me retrouvai en compagnie de Hawkens, Stone et Parker dans le bureau vitré où j'avais passé à mon insu mon examen d'arpenteur. Comme on se souvient, Sam s'était fait fort de nous obtenir une prime extraordinaire. Ces messieurs de la direction lui opposèrent un refus formel. Nous touchâmes intégralement notre dû, mais pas un cent de plus, et lorsque Sam insista, on nous mit poliment à la porte. Je fus irrité des procédés un peu cavaliers de ces hommes d'affaires, quoique, à vrai dire, la somme que j'avais reçue fût assez considérable pour ma bourse.

Je décidai immédiatement de rejoindre Winnetou à La Nouvelle-Orléans. Pour la forme, je demandai à Sam et à ses deux camarades s'ils désiraient m'accompagner. Mais ils préférèrent prendre du repos, ce dont je ne pouvais me formaliser.

Je m'achetai du linge et un nouveau complet. Comme je croyais que mon voyage serait de courte durée, je laissai ceux de mes bagages qui m'auraient encombré, entre autres le tueur d'ours beaucoup trop lourd, à mon vieil ami Henry, qui s'offrit obligeamment à prendre également soin de ma monture. Et je partis aussitôt.

Mon voyage fut assez fertile en incidents, car nous étions en pleine guerre de Sécession. Le bateau que j'avais pris pour descendre le Mississipi était à chaque instant arrêté par les autorités militaires, de sorte que, quand j'arrivai enfin à destination, j'appris à mon grand regret que Winnetou était déjà reparti aux trousses de l'assassin. Il me faisait dire que, étant

donnée l'incertitude de la situation, il ne me conseillait pas de le suivre pour le moment et m'engageait à rentrer à Saint-Louis. Dès que possible il enverrait un message à M. Henry pour me fixer rendez-vous.

Je décidai alors d'aller en Europe revoir mes parents, dont la situation matérielle était rien moins que brillante et que j'espérais pouvoir aider. Je comptais revenir ensuite à Saint-Louis. Je m'informai donc au port de la date du prochain bateau. Il y en avait précisément un qui, mettant à profit une trêve provisoire entre les partis belligérants, était en partance pour Cuba. Une fois là je trouverais certainement un paquebot à destination soit de New-York, soit de l'Europe. Ma décision fut prise et je m'embarquai aussitôt.

La prudence la plus élémentaire aurait dû m'inciter à déposer mon argent dans une banque ayant un correspondant en Europe. Mais, par ces temps troublés, pouvait-on avoir confiance dans une banque de La Nouvelle-Orléans ? Je pensais que non et j'emportai toute ma fortune avec moi.

Pour ne pas trop m'étendre sur ce qui m'advint par la suite, je me bornerai à noter qu'un ouragan nous surprit en mer au milieu de la nuit. Peu après minuit, je fus réveillé en sursaut par le grondement de l'orage. À ce moment précis, le paquebot eut une telle secousse que je tombai et que tout le contenu de la cabine que je partageais avec trois autres passagers s'abattit sur moi. Qui penserait à son argent dans un moment pareil ? Je me hâtai de monter sur le pont, car le tangage devenait de plus en plus insupportable.

Entre temps, le bateau avait heurté un écueil et était la proie des lames, qui le soulevaient continuellement à l'arrière. Il était perdu ; à chaque instant il pouvait être mis en pièces. Les canots de sauvetage étaient déjà bondés. Il ne me restait plus qu'une seule chance : atteindre la rive à la nage.

Tout à coup, une vague haute comme une maison se dressa et, malgré l'obscurité, nous pûmes la distinguer grâce à son éclat phosphorescent. Elle s'abattit sur le bateau. Celui-ci gémit sinistrement, comme s'il allait s'ouvrir en deux. Jusque-là, je m'étais cramponné à une barre de fer, mais je perdis mon appui. J'eus la sensation d'être soulevé par la mer à la hauteur d'une tour. Le monde tournoyait autour de moi dans une ronde diabolique. L'instant d'après, je me sentis plongé dans l'abîme, puis à nouveau à une altitude vertigineuse. Je ne faisais pas un mouvement, car tout effort aurait été inutile.

Par bonheur, j'entrevis la terre. Sans cette perspective, j'aurais été probablement perdu. Je savais maintenant dans quelle direction il me fallait nager, et, même en n'avançant qu'à une cadence très lente dans cet élément déchaîné, je ne pouvais manquer d'atteindre la rive. La mer était plongée dans les ténèbres ainsi que la terre. Dans cette obscurité, j'étais incapable d'atteindre un endroit où pouvoir prendre pied. Je heurtai violemment de la tête contre un rocher. J'eus cependant assez de présence d'esprit pour monter sur ce rocher et m'y agripper avant de perdre connaissance.

Lorsque je revins à moi, l'orage n'était pas encore apaisé. La tête me faisait affreusement mal, mais je n'y prenais pas garde, absorbé que j'étais par l'horreur de ma situation. Maintenant, à la lumière des étoiles je pouvais m'orienter. Derrière moi se dressaient les écueils. Au loin, quelques arbres se dessinaient. Puis j'aperçus des lumières mouvantes. Des hommes devaient être là et je m'empressai de les rejoindre.

En effet, je rencontrai des hommes rassemblés autour de quelques bâtiments fortement éprouvés par l'orage, et dont la toiture avait même été arrachée. À ma vue, les hommes restèrent interloqués et me dévisagèrent comme si j'avais été un revenant. Le vacarme de la mer était encore si intense que pour s'entendre il fallait hurler.

Les hommes, qui étaient des pêcheurs, me donnèrent du linge sec et de quoi me vêtir sommairement, car je n'étais vêtu que de mon costume de nuit. Puis ils lancèrent l'alarme pour explorer la rive et porter secours aux rescapés éventuels. Jusqu'au matin on découvrit ainsi seize personnes. Trois d'entre elles purent être ramenées à la vie, les autres étaient mortes. À la lumière du jour je vis la rive toute couverte d'épaves. Le bateau avait été brisé en mille morceaux. La proue avait échoué contre le rocher où l'orage m'avait poussé moi-même.

J'étais donc un naufragé au sens le plus complet du mot, car je ne possédais plus rien ; l'argent dont l'emploi me remplissait à l'avance de joie avait été englouti par les flots.

Le commandant du fort s'intéressa à notre sort, nous remit les objets de première nécessité et se chargea de notre passage à bord d'un navire à destination de New-York. Une fois là, je me trouvai plus pauvre que le jour de mon arrivée pour la première fois dans cette ville. Je n'avais plus d'autre fortune que le courage de tout recommencer.

Pourquoi, au lieu d'échouer à New-York, ne m'étais-je pas fait ramener à Saint-Louis, où j'avais des relations et où je pouvais compter sur l'aide du vieil Henry ? Simplement parce que je lui devais déjà beaucoup et que je ne voulais pas augmenter ma dette de reconnaissance envers lui. Si au moins j'avais pu être sûr d'y trouver Winnetou. Mais non. Sa chasse à l'assassin pouvait durer des mois, de longs mois. Bref, je préférais me débrouiller seul à New-York.

Mais mon intuition ne m'avait pas trompé. Une fois de plus, la chance me sourit. Je fis la connaissance de l'honorable Mr. Josy Taylor, directeur d'une agence de police privée très connue à l'époque. Lorsqu'il apprit qui j'étais et mes récentes aventures, il me fit passer une sorte d'examen pour voir à quel point j'étais « Européen ». C'est qu'il considérait les Européens comme peu capables de réussir dans son métier. Cependant je

parvins à lui donner une idée favorable de ma sagacité et à gagner sa confiance, qui ne devait par la suite cesser de s'accroître.

Un jour, il me fit venir dans son bureau où se trouvait un homme d'un certain âge à l'air soucieux. Il me le présenta comme étant le banquier Ohlert.

Celui-ci n'avait qu'un seul enfant, un fils nommé William, âgé de vingt-cinq ans et célibataire. Le jeune homme vivait plus dans le rêve que dans la réalité, et les problèmes abstraits et métaphysiques absorbaient davantage son esprit que les affaires. Au reste, il se croyait poète. Il avait même projeté d'écrire un drame dont le héros serait un poète fou. Afin d'approfondir le sujet, il avait décidé d'étudier la psychologie des déments et de se procurer une série d'ouvrages traitant de ces questions. Le plus terrible, c'est qu'il avait fini par s'identifier avec son personnage et se figurait être fou lui-même. Peu auparavant, le père infortuné avait fait la connaissance d'un médecin qui se proposait de fonder une maison de santé privée pour ces sortes de malades. Cet homme prétendait avoir été pendant longtemps assistant de célèbres aliénistes, et il avait conquis à tel point la confiance du vieux banquier que celui-ci lui avait confié le soin de guérir son fils.

Une grande amitié s'était bientôt établie entre le jeune Ohlert et son médecin et avait eu une conséquence des plus inattendues : un beau jour, ils disparurent tous les deux. Ce n'est qu'alors que le banquier songea à recueillir des renseignements sur le médecin. Il apprit qu'il s'agissait d'un de ces nombreux charlatans qui pullulaient aux États-Unis.

Taylor lui demanda le nom de l'individu et, apprenant qu'il se nommait Gibson, il déclara que c'était une vieille connaissance dont nous avions été amenés à nous occuper au cours d'une autre affaire. Je possédais même une photographie de cet homme et, lorsque je la montrai à Ohlert, il reconnut aussitôt l'ami et le médecin de son fils.

Le dénommé Gibson était un escroc de premier ordre, mêlé à toutes sortes d'affaires aux États-Unis et au Mexique. La veille, le banquier s'était rendu au domicile de Gibson, où on avait appris qu'après avoir réglé ses dettes celui-ci était parti sans laisser d'adresse. Le fils du banquier avait emporté en espèces une somme très considérable, et de plus Ohlert venait de recevoir d'une banque de Cincinnati un message télégraphique lui annonçant que William y avait touché 5 000 dollars en se rendant à Louiseville pour y chercher sa fiancée. Bien entendu, c'était un prétexte et le jeune homme n'était nullement fiancé.

Il était évident que le médecin avait enlevé son client pour s'emparer de l'argent que celui-ci pouvait lui procurer. Les plus grands financiers du pays connaissaient personnellement William et il pouvait leur soutirer autant d'argent qu'il voulait. Il importait donc de mettre la main au plus tôt sur le malade et son séducteur. C'est à moi que fut confiée cette tâche.

Je reçus carte blanche et tous les renseignements nécessaires, y compris la photographie de William Ohlert. Je me mis en route pour Cincinnati. Comme Gibson me connaissait, je ne manquais pas de me munir de quelques accessoires qui pouvaient m'être utiles pour me rendre méconnaissable.

À Cincinnati, j'allai trouver le banquier en question, qui me confirma que le jeune homme se trouvait bien en compagnie de Gibson. De là je me rendis à Louiseville, où j'appris que les deux hommes étaient repartis pour Saint-Louis. Naturellement, je les y suivis, mais ce n'est qu'après de longues recherches que je parvins à retrouver leurs traces. Une fois de plus, le vieux Mr. Henry me fut d'un grand secours, car, bien entendu, ma première visite dans la ville fut pour lui.

Ohlert et Gibson avaient pris un vapeur sur le Mississipi pour se rendre à La Nouvelle-Orléans et il ne me restait qu'à les suivre. Le vieil Ohlert m'avait donné les adresses des maisons de commerce avec lesquelles il était en relations. À Louiseville et à Saint-Louis, j'avais donc pu apprendre que William avait

touché de fortes sommes d'argent. Il n'avait pas manqué d'en faire autant à La Nouvelle-Orléans. J'avertis les autres établissements signalés par le banquier et leur demandai de diriger le jeune Ohlert vers moi au cas où il viendrait les trouver.

C'était tout ce que je pouvais faire pour le moment. Après avoir averti la police, je n'avais plus qu'à attendre les événements. Afin de ne pas rester cependant complètement inactif, je résolus de me mêler à la foule dans l'espoir qu'un hasard propice me mettrait sur la bonne voie.

J'errais donc dans la ville les yeux grands ouverts. La chaleur était intense. Vers midi, je me trouvais au milieu de la large et belle Common street et, avisant un débit, j'entrai pour me rafraîchir. Ce ne fut pas une mince affaire que de trouver un siège libre. J'en découvris cependant un dans un coin de la salle. Il y avait là une petite table avec deux chaises dont l'une était occupée par un individu dont l'aspect n'était pas de nature à engager un étranger à partager sa table. Je m'approchai de lui cependant et lui demandai la permission de prendre mon bock en sa compagnie.

Un sourire de commisération apparut sur son visage. Puis soudain il me toisa d'un air soupçonneux et me demanda :

– Mais dites donc, avez-vous de l'argent ?

– Bien sûr, répondis-je, quelque peu étonné par sa question.

– Dans ce cas, vous pouvez payer votre place et votre bock ?

– Je pense bien.

– *Well !* Alors, pourquoi me demander la permission de vous asseoir ? Je vois ça, vous êtes un greenhorn. Je voudrais bien connaître celui qui m'empêcherait de m'asseoir où bon me semble. Allons, asseyez-vous. Étalez vos tibias comme vous vou-

lez et, si quelqu'un y trouve à redire, vous n'avez qu'à lui flanquer une volée !

J'avoue que les manières de cet homme ne laissaient pas de m'en imposer. Je me sentis rougir légèrement ; à vrai dire, la façon dont il me traitait était plutôt désobligeante, et j'avais obscurément le sentiment que j'aurais dû réagir plus énergiquement. Je m'assis donc et lui dis :

– Je me vois obligé de vous prier de bien vouloir vous abstenir de m'appliquer l'épithète de greenhorn. Dans le cas contraire, je serais contraint de vous prouver que vous vous trompez. On peut connaître la politesse et être un vieux renard.

– *Pschaw !* ricana l'homme, ne vous donnez pas la peine de vous mettre en colère. Cela ne vous servirait à rien. Je n'avais pas l'intention de vous blesser, mais sachez que Old Death n'est pas homme à se laisser troubler par des menaces.

Old Death ! La Vieille Mort ! J'avais déjà entendu parler à plusieurs reprises de ce célèbre chasseur de l'Ouest. Sa gloire résonnait dans tous les campements sur l'autre rive du Mississipi et avait même atteint les villes de l'Est. Si le dixième, le vingtième de ce qu'on racontait sur lui était vrai, j'avais devant moi un chasseur et un connaisseur de la savane devant lequel on n'avait qu'à tirer son chapeau. Depuis quelques dizaines d'années, il battait la prairie et, malgré tous les dangers auxquels il s'exposait journellement, il n'avait jamais été blessé. Les superstitieux le croyaient même invulnérable.

Il était d'une taille peu commune et sa silhouette courbée était tout squelette et peau. Son pantalon de cuir flottait sur ses cuisses. Sa veste également en cuir était à tel point rétrécie par le temps que les manches ne lui arrivaient qu'à la moitié de l'avant-bras. On pouvait donc voir ses membres osseux qui aboutissaient à des mains décharnées.

De cette veste de chasseur surgissait un cou osseux incroyablement long, au milieu duquel la peau de la pomme d'Adam pendait comme un sachet de cuir. Et sa tête ! Elle ne devait pas contenir cinq grammes de chair. Les yeux étaient profondément enfoncés dans les orbites et le crâne n'était pas garni d'un seul cheveu. Les joues affreusement creuses, les mâchoires anguleuses, les pommettes saillantes, un nez camus avec des narines béantes – bref une tête de mort qui à première vue vous donnait le frisson. Cette impression fut également perçue par mes nerfs olfactifs. Je crus nettement sentir une odeur cadavérique, un relent de soufre et d'ammoniaque. Cela suffisait pour me couper complètement l'appétit et m'ôter toute envie de boire.

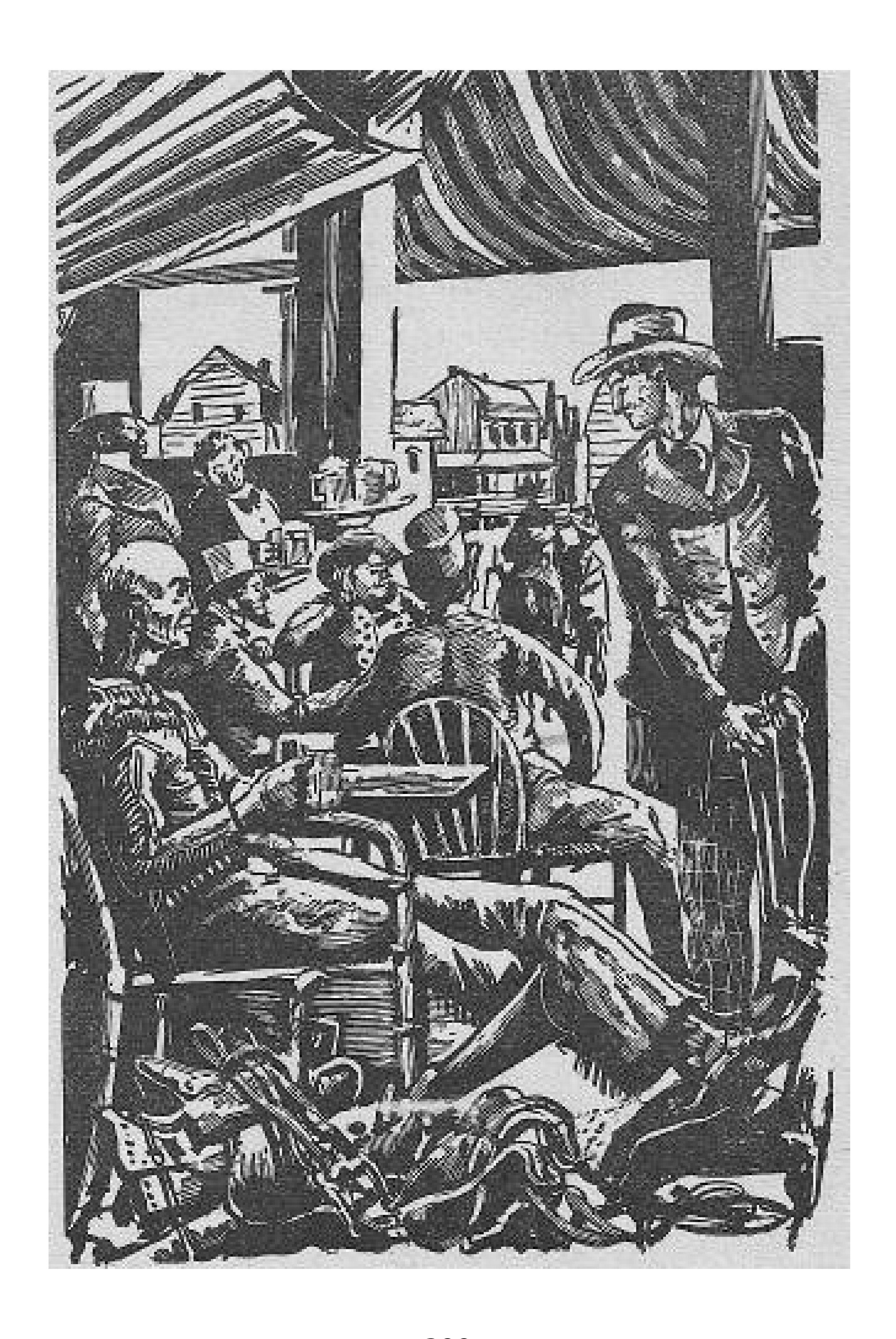
Ses longues jambes osseuses étaient enfouies dans des fourreaux de cuir taillés en forme de bottes dans une peau de cheval. Des éperons y étaient attachés dont les molettes étaient faites de pièces d'argent mexicaines.

Près de lui, sur le sol, était posée une selle avec un harnachement complet et, à côté, un long fusil Kentucky d'un modèle antique. Il était en outre armé d'un couteau et de deux gros revolvers dont la crosse dépassait sa ceinture. Cette dernière était faite d'une bande de cuir garnie de scalpes. Il fallait espérer que ces scalpes ne provenaient pas de têtes de Visages-Pâles et que c'étaient des trophées conquis sur l'ennemi indien.

Le garçon m'apporta mon bock, mais, lorsque je voulus le porter à mes lèvres, le chasseur avança son verre et dit :

– Pas si vite, mon garçon, nous allons trinquer d'abord. Il paraît que c'est l'usage dans votre pays.

– Oui, mais seulement entre amis, répondis-je sans enthousiasme.



– Allons donc, nous n’avons pas de raison de nous chamailler. Trinquons ! Je ne suis pas un mouchard et vous n’avez pas à avoir peur de moi.

C’était déjà un progrès et je me décidai à choquer mon verre contre le sien en disant :

– Je sais très bien ce que je dois penser de vous, sir, et s’il est vrai que vous êtes Old Death, je n’ai pas à regretter votre compagnie.

– Tiens, vous me connaissez donc ? Dans ce cas, ce n’est pas la peine que je parle de moi. Parlons plutôt de vous. Pourquoi êtes-vous dans ce pays ?

– Pour la même raison que bien d’autres : pour tenter ma chance.

– Comme de juste. Là-bas, dans cette vieille Europe, les gens se figurent qu’ici on n’a qu’à tendre sa poche pour que les dollars y tombent tout seuls. Quand quelqu’un fait fortune, les journaux en écrivent des colonnes, mais personne ne parle des milliers de ceux qui, engloutis par les vagues de la vie, disparaissent sans laisser de trace. Et vous, avez-vous déjà trouvé votre chance ou êtes-vous seulement sur sa piste ?

– Je crois pouvoir répondre par l’affirmative à cette dernière question.

– Alors je ne puis que vous donner un conseil : ne perdez pas votre piste. Et c’est là une chose difficile, j’en sais quelque chose.

Ces derniers mots, il les prononça d’un ton triste, le regard perdu dans le lointain. Comme je ne lui répondais pas, il leva le regard et dit :

– Vous ne savez pas pourquoi je vous parle de la sorte. C’est pourtant fort simple. Le cœur me fait toujours mal quand je vois un jeune homme de votre espèce qui risque de mal tour-

ner… comme moi. Si je vous disais que ma mère était une Française. C'est d'ailleurs elle qui m'a appris cette langue, et, si vous voulez, nous pouvons parler français, car je vois d'après votre accent que c'est également votre langue maternelle… Quand elle est morte, je n'ai pas suivi le chemin qu'elle m'avait tracé. Je vous en prie, mon garçon, soyez plus intelligent que moi. Sans ça, vous tournerez très mal.

– Comment cela ?

– Vous avez l'air trop honnête et puis vous êtes équipé comme quelqu'un qui débarque. Tout cela, c'est de bien mauvaises références dans l'Ouest. Serait-ce indiscret de vous demander quelle est votre profession ?

– J'ai fait des études…

Je prononçai ces mots avec componction. Old Death esquissa un sourire terriblement ironique. Il hocha la tête et dit :

– Ah ! bon, c'est ça qui vous rend si fier. Eh bien ! apprenez, mon garçon, que ce sont précisément les gens instruits qui réussissent le plus difficilement dans ces parages. Avez-vous du travail en ce moment ?

– Je suis au service d'un banquier de New-York, répondis-je évasivement.

Le visage du vieux chasseur s'éclaira.

– Ah ! ça, j'en suis bien content. Voulez-vous un conseil ? Ne lâchez pas votre emploi. Je suis d'autant plus ravi pour vous de ce que vous me dites qu'un banquier de New-York n'enverrait pas le premier venu le représenter dans l'Ouest. Ça prouve qu'on peut avoir confiance en vous. C'est sans doute pour une affaire d'argent qu'on vous a envoyé ici ?

– Oui, plus ou moins.

– Ah ! très bien.

Il me regardait à nouveau d'un air scrutateur, puis il sourit :

– Je crois avoir deviné le but de votre séjour parmi nous.

– J'en doute fort.

– Vous avez tort. Encore un conseil : si vous ne voulez pas qu'on s'aperçoive que vous cherchez quelqu'un, surveillez mieux votre regard. Vous examinez attentivement tous ceux qui entrent ici et même les passants de la rue, par la fenêtre. Pas vrai ?

– Très juste. Je dois rencontrer quelqu'un dont je ne connais pas l'adresse.

– Alors, faites le tour des hôtels ou bien adressez-vous à la police.

Je haussai les épaules, ce qui provoqua l'hilarité de mon interlocuteur.

– Mon cher ami, dit-il enfin, vous êtes tout de même un greenhorn. Et quel greenhorn ! Ne vous en formalisez pas... C'est ainsi.

Je compris que je n'avais pas assez bien caché mon jeu. Old Death continuait, imperturbable :

– Vous êtes venu ici pour une affaire d'argent. Le quidam que vous vous proposez de retrouver est par ailleurs recherché par la police, mais, comme vous faites du zèle, vous lui donnez la chasse jusque dans les rues et dans les débits... Je ne serais pas Old Death si je ne voyais pas à qui j'ai affaire.

– Eh bien ! à qui, s'il vous plaît ?

– À un détective à qui on a confié une tâche d'ordre probablement plus familial que criminel.

Cet homme était vraiment d'une sagacité peu commune. Néanmoins, je répondis :

– Malgré toute l’estime que j’ai pour votre intuition, je dois vous dire que, cette fois, elle vous a trompé.

– Pas possible ?

– C’est pourtant la vérité.

– *Pshaw !* Puisque cela vous fait plaisir de nier, libre à vous. Seulement, voyez-vous, j’aurais pu vous aider, car je connais très bien le patelin. Vous croyez arriver plus vite à votre but tout seul, et c’est tout à votre honneur, mais je doute fort que ce soit très intelligent.

Il se leva et tira de sa poche une bourse de cuir pour payer son bock. Je sentis que ma méfiance l’avait blessé et j’essayai de réparer ma faute.

– Il y a des affaires auxquelles on n’a pas le droit d’initier un étranger, mais, croyez-moi, je n’avais pas l’intention de vous offenser.

– Allons, dit-il en posant une pièce sur la table, il ne s’agit pas de cela. Je vous veux du bien parce que vous m’avez tout de suite été sympathique.

– Peut-être pourrons-nous nous revoir ?

– Difficilement. Je me rends aujourd’hui même dans le Texas et de là je passerai au Mexique. Or je doute fort que votre promenade vous conduise dans la même direction. Eh bien ! adieu, monsieur, et, à l’occasion, rappelez-vous que je vous ai dit que vous étiez un greenhorn. Dans la bouche de Old Death, ce mot n’est pas une insulte. Et il n’est pas mauvais pour un débutant de garder sa modestie.

Il prit son sombrero à larges bords accroché au mur, saisit sa selle et son harnachement qu’il jeta sur son dos, s’empara de son arme et quitta la table. Mais à peine eut-il fait trois pas qu’il tourna la tête et me dit :

– Ne m'en veuillez pas, sir, c'est que moi aussi, dans mon temps, j'ai fait des études, et je me dis souvent que je n'étais qu'un petit sot à cette époque. *Good bye !*

Cette fois, il sortit sans plus se retourner. Je suivis du regard sa silhouette bizarre qui s'éloignait, suivie des quolibets de la foule.

Les coudes sur la table et la tête entre les mains, je restai plongé dans mes pensées. Soudain la porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme qui n'était autre que... Gibson.

Il resta un moment sur le seuil à examiner l'assistance. Lorsque son regard se posa sur moi, je m'étais déjà détourné. La seule place libre dans l'établissement était celle que Old Death venait de quitter. Gibson n'avait donc d'autre ressource que de venir à ma table. Je me réjouissais d'avance en imaginant la tête qu'il ferait en me reconnaissant.

Mais il ne vint pas. J'entendis le grincement des gonds de la porte et me retournai vivement. À coup sûr, il m'avait reconnu et avait pris la fuite. Je pus encore le voir s'éloigner à pas rapides. En un clin d'œil je saisis mon chapeau, réglai ma consommation et me précipitai dehors. Je l'aperçus à droite en train de courir vers un groupe d'hommes derrière lequel il avait sans doute l'intention de se cacher. Il tourna la tête et, en me voyant, accéléra son allure. Je le suivis aussi rapidement que je pus. En passant près du groupe d'hommes, j'aperçus une petite rue latérale dans laquelle il s'était sans doute engagé. À peine m'y étais-je engagé à mon tour que je le vis disparaître à l'autre bout. Mais, au dernier moment, il souleva son chapeau et l'agita dans ma direction. Cela acheva de m'agacer. Et alentour, pas trace de policeman. Faire appel au secours des passants aurait évidemment été peine perdue.

Lorsque j'atteignis l'extrémité de la rue, je me trouvai sur une petite place bordée de maisons aux grilles fermées. En face, j'aperçus quelques villas entourées de jolis jardins. Ce n'étaient

pas les passants qui manquaient sur cette place, mais Gibson n'était pas parmi eux. Il s'était évanoui comme par enchantement.

Devant la boutique d'un coiffeur, j'aperçus un nègre qui semblait arrêté là depuis un moment. Il avait dû remarquer le fugitif. Je m'approchai de lui, tirai poliment mon chapeau et lui demandai s'il n'avait pas vu un gentleman blanc arriver en courant par la rue d'où je sortais moi-même. Il découvrit avec un large sourire ses énormes dents jaunes et me dit :

– Oui, sir, moi le voir. Lui courir très vite là-bas.

Et il désigna une des petites villas d'en face. Je le remerciai et me hâtai de m'élancer dans la direction indiquée. Comme la grille était fermée, je sonnai. Au bout de cinq minutes, un homme, également un nègre, vint m'ouvrir. Je répétai ma question. Il me ferma brusquement la porte au nez en s'écriant :

– Moi d'abord demander à *Massa*. Sans permission de *Massa* moi pas ouvrir.

J'attendis dix minutes au moins comme sur des charbons ardents. Finalement, il revint et me lança :

– *Massa* pas donné permission d'ouvrir. Personne entré ici. Les portes bien fermées. Vous partir tout de suite parce que *Massa* prendre son revolver.

Que me restait-il à faire ? Je ne pouvais pas songer à pénétrer de force dans la maison. J'étais persuadé que le propriétaire n'hésiterait pas à tirer sur moi. Les Américains possèdent un sens très fort de l'inviolabilité de leur demeure. Je n'avais plus qu'à faire appel à la police.

Tandis que je traversais à nouveau la place, de fort mauvaise humeur, un gamin vint à ma rencontre en courant. Il me tendit une feuille de papier.

– Sir, sir, criait-il, attendez, donnez-moi dix cents pour cette lettre.

– Qu'est-ce qui t'envoie ?

– Un gentleman qui est là-bas, dit-il en désignant une villa dans la direction opposée. Il vient de sortir de la maison et a écrit quelques mots qu'il m'a dit d'aller vous porter en vous demandant pour cela dix cents.

Je donnai l'argent au gamin qui partit en courant et pris la lettre. C'était une feuille arrachée d'un carnet, où étaient tracées les lignes suivantes :

Très cher monsieur,

N'est-ce pas à cause de moi que vous avez entrepris ce voyage jusqu'à La Nouvelle-Orléans ? Je suppose que oui, puisque vous me suivez. Je vous ai toujours tenu pour un simple d'esprit, mais jamais je ne m'étais douté que vous fussiez aussi sot. Quand on n'a qu'un demi-gramme de cervelle dans le crâne, on ne s'attaque pas à des tâches de ce genre. Retournez donc à New-York et saluez Mr. Ohlert de ma part. J'ai fait le nécessaire pour qu'il ne m'oublie pas de si tôt. Je présume que, vous aussi, vous conserverez le souvenir de notre rencontre, qui n'est pas précisément pour vous un titre de gloire.

GIBSON.

On imagine mon exaspération en prenant connaissance de cette suave missive. Je pliai la feuille de papier, la glissai dans ma poche et m'éloignai. Il se pouvait qu'il fût en train de m'observer et je ne voulais pas lui donner le plaisir de jouir de mon dépit.

Je jetai un regard circulaire sur la place. Gibson n'était pas visible. Le nègre de la boutique du coiffeur avait disparu. Le gamin à qui j'aurais pu demander des renseignements sur Gib-

son n'était plus en vue. Il avait sans doute reçu l'ordre de déguerpir aussitôt.

Pendant que je m'efforçais de pénétrer dans la villa, Gibson avait trouvé le temps de m'écrire cette lettre de vingt-trois lignes. Le nègre s'était moqué de moi. Et Gibson se payait sans doute ma tête. Le gamin lui-même avait eu l'air de me regarder comme une dupe.

Ma mauvaise humeur allait croissant. Je venais d'essuyer une défaite honteuse que je ne me pardonnerais pas. J'inspectai les autres rues qui débouchaient sur la place, toujours sans succès. Gibson avait sans aucun doute abandonné les parages. Selon toute probabilité, il prendrait la précaution de quitter au plus vite La Nouvelle-Orléans. Cette dernière supposition, qui me vint à l'esprit en dépit de mon demi-gramme de cervelle, m'incita à me rendre au port pour visiter les bateaux en partance. Deux policiers en civil m'aidèrent dans cette tâche, mais en vain. La colère que je ressentais d'avoir été ainsi berné ne me laissait pas de répit et je fis le tour de tous les restaurants et tavernes jusqu'à une heure tardive de la nuit. Enfin, épuisé, je retournai à mon lodging-house pour me coucher.

Le lendemain, je me remis à la recherche de Gibson. Je me trouvai de nouveau devant le débit où j'avais fait la veille la connaissance de Old Death. J'entrai, sans le moindre espoir d'y trouver la trace de l'escroc. L'établissement n'était pas aussi plein que la veille. On pouvait avoir un journal, et machinalement je pris un quotidien. Mon attention fut captée par un poème. Les poèmes sont bien la dernière chose que je lis en parcourant le journal. Le titre de celui-ci était digne d'un roman d'épouvante : *Une nuit d'horreur*. Je haussai dédaigneusement les épaules. J'allais déjà tourner la feuille lorsque mon regard tomba sur la signature : W. O. C'étaient les initiales de William Ohlert. Ce nom obsédait à ce point mon esprit que j'y songeai tout naturellement à la vue de ces initiales. Le jeune Ohlert se croyait poète. Aurait-il profité de son passage à La Nouvelle-

Orléans pour gratifier les habitants de cette ville de ses élucubrations ? Dans ce cas, il avait sans doute payé le plaisir de voir... son œuvre publiée aussitôt. Le contenu du poème me permettrait peut-être de voir si mes suppositions étaient justes. Je le lus donc d'un bout à l'autre.

J'avoue que cette lecture m'émut profondément. Même si ce morceau était dépourvu de toute valeur littéraire, c'était là le cri d'effroi d'un homme plein de talent qui luttait en vain contre les forces obscures de la folie où il se sentait sombrer. Je surmontai vite mon émotion, car il me fallait agir. J'étais maintenant persuadé que l'auteur de ce poème n'était autre que William Ohlert et j'allai aussitôt à la rédaction du journal. Là on m'apprit que c'était, en effet, un nommé William Ohlert qui avait apporté la veille le poème en priant de le faire paraître sans délai. Comme le rédacteur en chef montrait peu d'enthousiasme, le jeune homme avait versé dix dollars, à la condition que son œuvre paraîtrait dans le numéro du lendemain et qu'on lui enverrait les épreuves à corriger. Il s'était comporté d'une manière très correcte, mais il avait répété à trois reprises qu'il avait écrit ce poème avec son sang, ce qui n'avait d'ailleurs pas étonné outre mesure le rédacteur en chef habitué aux métaphores des poètes. Il avait laissé son adresse pour recevoir les épreuves. C'était celle d'une pension très chic dans le nouveau quartier de la ville.

Je m'y rendis sur-le-champ, non sans avoir pris soin de me déguiser d'une façon qui me satisfit pleinement. Je me fis accompagner de deux policiers à qui je demandai de garder la sortie pendant que je pénétrais à l'intérieur.

La certitude de pouvoir bientôt mettre la main sur l'escroc et sur sa victime m'avait rendu ma bonne humeur, et c'est avec allégresse que je tirai la sonnette près de la plaque de cuivre où était gravé : *First class pension for ladies and gentlemen*. L'établissement appartenait à une dame. Je donnai ma carte de visite au portier qui m'ouvrit, carte portant naturellement un

nom de circonstance. On m'introduisit dans le salon où la maîtresse de maison ne se fit pas longtemps attendre.

C'était une personne âgée d'environ cinquante ans et vêtue avec une certaine élégance. Du sang nègre devait couler dans ses veines, ce qui se voyait à ses cheveux et à ses ongles foncés. C'était d'ailleurs une personne fort sympathique qui me reçut avec affabilité.

Je me présentai à elle comme le rédacteur en chef du journal qui avait publié le poème d'Ohlert. J'exprimai le désir de voir le jeune homme pour lui commander de nouveaux vers et lui verser ses honoraires.

Elle m'écouta patiemment, m'examina, puis dit :

– Il a donc publié chez vous un poème ? Et vous lui trouvez de la valeur ?

– Beaucoup de valeur. Je voudrais justement le féliciter.

– Tiens, tiens, mais c'est très intéressant. Ce monsieur m'a fait l'effet d'un homme très instruit et d'un parfait gentleman. Malheureusement, il n'est pas très communicatif. Il ne voit personne. Il n'est sorti qu'une seule fois, sans doute pour vous porter son poème.

– Vraiment ? J'ai compris cependant, au cours du bref entretien que nous avons eu ensemble, qu'il a touché de l'argent dans cette ville. Il a dû donc sortir.

– Peut-être alors en mon absence, à moins qu'il n'ait chargé son secrétaire de le faire à sa place.

– Il a donc un secrétaire ? Il ne m'en a pas parlé. Ça doit être un homme très aisé.

– Je pense bien. Il payait comme un roi et commandait ce que nous avions de plus fin. C'est son secrétaire, Mr. Clinton, qui s'occupait d'ailleurs de toutes ses affaires.

– Vous dites Clinton ? Mais c'est donc lui que j'ai rencontré hier au club. Il est originaire de New-York. Je l'ai vu vers midi...

– C'est fort possible. Il était justement sorti à ce moment.

– Et nous avons été si heureux de nous rencontrer, continuai-je, qu'il m'a offert sa photographie. J'aurais voulu lui rendre la politesse, mais je n'avais pas de photographie sur moi. Je lui ai promis de lui en apporter une aujourd'hui.

Là-dessus je sortis la photographie de Gibson, dont je ne me séparais pas, et la montrai à la dame.

– C'est bien lui, dit-elle en y jetant un coup d'œil. Malheureusement, vous ne pourrez pas le voir aujourd'hui, pas plus que Mr. Ohlert. Ils sont partis tous les deux.

Je dissimulai le profond dépit que me causait cette nouvelle :

– Quel dommage ! Ils seraient partis si brusquement ?

– Oui, c'est une bien triste histoire. Ohlert lui-même ne m'en a pas parlé, parce qu'on n'aime pas en général étaler ses propres plaies, mais son secrétaire m'a tout raconté sous le sceau du secret. Je dois avouer que je sais toujours gagner la confiance de mes pensionnaires.

– Je le crois volontiers. Votre délicatesse, vos bonnes manières me l'auraient fait deviner, dis-je effrontément.

– Oh ! je vous en prie, protesta la dame visiblement flattée. Cette histoire m'a émue aux larmes et je suis très heureuse de savoir que ce jeune homme a pu s'enfuir à temps.

– Comment, s'enfuir ? Vous parlez comme s'il était poursuivi.

– Il l'est, en effet.

– Ça, c’est curieux. Un poète de son talent en butte aux persécutions ! En ma qualité de journaliste, je suis un peu son collègue et je m’intéresse vivement à son sort. Les journaux représentent une grande force. Peut-être pourrais-je lui venir en aide par un article ?... Quel dommage que la chose vous ait été racontée sous le sceau du secret.

La dame rougit légèrement. Elle tira de sa poche un mouchoir pour s’en servir le cas échéant et dit :

– Je ne me sens plus tenue à tant de discrétion puisque ces messieurs sont déjà partis. Je sais aussi que la presse est très puissante, et je serais heureuse si vous pouviez aider ce jeune poète à se tirer d’une si pénible situation.

Je dois avouer que ce n’est qu’au prix de grands efforts que je parvenais à dissimuler mon énervement.

– Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, dis-je, mais encore faut-il que je sois mis au courant de l’affaire.

– Vous ne tarderez pas à l’être, car mon cœur m’ordonne de tout vous dire. Il s’agit d’un amour aussi fidèle que malheureux.

– Je m’en suis bien douté, car aucune souffrance est aussi profonde et aussi violente que celle causée par l’amour.

Malgré mon air convaincu, je n’avais encore qu’une très faible idée de l’amour.

– Oh ! comme vous comprenez bien la vie ! Vous avez donc vous-même éprouvé ces souffrances ?

– Pas encore.

– Alors vous pouvez vous estimer heureux. Je ne pourrais pas en dire autant. Ma mère était une mulâtresse. Je me suis fiancée au fils d’un planteur français. Mais notre bonheur fut ruiné, car le père de mon fiancé ne voulait pas d’une femme de

couleur dans sa famille. Comme je comprends aujourd'hui les tourments du jeune poète !

– Il aime donc une femme de couleur ?

– Oui, une mulâtresse. Son père ne veut pas entendre parler de cet amour et, par ruse, il a fait signer à la jeune personne un engagement en vertu duquel elle renonce au mariage avec William Ohlert.

– Quel père dénaturé m'écriai-je indigné, ce qui me valut un regard plein de reconnaissance de la dame.

Visiblement, elle avait pris très cœur l'histoire que Gibson lui avait servie. Cette personne, qui devait se laisser aller facilement aux confidences, avait sans doute conté son amour malheureux à Gibson. Celui-ci lui avait raconté à son tour la même histoire pour faire naître sa compassion et expliquer son départ précipité. Inutile de dire que le fait de savoir que Gibson avait maintenant adopté le nom de Clinton m'était précieux.

– Vous l'avez dit, un père dénaturé, renchérit-elle. Mais William est resté fidèle à sa bien-aimée et ils se sont sauvés tous les deux. Pour ne pas attirer l'attention, ils ne descendent jamais dans le même hôtel.

– Je ne vois pas encore pourquoi il a dû quitter précipitamment La Nouvelle-Orléans.

– Mais parce que son persécuteur l'a suivi jusqu'ici.

– Et c'est son père qui le fait poursuivre ?

– Oui, et par un Français. Ah ! ces Français, je les hais ! Ils ne comprennent rien à l'amour. Ce Français impitoyable poursuit le jeune couple de ville en ville avec l'engagement signé par la jeune fille. C'est un policier. Il s'est chargé de ramener Mr. Ohlert à New-York.

– Est-ce que le secrétaire vous a décrit ce monstre ? demandai-je, curieux d'entendre d'autres appréciations sur ma personne.

– Je crois bien. Il a supposé que ce barbare découvrirait l'adresse de William et qu'il viendrait le relancer ici. Mais moi je lui réserve un bon accueil ! Je sais d'avance, mot par mot, tout ce que je lui dirai. Il n'apprendra jamais où le jeune homme est parti. Je l'enverrai dans la direction opposée.

Et elle me fit le portrait du « barbare », le nomma même – c'était bien mon nom – et je dois avouer que le signalement, bien que pas très favorable, était néanmoins fort exact.

– Je l'attends d'un moment à l'autre, poursuivit-elle. Quand on vous a annoncé, je croyais que c'était lui. Par bonheur, je m'étais trompée. Ce n'est pas vous le persécuteur des amoureux, l'ennemi du suprême bonheur, Satan fait homme. Vos yeux sincères me disent que vous ne tarderez pas à publier un article dans votre journal pour flétrir la cruauté du Français et prendre la défense du pauvre persécuté.

– Je ne demande pas mieux que de le faire, mais il me faudrait pour cela savoir où se trouve William Ohlert. Je dois m'entendre auparavant avec lui. J'espère qu'il vous a dit où il allait.

– Je sais bien où il est parti, mais je ne puis vous certifier que votre lettre l'y trouvera encore. J'avais décidé d'envoyer le Français dans le Nord-Ouest, mais à vous je vous dirai qu'il est allé dans le Sud, au Texas. Il avait l'intention de se rendre au Mexique et de s'arrêter à Vera-Cruz. Mais comme il n'a pas trouvé de bateau pour partir tout de suite, il a dû se résoudre à prendre le *Delphin* pour se rendre à Quintana, car le danger était pressant.

– En êtes-vous sûre ?

– Tout à fait. Il était très pressé. C'est tout juste si on a eu le temps de porter ses bagages à bord. Mon portier s'en est occupé. Il est allé au port où les matelots lui ont dit que le *Delphin*, n'allait que jusqu'à Quintana et qu'il ferait escale à Galveston. Mon portier a vu Mr. Ohlert partir sur ce bateau.

– Le secrétaire et la jeune personne sont sans doute partis avec lui ?

– Bien sûr. Mon portier n'a pas vu la dame, car elle n'est pas sortie de sa cabine. Mais il est tout naturel que Mr. William n'ait pas laissé sa fiancée ici, sachant qu'elle pouvait tomber entre les mains du Français. Je voudrais déjà que ce maudit individu soit là. J'essayerai d'abord de l'apitoyer, mais, si ça ne réussit pas, je lui dirai ce que je pense de lui, et je doute que cela lui soit agréable.

La bonne dame était visiblement énervée. Elle avait pris très au sérieux son rôle et en quittant sa chaise elle agita ses deux poings fermés dans la direction de la porte.

– Arrive, arrive seulement, Français diabolique ! Je te foudroierai du regard et t'écraserai par mes paroles.

J'en savais assez et je pouvais m'en aller. Un autre, à ma place, aurait sans doute préféré laisser la mulâtresse dans son erreur. Mais je pensai qu'il était de mon devoir de la détromper. Ce n'était pas la peine qu'elle prît un honnête homme pour un coquin. Je lui dis donc :

– Je crains, madame, que vous n'ayez pas l'occasion de foudroyer ce Français de votre regard ni de l'écraser par vos paroles.

– Et pourquoi donc ?

– Parce qu'il ne s'y prendra pas du tout comme vous le supposez. Vous ne parviendrez pas non plus à le diriger vers le

Nord-Ouest. Il ira directement à Quintana pour mettre la main sur William Ohlert et sur son secrétaire.

– Mais puisqu'il ne sait pas qu'ils sont là-bas.

– Mais si, vous le lui avez dit vous-même. À l'instant.

– Je ne vous comprends pas, s'écria-t-elle, stupéfaite.

– Eh bien ! vous allez comprendre. Permettez-moi seulement de modifier légèrement ma physionomie.

Ce disant, je retirai ma perruque noire, ma barbe et mes lunettes. La dame eut un mouvement de recul et l'effroi se peignit dans ses yeux.

– Grand Dieu, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas le journaliste ! C'est vous le Français ! Vous m'avez trompée !

– J'étais bien obligé de le faire puisqu'on vous a trompée avant moi. L'histoire de la mulâtresse est forgée de toutes pièces. On a abusé de votre bonté, madame, Clinton n'est pas le secrétaire de William Ohlert, son vrai nom est Gibson. C'est le plus dangereux escroc qui existe et j'ai décidé de le rendre inoffensif.

Elle s'effondra sur sa chaise en poussant des cris.

– Non, non, c'est impossible ! Un jeune homme si sympathique ne peut être un imposteur. Je ne peux le croire.

– Vous me croirez quand je vous aurai tout raconté.

Je la mis au courant de la situation et sa sympathie pour l'aimable secrétaire se mua aussitôt en une violente colère. Elle reconnut qu'il avait honteusement abusé de sa crédulité et finit même par approuver ma démarche et mon déguisement.

– Si vous ne l'aviez pas fait, dit-elle, vous n'auriez pas appris la vérité et vous seriez peut-être parti, suivant mes indications, vers le Nord, dans le Nebraska ou le Dakota. Ce Gibson-

Clinton mérite une bonne punition. J'espère que vous ne tarderez pas à le rattraper et je vous demanderai de m'écrire de Quintana pour me dire si vous avez réussi à le prendre. Sur votre chemin de retour, ne manquez pas non plus de passer par ici pour que je lui dise tout mon mépris.

– Je doute fort que ce soit possible. Il est difficile de mettre la main sur un homme au Texas et de le ramener à New-York. Je m'estimerais satisfait si je parvenais à délivrer William Ohlert des mains de ce scélérat et à sauver au moins une partie-des sommes qui ont été encaissées.

Nous nous séparâmes cordialement. Je dis aux deux policiers qui m'attendaient dehors que je n'avais plus besoin de leurs services et, après leur avoir glissé un pourboire, je m'éloignai en hâte.

Naturellement, il me fallait me rendre à Quintana sans délai. Je me mis donc à la recherche d'un bateau en partance pour cette ville. Je finis par trouver un clipper rapide qui avait pris un chargement pour Galveston et qui allait partir à midi. J'espérais, une fois à Galveston, trouver un moyen de transport pour me rendre à Quintana. Je pris mes dispositions en conséquence et me rendis au port.

Par malheur, mon espoir de trouver à Galveston un bateau allant à Quintana fut déçu. Par contre, une occasion s'offrait de se rendre à Matagorda, à l'embouchure du Colorado. On m'assura que je n'aurais pas de difficulté pour aller de là-bas à Quintana. Cela m'incita, à saisir l'occasion et je devais m'en féliciter par la suite.

Arrivé à Matagorda, je me renseignai sur la possibilité d'atteindre mon lieu de destination. J'appris à ma grande déception que la goélette se rendant dans cette direction ne partait que deux jours plus tard. Ce retard m'agaça, car il donnait ainsi à Gibson une avance de quatre jours, grâce à laquelle il pouvait se mettre hors de ma portée. Je me consolai à la pensée que

j'avais fait, étant données les circonstances, tout ce qui était en mes moyens.

Me décidant à prendre patience, je choisis un hôtel et y fis porter mes bagages.

Une fois installé, je décidai de visiter un peu la ville. En suivant un corridor de l'hôtel, je passai devant une porte qui se trouvait justement ouverte. J'y jetai un coup d'œil et je pus constater que cette pièce était tout aussi sommairement meublée que la mienne. Près du mur était posée une selle avec une bride. Dans un coin, près de la fenêtre, était appuyé un fusil Kentucky. J'évoquai la silhouette de Old Death, mais ces objets pouvaient tout aussi bien appartenir à quelque autre personne.

Une fois dehors, je me mis à dévaler la rue. J'allais tourner le coin, lorsque j'entendis quelqu'un arriver dans la rue que j'allais prendre.

– Nom d'un chien, s'écria l'homme, faites attention, monsieur, si vous ne voulez pas renverser les passants en courant comme un fou.

– Si vous appelez ma marche habituelle une course de fou, alors vous prenez une huître pour un vapeur du Mississipi, répondis-je en riant.

L'homme eut un mouvement de recul, me dévisagea et s'écria :

– Ma foi, mais c'est le greenhorn qui ne veut pas avouer qu'il est détective. Que venez-vous donc chercher à Matagorda ?

– En tout cas, pas vous, monsieur Old Death.

– Je vous crois volontiers. Vous me faites l'effet d'un homme qui ne trouve jamais ce qu'il cherche, mais qui trouve toujours ce qu'il ne cherche pas. Avez-vous une chambre ?

– Oui, chez « l'Oncle Sam ».

– Parfait. J'y ai monté, moi aussi, mon wigwam.

– Sans doute dans la chambre où j'ai remarqué un harnachement et un fusil, au premier étage ?

– C'est cela même. Il faut que je vous dise que je ne me sépare jamais de ces objets. On peut trouver partout un bon cheval, tandis qu'il n'en est pas de même d'une bonne selle. Mais venez donc, je vais vous conduire dans un cabaret où l'on boit une bière excellente. Par cette chaleur caniculaire, il n'est pas mauvais de se rafraîchir un peu.

Il me conduisit dans un petit établissement où nous nous trouvâmes les seuls clients. Je lui offris un cigare, mais il refusa. En revanche, il tira de sa poche une blague à chique. Il en prit un morceau qui aurait suffi pour cinq matelots, le porta à sa bouche et, avec un plaisir évident, en gonfla sa joue en disant :

– Maintenant, je vous écoute. Je voudrais bien savoir quel bon vent vous amène.

– Malheureusement, ce n'est pas un bon vent, mais un vent contraire.

– Vous n'aviez donc pas l'intention de venir ici ?

– Non, je me proposais de me rendre à Quintana. Mais comme je n'ai pas trouvé de bateau pour cette ville, je suis venu ici, car on m'a assuré que j'aurais plus de facilité pour trouver une correspondance. Par malheur, je suis obligé d'attendre deux journées entières.

– Ma situation est à peu près analogue, dit Old Death en riant. Je suis obligé d'attendre avant de pouvoir aller à Austun et de là remonter le Rio-Grande-del-Norte. Le temps est propice, il a plu, et le Colorado est en crue, ce qui le rend navigable jusqu'à Austun. La plus grande partie de l'année, ce fleuve est presque à sec.

– J’ai entendu dire que le voyage est très difficile à cause de l’état des eaux.

– En effet, mais, à une dizaine de kilomètres d’ici, la navigation ne rencontre plus aucune difficulté. J’avais donc décidé de prendre le bateau, mais je suis resté trop longtemps à me rafraîchir au cabaret, de sorte que, lorsque je suis arrivé au débarcadère, le bateau partait déjà. Il ne me restait qu’à ramener ma selle et à attendre jusqu’à demain matin le départ du prochain bateau.

– Ainsi donc, nous sommes logés à la même enseigne.

– C’est une façon de parler. Quant à moi, je ne poursuis personne et ça m’est à peu près égal d’arriver à destination aujourd’hui ou dans huit jours. Ce qui m’agace le plus dans cette histoire, ce sont les ricanements d’un sale type qui s’est moqué de moi à bord du bateau quand il m’a vu arriver en retard avec ma selle. Si je le retrouve, je lui administrerai une gifle bien plus vigoureuse que celle que je lui ai déjà administrée il y a quelques jours...

– Alors vous vous battez souvent ?

– Non, d’habitude, je suis tout ce qu’il y a de plus pacifique. Pourtant, à bord du *Delphin*, il y avait un gaillard qui ricanait toutes les fois qu’il me voyait. Je lui demandai ce qui lui procurait une si grande joie, et, quand il me répondit que c’était ma vilaine tête, je l’envoyai s’asseoir avec un swing bien appliqué. Il s’est relevé et a braqué son revolver sur moi, mais le capitaine du bateau est intervenu et est parvenu à le calmer. Évidemment, il me gardait rancune et était bien content de me voir rater mon bateau. C’est une vraie fripouille et je plains vivement son compagnon de voyage, qui a l’air d’un gentleman. Malheureusement, il est toujours taciturne et triste, on dirait qu’il a perdu quelque chose.

J’écoutais avec attention.

– Vous dites que son compagnon n'a pas l'air tout à fait normal. N'auriez-vous pas entendu son nom, par hasard ?

– Le capitaine l'appelait Mr. Ohlert.

Ce nom, jeté d'une façon si inattendue, me fit l'effet d'un coup de matraque en pleine figure. Je lui demandai hâtivement :

– Et son compagnon ?

– Il s'appelle Clinton, si je me rappelle bien.

– Est-ce possible ? m'écriai-je en sursautant sur mon siège. Vraiment, ces deux-là ont fait voyage avec vous ?

Il me dévisagea, stupéfait.

– Vous êtes fou ? Qu'avez-vous ? Ces deux hommes vous intéressent beaucoup ?

– Oui, beaucoup, c'est eux que je recherche.

À nouveau il eut ce sourire amical que je devais si souvent voir passer sur son visage par la suite.

– Tiens, dit-il, vous avouez donc que vous cherchez deux hommes. Décidément, vous n'êtes qu'un greenhorn. Vous vous êtes mis par votre faute dans de mauvais draps.

– Comment cela ?

– Parce que vous n'avez pas été assez franc avec moi à La Nouvelle-Orléans.

– Comment aurais-je pu deviner que vous alliez tomber par hasard sur ces hommes-là ? D'ailleurs, ils n'avaient pas l'intention d'aller à Matagorda, mais à Quintana.

– C'est ce qu'ils ont dit, mais, en vérité, ils n'ont même pas débarqué dans cette ville. Si vous voulez faire preuve

d'intelligence, vous me raconterez tout de suite l'affaire. Peut-être pourrais-je vous aider en quelque chose.

L'amour-propre me poussait à garder le silence, mais la raison l'emporta. Je commençai à lui faire le récit de l'aventure et sortis de ma poche les deux photographies que je lui montrai.

– Regardez bien ces deux photos. Reconnaissez-vous ces personnes ?

– Je pense bien, ce sont les mêmes, dit-il après y avoir jeté un coup d'œil. Il n'y a pas d'erreur possible.

– Et vous êtes sûr qu'ils se sont rendus à Austun ? Ne se proposaient-ils pas de débarquer en cours de route ?

– Non, Ohlert a dit au capitaine du vapeur qu'ils se rendaient à Austun. En tout cas, il faut patienter jusqu'à demain matin, car, avant, il n'y a pas de bateau. Nous arriverons après-demain à destination.

– Oh ! comme c'est long !

– Vous oubliez que, eux aussi, à cause des basses eaux, auront du retard. Il est possible que le bateau soit obligé de s'arrêter en route et cela fait perdre toujours quelques heures.

– Si seulement nous savions quelles sont les véritables intentions de Gibson et où il veut entraîner le jeune Ohlert.

– Évidemment, c'est encore une énigme, mais il a sans doute des intentions très précises. Les sommes qu'il a touchées constituent une belle fortune, son intérêt serait de s'en emparer et de laisser tomber Ohlert. S'il ne l'a pas fait jusqu'ici, c'est qu'il compte encore exploiter le jeune homme. Toute cette affaire m'intéresse énormément et, comme pour le moment, notre route se trouve être la même, je me mets à votre disposition. Vous pouvez compter sur moi.

– J’accepte votre offre avec enthousiasme. Je ne doute pas que votre concours puisse m’être très précieux.

Une vigoureuse poignée de main scella notre accord et nous vidâmes nos verres. Pourquoi ne m’étais-je pas confié plus tôt à cet homme ?

À peine avions-nous rempli à nouveau nos verres qu’un vacarme épouvantable nous parvint du dehors. Nous pouvions distinguer des hurlements humains et des aboiements de chien. Tout à coup la porte s’ouvrit violemment et six hommes firent irruption dans la salle, tous visiblement saouls. Ils avaient des allures grossières et étaient vêtus comme dans le Sud. Leurs armes étaient splendides : chacun d’eux avait un fusil, un couteau, un revolver ou un pistolet, des matraques de négriers, et conduisait un chien en laisse. Ces animaux étaient énormes et appartenaient à cette race spéciale employée dans les États du Sud pour rattraper les nègres fuyards et qu’on appelait « chasseurs d’hommes ».

Les nouveaux venus nous dévisagèrent, sans nous saluer, d’un air insolent, puis s’affalèrent sur les chaises qui gémirent sous leur poids. Ils posèrent leurs pieds sur la table, et se mirent à claquer des talons. C’était leur façon de faire comprendre au patron qu’ils avaient soif.

– Eh ! bonhomme, vous avez de la bière, de la bière d’Europe ?

Le patron effrayé acquiesça.

– Tant mieux. Toi aussi tu viens d’Europe ?

– Non.

– Tu as de la chance. Nous voulons boire de la bière étrangère, mais nous ne voulons pas de ces étrangers abolitionnistes qui veulent supprimer notre métier.

Le patron se hâta de servir ces clients. Je me retournai précautionneusement pour mieux observer l'homme qui parlait. Mon coup d'œil n'échappa pas à son attention. Je suis persuadé que mon regard n'avait rien de désobligeant, mais il paraît que l'homme ne cherchait que l'occasion d'une querelle.

– Qu'as-tu à me fixer ainsi ? Ce n'est peut-être pas vrai, ce que je dis ?

Je détournai la tête sans répondre.

– Prenez garde, me chuchota Old Death, ce sont des voyous de la pire espèce. Les négriers congédiés par suite de la suppression de l'esclavage sont des éléments très dangereux. Il vaut mieux ne pas les regarder. Videz votre verre et sortons.

Ce chuchotement eut le don de déplaire à l'homme. Il cria dans notre direction :

– Qu'est-ce que tu as à marmonner là-bas, vieux squelette ? Si tu as quelque chose à nous dire, ouvre un peu la bouche si tu ne veux pas qu'on te la fasse ouvrir de force.

Old Death porta son verre à ses lèvres, but sa bière et ne répondit rien. Les hommes furent servis et se mirent à boire. Le plus loquace, son verre plein à la main, continua à grogner :

– Voici deux gaillards qui ont l'air d'aimer ça, eh bien ! ils seront servis.

Et d'un geste il lança le contenu de son verre dans notre direction. Old Death, imperturbable, s'essuya le visage avec sa main, mais, pour ma part, je n'entendais pas accepter cette insulte sans plus de façon. Mon chapeau, mon col et ma veste dégouttaient, car j'avais reçu le liquide en pleine figure. Je me tournai donc et criai :

– Je vous prie, monsieur, de ne pas recommencer. Vous pouvez plaisanter si vous voulez entre vous, nous n'y voyons pas

d'inconvénient, mais pour ce qui est de nous, nous vous prions de nous laisser tranquilles.

– Tiens, tiens, et qu'arrivera-t-il si l'envie me prend de vous arroser encore une fois ?

– Vous le verrez bien.

– Vraiment ? Je suis bien curieux de le voir. Patron, de la bière !

Les autres riaient aux éclats, ce qui excita encore davantage le matamore. Il était clair qu'il n'hésiterait pas à recommencer son manège.

– Pour l'amour de Dieu, ne vous prenez pas de querelle avec ces types-là, me conseilla une fois de plus Old Death.

– Vous avez donc peur ? demandai-je.

– En voilà une idée ! Mais ils en viennent trop facilement aux armes, et tout le courage du monde ne vaut rien contre une balle. Et n'oubliez pas les chiens.

Les énergumènes avaient attaché leurs chiens aux pieds de la table. Pour ne pas être surpris par derrière, je quittai ma place et m'installai de façon à les voir de face.

– Regardez-le qui prend position, ricana le beau parleur de la bande. Il se tient sur ses gardes, mais, s'il fait le moindre geste, je lâche Pluton dessus. Ce cabot sait comment s'y prendre avec les hommes.

Il détacha le chien, gardant la laisse à la main. Le patron avec la bière se faisait toujours attendre. Nous avions le temps de laisser une pièce sur la table et de partir, mais l'idée de prendre la fuite devant ces individus méprisables ne me disait rien.

Je glissai ma main dans ma poche et m'emparai de mon revolver. La seule chose dont je doutais, c'était de pouvoir maîtri-

ser le chien. Cependant j'avais déjà eu affaire à des bêtes dressées à la chasse à l'homme et je ne désespérais pas de venir finalement à bout du chien de mon adversaire.

À ce moment précis, le patron arriva avec la bière. Il posa les verres sur la table et, s'adressant d'un ton aimable à ses hôtes :

– Messieurs, votre visite m'honore, mais je vous prie instamment de bien vouloir laisser tranquilles les deux messieurs que voici. Ce sont aussi mes clients.

– Fripouille ! hurla l'un des négriers. Tu veux nous faire la morale ? Attends, je vais refroidir ton zèle.

Et le contenu de deux ou trois verres aspergea le cabaretier, si bien qu'il ne trouva rien d'autre à faire que de battre en retraite.

– Et maintenant, au tour du vantard ! cria l'homme. Il n'y échappera pas.

La laisse toujours dans sa main gauche, il saisit un verre de sa main droite et lança la boisson sur moi. Je me retirai à temps pour ne pas être éclaboussé. Puis je levai le poing et me ruai sur lui. Mais il se précipita à ma rencontre.

– Pluton, *go on !* cria-t-il en me désignant de la main et en lâchant le chien.

Je reculai jusqu'au mur, mais la bête, d'un bond de tigre, fut près de moi. Cinq pas à peine nous séparaient. Elle franchit cet espace en un clin d'œil. Elle était sûre de me saisir à la gorge avec ses crocs, mais, au moment décisif, je me dérobai et sa gueule heurta le mur. Son bond était si violent que le choc qui s'ensuivit l'étourdit presque. Elle s'écroula sur le sol. Avec la vitesse d'un éclair je me retrouvai derrière le chien et frappai sa tête contre le mur si fort que son crâne se brisa.

Un tapage indescriptible éclata dans la salle. Les chiens se mirent à aboyer et à secouer la table où ils étaient attachés. Les hommes juraient et le propriétaire du chien mort voulut se ruer sur moi. Mais Old Death s'était levé et, braquant ses deux revolvers sur la bande, il s'écria :

– Halte ! En voilà assez, mes garçons ! Un pas de plus et je tire. Sachez que je suis Old Death, j'espère que vous avez entendu parler de moi. Et mon jeune ami a aussi peu peur de vous que moi-même. Rasseyez-vous et buvez votre bière tranquillement. Si je vous vois faire un geste pour prendre vos armes, je fais feu.

Ce dernier avertissement s'adressait à l'un des négriers qui esquissait un geste vers sa poche, sans doute pour en retirer un revolver. Moi aussi j'avais tiré le mien. À nous deux, nous avions dix-huit balles à tirer. Avant qu'il ait eu le temps de saisir une arme, chacun de ces négriers aurait été touché. Old Death était complètement transformé. Sa silhouette courbée s'était redressée. Ses yeux brillaient et tout son visage exprimait une énergie et un sang-froid contre lesquels toute résistance devait se briser. Les hommes qui, il y a un moment encore, se montraient si insolents, perdirent leur assurance. Ils grognèrent quelque chose, mais s'assirent, et le propriétaire du chien tué lui-même n'osa pas s'approcher de sa bête, car il lui aurait fallu passer près de moi.

Nous étions encore debout, le revolver à la main, lorsqu'un nouveau client pénétra dans le cabaret. C'était un Indien.

Il portait une veste de chasseur blanche, ornée de broderies rouges à la mode indienne. Sa culotte était faite de même tissu et les coutures étaient ornées de franges en cheveux de scalpes. Tout le vêtement était d'une blancheur immaculée. Ses pieds étroits étaient chaussés de mocassins brodés de perles et garnis de touffes de soie de porc. Suspendus au cou, il portait un sachet à remèdes, un calumet de paix et une triple chaîne de griffes d'ours gris, l'animal le plus redoutable des montagnes

Rocheuses. Autour de sa taille, il portait une large ceinture où étaient passés plusieurs couteaux et deux revolvers. Dans la main droite, il tenait un fusil à double canon dont la crosse était richement ornée de clous d'argent. Il était nu-tête. Sa longue et épaisse chevelure était disposée en casque et tressée avec une peau de serpent. Aucune plume d'aigle, aucun signe distinctif n'ornait sa tête et, pourtant, un coup d'œil suffisait pour se rendre compte que c'était un chef, un illustre guerrier. Le profil de son visage viril et grave était presque romain ; les pommettes saillaient à peine, le visage était complètement imberbe et son teint mat avait une nuance brun clair avec un léger reflet bronzé. En un mot, c'était Winnetou, le chef des Apaches, mon frère de sang.

L'espace d'une seconde, il resta sur le pas de la porte. Il parcourut l'assistance d'un regard scrutateur de ses yeux noirs ; puis il vint s'asseoir non loin de nous et aussi à l'écart que possible de la bande.

J'allais déjà faire un pas vers lui et manifester ma joie de cette rencontre, mais Winnetou, qui n'avait pourtant pas manqué de me voir, ne fit aucune attention à moi. Il devait avoir ses raisons pour agir ainsi. Je me rassis donc en m'efforçant de feindre une indifférence totale.

Selon toute apparence, Winnetou avait compris la situation. Ses yeux exprimaient le mépris en se posant pour la deuxième fois sur nos adversaires. Quand il nous vit nous asseoir et cacher nos revolvers, un sourire de satisfaction éclaira son visage.

Son entrée fit tomber un silence profond dans l'assistance. Le patron, qui en conclut que le danger était passé, montra sa tête par l'entrebâillement de la porte et examina son nouveau client.

– Apportez-moi de la bière, de la bière d'Europe, dit l'Indien d'une voix sonore, en un anglais aisé et choisi.

Les vauriens ne purent dissimuler leur étonnement. Ils rapprochèrent leurs têtes et commencèrent à chuchoter. La façon dont ils dévisageaient l'Indien prouvait qu'ils ne disaient pas précisément du bien de lui.

Winnetou, à qui on avait apporté sa bière, leva son verre contre le jour et l'examina d'un œil de connaisseur.

– *Well !* dit-il en se tournant vers le patron et en claquant la langue. Votre bière est excellente. Le Grand Manitou des Blancs leur a appris beaucoup de choses et, entre autres, le brassage de la bière, ce qui n'est pas à dédaigner.

– Est-ce possible que ce soit un vrai Indien ? dis-je à Old Death en faisant semblant de ne pas le connaître.

– Bien sûr, et quel Indien ! fit le vieux en baissant la voix.

– Vous le connaissez ? Vous l'avez déjà rencontré ?

– Non, c'est la première fois que je le vois, mais sa taille, sa tenue, son âge et ses armes me permettent de l'identifier. C'est le plus fameux fusil indien et sa balle ne rate jamais le but. Vous avez la chance de voir devant vous le célèbre Indien Winnetou, chef des Apaches. C'est le personnage le plus populaire de sa race. Son nom résonne dans les palais, dans les huttes et autour des feux de camp. Sage, équitable, probe, fidèle, fier et courageux jusqu'à la témérité, maître dans le maniement de toute arme, c'est un ami et protecteur des faibles, qu'il s'agisse de Peaux-Rouges ou de Blancs. Il est connu dans tous les États-Unis et même au delà comme le plus admirable des héros de l'Ouest.

– Mais où a-t-il si bien appris l'anglais et d'où lui viennent ses manières de gentleman ?

– Il vient souvent dans l'Est. Mais on raconte aussi qu'un savant européen, s'étant beaucoup attaché à Winnetou pendant sa captivité chez les Apaches, décida de rester au milieu de sa

tribu pour inculquer aux Indiens l'amour de la paix. Il devint en quelque sorte le guide spirituel du jeune chef, mais, ne pouvant faire triompher ses principes philosophiques, il se démoralisa lui-même peu à peu.

Tout cela était dit d'une voix à peine perceptible, de sorte que j'avais moi-même de la peine à distinguer les paroles. Pourtant l'Indien, assis à environ cinq mètres de nous, se tourna vers mon ami :

– Old Death fait erreur. Le savant est venu de bon gré vers les Apaches et a été reçu très cordialement. Il est devenu le maître de Winnetou et lui a appris à distinguer la bonté de la méchanceté et la vérité du mensonge. Il ne s'est jamais démoralisé et, jusqu'à la fin de ses jours, il vécut entouré de la vénération de mes frères. À sa mort, on lui éleva une pierre tombale et les chênes de la vie furent plantés sur sa tombe. Il est passé dans les savanes éternellement vertes où les esprits des défunts ne s'entredéchirent pas et jouissent de la félicité sans borne auprès du Grand Manitou. C'est là que Winnetou le reverra et pourra oublier toute la haine dont il est témoin ici-bas.

Old Death était heureux d'avoir été reconnu par l'Indien. C'est tout rayonnant de joie qu'il lui demanda :

– Vous me connaissez donc, sir ?

– Je ne vous ai jamais vu et pourtant je vous ai reconnu dès que je suis entré. Votre nom est célèbre jusqu'à Las Animas.

Aucun trait de son visage n'avait bougé tandis qu'il parlait. Il se plongea à nouveau dans ses pensées ; seules ses oreilles remuaient de temps en temps, comme s'il faisait un effort pour entendre.

Les chasseurs d'esclaves continuaient à chuchoter et se dévisageaient d'un air interrogateur. Enfin, ils semblèrent avoir pris une décision. Ils ne connaissaient pas l'Indien et ses paroles n'avaient pu les éclairer sur son identité. Ils voulurent compen-

ser la défaite qu'ils venaient de subir en manifestant leur dédain pour la race des Peaux-Rouges. Ils ne soupçonnaient même pas que Old Death et moi serions prêts à prendre la défense de l'Indien, persuadés sans doute que nous assisterions tranquillement à l'humiliation d'un innocent. L'un d'eux se leva – c'était celui qui m'avait insulté – et avança lentement, d'un air provocant, dans la direction de l'Indien. Je tirai aussitôt mon revolver de ma poche et le posai sur la table à ma portée.

– C'est inutile, me dit Old Death à voix basse, un homme comme Winnetou saura tenir en respect cette racaille.

Le voyou vint se planter, les jambes écartées, devant l'Apache et posa ses mains sur ses hanches.

– Que viens-tu chercher à Matagorda, espèce de macaque ? dit-il. Nous n'avons pas besoin de sauvages dans notre société.

Winnetou ne daigna même pas répondre par un regard ; il porta son verre à sa bouche, avala une gorgée de bière et, en claquant la langue, déposa le verre sur la table.

– Tu n'as donc pas entendu, sale Peau-Rouge ? Je veux savoir pourquoi tu viens fourrer ton nez ici. Certainement pour faire le mouchard. Les Peaux-Rouges sont du côté de ce fripon de Juarez, dont la peau est aussi rouge que la tienne. Mais nous autres, nous sommes pour l'empereur Max et nous ferons l'affaire de tout Indien qui se mettra en travers de notre chemin. Si tu ne cries pas en chœur avec nous : « Vive l'empereur Max ! » nous te passerons la corde au cou.

L'Apache ne répondait toujours pas. Les muscles de son visage étaient parfaitement immobiles.

– Tu ne comprends donc pas, chien maudit ? Je veux avoir une réponse ! hurla l'autre au comble de la rage, en posant son poing sur l'épaule de Winnetou.

La silhouette élancée de l'Indien se dressa alors de toute sa hauteur.

– Arrière ! cria-t-il d'un ton impératif. Je ne tolère pas qu'un coyote me touche !

Le coyote est le nom d'un loup de la prairie, la bête la plus méprisée dans le pays. Dans le langage des Indiens, ce terme est l'insulte qu'on emploie pour marquer le plus profond mépris.

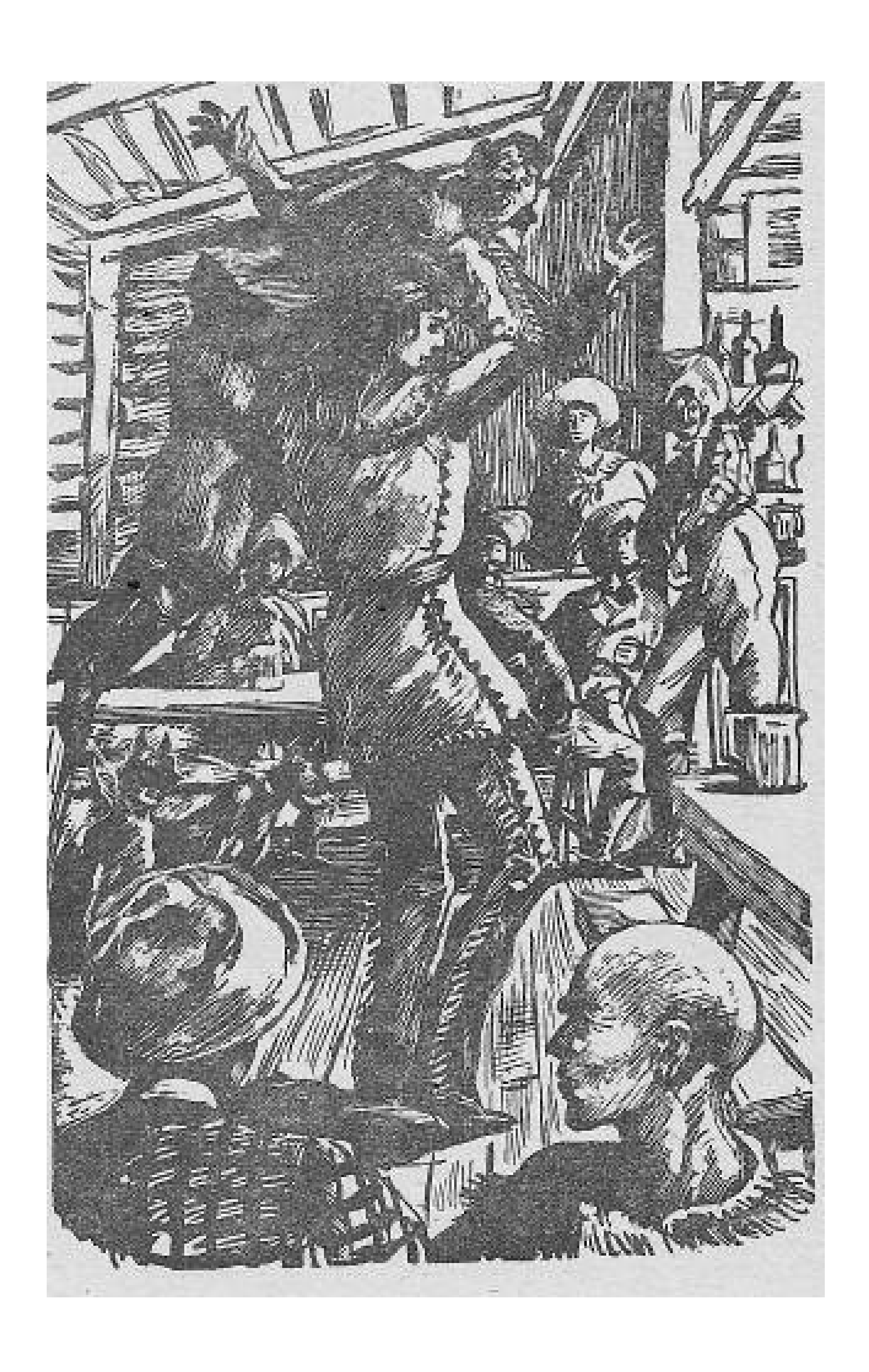
– Moi, un coyote ! s'écria l'énergumène. Tu paieras cher ton insolence !

Ce disant, il tira son revolver. Une chose inattendue se produisit alors. L'Apache, d'un geste, lui fit lâcher l'arme, le saisit par la taille, le souleva en l'air et le lança contre la fenêtre, dont les carreaux se brisèrent en mille morceaux, tandis que l'homme allait s'effondrer dehors.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Le fracas des vitres brisées, l'aboiement des chiens, les clameurs de la bande produisirent un vacarme indescriptible, dominé bientôt par la voix de Winnetou. Il se dirigea vers les négriers, désigna de la main la fenêtre et dit :

– S'il y en a un parmi vous qui ait envie de faire cette petite promenade, il n'a qu'à le dire.

Il s'était approché un peu trop de l'un des chiens. La bête essaya de se ruer sur lui, mais reçut un tel coup de pied qu'elle se réfugia sous la table en gémissant. Les autres chasseurs d'esclaves préférèrent se tenir cois. Winnetou n'avait aucune arme dans la main, mais sa personne suffisait à en imposer à tous. Personne ne lui répondit. L'Indien ressemblait à ce moment à un dompteur qui, entré dans la cage à fauves, tient en respect les bêtes redoutables par la seule force de son regard.



Tout à coup, la porte s'ouvrit et l'homme qui avait été lancé par la fenêtre rentra dans la salle. Son visage avait été blessé par les débris de verre. Il avait tiré son couteau et s'élançait maintenant en poussant des cris de rage dans la direction de Winnetou. Celui-ci fit un mouvement de côté et empoigna la main armée du couteau. Puis il saisit à nouveau l'homme par la taille, le souleva et le lança contre le sol, où le drôle s'effondra sans connaissance. Aucun de ses compagnons ne fit mine de venir à son secours et d'affronter le vainqueur. Ce dernier, comme si de rien n'était, alla vider son bock. Puis il appela le patron qui s'était caché dans l'arrière-boutique, sortit une bourse de cuir de sa ceinture et lui remit un petit morceau de métal jaune.

– Ce sera pour votre bière et pour votre fenêtre, patron. Voyez-vous, les « sauvages » paient ce qu'ils doivent. J'espère que les civilisés vous paieront aussi bien. Ils ne veulent pas de la compagnie d'un Peau-Rouge. Mais, si Winnetou, le chef des Apaches, s'en va, ce n'est pas parce qu'il les craint, mais seulement parce qu'il a reconnu que le cœur de ces hommes est aussi pâle que leur peau. Il ne peut se plaire dans leur société.

Il prit son fusil et sortit du café sans même nous regarder. Après son départ, les bandits commencèrent à s'agiter de nouveau. Mais la curiosité l'emportait maintenant chez eux sur la colère et le désir de venger leur compagnon. Ils demandèrent au patron ce que l'Apache lui avait laissé.

– Un « nugget », répondit-il en leur montrant un morceau d'or de la grosseur d'une noisette. Ça vaut au moins douze dollars. Je crois que sa bourse en était pleine.

Les autres manifestèrent leur indignation de savoir qu'un Peau-Rouge était en possession d'une telle quantité d'or. Le morceau de métal jaune passait de main en main et chacun donnait son appréciation. Nous saisîmes l'occasion pour régler notre consommation et sortir à notre tour.

– Eh bien ! que dites-vous de cet Apache ? me demanda Old Death une fois que nous fûmes dehors. Croyez-vous qu'il y ait deux Indiens pareils dans tout le pays ? En face de lui, les coquins avaient l'air de moineaux devant un faucon. Dommage qu'on l'ait perdu de vue, je ne serais pas mécontent de savoir pourquoi il se trouve ici. Pensez-vous qu'il loge quelque part en dehors de la ville ou qu'il soit descendu dans un hôtel d'ici ? En tout cas, il doit avoir avec lui son cheval, car un Apache sans cheval est une chose inconcevable. Mais, à propos de votre petite altercation, vous ne vous êtes pas mal comporté du tout. Je vous ai conseillé de vous tenir tranquille parce qu'il faut éviter d'avoir maille à partir avec ces gredins, mais la façon dont vous vous êtes débarrassé de ce chien me donne à penser que vous ne resterez pas longtemps un greenhorn. Nous voilà arrivés. Voulez-vous entrer à l'hôtel ? Quant à moi, je n'y tiens pas. Un vieux trappeur de mon espèce n'aime pas à s'enfermer entre quatre murs et préfère toujours le plein air. Venez faire un petit tour dans ce beau Matagorda. C'est la seule façon de tuer le temps. À moins que vous n'ayez envie de faire une partie.

– Non, je ne suis pas joueur et je n'ai pas l'intention de le devenir.

– C'est tout à votre honneur, jeune homme, mais, ici, le jeu est de règle et, au Mexique, c'est encore pire. Là-bas, tout le monde joue, hommes et femmes, chats et souris. Mais jouissons plutôt de cette belle promenade ! Ensuite, nous allons nous restaurer et irons nous coucher. Dans ce pays, on ne sait jamais si le lendemain on aura la possibilité de dormir tranquillement.

– J'espère que nous n'en sommes pas encore là.

– Il ne faut pas oublier que nous nous trouvons au Texas, où la situation est loin d'être calme. Maintenant, par exemple, nous nous proposons de nous rendre à Autun. Mais rien ne nous garantit que nous pourrons faire ce voyage. Les événements du Mexique se répercutent au delà du Rio-Grande. Si

Gibson décide d'interrompre son voyage à cause des troubles et de s'arrêter en cours de route, il nous faudra en faire autant.

– Mais comment saurons-nous s'il a débarqué ?

– Nous nous renseignerons. Nous avons un quart d'heure d'arrêt dans chaque port et c'est suffisant pour recueillir nos informations. Nous devons donc nous tenir prêts à débarquer dans un endroit où il n'y ait pas même d'hôtel ni de cabaret.

– Mais que ferai-je alors de ma malle ?

Ma question le fit rire.

– Une malle ! s'écria-t-il. Emporter une malle en voyage comme le ferait ma grand'mère ! Aucun homme raisonnable ne s'embarrasse aujourd'hui d'un bagage aussi encombrant. Si je voulais trimbaler avec moi tout ce dont j'ai besoin en voyage, je n'irais pas loin. N'emportez avec vous que le strict minimum. Vous achèterez au besoin en route ce qui vous sera nécessaire. Et qu'avez-vous donc dans votre malle ?

– Des costumes, du linge, des objets de toilette, des accessoires pour me déguiser, etc.

– Tout ça, c'est très beau, mais vous pouvez vous en passer parfaitement. Le Texas n'est ni un boudoir, ni une loge de théâtre où il faut faire de l'élégance. Il n'est pas impossible que dans trois jours vos beaux costumes soient en loques et que votre haut de forme à la mode tienne plus d'un accordéon que d'un couvre-chef. Savez-vous seulement de quel côté se tournera Gibson ? Car il ne peut avoir l'intention de rester au Texas ; il veut disparaître et doit se disposer à passer la frontière. Puisqu'il est venu ici, il ne fait pas de doute qu'il ait jeté son dévolu sur le Mexique. À la faveur du chaos qui règne dans ce pays, il peut passer plus facilement inaperçu et aucun homme, aucune police ne se chargera de vous le livrer.

– Vous avez peut-être raison. Je pense cependant que, si vraiment il voulait aller au Mexique, il se serait dirigé directement vers un port mexicain.

– Allons donc ! Il a dû quitter La Nouvelle-Orléans si précipitamment qu'il a pris le premier bateau qui s'offrait. D'autre part, les ports mexicains sont entre les mains des Français et peut-être ne tient-il pas à rencontrer des Français. Bref, il n'a pas le choix. Il ne tient pas à aller dans les grandes villes pour se faire voir, ce qui me fait penser qu'il évitera Austun et débarquera en cours de route. Il y a des chances pour qu'il se rende à cheval à travers un pays peu peuplé dans la direction du Rio-Grande. Voulez-vous l'y suivre avec votre malle, votre chapeau haut de forme et vos complets dernier cri ? Si telle est votre intention, voilà une chasse où je vais bien m'amuser ! Ah ! Ah ! Ah !

Je dus lui donner raison, mais je lui laissai entendre que je n'aimais pas qu'on se moquât de ma tenue. Il me donna une tape sur l'épaule en riant.

– Laissez-moi toujours vous donner un bon conseil. Renoncez à cette mise peu pratique. Allez voir un marchand d'habits, vendez-lui toutes vos défroques et procurez-vous quelque chose de plus approprié aux besoins de l'heure. Il vous faut un costume de trappeur à toute épreuve. J'espère qu'on ne vous a pas laissé partir sans argent...

J'acquiesçai de la tête.

– Eh bien ! tout est pour le mieux. Vous savez sans doute monter à cheval et tirer ?

Je fis signe que oui.

– Il vous faut un cheval, mais ici vous n'en trouverez pas de bon. Sur la côte, les montures sont chères et mauvaises. Dans les terres, vous en trouverez d'excellentes, mais, par contre, c'est ici qu'il faut vous procurer une selle.

– Grand Dieu, vous voulez que je me balade comme vous, avec une selle, sur le dos ?

– Pourquoi pas ? Vous croyez que ça diminuera votre prestige ? Pour moi, je m'en moque. Si le cœur m'en dit, je traîne une armoire à glace avec moi jusque dans la prairie ou dans la forêt vierge et, si quelqu'un trouve cela drôle, je lui fais voir trente-six chandelles. C'est seulement quand on commet une sottise ou une injustice qu'il faut avoir honte. Supposons que Gibson et William Ohlert aient débarqué quelque part et soient partis à cheval. Vous avez dans ce cas intérêt à avoir une selle toute prête. D'ailleurs, vous ferez ce que vous voudrez. Mais je vous prie de vous décider rapidement.

Sans attendre ma décision, il me saisit le bras et m'indiqua un magasin dont l'enseigne annonçait en gros caractères : *Store for all things*. Il m'entraîna vers l'entrée et me fit pénétrer d'une bourrade, de sorte que je me heurtai contre un tonneau de harengs, puis il s'engagea à ma suite.

L'enseigne ne mentait pas. L'énorme boutique contenait les marchandises les plus diverses, y compris des selles et des armes.

La scène qui suivit ne manquait pas de pittoresque. J'avais l'air d'un écolier que son père a conduit dans une baraque foraine et qui, bien que brûlant d'envie pour beaucoup d'objets, doit se contenter de ce que son père lui choisit. Comme première condition, Old Death exigea que le marchand me rachetât mon complet et tout le contenu de ma malle. L'homme ne se fit pas prier et envoya son commis chercher mon bagage. Mes effets furent estimés et ce n'est qu'alors que Old Death commença son choix. Je reçus un pantalon de cuir noir, des bottes à éperons, une chemise de laine rouge, une veste de même couleur munie de nombreuses poches, un cache-col de laine noire, un manteau de chasse en peau de cerf, une ceinture large de deux mains creuse à l'intérieur, une cartouchière, une blague à tabac, une pipe, une boussole et beaucoup d'autres objets du même

genre. En outre, il me fit acheter des molletières au lieu de bas, un énorme sombrero, une couverture de laine avec un trou au milieu pour passer la tête, un lasso, un couteau, une selle avec des poches, un harnais.

Old Death, qui n'était pas partisan des innovations, demanda à voir ce qu'il y avait de plus vieux comme armes. Après les avoir examinées d'un air expert, il prit un fusil, sortit du magasin et visa un ornement du pignon. La balle alla se placer à l'endroit voulu.

– *Well !* dit-il. Ça ira. Je parierais que ce fusil s'est trouvé en de bonnes mains et il vaut mieux à lui seul que tout ce bric-à-brac que vous appelez fusils modernes.

Après avoir acheté les autres objets dont j'avais besoin, tels que des mouchoirs, que Old Death jugeait naturellement tout à fait superflus, je passai dans la pièce voisine pour troquer mon costume contre mon accoutrement de trappeur. Lorsque je revins dans la boutique, le vieux m'examina, visiblement satisfait.

Je gardai au fond de moi-même l'espoir qu'il s'offrirait à porter ma selle, mais l'idée ne lui en vint même pas à l'esprit. Il me la mit sur le dos et me poussa dehors.

– Enfin, gronda-t-il une fois dans la rue, voyez vous-même, est-ce qu'il y a de quoi avoir honte ? Tout homme qui a un peu de jugeote vous prendra pour un gentleman très raisonnable et, pour ce qui est des autres, vous n'avez qu'à vous en moquer.

Il ne me restait qu'à me rendre et à traîner docilement mon joug jusqu'à l'hôtel, tandis que mon compagnon avançait fièrement à mes côtés, jubilant de me voir ainsi transformé.

Dès que nous fûmes arrivés à l'hôtel, Old Death alla se coucher et je me mis à la recherche de Winnetou. On imagine la joie que m'avait causée cette rencontre imprévue. Il m'avait fallu faire un effort surhumain pour ne pas lui sauter au cou. Qu'était-il venu faire à Matagorda ? Pourquoi avait-il fait sem-

blant de ne pas me connaître ? Quels mobiles le poussaient à agir ainsi ?

Mais je ne doutais pas qu'il désirait me parler ; quant à moi, je brûlais du désir de le revoir. Sans doute m'attendait-il quelque part. Comme je le connaissais bien, je n'eus pas grand-peine à deviner où le trouver. Il nous avait sans doute observés et, nous voyant entrer à l'hôtel, il avait dû s'arrêter à proximité. Je contournai la maison, derrière laquelle se trouvaient des champs. Je ne m'étais pas trompé. Je l'aperçus à quelques centaines de pas de moi, appuyé contre un arbre. En me voyant, il quitta son poste et se dirigea vers le bois proche. Je le suivis. Sous les arbres où il m'attendait, j'aperçus son visage rayonnant de joie.

– Charles, mon ami, mon frère ! Quelle joie pour mon cœur de te revoir d'une manière si inattendue ! C'est ainsi que se réjouit le ciel du matin quand, après la nuit, le soleil surgit.

Il me serra contre sa poitrine et m'embrassa.

– Le ciel du matin sait que le soleil surgira, répondis-je, mais nous, nous ne pouvions nous douter que nous allions nous revoir. Que, je suis heureux d'entendre à nouveau ta voix !

– Qu'est-ce qui a conduit tes pas dans cette ville ? As-tu affaire ici ou bien n'as-tu débarqué à Matagorda que pour te rendre d'ici au Rio-Pecos ?

– On m'a confié une tâche qui m'oblige à passer par ici.

– Mon frère blanc peut-il me dire en quoi consiste cette tâche ? Veut-il bien me raconter tout ce qui lui est arrivé depuis que nous nous sommes séparés à la Red River ?

Il m'entraîna plus profondément dans la forêt. La main dans sa main, assis près de lui, je lui contai mes aventures. Lorsque j'eus terminé, il hocha la tête et dit :

– Nous avons pris le chemin du cheval de feu pour que tu puisses recevoir ton argent et voilà que l'adversité t'a ravi toute ta fortune. Si tu voulais rester chez les Apaches qui t'aiment, tu n'aurais jamais besoin d'argent. Tu as très bien fait de ne pas aller à Saint-Louis pour m'attendre chez Mr. Henry, car je n'y serais pas allé.

– Mon frère a-t-il pu rattraper Sander le meurtrier ?

– Non, le Mauvais Esprit l'a protégé et le Grand Manitou a permis qu'il m'échappât. Il est parti dans les États du Sud et j'ai perdu sa piste. Mais, la prochaine fois ; je ne le manquerai pas. Je ne retournerai pas au Rio-Pecos sans l'avoir puni. Nos guerriers ont pleuré tout l'hiver la mort d'Intchou-Tchouna et de ma sœur. J'ai dû ensuite faire une longue tournée poux aller voir toutes les tribus des Apaches et les dissuader d'agir trop hâtivement, car ils voulaient aller au Mexique et prendre part aux luttes qui s'y livrent. Mon frère a-t-il entendu parler de Juarez, le Président Rouge ?

– Bien sûr.

– Et à qui donnes-tu raison, de lui ou de Napoléon ?

– Bien que Français, je suis obligé de reconnaître que c'est Juarez qui a raison, car il défend son pays.

– Mon frère pense comme moi. Qu'il ne me demande pas ce que je fais à Matagorda. Je suis obligé de le lui taire, car j'ai promis de garder le secret à Juarez que j'ai rencontré à El-Paso-del-Norte. Et toi, as-tu l'intention de suivre les deux Visages-Pâles ?

– C'est mon devoir. Je serais heureux si tu pouvais m'accompagner. N'est-ce pas possible ?

– Non. J'ai une mission à remplir, qui est tout aussi importante que la tienne. Aujourd'hui, je suis ici, mais, demain, je

prends le bateau pour La Grange, d'où je me rendrai, par le Fort Inge, à Rio-Grande-del-Norte.

– Dans ce cas, nous prenons le même bateau et ferons route ensemble ; mais j'ignore pendant combien de temps. Nous nous retrouverons donc demain.

– Non.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je ne veux pas mêler mon frère à cette affaire. C'est pour cela que j'ai fait semblant, tout à l'heure, de ne pas le reconnaître. Et aussi à cause de Old Death.

– Je ne comprends pas.

– Sait-il que tu es Old Shatterhand ?

– Non, nous n'avons pas parlé de cela.

– Pourtant, il doit bien connaître ce nom. Tu vis maintenant dans l'Est et tu ne sais pas combien le nom de Old Shatterhand est devenu célèbre dans l'Ouest. Old Death n'a pu manquer d'en entendre parler. Pourtant, il semble te prendre pour un greenhorn.

– En effet.

– Il sera bien étonné d'apprendre l'identité de ce greenhorn. Je crois préférable de ne pas le détromper tout de suite. Eh bien ! nous aurons peut-être encore l'occasion d'en parler sur le bateau. Une fois que tu auras découvert Ohlert et son ravisseur, nous pourrons rester ensemble plus longtemps, car tu viendras me rejoindre, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

– Maintenant, il faut nous séparer, Charles, les Visages-Pâles m'attendent.

Je me levai et, désireux de respecter son secret, je pris congé de lui, espérant que notre séparation ne serait pas de longue durée.

Le lendemain matin, nous louâmes deux mulets pour nous rendre jusqu'au bateau. Les bêtes furent chargées de nos selles, ce qui me dispensa heureusement de me montrer encore une fois porteur de cet étrange bagage. Le vapeur avait déjà embarqué de nombreux passagers. Lorsque, chargés de nos selles, nous passâmes sur la passerelle, une voix nous cria :

– Regardez donc ! Voilà deux bipèdes harnachés comme des mulets ! A-t-on déjà vu chose pareille ? Faites de la place, messieurs, car le bétail ne doit pas se mêler aux gentlemen.

Nous reconnûmes la voix. Les meilleures places sur le pont, abritées par un toit vitré, étaient occupées par les voyous que nous avions eu l'occasion de rencontrer la veille. Celui qui criait le plus fort et qui semblait être le chef de la bande venait de nous recevoir par une nouvelle insulte. Je me tournai vers Old Death. Comme je le voyais accepter ces paroles avec indifférence, je fis moi-même semblant de ne pas les avoir entendues. Nous nous installâmes en face de la bande et plaçâmes nos selles sous la banquette.

Le vieux se mit à son aise, sortit son revolver et le posa à côté de lui. Je suivis son exemple. Les drôles commencèrent à tenir conciliabule et à ricaner, mais n'osèrent plus nous insulter à haute voix. Ils avaient toujours leurs chiens, moins un naturellement. Leur chef nous lançait de temps en temps des regards hostiles. Il boitait un peu, sans doute à la suite du voyage par la fenêtre que lui avait fait faire Winnetou et de la scène qui avait suivi. Des traces d'écorchures fraîches sillonnaient encore son visage.

Comme le deuxième coup de cloche retentissait, un nouveau passager apparut. C'était Winnetou. Il était arrivé sur un cheval harnaché à la mode indienne dont il ne sauta qu'une fois

à bord et qu'il conduisit à l'arrière du pont, où une sorte d'enclos était ménagé pour les montures des passagers. Puis il s'assit sans faire attention à personne. Les voyous ne le quittaient pas des yeux et cherchaient par tous les moyens à attirer son attention, mais en vain. Il s'appuyait sur la crosse de son fusil, parfaitement indifférent.

La cloche retentit pour la troisième fois. On attendit un instant encore pour voir si des passagers retardataires n'arrivaient pas, puis le vapeur se mit en marche.

Le voyage s'annonçait très bien. Un calme parfait régna sur le pont jusqu'à Wharton, où un passager descendit et où plusieurs nouveaux s'embarquèrent. Old Death s'absenta pour quelques minutes afin de se renseigner dans le port sur Gibson. On lui apprit qu'aucun voyageur correspondant au signalement qu'il fournissait n'y avait débarqué. À Colombus, ses recherches eurent le même résultat négatif. Nous prîmes donc de nouveaux billets jusqu'à La Grange. Pendant tout ce temps, Winnetou n'avait bougé de sa place que pour donner à manger et à boire à son cheval.

Les voyous semblaient avoir oublié leur colère et lançaient des brocards sur d'autres passagers, qui affectaient également de ne pas les voir.

À Colombus, la plupart des passagers descendirent et d'autres les remplacèrent, qui ne semblaient pas appartenir à la même espèce paisible que les précédents. Il y avait parmi eux une quinzaine d'ivrognes dont la mine ne présageait rien de bon, et qui furent accueillis avec d'autant plus de joie par la bande. Il semblait que les mauvais éléments allaient l'emporter sur le bateau. Ils bousculaient les passagers, occupaient les places sans se soucier d'autrui, bref faisaient tout pour montrer qu'ils se considéraient comme les maîtres de la situation. Le commandant les laissa d'abord faire, estimant préférable de ne pas avoir l'air de leur donner trop d'importance. Tant que ces

individus ne gênaient pas le voyage, il laissait aux passagers le soin de se défendre contre leurs attaques.

La bande des énergumènes était descendue au restaurant, où ne tarda pas à résonner un bruit de bouteilles cassées. Bientôt le garçon, un noir, monta et courut vers le commandant, tout en pleurs. Nous pûmes entendre qu'il se plaignait d'avoir été frappé à coups de matraque par les passagers.

Cette fois, le commandant prit un air soucieux. Après s'être assuré que tout allait bien sur le pont, il se dirigea vers le restaurant. En passant près de nous, il croisa le receveur et nous entendîmes leur conversation.

– Commandant, disait l'employé, cela ne peut pas continuer ainsi. Il faudrait débarquer l'Indien aussi vite que possible. Ces gens-là menacent de le pendre. Il paraît qu'il a attaqué l'un d'eux hier. En outre, il y a ici deux blancs, j'ignore lesquels, qu'ils se proposent de lyncher sous prétexte qu'ils ont assisté à la scène d'hier. Il paraît que ce sont des espions de Juarez.

– Diable, ça devient sérieux ! De qui peut-il bien s'agir ? se demanda le commandant à lui-même en jetant un regard circulaire.

– De nous, sir, dis-je en me levant et en allant à lui.

– Vous ? Si vous êtes des espions de Juarez, je veux bien avaler mon vapeur comme petit déjeuner ! dit-il en m'examinant.

– Je ne suis pas un espion et la politique ne m'intéresse pas.

– Je le crois volontiers, aussi ferai-je le nécessaire pour vous débarquer en toute sécurité dès que nous accosterons.

– Non, non, il nous faut absolument continuer notre route, nous n'avons pas de temps à perdre.

– Ça, c’est fâcheux, attendez un peu.

Il alla vers Winnetou et lui dit quelque chose. L’Apache secoua la tête et se détourna. Le commandant revint à nous et déclara d’un air ennuyé :

– C’était à prévoir, les Peaux-Rouges sont têtus comme des mulets. Lui non plus ne veut pas débarquer.

– Eh bien ! je ne voudrais pas être dans sa peau, ni dans celle de ces deux messieurs, dit le receveur. Nous ne sommes pas en force suffisante pour empêcher ces gaillards de faire ce que bon leur semble.

Le commandant resta pensif un instant. Soudain son visage s’éclaira d’une lueur malicieuse :

– Je vais jouer un bon tour à cette bande de sécessionnistes, mais il faut que vous vous conformiez à mes instructions. Et, surtout, ne faites pas usage de vos armes. Glissez vos fusils sous la banquette à côté de vos selles, sinon, vous faites rater mon plan.

– Grand Dieu ! s’écria Old Death indigné. Vous voulez donc qu’on se laisse lyncher comme des moutons !

– Je n’ai pas dit cela. Vous ferez de la résistance passive. Au moment voulu, mon truc fera son effet. Nous allons faire prendre un bain froid à ces fripons. Fiez-vous-en à moi. Je n’ai pas le temps de vous expliquer la chose plus en détail, les voilà qui approchent.

La bande venait de monter, en effet, sur le pont. Le commandant se détourna de nous et donna quelques ordres à voix basse au receveur. Celui-ci se dirigea vers le gouvernail, auprès duquel se trouvaient deux canots de sauvetage. Je ne pus l’observer davantage, car la bande commençait déjà à nous chercher querelle, à Old Death et à moi. Je vis seulement qu’il

faisait le tour du pont et parlait à voix basse aux autres passagers, qui allèrent se grouper à l'avant.

Nous étions déjà assiégés de tous côtés par les sécessionnistes ivres ; mais, suivant les instructions du commandant, nous ne fîmes même pas mine de sortir nos armes.

– Le voilà ! cria mon adversaire de la veille. C'est un espion des États-Unis qui est pour Juarez. Il m'a tué mon chien et m'a menacé de son revolver.

– Bien sûr que c'est un espion, crièrent les autres à l'envi, et par-dessus le marché, c'est un étranger ! Formons un tribunal. Il faut qu'il soit pendu. À bas les États-Unis ! À bas les Yankees et leurs créatures !

Naturellement, nous essayâmes de protester, mais nos paroles étaient étouffées par les cris de la bande. On nous poussa vers la grande cheminée du vapeur, qui devait servir de potence. Elle était pourvue d'anneaux de fer traversés par des cordages, bref, constituait un lieu d'exécution idéal. Il suffisait de nous passer une corde au cou et de la tirer fortement.

Un cercle se forma et on improvisa une sorte de tribunal. Ce n'était d'ailleurs qu'une pure comédie. Les gredins ne s'étaient même pas demandé pourquoi, armés comme nous étions, nous ne songions pas à leur opposer de la résistance. Cela aurait dû pourtant les mettre sur leurs gardes.

Le commandant les admonesta vertement, mais ses paroles furent accueillies par des éclats de rire. Ils se demandaient s'ils commenceraient l'exécution par l'Indien ou par nous autres. Finalement, ils optèrent pour le premier. Le président envoya donc deux hommes chercher Winnetou.

Entourés comme nous étions de tous côtés par la foule, nous ne pouvions voir le chef des Apaches ; mais, soudain, un cri aigu nous parvint. Winnetou venait de terrasser l'un des délégués et d'envoyer l'autre par-dessus bord. Puis il alla se poster

dans la cabine du receveur, recouverte de tôle et pourvue d'un petit hublot, à travers lequel il passa le canon de son fusil. Un vacarme effroyable s'éleva. On réclamait au commandant un canot pour aller porter secours à l'homme qui se débattait dans l'eau. Le commandant ne se fit pas prier. Sur son ordre, un matelot sauta dans un canot, relâcha la corde et se laissa glisser sur l'eau pour aller au-devant du naufragé qui, sachant un peu nager, se maintenait encore à la surface.

On m'avait laissé seul avec Old Death. Il n'était plus question de pendaison. Le pilote et les autres membres de l'équipage nous firent signe et nous dirent à voix basse :

– Attention, maintenant. On va leur faire prendre un bain. Restez sur le pont, mais faites autant de vacarme que vous pourrez.

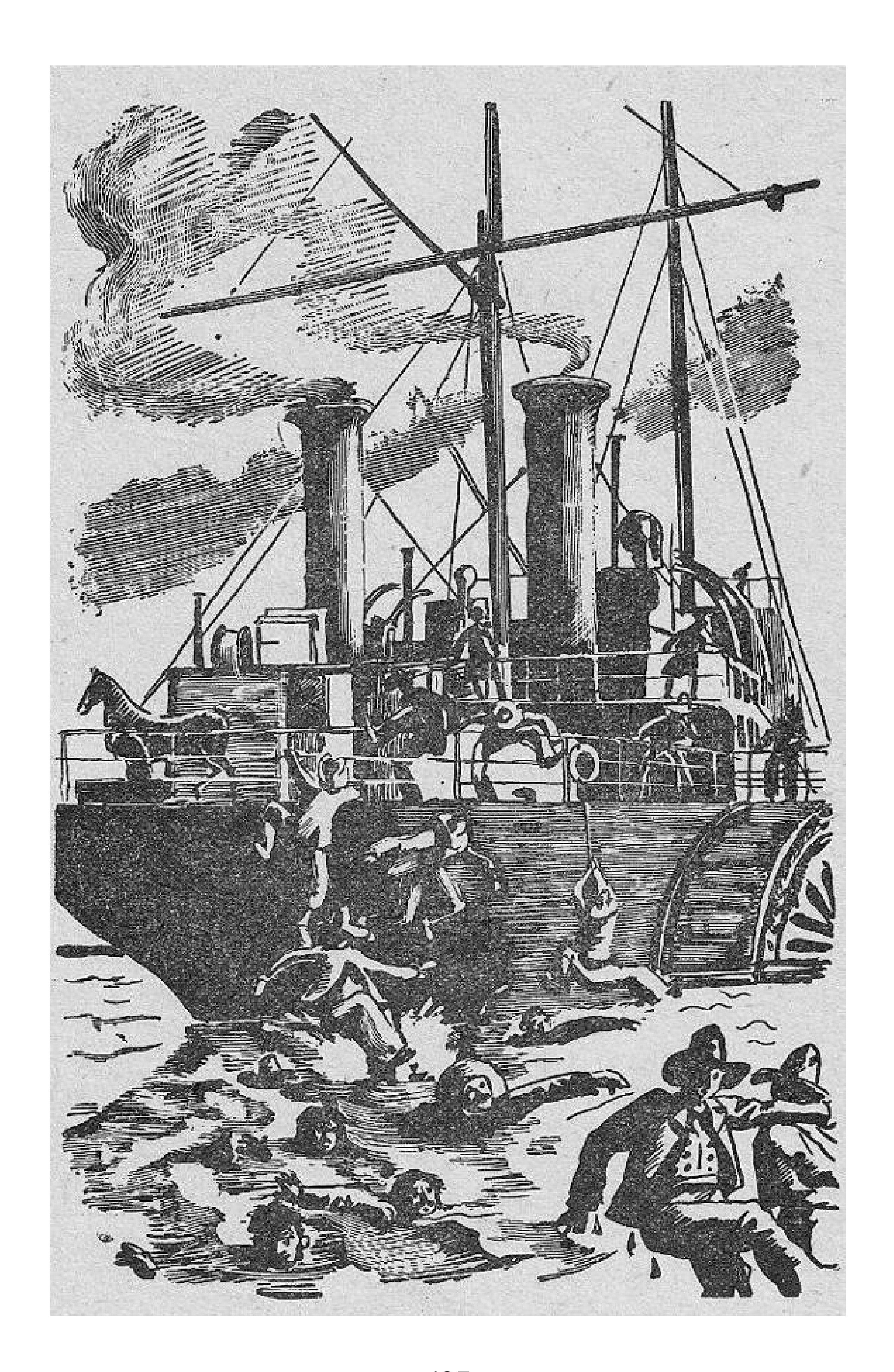
Le bateau fut dirigé sur la rive droite et vint heurter contre un banc de sable. À cet endroit, le fleuve n'était pas profond. Un choc se fit sentir, le bateau chancela. Beaucoup de gens furent renversés. Les passagers qui se tenaient tranquilles, avertis par le receveur, commencèrent à crier comme convenu ; les autres, croyant à une véritable catastrophe, se joignirent à ce vacarme. Soudain un matelot, apparemment bouleversé, se dirigea en courant vers le commandant.

– Le bateau coule, commandant, dans dix minutes nous serons perdus.

– Ciel ! cria le commandant. Sauve qui peut ! Le fleuve n'est pas profond par ici, allons-y !

En un clin d'œil il retira sa veste, sa casquette, puis ses bottes, et sauta par-dessus bord. L'eau lui montait à peine jusqu'au cou.

– Descendez, descendez ! cria-t-il. Il est encore temps ! En restant, vous coulerez avec le bateau.



Les sécessionnistes n'avaient même pas remarqué la conduite bizarre du commandant, qui quittait le premier son bateau. Ils étaient complètement sous l'emprise de la peur. Ils sautèrent tous dans l'eau et se mirent à nager vers la rive sans s'apercevoir que le commandant avait changé de direction, contourné le bateau, saisi un cordage qui y pendait et était remonté sur le pont. Le bateau était nettoyé de la bande des gredins et là où, un moment auparavant, grondaient la colère et la haine, résonnaient maintenant des rires joyeux. Ce n'est que lorsque le dernier des « naufragés » eut atteint la rive que le commandant donna l'ordre de remettre en marche le vapeur. Ce solide bateau n'avait aucunement souffert du léger heurt contre le banc de sable. Il obéissait maintenant parfaitement au pilote. Le commandant, en agitant un drapeau, cria dans la direction du bord :

– Adieu, messieurs, si vous avez encore un jour envie de constituer un tribunal, vous pourrez décider de vous pendre vous-mêmes. Vos bagages seront déposés à La Grange.

On imagine l'effet de ces railleries sur la bande. Ils se mirent à crier à tue-tête, exigeant que le commandant les embarquât à nouveau. Ils vociféraient des menaces et tirèrent même des coups de feu dans la direction du bateau avec des cartouches qui n'avaient pas été trop mouillées, mais, naturellement, sans causer le moindre dommage au vapeur. Enfin, l'un d'eux, dans sa rage impuissante, hurla dans la direction du commandant :

– Chien maudit, nous attendrons ton retour et nous te pendrons à ta cheminée.

– Très bien, messieurs, vous serez les bienvenus à bord.

Nous avancions maintenant à toute allure afin de rattraper le temps perdu.

CHAPITRE II

LE KU-KLUX-KLAN

L'origine de ce mot bizarre est une énigme à laquelle on a donné les explications les plus différentes. Quoi qu'il en soit, les membres du Ku-Klux-Klan ignorent eux-mêmes d'où leur vient ce nom étrange et quel en est le sens. Il faut dire d'ailleurs que ce détail les préoccupe peu. Cette société secrète se recrute parmi les ennemis jurés du parti républicain et de l'union des États du Sud et du Nord. Tous les membres sont tenus à la discrétion et à l'obéissance et obligés, sous peine de mort, de tenir secrète l'organisation de leur association. Ils sont partisans de l'esclavage et ne reculent devant aucun acte de violence, pas même devant un incendie ou un meurtre ; ils se réunissent régulièrement et apparaissent toujours, pour accomplir leurs exploits, à cheval et entièrement déguisés.

C'est ainsi qu'un ecclésiastique fut assassiné dans sa chaire pour avoir dit des prières pour le repos de l'âme d'une famille dont les membres avaient été tués en plein jour par le Ku-Klux-Klan. Dans son ardeur religieuse, il avait qualifié l'activité du Ku-Klux-Klan de lutte des enfants du Diable contre les enfants de Dieu. À ce moment, une silhouette masquée se dressa dans une galerie en face de la chaire et tira une balle dans la tête du prêtre. Avant que les fidèles eussent compris ce qui s'était passé, elle avait disparu sans laisser de trace.

* * * * *

À la nuit tombante, notre vapeur arriva à La Grange, et le commandant nous expliqua qu'étant données les difficultés de la navigation il ne pouvait aller plus loin. Nous fûmes donc obli-

gés de débarquer. Winnetou franchit la passerelle avant nous et disparut parmi les maisons plongées dans l'obscurité.

Old Death s'adressa à un fonctionnaire de la compagnie de navigation. Il apprit que, la veille, un nommé Clinton avait débarqué dans cette ville avec un ami.

– Savez-vous où il est descendu ? demanda Old Death.

– Pas exactement. Mais je suppose qu'il se trouve chez le señor Cortesio, car ce sont les employés de celui-ci qui sont venus chercher son bagage. C'est un agent d'affaires, Espagnol de naissance. Je crois qu'en ce moment il s'occupe de l'expédition secrète d'armes au Mexique.

Old Death lui demanda ensuite de nous indiquer un endroit où passer la nuit.

– Je vous conduirais bien moi-même, dit-il, mais j'ai encore affaire au port. Mr. Lange n'est d'ailleurs pas chez lui en ce moment, il est au cabaret. Les chambres du cabaret sont toutes prises, c'est pour cela que je ne vous l'ai pas indiqué. Vous n'aurez qu'à demander Mr. Lange du Missouri. Vous irez tout droit, puis vous tournerez à gauche. C'est la deuxième maison du coin.

Je donnai un pourboire à l'homme pour le remercier et nous nous mîmes en route avec nos harnais. Nous identifiâmes facilement le cabaret, grâce non seulement à la lumière qui l'éclairait, mais aussi au vacarme qui parvenait dehors par ses fenêtres ouvertes.

Ayant ouvert la porte, nous nous trouvâmes au milieu d'un épais nuage de fumée. Les clients devaient posséder des poumons extraordinaires pour ne pas étouffer dans une telle atmosphère et avoir même l'air de s'y sentir tout à fait à leur aise. La solidité de leurs poumons s'exprimait encore par l'activité intense de leurs organes vocaux, car ils hurlaient tous à tue-tête.

Comme il ne pouvait être question de trouver une place libre dans la première salle, nous pénétrâmes dans la salle du fond sans attirer l'attention. Là nous trouvâmes deux chaises où nous nous installâmes après avoir déposé nos selles dans un coin. Des hommes étaient assis en train de boire autour d'une table. Ils ne nous jetèrent qu'un coup d'œil rapide, mais il me sembla bien qu'ils changèrent de sujet de conversation à notre vue. Deux d'entre eux se ressemblaient beaucoup. C'étaient sans doute le père et le fils, tous deux des gaillards solides aux traits accusés et dont les poings lourds témoignaient de la ténacité au travail. La loyauté se lisait sur leurs visages qui, en ce moment, étaient légèrement enflammés par une conversation qui semblait les rendre soucieux.

Lorsque nous nous assîmes, les hommes se rapprochèrent les uns des autres, ce qui prouvait qu'ils n'avaient pas l'intention d'entrer en conversation avec nous.

– Ne vous gênez pas, messieurs, dit Old Death, nous ne sommes pas dangereux, bien que nous n'ayons rien mangé depuis ce matin. Pourriez-vous nous dire s'il y a moyen d'avoir ici de quoi se restaurer sans trop maltraiter son estomac ?

Celui que je prenais pour le père du jeune homme qui lui ressemblait cligna de l'œil et répondit en riant :

– De toute façon, nous espérons bien que ce n'est pas nous que vous allez manger, sir. À propos, vous ressemblez un peu à Old Death et je ne pense pas que cette ressemblance puisse vous être désagréable.

– Old Death ? Qui est-ce ? demanda mon ami en prenant un air surpris.

– C'est un bonhomme autrement célèbre que vous, un homme de l'Ouest qui en a vu de dures et qui, en un mois, fait plus de choses que des types comme vous pendant toute votre vie. Mon fils Will le connaît.

Le fils était un gaillard de vingt-six ans environ, au teint hâlé. Old Death l'examina et demanda :

– Tiens ! Et où a-t-il fait sa connaissance ?

– Dans l'Arkansas, peu avant la bataille de Pea Ridge. J'habitais alors dans le Missouri, tout près de la frontière de l'Arkansas. Mon fils était dans un régiment qui s'était allié aux unionistes. Mais le détachement où se trouvait Will a été battu par l'ennemi plus nombreux et mon fils fut fait prisonnier. Les sécessionnistes avaient subi de grosses pertes et, furieux, ils avaient décidé d'exécuter tous leurs prisonniers. C'est à Old Death que je dois de ne pas avoir perdu mon fils.

– C'est curieux, comment cela est-il arrivé ?

– Il s'est glissé en rampant sur le ventre dans le camp à la manière des Indiens, à la faveur de la nuit et d'une pluie torrentielle qui avait éteint tous les feux. Il a réussi à couper les liens des prisonniers et à les faire passer sous le nez des sentinelles. Ce n'est qu'une fois libérés que les prisonniers apprirent que c'était à Old Death qu'ils devaient la vie.

– Les a-t-il accompagnés longtemps ? demanda Old Death.

– Non, il a dit qu'il avait à faire et il s'est éloigné sous la pluie sans leur laisser le temps de le remercier. La nuit était complètement obscure et ils n'avaient même pas pu bien discerner son visage. Tout ce qu'ils avaient remarqué, c'était sa silhouette longue et maigre. Mais Will lui a parlé et il se rappelle mot pour mot ce que Old Death lui a dit. Je voudrais le rencontrer un jour pour lui prouver que tout le monde n'est pas ingrat.

– Oh ! il doit déjà avoir eu l'occasion de s'en rendre compte. Mais, à propos, ne connaissez-vous pas un certain Mr. Lange du Missouri ?

– Lange ? demanda-t-il. Pourquoi voulez-vous le voir ?

– Je crains que dans ce cabaret il n'y ait plus de place pour nous et à la compagnie de navigation on nous a dit que cet homme pourrait nous indiquer un endroit où passer la nuit. Il nous a dirigés ici pour le trouver.

L'homme nous scruta encore une fois du regard, puis il dit :

– Il avait raison, car c'est moi-même. Puisque vous êtes envoyés par la compagnie de navigation, vous êtes sans doute des gens en qui on peut avoir confiance. Soyez donc les bienvenus.

Il nous tendit la main. Old Death la serra cordialement.

– Si vous doutez de notre honorabilité, votre fils pourra vous certifier que je ne suis pas un homme dont il y ait lieu de se méfier.

– Mon fils, Will ? demanda Mr. Lange stupéfait.

– Oui, lui-même. Il dit qu'il a parlé à Old Death et qu'il se rappelle chaque parole de celui-ci. Ne voudriez-vous pas, jeune homme, me répéter votre conversation ? Cela m'intéresse vivement.

Le jeune homme à qui cette question s'adressait s'anima au souvenir de sa libération.

– Quand Old Death nous fit sortir du camp, il marchait en avant. J'étais blessé au bras et je souffrais beaucoup, car je n'avais pas été pansé et ma manche collait à ma plaie. Nous traversions un buisson. Old Death, en passant devant moi, avait écarté une grosse branche qui heurta ma blessure. Cela me causa une douleur si vive que je poussai un cri et...

– Et alors il vous a traité d'âne, continua Old Death.

– Comment le savez-vous ? demanda Will interloqué.

Le vieux poursuivit sans répondre :

– Vous lui avez dit alors que vous aviez une méchante blessure et il vous a dit de ramollir votre manche avec de l'eau et de rafraîchir votre plaie enflammée avec du suc de plantain.

– C'est cela même. Comment pouvez-vous savoir tout ceci ? demanda le jeune Lange dont la surprise atteignait son comble.

– Vous ne vous en doutez pas encore ? Mais parce que c'est moi-même qui vous ai donné ce conseil. Votre père a dit que je ressemblais beaucoup à Old Death, c'est tout naturel ; je ressemble à ce vieux bonhomme comme à moi-même.

– C'est donc vous ! s'écria Will transporté de joie.

Il sauta de sa chaise et voulut se précipiter vers Old Death, les bras grands ouverts. Mais son père le retint et d'un geste vigoureux le fit asseoir.

– Halte, mon garçon ! C'est ton père qui a la priorité et même le devoir de serrer le premier dans ses bras ton sauveur. Mais laissons cela pour plus tard, car tu sais bien qu'ici on nous observe.

Il se tourna vers Old Death :

– La situation est maintenant rien moins que sûre et, si vous tombiez sur des sécessionnistes, vous courriez un grand danger.

– Je le sais fort bien, Mr. Lange, mais je ne m'en fais pas, dit Old Death avec sang-froid. Je ne me sens pas la vocation d'un pendu, bien qu'on m'ait déjà menacé de cette mort plusieurs fois. Pas plus tard encore qu'aujourd'hui, une bande de vauriens a voulu nous pendre, mon ami et moi, à la cheminée d'un vapeur.

Et Old Death conta notre aventure. Lorsqu'il eut terminé, Lange dit d'un air soucieux :

– Le commandant s’est montré très courageux, mais peut-être imprudent. Il reste à La Grange jusqu’à demain matin, et les bandits peuvent arriver au cours de la nuit. Ils voudront sans doute se venger. Et vous non plus, vous n’êtes pas tout à fait en sécurité.

– Bah ! je n’ai pas peur de ces voyous, j’en ai vu bien d’autres.

– Il ne faut pas négliger ce danger, sir. Ces individus trouveront ici du renfort. Depuis quelques jours, la situation à La Grange est très incertaine, de toutes parts des étrangers arrivent dont on ne sait rien. Ce n’est pas pour affaires qu’ils viennent ici, car ils flânent à travers la ville sans but précis. Et les voilà maintenant dans ce cabaret où ils ouvrent une gueule si large qu’un grizzli pourrait s’y cacher. Ils ont déjà essayé de nous chercher querelle. Si nous leur répondions, ça ferait tout de suite du grabuge. J’en ai assez de la racaille qui afflue ici. J’ai décidé de liquider mes affaires et d’aller rejoindre ma fille qui est très bien mariée au Mexique ; son mari me trouvera un emploi. J’ai un acquéreur pour ma maison. Il m’a déjà payé avant-hier. Je peux partir dès que je voudrai.

– Et vous n’avez pas peur ? demanda Old Death.

– Peur ? Et de quoi donc ?

– Parce qu’au Mexique c’est la guerre, et vous semblez aimer la tranquillité.

– Là où je vais, la guerre est finie. D’ailleurs, mon gendre habite une province du Nord qui n’a pas beaucoup souffert des troubles. Je tiens absolument à aller le rejoindre, d’autant plus que j’ai un petit-fils, car la place d’un grand-père est toujours auprès de ses petits-enfants. Bref, je m’en vais au Mexique et, si vous allez dans la même direction, je serai heureux de faire route avec vous.

– Hum, dit Old Death, ne plaisantez pas. Si nous vous prenions au mot ?

– Vraiment, vous voulez y aller ? Mais ça serait très bien ! Eh bien ! c'est entendu, on part ensemble. Êtes-vous décidés ?

– Je dois auparavant voir un certain señor Cortesio. Le connaissez-vous ?

– Si je le connais ! La Grange est une si petite ville que tous les chats se tutoient par ici, et ce señor dont vous parlez est justement l'acheteur de ma maison.

– Avant tout, dites-moi si c'est un fripon ou un honnête homme.

– Oh ! un honnête homme, cela ne fait pas de doute. Quant à sa couleur politique, cela ne m'intéresse pas. Il est en relation avec le Mexique. J'ai remarqué que la nuit des mulets fortement chargés sortent de chez lui et que des gens se réunissent en secret dans sa maison pour partir, à l'aube, dans la direction de la frontière. Je pense qu'il fournit des armes aux partisans de Juarez et leur envoie des renforts. C'est très audacieux, étant données les circonstances.

– Où habite-t-il ? Il faut que je lui parle sans délai.

– Vous pourrez lui parler à dix heures, j'ai rendez-vous avec lui, mais, à vrai dire, la chose est arrangée et je n'ai même pas besoin de lui parler.

– Quand vous êtes allé le voir chez lui, y avait-il du monde ?

– Oui, j'ai vu deux hommes, un tout jeune et un autre plus âgé.

– Avez-vous entendu leur nom, par hasard ?

– Oui, le plus jeune s'appelait Ohlert et le plus vieux señor Gavilano. Ce dernier semble un ancien ami de Cortesio, car ils évoquaient justement leur dernière rencontre à Mexico.

– Gavilano ? Ce serait le nouveau nom de Gibson ?

Cette question s'adressait à moi. Je tirai les photographies de ma poche et les montrai à Lange.

– C'est bien eux. Celui-ci avec son visage maigre de créole est le señor Gavilano. L'autre, c'est Mr. Ohlert qui m'a mis dans un drôle d'embarras. Il m'a interrogé sur des personnes que je n'ai jamais vues de ma vie, telles qu'un certain nègre nommé Othello, une Égyptienne du nom de Cléopâtre et une jeune fille d'Orléans. Et puis aussi il m'a parlé d'une dame très malheureuse, Marie Stuart, à qui on a coupé la tête en Angleterre. Ça m'a fait un drôle de mélange dans la tête. Ce Mr. Ohlert m'a l'air d'un très brave homme, mais je parierais qu'il a le cerveau un peu dérangé.

J'étais curieux de savoir sous quel prétexte Gibson trainait ainsi William Ohlert partout. Il devait fasciner le jeune homme par une idée séduisante, sans doute en rapport avec le drame du poète fou qu'Ohlert voulait écrire. Peut-être Ohlert avait-il fait allusion à ces choses en parlant à Lange. C'est pourquoi je demandai à celui-ci de me rapporter tout ce qu'il se rappelait de cette conversation.

– Il m'a parlé d'une pièce triste qu'il devait écrire, mais dont il faudrait auparavant qu'il vécût lui-même les extraordinaires aventures.

– C'est incroyable.

– Pourquoi ? La folie consiste précisément à admettre les choses qui paraissent incroyables aux gens raisonnables. À tout propos, il parlait d'une certaine señorita Pelisa Perilo qu'il devait enlever avec l'aide de son ami.

– Mais c'est de la pure folie ! Il faut empêcher à tout prix cet homme de transposer ses rêveries de dément dans la réalité. J'espère qu'il est encore à La Grange.

– Non, il est parti hier avec le señor Gavilano à Hopkins Farm et, de là-bas, il se dirigera vers le Rio-Grande.

– C'est très ennuyeux. Il nous faut partir sur-le-champ, aujourd'hui même. Savez-vous où nous pourrons nous procurer- deux bons chevaux ?

– Oui, chez le señor Cortesio. Il a toujours des chevaux en réserve pour les hommes qu'il recrute pour Juarez. Toutefois, je vous déconseille de partir de nuit. Vous ne connaissez pas la route et aurez besoin d'un guide. Or vous n'en trouverez, plus aujourd'hui.

– Il faudra pourtant essayer, car le temps presse. Mais avant il faut parler à Cortesio. Pouvez-vous nous indiquer son adresse ?

– Très volontiers. Allons-y, je vais vous y conduire.

Au moment où nous nous levions pour partir, nous entendîmes un bruit de sabots devant le cabaret et de nouveaux clients entrèrent dans la salle.

À ma grande surprise, et sans aucun plaisir, je reconnus les sécessionnistes auxquels le commandant du vapeur avait donné une si belle occasion de sauver leur vie. Il semblait qu'ils avaient des connaissances parmi l'assistance, car ils furent accueillis avec beaucoup d'enthousiasme. Par les questions et les réponses que nous pûmes saisir au vol, nous comprîmes qu'ils étaient attendus. Dans le tohu-bohu, ils ne nous avaient même pas remarqués. Nous nous en félicitâmes, car nous ne tenions aucunement à renouveler connaissance. Lorsque Lange apprit de quoi il s'agissait, il ferma la porte qui séparait les deux salles, de sorte que, sans être vus, nous pûmes écouter ce qui se disait à côté.

– Il est inutile qu'ils vous voient, dit Lange. Comme ils croient que vous êtes des espions, ils ne manqueraient pas de vous molester et une rixe serait inévitable.

– C'est fort juste, dit Old Death, mais croyez-vous que nous ayons envie d'attendre ici qu'ils soient partis ? Nous n'en avons pas le temps, car il nous faut au plus tôt parler à Cortesio.

– Mais il y a un autre moyen de sortir d'ici, dit-il en désignant la fenêtre.

– Parlez-vous sérieusement ? demanda Old Death. Mais ce serait battre en retraite, tout comme s'ils nous faisaient peur.

– Mais non, il ne s'agit pas de peur. Un vieux proverbe dit que c'est le plus sage qui cède toujours ; ces coquins ne nous laisseraient pas passer tranquillement, et, comme vous n'êtes pas homme à supporter les injures sans riposter, ça ferait du grabuge. Croyez-moi, ils seront bien plus furieux en apprenant que nous leur avons glissé entre les mains que de nous voir partir le visage en sang.

Au fond, je donnai raison à cet homme sensé, et Old Death dut partager mon avis puisque, après un moment de réflexion, il dit :

– Ce n'est pas tout à fait dépourvu de bon sens, ce que vous dites là. Vous m'avez persuadé et je suis tout prêt à transporter de l'autre côté de la fenêtre mes jambes et tout le reste. Écoutez un peu comme ils gueulent. Je crois bien qu'ils racontent l'histoire du vapeur.

Il avait raison. Les nouveaux venus racontaient leur mésaventure et formaient des projets de vengeance. Mais ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord. Les six vauriens et leurs partisans préféraient attendre l'arrivée du bateau, alors que les autres se montraient plus pressés.

– Nous ne pouvions pas attendre une éternité, dit l'homme qui avait conté l'aventure. Nous savions bien que vous nous attendiez ici. Par bonheur, nous avons trouvé une ferme où nous avons emprunté des chevaux.

Le mot « emprunté » fit rire aux éclats toute l'assistance. Lorsque l'hilarité se fut un peu calmée, l'homme poursuivit :

– Et ici, est-ce que tout va bien ? Vous les avez trouvés ?

– Oui.

– Et les costumes ?

– Ils ont apporté deux malles, cela suffira.

– À la bonne heure ! Mais les espions et le commandant ne nous échapperont pas. Le vapeur est arrivé cette nuit à La Grange et on trouvera facilement le commandant, l'Indien et les deux espions ; ils sont très faciles à reconnaître. Il y en a un qui a un costume de trappeur tout flambant neuf, et tous les deux portent leurs selles, bien qu'ils n'aient pas de chevaux.

– Des selles ? s'écria une voix. Mais est-ce que ces deux types qui sont entrés tout à l'heure n'avaient pas de selles ?

La chose ne faisait pas de doute : ils nous avaient remarqués.

– Il est temps, messieurs, de nous retirer. Dans quelques minutes on les aura sur le dos. Passez par la fenêtre, nous vous tendrons vos selles.

Je m'exécutai sans me faire prier et Old Death suivit mon exemple. Nous nous trouvâmes dans une sorte de jardin entouré d'une clôture. Dès que nous eûmes enjambé celle-ci, les deux Lange nous suivirent, car eux non plus ne tenaient sans doute pas à entrer en conversation avec les sécessionnistes.

– Je voudrais bien voir leur tête quand ils s'apercevront que les oiseaux se sont envolés. Je vous assure que c'était la seule chose qui nous restait à faire.

– Oui, mais ce n'est pas une façon très glorieuse de se tirer d'affaire, grogna Old Death. J'ai l'impression d'entendre de loin leurs rires moqueurs.

– Laissez-les rire ; nous rirons ensuite, et rit bien qui rit le dernier. Je vous prouverai encore une fois que je n'agis pas par peur, mais tout simplement pour éviter une rixe de cabaret.

Le père et le fils insistèrent pour prendre nos selles, car ils ne voulaient pas que leurs invités portassent eux-mêmes leur bagage. Nous nous trouvâmes bientôt devant deux maisons dont l'une était plongée dans l'obscurité et l'autre avait une fenêtre éclairée.

– Le señor Cortesio est chez lui, dit Lange. Vous n'avez qu'à frapper à la porte, on vous ouvrira tout de suite. Dès que vous aurez fini, vous viendrez dans cette maison, c'est la nôtre. En vous attendant, nous préparerons une collation.

Il disparut dans la maison et nous tournâmes à droite. Nous frappâmes un coup à la porte qui s'entrebâilla aussitôt et une voix nous demanda :

– Qui est là ?

– Deux amis, répondit Old Death. Le señor Cortesio est-il chez lui ? Dis-lui que c'est Mr. Lange qui nous envoie.

– Massa Lange, très bien, dans un instant.

Le nègre referma la porte pour l'ouvrir à nouveau au bout d'une minute. Il nous introduisit dans une petite pièce qui devait servir de bureau à en juger par son mobilier. Un homme maigre et grand, assis devant le bureau, et dont l'origine espagnole ne pouvait faire aucun doute, se tourna vers nous :

– *Buena tardes*, dit-il pour répondre à notre salut. C'est le señor Lange qui vous envoie ? En quoi puis-je vous être utile ?

J'étais très curieux d'entendre l'histoire que Old Death allait lui sortir, car il m'avait averti qu'il tenait à parler lui-même.

– Nous venons vous voir pour une affaire ou peut-être seulement pour un renseignement, cela dépendra de vous, commença le vieux.

– On verra ça, prenez place et allumez un cigarillo.

Il nous tendit un paquet de cigarettes et du feu que nous nous gardâmes bien de refuser. Un Mexicain est incapable d'avoir un entretien de cinq minutes sans fumer une cigarette. Old Death, qui préférait un morceau de chique à dix cigares de la meilleure marque, alluma cependant son cigarillo et en vint à bout en trois bouffées formidables. Pour ma part, je fumai avec un peu plus de discrétion.

– Voici l'affaire qui nous amène ici, commença Old Death. Nous avons l'intention de nous rendre au Mexique pour offrir nos services à Juarez. Naturellement, nous voudrions avoir la garantie d'être bien accueillis par lui. Nous avons appris par hasard qu'à La Grange on recrutait des soldats pour son armée. On nous a dit votre nom, señor, c'est pourquoi nous sommes venus vous trouver. Nous serions-nous trompés ?

Le Mexicain attendit un moment avant de répondre et nous scruta attentivement. Pour ma part, je dus lui faire un effet favorable, car j'étais jeune et vigoureux, mais Old Death, vieux et maigre comme il était, ne lui inspira pas la même confiance.

– Excusez-moi, señor, dit-il enfin en s'adressant à mon compagnon, mais je ne sais pas si vous seriez capable de supporter toutes les privations que la vie de soldat exige.

– Vous avez tout à fait raison, répondit Old Death en souriant, c'est pourquoi je préfère me nommer tout de suite. On me connaît généralement sous le nom de Old Death ?

– Old Death ? s'écria Cortesio stupéfait. Est-ce possible ? C'est donc vous le célèbre chasseur de l'Ouest ?

– Moi-même. Mon physique est, je suppose, une preuve suffisante. Quant à mon jeune ami, c'est un soldat aguerri qui s'est rendu célèbre dans la guerre des États du Sud.

Et il se mit à raconter sur mes exploits une histoire dont, naturellement, pas un mot n'était vrai. Je me sentis rougir de confusion et le bon Cortesio prit mon embarras pour un signe de modestie. Il me tendit la main et dit :

– Je vous félicite, jeune homme, de votre bravoure. J'espère que tous deux vous serez nommés immédiatement officiers. Je vais mettre tout de suite à votre disposition la somme dont vous avez besoin pour votre équipement.

Death allait accepter, mais je me hâtai de protester :

– Non, señor, c'est inutile. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de deux chevaux, car nous avons tout ce qu'il faut pour les harnacher.

– C'est parfait. Je peux vous céder deux excellentes montures et, comme vous tenez à les payer, je vous les céderai au prix coûtant. Avez-vous déjà une chambre où passer la nuit ?

– Mr. Lange nous a offert l'hospitalité.

– Tant mieux, mais, s'il ne l'avait pas fait, je vous aurais prié de partager mon petit logement. Préférez-vous liquider les formalités tout de suite ou attendre à demain ?

– Autant s'en débarrasser tout de suite, dit Old Death. Mais de quelles formalités s'agit-il au juste ?

– Ce ne sera pas grand-chose, car, puisque vous payez vous-même votre équipement, votre admission dans l'armée se fera sur place. Toutefois, je dois vous munir de papiers officiels et de lettres de recommandation afin que vous receviez aussitôt le grade que vous méritez. Je m'en vais les rédiger tout de suite. Veuillez bien patienter un quart d'heure. Vous avez là des cigarillos et une bouteille d'excellente liqueur que je n'offre pas à tout le monde.

Ce disant, il s'installa derrière le bureau et se mit à écrire. Old Death fit une grimace derrière son dos pour manifester sa satisfaction de la tournure des événements. Puis il versa un verre de liqueur et but à la santé de Cortesio. Quant à moi, je ne partageais pas sa satisfaction, car jusque-là le nom des deux fugitifs n'avait même pas été mentionné. Je fis part à voix basse de mes inquiétudes à mon compagnon. Il me répondit d'un geste qui signifiait qu'il n'avait rien oublié.

Au bout d'un quart d'heure, la précieuse bouteille de liqueur avait été complètement vidée par Old Death. Cortesio avait fini son travail. Il nous lut le contenu de ses lettres de recommandation qui étaient très flatteuses pour nous. Puis il remplit quatre formulaires et nous en remit deux à chacun. Étonné, je constatai que c'étaient des passeports, l'un rédigé en français, l'autre en espagnol, le premier signé par Bazaine, le second par Juarez. Cortesio n'avait pas manqué d'apercevoir ma surprise. Il eut un sourire de satisfaction et dit :

– Voyez-vous, señor, nous sommes à même de vous mettre à l'abri de tout désagrément. Comment j'obtiens les passeports français, c'est mon affaire. On ne sait jamais ce qui peut arriver en route, et il est préférable d'être paré contre toute éventualité. D'ailleurs, je ne délivre de passeports français que dans des cas tout à fait exceptionnels et ceux qui partent généralement ne reçoivent aucun papier officiel.

Old Death saisit cette occasion pour demander :

– Il y a longtemps que le dernier groupe est parti ?

– Hier seulement. C'était un transport d'une trentaine de recrues que j'ai accompagnées moi-même à Hoppkins Farm. Deux voyageurs s'étaient joints à eux.

– Tiens, vous vous occupez donc aussi du transport des particuliers ? demanda Old Death étonné.

– Non, mais c'était un cas exceptionnel. L'un d'eux est une ancienne connaissance à moi et je n'ai pas pu lui refuser ce service. Avec vos excellentes montures, vous n'aurez pas de peine à les rejoindre avant leur arrivée au Rio-Grande.

– Croyez-vous qu'ils nous accepteront dans leur compagnie ?

Et comme Cortesio s'empressait de répondre affirmativement, il poursuivit :

– Et ces deux messieurs n'y verront pas non plus d'inconvénient ?

– Ils n'ont pas voix au chapitre, ils doivent s'estimer heureux d'avoir pour escorte tout un régiment. Mais, comme vous ne tarderez pas à vous rencontrer, je vous préviens à l'avance que vous aurez affaire à des gentlemen. L'un d'eux est un Mexicain du nom de Gavilano, en compagnie de qui j'ai passé de bons moments dans la capitale. Sa sœur cadette tourne la tête à tous les hommes de la ville.

– Alors, lui aussi doit être un bel homme !

– Pas précisément. Ils ne se ressemblent guère. Sa sœur s'appelle Felisa Perilo, c'est une cantatrice et une danseuse connue de la bonne société. Elle avait disparu à un moment et c'est son frère qui vient seulement de m'apprendre qu'elle vit près de Chihuahua. Il ne savait pas au juste ce qu'elle devenait et il y allait pour la voir.

– Puis-je savoir quelle est la profession de ce monsieur ?

– C'est un poète.

Old Death eut une grimace dédaigneuse et Cortesio s'empressa d'ajouter :

– Le señor Gavilano est un amateur et non pas un professionnel. Il est assez riche pour ne pas se faire payer ses poèmes.

– Dans ce cas, son sort est à envier.

– En effet, il suscite beaucoup de jalousie, et c'est pour déjouer les intrigues des envieux qu'il a dû quitter Mexico. Il y retourne maintenant avec un Yankee qui désire connaître la capitale et les milieux artistiques là-bas et se propose d'y faire construire un théâtre.

– Il ne nous reste qu'à leur souhaiter bonne chance. Ainsi le señor Gavilano savait que vous vous trouviez à La Grange ?

– Pas du tout. Nous nous sommes rencontrés par hasard au port. Je l'ai reconnu aussitôt et l'ai invité chez moi. Il apparut que lui et son compagnon se rendaient à Austun pour franchir là-bas la frontière. Alors je leur offris la possibilité de le faire plus rapidement et plus sûrement. Au Texas, on rencontre aujourd'hui toutes sortes de gens suspects. Ce ne sont pas les agressions qui manquent, les coupables disparaissent aussi mystérieusement qu'ils ont apparu et la police est à peu près impuissante contre eux.

– Ne s'agit-il pas par hasard du Ku-Klux-Klan ? demanda Old Death.

– C'est ce que beaucoup se sont demandé et certains indices semblent prouver qu'on a, en effet, affaire à cette bande secrète. Pas plus tard qu'avant-hier, on a trouvé à Halletsville deux cadavres auxquels on avait attaché un papier portant cette inscription : « Yankee-hounds ». À Shelby, toute une famille a été battue à mort parce que le père avait servi autrefois sous le

général Grant. Aujourd'hui, j'ai appris que près de Lyons une cagoule noire ornée d'un lézard blanc avait été trouvée. Or les membres du Ku-Klux-Klan s'enveloppent de capes noires et se couvrent la tête d'une cagoule. Chacun porte un signe spécial pour être reconnu, car ils ne se connaissent même pas entre eux sous leurs noms.

– Ainsi tout porte à croire que cette association secrète a jeté son dévolu sur cette région. Prenez garde, señor Cortesio.

– Vous avez tout à fait raison. Désormais je fermerai soigneusement portes et fenêtres et tiendrai mes armes à ma portée.

– Vous ferez bien de prendre cette précaution. Ces coquins ne méritent pas d'être épargnés puisqu'eux-mêmes n'épargnent rien. Celui qui ne se défend pas et se rend, croyant bénéficier de leur clémence, se trompe lourdement. Pour ma part, je n'emploierai avec eux d'autre langage que celui de la poudre. D'ailleurs, dans ce cabaret, nous avons rencontré une bande qui ne nous inspire pas non plus confiance. Vous ferez bien de cacher tout ce qui pourrait trahir votre sympathie pour Juarez. Maintenant, je crois que nous sommes prêts. Nous viendrons chercher les chevaux demain matin.

– Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance, señor. J'ai la conviction que vous n'aurez pas à regretter votre adhésion au parti de Juarez et que vous avancerez rapidement en grade.

Nous prîmes congé de Cortesio, qui nous serra cordialement la main. Dès que nous nous trouvâmes dehors, je ne pus m'empêcher de donner une bourrade à Old Death et de dire :

– Qu'est-ce qui vous a pris de raconter tous ces bobards à Cortesio ? Vous avez sorti des mensonges gros comme vous.

– Vous n'avez donc pas compris ? Je ne voulais pas être renvoyé et c'est pour cela que j'ai un peu fait l'article.

– Mais vous avez été jusqu'à vouloir accepter de l'argent. Ç'aurait été de l'escroquerie.

– Pourquoi refuser ce qu'on vous offre de bon cœur ?

– Parce que nous n'avons pas l'intention de le mériter.

– Vous croyez ? Pour le moment, nous n'avons pas, il est vrai, cette intention, mais rien ne prouve qu'un jour ou l'autre nous n'offririons pas nos services à Juarez. Nous pourrions d'ailleurs y être forcés bon gré mal gré. Toutefois vous avez raison, il vaut mieux ne pas avoir accepté d'argent. Ainsi nous avons reçu nos passeports et nos lettres de recommandation. Mais le plus intéressant de tout, c'est que nous savons où se trouve Gibson. Grâce à ces papiers, le chef du détachement n'hésitera pas à nous livrer nos oiseaux.

Nous n'eûmes pas besoin de frapper à la porte de Lange. Il nous attendait déjà et nous introduisit, dans la pièce, dont les trois fenêtres étaient soigneusement dissimulées par des rideaux.

– Ne vous étonnez pas de cette profusion de rideaux, messieurs. Je viens de les poser, et nous ferons bien de parler à voix basse. Ceux du Ku-Klux-Klan n'ont pas besoin de savoir que vous êtes ici ?

– Avez-vous revu la bande du cabaret ?

– Oui, du moins vos compagnons de route. Pendant que vous vous trouviez chez le señor Cortesio, je m'impatientais et je suis sorti pour vous attendre dehors. J'ai entendu alors quelqu'un se glisser par ici, venant du côté du cabaret. Je suis rentré et j'ai laissé la porte légèrement entrebâillée afin de voir ce qui se passait dehors. Bientôt trois hommes se sont approchés et se sont arrêtés pas loin de ma porte. Malgré l'obscurité, je pus voir qu'ils portaient sur un pantalon long et ample une sorte de cape dont le capuchon dissimulait leur visage. Tout ce

vêtement était en tissu très foncé sur lequel se détachaient des figures blanches.

– Tiens, on dirait des membres du Ku-Klux-Klan.

– Parfaitement. Tandis que deux d'entre eux restaient devant la porte, le troisième s'est glissé sous la fenêtre et a essayé de voir à travers les volets. Il est revenu vers ses compagnons et leur a annoncé qu'un jeune homme, sans doute le jeune Lange, était seul dans la pièce et que le repas était servi. L'un d'eux a fait alors remarquer que nous allions sans doute souper et nous coucher. Il a proposé de contourner la maison pour trouver le moyen le plus facile de s'introduire. Puis ils ont disparu tous les trois. Nous nous sommes hâtés de mettre des rideaux épais devant les fenêtres pour plus de sécurité... mais il ne faut pas que ces fripons me fassent oublier que vous êtes mes invités, prenez place et restaurez-vous. Excusez la frugalité du repas, c'est à la fortune du pot. Nous pourrons parler plus tranquillement du danger en mangeant.

– Nous ne voudrions pas vous entraîner dans ce danger, remarqua Old Death. Mais où est donc votre fils ?

– Quand nous vous avons vus venir, il est allé chercher des amis pour nous tenir compagnie. Vous connaissez déjà deux d'entre eux, ils étaient assis à la même table que nous au cabaret.

– J'espère qu'ils tâcheront de passer inaperçus des trois bandits, car il vaut mieux que ceux-ci pensent que vous êtes seul avec votre fils à la maison.

– N'ayez crainte, ces gens-là savent ce qu'ils font. D'ailleurs, j'ai donné des instructions à mon Will.

Le repas se composait de jambon, de pain et de bière. À peine avions-nous commencé à manger qu'un aboiement se fit entendre dans le voisinage.

– Les voilà, dit Lange en se levant.

Il alla ouvrir la porte et revint en compagnie de son fils et de cinq hommes armés de revolvers et de couteaux. En silence, chacun prit sa place après avoir jeté un regard vers la fenêtre pour s'assurer qu'elle était bien voilée. C'étaient des hommes sur lesquels on pouvait-compter qui ne prononçaient pas de paroles superflues, mais qui semblaient prêts à agir. Il se trouvait parmi eux un vieillard à barbe blanche qui, depuis son arrivée, n'avait pas détaché son regard de Old Death. Enfin il lui adressa la parole.

– Excusez-moi, monsieur, Will m'a dit qui je rencontrerais ici et j'en ai été d'autant plus heureux que je vous connais déjà.

– C'est possible, répondit le vieux chasseur. Je connais pas mal de monde.

– Et vous ne vous souvenez pas de moi ?

Old Death examina son interlocuteur.

– Il me semble bien vous avoir déjà rencontré quelque part, mais je ne puis me rappeler dans quelle circonstance.

– C'était en Californie, il y a une vingtaine d'années. Nous nous trouvions dans une boîte du quartier chinois. On jouait et on fumait de l'opium. J'avais tout perdu, un millier de dollars environ. Il ne me restait plus qu'une seule pièce. Je ne voulais plus l'engager dans le jeu, préférant me payer plutôt une pipe d'opium, puis m'envoyer une balle dans la tête. J'étais un joueur passionné et je me trouvais au bord du précipice. Alors...

– Ah ! oui, je me rappelle maintenant, interrompit Old Death, ce n'est pas la peine de continuer.

– Mais si, mais si, vous m'avez sauvé. Vous m'avez regagné la moitié de mon argent, vous m'avez pris à part et vous m'avez fait promettre de ne plus jamais jouer et de renoncer à ces fumeries d'opium. J'ai juré et j'ai tenu parole, bien qu'il m'en coû-

tât beaucoup. Je vous dois la vie. Depuis, j'ai amassé une petite fortune et, si vous vouliez me faire plaisir, vous me permettriez de vous rendre ma dette.

– Pas si bête ! s'écria Old Death en riant. Je suis trop fier d'avoir fait une fois dans ma vie une bonne action pour vendre aujourd'hui cette fierté contre votre argent. D'ailleurs, je n'ai fait que vous mettre en garde contre deux fléaux que je ne connaissais que trop bien et c'est à votre volonté que vous devez votre triomphe. N'en parlons plus.

Cette histoire évoqua en moi un souvenir. À La Nouvelle-Orléans, Old Death m'avait dit qu'il n'avait pas suivi le bon chemin que sa mère lui avait tracé. Maintenant, il avouait lui-même qu'il connaissait bien ces deux fléaux : le jeu et l'opium. Les avait-il connus seulement en observateur ? C'était fort douteux. Je supposai que lui-même avait été un joueur passionné et, en ce qui concerne l'opium, la silhouette de son corps desséché et squelettique pouvait être le résultat de l'usage excessif de ce stupéfiant. Je regardai mon compagnon avec des yeux nouveaux. À l'estime qu'il m'inspirait s'ajouta une grande part de pitié. Quelle lutte farouche il avait dû livrer à ces deux vices ! Qu'étaient-ce que toutes ses aventures, tous les dangers qu'il avait courus auprès des combats intérieurs qu'il avait dû soutenir ? La bataille qu'il avait livrée à ses passions irrésistibles était comme la bataille désespérée que les Indiens livraient aux Visages-Pâles. Ces combats se terminaient d'abord par des défaites ; mais, même terrassé, il se relevait pour résister à l'ennemi. Old Death : ce nom sonnait maintenant tout autrement à mes oreilles.

Ses dernières paroles : « N'en parlons plus ! » étaient prononcées sur un ton si péremptoire que le vieillard renonça à continuer sur ce sujet.

– Ça sera comme vous voudrez, sir. Il nous faut maintenant affronter un ennemi tout aussi tenace que le jeu ou l'opium, mais, par bonheur, plus facile à vaincre. Tout le monde doit se

dresser aujourd'hui contre le Ku-Klux-Klan. C'est une hydre à cent têtes qu'il faut combattre impitoyablement. Ce soir, nous leur préparons un accueil qui leur ôtera l'envie de recommencer avant longtemps. J'espère que vous êtes tous d'accord avec moi.

Les hommes acquiescèrent en silence.

– Eh bien ! continua-t-il – car on lui laissait la parole en raison de son âge – il ne suffit pas que nous les empêchions de réaliser leurs sinistres projets, mais il faut les pousser dans leur propre piège. Quelqu'un a peut-être une idée, nous l'écouterons volontiers.

Tous les yeux se tournèrent vers Old Death. Cet homme de l'Ouest émérite savait mieux que quiconque comment se défendre contre de tels ennemis. À la vue de tant de paires d'yeux posées sur lui d'un air interrogateur, il fit une de ces grimaces qui lui étaient familières et dit :

– Puisque tout le monde se tait, je vais prendre la parole. Il ne faut pas oublier que les gredins ne viendront ici que quand ils croiront Mr. Lange endormi. Comment se ferme votre porte de derrière ? Elle a des verrous ?

– Non, elle n'a qu'une simple serrure.

– Alors, ils l'ouvriront avec une pince-monseigneur. En tout cas, ils s'introduiront certainement ici et il faut être préparé à les recevoir.

– Mais naturellement avec des coups de feu.

– C'est à voir. Les coups de feu trahiraient l'endroit où vous vous trouvez. Non, réflexion faite, il est préférable de ne pas tirer. Le mieux serait de pouvoir les faire prisonniers sans courir le danger d'une lutte où des coups de feu seraient tirés de part et d'autre.

– Et vous croyez cela possible ?

– Tout à fait facile, même. Nous nous cacherons dans la maison et nous ne les empêcherons pas d'entrer. Dès qu'ils auront pénétré dans votre chambre, nous nous empresserons de les y enfermer à clef. Quelques-uns d'entre nous monteront la garde devant la porte et les autres devant la fenêtre. Ainsi, ils ne pourront pas sortir et seront réduits à se rendre.

Le vieillard hochait la tête d'un air dubitatif. Il aurait préféré qu'on fusillât simplement les agresseurs. Old Death, voyant son mécontentement, exposa ses arguments :

– Votre plan qui consiste à les tuer tout de suite est sans doute très pratique ; mais j'ai l'impression qu'il serait irréalisable. Ces bandits seront certainement beaucoup plus prudents. Ils commenceront par envoyer un ou deux des leurs en reconnaissance et non pas à s'offrir tous immédiatement comme cibles. Nous pourrions tout au plus tuer leur avant-garde et les autres prendraient la poudre d'escampette. Non, ce qu'il faut, c'est les prendre tous. J'ai pour cela encore une autre raison. Même si votre plan réussissait, il me répugne de tuer des hommes pris à l'improviste sous une grêle de balles, sans leur laisser le temps de penser à se repentir de leurs péchés. Nous sommes des hommes, messieurs, et des chrétiens, nous sommes contraints de nous défendre contre ces malfaiteurs et de les mettre hors d'état de nuire, mais nous devons nous efforcer d'éviter les effusions de sang inutiles. Si vous tenez absolument à abattre ces hommes comme une troupe de fauves, vous êtes libres de le faire. Quant à moi et à mon ami, nous serons obligés de vous laisser. Nous irons passer la nuit ailleurs, afin de ne pas charger nos consciences de meurtres inutiles.

Je n'aurais pu mieux exprimer ma pensée. Ces paroles produisirent l'effet désiré. Les hommes se dévisagèrent, puis le vieillard prit la parole :

– Ce que vous dites est tout à fait judicieux. Je pensais d'abord qu'en les accueillant ainsi nous nous en débarrasserions pour de bon à La Grange, mais je reconnais maintenant que ce

serait une trop lourde responsabilité pour nos consciences. C'est pourquoi je me range à votre avis. Je voudrais cependant avoir la certitude que votre plan réussira.

– Le plan le plus génial peut échouer. Cependant, il me semble plus raisonnable de laisser les hommes entrer et de les enfermer. En les tuant, vous attireriez sur vous la vengeance du Ku-Klux-Klan tout entier et, au lieu de mettre La Grange à l'abri de cette bande, vous l'exposeriez au danger de la voir submergée par ces criminels. Je vous demande donc de suivre mes indications. Pour assurer le succès du plan, je sortirai inspecter les environs de la maison. Peut-être trouverai-je un renseignement utile.

– Il vaut mieux que vous renonciez à cette reconnaissance, dit Lange, les hommes peuvent vous apercevoir.

– M'apercevoir ? ricana Old Death. Ça m'étonnerait beaucoup. Old Death n'est pas assez bête pour se laisser voir quand il fait une reconnaissance. Si vous avez un morceau de craie, Mr. Lange, faites-moi le plan de votre maison et de votre cour pour me guider dans ma promenade. Conduisez-moi ensuite à votre porte de derrière et attendez mon retour. Je ne frapperai pas, mais je gratterai avec mes ongles à la porte. Ainsi, vous saurez que, si quelqu'un frappe, ce n'est pas moi et que vous ne devez pas le laisser entrer.

Lange prit un morceau de craie et traça le plan de la maison sur la table. Old Death l'examina attentivement et eut un sourire de contentement. Il se dirigeait déjà vers la porte lorsqu'il se retourna et me demanda :

– Avez-vous déjà essayé de ramper près d'un homme, sir ?

– Non, répondis-je, fidèle à ma convention avec Winnetou.

– Alors voilà justement l'occasion de vous essayer. Si vous en avez envie, venez avec moi.

– Que dites-vous ? s'écria Lange. Ce serait trop de risque puisque votre ami avoue lui-même n'avoir aucune expérience. La moindre erreur pourrait vous perdre.

– Allons donc, je ne connais ce jeune homme que depuis peu, mais je sais qu'il a l'étoffe d'un excellent éclaireur. S'il s'en donne la peine, il ne fera aucune faute. Évidemment, s'il s'agissait de glisser auprès d'un chef indien, j'hésiterais à l'emmener ; mais je vous garantis qu'aucun brave chasseur de prairie ne s'engage dans le Ku-Klux-Klan. Leur sentinelle n'a pas assez d'habileté pour nous surprendre. Et même à supposer que cela arrive, Old Death est là pour réparer la faute. Allons-y, jeune homme ! Laissez votre sombrero comme je l'ai fait moi-même. Ramenez vos cheveux sur le front, remontez votre col pour dissimuler votre visage et suivez-moi. Imitez exactement chacun de mes gestes. Je défie quiconque de nous apercevoir.

Personne ne protesta plus et nous nous dirigeâmes vers la porte. Lange l'ouvrit doucement et la referma derrière nous. Une fois dehors, Old Death s'allongea sur le sol et j'en fis autant. Il semblait vouloir percer l'obscurité de son regard et j'entendis qu'il respirait du nez.

– J'ai l'impression qu'il n'y a personne à proximité, chuchota-t-il en désignant l'écurie à l'autre bout de la cour. Il vaut mieux nous en assurer, mais, pour cela, il faut être prudent. Avez-vous appris, quand vous étiez enfant, à imiter le grillon en faisant crisser un brin d'herbe entre vos deux pouces ?

Je hochai la tête affirmativement.

– Vous voyez cette herbe devant la maison. Prenez-en un brin et tenez-vous tranquille jusqu'à mon retour. Si quelque chose arrive, vous n'aurez qu'à faire le grillon, je serai immédiatement près de vous.

Il s'aplatit contre le sol et disparut dans les ténèbres. Dix minutes s'écoulèrent avant que je le visse revenir. À vrai dire, je

ne le vis pas du tout, seul mon odorat m'avertit de son approche.

– Je ne me suis pas trompé, murmura-t-il. Il n'y a personne dans la cour ni dans ce coin-là. Mais l'autre coin, où donne la fenêtre de la chambre à coucher, doit être occupé. Couchez-vous et glissez, sans essayer d'imiter les serpents, mais comme un lézard, sur les doigts et les orteils. Ne posez pas la plante des pieds sur le sol, mais seulement la pointe. Explorez le sol avec vos mains et surtout n'oubliez pas de bien fermer votre veste pour ne pas vous accrocher. Allons-y.

Nous rampâmes jusqu'au coin. Là Old Death s'arrêta et je l'imitai. Après un instant, il tourna la tête de mon côté et chuchota d'une voix imperceptible :

– Ils sont deux, attention.

Il rampa encore un peu et je le suivis. Il ne rasait pas le mur, mais avançait vers la clôture où une vigne vierge et d'autres plantes grimpantes formaient une haie autour du jardin. C'est le long de cette haie que nous rampâmes parallèlement à la maison, environ à dix pas de celle-ci. Bientôt, dans cet espace, j'aperçus une masse sombre qui avait la forme d'une tente. C'était, ainsi que je devais m'en rendre compte peu après, un tas de rames de haricots et de houblon. Près de ce tas, quelqu'un parlait à voix basse. Old Death me saisit par le col et m'attira vers lui ; quand ma tête fut tout près de la sienne, il me glissa à l'oreille :

– Les voilà assis. Il faut absolument que nous entendions ce qu'ils disent. À vrai dire, je devrais y aller tout seul, parce que vous êtes un greenhorn capable de tout gâter, mais quatre oreilles entendent toujours mieux que deux. Tâchez de vous glisser le plus près d'eux possible pour les entendre. Vous croyez-vous capable de le faire ?

– Oui, répondis-je.

– Eh bien ! nous risquerons le coup. Vous vous glisserez vers eux de ce côté-là et moi de l’autre. Lorsque vous serez tout près, vous vous aplatirez le visage contre le sol pour qu’ils ne voient pas vos yeux briller. Si par hasard ils vous entendent respirer, il faudra les mettre hors d’état de nuire.

– Les tuer ? demandai-je.

– Non. Il faudrait leur donner un coup de couteau et vous n’êtes pas encore assez adroit dans le maniement de cette arme ; il ne peut être question de se servir du revolver. Au cas où l’un de nous serait découvert, vous vous jetterez sur l’un tandis que je ferai l’affaire de l’autre. Serrez-lui le cou de vos deux mains, de sorte qu’il ne puisse émettre un son. C’est ainsi que vous le terrasserez. Je vous ferai signe s’il faut avoir recours à cette manœuvre. Surtout, pas de bruit. Je sais que vous êtes un garçon solide, mais êtes-vous sûr de pouvoir triompher d’un si grand gaillard ?

– Je le crois.

– Eh bien ! en avant.

Il contourna le tas de rames, tandis que je continuais à ramper du côté opposé. Les deux bandits étaient assis l’un près de l’autre, le visage tourné vers la maison. Je réussis à m’approcher d’eux sans le moindre bruit, si bien que ma tête n’était plus qu’à un mètre de l’un d’eux.

– Quant au commandant, on le laissera tranquille, disait celui qui se trouvait le plus près de moi. Il est vrai qu’il nous a joué un sale tour, mais il n’a fait que son devoir.

– Comme vous voudrez, capitaine. L’Indien nous a glissé entre les mains, mais les deux autres, les espions, ne nous échapperont pas. Si seulement on savait où ils se trouvent.

– Ne vous en faites pas, Locksmith, on ne tardera pas à le savoir. C’est pour cela que « l’Escargot » est resté au cabaret. Il

n'en bougera pas avant de savoir où ils sont partis. C'est une fine mouche. C'est grâce à lui que nous savons que ce Lange a reçu de l'argent du Mexicain qui a acheté sa maison. Ainsi ce ne sera pas seulement une partie de plaisir, mais une bonne affaire. Son fils a combattu contre nous et il le paiera cher. Il sera pendu. Le vieux ne s'en tirera pas non plus à bon compte ; on le rouera si bien de coups qu'on lui décollera la peau du dos. Ensuite, nous le flanquerons dehors et nous mettrons le feu à la baraque.

– Ça ne sera pas une perte pour le vieux puisqu'elle ne lui appartient plus, objecta l'autre.

– Mais cela en sera une pour ce sale Mexicain, à qui ça apprendra à envoyer des soldats à Juarez. On lui laissera même un petit mot pour le renseigner. Mais à propos, Locksmith, es-tu sûr que tes clefs iront ?

– Voyons, capitaine ! Je connais ma partie. Aucune porte ne résistera à ma pince.

– C'est bon. Pourvu qu'ils n'attendent pas des heures pour se coucher. Je vais aller écouter un peu sous les volets pour voir ce que fabriquent ces oiseaux de nuit.

Le capitaine se leva et se dirigea vers la fenêtre de la chambre à coucher. Son titre de capitaine, ainsi que la façon dont l'autre lui adressait la parole, laissait supposer que c'était le chef de la bande. Le nom de l'autre, Locksmith, veut dire « serrurier ». Cela pouvait être son véritable nom, mais plus probablement il s'agissait bien d'un serrurier puisqu'il disait que les clefs étaient sa partie. À un moment, il avait fait un mouvement et un cliquetis métallique s'était fait entendre. Il avait un trousseau de clefs sur lui.

Mes réflexions furent interrompues par un léger tiraillement de mon pantalon. Je reculai un peu. C'était Old Death qui m'avait rejoint. J'approchai mon visage du sien et il me deman-

da si j’avais tout entendu et compris. Je fis un signe de tête affirmatif.

– Ainsi nous savons à quoi nous en tenir. Nous allons jouer à ces vauriens un tour qu’ils n’oublieront pas de si tôt. Si seulement je pouvais me fier à vous !

– Essayez. Que voulez-vous que je fasse ?

– Empoigner par le cou un de ces individus.

Et il me fit un cours concis sur la façon de tenir un homme à sa merci en serrant simplement le cou entre les dix doigts.

– Et, maintenant, tâchez de faire honneur à votre profession. En avant ! Mais surtout attendez mon signal.

Il s’écarta et je retournai à mon poste en m’approchant encore davantage du capitaine et en ramenant mes genoux sous mon corps pour pouvoir me relever instantanément.

Les deux bandits avaient repris leur conversation. Ils exprimaient leur impatience d’avoir à attendre si longtemps leurs acolytes. Puis ils parlèrent de Old Death et de moi ; ils espéraient que « l’Escargot » ne manquerait pas de nous dénicher. Soudain, je perçus un chuchotement de Old Death :

– Ça y est. Allez-y !

D’un bond je me dressai derrière le capitaine et lui passai les deux mains autour du cou. J’appuyai fortement mes phalanges sur sa pomme d’Adam et, en m’aidant d’un genou, je penchai son corps de côté, de sorte que son visage finit par toucher le sol et que je pus m’agenouiller complètement sur son dos. Il n’avait émis aucun son, seuls ses membres étaient secoués convulsivement. Entre temps, Old Death avait terrassé son compagnon.

– Lâchez-le un peu, me dit-il, sans cela vous l’étranglez. Pour un début, ce n’est pas mal du tout. Vous avez l’étoffe, sinon

d'un grand chasseur de l'Ouest, du moins d'un bandit d'envergure. Chargez votre bonhomme sur vos épaules et allez-y.

Il en fit autant pour sa victime et nous retournâmes à la porte de derrière où Old Death, comme convenu, se mit à gratter. Lange nous ouvrit.

– Qu'apportez-vous là ? demanda-t-il à voix basse en apercevant, dans l'obscurité, la masse noire de nos fardeaux.

– Vous verrez bien, répondit Old Death allégrement ; entrons et fermez la porte.

À la vue de nos prisonniers, les hommes ne se tinrent pas d'étonnement.

– Nom d'un chien, s'écria l'un d'eux, mais ce sont deux bandits du Ku-Klux-Klan. Ils sont morts ?

– J'espère que non, dit Old Death ; voyez-vous, j'ai bien fait d'emmener ce jeune homme ; il s'est fort bien comporté et a même triomphé du chef de la bande.

– C'est le chef ? Merveilleux ! Et où sont les autres ? Pourquoi avez-vous amené ces deux-là ?

– Vous n'avez pas encore deviné ? Mon jeune compagnon et moi, nous allons endosser les vêtements de ces deux coquins et, ainsi déguisés, nous conduirons ici le reste de la bande.

– Mais vous avez le diable au corps. Vous risquez votre vie. Et s'ils découvrent la supercherie ?

– Ne vous en faites pas, dit le vieux à barbe blanche d'un air convaincu. Old Death est un fameux renard et le jeune homme n'a pas l'air bête non plus.

Old Death leur raconta le résultat de notre reconnaissance et exposa son plan. Moi, déguisé en Locksmith, j'irais derrière

l’écurie pour conduire la bande. Quant à lui, il prendrait les vêtements du capitaine, dont la longueur correspondait à sa taille, et jouerait le rôle de chef.

Naturellement, on ne parlerait qu’à voix basse, et nous ne risquions pas de nous voir trahis par nos voix.

– Eh bien ! puisque vous avez le courage de tenter cette entreprise, faites-le, dit Lange. Ce n’est pas notre peau que vous risquez, mais la vôtre. Mais que ferons-nous en attendant ?

– D’abord, vous sortirez sans bruit et vous rapporterez des bûches et des rames. Il faudra barricader les portes pour qu’ils ne puissent pas sortir quand ils seront à l’intérieur. Ensuite, éteignez toutes les lumières et cachez-vous bien dans la maison. C’est tout ce que vous aurez à faire pour le moment. Nous verrons ensuite.

Pendant que nos hôtes allaient dans la cour pour chercher des gros morceaux de bois, nous dévêtîmes nos prisonniers. Sur leurs costumes noirs étaient cousus des insignes blancs. Celui du capitaine représentait un poignard et celui de Locksmith un trousseau de clefs. Le surnom du capitaine devait donc être le « Poignard ». L’homme qui nous attendait au cabaret portait sans doute sur sa cape l’image d’un escargot. Dès qu’on eut retiré son pantalon au capitaine, celui-ci se ranima. Il fit mine de se lever et porta sa main à l’endroit où il avait l’habitude de tenir son revolver, mais d’un geste Old Death le terrassa et lui appliqua la pointe de son couteau sur la poitrine.

– Tiens-toi tranquille, mon gaillard. Un seul cri, un seul mouvement, et cette lame se plonge dans ta chair.

Le bandit était un homme âgé d’une trentaine d’années, à la barbe d’une coupe militaire. Son teint hâlé trahissait une origine méridionale. Des deux mains il saisit sa tête endolorie et demanda :

– Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

– Vous êtes chez Mr. Lange que vous vous proposiez d'attaquer. Ce jeune homme et moi, nous sommes les deux individus que l'« Escargot » recherche en ce moment. Tu vois que tu ne pouvais pas mieux tomber ?

L'homme se mordit les lèvres et jeta autour de lui un regard épouvanté. Sur ces entrefaites, Lange et son fils entrèrent. Ils apportaient de gros morceaux de bois et une scie.

– Pour ce qui est des cordes, nous avons de quoi ficeler vingt hommes, dit le père.

– Donnez-nous-en toujours pour ces deux-là.

– Non, je ne me laisserai pas ligoter, cria le capitaine en essayant de se relever, mais le couteau de Old Death fit son effet.

– Ose seulement résister, cria-t-il. Tu ne sais pas encore de quel bois je me chauffe ! On m'appelle Old Death et tu apprendras ce que cela veut dire. Tu t'imagines peut-être que j'ai des trésors de tendresse pour les négriers et le Ku-Klux-Klan ?

– Old Death !... Old Death !... balbutia le capitaine au comble de la stupéfaction.

– Oui, mon garçon, c'est moi-même. C'est pourquoi il vaut mieux ne pas te faire d'illusions. Je sais que tu avais l'intention de pendre le jeune Lange, de battre son père jusqu'à la mort et, pour finir, d'incendier la maison. Si tu comptes sur notre pitié, tu te trompes, à moins que tu ne te montres tout à fait docile.

– Old Death... Old Death..., répétait l'homme devenu pâle comme un cadavre. Je suis perdu.

– Pas encore, nous ne sommes pas des assassins invétérés comme vous autres. Nous vous laisserons la vie sauve si vous vous rendez sans résistance, mais si vous rouspétez, vos cadavres iront prendre un bain demain matin dans le fleuve. Tout à l'heure, je vais amener ici tes hommes que j'aurai fait prison-

niers comme toi-même. Ordonne-leur de se rendre, sinon nous vous abattrons tous comme des lapins.

Le bandit fut ligoté et bâillonné. Son compagnon était également revenu à lui, mais il avait pris le parti de ne pas desserrer les dents. On fit pour lui comme pour le capitaine. Puis on étendit les deux hommes sur les lits de Lange et de son fils, auxquels on les attacha fortement, et on les borda avec sollicitude en relevant les couvertures jusqu'à leur menton.

– Parfait, dit Old Death en riant. Maintenant, la comédie peut commencer. Ces fripons feront une drôle de tête quand ils reconnaîtront dans les dormeurs leurs propres acolytes. Ce sera une surprise agréable. Mais dites-moi, Mr. Lange, verriez-vous un moyen de parler à ces hommes et de les observer sans qu'ils nous voient une fois qu'ils seront ici ?

– Hum, dit l'interpellé en désignant le plafond. Ce plafond est fait de simples lattes de bois. Nous pouvons en faire sauter une.

– Eh bien ! sortons tous et n'oubliez pas vos armes. Montez là-haut avant qu'il ne soit trop tard. Mais, d'abord, préparons quelques bons bâtons.

Nous sciâmes des pieux pour les adapter au but auquel nous les destinions, puis Old Death et moi nous endossâmes notre déguisement. Nous sortîmes et la porte fut fermée à clef derrière nous.

Old Death se rendit dans le coin de la cour où se trouvait le tas de rames, tandis que je me postais devant l'écurie au fond de la cour pour attendre mes sympathiques invités. À l'endroit convenu, je vis une silhouette se dresser dans l'obscurité.

– C'est vous, Locksmith ?

– Venez et doucement.

– Je vais prévenir le lieutenant, attendez.

Il s'éloigna. Ils avaient donc un lieutenant. Le Ku-Klux-Klan semblait organisé d'une façon toute militaire. Au bout d'une minute, un autre individu s'approcha. Il me dit à voix basse :

– Ça été long. Est-ce qu'ils dorment enfin, ces chiens maudits ?

– Oui, tout va pour le mieux.

– Allons-y, alors ! Il est déjà minuit passé et nous aurons encore à rendre visite à Cortesio. Conduis-nous.

Une bande nombreuse surgit de l'obscurité. Tous me suivirent. Je les conduisis jusqu'à la porte de derrière et fis semblant de chercher avant de trouver la bonne clef. Lorsque j'eus ouvert, je restai dehors avec Old Death, qui venait de me rejoindre, afin de laisser passer les autres. Enfin nous pénétrâmes en dernier avec le lieutenant. Celui-ci tira de sous sa cape une lanterne sourde. Ils étaient quinze, chacun portant un insigne différent sur ses vêtements. On voyait des demi-lunes et des croix, des serpents, des étoiles, des crapauds, des roues, des cœurs, des oiseaux, des tenailles et les animaux les plus divers. C'était le lieutenant qui commandait. Il éclairait la route, tandis que les autres attendaient les ordres.

– Une sentinelle à la porte.

– Inutile, dit Old Death ; Locksmith fermera à clef, personne ne pourra entrer.

Je tournai la clef dans la serrure pour ne pas éveillez les soupçons du lieutenant, mais laissai la clef sur la porte.

– Il faut entrer tous, dit Old Death. Ces deux types sont costauds.

– Vous êtes drôle aujourd'hui, capitaine.

– C’est qu’aujourd’hui les circonstances ne sont pas les mêmes. Allons !

Il me poussa vers la porte de la chambre à coucher, que j’ouvris en ayant soin de faire semblant de chercher parmi les clefs. Puis il les fit entrer un à un.

– Ils dorment, ne faites pas de bruit. Le lieutenant en avant.

Sans laisser à celui-ci le temps de répondre, il le poussa en avant et les autres lui emboîtèrent le pas sur la pointe des pieds. Lorsque le dernier fut passé, Old Death tira la porte et tourna la clef dans la serrure.

– Maintenant, vite, les morceaux de bois.

En quelques minutes, nous barricadâmes la porte si bien qu’un éléphant n’aurait pu la forcer. J’allai chercher les hommes qui se trouvaient au-dessus. À ce moment la bande s’aperçut qu’elle était enfermée. Chacun sortit sa lanterne et ils constatèrent que les dormeurs n’étaient pas ceux qu’ils s’attendaient à trouver. Ils se mirent à hurler, à proférer des menaces et à frapper du poing contre la porte.

– Ouvrez, ouvrez, sinon nous démolissons la maison, criaient-ils.

Comme leurs appels restaient vains, ils essayèrent de défoncer la porte, mais celle-ci ne céda pas. Alors ils t’entèrent d’ouvrir la fenêtre, mais nous avions eu soin de barricader les volets de la même façon que la porte.

– Rien à faire, cria une voix furieuse. On a mis quelque chose derrière les volets.

Puis nous entendîmes de dehors une voix sévère :

– N’insistez pas, vous êtes prisonniers. Celui qui essaiera d’ouvrir les volets recevra une balle.

– Oui, ajouta Old Death de l'intérieur, la porte est également barricadée. Demandez plutôt à votre capitaine ce qu'il vous reste à faire.

Et, en baissant la voix, il se tourna vers nous :

– Suivez-moi. Prenez la lanterne et votre fusil.

Nous montâmes au grenier qui s'étendait au-dessus de la chambre à coucher. Nous trouvâmes sans peine l'endroit où une latte avait été déclouée. Après avoir déposé notre lanterne et nos cagoules, nous soulevâmes la mince lamelle de bois et pûmes embrasser du regard la chambre à coucher éclairée par les nombreuses lanternes.

Les hommes étaient groupés les uns contre les autres ; les deux prisonniers avaient été libérés de leurs liens et de leurs bâillons et le capitaine tâchait de ramener ses hommes à la raison.

– Quoi, s'écria le lieutenant, vous voulez qu'on se rende ? Vous croyez donc que nos adversaires sont très nombreux ?

– Assez nombreux pour vous fusiller tous en cinq secondes, s'écria Old Death.

Tous les yeux se levèrent vers le plafond. Au même instant une détonation se fit entendre dehors. Old Death comprit immédiatement la situation et en tira parti :

– Vous entendez l'accueil que reçoivent vos compagnons chez Cortesio ? Toute la ville est contre vous. On était au courant de votre arrivée et on a fait le nécessaire pour bien vous recevoir. Nous n'avons pas besoin du Ku-Klux-Klan ici. Dans l'autre pièce, nous sommes douze, dehors six et ici encore six. Je suis Old Death, vous entendez ? Je vous donne dix minutes pour réfléchir. Si vous déposez vos armes, nous vous épargnons. Sinon, vous serez fusillés. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Réfléchissez bien.

Il fit retomber la planche et, se tournant vers moi :

– Et maintenant, allons vite porter secours à Cortesio.

À nouveau, un coup de feu venait de retentir. Nous nous glissâmes vers la maison voisine et aperçûmes quelques silhouettes encapuchonnées. Plusieurs autres venaient d'apparaître de derrière la maison de Cortesio. Nous nous jetâmes sur les bandits qui, pris au dépourvu, se défendaient mal. Ils s'enfuirent, sauf ceux qui n'étaient pas en état de le faire. Ceux-là furent désarmés et Old Death frappa à la porte de Cortesio.

– Qui est là ? demanda une voix de l'intérieur.

– Moi, Old Death. Nous vous avons délivré de vos agresseurs. Ouvrez.

La porte s'entrebâilla précautionneusement. Le Mexicain reconnut Old Death malgré son équipement.

– Quelle chance que vous m'ayez prévenu, dit-il, sans cela j'aurais été en mauvaise posture. J'ai défendu la porte d'entrée, pendant que mon commis surveillait la maison, de sorte qu'ils n'ont pu entrer. Puis je vous ai vu arriver à mon secours.

– Oui, nous vous avons tiré d'un mauvais pas. Maintenant, venez-nous en aide à votre tour. Vos agresseurs ne reviendront plus et nous en avons quinze enfermés chez Lange. Envoyez votre nègre alarmer la population. Il faut mettre toute La Grange sur pied pour donner une bonne leçon à ces scélérats. Avant tout, envoyez chercher le shérif.

Des hommes réveillés par les coups de fusil vinrent demander ce qui se passait. Lorsque nous leur eûmes exposé la situation ils nous offrirent leurs services. Ceux là mêmes, parmi les habitants de La Grange, qui avaient des sympathies pour les sécessionnistes n'avaient aucun égard pour le Ku-Klux-Klan, dont les méfaits remplissaient d'horreur tout le monde sans dis-

tinction politique. Nous saisîmes les quatre blessés par le col et les entraînâmes dans la maison de Lange. Ce dernier nous informa que la bande se tenait tranquille. Bientôt des gens affluèrent en foule, de sorte que la maison fut bientôt trop petite pour les contenir tous. Le va-et-vient et le brouhaha avaient certainement permis aux prisonniers de juger de la gravité de leur situation. Old Death m'entraîna à sa suite dans le grenier. Une fois le plancher à nouveau soulevé, un spectacle significatif s'offrit à mes yeux. Nos captifs étaient étendus, les uns sur le lit, les autres sur le sol, la tête basse, dans l'attitude du découragement le plus complet.

– Eh bien ! dit Old Death, les dix minutes sont passées. Quelle est votre décision ?

Pour toute réponse, nous n'entendîmes qu'un juron grossier.

– Répondez ou je tire, cria le vieux, menaçant. C'est mon dernier mot.

Pas de réponse. Old Death se pencha vers moi et me glissa à l'oreille :

– Il faut bien tirer pour leur faire peur. Visez la main du lieutenant, moi je viserai celle du capitaine.

Les deux coups de feu partirent en même temps. Les balles vinrent exactement toucher l'endroit visé. Les deux officiers poussèrent un cri, toute la bande leur fit écho et, bientôt, un chœur désespéré résonna dans la chambre.

Dehors, on avait entendu nos coups de feu. Pensant que nous étions en lutte avec la bande, les autres se mirent à tirer dans la fenêtre. Les balles traversèrent les volets et sifflèrent dans l'air. Les bandits se couchèrent par terre en poussant des cris de porcs égorgés. Le capitaine enveloppa sa main blessée dans un morceau de drap et cria dans notre direction :

– Arrêtez, nous nous rendons.

– C’est bon, répondit Old Death. Jetez vos armes sur le lit, et je vous laisserai sortir. Celui qui s’avisera d’emporter une arme aura tout de suite une balle dans la peau. Vous entendez bien qu’il y a des centaines d’hommes dehors. La capitulation est votre seul salut.

La bande du Ku-Klux-Klan dut s’avouer vaincue. Elle ne pouvait même pas songer à la fuite. Aussi les couteaux et les revolvers s’entassèrent-ils sur le lit séance tenante.

– Très bien, dit Old Death ; et, maintenant, je vous répète que le moindre geste pour saisir une arme serait votre arrêt de mort. Attendez un instant.

Il m’envoya dire à Lange d’ouvrir pour laisser sortir les bandits. Mais cette mission n’était pas très facile à exécuter. La maison était pleine de gens qui ne me connaissaient pas. Comme je portais toujours la cape du Ku-Klux-Klan, la foule me prit pour un membre de la bande. On ne voulut pas écouter mes explications. Des coups de poing s’abattirent sur moi dont je devais garder le souvenir pendant plusieurs jours. On se proposait de me sortir devant la maison et de me lyncher sur-le-champ.

Le plus acharné était un grand gaillard osseux qui s’obstinait à m’envoyer des coups de poing dans les flancs en hurlant :

– Sortez-le vite, les arbres ont des branches, de belles branches, des branches solides qui ne se briseront pas quand un voyou de cet acabit s’y balancera.

Et il me poussait de toutes ses forces vers la porte de derrière.

– Mais, voyons, protestai-je, je ne suis pas du Ku-Klux-Klan, demandez à Mr. Lange.

– De belles branches, de superbes branches, répétait-il sans m'écouter et m'administrant de nouveaux coups dans les côtes.

– J'exige d'être conduit devant Mr. Lange, je me suis déguisé pour...

– Des branches magnifiques, et nous avons aussi de la superbe corde de chanvre à La Grange.

Ce disant, il m'envoya un coup de poing si vigoureux que je perdis patience. Cet homme était capable d'exciter à tel point la foule qu'elle m'aurait lynché.

– Assez, criai-je, vous êtes un rustre. Je veux voir Mr. Lange.

Ces paroles eurent le don de l'exaspérer davantage et je sentis ses coups redoubler. C'en était trop. À mon tour, je lui lançai de toutes mes forces un coup de poing sous le nez, de sorte qu'il se serait sans doute écroulé si la foule n'avait pas été si dense. Je profitai du tumulte qui s'ensuivit pour me frayer à coups de poing un chemin en répondant tant bien que mal aux attaques dont je faisais l'objet. Le bonhomme osseux se ressaisit et courut à ma suite, les poings brandis. Heureusement, Mr. Lange apparut.

– Pour l'amour de Dieu, que se passe-t-il ? Pourquoi criez-vous ainsi, sir ? Vous êtes tout ensanglanté.

– À l'arbre, le scélérat ! criait l'homme au comble de la rage. Il m'a écrasé le nez et m'a fait sauter des dents, deux dents, trois dents, peut-être même quatre, de belles dents ! les seules, qui me restaient devant. Pendez-le vite.

– Celui-ci ? demanda Lange en me désignant. Mais voyons, sir, il n'est pas du Ku-Klux-Klan, c'est un ami, et c'est à lui que nous devons d'avoir mis en échec ces bandits. Sans lui, le señor

Cortesio et moi ne serions plus en vie et notre maison serait en train de brûler.

L'homme écarquilla les yeux, entrouvrit sa bouche saignante aussi largement que possible et, en me montrant du doigt, demanda :

– Celui là ? C'est incroyable !

La rage fit place dans l'assistance à une hilarité bruyante. Les hommes sortirent leur mouchoir pour s'éponger le front et essuyer le sang qui coulait de leur nez et de leur bouche. Quant à moi, je frottai les parties endolories de mon corps qui portaient sans doute les marques des poings osseux de mon adversaire.

Par mesure de précaution, on avait amassé tout ce qu'on avait trouvé en fait de cordes dans un coin de la maison.

– Eh bien ! maintenant, on va sortir les prisonniers, un à un, dis-je. Nous les ligoterons au fur et à mesure. Old Death doit déjà s'impatienter du retard. Le shérif devrait déjà être là, le nègre de Cortesio est allé l'avertir.

– Le shérif ? s'écria Lange étonné, mais le voilà ! Vous ne saviez donc pas qui est votre adversaire de tout à l'heure ?

Le grand diable osseux prit un visage aussi digne que possible vu les circonstances.

– Oui, s'écria-t-il. Je suis le shérif de l'honorable county Fayeta. Cette nuit même, on fera justice à ces bandits. Faites-moi place, messieurs. Prenez les cordes et ouvrez la porte.

Aucun des membres de la bande ne voulut sortir le premier. J'invitai le capitaine, puis le lieutenant à avancer. Tous deux avaient pansé tant bien que mal leurs mains blessées. On les leur lia derrière le dos. En quelques minutes, tous furent ligotés et on leur joignit les autres, pris devant la maison de Cortesio.

Lorsque enfin nous fûmes sûrs de nos prisonniers, une question se posa : qu'allions-nous en faire ? À La Grange, il n'y avait pas de prison assez vaste pour contenir dix-neuf hommes.

– Conduisez-les dans la grande salle de l'auberge, ordonna le shérif. Nous allons constituer aussitôt un tribunal et nous rendrons le jugement. Comme c'est un cas exceptionnel, la justice aussi suivra une procédure exceptionnelle.

Cinq minutes plus tard, le tribunal se trouvait réuni dans la grande salle de l'auberge. Le shérif en assurait la présidence. Il était composé d'un procureur, d'un défenseur, d'un huissier et d'un jury.

Comme témoins on désigna les deux Lange et leurs cinq amis, Old Death et moi-même. Comme pièces à conviction, on avait apporté les armes chargées des accusés.

Le shérif ouvrit la séance et déclara qu'on dispenserait les témoins de la prestation de serment, étant donné que le « niveau moral très bas des accusés ne méritait pas de fatiguer des gentlemen aussi honorables ». D'ailleurs, en dehors des membres du Ku-Klux-Klan, toute l'assistance était composée uniquement de personnes « ayant un sens de la justice très développé ».

Des applaudissements sonores accueillirent ces paroles et le président remercia l'assistance en s'inclinant.

La parole fut donnée ensuite à Old Death, qui exposa les faits au nom des témoins. Ensuite, le procureur se leva. Il déclara que les accusés faisaient partie d'une société secrète ayant pour but de perturber l'ordre public, de saper l'autorité de l'État et ne reculant devant aucun crime pour la réalisation de son néfaste programme. Un tel forfait ne pouvait être puni que par la mort ou par la détention à vie. En conséquence, il se voyait obligé de réclamer un châtiment impitoyable pour les membres du Ku-Klux-Klan. Quelques-uns parmi ces criminels, désignés par

l'honorable tribunal, seraient pendus par le cou et les autres roués de coups et enfermés en prison jusqu'à la fin de leurs jours, afin d'être mis hors d'état de nuire à la sécurité de l'État et des honorables citoyens.

Cette allocution fut accueillie également avec beaucoup d'enthousiasme et le procureur remercia l'assistance avec dignité. Vint alors le tour de la défense. L'avocat des accusés fit remarquer que le président s'était rendu coupable d'une négligence en omettant de demander aux accusés leurs noms, ce qui était tout à fait inadmissible. Pouvait-on, en effet, pendre ou enfermer à perpétuité des gens dont on ignorait l'identité ? C'était impossible, ne fût-ce que pour la rédaction du verdict et pour les autres écritures. En outre, il admit que ses clients avaient nourri des projets coupables, mais il fit remarquer que ceux-ci avaient été entravés dès le début et qu'on ne saurait les juger comme des crimes accomplis. Enfin, il fit appel à l'indulgence du tribunal en s'élevant contre l'application de la peine capitale et de la réclusion à vie.

Le président se leva à nouveau pour expliquer son omission en ce qui concernait l'identité des accusés. Il ne les avait pas interrogés parce qu'il était persuadé d'avance qu'ils ne diraient pas la vérité. Pour ce qui-était du verdict, il revêtirait la forme d'un jugement collectif et serait ainsi conçu : « Dix-neuf membres du Ku-Klux-Klan pendus pour expier les crimes dont ils s'étaient rendus coupables ». Là-dessus, les jurés se retirèrent. Au bout de deux minutes à peine, ils revinrent pour communiquer au président leur décision.

Ils avaient reconnu les accusés coupables. Le shérif discuta quelques minutes avec le jury et on décida de fouiller les accusés. L'argent trouvé sur eux fut compté. Le shérif eut un sourire de satisfaction et se leva pour rendre le verdict.

– Messieurs, dit-il, les accusés sont reconnus coupables. Cependant, il est exact que leurs crimes n'ont pu être perpétrés. C'est pourquoi nous répondons au désir de la défense qui a fait

appel à notre humanité en renonçant à requérir tout châtiment direct.

Les accusés poussèrent un soupir de soulagement. Quelques cris de mécontentement se firent entendre dans l'assistance. Le shérif poursuivit :

– Je viens de dire que la tentative de crime constitue un crime en elle-même. Si nous laissons les membres du Ku-Klux-Klan impunis, nous ne pouvons cependant pas négliger de les rendre inoffensifs. Aussi avons-nous décidé de les chasser de l'État d'une manière honteuse qui leur enlèvera toute envie d'y revenir. Nous commencerons par leur raser les cheveux et la barbe. J'espère que parmi ces messieurs il s'en trouvera qui se feront un plaisir de se charger de cette besogne.

Un rire général secoua l'assistance.

– Ensuite, nous embarquerons les accusés sur le vapeur qui est arrivé à onze heures d'Austin et partira dès l'aube poux Matagorda. Ils ne seront pas libérés de leurs liens et ne recevront aucune nourriture jusqu'à Matagorda, où on leur donnera du pain et de l'eau. Les frais de leur passage seront couverts par leur propre argent qui représente la somme coquette de trois mille dollars. En outre, tous leurs biens seront confisqués et vendus aux enchères. Le jury a décidé d'employer le produit de cette vente à l'achat de bière et d'eau-de-vie, afin de terminer cette séance par des réjouissances qui se prolongeront jusqu'à l'aube. Ensuite, on conduira les membres du Ku-Klux-Klan en musique jusqu'au vapeur. Ils assisteront d'ailleurs à la fête, car ils ne bougeront pas d'ici. En attendant, nous les raserons et nous préparerons tout en vue de la fête.

Les bravos s'étaient mués en hurlements. Bientôt la bande fut rasée, ses armes vendues en un clin d'œil et la salle de l'auberge assiégée par des gens désireux d'assister à la fête. Un orchestre composé d'une clarinette, d'un violon et d'une trompette, fut vite constitué. Il se trouva même un basson. Cet

étrange orchestre s'installa dans un coin de la salle et se mit à accorder ses instruments, ce qui me donna un avant-goût du concert. Je voulus me retirer, d'autant plus que les dames commençaient à arriver, mais Old Death m'expliqua que nous méritions bien un peu de plaisir après tant de tracas. Le shérif se joignit à lui et m'assura même énergiquement que mon absence serait ressentie comme une offense pour les citoyens de La Grange. J'avais même l'obligation morale de conduire la première danse. Il désigna à Old Death son épouse comme cavalière et à moi sa fille, toutes deux excellentes danseuses.

Que pouvais-je faire ? Il nous avait déjà présentés à ces dames. Il me fallait bien me rendre.

La maman était âgée d'une cinquantaine d'années et son sujet de conversation préféré était le Code Napoléon. La fille, qui devait avoir dépassé la trentaine, avait apporté tout un cahier de poèmes dont elle tenait à nous régaler malgré le bruit. Ces dames refusaient de boire de la bière ; par contre, l'eau-de-vie trouva grâce à leurs yeux.

L'honorable magistrat me donna une tape amicale et me chuchota à l'oreille :

– On ouvre la danse. Allez-y.

Je me levai, m'inclinai devant la fille, murmurai quelque chose sur l'honneur et le plaisir que j'avais... sur quoi elle répondit en me tendant son cahier de poèmes. Old Death s'y prit avec plus d'adresse que moi. Sans façon, il interpella la maman :

– Allons-y, Missis. À droite ou à gauche, comme vous voudrez, je saute comme un chevreau.

Je ne m'étendrai pas sur nos exploits de danseurs et nos nombreuses libations, Toujours est-il qu'à l'aube on aurait pu compter les dégâts que cette fête causa à l'aubergiste. Le lendemain matin, Old Death était tout courbaturé et se déclara dans l'impossibilité de continuer le voyage. C'était la regrettable con-

séquence de ses prouesses de danseur. Il avait, en effet, des bleus énormes sur le corps et je dus me rendre à l'évidence.

– En effet, dis-je, il faut que vous vous reposiez au moins une journée. Dommage pour Gibson, qui nous échappera entre temps.

– Ne vous en faites pas, répondit le vieux. Quand on met sur la piste un limier de mon espèce, le gibier n'échappe pas. Fiez-vous à moi.

– C'est ce que je fais. Mais vous accordez ainsi à Gibson et à William Ohlert une avance considérable.

– Nous les rattraperons bien, j'en fais mon affaire. Un jour plus tôt ou plus tard, ça n'a pas d'importance. Ne vous découragez pas. Ce vénérable shérif nous a joué un mauvais tour sans s'en douter. Mais je m'appelle Old Death, que diable !

Ces paroles auraient consolé le plus désespéré, et, comme je savais qu'on pouvait faire entière confiance à Old Death, je fis tout mon possible pour ne rien laisser paraître de mes soucis.

CHAPITRE III

VERS LA FRONTIÈRE MEXICAINE

Une semaine plus tard, cinq cavaliers, quatre blancs et un nègre, s'approchaient de la frontière mexicaine du Texas. Les blancs avançaient deux par deux, suivis du nègre. Les deux premiers portaient des vêtements identiques, avec cette différence que le costume du plus jeune était neuf, alors que celui du vieux, un homme extrêmement maigre, semblait usé par le temps. Leurs excellentes montures avançaient d'un pas allègre en faisant entendre de temps en temps un hennissement qui prouvait qu'elles supportaient à merveille les fatigues de la route. Les deux autres cavaliers étaient sans doute un père et son fils. Ceux-là aussi étaient habillés de la même façon, mais leurs vêtements, au lieu d'être en cuir comme ceux de leurs compagnons, étaient en laine. Ils étaient coiffés de chapeaux de feutre à larges bords et armés de fusils, de couteaux et de revolvers. Quant au nègre, son costume était en calicot foncé et sa tête ornée d'un chapeau haut de forme flambant neuf. Il tenait à la main un rifle à double canon et on voyait dans sa ceinture des couteaux mexicains.

Il est inutile de vous présenter les quatre cavaliers blancs : c'étaient Old Death, Mr. Lange, son fils et moi. Le nègre était le serviteur de Cortesio, de La Grange.

Old Death avait mis trois journées entières à se remettre de ses fatigues. Je crois qu'il était un peu honteux des circonstances qui lui avaient valu cette défaillance. Être blessé dans un combat est un honneur, mais se laisser piétiner dans un bal est très vexant pour un chasseur de l'Ouest et le vieux n'arrivait pas à s'en consoler.

Le jour de notre départ, Cortesio vint nous demander si nous consentirions à emmener son serviteur nègre. Comme nous ne dissimulions pas notre étonnement de nous voir offrir ce noir compagnon de voyage, il nous expliqua ses raisons. Il venait de recevoir une dépêche de Washington et il lui fallait transmettre un message très urgent à Chihuahua. Il nous aurait volontiers confié cette mission, mais il lui fallait la réponse par retour. Ainsi il se voyait obligé d'envoyer un courrier et c'était le nègre Sam qui lui semblait le plus indiqué. Malgré sa peau noire, cet homme offrait plus de garantie que n'importe qui. Il était depuis de longues années à son service et lui témoignait un dévouement sans borne. Il avait déjà accompli à plusieurs reprises ce voyage périlleux à travers la frontière mexicaine et avait fait preuve devant le danger d'une bravoure à toute épreuve. Cortesio nous assura que Sam ne nous encombrerait pas, mais qu'au contraire il nous servirait avec son dévouement habituel. Nous consentîmes donc, et nous n'avions pas eu à le regretter jusque-là. Sam était un excellent cavalier. Il était adroit, serviable, respectueux, et il semblait m'avoir pris en affection, car il me prodiguait les attentions les plus touchantes.

Old Death jugea totalement superflu de rechercher la trace de Gibson de ville en ville. Cortesio nous avait signalé étape par étape l'itinéraire de son détachement et mon vieux compagnon jugea préférable de nous diriger directement sur le Rio Nueces et de là vers le passage de l'Aigle. Selon toute probabilité, nous rencontrerions le détachement entre le fleuve et le passage. Naturellement, il fallait nous presser.

En six jours, nous avions parcouru deux cents milles anglais, traite que sans Old Death nous n'aurions jamais pu demander à nos chevaux. Mais ce vieux chasseur de l'Ouest savait s'y prendre avec les bêtes mieux que quiconque.

Le terrain sur lequel nous nous trouvions s'adaptait très bien à une course rapide à cheval. C'était une prairie couverte

d’herbe basse, piste idéale pour nos chevaux. L’air était pur et l’horizon nous apparaissait avec une netteté parfaite.

– Regardez un peu là-bas, me dit Old Death en désignant l’horizon ; qu’est-ce, d’après vous ?

Nous vîmes un point noir qui semblait s’approcher de nous avec une grande lenteur.

– Hum, dit Lange en se faisant un abat-jour de sa main, ce n’est peut-être qu’un animal.

– Vous croyez ? ricana Old Death. Un animal qui broute de l’herbe ? Merveilleux ! Vos yeux ne semblent pas être très habitués à scruter les grands espaces. Ce point est distant de deux milles anglais. Étant donnée sa grosseur par rapport à l’éloignement, il ne peut s’agir d’un animal, ou il faudrait alors que ce soit un buffle cinq fois plus grand qu’un éléphant adulte. Or il n’y a pas de buffle dans cette région, du moins en cette saison. D’ailleurs, votre œil inexpert ne peut reconnaître le mouvement d’un objet à une telle distance. Un buffle ou un cheval occupé à paître marche lentement, tandis que ce point avance au galop.

– C’est incroyable, dit Lange.

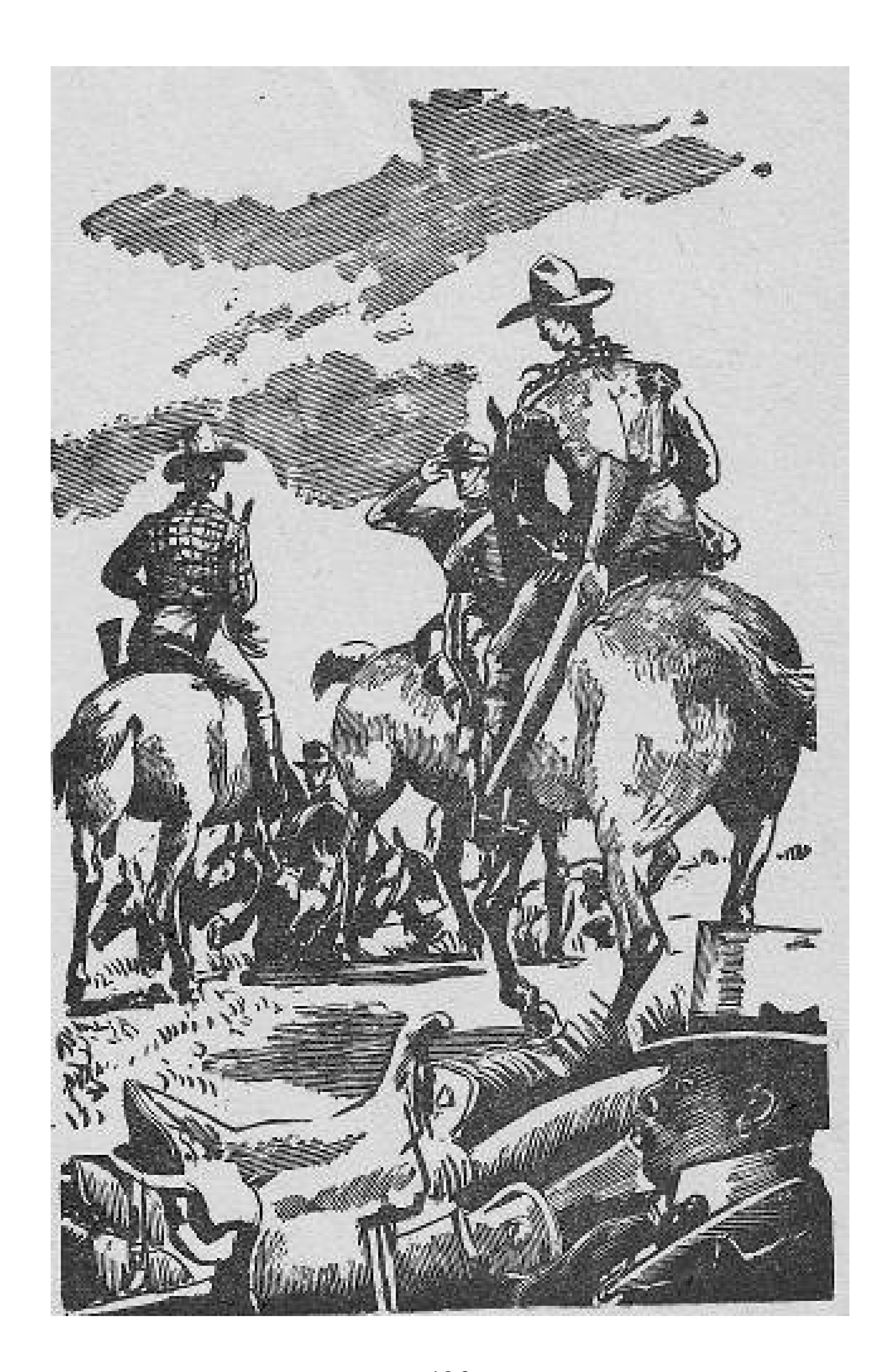
– Eh bien ! puisque les blancs n’y comprennent rien, demandons un peu l’avis du noir. Sam, que penses-tu de ce point noir ?

Le nègre, qui s’était tu jusque-là par déférence, s’entendant poser directement la question, répondit :

– Cavaliers. Quatre, cinq ou six.

– C’est aussi mon impression. Des Indiens, peut-être ?

– Oh non, Sirrah ! Indiens pas venir tout droit à blancs. Indiens se cacher pour voir avant. Cavaliers venir droit à nous, ils être blancs.



– C’est fort juste, mon brave Sam. Je constate avec satisfaction que ton esprit est plus clair que ta peau.

– Oh ! Sirrah ! murmura le nègre en découvrant ses dents dans un large sourire.

L’éloge de Old Death était pour lui un honneur insigne.

– Ce sont probablement des soldats du Fort Inge en reconnaissance. Si mes suppositions sont justes, cette rencontre n’est pas de nature à nous réjouir.

– Pourquoi ?

– Nous allons apprendre une nouvelle désagréable, mon ami. Le Fort Inge est situé assez loin d’ici, au nord-ouest. Si son commandant envoie des patrouilles à de telles distances, c’est que la situation laisse à désirer. D’ailleurs, nous verrons bien tout à l’heure.

Nous poursuivions notre route sans ralentir. Le point noir grossissait maintenant à vue d’œil. Il se décomposa bientôt en six points distincts, qui se révélèrent ensuite être des cavaliers. Cinq minutes plus tard, nous reconnûmes des uniformes militaires. La distance qui nous séparait se réduisait rapidement, de sorte que nous ne tardâmes pas à entendre le cri lancé à notre adresse. Ils nous priaient de stopper. Le groupe se composait d’un sergent de dragons et de cinq hommes.

Après quelques salutations, le sergent nous demanda si nous n’avions pas rencontré d’Indiens ou du moins si nous n’avions pas remarqué une piste chemin faisant. Old Death répondit négativement. Le sergent croyait-il que des Indiens se trouvaient dans les parages ?

– C’est fort probable et il y a même tout lieu de croire qu’ils ont déterré le tomahawk de guerre.

– Sapristi, ça va mal ; de quelles tribus s’agit-il ?

– Des Comanches et des Apaches.

– Les deux tribus les plus redoutables. Et nous nous trouvons justement à la limite de leurs réserves. Entre l'arbre et l'écorce il ne faut jamais mettre le doigt. Mais qu'ont donc les Peaux-Rouges à se jeter les uns sur les autres ?

– C'est encore ce maudit président Juarez qui en est la cause. Vous avez certainement entendu dire qu'il a été obligé de battre en retraite jusqu'à El Paso. Tout le monde se ligue contre lui, les Indiens même, dont il est pourtant le frère de race, le renient.

– Les Apaches aussi ?

– Pas précisément ; ils ne se sont déclarés ni pour ni contre Juarez. Ils ont suivi le conseil de Winnetou, leur chef, un jeune homme déjà très célèbre, et n'ont pas pris parti. Mais les agents de Bazaine ont parfaitement réussi exciter les Comanches contre le président. Ceux-ci ont franchi en foule, mais secrètement, à la mode indienne, la frontière mexicaine pour porter le coup de grâce aux partisans de Juarez.

– Hum, je comprends, vous voulez dire pour piller, assassiner, incendier et faire des prisonniers. Le Mexique n'intéresse pas les Comanches, et ils n'ont pas à intervenir, puisque leurs habitations et leurs réserves sont en deçà du Rio-Grande. Enfin ! je ne veux pas approfondir les raisons de l'intérêt subit des Comanches pour le Mexique...

– Ce n'est pas non plus mon affaire. Toujours est-il qu'il y a eu une rencontre hostile entre les Apaches et les Comanches, qui sont des ennemis héréditaires. Les Comanches ont attaqué un campement d'Apaches, tué tous ceux qui refusaient de se rendre et emmené les autres avec les tentes et les chevaux.

– Et ensuite ?

– Quoi, ensuite ? Les prisonniers mâles, conformément à la coutume indienne, ont été attachés au poteau de torture.

– Les Apaches ont sans doute immédiatement juré de venger leurs frères ?

– Pas le moins du monde. Ils ont délégué un guerrier pour entamer des pourparlers avec le chef des Comanches. Ces pourparlers ont eu lieu chez nous.

– Au Fort Inge ? Pourquoi ?

– Parce que c'est un territoire neutre.

– Je comprends. Ainsi les chefs des Comanches sont arrivés chez vous.

– Oui, cinq chefs escortés de vingt guerriers.

– Et les Apaches, combien étaient-ils ?

– Trois.

– Leur escorte était-elle nombreuse ?

– Ils étaient venus sans escorte.

– Hum ! Et quelle fut l'issue de cette rencontre ?

– Le différend s'est aggravé encore davantage. En fin de compte, les Comanches ont attaqué les Apaches, deux de ces derniers ont été tués et le troisième réussit, quoique blessé, à sauter sur son cheval et à se sauver. Les Comanches se mirent à sa poursuite, mais ils ne purent le rattraper.

– Et tout cela s'est passé en territoire neutre, sous la protection d'un commandant de troupes de l'Union ? Faut-il s'étonner que les Apaches aient déterré le tomahawk de guerre ? Le guerrier rescapé leur aura apporté la nouvelle et ils auront tout de suite décidé de tirer vengeance. Et comme l'assassinat de leurs délégués a eu lieu dans un fort sous l'œil des blancs, ils

tourneront sans doute leurs armes contre les Visages-Pâles. Reste à savoir quelle sera l'attitude que les Comanches adopteront à notre égard.

– Une attitude tout à fait amicale. Les chefs nous ont assuré avant de quitter le fort qu'ils n'en voulaient qu'aux Apaches ; ils considèrent les Visages-Pâles comme leurs amis.

– Quand a donc eu lieu cette sanglante rencontre ?

– Lundi dernier.

– Aujourd'hui nous sommes vendredi, cela fait donc quatre jours. Il y a une chose que je ne comprends pas : le commandant aurait dû les faire prisonniers et communiquer l'incident à Washington.

– Ce jour-là, il était allé à la chasse et n'est rentré que tard le soir.

– Oui, pour ne pas être témoin de la traîtrise des Comanches. Je connais ça. Quand les Apaches auront appris que les Comanches ont pu quitter le fort sans être inquiétés, gare au blanc qui tombera entre leurs mains : ils ne l'épargneront pas.

– Ne vous énervez pas, sir. Il a mieux valu pour les Apaches que les Comanches soient partis, car, dans le cas contraire, ils auraient perdu encore un de leurs chefs.

Old Death eut un geste de surprise.

– Encore un chef ? Ah ! je vois ça ! Il y a quatre jours de cela. Il avait un excellent cheval et il allait plus vite que nous. C'était certainement lui.

– À qui songez-vous ? demanda le sergent étonné.

– À Winnetou.

– Oui, c'était lui. À peine les Comanches avaient ils disparu à l'ouest que nous aperçûmes à l'est, venant du Rio Frio, un ca-

valier. Il vint jusqu'au fort pour s'approvisionner en poudre, en plomb et en cartouches. Il ne portait pas les insignes de sa tribu et nous ne l'avons pas reconnu de prime abord. Pendant sa visite chez nous, il apprit ce qui s'était passé.

– Mais c'est très, très intéressant, s'écria Old Death ; je regrette de n'avoir pu assister à cette scène. Qu'a-t-il dit alors à l'officier ?

– Cette simple phrase : « Les blancs devront expier d'avoir toléré ou de ne pas avoir puni une telle action. » Puis il sortit et sauta sur son cheval. L'officier le suivit pour admirer sa superbe monture noire et alors le Peau-Rouge lui dit : « Je veux me montrer plus loyal que vous. Je vous avertis qu'à partir d'aujourd'hui la guerre est déclarée entre les Apaches et les Visages-Pâles. Mais tout cela est arrivé par votre faute et le sang qui sera versé retombera sur votre conscience. »

– Oh ! oui, c'est bien lui, c'est comme si je l'entendais parler, dit Old Death. Que répondit alors l'officier ?

– Il lui demanda qui il était et l'Indien se nomma fièrement : c'était Winnetou, le chef des Apaches. Aussitôt l'officier ordonna précipitamment à ses hommes de fermer les portes et de faire l'Indien prisonnier. Il en avait le droit, car la guerre était déclarée et Winnetou n'était pas entré chez nous en qualité de parlementaire. Mais l'Indien éclata de rire, bouscula tout le monde et, au lieu de se diriger vers la porte, sauta, comme le premier Apache, par-dessus la palissade. Aussitôt on lança tout un détachement à ses trousses, mais Winnetou resta insaisissable.

– Évidemment. Cela ne m'étonne pas, c'est le diable en personne. Gare au fort et à ses soldats si les Comanches ne sont pas vainqueurs ! Les Apaches ne feront grâce à aucun d'entre vous. Vous n'avez pas eu d'autre visite depuis ?

– Si, une seule. Un cavalier qui se rendait à Sabinal est passé chez nous. Il s'appelait Clinton, j'en suis tout à fait sûr, car c'est moi qui montais la garde quand il est arrivé.

– Clinton ! Hum !

Et il donna le signalement exact de Gibson qui, selon toute apparence, avait déjà réadopté le nom de Clinton. Le sergent reconnut facilement son visiteur et la photographie qui lui fut montrée confirma l'identité du personnage.

– Eh bien ! vous vous êtes laissé rouler, déclara Old Death. Cet homme ne se dirigeait aucunement sur Sabinal. Il est allé chez vous pour se rendre compte de la situation. Bref, vous auriez pu épargner beaucoup de vies humaines si vous ne vous étiez pas montrés aussi négligents dans l'accomplissement de votre service. *Good bye, boys !*

Il dirigea son cheval de côté et s'éloigna du groupe. Nous marchions maintenant en silence vers le nord. Old Death, la tête penchée sur sa poitrine, donnait libre cours à ses pensées. À l'ouest, le soleil commençait déjà à décliner à l'horizon.

Après une longue traite, nous arrivâmes à un fleuve au lit très large, mais dont les eaux étaient peu profondes. Cependant l'endroit où nous nous trouvions ne se prêtait pas à un passage à gué, ce qui nous obligea à longer la rive. Nous découvrîmes enfin un endroit où l'eau glissait sur un lit de cailloux. Nous y conduisîmes nos montures. Old Death avançait en tête, mais dès que son cheval s'apprêta à mouiller ses sabots, il le retint, descendit et se pencha pour examiner attentivement l'eau.

– Bien, dit-il, je m'en doutais. Nous nous trouvons sur une piste que nous n'avons pu remarquer sur la rive à cause du gravier qui ne conserve aucune empreinte. Regardez donc un peu le lit du fleuve !

Nous mîmes à notre tour pied à terre et aperçûmes des creux de la grosseur d'un poing qui conduisaient jusqu'au fleuve.

– Les deux cavaliers qui sont passés ici n'ont même pas laissé leurs chevaux boire, dit Old Death. Comme ceux-ci étaient sans doute altérés et comme tout homme de l'Ouest se soucie avant tout de son cheval, j'en déduis que les bêtes se sont abreuvées une fois sur l'autre rive. Ces deux hommes avaient donc hâte de traverser le cours d'eau. Nous allons savoir pourquoi.

Pendant l'examen des empreintes, nos chevaux buvaient goulûment. Nous remontâmes en selle et traversâmes le fleuve sans nous mouiller. À peine étions-nous parvenus à l'autre rive que Old Death, à la vue perçante duquel rien n'échappait, nous dit :

– Et voilà la raison de cette hâte ! Regardez un peu ce tilleul dont l'écorce est arrachée aussi haut qu'un homme peut l'atteindre. Voici ma supposition : deux cavaliers montant des chevaux indiens et dont l'un au moins était blessé ont traversé le fleuve en toute hâte, avant même de laisser boire leurs montures. Ils voyaient, en effet, sur l'autre rive un tilleul dont ils voulaient employer l'écorce en guise de pansement. Après avoir pansé la blessure, ils sont repartis en vitesse. Quels pouvaient bien être ces cavaliers, messieurs ? Creusez un peu vos méninges, ajouta le vieux en me fixant.

– Je vais essayer, risquai-je, mais il ne faut pas vous moquer de moi si je me trompe.

– Quelle idée ! Je vous considère comme mon élève et, par conséquent, je ne peux encore attendre de vous un jugement d'homme expérimenté.

– Eh bien ! puisque les chevaux étaient indiens, je suppose que leurs cavaliers étaient des Peaux-Rouges, et j'y vois un rapport avec les événements du Fort Inge. L'Apache qui s'était sau-

vé était blessé. Winnetou est parti du fort peu après et, comme il n'a pas fait de halte et qu'il possédait une excellente monture, il a facilement rattrapé le premier, handicapé par sa blessure.

– Pas mal, dit Old Death d'un air approbateur. Voyez-vous encore quelque chose à déduire de ces faits ?

– Oui. Les deux Apaches ont dû s'attacher avant tout à rejoindre leurs frères de tribu afin de les mettre au courant de l'outrage qu'ils avaient subi au fort et de les avertir de l'attaque imminente des Comanches. D'où leur grande hâte.

– C'est cela même. Votre raisonnement est impeccable et je crois comme vous que ces deux cavaliers n'étaient autres que Winnetou et l'Apache rescapé du fort. Et, maintenant, cherchons un endroit pour camper, car demain matin il nous faut partir dès l'aube.

Ses yeux experts ne tardèrent pas à découvrir un endroit propice, une petite clairière entourée de buissons et tapissée d'herbe tendre où nos chevaux pourraient s'en donner à cœur joie. Nous les dessellâmes et les attachâmes au bout de nos lassos. Ensuite nous préparâmes un modeste repas avec le reste de nos provisions.

Quand nous nous fûmes restaurés, Old. Death nous dit :

– À vrai dire, je ne redoute aucunement les Comanches. Ils me connaissent, je ne leur ai jamais fait de mal, je leur ai rendu souvent visite et ils m'ont toujours réservé un accueil très cordial. L'un de leurs chefs les plus vénérés, Oyo-Koltsa, c'est-à-dire le « Castor-Blanc », est même mon ami personnel, car je lui ai rendu un jour un service qu'il m'a juré de ne jamais oublier. Néanmoins, il faut être prêt à toute éventualité et nous comporter comme si nous nous trouvions en territoire ennemi. C'est pourquoi nous ne dormirons pas tous en même temps ; l'un de nous restera toujours en sentinelle. Nous nous relaierons toutes les heures. On tirera au sort avec ces brins d'herbe de diffé-

rentes longueurs pour décider de l'ordre de la garde. Cela nous fera à chacun cinq heures de sommeil, ce qui est tout à fait suffisant.

C'est à moi qu'échut la dernière garde. La nuit était tombée et l'obscurité était maintenant complète. Tant que nous ne dormions pas, nous n'avions pas besoin de sentinelles, et personne parmi nous n'était encore disposé à dormir. Nous allumâmes donc des cigares et passâmes le temps à bavarder. Soudain Old Death s'arrêta de parler et jeta un regard circulaire. L'un de nos chevaux avait henni et d'une manière si étrange, avec une telle angoisse, que cela nous parut suspect.

– Hum ! grommela Old Death, il se passe quelque chose dans les environs. Ne vous retournez pas, messieurs ! Dans les buissons, les ténèbres sont complètes et quand on fait un effort pour voir dans l'obscurité, les yeux, sans qu'on s'en doute, prennent un éclat qui peut être un avertissement. Laissez-moi faire. Je vais enfoncer profondément mon chapeau pour que mes yeux ne me trahissent pas. Écoutez et ne bougez pas.

Le cheval – c'était le mien – souffla bruyamment et se mit à piaffer comme s'il voulait se délivrer du lasso. Nous observions un silence attentif, mais Old Death chuchota :

– Qu'avez-vous à vous taire tout d'un coup ? Si quelqu'un se trouve dans les environs, il n'a pas manqué de vous entendre parler et ce silence lui prouvera que le hennissement du cheval a éveillé des soupçons parmi nous. Parlez donc, racontez quelque chose, n'importe quoi.

Mais le nègre semblait préoccupé.

– Sam savoir où être l'homme. Sam voir deux yeux.

– Bien, maintenant ne le regarde plus, car il verrait les tiens. Où est-il ?

– Là où Sam attacher cheval, à côté de prunier sauvage. Tout bas par terre, les deux points briller.

– C'est parfait, je me glisserai derrière lui et le saisirai à la gorge. Il n'y a pas à craindre qu'ils soient plusieurs, car nos chevaux se seraient comportés autrement. Continuez à parler ! C'est préférable pour deux raisons, d'abord l'homme ne se doutera pas que nous sommes avertis de sa présence, ensuite, le bruit de votre conversation l'empêchera de m'entendre approcher.

Lange me posa à haute voix une question à laquelle je répondis sur un ton également élevé. Un échange de paroles s'ensuivit, auquel je m'efforçai de mêler une pointe d'humour afin de provoquer les rires. C'était, en effet, le moyen le plus sûr pour convaincre notre espion de notre insouciance et permettre à Old Death de l'approcher sans l'alarmer. Pendant dix minutes, nous nous entretînmes bruyamment jusqu'au moment où la voix de Old Death se fit entendre.

– Eh ! là-bas, ce n'est plus la peine de rugir comme des lions, je vous l'apporte à l'instant.

La voix venait de l'endroit où le nègre avait attaché mon cheval. Bientôt nous entendîmes les pas, lourds d'un homme chargé d'un fardeau.

– Ç'a marché tout seul, dit Old Death en déposant sa charge. Vous avez fait un tel pétard que cet Indien n'aurait même pas remarqué un tremblement de terre.

– Un Indien ? Alors ils doivent être plusieurs dans les parages.

– C'est possible, mais peu probable. Maintenant il nous faut de la lumière pour faire la connaissance de notre bonhomme. J'ai remarqué par ici des arbustes morts et des feuilles sèches ; je vais en chercher. Ayez l'œil sur l'homme.

Lorsqu'il eut apporté des branchages, nous les coupâmes avec l'aide de nos couteaux, et, comme nous avions des allumettes, bientôt un feu flamba, à la lumière duquel nous pûmes examiner attentivement le prisonnier.

L'homme portait un pantalon indien avec des franges de cuir, une veste de chasse et de simples mocassins sans ornement. Ses cheveux étaient coupés ras, seule la touffe réservée au scalpe avait été conservée. Son visage était peinturluré de traits horizontaux noirs sur un fond jaune. Old Death s'était emparé de ses armes et de tout ce qui pendait à sa ceinture de cuir, c'est-à-dire un couteau, un arc et un carquois attachés par une courroie. L'homme restait immobile, les yeux fermés, raide comme un mort.

– Un simple guerrier, dit Old Death. Il ne porte même pas le signe attestant qu'il a tué un ennemi. À sa ceinture, pas un seul scalpe, et à son pantalon pas de frange de cheveux humains. Qui plus est, il ne porte pas de sachet à remèdes. Ainsi donc, ou bien il n'a pas de nom ou bien il l'a perdu et son sachet à remèdes lui a été confisqué. Il a été envoyé en reconnaissance, car c'est une occasion pour lui de se distinguer, de triompher d'un ennemi et de mériter un nouveau nom. Regardez : le voilà qui remue. Il reprend connaissance. Chut !

Le prisonnier détendit ses membres et respira profondément. Lorsqu'il sentit que ses mains étaient liées, un frisson de frayeur parcourut son corps ; il ouvrit les yeux, essaya de faire un bond, mais retomba, impuissant. Il porta sur nous ses yeux ardents. Lorsque son regard tomba sur Old Death, il murmura :

– Koscha-Pehve !

C'était un mot comanche qui veut dire Old Death, « Vieille Mort ».

– Oui, c'est moi-même, dit le vieux. Le guerrier rouge me connaît-il ?

– Les fils des Comanches connaissent l'homme qui porte ce nom, car il est venu souvent dans leurs tentes.

– Ainsi, tu es Comanche ? Je l'aurais d'ailleurs deviné aux couleurs de guerre que tu portes sur ton visage.

– Le fils des Comanches a perdu son nom et n'en portera plus jamais d'autre. Il était parti pour en gagner un, mais il est tombé entre les mains des Visages-Pâles et il s'est couvert de honte. Il implore les guerriers blancs de le tuer. Ils ne l'entendront pas pousser un gémissement lorsque son corps rôtira, attaché au poteau de torture.

– Nous ne pouvons pas exaucer ton désir, car nous sommes tes amis. Je t'ai fait prisonnier parce que, dans l'obscurité, je n'ai pu voir que tu étais fils des Comanches nos amis. Tu resteras en vie, et tu accompliras de grandes prouesses qui te permettront de porter un nom qui fera trembler tes ennemis. Tu es libre et, par surcroît, nous ne dirons jamais aux tiens que tu étais tombé entre nos mains. Nous ferons comme si nous nous étions tout simplement rencontrés. Je suis l'allié de ta tribu et tu n'as commis aucune faute en venant à moi, après m'avoir reconnu.

– Les paroles de mon illustre frère blanc me remplissent d'une joie sans borne. J'ai confiance en lui et je puis me lever, car c'est sans honte qu'il me sera donné de revoir les guerriers comanches. Mais aussi longtemps que mes yeux pourront regarder le soleil, je garderai dans mon cœur une grande reconnaissance pour les Visages-Pâles.

Il se souleva et respira à pleins poumons. Son visage figé par la peinture restait inexpressif, mais de toute évidence il était soulagé.

Old Death continua son discours captieux :

– Notre ami rouge voit que nous lui voulons du bien. Nous espérons qu'il nous considère comme des amis et qu'il répondra exactement à mes questions.

– Koscha-Pehve peut tout demander. Je répondrai la vérité.

– Mon frère indien est-il parti seul pour tuer un ennemi ou une bête féroce et retourner ensuite au wigwam avec un nouveau nom, ou est-il parti en compagnie de plusieurs guerriers ?

– Des guerriers aussi nombreux que les gouttes de ce fleuve.

– Mon frère rouge veut-il dire par là que tous les guerriers comanches ont quitté leurs tentes ?

– Ils sont partis pour rapporter les scalpes de leurs ennemis.

– Quels ennemis ?

– Ces chiens d'Apaches. Ils ont répandu une telle puanteur qu'elle a pénétré jusque sous les tentes des Comanches. C'est pourquoi les Comanches ont sauté sur leurs chevaux pour détruire les coyotes puants.

– Et qui est à votre tête ?

– Awat-Vila[8], le jeune chef.

– Je ne le connais pas et je n'ai jamais entendu ce nom.

– Il n'a pris ce nom que depuis quelques mois, parce qu'il a tué dans les montagnes un ours gris et a rapporté sa peau et ses

---

[8] Le Grand-Ours.

griffes. C'est le fils de Oyo-Koltsa que les Visages-Pâles appellent le « Castor-Blanc ».

– Celui-ci, je le connais bien, c'est mon ami.

– Je le sais, car je t'ai vu chez lui quand tu étais son hôte. Son fils le « Grand-Ours » te recevra en ami...

– L'endroit où campent les guerriers est-il éloigné d'ici ?

– Pour s'y rendre à cheval, la moitié du temps que les Visages-Pâles appellent une heure suffira à mon frère blanc.

Au bout de cinq minutes à peine, nous nous mîmes en route. L'Indien nous conduisit d'abord sous les arbres dans une vaste clairière, puis il se dirigea en amont du fleuve.

Après un quart d'heure de marche, nous vîmes des formes vagues dans la nuit. C'étaient les silhouettes des sentinelles du camp. Le guide s'avança et échangea quelques mots avec elles, puis disparut. Il ne tarda pas à reparaître pour nous indiquer le chemin. L'obscurité était toujours épaisse. Le ciel était couvert et sans étoiles. Je tournai la tête à droite et à gauche sans rien distinguer. Il nous fallut nous arrêter à nouveau Le guide nous dit :

– Mes frères blancs attendront un peu ici. Les fils des Comanches n'allument pas de feu pendant la guerre, mais, maintenant qu'ils savent qu'aucun ennemi ne se trouve dans les environs, ils allumeront un feu de camp.

Il disparut à nouveau. Après quelques minutes nous vîmes luire des petits points gros comme des têtes d'épingles.

– C'est l'instrument dont on se sert pour allumer le feu de prairie ; il se compose de deux morceaux de bois, un large et l'autre plus mince et rond. Le premier est pourvu d'un petit creux rempli d'amadou sec. C'est le meilleur allume-feu qui existe. La baguette est placée dans le creux en contact avec l'amadou et avec les deux paumes de la main on lui imprime un

mouvement de rotation. Grâce au frottement qui s'ensuit, l'amadou s'échauffe et l'allume-feu fonctionne. Regardez !

Une petite flamme jaillit qui s'étala bientôt en une large flamme nourrie par les feuillages secs. Mais elle s'atténua d'ailleurs aussitôt, car l'Indien ne peut supporter un feu trop vif et connaît l'art de le régler.

À la clarté de ce feu, je pus me rendre compte de l'endroit où nous nous trouvions. Nous étions arrêtés sous des arbres, entourés d'Indiens qui tenaient leurs armes à la main. Seuls quelques-uns d'entre eux avaient des armes à feu, les autres étaient munis de lances, d'arcs et de carquois. Mais tous portaient des tomahawks, cette arme indienne redoutable entre toutes. Lorsque le feu fut réglé, nous reçûmes l'ordre de descendre de nos chevaux. On emmena nos montures. Nous étions à la merci des Peaux-Rouges, dans une région qui nous était inconnue. Il est vrai qu'on ne nous demanda pas de déposer nos armes, mais lutter à cinq contre une centaine de guerriers aurait été une tentative véritablement désespérée !

On nous dit d'avancer vers le feu près duquel un seul guerrier se tenait assis. On ne pouvait voir s'il était jeune ou vieux, car son visage était copieusement peinturluré des mêmes couleurs et de la même manière que celui de l'espion. Ses cheveux étaient tressés en forme de casque très haut, orné de plumes d'aigle blanches. À sa ceinture pendaient deux scalpes et à son cou un sachet à remèdes et un calumet de paix. Sur ses genoux était posé un vieux fusil qui devait dater d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années. Il nous dévisagea à tour de rôle très attentivement. Pour le noir, il n'eut même pas un regard, car les Peaux-Rouges méprisent profondément les nègres.

– Il le prend de haut, dit Old Death en français pour ne pas être compris du Peau-Rouge. Nous lui montrerons que, nous aussi, nous sommes des chefs. Asseyez-vous et laissez-moi faire.

Il s'installa en face du chef et nous l'imitâmes. Seul Sam resta debout, car il savait qu'il lui aurait coûté la vie d'oser s'asseoir près du feu, aux côtés d'un chef indien.

– Uff ! s'écria le Comanche indigné. Vous êtes bien audacieux de prendre place ainsi près de moi.

– J'en ai bien le droit en ma qualité de chef.

– Quel chef es-tu donc ?

– Je suis le chef des Éclaireurs, dit fièrement Old Death.

– Qu'importe que tu sois chef, dit l'Indien furieux, en tout cas tu es bien imprudent. Tu ne sais donc pas que les Comanches ont déterré le tomahawk de guerre et qu'ils ne tolèrent pas la présence d'hommes blancs dans leur voisinage ?

– Vraiment ? Alors tu ignores la promesse de tes délégués au Fort Inge ? Ils ont assuré au commandant qu'ils ne feront la guerre qu'aux Apaches et qu'ils entendaient considérer les Visages-Pâles comme des amis.

– Libre à eux de promettre ce qu'ils veulent, moi je n'étais pas là et je n'en sais rien.

Il avait parlé d'un ton agressif tandis que Old Death s'était adressé à lui avec douceur. Celui-ci alors changea brusquement d'attitude.

– Quelles sont ces paroles ? Qui es-tu, en somme, pour parler ainsi à Koscha-Pehve ? Pourquoi ne t'es-tu pas nommé ? As-tu seulement un nom ? Sinon, quel est le nom de ton père ?

La stupéfaction du chef devant cette insolence ne connut plus de bornes. Il toisa son interlocuteur et après un long silence dit :

– Gare à toi, je te ferai torturer jusqu'à la mort.

– Je sais que tu n'en feras rien.

– Je suis Awat-Vila, le chef des Comanches et le fils de Oyo-Koltsa, le grand chef.

– Tant mieux, c'est pour moi une sorte de recommandation, j'ai fumé avec le « Castor-Blanc » le calumet de paix, nous nous sommes juré l'un à l'autre que ses amis seraient les miens et mes amis les siens. Mais le fils ne semble pas digne du père ni prêt à tenir les engagements de celui-ci.

Ceci dit, Old Death fit mine de se lever pour partir.

– Vous n'aurez pas vos chevaux, vous êtes pris.

– Et toi avec nous. Songe que, si ma balle te frappe, le « Castor-Blanc » ne se couvrira pas la tête, n'entonnera pas de chant funèbre, mais dira simplement : « Je n'ai jamais eu de fils ; celui que Old Death vient d'abattre était un gamin imprudent qui ne respectait pas mes amis et n'écoutait que la voix de sa folie. » Il est vrai que nous sommes cinq contre cent, mais tu vois bien que je ne connais pas la peur. Et, si je te parle ainsi, c'est uniquement parce que tu es le fils de mon frère rouge, à qui je souhaite de pouvoir être fier de ses enfants. Maintenant, décide : un mot, un geste déplacé de ta part et je tire. Tu seras tué le premier.

Le chef resta immobile une minute encore sans qu'on pût deviner ce qui se passait en lui à cause de la couche de peinture qui recouvrait son visage. Soudain il détacha son calumet de son cordon et dit :

– Le « Grand-Ours » veut fumer avec les Visages-Pâles le calumet de la paix.

– Voilà des paroles raisonnables. Celui qui se propose de braver les guerriers apaches ne doit pas s'aliéner les blancs.

Le « Grand Ours » sortit un petit sac de sa ceinture, bourra sa pipe de kinnik-kinnik, c'est-à-dire d'une espèce de tabac mélangé à des feuilles de chanvre sauvage. Il l'alluma, se leva, pro-

nonça un petit discours dont j'ai oublié les termes, mais où les mots « paix », « amitié », « frères blancs » revenaient très souvent. Puis il tira six bouffées, lança la fumée vers le ciel, vers la terre et dans les quatre directions du vent, enfin tendit la pipe à Old Death. Celui-ci fit à son tour une brève allocution, tira les quatre bouffées réglementaires et me remit le calumet en annonçant qu'il avait parlé en notre nom à tous et qu'il ne nous restait qu'à tirer les six bouffées. Ensuite, le calumet passa à Lange et à son fils. Sam seul ne prit pas part à la cérémonie, car un Indien n'aurait jamais repris un calumet qu'un noir aurait tenu dans sa bouche. Mais naturellement le nègre était compris dans notre pacte de paix.

La cérémonie terminée, les Comanches qui étaient restés debout autour de nous s'assirent en formant un large cercle.

Je demandai qu'on conduisît Sam auprès de nos chevaux afin qu'il me rapportât des cigares. Naturellement, je n'en distribuai pas aux guerriers comanches, seul le chef en reçut un. Le « Grand Ours » semblait déjà en connaître l'emploi. Son visage s'épanouit à la vue du tabac et, en tirant la première bouffée, il poussa un grognement de satisfaction, à la manière du sympathique animal qui se nourrit de glands lorsqu'il se frotte contre un coin de son étable. Le chef nous questionna ensuite d'un ton beaucoup plus cordial sur le but de notre voyage. Old Death n'estima pas devoir lui révéler la vérité et se contenta de dire que nous voulions rattraper des blancs qui avaient pris le chemin du Mexique.

– Dans ce cas, mes frères blancs peuvent faire route avec nous. Nous aussi nous partirons d'ici dès que nous aurons découvert la piste d'un Apache.

– De quelle direction venait l'Apache que vous recherchez ?

– Il se trouvait à l'endroit où les guerriers comanches se sont entretenus avec ces vautours d'Apaches. Les blancs appellent cet endroit le Fort Inge. L'homme aurait dû être tué, mais il

s'est échappé avec plusieurs balles dans la peau. Il doit se trouver maintenant quelque part dans les environs. Mes frères blancs n'ont-ils pas aperçu une piste ?

Il était évident qu'il faisait allusion à l'Apache que Winnetou avait conduit au delà du fleuve pour le panser, mais le chef comanche ne savait rien de la présence de ce dernier.

– Non, dit Old Death, et il ne mentait pas, car ce que nous avions découvert n'était pas une piste, mais seulement quelques empreintes sur le lit du fleuve.

Naturellement, nous ne pouvions songer à trahir Winnetou. Toutefois, se rappelant l'arbre privé d'écorce qui pouvait attirer l'attention des Comanches, il ajouta :

– Nous venons de traverser le fleuve, et, si les Comanches cherchent une piste, ils pourront facilement tomber sur la nôtre, mais ils la reconnaîtront grâce à un arbre dont j'ai retiré un peu d'écorce pour panser une vieille plaie qui s'était rouverte. C'est un excellent moyen que nos frères rouges n'ignorent sans doute pas.

– Les guerriers comanches connaissent ce remède et ils en usent souvent quand ils se trouvent à proximité d'un bois. Mon frère blanc ne m'a appris rien de nouveau.

– Il ne me reste donc qu'à souhaiter aux guerriers comanches de ne pas en être réduits à avoir souvent recours à ce remède. Je vous souhaite la victoire et la gloire, car je suis votre ami. Je regrette profondément de ne pouvoir rester plus longtemps en votre compagnie. Vous, vous devrez demeurer ici pour rechercher la piste. Quant à nous, il nous faut nous hâter pour rejoindre les hommes blancs.

– Mes frères rencontreront sans doute le « Castor-Blanc » qui sera heureux de les voir. Je vous ferai accompagner par un guerrier qui vous conduira auprès de lui.

– Où se trouve donc ton père, le célèbre chef des Comanches ?

– Pour vous renseigner, je serai obligé de me servir des mots usités chez les Visages-Pâles. Quand mes frères partiront d'ici et se dirigeront vers le couchant, ils arriveront à un affluent du Nueces qu'on appelle Turkrey-Creek, le bras du Truthahn. Ils devront ensuite traverser le Chico-Creek, d'où s'étend un grand désert jusqu'à l'Elm-Creek. C'est dans ce désert que se trouvent les guerriers du « Castor-Blanc » afin de ne laisser passer personne par le passage de l'Aigle et le Rio-del-Norte.

– Diable ! s'écria Old Death.

Mais il se reprit aussitôt :

– C'est exactement le chemin que nous nous proposons de suivre. Mon frère rouge m'a causé une immense joie en m'apprenant cette nouvelle ; je serai heureux de revoir le « Castor-Blanc ». Mais je crois qu'il est temps de dormir pour pouvoir partir demain matin à la première heure.

– J'indiquerai moi-même à mes frères l'endroit où ils pourront se reposer.

Il se leva et nous conduisit sous un arbre au feuillage dense qui devait nous servir d'abri pour la nuit. Puis il donna l'ordre d'apporter nos selles et des couvertures. Malgré l'obscurité, nous pûmes voir que les guerriers comanches s'installaient en cercle autour de nous.

– Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, remarqua Old Death ; ils le font uniquement pour nous entourer de leur protection et non point pour nous empêcher de fuir. Quand on a fumé le calumet de paix avec un Peau-Rouge, on peut lui faire entière confiance. Mais il faudrait tout de même tâcher de leur fausser compagnie. J'ai déjà fait tout mon possible pour détourner leur attention de la piste de Winnetou, mais je crains fort que celui-ci ne trouve des difficultés pour traverser le Rio-Grande. Seul, il se débrouil-

lerait peut-être, mais, comme il est accompagné d'un blessé, sa situation est plus délicate. Étant donné que pour les pourparlers on ne désigne que des personnes expérimentées, je suppose que son compagnon est un guerrier âgé. Si nous y ajoutons la fièvre des blessés presque inévitable dans une course aussi effrénée, on imagine toutes les difficultés que les deux cavaliers auront à surmonter. Mais, pour l'instant, dormons.

Il nous souhaita bonne nuit. Pour ma part du moins, son vœu était impossible à réaliser, car le sort de Winnetou me causait de vives inquiétudes. Je n'avais pas encore pu fermer l'œil que déjà le ciel commençait à s'éclairer à l'ouest.

Au matin, on nous présenta l'homme qui devait nous accompagner, et il fallut toute la diplomatie de Old Death pour faire renoncer le chef comanche à nous gratifier de cette escorte. Le vieux lui expliqua que les Visages-Pâles considéraient l'offre d'un guide comme une insulte. C'était bon pour des gamins sans expérience ou pour des hommes incapables ; quant à nous, nous n'aurions aucune peine à retrouver l'armée du « Castor-Blanc ». Nous remplîmes nos outres, prîmes quelques bottes d'herbe pour nos chevaux et, après de brefs adieux, nous quittâmes le camp. Il était quatre heures à ma montre.

Nous avancions lentement pour entraîner peu à peu nos chevaux. Le terrain était toujours herbeux, mais l'herbe se faisait de plus en plus rare et enfin elle disparut complètement. Il n'y avait plus que du sable. Dès que nous eûmes perdu de vue les arbres qui bordaient le fleuve, nous eûmes l'impression de nous trouver en plein Sahara : une plaine infinie, sans le moindre accident de terrain, couverte de sable, et, au-dessus de nous, le soleil qui, malgré l'heure matinale, dardait déjà ses rayons ardents.

– Vers midi, dit Old Death, nous obliquerons légèrement vers le sud pour aller voir un vieil ami à moi. Peut-être nous apprendra-t-il où en sont les choses sur le Rio-Grande. Nous passerons la nuit chez lui.

– Êtes-vous sûr qu'il nous accueillera volontiers ?

– Absolument sûr. Sans cela je n'aurais pas parlé de lui comme d'un ami. C'est un ranchero, un fermier, un véritable Mexicain, de pure origine espagnole. Un de ses ancêtres était de l'ordre des chevaliers et il s'intitule lui-même caballero, c'est-à-dire chevalier. C'est pourquoi il a baptisé son ranch du nom orgueilleux d'« Estancia del Caballero » ; en vous adressant à lui, nommez-le le señor Atanasio.

Après ces instructions il se tut et nous continuâmes notre route en silence. Il n'était pas question de faire prendre le galop à nos montures qui s'enlisaient jusqu'aux genoux dans le sable. Mais la densité de celui-ci diminua rapidement et, bientôt, nous aperçûmes une maigre végétation. Enfin, nous nous trouvâmes dans la prairie où des vaqueros à cheval surveillaient leurs bœufs et leurs moutons. Nos bêtes s'animèrent et d'elles-mêmes accélérèrent leur course. Des arbres se dressaient maintenant devant nous et nous aperçûmes une tache blanche au milieu de la verdure.

– Voici l'« Estancia del Caballero » annonça Old Death. C'est une construction unique dans son genre, une véritable forteresse, ce qui n'est pas une précaution superflue dans cette région.

Nous nous approchâmes du bâtiment, dont nous pûmes distinguer tous les détails. Un mur de la hauteur d'un homme l'entourait, pourvu d'une large porte d'où partait un pont, baissé sur un fossé maintenant à sec. Toute la construction affectait une forme cubique, le rez-de-chaussée était invisible, dissimulé complètement derrière le mur ; l'étage supérieur était construit un peu en recul, ce qui ménageait tout autour de la maison une galerie couverte de rideaux faits de toile de tente. Sur ce premier étage s'en dressait un autre de forme analogue. La superficie de celui-ci était plus réduite, car elle ménageait également une place pour une autre galerie toujours recouverte de toile de tente. Les murs et la toile étaient blancs, ce qui donnait de loin à

cette maison l'aspect d'une tache étincelante. Ce n'est qu'en nous approchant que nous pûmes remarquer à chaque étage des rangées d'étroites meurtrières qui pouvaient également faire office de fenêtres.

– Un beau château ! ricana Old Death. Vous verrez que son installation non plus n'est pas banale. C'est dommage que le chef indien ne puisse pas la voir, lui qui s'imagine pouvoir prendre d'assaut cette maison.

Nous traversâmes le pont et nous nous trouvâmes devant la porte où était ménagé un judas. Une cloche grosse comme une tête d'homme y pendait. Old Death sonna. La résonance nous assourdit et se prolongea longtemps. Bientôt dans l'ouverture apparurent un nez indien et deux lèvres charnues.

– Qui est là ? demandèrent les lèvres en espagnol.

– Des amis du maître de la maison, répondit le vieux. Le señor Atanasio est-il chez lui ?

Le nez et la bouche s'abaissèrent et firent place à deux yeux noirs, puis nous pûmes entendre :

– Quelle surprise, c'est le señor Death ! Je vais vous faire entrer immédiatement.

Nous entendîmes, en effet, les verrous grincer et nous entrâmes, toujours à cheval. L'homme qui nous avait ouvert était un gros Indien tout vêtu de toile blanche, un de ces « Indios fidèles » qui, à l'opposé des « Indios bravos » sauvages, se sont accommodés de la civilisation. Il referma la porte derrière nous, s'inclina profondément, traversa la cour d'un pas digne et tira un fil de fer qui pendait le long du mur.

– Nous avons tout le temps de faire le tour de la maison, dit Old Death. Venez avec moi, nous allons examiner cette construction.

Ce n'est qu'alors que nous pûmes voir le rez-de-chaussée. Là aussi nous remarquâmes une rangée de meurtrières percées dans les quatre murs. Le bâtiment se dressait au milieu d'une cour entourée de murailles, assez vaste et couverte d'herbe. En dehors des meurtrières, la maison ne possédait pas une seule fenêtre ; elle n'avait pas non plus de porte. Nous contournâmes la maison et nous nous retrouvâmes à notre point de départ sans avoir vu la moindre trace de moyen d'accès à l'intérieur. L'Indien était toujours là à attendre.

– Mais comment entre-t-on à l'intérieur ? demanda Lange.

– Vous allez voir, se contenta de répondre Old Death.

Enfin, sur la galerie au-dessus du rez-de-chaussée, un homme apparut qui se pencha pour voir ce qui se passait. En apercevant l'Indien, il disparut et bientôt une sorte d'échelle nous fut lancée dont nous nous servîmes pour monter. Celui qui se serait attendu à trouver une porte là au moins se serait trompé. Du deuxième étage, un autre domestique, blanc également, nous descendit une nouvelle échelle qui nous permit d'accéder cette fois au sommet de la maison. Le toit était fait de plaques de zinc recouvertes de sable. Au milieu se trouvait une ouverture carrée qui donnait dans un escalier intérieur.

– C'est, depuis des siècles, le style des pueblos indiens, expliqua Old Death. L'entrée dans la cour est déjà difficile. Mais, si un ennemi y parvient malgré tout, il se trouve devant un mur dépourvu de toute entrée. Ici, en pareil cas, le señor Atanasio aurait posté derrière les meurtrières ses vingt vaqueros et domestiques armés, et ce serait suffisant pour exterminer une armée de cent Indiens. Cette construction a déjà supporté plus d'un siège avec succès.

Du toit, la vue s'étendait sur les environs. Je remarquai que derrière la maison, à une distance peu éloignée, coulait l'Elm-Creek. Ses eaux étaient claires et pures et j'éprouvai subitement l'envie de m'y baigner.

Un domestique nous fit descendre l'escalier intérieur, au bas duquel le capitano de caballeria nous attendait.

– Ne vous étonnez pas si mon vieil ami le señor Atanasio me reçoit un peu cérémonieusement, dit Old Death en descendant. Les Espagnols sont férus d'étiquette et leurs descendants mexicains conservent cette tradition. Tâchez de ne pas sourire quand vous le verrez apparaître en grande tenue. Il affectionne toujours le vieil uniforme de cavalerie mexicaine depuis longtemps passé au rang des antiquités. Par ailleurs, c'est un excellent garçon.

Nous arrivâmes dans une salle fraîche dont le mobilier précieux avait beaucoup perdu de son ancien éclat. Une lumière diffuse tombait des étroites ouvertures. Au centre, se tenait un grand homme maigre dont la chevelure et la moustache étaient d'une blancheur de neige. Il portait un pantalon ample orné de galons d'or, des bottes de cavalier très hautes et pourvues d'éperons luisants. Sa veste était bleue avec une sorte de jabot doré. Les épaulettes d'or n'étaient pas celles d'un capitaine de cavalerie, mais d'un général. À son côté pendait, dans un fourreau d'acier, un sabre dont le pommeau était également doré. À la main gauche il tenait un tricorne dont les pointes étaient décorées de cocardes dorées et dont le panache de plumes multicolores était retenu par une agrafe. Bref, un vrai personnage de carnaval ! Mais en s'approchant de lui on était frappé par son visage usé et sérieux et par son regard bienveillant. À notre arrivée, il joignit bruyamment les talons, bomba le torse et dit :

– Messieurs, je vous souhaite la bienvenue.

Intimidés par cette attitude solennelle, nous nous inclinâmes en silence. Old Death lui répondit en anglais :

– Nous vous remercions, señor Capitano de Caballeria. Comme nous passions par ici, j'ai voulu donner à mes amis l'occasion inestimable de faire la connaissance du plus brave dé-

fenseur de l'indépendance du Mexique. Permettez-moi de vous les présenter.

Un sourire de satisfaction s'épanouit sur le visage de notre hôte. Il eut un geste approbateur et dit :

– Mais comment donc, señor Death ! Je suis heureux de faire la connaissance des señores qui vous accompagnent.

Old Death nous nomma et le caballero nous serra à tous la main sans excepter le nègre, puis il nous pria de nous asseoir. Old Death s'informa de la santé de la señora et de la señorita, sur quoi le señor Atanasio ouvrit une porte et deux dames firent leur entrée dans la salle. La señora était une matrone encore belle et très avenante, la señorita était une jeune fille délicieuse, la petite-fille de la première, ainsi que nous devions l'apprendre. Toutes deux étaient vêtues de noir, comme s'il se fût agi d'une visite à la Cour royale. Old Death s'avança vers les dames et leur serra la main. Les deux Lange s'inclinèrent de leur mieux. Je fis un pas vers la señora, pris sa main dans le bout de mes doigts et la portai à mes lèvres. Cette politesse trouva sans doute grâce aux yeux de la dame, car elle me tendit ses joues, afin que je puisse y déposer le « beso de cortesia », le baiser de civilité, ce qui était une grande distinction pour moi. La señorita imita le geste de sa grand'mère, puis tout le monde prit place. Naturellement, on parla du but de notre voyage. Nous racontâmes ce qu'il nous parut bon de révéler sans omettre notre rencontre avec les Comanches. Les maîtres de la maison nous écoutaient attentivement et je pus même surprendre les coups d'œil qu'ils échangeaient entre eux. Lorsque nous eûmes terminé, le señor Atanasio nous pria de lui donner le signalement des deux hommes que nous poursuivions. Je sortis les deux photographies et les lui montrai. À peine la señora eut-elle jeté un regard sur les photos qu'elle s'écria :

– Ce sont les mêmes. Il n'y a pas de doute. N'est-il pas vrai, cher Atanasio ?

– Oui, affirma le caballero. Ces deux hommes ont passé la nuit dernière chez moi. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à avoir de leurs nouvelles, car j'ai envoyé à leur suite quelques vaqueros qui vont sans doute être bientôt de retour et nous diront la direction qu'ils ont prise.

– Pourquoi avez-vous envoyé vos hommes à leur suite ?

– Parce que ces individus m'ont très mal remercié de mon hospitalité. Au dernier moment, ils ont éloigné sous un prétexte quelconque le paquero chargé de la garde des chevaux, ont volé six bêtes, après quoi ils se sont enfuis.

– C'est abominable. Ils n'étaient donc pas seuls ?

– Non. Il y avait avec eux tout un groupe de recrues qui se dirigeaient vers le Mexique.

– Dans ce cas, je ne crois pas que vos hommes puissent avoir raison d'eux. Ils ne seront pas suffisamment forts pour triompher de ces fripouilles.

– Oh ! mes vaqueros savent manier leurs armes, et j'ai choisi les plus énergiques d'entre eux.

– Gibson et Ohlert vous ont-ils parlé de leurs projets ?

– Ils ne nous en ont pas soufflé mot. Le premier semblait très en train et le second plutôt taciturne. Je ne me suis pas méfié d'eux. Comme ils m'en avaient prié, je leur ai fait visiter toute la maison et ils ont même pu voir l'Indien blessé que je garde cependant en secret.

– Un Indien blessé ? De quoi s'agit-il donc et comment est-il venu ici ?

Le caballero eut un sourire embarrassé, puis il se décida à parler.

– Oui, cela vous intéressera, señores, j'ai sous mon toit le délégué apache dont vous m'avez parlé et dont Winnetou a pansé les blessures sur le Rio-Lena. C'est le vieux chef Inda-Nischo.

– Inda-Nischo, l'« Homme Bon », qui mérite pleinement son nom ! C'est le plus vieux, le plus sage et le plus pacifique des chefs apaches ; il faut que je le voie.

– Je vous conduirai auprès de lui. Il est arrivé ici dans un état lamentable. Il faut que vous sachiez que le célèbre Winnetou me connaît et qu'il vient me rendre visite chaque fois qu'il se trouve dans les environs, car il sait qu'il peut avoir confiance en moi. C'est lui qui m'a amené le vieux chef. Celui-ci était blessé d'une balle au bras et d'une autre à la cuisse. La fièvre des blessés ne l'avait pas épargné et, comme Winnetou se savait menacé par l'armée des Comanches il a amené le malade à l'« Estancia del Caballero ». Comment il a pu parvenir jusqu'ici en dépit de tous les obstacles, voilà ce qui est une énigme pour moi. Winnetou seul est capable d'un tel exploit. Mais, d'ici, ils ne purent continuer leur route, car Inda-Nischo ne se tenait plus sur sa selle, épuisé qu'il était par la fièvre. Il a perdu énormément de sang et il est âgé de plus de soixante-dix ans.

Lorsque nous nous fûmes levés et que nous nous retrouvâmes à nouveau dans l'escalier, je fis part au maître de la maison de mon désir de prendre un bain dans le fleuve.

– Dans ce cas, ce n'est pas la peine de remonter l'escalier je vous ferai conduire directement par la cour.

– Je croyais qu'il n'y avait pas de porte ici.

– Mais si, seulement elles sont secrètes. Je les ai fait installer au cas où j'aurais besoin de fuir si les Peaux-Rouges arrivaient à pénétrer à l'intérieur de la maison. Vous allez voir ça tout de suite.

Il écarta une petite armoire placée contre le mur et j'aperçus une ouverture donnant sur la cour. Elle était dissimu-

lée au dehors par un buisson planté précisément à cette fin. Il me conduisit dehors et, désignant sur le mur extérieur un buisson analogue, poursuivit :

– Par là, vous pourrez sortir dehors sans qu'aucun étranger vous aperçoive. Ce sera la route la plus courte pour vous rendre au fleuve. Mais attendez un peu, je vais vous faire donner un costume plus confortable.

À ce moment, la cloche résonna à la porte d'entrée. Il alla l'ouvrir et je le suivis. Cinq cavaliers, tous des garçons bien découplés, apparurent. Je compris que c'étaient les hommes qu'il avait lancés aux trousses des voleurs de chevaux.

– Eh bien ! demanda-t-il, vous n'avez pas les bêtes ?

– Non, répondit l'un d'eux. Nous allions les atteindre quand, soudain, nous découvrîmes la piste de nombreux chevaux se superposant à celle des fuyards. Ainsi, ils avaient rencontré les Comanches. Nous avançâmes un peu et ne tardâmes pas à apercevoir leur groupe. Ils devaient être cinq cents au moins et nous ne pouvions affronter une telle armée.

– C'est juste. Il aurait été fort imprudent de risquer votre vie pour quelques bêtes. Les Comanches ont-ils traité les Blancs en amis ?

– Pour nous en rendre compte, il aurait fallu nous en approcher davantage.

– Dans quelle direction allaient-ils ?

– Vers le Rio-Grande.

– Ils s'éloignaient donc d'ici. Nous n'avons rien à craindre. C'est bien, vous pouvez retourner à vos troupeaux.

Les cinq gars s'éloignèrent. Mais le bon caballero se trompait gravement. Il y avait beaucoup à craindre, car, ainsi que nous devions l'apprendre, Gibson avait dit aux Comanches

qu'un chef apache blessé se trouvait dans la maison du caballero. Aussitôt un groupe de guerriers s'était détaché du reste de la troupe, se dirigeant au galop vers la maison, dans l'intention de s'emparer de l'Apache et de punir le señor Atanasio de sa sympathie pour la tribu ennemie.

Cependant, celui-ci montait tranquillement l'escalier et bientôt un péon vint me dire de le suivre. Il me conduisit par la porte jusqu'au fleuve, puis me tendit le costume blanc qu'il avait apporté sur son bras.

– C'est pour vous, señor, me dit-il. Quand vous sortirez du bain, revêtez ce costume, je vais emporter tout de suite celui que vous portez en ce moment. Après votre bain, vous n'aurez qu'à tirer la cloche à la porte, on vous ouvrira immédiatement.

Il s'éloigna avec mes vêtements, tandis que je plongeais dans l'eau. Après cette journée caniculaire et notre course fatigante, ce fut pour moi un véritable délice que de m'ébattre dans ce cours d'eau frais. Je fis durer le plaisir une demi-heure environ, puis je sortis et endossai le costume blanc. Soudain, mon regard s'arrêta sur la rive opposée. À l'endroit où le fleuve formait une boucle, j'aperçus une longue file de guerriers avançant à la mode indienne. Je courus vite à la porte et sonnai. Le péon qui m'attendait m'ouvrit.

– Allons vite trouver le caballero, m'écriai-je, les Indiens marchent sur la hacienda.

– Combien sont-ils ?

– Plus de cinquante.

L'homme, que mes paroles avaient effrayé sérieusement, se calma en entendant ce nombre.

– Pas plus ? Eh bien ! nous n'avons pas à les craindre. Nous pouvons tenir tête à plus de cinquante Peaux-Rouges. Et nous sommes prêts à les recevoir. Je ne peux pas monter chez le ca-

ballero, car je dois avertir les vaqueros. Prenez vos affaires, fermez la porte au verrou derrière moi, puis allez porter la nouvelle au señor Atanasio. Et surtout n'oubliez pas de retirer l'échelle une fois monté.

Je me conformai à ses indications, verrouillai la porte et retirai les deux échelles. Une fois sur le toit, j'aperçus le señor Atanasio et Old Death au sommet de l'escalier intérieur. Le maître de la maison prit très bien la nouvelle, surtout quand il apprit le nombre des guerriers.

– Ils semblent nourrir des intentions belliqueuses, dit Old Death, je vous conseille de prendre des mesures de défense sans tarder.

– C'est déjà chose faite. Chacun de mes hommes sait parfaitement ce qu'il doit faire en pareil cas. Voyez-vous là-bas mon péon courir vers les chevaux. Il en enfourchera tout de suite un pour aller avertir les vaqueros et, dans dix minutes au plus tard, ceux-ci auront rassemblé leurs troupeaux. Deux d'entre eux resteront auprès des bêtes ; les autres se prépareront à recevoir les Peaux-Rouges. Leurs lassos sont des armes redoutables, car les vaqueros savent les manier beaucoup mieux que les Indiens. Leurs fusils portent plus loin que les flèches et les vieilles armes à feu des sauvages ; ils n'ont rien à craindre de cinquante Indiens. Quant à nous, nous sommes tout à fait en sécurité dans l'estancia. Personne ne franchira ce mur. D'ailleurs, je compte sur vous. Le nègre compris, vous êtes cinq hommes bien armés. Avec moi et mes huit péons, cela fait quatorze hommes. Aucun Indien n'arrivera à forcer cette porte. D'ailleurs, ils n'ont pas de raisons de m'en vouloir.

Mais Old Death hocha la tête d'un air de doute :

– M'est avis que ces Comanches viennent ici chercher l'Apache blessé.

– Comment sauraient-ils qu'il se trouve ici ?

– Gibson, l’homme que nous poursuivons, a vu chez vous le chef apache et il a dû mettre les Comanches au courant pour gagner leur faveur. Si je me trompe, je consens à ne plus être appelé Old Death. Qu’en pensez-vous ?

– C’est possible, dit le señor Atanasio, mais dans ce cas les Comanches exigeront que je leur livre le blessé.

– Certainement. Et vous pensez leur donner satisfaction ?

– Jamais de la vie : Winnetou est mon ami. Il m’a confié l’« Homme-Bon » et je ne peux trahir sa confiance. Les Comanches n’auront jamais le blessé. Nous nous défendrons.

Old Death tendit la main au señor Atanasio et dit :

– Vous êtes un homme d’honneur et vous pouvez compter sur notre aide. Le chef des Comanches est mon ami. Peut-être réussirai-je à éviter une bataille ? Avez-vous montré à Gibson les portes secrètes du mur ?

– Non, señor.

– C’est parfait. Tant que les Peaux-Rouges ne connaîtront pas cette entrée, nous aurons le dessus. Descendons maintenant chercher nos armes.

Pendant mon absence, on avait désigné à mes compagnons les chambres qu’on nous destinait et nos bagages y avaient été déposés. La mienne était située sur la façade de la maison et était éclairée par deux meurtrières. J’y retrouvai mon fusil. J’allais justement le détacher du mur quand mon regard tomba par hasard dehors et j’aperçus les Indiens surgir de sous les arbres, tout près de la maison. Ils avançaient au galop, non pas en criant selon leur habitude, mais en observant un silence de mauvais augure. C’étaient des Comanches, je pus les reconnaître aux couleurs qui couvraient leur visage. Ils étaient armés de lances, d’arcs et de carquois. Seul le chef portait un fusil, Certains d’entre eux avaient des objets de forme allongée attachés

derrière leurs chevaux. Je crus reconnaître des pieux de tente, mais je ne tardai pas à constater mon erreur. Naturellement, je quittai aussitôt la chambre pour aller prévenir les autres. Dans le corridor, je me trouvai face à face avec Old Death.

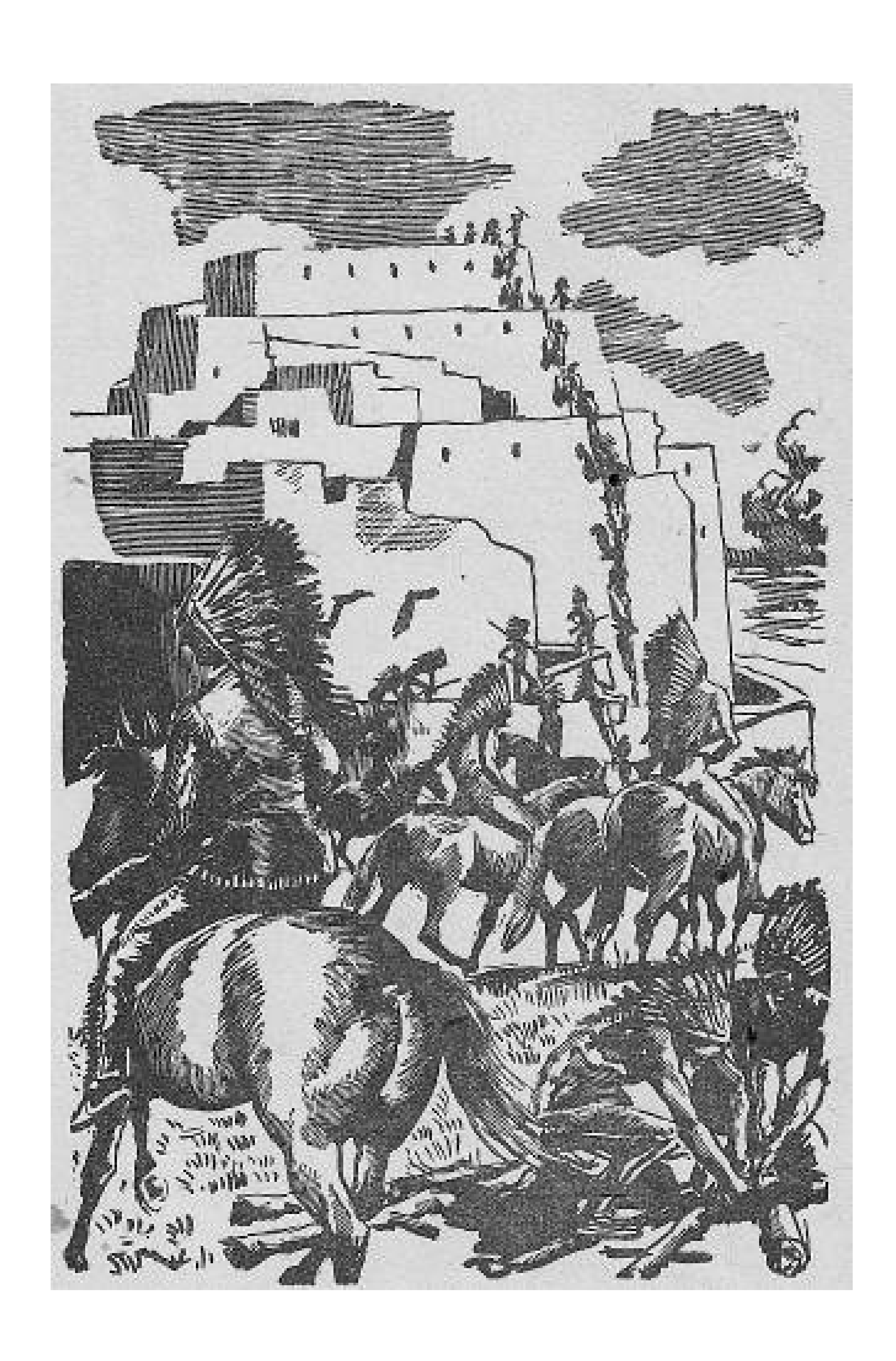
– Attention ! cria-t-il. Ils essaieront d'escalader le mur. Ils apportent de jeunes arbres pour s'en servir comme d'échelles. Vite sur le toit !

Mais cela ne pouvait se faire aussi vite qu'il l'aurait désiré. Les péons se trouvaient à l'étage inférieur, où était l'office. D'ailleurs nous deux, nous fûmes également empêchés de monter rapidement, car les deux dames apparurent dans le couloir en poussant des cris d'angoisse. Deux minutes s'écoulèrent avant que nous pussions atteindre l'escalier, ce qui était une perte considérable de temps vu les circonstances. Les conséquences de ce retard ne se firent pas attendre, car, une fois sur le toit, nous aperçûmes un Indien qui arrivait déjà au bord de l'étage supérieur. Il était suivi de plusieurs autres. Nous avions nos armes, mais ne pouvions empêcher les Indiens de monter, à moins de les abattre. Avec l'aide des arbustes qu'ils avaient apportés, ils avaient escaladé le mur extérieur et grimpaient maintenant vers le toit avec une rapidité incroyable.

– Braquez vos armes sur eux ! cria Old Death. Ne les laissez pas monter ! Il nous faut à tout prix gagner du temps.

Je comptai vingt-cinq Peaux-Rouges, dont aucun n'avait émis jusque-là le moindre cri. Nous étions cernés. Mais ils n'osaient pas se jeter sur nous et restaient accrochés sur le bord du toit, leurs armes à la main. Ils avaient laissé leurs lances en bas pour ne pas être gênés dans leur ascension. Le caballero fit quelques pas vers eux et leur demanda, dans un mélange d'espagnol, d'anglais et d'indien, jargon courant dans cette région :

– Que désirent les hommes rouges ? Pourquoi pénètrent-ils dans ma maison sans demander auparavant mon autorisation ?



Le chef, qui avait maintenant son fusil à la main, fit à son tour quelques pas en avant et répondit :

– Les guerriers comanches sont venus ici, car le Visage-Pâle est leur ennemi. Le soleil de ce jour est le dernier que ses yeux verront.

– Je ne suis pas l'ennemi des Comanches, j'aime tous les hommes rouges sans distinction de tribu.

– Le Visage-Pâle ment honteusement. Dans cette maison se trouve un chef apache et ces chiens sont les ennemis des Comanches. Celui qui accueille un Apache est notre ennemi et doit mourir.

– Caramba ! Vous prétendez peut-être me défendre de recevoir chez moi qui bon me semble. De quel droit ? Qui commande ici ? Vous ou moi ?

– Les guerriers comanches ont pénétré dans cette maison, donc ils en sont les maîtres. Livre-nous sur-le-champ l'Apache, à moins que tu ne cherches à nier sa présence ici en mentant effrontément.

– Je n'en ai aucunement l'intention. Seul celui qui a peur peut mentir. Et moi je n'ai pas peur des Comanches et je vous...

– Halte ! s'écria Old Death en l'interrompant.

Puis il ajouta en baissant le ton :

– Ne faites pas de bêtises, señor !

Ensuite, il se tourna vers le Peau-Rouge :

– Les paroles de mon frère nous causent un grand étonnement. Pourquoi les Comanches se figurent-ils qu'un Apache se trouve dans cette maison ?

– Nous le savons, répondit laconiquement l'interpellé.

– Dans ce cas, vous êtes mieux renseignés que nous.

– Tu veux dire que nous faisons erreur. Tu mens !

– Et toi, tu viens de prononcer là une parole que tu paieras de ta vie si tu oses la répéter. Je ne permets pas qu'on me traite de menteur. Tu vois bien que nos armes sont pointées sur toi. Un geste de moi et tous tes hommes tomberaient raides morts.

– Mais les autres nous vengeront cruellement. Dehors, il y a encore beaucoup de guerriers comanches, plus de dix, plus de dix fois cinq. Ils viendront raser cette maison et la feront disparaître de la surface de la terre.

– Ils ne pourront pas franchir le mur, car cette fois nous sommes avertis. Nous les saluerons avec des balles que nous enverrons d'ici, de sorte qu'aucun d'eux n'y échappera. D'ailleurs, mon nom est Kocha-Pehve et j'ai fumé le calumet de paix avec Oyo-Koltsa. De plus, pas plus tard qu'hier j'ai parlé à son fils Awat-Vila et j'ai passé la nuit dans le cercle de ses guerriers. Je suis l'ami des Comanches, mais, s'ils me traitent de menteur, je leur répondrai avec des balles.

Un murmure parcourut les rangs des Peaux-Rouges. Leur chef se tourna vers ses hommes et leur dit quelque chose à voix basse. À la façon dont ils regardaient Old Death, on pouvait comprendre que son nom avait produit une profonde impression sur eux. Après de courts conciliabules, le chef se tourna à nouveau vers Old Death :

– Les guerriers comanches savent que la « Vieille-Mort » est un ami du « Castor-Blanc », mais ses paroles ne sont pas celles d'un ami. Pourquoi nous cache-t-il la présence de l'Apache ?

– Je ne vous cache rien, mais je déclare catégoriquement qu'aucun Apache ne se trouve sous ce toit.

– Pourtant, nous venons d'apprendre qu'Inda-Nischo est ici. C'est un Visage-Pâle, qui s'est placé sous la protection des Comanches, qui nous l'a appris.

– Quel est le nom de ce Visage-Pâle ?

– Ce nom n'est pas fait pour la bouche des Comanches. C'est quelque chose comme Ta-hi-hà-ho.

– Ne serait-ce pas Cavilano ?

– C'est cela même.

– Dans ce cas, les Comanches ont commis une grave erreur. Je connais cet homme, c'est un fripon dont la langue ne connaît que les mensonges. Les guerriers comanches regretteront de l'avoir pris sous leur protection.

– Mon frère se trompe. Le Visage-Pâle nous a dit la vérité. Nous savons que Winnetou a amené ici l'« Homme-Bon » et qu'il a traversé ensuite l'Avat-Hono[9]. Mais nous le poursuivons et nous ne tarderons pas à l'attacher au poteau de torture. Nous savons aussi que l'« Homme-Bon » est blessé au bras et à la jambe. Nous savons même l'endroit exact où il se trouve.

– Tu persistes dans ton erreur. Quand Old Death vous dit que vous avez été trompés, vous pouvez le croire. Si toutefois vous voulez forcer l'entrée de la maison, libre à vous de l'essayer. Ne voyez-vous pas qu'un seul d'entre nous suffirait pour vous en empêcher ? Posté en bas de l'escalier, il peut abattre quiconque oserait s'y aventurer. Vous nous avez attaqués comme des ennemis. Nous vous engageons à descendre, à sonner à la porte et à demander la permission d'entrer, ainsi qu'il convient entre amis.

[9] Le Grand-Fleuve, le Rio-Grande.

– La « Vieille-Mort » nous donne un conseil très avantageux pour lui, mais pas pour nous. S'il n'a rien sur la conscience, il n'a qu'à nous laisser entrer dans la maison.

– Devrais-je affronter un millier de Comanches que je ne le permettrais pas. N'essaie pas d'envoyer un messager pour avertir les autres guerriers comanches, car nos balles ne les épargneraient pas. Je suis un ami des Comanches, je le répète, mais, puisqu'ils sont venus ici en ennemis, c'est en ennemis qu'ils seront traités.

Pendant toute cette scène, nos armes restaient braquées sur les Indiens. Bien qu'ils eussent réussi à grimper sur le toit, nous avions un grand avantage sur eux. Leur chef s'en rendait parfaitement compte et il tint à nouveau conseil avec ses guerriers. Mais notre situation n'était pas non plus enviable. D'un air pensif, Old Death se grattait l'oreille.

– Cette histoire n'est pas gaie, dit-il enfin. La sagesse nous interdit de témoigner de l'hostilité aux Comanches. Si les autres s'amenaient, nous passerions un mauvais quart d'heure. Si au moins on pouvait cacher l'Apache afin que les autres ne le trouvent pas. Mais je connais bien cette maison et je sais qu'elle ne contient pas de cachette sûre.

– Mettons-le dehors, suggérai-je.

– Dehors ? ricana le vieux. Et de quelle façon, s'il vous plaît ?

– Avez-vous donc oublié les portes secrètes ? Elles sont ménagées dans le mur de derrière alors que les Comanches sont massés par-devant et ne pourront par conséquent pas remarquer nos allées et venues. À mon sens, il faudrait que l'Apache aille se cacher dans le fourré près du fleuve jusqu'au départ des Comanches.

– Cette idée n’est pas mauvaise, admit Old Death. J’avais complètement oublié ces portes : Mais qu’arrivera-t-il si les Comanches ont posté des sentinelles tout autour du fort ?

– Je ne crois pas qu’ils aient pu le faire. Ils ne sont pas très nombreux et quelques-uns d’entre eux sont déjà chargés de la surveillance des chevaux devant la maison. Voici encore une autre idée : ne pourrions-nous pas faire entrer les dames dans la chambre qu’occupait le malade. Quand les Comanches verront que c’est l’appartement des femmes, ils ne penseront jamais que l’Indien a pu y être hospitalisé.

– C’est très juste, remarqua le señor Atanasio. On n’aura qu’à transporter quelques hamacs pour transformer cette pièce en appartement féminin. Les dames n’auront qu’à se coucher. Quant à une cachette pour l’Apache, je pense à l’endroit du fleuve où vous vous êtes baigné. Vous y trouverez des pétunias en fleurs sous lesquels nous avons un canot. Aucun Comanche n’irait l’y dénicher. Vous irez l’accompagner avec Petro. On ne laissera les Indiens entrer dans la maison qu’à votre retour.

Je descendis l’escalier avec le péon qui répondait au nom de Petro. Les deux dames attendaient avec anxiété des nouvelles sur la tournure des événements. Lorsque nous les eûmes mises au courant de la situation, elles nous aidèrent activement à réaliser notre plan et apportèrent elles-mêmes les couvertures et les hamacs. On enveloppa l’Apache avec une des couvertures. Lorsqu’il apprit que les Comanches étaient arrivés pour s’emparer de lui, il me dit d’une voix éteinte :

– Inda-Nischo a déjà vu beaucoup d’hivers et ses jours sont comptés. Pourquoi les Visages-Pâles se laisseraient-ils tuer à cause de lui ? Qu’ils le livrent aux Comanches, mais qu’ils le tuent auparavant. C’est une faveur qu’il demande à ses hôtes.

Je lui répondis en secouant énergiquement la tête. Puis nous le sortîmes de sa chambre. Nous glissâmes inaperçus par la porte dissimulée sous un buisson et nous dirigeâmes vers le

fleuve. Nous dûmes traverser un espace découvert et j'inspectai les environs avant de m'y engager. À ma grande déception, j'aperçus un Comanche assis sur le sol, près d'une lance et d'un arc. Il était sans doute chargé de la surveillance de ce côté du mur, ce qui compliquait considérablement notre tâche.

– Il nous faut rebrousser chemin, dit le péon. Nous pourrions tuer ce Comanche, mais cela nous attirerait la vengeance des autres.

– Non, il ne peut être question de le tuer, mais il faudrait essayer de l'éloigner d'ici.

Je quittai les deux hommes pour ne pas les trahir, me glissai vers le buisson près du mur, puis en sortis, en faisant semblant d'arriver d'une autre direction. Le Comanche ne m'aperçut pas tout de suite, mais, le moment d'après, il bondit à ma vue. Je tournai la tête de côté pour qu'il ne pût me reconnaître ensuite. Il me cria de m'arrêter et, comme je ne m'exécutais pas, il saisit son arc, prit une flèche dans son carquois et tendit l'arc. En quelques bonds rapides, j'atteignis un fourré de la rive avant qu'il ait eu le temps de viser. Je me jetai à l'eau et me mis à nager sur le dos vers la rive opposée. L'Indien me suivit et me mit en joue du bord du fleuve. Il fit partir sa flèche et je plongeai aussitôt dans l'eau. Le projectile ne m'avait pas atteint. En surnageant à nouveau, j'aperçus le Peau-Rouge toujours au même endroit dans une attitude d'attente. Il remarqua que je n'étais pas blessé, mais il n'avait pas avec lui d'autres flèches et son carquois était resté à son poste. Il jeta donc son arc et sauta à l'eau. Je n'attendais que cela. Afin de l'attirer vers moi, je faisais semblant d'être mauvais nageur. La distance qui nous séparait se réduisait à vue d'œil. Soudain, je me laissai descendre au fond de l'eau et me mis à nager en aval. Lorsque je remontai à la surface, je constatai que je me trouvais tout près du bord. Maintenant, j'avais l'avance qu'il me fallait ; je me précipitai sur la rive et sautai dans les buissons. J'avisai un chêne qui se prêtait très bien à l'exécution de mon projet. Je le dépassai d'abord,

puis je décrivis un arc, revins sur mes pas pour me cacher derrière le tronc épais. J'attendais l'arrivée du Peau-Rouge qui suivait mes traces parfaitement visibles. Il arriva, en effet, tout ruisselant d'eau et en éternuant fortement. En suivant ma piste ; il dépassa l'arbre et je sautai derrière lui. Il soufflait si fort qu'il n'avait pas entendu le bruit de mes pas. Je courus à longues enjambées, puis d'un bond fonçai sur lui, de sorte qu'il s'abattit de tout son poids sur le sol. Je le tenais à la gorge. Deux coups de poing sur le crâne et il ne remua plus. À quelques pas de là se trouvait un platane cassé dont le tronc était penché au-dessus du fleuve. C'était une excellente occasion d'atteindre l'eau sans laisser de trace. Je sautai sur le tronc et, une fois au-dessus du fleuve, je plongeai dans l'eau.

Je ne tardai pas à apercevoir le fourré de pétunias dont Atanasio m'avait parlé, je nageai dans cette direction, détachai le canot et me mis à ramer vers l'endroit où je comptais retrouver l'Apache. Là, j'attachai l'embarcation et sautai sur la rive. Il fallait faire vite avant que le Comanche ne reprît connaissance. Nous portâmes l'Apache dans le canot et lui installâmes avec la couverture une couche aussi confortable que possible. Le péon se retira dans la maison, et je dirigeai le canot vers les buissons de pétunias, l'y attachai, rejoignis la rive à la nage et enlevai mon costume pour en faire sortir l'eau tant bien que mal. Puis je l'endossai à nouveau, les yeux fixés sur l'autre rive pour voir si le Comanche était revenu à lui et s'il avait surpris notre manège. Mais je n'aperçus rien. Je regagnai donc l'estancia par la porte secrète. Tout cela m'avait pris un quart d'heure environ. Je reçus des mains de la señora un costume sec et j'aurais pu rire au nez du Comanche qui se serait avisé d'affirmer que je venais de me livrer à de petits exercices de natation.

Les dames s'étendirent sur les hamacs apportés dans la chambre du malade tandis que nous remontions sur le toit, non sans avoir pris la précaution d'emporter nos armes. Les camps adverses étaient toujours en conversation. Old Death continuait à affirmer que l'inspection de l'habitation était une insulte pour

le propriétaire. Lorsque je lui eus annoncé que l'Apache était en sécurité, il eut l'air de se laisser peu à peu convaincre et finit par déclarer que cinq Comanches étaient autorisés à vérifier par eux-mêmes qu'aucun Apache ne se trouvait dans la maison.

– Pourquoi cinq seulement ? demanda le chef. Old Death peut nous faire confiance, nous ne toucherons à rien et ne volerons pas la moindre chose.

– Eh bien ! nous vous prouverons notre bonne foi. Entrez tous dans la maison, afin que chacun de vous puisse se persuader que j'ai dit la vérité. Mais j'exige que vous déposiez auparavant vos armes. C'est une sorte de gage au cas où vous commettriez une indélicatesse à l'intérieur de l'habitation.

Les Peaux-Rouges se cabrèrent en entendant cette condition, mais finirent par se rendre. Ils se débarrassèrent de leurs armes, de leurs carquois et de leurs couteaux. Dehors, les vaqueros armés attendaient le signal de leur maître, sans lequel ils ne devaient rien entreprendre.

On décida que ce serait le maître de la maison et Old Death qui ouvriraient les pièces aux Comanches. Deux d'entre nous restèrent sur le toit ; les dix autres se partagèrent en deux groupes, dont chacun se posta dans un couloir, les armes à la main, au cas où les Peaux-Rouges outrepasseraient la permission qu'on leur avait accordée. Je me trouvais dans un des couloirs devant la chambre qui avait été occupée par l'Apache. Les Comanches se dirigèrent tout droit vers cette porte. On voyait à l'expression des Indiens qu'ils s'attendaient à y trouver l'« Homme-Bon ». Mais, au lieu de celui-ci, ils aperçurent deux dames en train de lire dans des hamacs.

– *Uff !* s'écria le chef visiblement déçu, il n'y a que des squaws.

– Oui, ricana Old Death, et vous prétendiez que c’était un chef des Apaches qui se trouvait ici, mais vous voyez maintenant que le Visage-Pâle a menti. Allez chercher votre homme !

Le chef jeta un regard circulaire sur la pièce.

– Un guerrier ne franchit pas le seuil du wigwam des femmes, déclara-t-il. Aucun Apache ne se trouve ici.

– Cherchez ailleurs, si vous voulez.

L’inspection des Peaux-Rouges ne dura pas moins d’une heure. Comme ils ne trouvèrent aucune trace de l’Apache, ils retournèrent à nouveau à la première pièce. Les dames durent quitter les lieux, qui furent consciencieusement visités. Les Peaux-Rouges allèrent jusqu’à soulever les couvertures et les matelas étendus à même le parquet. Ils examinèrent même ce dernier pour s’assurer qu’il ne comportait pas de trappe. Enfin, ils se persuadèrent que leur ennemi ne se trouvait pas dans l’estancia.

– Je vous l’avais bien dit, conclut Old Death, mais vous vous refusiez à ajouter foi à mes paroles. Vous avez plus de confiance dans un menteur qu’en un ami des Comanches. La prochaine fois que je verrai le « Castor-Blanc », je me plaindrai à lui de votre conduite.

– Notre frère blanc veut-il voir notre chef ? Dans ce cas, il peut venir avec nous.

– Ce n’est pas possible, mon cheval est fatigué et je ne puis partir que demain matin, mais les guerriers comanches quitteront cette région aujourd’hui même.

– Non, nous restons ici. Le soleil se couche et nous ne voyageons jamais la nuit. Nous partirons dès l’aube et notre frère blanc pourra faire route avec nous.

– D’accord, mais je ne serai pas seul à vous accompagner, j’ai plusieurs amis avec moi.

– Vos amis seront les bienvenus sous la tente du « Castor-Blanc ». Nos frères blancs nous permettront-ils de passer la nuit dans le voisinage de cette maison ?

– Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le Mexicain. Je viens de vous dire que je suis l'ami de tous les hommes rouges qui viennent chez moi avec des intentions pacifiques. Afin de vous le prouver, je vous offrirai un bœuf pour votre repas. Vous pourrez allumer un jeu et le faire rôtir.

Cette promesse impressionna très favorablement les Comanches. Ils étaient maintenant persuadés de nous avoir soupçonnés à tort et ils s'efforçaient par une attitude pacifique de se faire pardonner leurs menaces. Ils s'attachaient à montrer l'estime que leur inspirait Old Death.

On descendit les échelles et on ouvrit la porte d'entrée. Quelques péons armés restèrent sur le toit pour monter la garde, car, bien que les Comanches parussent revenus à de bons sentiments, il importait d'être prudents. Nous descendîmes avec les guerriers rouges et l'ordre fut donné aux vaqueros de tuer un bœuf. Tous les chevaux des Comanches étaient groupés dans la partie antérieure du mur d'enceinte ; trois hommes les gardaient, un quatrième était posté de l'autre côté. Les quatre hommes furent relevés de leurs postes. L'un d'eux était celui que j'avais attiré sur la rive opposée du fleuve ; son vêtement sommaire était encore tout ruisselant d'eau. Il était revenu tout de suite à son poste et n'avait pas encore eu le temps de faire son rapport à son chef. Ce n'est qu'alors qu'il s'approcha de lui et lui raconta son aventure de façon à ne pas être entendu par les blancs. Il en était déjà à la fin de son récit lorsque son regard tomba sur moi. Sous son épaisse couche de peinture, son visage était à peu près inexpressif ; cependant, je crus y percevoir de la colère. Il me montra au chef et baragouina quelques mots en indien dont je ne pus saisir le sens. Le chef me jeta un regard scrutateur, vint vers moi et dit :

– Le jeune Visage-Pâle a nagé tout à l'heure dans le fleuve. Il a terrassé mon guerrier par derrière.

Old Death, qui venait de se joindre à nous juste à point pour prendre ma défense, demanda au chef de préciser ses accusations. Celui-ci conta ce qu'il savait. Le vieux se mit à rire d'un air insouciant :

– Les guerriers rouges semblent ne pas distinguer aisément les figures des hommes blancs. Il est même douteux que ce soit un Visage-Pâle que le fils des Comanches ait aperçu.

– C'était bien un blanc, s'écria le guerrier d'un air convaincu, et ce n'était pas un autre que celui-là. J'ai très bien vu son visage quand il a nagé sur le dos. D'ailleurs, il portait le même costume blanc.

– Vraiment ? Il nageait tout habillé ? Regarde ton costume : il est trempé, le sien devrait donc l'être également. Touche-le et tu te rendras compte qu'il est parfaitement sec.

– Il a dû retirer son costume mouillé et en revêtir un autre sec.

– Comment serait-il rentré ? Vos guerriers ne montaient-ils pas la garde à la porte ? Ils l'auraient certainement aperçu.

Il finit par convaincre les Comanches et le gardien dupé lui-même qu'ils faisaient erreur. Lorsque enfin le Mexicain leur fit remarquer qu'il y avait des voleurs de chevaux dans les environs et que l'homme en question devait en être un, les Comanches se rassurèrent complètement. La seule énigme à éclaircir était l'absence de toute piste laissée par l'étranger. Afin de la résoudre, le chef alla inspecter l'endroit avec son gardien. Par bonheur, la nuit était déjà tombée, de sorte que cette expédition n'eut aucun résultat.

La journée se termina tranquillement et la nuit s'écoula sans incident. Je fus de bonne heure tiré du sommeil par Old

Death. Les Comanches déjeunaient avec le reste du rôti de la veille. Ensuite, ils allèrent abreuver leurs chevaux au fleuve. Heureusement, l'endroit où ils s'arrêtèrent était éloigné de celui où l'Apache se trouvait caché. Le Mexicain et les deux dames ne trahissaient en rien l'inquiétude que leur causait le sort de leur hôte blessé. Lorsque le maître de la maison vit les chevaux que les vaqueros avancèrent, il hocha la tête d'un air désapprobateur et se tourna vers Old Death.

– Ce ne sont pas des montures pour vous, señor. Vous êtes un vieil ami à moi et, puisque je vois que vous êtes très attaché à votre jeune compagnon, je tiens à vous offrir à tous les deux des chevaux dignes de vous.

Nous acceptâmes avec joie l'offre du Mexicain. Sur son ordre, les vaqueros nous amenèrent deux chevaux à demi sauvages. Nous prîmes congé de notre hôte et des deux dames et partîmes avec les Comanches. Après environ deux heures de trajet, nous parvînmes à l'endroit où nos compagnons indiens s'étaient séparés du gros de la troupe. Au sud se trouvait le passage de l'Aigle sur le Rio-Grande et le Fort Dunkam, que les Rouges tenaient à éviter. Peu à peu, l'herbe commençait à reparaître nous avions maintenant le désert de Nueces derrière nous. La piste que nous suivions formait une ligne droite qu'aucune autre ne venait croiser. Les Comanches n'avaient pas fait de rencontre. La végétation était de plus en plus riche et nous ne tardâmes pas à apercevoir à l'horizon un bois. Cela nous annonçait la proximité du Rio-Grande-del-Norte.

– *Uff !* s'écria le chef des Comanches. Il n'y a pas de Visages-Pâles aux environs et personne ne nous empêchera de traverser le fleuve. Ces chiens d'Apaches auront bientôt de nos nouvelles et nous les entendrons hurler de peur à la vue de nos guerriers.

Nous continuâmes notre course à l'ombre des platanes, des ormes, des frênes et des gommiers et nous nous trouvâmes bientôt au bord du fleuve. Le « Castor-Blanc » était un guide ex-

cellent. La longue piste qu'il nous avait laissée menait tout droit à l'endroit du fleuve où l'on pouvait passer à gué. Le Rio-Grande était à cet endroit très large, mais peu profond. Des bandes de sable émergeaient de l'eau, mais c'était du sable mouvant et il était dangereux de s'y fier. La plaine qui s'étendait au-delà du fleuve portait des traces très nettes menant vers l'ouest et légèrement orientées vers le sud, mais il ne fallait pas espérer rejoindre les Comanches le jour même. Le sable rejeté vigoureusement en arrière par les sabots des chevaux nous indiquait que la caravane avançait avec une grande vitesse. Vers midi, nous croisâmes une chaîne de montagnes assez basses et de forme bizarre, puis la plaine reprit. La nuit commençait à tomber lorsque nous constatâmes avec stupéfaction que la piste changeait brusquement de direction. Un quart d'heure auparavant, nous avions dépassé la route menant de San-Fernando à Baya. Maintenant, les traces prenaient la direction sud-ouest. Pourquoi ? Il y avait certainement à cela une raison quelconque. Old Death n'eut pas de peine à le deviner. Par les empreintes des sabots, on pouvait déduire que les Comanches avaient fait halte à cet endroit. Une piste de deux cavaliers venant du nord rejoignait ici celle des Comanches. Le vieux descendit de son cheval, examina les empreintes et déclara :

– Deux hommes, des Peaux-Rouges, ont rencontré ici les Comanches. Ils leur ont apporté une nouvelle qui a incité le « Castor-Blanc » à modifier sa direction. Il ne nous reste qu'à en faire autant.

On choisit un endroit pour camper, les Rouges désignèrent des sentinelles auxquelles ils confièrent la surveillance des animaux. L'inspection effectuée dès le lendemain révéla que nous nous trouvions tout près d'un cours d'eau. Nous imitâmes leur exemple et continuâmes à suivre leur piste. Vers midi, la piste tournait à nouveau vers l'ouest et nous vîmes dans cette direction des montagnes nues surgir à l'horizon, Old Death prit un air pensif. Nous lui en demandâmes la raison.

– Cette histoire ne me plaît pas du tout. Je ne comprends pas pourquoi le « Castor-Blanc » s'aventure dans cette région. Savez-vous seulement où nous sommes ?

– Oui, nous nous approchons du désert de Mapimi.

– Et connaissez-vous ce désert ?

– Non.

– Sachez alors que le Mapimi est un véritable guêpier d'où, en tout temps, des peuplades sauvages sont parties pour piller les pays voisins. Ne croyez pas cependant que, puisque c'est un carrefour des peuples, il s'agisse d'un pays fertile. On a remarqué que ce sont les régions désertiques qui ont toujours servi de point de départ aux migrations des peuples. Il est à peu près impossible de venir à bout des tribus qui nichent dans les gorges et dans les vallées de ce plateau. Je sais que plusieurs hordes d'Apaches y ont élu domicile. Si les Comanches se proposent de les attaquer, je les plains de tout mon cœur. Ils vont tout droit tomber dans un piège, car ils seront encerclés par les Apaches.

– Dans ce cas, nous aussi nous sommes en mauvaise posture.

– Oui, mais notre sort ne m'inspire pas grande inquiétude. Nous n'avons pas fait de tort aux Apaches et il n'y a pas de raison qu'ils nous traitent en ennemis.

– N'est-il pas de notre devoir d'avertir les Comanches ?

– Ce serait inutile. Vous aurez, beau répéter dix fois à un sot qu'il est sot, il ne vous croira pas. J'ai fait part au chef tout à l'heure de mes craintes. Mais il s'est moqué de moi en disant que son devoir était de suivre la piste du « Castor-Blanc » et que, si cela ne nous plaisait pas, nous n'avions qu'à tourner nos pas ailleurs.

– Quel insolent !

– Oui. Les Comanches ne sont pas précisément des hommes du monde. Je serais bien étonné si nous n'avions pas des difficultés d'ici peu. Nous venons de traverser la frontière, mais pourrons-nous la repasser ? Tout cela est écrit dans un livre que je n'ai pas encore lu…

CHAPITRE IV

À TRAVERS LE MAPIMI

Depuis la maison du Mexicain, nous avancions à une cadence accélérée. Les vivres des Indiens, qui consistaient en viande séchée, étaient épuisés. Quant à nous, il ne nous restait plus grand'chose des provisions dont le caballero nous avait pourvus au départ. Le terrain montait continuellement. Nous atteignîmes enfin les montagnes entrevues à midi. C'étaient des masses rocheuses sans trace de végétation. Nous les abordâmes en nous dirigeant toujours vers le sud. Entre les flancs escarpés des montagnes, la chaleur était encore plus intense que dans la plaine. Les chevaux ralentissaient maintenant leur marche. Le gros de la troupe des Comanches avait avancé également par ici à une vitesse moins grande, ainsi que nous pouvions nous en rendre compte par les empreintes. Des vautours planaient au-dessus de nos têtes, comme guettant le moment où nous tomberions d'épuisement. Enfin, une tache verte apparut devant nous ; c'était un mont boisé dont la vue redonna aussitôt des forces à nos chevaux. Le visage de Old Death s'éclaira.

– Là où il y a de la végétation, il y a sans doute de l'eau et du gibier même dans cette région désolée. Nous allons forcer nos chevaux ; plus intense sera maintenant leur effort, plus proche sera le moment où ils pourront se reposer.

La piste tournait à nouveau vers l'Est. Elle nous mena dans une gorge étroite au sortir de laquelle une vallée traversée par un cours d'eau apparut à nos yeux. Après avoir abreuvé nos chevaux et pris un bref repos, nous continuâmes notre route. Entre temps, la nuit était tombée et il nous fallait chercher un endroit pour camper. Le chef des Comanches insista pour pour-

suivre la course jusqu'au bois prochain et force nous fut de nous conformer à son désir. Les chevaux butaient contre les rocs qui encombraient la route. La nuit était presque complète. Soudain, nous entendîmes des appels dans les environs. Le chef indien répondit d'un ton joyeux, car l'appel avait été lancé en langage comanche. Nous stoppâmes. Old Death et le chef s'avancèrent seuls et revinrent bientôt.

– Les Comanches campent par ici, annoncèrent-ils. Leur piste ne semblait pas l'indiquer, mais ils n'ont pas osé s'aventurer davantage sans explorer d'abord la région. C'est pourquoi ils ont préféré faire halte. Ils ont envoyé en reconnaissance, à midi, des éclaireurs qui ne sont pas encore revenus. Allons-y. Le camp n'est pas loin.

Nous nous remîmes en route et, bientôt, une dizaine de feux bas à la mode indienne brillèrent dans l'obscurité. Nous nous trouvions dans une vallée encaissée et, autant que je pouvais m'en rendre compte dans l'obscurité qui y régnait, des montagnes aux pentes très raides l'entouraient, ce que les Indiens considéraient comme une garantie de sécurité.

Un long moment s'écoula avant qu'un Comanche vînt nous chercher pour nous conduire auprès du chef qui s'était installé près du feu central. Il était en compagnie de deux hommes qui semblaient des guerriers distingués. Ses cheveux blancs et longs étaient relevés en casque et ornés de trois plumes d'aigle. Il était chaussé de mocassins et vêtu d'un pantalon de drap, d'un gilet et d'une veste de tissu plus clair Près de lui était posé son fusil, à sa ceinture était passé un pistolet. Il était en train de prendre son repas. L'odeur du rôti de cheval flottait dans l'air. Tout près de l'endroit où il se trouvait assis, une source bruissait. Il tenait à la main un couteau et un morceau de viande qu'il posa en nous apercevant.

Nous n'étions pas encore descendus de nos chevaux que déjà un cercle de guerriers s'était formé autour de nous, parmi lesquels je reconnus plusieurs blancs. On s'occupa de nos che-

vaux et, comme Old Death ne semblait pas y voir d'inconvénient, je ne m'opposai pas à ce qu'on les emmenât. Le chef se leva et ses deux compagnons l'imitèrent. Il s'avança vers Old Death, lui tendit la main à la manière des blancs et lui dit d'un ton amical :

– Mon frère Old Death cause une grande surprise aux guerriers comanches. Comment aurions-nous pu prévoir cette rencontre ? Il est le bienvenu parmi nous, car il acceptera sans doute de combattre à nos côtés contre ces chiens d'Apaches ?

Tout cela était dit dans le jargon courant dans ces régions, mélange de plusieurs langues, ce qui nous permit de deviner le sens de ces paroles. Old Death lui répondit dans le même idiome :

– Le sage Manitou conduit ses enfants blancs et rouges sur des chemins étranges. Heureux celui qui rencontre sur chacun de ces chemins un ami sur la parole duquel il peut compter. Le « Castor-Blanc » consentira-t-il à fumer le calumet de paix avec mes compagnons ?

– Tes amis sont mes amis et celui que tu aimes m'est aussi cher. Qu'ils s'installent à mes côtés afin de fumer le calumet de paix avec le chef des Comanches au nom de la paix.

Old Death s'assit et nous en fîmes autant. Seul le nègre s'écarta du groupe pour aller un peu plus loin s'étendre sur l'herbe. Les Peaux-Rouges se tenaient en cercle, immobiles comme des statues. Il me fut impossible de distinguer les traits des blancs à la lumière falote des feux. Oyo-Koltsa détacha son calumet de son cordon, le bourra de tabac tiré de la bourse accrochée à sa ceinture, et l'alluma. Puis recommença la cérémonie à laquelle nous nous étions déjà livrés avec son fils.

Le chef pria ensuite Old Death de lui raconter quel hasard l'amenait dans ces parages. Le vieux se rendit à son désir, mais d'une façon qui ne pouvait inspirer de la méfiance aux Co-

manches, ni envers nous ni envers le señor Atanasio. Le « Castor-Blanc » prit un air pensif et, après un long-silence :

– J'ajoute foi aux paroles de mon frère, dit-il. Même si je voulais douter, je ne trouve rien dans son récit qui puisse me paraître suspect. Toutefois, il me faut aussi croire cet autre Visage-Pâle, car il n'a aucune raison de tromper les guerriers comanches, d'autant plus qu'un mensonge lui coûterait la vie. Il est avec nous et, s'il nous avait menti, il aurait, depuis longtemps, pris la précaution de nous quitter. Il ne me reste donc plus qu'à conclure que l'un de vous a dû se tromper.

Ce chef indien faisait preuve d'une grande sagacité et il importait de se tenir sur ses gardes. Old Death n'y manqua pas.

– Il faut, en effet, supposer que l'un de nous s'est trompé. Mais il ne fait pas de doute que c'est l'autre Visage-Pâle. Old Death se trompe rarement, mon frère rouge doit le savoir. Par contre, lui-même est victime d'une supercherie.

– Comment ? demanda le « Castor-Blanc ». Qui donc a osé m'induire en erreur ?

– Les Visages-Pâles qui font route avec tes guerriers.

– Prouve-le. Celui qui, après avoir fumé avec moi le calumet de paix, me trompe doit mourir.

– Ainsi donc tu es allé jusqu'à fumer avec eux le calumet de paix ? Si j'avais été là, je t'en aurais empêché. Je te donnerai la preuve que tu réclames. Dis-moi d'abord si c'est au président Juarez que tu as voué fidélité.

Le chef eut un geste dédaigneux.

– Juarez est un Peau-Rouge dévoyé qui habite dans une maison et vit à la manière des blancs. Les guerriers comanches ont mis leur courage au service de Maximilien qui, en échange, leur a offert des armes, des chevaux et des couvertures et qui

leur livrera les Apaches. Les Visages-Pâles eux aussi sont des amis de Maximilien.

– Voilà qui n'est pas vrai. Ils t'ont menti honteusement. Ils se rendent au Mexique pour s'engager dans l'armée de Juarez. Mes compagnons peuvent en témoigner. Les blancs que tu as acceptés en ta compagnie sont des recrues pour l'armée ennemie. C'est avec des ennemis que tu as fumé le calumet de paix.

Une flamme de colère brilla dans les yeux du chef. Il voulut parler, mais Old Death l'interrompit :

– Laisse-moi continuer. Je te répète que ces Visages-Pâles sont partisans de Juarez. Ils sont passés dans la maison du señor Atanasio, qui est un ami de Maximilien et qui avait chez lui un chef des troupes de ce dernier. Les Visages-Pâles l'auraient tué s'ils l'avaient reconnu. C'est pourquoi le señor Atanasio a couvert son visage d'une couleur sombre pour lui donner l'aspect d'un Indien. Lorsque les Visages-Pâles lui demandèrent qui il était, il répondit qu'il était l'« Homme-Bon », le chef des Apaches.

L'Indien fronça les sourcils. Il croyait son interlocuteur, mais se montrait circonspect.

– Pourquoi s'est-il fait passer précisément pour l'« Homme-Bon » ?

– D'abord, il savait que les Apaches sont des alliés de Juarez et il voulait faire figure d'ami des Visages-Pâles ; ensuite, il est vieux et porte des cheveux blancs, et personne n'ignore que l'« Homme-Bon » est également blanc. Il a donc pensé tout naturellement à lui.

– *Uff !* Je comprends maintenant. Ce señor doit être un homme rusé pour avoir imaginé ce subterfuge.

– Mais il y a une chose que je ne comprends pas, reprit Old Death après un court silence. Pourquoi mon frère rouge a-t-il

pris la direction du sud ? Pourquoi s'est-il engagé en plein désert ?

– Les Comanches se proposaient d'abord d'aller vers le nord, mais ils ont appris que Winnetou a pris le chemin du Rio-Conchos à la tête d'une grande armée et que, par conséquent, les villages apaches d'ici ne sont pas défendus. Cela nous permettra de prendre un butin précieux.

– Winnetou est allé au Rio-Conchos ? Hum ! Es-tu sûr que cette nouvelle n'est pas fausse ? De qui la tiens-tu ? Sans doute de ces deux Indiens qui sont venus vers toi du nord ?

– Oui. Vous avez remarqué leur piste ?

– Naturellement. Qui était-ce ?

– Deux hommes de la tribu des Topias, le père et le fils.

– Sont-ils toujours avec vous ? Puis-je leur parler ?

– Mon frère blanc est libre de faire tout ce que bon lui semble.

– Je n'ai qu'un seul désir : permets-moi de faire une petite tournée d'inspection dans le campement. Je voudrais me convaincre que toutes les mesures de sécurité ont été prises.

– Tu peux le faire, bien que ce soit superflu. Le Castor-Blanc a placé des sentinelles partout et envoyé des hommes en reconnaissance. Tout est donc en ordre.

Cependant Old Death me prit par le bras et m'entraîna vers le feu autour duquel les blancs étaient réunis. À notre vue, leur officier se leva et nous interpella en anglais d'un ton peu affable.

– Qu'est-ce que cela veut dire, messieurs ?

Le vieux sourit et, imperturbable :

– Les Comanches vous le diront tout à l'heure, c'est pourquoi je me dispense maintenant de vous répondre. Mais, par ailleurs il y a parmi vous des voleurs de chevaux. Je vous prie de le prendre d'un peu moins haut quand vous parlez à Old Death. Sachez qu'un signe de moi suffirait pour dresser les Comanches contre vous.

Il se détourna d'un air hautain pour me laisser l'occasion de leur parler. J'avais déjà reconnu Gibson et William Ohlert dans le groupe. Le jeune poète avait l'air souffrant et désorienté. Je me tournai vers son ravisseur.

– À la bonne heure, monsieur Gibson, nous nous retrouvons donc finalement. J'espère que ce n'est pas pour nous séparer tout de suite.

Il me rit au nez, en feignant l'étonnement.

– À qui parlez-vous, sir ?

– Mais à vous, naturellement.

– Je ne vois pas en quoi c'est naturel ! Vous devez me prendre pour un autre. Vous cherchez un nommé Gibson, si je comprends bien, et je ne m'appelle pas ainsi.

– Un homme qui possède autant de noms de rechange que vous peut bien, en renier un. N'est-ce pas Clinton que vous vous faisiez appeler à La Nouvelle-Orléans ? Et ensuite, à La Grange, señor Cavilano ? Si je vous ai suivi de New-York jusqu'ici, ce n'est pas pour me laisser démonter par vos mensonges. Maintenant, ce sera à votre tour de me suivre là où je voudrai.

– Tiens ! Et si je refuse ?

– Allons donc, Gibson, ne faites pas d'histoire, dit Old Death en se mêlant à la conversation.

– Monsieur, je vois que vous avez envie de recevoir un coup de couteau dans les côtes, dit Gibson en se rebiffant. Vous

croyez peut-être que vous me faites peur parce que vous vous appelez Old Death ?

– Non, mon garçon, je ne tiens pas à te faire peur, mais j'entends que tu obéisses. Un mot de plus et je t'envoie une balle de revolver. Ces messieurs nous sauront gré de les avoir délivrés d'un coquin de ton espèce.

Il se dirigea dignement vers les deux Topias et je le suivis. Arrivé près des deux Indiens, il posa sur eux un regard scrutateur et se mit à interroger le plus âgé.

– Mes frères rouges sont venus du plateau de Topia ; les guerriers de là-bas sont-ils amis des Comanches ?

– Oui, répondit l'homme, nous avons déterré le tomahawk de guerre contre les Apaches et sommes partis vers le nord pour découvrir l'endroit où ils campaient.

– Et qu'avez-vous trouvé ?

– Nous avons vu Winnetou, le grand chef des Apaches. Il est parti avec tous ses guerriers pour combattre au delà du Rio-Conchos. Nous sommes donc revenus afin de dire aux nôtres qu'il était temps d'attaquer les villages apaches. Chemin faisant, nous avons rencontré des Comanches et les avons conduits ici pour qu'ils nous aident à exterminer notre ennemi.

– Les Comanches vous en sauront sans doute gré. Mais depuis quand les guerriers topias ont-ils perdu leur loyauté ?

Il était évident que le vieux soupçonnait les deux Indiens, car son ton, quoique amical, avait la nuance spéciale qu'il prenait chaque fois qu'il avait une idée derrière la tête. Ses questions causaient un embarras évident aux Topias. Le plus jeune lui lançait des regards hostiles. Le père s'efforçait de garder son sang-froid, mais on voyait qu'il ne trouvait pas facilement ses réponses.

– Je ne vois pas ce que notre frère blanc trouve à redire à notre loyauté, dit-il. A-t-il des reproches à nous faire ?

– Je n'ai pas l'intention de vous affliger, mais, à votre place, je me serais montré plus circonspect. Tes yeux ont vu la neige de plus d'un hiver, aussi dois-tu deviner ce à quoi je fais allusion.

– Pourtant je ne devine pas et je te prie de t'expliquer clairement, répondit l'autre d'un air provocant.

Old Death fit quelques pas, se pencha vers son interlocuteur et sa voix se fit sévère :

– Les guerriers comanches ont-ils fumé avec vous le calumet de paix et l'odeur de sa fumée a-t-elle pénétré vos narines ?

– Bien sûr.

– Dans ce cas, vous êtes obligés d'épouser leurs intérêts.

– Veux-tu insinuer que ce n'est pas ce que nous avons fait ?

Les deux hommes se regardaient droit dans les yeux. On eût dit qu'ils voulaient lire dans les pensées l'un de l'autre. Enfin Old Death répondit :

– Je vois que tu as enfin compris ce que je voulais dire. Si j'avais parlé, vous étiez perdus.

– *Uff !* s'écria le Peau-Rouge en saisissant son couteau.

Son fils tira en même temps son tomahawk de sa ceinture. Old Death répondit à ces gestes menaçants par un simple hochement de tête.

– Je suis persuadé, dit-il, que vous ne resterez pas longtemps avec les Comanches. Quand vous aurez rejoint ceux qui vous ont envoyés ici, dites-leur que nous sommes vos amis. Old Death aime tous les hommes rouges et ne leur demande pas à quelle tribu ils appartiennent.

La main de l’Indien crispée sur son couteau s’agita comme s’il se préparait à attaquer son adversaire.

– Enfin, pour qui nous prends-tu ? cria-t-il.

Le vieux saisit le bras de l’Indien, l’entraîna l’écart du groupe et lui dit à l’oreille, de telle sorte que je puisse l’entendre :

– Vous êtes des Apaches.

L’Indien eut un mouvement de recul. Il dégagea son bras de l’étreinte du vieux et fit mine de lancer son couteau.

– Chien, tu mens !

Old Death ne broncha pas. Il n’esquissa pas le moindre geste pour parer le coup, et se contenta de murmurer :

– Tu veux donc tuer l’ami de Winnetou ?

Est-ce ces paroles ou le regard fier de mon vieil ami qui produisirent cet effet ? Toujours est-il que l’Indien laissa retomber son bras. Il approcha sa bouche de l’oreille de Old Death :

– Chut !

Puis il se détourna d’un air indifférent.

Nous étions sur le point de quitter le groupe pour aller rejoindre les Comanches lorsqu’une agitation qui venait de s’emparer des guerriers nous incita à rester où nous étions. Apparemment, le conseil qu’ils avaient tenu était terminé. Le chef avait donné un ordre à ses hommes qui quittèrent aussitôt le feu pour venir encercler celui près duquel nous nous trouvions. Les blancs étaient cernés. Le « Castor-Blanc » s’avança d’un air digne au milieu du cercle et leva le bras pour faire signe qu’il voulait parler. Un silence profond tomba tout autour. Les blancs ne se doutaient pas de la gravité du moment. Ils s’étaient levés. Seuls les deux Topias restaient assis d’un air impassible, comme

si tout cela ne les concernait pas. William Ohlert n'avait pas non plus quitté sa place et il fixait le crayon qu'il tournait entre ses doigts.

Enfin, le chef commença son discours d'un ton grave et en scandant bien ses paroles :

– Les Visages-Pâles sont venus vers les Comanches en affirmant qu'ils étaient leurs amis. C'est pourquoi ils ont été accueillis et invités à fumer avec eux le calumet de paix. Mais voici que maintenant les Comanches apprennent qu'ils ont été trompés par les Visages-Pâles. Le « Castor-Blanc » a bien pesé tout ce qui plaide en leur faveur et tout ce qui parle contre eux et il a tenu conseil avec les plus sages de ses guerriers. Tous sont d'accord pour reconnaître que les Visages-Pâles ont abusé de notre amitié et qu'ils ne méritent plus notre protection. À partir de ce moment, notre alliance est rompue et l'hostilité prend la place de l'amitié.

Il s'arrêta de parler un moment. L'officier blanc saisit l'occasion pour lui demander :

– Qui donc est venu nous calomnier ici ? Ce sont sans doute ces quatre hommes accompagnés d'un nègre qui attirent sur nous un danger que nous n'avons pas mérité. Nous t'avons assuré et t'assurons encore que nous sommes les amis des Comanches.

– Qui t'a donné la permission de prendre la parole ? demanda le chef d'un air hautain. Quand le « Castor-Blanc » parle, vous n'avez qu'à attendre qu'il ait terminé. Les quatre Visages-Pâles sont de braves et honnêtes guerriers ; nous connaissions Old Death bien des hivers avant d'avoir vu ton visage. Je viens maintenant vers vous pour vous annoncer notre décision. Écoutez-la sans m'interrompre, car...

– N’avons-nous pas fumé ensemble le calumet de paix ? interrompit à nouveau l’officier. Si vous nous traitez en ennemi, alors...

– Tais-toi, chien maudit tonna le chef. Des mots injurieux se pressent dans ta bouche. Tu sembles oublier que vous êtes entourés de cinq cents guerriers prêts à punir votre insolence. Vous avez obtenu notre alliance et fumé avec nous le calumet de paix uniquement par imposture. Mais les guerriers comanches connaissent la volonté du Grand Esprit. Ils respectent ses lois ; ils savent que vous vous trouvez encore sous la protection du calumet et que nous avons le devoir de vous traiter en amis tant que vous ne rejetez pas cette protection. Rouge est le tuyau du calumet, rouge est la couleur de la lumière du jour et de la flamme qui allume le calumet ; tant qu’elle n’est pas éteinte règne la paix, mais, dès que le nouveau-jour commencera, notre alliance sera dissoute. Maintenant, vous êtes encore nos hôtes, mais demain vous serez devenus nos ennemis. Vous pouvez rester ici et dormir, personne ne vous fera de mal. Mais dès l’aube vous quitterez ces lieux ! Je vous accorde une avance, cinq minutes comme disent les blancs. Ensuite nous vous poursuivrons. Vous pourrez emporter tout ce qui vous appartient, mais, quand nous vous aurons tués, nous nous emparerons de vos biens. Les deux d’entre vous que Old Death veut avoir resteront ici et ne devront pas partir avec les autres. Ils seront les prisonniers de Old Death, qui en fera ce qu’il voudra. Telle est ma volonté. Le « Castor-Blanc », le chef des Comanches, a parlé.

Il s’éloigna.

– Comment ? s’écria Gibson. Je suis maintenant le prisonnier de ce vieux ? Je...

– Taisez-vous cria l’officier. Tel est l’ordre du chef et on ne peut rien y changer. Je connais bien les Peaux-Rouges. D’ailleurs, je suis convaincu que le piège se refermera sur ceux qui nous l’ont tendu. Le matin est encore loin et bien des choses

peuvent se passer d'ici là. Peut-être l'heure de la vengeance est-elle plus proche que l'on ne croit.

Ils se rassirent, tandis que les Comanches éteignaient leur feu et formaient un quadruple cercle autour des blancs. Old Death me fit sortir de ce cercle. Il avait l'intention d'aller faire une petite reconnaissance.

Lorsque nous fûmes seuls, je ne pus m'empêcher de lui demander :

– N'est-il pas de notre devoir d'avertir les Comanches de leur situation périlleuse ?

– Vous abordez là un point très délicat. Les Comanches sont des traîtres et des partisans de Maximilien. Ils se proposent d'attaquer les Apaches sans défense qui ne leur ont rien fait. Une pareille conduite mérite un châtiment selon la loi de Dieu comme selon celle des hommes. D'autre part, nous avons fumé avec eux le calumet de paix et nous ne pouvons agir en traîtres.

– Vous avez tout à fait raison, mais toute ma sympathie va vers Winnetou.

– La mienne également. Je lui veux du bien, à lui et aux Apaches. D'autre part, nous ne pouvons trahir les Comanches. Que faut-il faire ? Évidemment, si nous avions Gibson et Ohlert, le plus sage serait de nous en aller et de laisser les deux ennemis à leur sort.

– Oui, c'est ce qu'on pourra faire demain matin.

– Ce n'est pas certain. Il est possible que demain nous nous trouvions dans le territoire de chasse éternelle en compagnie de quelques Apaches et de quelques Comanches où nous pourrons chasser le castor, voire le buffle.

– Croyez-vous le danger si imminent ?

– Oui, et j'ai pour cela deux raisons. D'abord, les villages des Apaches ne sont pas éloignés d'ici et Winnetou ne laissera pas les Comanches approcher trop près. Ensuite, cet officier mexicain a une façon de parler qui me laisse à penser. Mais allons inspecter les lieux. Nous tâcherons de faire de notre mieux malgré l'obscurité et peut-être découvrirons-nous quelque chose qui nous éclairera sur la situation. Suivez-moi lentement et sans bruit. Si je ne m'abuse, ce n'est pas la première fois que je me trouve dans cette vallée. J'espère m'y orienter facilement.

Nous nous trouvions dans une sorte de cuvette qu'on pouvait parcourir de long en large en cinq minutes. Elle avait une entrée par laquelle nous étions arrivés et une sortie tout aussi étroite. C'est par là que les éclaireurs étaient partis. Le campement des Comanches était installé juste au centre de la cuvette. Après en avoir fait le tour, nous retournâmes au camp.

– Ça va mal, grommela le vieux, je ne vois pas comment pouvoir sortir d'ici.

– Ne pourrions-nous pas amener le « Castor-Blanc » à quitter ce campement pour se transporter ailleurs ?

– J'essaierai de lui en parler. Mais, si je ne réussis pas à le convaincre, il nous faudra garder la neutralité en cas d'attaque. Nous sommes amis des Comanches, mais il faut éviter de tuer un Apache. Voilà justement le chef, venez avec moi.

« Castor-Blanc » était reconnaissable de loin aux plumes d'aigle qui surmontaient sa coiffure. Lorsque nous fûmes près de lui, il demanda :

– Mon frère blanc est-il persuadé maintenant que nous sommes en sécurité ?

– Non, répondit Old Death.

– Que reproche-t-il donc à cet endroit ?

– Il lui reproche d'être un piège idéal.

– Mon frère se trompe. Cet emplacement n'a rien d'un piège, il ressemble à ces constructions que les Visages-Pâles appellent des forts. Aucun ennemi ne peut pénétrer ici. Les fils des Comanches sont arrivés dans ces lieux en plein jour, ils ont tout exploré, ils ont même essayé de grimper sur les rochers, mais ils n'y ont pas réussi.

– C'est possible, mais je sais que Winnetou grimpe comme un chamois dans les montagnes.

– Winnetou n'est pas là. Les deux Topias me l'ont affirmé.

– Peut-être se trompent-ils ou tiennent-ils la nouvelle de quelqu'un qui n'est pas très bien renseigné.

– Ils me l'ont affirmé et je les crois, parce que ce sont des ennemis de Winnetou.

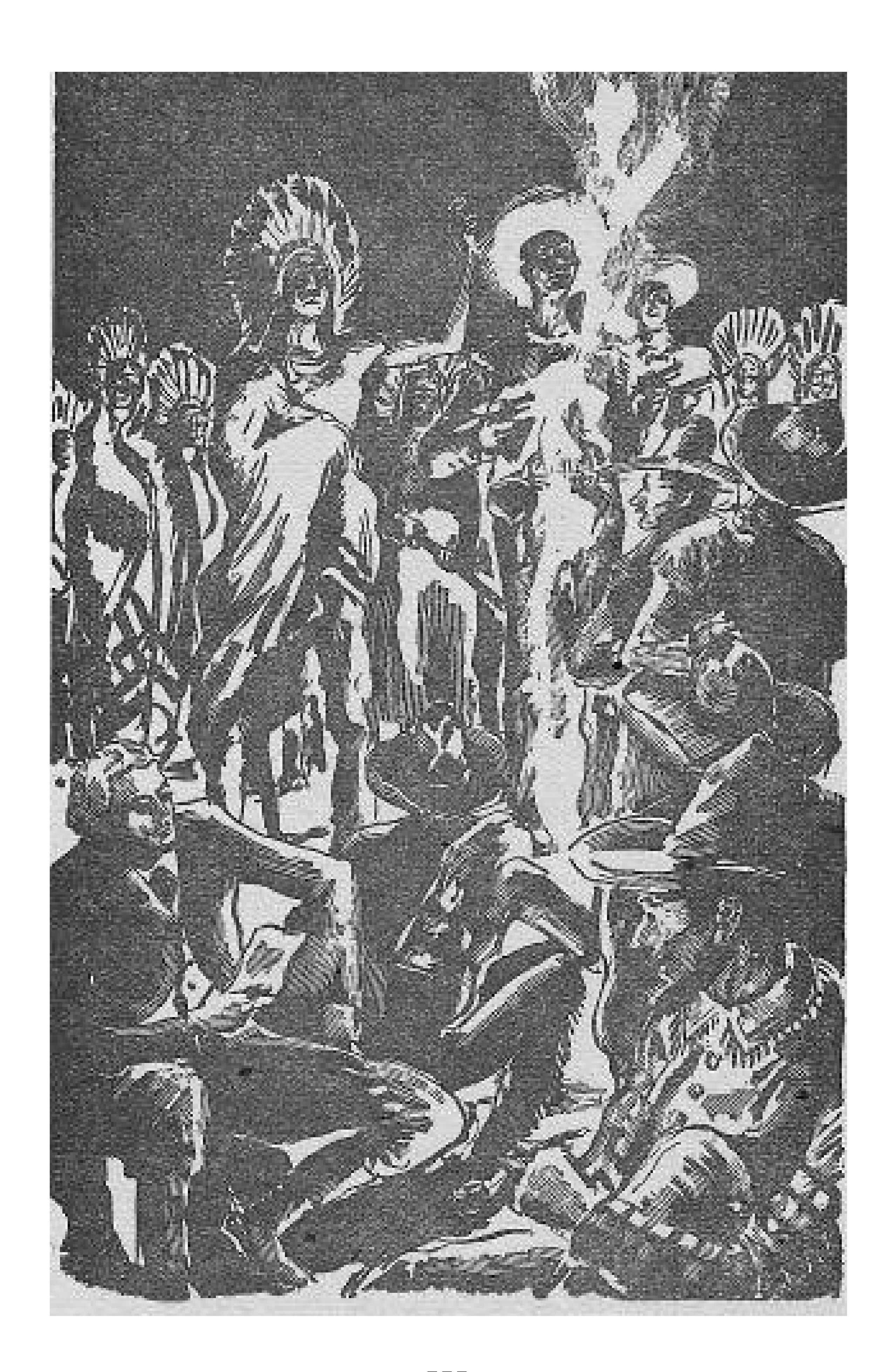
– Mais, s'il est vrai que Winnetou a été au Fort-Inge, il n'a pas eu le temps de venir ici, de rassembler ses guerriers et de traverser avec eux le Rio-Conchos. Que mon frère songe que le temps était court et l'espace immense.

Le chef hocha la tête d'un air pensif. Il semblait donner raison à Old Death, car il finit par dire :

– En effet, le temps était court pour parcourir cet espace ; nous interrogerons donc les Topias encore une fois.

Il alla vers le feu de camp et nous les suivîmes. Les blancs nous lançaient des regards hostiles. Les deux Lange et le nègre se tenaient non loin d'eux. William Ohlert était en train d'écrire quelque chose sur une feuille de papier, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Les deux Topias ne levèrent la tête que lorsque le chef leur adressa la parole.

– Mes frères sont-ils absolument certains que...



Il s'arrêta de parler. Du haut des rochers, un strident cri d'oiseau venait de retentir, auquel répondit un cri de chouette. Le chef prêta l'oreille et Old Death en fit autant. Soudain Gibson ramassa une branche comme pour jouer et la jeta sur le feu, ce qui produisit une courte flambée. Il allait répéter son geste sous l'œil approbateur des blancs, quand Old Death fit un bond vers lui et lui arracha la branche de la main en s'écriant d'un air menaçant :

– Laissez ça, sir, ce n'est pas le moment. Quand une chouette hulule, on ne lui répond pas par des signaux convenus.

– Quels signaux ? Vous êtes fou !

– Oui ; je suis si fou que je logerai immédiatement une balle dans la tête de celui qui jettera encore une branche sur le feu. N'allez pas vous imaginer que Old Death soit votre dupe.

– Allons-nous tolérer cette insolence, señores ?

Gibson posait cette question aux autres blancs.

Old Death avait un revolver à chaque main. J'imitai son exemple. En un clin d'œil, les deux Lange et Sam se trouvèrent à nos côtés, également les armes à la main. Nous étions prêts à faire feu sur celui qui aurait tiré son arme. Par surcroît, le chef des Comanches donna l'ordre à ses guerriers de tendre leurs arcs.

Au bout d'une minute, les blancs étaient devenus la cible d'une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents.

– Eh bien avouez maintenant que vous êtes à notre merci, dit Old Death. Vous bénéficiez encore de la protection du calumet et vous conservez vos armes, mais, dès qu'on verra une main chercher son couteau, l'alliance sera rompue.

À nouveau, un hululement de chouette retentit très haut, comme venant du ciel. Gibson sembla vouloir ébaucher un geste, mais il n'osa pas l'achever. Le chef des Indiens continua

son interrogatoire interrompu et se tourna à nouveau vers les Topias :

– Mes frères sont-ils sûrs que Winnetou se trouve en ce moment au delà du Rio-Conchos ?

– Absolument sûrs, répondit le plus vieux.

– Qu'ils réfléchissent bien avant de donner une réponse trop à la légère.

– Les Topias sont sûrs de ce qu'ils avancent. Ils étaient cachés dans le buisson quand Winnetou est passé avec son armée.

Ils donnèrent des réponses précises à toutes les questions du chef. Enfin, le « Castor-Blanc » déclara :

– Votre explication satisfait entièrement le chef des Comanches. Mes frères blancs peuvent me suivre.

Cette invitation s'adressait à Old Death et à moi, mais le vieux fit signe aux deux Lange et à Sam de se joindre à nous.

– Pourquoi mon frère appelle-t-il ses autres compagnons ? demanda le chef.

– Je crains d'avoir besoin d'eux bientôt. Nous préférons être ensemble devant le danger.

– Aucun danger ne nous menace.

– Tu es dans l'erreur. Le hululement ne t'a pas paru suspect ? Il provenait d'une bouche humaine.

– Le « Castor-Blanc » connaît la voix de tous les oiseaux et de tous les animaux, il sait distinguer les cris émis par les animaux de ceux poussés par les hommes. C'était une vraie chouette qui a hululé.

Au même moment, le hululement se fit à nouveau entendre ; cette fois, il semblait plus proche.

– C’est toujours le même oiseau, observa le Comanche parfaitement calme. Tes craintes sont superflues.

– Non ! te dis-je, les Apaches sont ici, au milieu de la vallée. N’entends-tu rien ?

De la sortie de la vallée, un cri perçant, à glacer le sang dans les veines, retentit. Aussitôt, de tous côtés, le cri de guerre des Apaches déchira le silence. Celui qui a entendu une fois ce concert ne peut jamais l’oublier. Les blancs autour du feu sautèrent sur leurs pieds.

– Ces chiens maudits sont ici, cria l’officier en nous désignant, Allez-y !

– Oui, allez-y, reprit Gibson, abattez-les sans pitié.

Nous nous trouvions dans l’obscurité, ce qui les empêchait de nous mettre en joue. Aussi préférèrent-ils ne pas tirer, mais se précipiter sur nous, l’arme la main. C’était une manœuvre visiblement convenue d’avance, car elle ne pouvait avoir été improvisée. Nous étions éloignés d’eux d’une trentaine de pas. Cette distance suffit pour donner à Old Death le temps de dire :

– Eh bien ! n’avais-je pas raison ? Épaulez vite, nous les recevrons comme il convient.

Six fusils se braquèrent sur nos assaillants, car le chef des Comanches avait fait comme nous. Les balles partirent. Je n’eus pas le temps de compter ceux qui s’écroulèrent. Les Comanches aussi avaient bondi et avaient déclenché une grêle de flèches. Tout ce que le vis, c’est que Gibson, malgré l’ordre qu’il avait lancé, n’avait pas pris part à l’attaque : il se tenait près du feu et secouait le bras du jeune Ohlert. Ce spectacle passa devant mes yeux l’espace d’une seconde. Je ne pus rien voir de plus, car les cris de guerre étaient déjà tout proches et, l’instant d’après, les Apaches foncèrent sur les Comanches.

Comme la lumière du feu n'éclairait qu'imparfaitement la vallée, les Apaches ne pouvaient se rendre compte du nombre de leurs ennemis. Ces derniers se tenaient toujours en cercle, mais une brèche avait été ouverte par la ruée des Apaches. Des balles crépitaient, des lances s'agitaient, des flèches volaient, des couteaux étincelaient. Tout cela au milieu du vacarme diabolique du choc de deux armées. Un des Apaches avait rompu le premier les rangs des Comanches, un revolver à la main gauche, un tomahawk levé à la main droite. Alors que, les unes après les autres, les balles de son revolver abattaient les Comanches, le tomahawk, avec la rapidité d'un éclair, fendait les têtes. Aucun ornement ne couronnait sa tête et son visage n'était pas peint. Ce visage, nous pouvions le distinguer très nettement. Mais, même sans cela, nous aurions reconnu l'homme à sa manière de combattre et à son revolver. Le « Castor-flanc » l'avait déjà reconnu lui aussi.

– C'est Winnetou ! cria-t-il. Enfin, je le tiens ! Je me charge de lui.

D'un bond, il se jeta dans la mêlée. Les rangs se refermèrent si étroitement derrière lui que nous le perdîmes aussitôt de vue.

– Que faire ? demandai-je à Old Death. Les Apaches sont en minorité et s'ils ne se retirent pas à temps, ils sont perdus. Il faut les avertir. Je vais trouver Winnetou.

Je fis un pas en avant, mais le vieux me saisit par le bras et me retint énergiquement.

– Allons, pas de bêtises. N'oubliez pas que nous avons fumé le calumet de paix avec les Comanches. D'ailleurs, Winnetou n'a pas besoin de vos conseils. Il sait très bien ce qu'il a à faire.

Mais, au même moment, j'entendis la voix de mon ami rouge.

– Nous sommes trahis ! criait-il. En arrière, vivement !

Pendant ce combat bref, mais acharné, le feu était complètement tombé, mais il éclairait encore suffisamment la vallée pour nous permettre de suivre la retraite des Apaches. Les Comanches voulurent les poursuivre, mais ils en furent empêchés par les balles que les Apaches tiraient derrière eux. Le « Castor-Blanc » donna l'ordre d'attiser le feu, puis vint vers nous :

– Ils nous ont échappé, cette fois, mais demain, à la première heure, nous les atteindrons et les exterminerons jusqu'au dernier.

– Crois-tu y réussir réellement ?

– Bien sûr. Et si mon frère ne pense pas comme moi, il est dans l'erreur.

– N'as-tu pas dit tout à l'heure quand je t'avertissais que je me trompais ? Je disais que cette vallée était un piège ; qui sait si tu pourras en sortir ?

– Attendons le jour, nous viendrons vite à bout des ennemis qui sont encore en vie. Maintenant l'obscurité les protège.

– Où sont donc les dix guerriers comanches qui étaient postés à l'entrée de la vallée ? Y sont-ils toujours ?

– Non. Le combat les a attirés jusqu'ici.

– Dans ce cas, je les renverrai aussitôt à leur poste pour qu'au moins une issue soit sauvegardée.

– Mon frère blanc a tort de se faire des soucis. Les Apaches sont partis de l'autre côté, ils ne peuvent parvenir à l'entrée.

– Cependant je t'engage à ne pas négliger cette précaution. Ces dix hommes ne te servent à rien ici et là-bas leur présence peut s'avérer utile.

Le chef des Comanches suivit ce conseil, plus par respect pour Old Death que par conviction quant à la nécessité de cette

mesure. Les événements devaient pourtant ne pas tarder à donner raison à mon ami. Dès que les dix hommes eurent occupé leurs postes, deux coups de feu retentirent à l'entrée de la vallée, auxquels répondit un tumulte sauvage. Quelques minutes plus tard, deux sentinelles revinrent pour annoncer qu'elles avaient été reçues par des coups de feu et des flèches et qu'elles étaient les seules à avoir échappé à la mort.

– Eh bien ! me suis-je trompé ? demanda Old Death. Le piège est fermé par devant et par derrière et nous voici emprisonnés.

Le « Castor-Blanc » évita de répondre. Il se contenta de gémir d'un air embarrassé :

– *Uff ! uff !* Qu'allons-nous faire ?

– Ne gaspille pas les forces de tes hommes. Poste une trentaine de gardes à chacune des issues ; quant aux autres, laisse-les se reposer afin qu'au matin ils soient prêts à combattre avec une nouvelle énergie. C'est le plus sage que tu puisses faire.

Cette fois, le chef se rendit au raisonnement de mon compagnon. Nous comptâmes les morts et les blessés. Je ne trouvai nulle part trace de Gibson ni de William Ohlert. Ils s'étaient enfuis derrière les Apaches en même temps que les autres blancs.

– Maintenant, nous allons tenir un conseil de guerre, dit le chef rouge. Les guerriers comanches n'ont pas l'intention d'attendre que ces chiens d'Apaches viennent les cerner ici en masse. Nous nous glisserons cette nuit même hors de la vallée.

Et il prit place avec ses hommes de confiance autour du feu. Old Death fut invité à participer au conseil. Quant à moi, je restai, avec les deux Lange et le nègre, un peu à l'écart du feu, de sorte qu'il me fut impossible d'entendre les conciliabules. Toutefois, de la gesticulation de Old Death je pus déduire qu'il n'était pas d'accord avec les Indiens. Il semblait défendre éner-

giquement sa thèse, mais sans succès. Enfin, il sauta sur ses pieds d'un air furieux et je l'entendis crier :

– Puisque vous y tenez, allez au-devant de votre perte. Je vous ai prévenus à plusieurs reprises, mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Chaque fois, les événements m'ont donné raison, et il en sera encore ainsi. Vous ferez ce que vous voudrez. Mais, quant à moi et à mes compagnons, nous resterons ici.

– Serais-tu trop lâche pour combattre avec nous ? demanda un des guerriers.

Old Death ébaucha un geste violent, sans doute pour riposter à l'insulte, mais il se ravisa et, en maîtrisant sa colère :

– Mon frère devrait prouver son propre courage avant de douter du mien. Je m'appelle Old Death et ça suffit.

Il s'approcha de nous et s'assit tandis que les Peaux-Rouges parlementaient encore quelques instants. Enfin, ils semblèrent avoir pris une décision et quittèrent leur place. À ce moment, une voix sonore se fit entendre au delà du feu de camp où étaient groupés les Comanches.

– Que le « Castor-Blanc » tourne son regard par ici, mon fusil s'impatiente.

Tous les yeux se portèrent du côté d'où venaient ces paroles. Winnetou était là, tout droit, l'arme en joue. Les deux canons de son fusil se déchargèrent coup sur coup. Le « Castor-Blanc » s'écroula en même temps qu'un de ses guerriers.

– Ainsi périssent tous les menteurs et tous les traîtres ! clama Winnetou.

Puis il disparut.

Tout cela s'était passé si vite que les Comanches n'avaient pas eu le temps de réagir. Ce n'est qu'une fois remis de leur stupéfaction qu'ils se ruèrent dans la direction prise par le jeune

Apache. Nous fûmes les seuls à ne pas bouger de nos places. Old Death s'approcha des deux chefs. Ils étaient morts.

– Quelle audace ! s'écria Lange. Ce Winnetou est le diable en personne.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un tapage infernal remplit l'obscurité.

– Tenez, poursuivit Old Death, il ne s'est pas contenté de punir les deux traîtres, mais il a attiré les Comanches pour les livrer à ses guerriers. Les poteaux de torture des Apaches ne chômeront pas.

La détonation sourde du revolver se fit entendre trois, cinq, huit fois de suite.

Le vieux chasseur de l'Ouest était familiarisé avec des scènes de ce genre. Il avait l'air d'un spectateur qui assiste à une pièce dont il connaît le dénouement. Les Comanches qui n'avaient pu mettre la main sur Winnetou revinrent chargés de blessés.

– À leur place, j'éteindrais les feux et je me tiendrais tranquille au lieu de faire ce tapage de tous les diables, dit Old Death. C'est leur propre chant funèbre qu'ils sont en train de faire entendre.

– Au fait, quelle était la décision du conseil de guerre ? demanda Lange.

– De se diriger aussitôt vers l'ouest.

– Quelle imprudence ! C'est aller au-devant des Apaches et se jeter délibérément dans la gueule du loup.

– Ils croient les Apaches en minorité et, d'autre part, ils savent que le fils du « Castor-Blanc » va d'un moment à l'autre leur apporter du renfort en doublant leurs forces. Maintenant ils ne songeront qu'à venger la mort de leur chef. Ils

n'attendaient que le lever du jour pour reprendre le chemin par lequel nous sommes venus. D'ailleurs, leurs projets nous importent peu. Mais écoutez donc, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Les Comanches continuaient à pousser des hurlements, de sorte qu'on ne pouvait guère distinguer le bruit qui avait attiré l'attention de Old Death.

– Quels imbéciles ! s'écria Old Death. Winnetou est capable de mettre à profit leur vacarme. J'ai l'impression qu'il est en train d'abattre des arbres pour boucher l'entrée de la gorge, car il m'a semblé entendre le craquement d'un arbre. Je parie qu'aucun des Comanches n'échappera à son juste courroux.

Enfin les cris et les gémissements des guerriers se calmèrent et le nouveau chef donna des ordres.

– Je crois qu'ils veulent partir tout de suite, dit Old Death. N'oublions pas nos chevaux. Monsieur Lange, ne voudriez-vous pas aller les chercher avec votre fils et Sam ? Nous resterions ici, car le nouveau chef voudra certainement nous parler.

Il avait deviné juste. Le successeur du « Castor-Blanc » s'avança vers nous à pas lents et nous dit :

– Les Visages-Pâles restent tranquillement ici, alors que les Comanches montent leurs chevaux. Comment dois-je comprendre cette attitude ? J'espère qu'ils nous accompagneront et se mettront même à notre tête.

Old Death se dressa sur ses pieds, alla vers le Comanche et d'un air moqueur :

– Mon frère est très rusé, il veut que les Visages-Pâles marchent les premiers pour frayer le passage aux guerriers rouges. Nous sommes les amis des Comanches, mais nous ne sommes pas tenus d'écouter les ordres de leur chef. Nous nous sommes rencontrés par hasard, et nous ne nous sommes jamais engagés à participer à leurs campagnes guerrières. Si nous secourons vo-

lontiers nos amis dans une bataille qui nous paraît juste et sensée, nous ne pouvons les suivre dans une expédition qui nous semble vouée à l'échec.

– Ainsi, les chefs blancs ne veulent pas nous suivre ? Je les croyais pourtant courageux.

– Nous le sommes, en effet, mais nous sommes aussi prudents. Après tout, nous sommes les hôtes des Comanches. Quelle est cette nouvelle mode de placer ses hôtes en première ligne et de les exposer ainsi à une mort certaine ? Je sais que mon frère est un guerrier valeureux et je suis persuadé qu'il prendra lui-même la tête de son armée, place qui lui revient naturellement.

Un embarras évident envahit le chef. Il voyait qu'il n'était pas facile de nous duper et son embarras se muait peu à peu en colère. Son ton se fit plus rogue.

– Et que feront les Visages-Pâles une fois les Comanches partis ? Ils se joindront peut-être aux Apaches ?

– Comment serait-ce possible puisque nos frères se proposent d'exterminer leurs ennemis ? Il ne restera plus personne à qui nous joindre.

– Il en viendra certainement d'autres. En tout cas, nous ne tolérerons pas que les Visages-Pâles restent ici. Il faut qu'ils nous suivent.

– Je viens de déclarer cependant que nous avons l'intention de rester.

– Si les blancs refusent de nous accompagner, nous serons obligés de les considérer comme nos ennemis.

– Et si les guerriers rouges nous considèrent comme des ennemis, nous serons obligés d'en faire autant pour eux.

– Vous n'aurez pas vos chevaux.

– Nous les aurons, car nous les avons déjà envoyé chercher.

Nos compagnons arrivaient justement avec nos montures. Le chef fronça les sourcils d'un air sombre.

– Ainsi nos amis blancs ont déjà pris leurs précautions ? Je vois décidément qu'ils nous sont hostiles et je vais les faire arrêter par mes guerriers.

Le vieux éclata de rire.

– Le chef des Comanches se trompe et nous juge mal. J'ai déclaré tout à l'heure au « Castor-Blanc » qu'il était préférable de rester ici. Je n'ai donc fait aucun mystère de mes intentions et nous ne saurions être, à cause de cela, accusés d'hostilité. Vous n'avez aucune raison de nous arrêter.

– Cependant je serai contraint de le faire si les blancs n'acceptent pas immédiatement de se placer à la tête de notre armée.

Le regard de Old Death scrutait les alentours. J'aperçus sur son visage la grimace caractéristique qu'il faisait chaque fois qu'il avait l'intention de jouer un bon tour à quelqu'un. Nous nous trouvions tous les trois près du feu. À quelques pas de là, les Lange s'étaient arrêtés avec les chevaux. Aucun Comanche ne se trouvait à proximité ; ils étaient tous occupés aux préparatifs de départ. Soudain Old Death nous dit en français, pour ne pas être compris du Comanche :

– Quand je l'aurai assommé, sautez en vitesse sur vos selles. Nous irons droit à l'entrée de la gorge, puisque les Comanches sont tassés de l'autre côté.

– Mon frère a tort de parler dans une langue étrangère. Je voudrais savoir ce qu'il a dit à ses compagnons.

– Le chef des Comanches ne tardera pas à l'apprendre. À plusieurs reprises vous avez négligé mes conseils et vous le

payez cher maintenant. Vous allez au-devant d'une mort certaine et vous voulez nous forcer à partager le même sort. Il paraît que vous ne connaissez pas Old Death. Je te répète que je n'ai pas peur de toi ni de tes Comanches. Tu prétends nous faire prisonniers. Ne vois-tu donc pas que tu es à notre merci ? Regarde cette arme, un déclic, et c'en est fait de toi.

Il braqua son revolver sur l'Indien. Celui-ci fit mine de saisir son couteau, mais l'arme de Old Death était déjà appuyée, contre sa poitrine.

– Pas un geste ! tonna le vieux.

Le guerrier laissa retomber son bras.

– Vois-tu, moi, je ne plaisante pas. Tu viens me trouver en ennemi, j'ai donc le droit de te menacer si tu ne m'obéis pas.

Les traits de l'Indien se contractèrent sous la couche de peinture. Il chercha du regard autour de lui.

– Ce n'est pas la peine d'attendre du secours de tes hommes ; ils ne m'empêcheraient pas de t'abattre ; armés comme nous le sommes, nous les aurons fusillés avant qu'ils puissent tendre leurs arcs. Tu tiens donc à les exposer à la mort ? Tu es libre de le faire, mais sache que nous n'avons pas d'ordre à recevoir de toi.

L'Indien réfléchit une longue minute, puis :

– Retire ton arme, dit-il, et nous resterons amis.

– Voilà des paroles raisonnables. Mais, avant de détourner de ta poitrine le canon du revolver, je veux avoir la certitude que ton amitié est sincère.

– Si tu ne crois pas mes paroles ; je ne vois pas quelle autre garantie je pourrais te donner.

– Mais moi je le vois très bien ; tu me donneras ton calumet de paix...

– *Uff !* s'écria l'Indien suffoqué ; je ne me sépare jamais de mon calumet.

– Le calumet seul ne me suffit pas. Je veux encore ton sachet à remèdes.

– *Uff ! uff ! uff !* c'est impossible !

– Je ne te demande pas de me les donner pour toujours, je te les rendrai quand nous prendrons congé l'un de l'autre amicalement.

– Pour rien au monde aucun guerrier ne se sépare de son sachet à remèdes.

– Et pourtant je te prie instamment de le faire. Je connais vos usages. Si j'ai entre les mains ton calumet et ton sachet à remèdes, le moindre acte d'hostilité à notre égard te transporterait dans le territoire de chasse éternelle.

– Je ne te les donnerai pas.

– Ainsi nous sommes fixés. Je vais t'envoyer une balle dans le corps et je prendrai ton scalpe, de sorte qu'après ta mort tu deviendras mon chien et mon esclave. Je vais lever la main à trois reprises. La troisième fois, je tirerai si tu n'as pas changé d'avis.

Il leva la main gauche une fois, deux fois, sa main droite étreignant toujours le revolver appliqué contre la poitrine de l'Indien. Il ébauchait déjà le troisième geste quand le Peau-Rouge s'écria :

– Attends ! Mais mon frère jure de me les rendre ?

– Je te le jure.

– Alors je vais te les donner.

Il levait déjà la main comme pour détacher son sachet à remèdes et son calumet, tous deux suspendus à son cou, quand Old Death l'en empêcha :

– Halte ! cria-t-il. À bas les mains ou je tire ! Je n'ai pas confiance en toi avant d'être en possession de ces objets sacrés. Mon compagnon les détachera de ton collier et me les donnera.

Le Comanche laissa à nouveau retomber son bras. J'exécutai l'ordre de Old Death qui tenait toujours son revolver contre la poitrine de l'Indien.

– Voilà, dit-il alors, nous sommes à nouveau ami et mon frère peut faire ce que bon lui semble. Nous resterons ici pour attendre le résultat de la bataille.

La colère du chef était à son comble. Il chercha machinalement son couteau, mais n'osa pas s'en saisir. Toutefois, il ne put s'empêcher de laisser libre cours à son dépit.

– Les Visages-Pâles sont sûrs maintenant que rien de mauvais ne pourra leur arriver, mais, dès que j'aurai repris mon calumet et mon sachet à remèdes, je ne connaîtrai pas de répit avant de les voir au poteau de torture.

Il se retourna et s'éloigna précipitamment.

– Nous sommes maintenant en complète sécurité. Toutefois, il ne faut pas négliger les mesures de prudence. Au lieu de rester ici près du feu, nous allons nous retirer au fond de la gorge, où nous attendrons tranquillement les événements. Venez, messieurs, et n'oublions pas nos chevaux.

Nous prîmes nos chevaux par la bride et allâmes les attacher dans un coin du vallon, après quoi nous nous couchâmes sous les arbres. Un profond silence régnait tout autour de nous.

– Attendons un peu, dit le vieux. La danse ne va pas tarder à commencer. Les Comanches vont tout à coup faire un vacarme

de tous les diables, mais ils n'en auront pas pour longtemps. Tenez, ça commence.

En effet, un bruit assourdissant éclata, comme si un troupeau de fauves s'était soudain abattu sur les lieux.

– Écoutez ! Entendez-vous les Apaches ? Je parie que non. Ils sont trop rusés et fis font leur travail en silence.

Le cri de guerre des Comanches se répercuta avec une puissance extraordinaire contre les murs de roc qui encerclaient le vallon. Puis deux coups de feu se firent entendre, que l'écho répéta longtemps.

– C'est le fusil de Winnetou, dit Old Death. Les Comanches ne pourront pas tenir longtemps.

Pendant deux minutes environ, nous entendîmes le cri des Comanches et les détonations répétées du fusil de Winnetou. Enfin un « iwiwiwiwiwiwiwiwiwi » perçant parvint à nos oreilles.

– Les Apaches triomphent des Comanches ! s'écria Sam au comble de la joie.

Il ne se trompait pas. À peine ce cri de triomphe avait-il retenti qu'un silence profond tombait de nouveau et, en même temps, nous aperçûmes quelques cavaliers galoper vers le feu. Ils furent bientôt suivis de nombreux autres. C'étaient les Comanches qui n'avaient pas réussi à briser le barrage.

Au bout d'une demi-heure, quelques guerriers se dirigèrent du côté où nous nous tenions en groupe.

– C'est nous qu'ils cherchent, dit Old Death. Ils ont compris leur sottise et, malgré leur orgueil, ils viennent nous demander conseil.

Ils s'approchèrent, en effet, de nous et leur chef s'adressa à Old Death :

– Les guerriers comanches vont tenir un grand conseil et ils prient les Visages-Pâles d'y participer afin de donner leur avis.

– C'est tout à fait inutile, répondit Old Death, car vous n'attachez point de prix à mes conseils. Désormais, je préfère garder mes réflexions pour moi-même.

– Mon frère blanc peut être sûr que son expérience nous est précieuse.

– À la bonne heure ! Cette petite rencontre avec les Apaches vous a fait comprendre que Old Death est plus intelligent que cinq cents Comanches réunis. Mais je n'ai aucune intention d'entrer en discussion avec vous. Je dirai ce que je pense de la situation et vous ferez ce que bon vous semblera.

– Eh bien ! je t'écoute.

– Les Apaches n'occupent pas seulement les deux issues du vallon, mais ils sont même à l'intérieur. Il vous sera absolument impossible de vous en débarrasser.

– Pourtant, nous sommes bien plus nombreux qu'eux.

– Combien de guerriers avez-vous perdus dans cette bataille ?

– Le Grand Esprit a appelé à lui un grand nombre d'entre nous, plus de dix fois dix. Beaucoup de chevaux ont également péri.

– Vous ferez bien de ne plus rien entreprendre cette nuit, car vous risquez de ne pas obtenir un meilleur résultat. D'autre part, demain matin, le reste de l'armée de Winnetou arrivera et il y aura sur les lieux plus d'Apaches que de Comanches. Ce serait votre fin.

– Est-ce vraiment la pensée de notre frère ? Nous sommes prêts à suivre son conseil, s'il daigne nous en donner un.

– Tu comprends maintenant que j'avais raison en disant que cette vallée était un piège. Je ne vois que deux façons de vous en tirer, mais je ne puis en garantir le succès. La première consisterait à grimper à l'assaut des roches, mais, pour ce faire, il faut attendre le matin, et, quand vous serez arrivés en haut, les Apaches pourront vous voir et vous attaquer. Ils auront le dessus, car vous serez privés de vos chevaux. Il ne reste donc que le deuxième moyen : entamer des négociations avec les Apaches.

– Ça, jamais ! s'écria le chef. Les Apaches veulent notre mort.

– À vrai dire, vous leur avez fourni des raisons de vengeance. Vous pillez leurs villages et vous assassinez leurs émissaires. Tu dois admettre toi-même que vous avez attiré leur colère.

Ce raisonnement était si logique que le chef ne trouva rien à répondre.

– *Uff !* s'écria-t-il enfin. C'est ainsi que tu me parles, à moi, chef des Comanches ?

– Tu pourrais être le Grand Esprit en personne que je ne t'en dirais pas moins la même chose. C'est une honte d'avoir provoqué les Apaches qui étaient en paix avec votre tribu. Pourquoi avez-vous entrepris maintenant cette campagne contre eux ? N'est-ce pas pour piller, assassiner ? Réponds !

Après un bref silence, l'Indien dit d'une voix maussade :

– C'est tout ce que notre frère trouve à nous dire ? Il ne sait que défendre les Apaches et nous accuser. Il est donc l'ami de nos adversaires ?

– Je suis l'ami de tous les hommes rouges qui ne me témoignent pas d'hostilité. Les Apaches ne m'ont fait aucun tort, pourquoi serais-je leur ennemi ? Par contre, vous, vous vous

êtes montrés hostiles à notre égard. Vous avez voulu nous faire prisonniers. Réfléchis un peu et dis-moi qui de vous deux mérite davantage notre amitié ? C'est tout ce que j'avais à vous dire.

– C'est bien, répondit le Comanche, mais sache que, malgré la protection du calumet, nous te considérons d'ores et déjà comme notre ennemi : D'ailleurs, il faudra que tu me rendes mon calumet et mon sachet à remèdes avant que nous quittions ces lieux. Et, à partir de ce moment-là, gare à toi.

– Si j'ai bien compris, tu menaces Old Death ? C'est bien. Nous n'avons plus rien à nous dire et tu peux t'en aller.

– *Uff !* s'écria le chef d'une voix sauvage.

Puis il tourna les talons et d'un pas posé se dirigea vers le feu.

– Ces Peaux-Rouges n'ont pas le moindre grain de bon sens dans le crâne, grogna Old Death. Leur seule planche de salut serait d'entamer des négociations, mais ils préfèrent se fier à leur avantage numérique. Étant donnée la situation, Winnetou à lui tout seul vaut cent guerriers. Cela peut vous paraître exagéré, à vous qui êtes novice dans l'Ouest et qui ne savez pas encore ce qu'un homme habile peut réaliser dans des circonstances favorables. Si vous connaissiez seulement les exploits que ce jeune Apache a accomplis avec son ami blanc Old Shatterhand ! Ne vous en ai-je jamais parlé ?

C'était la première fois qu'il me nommait.

– Non, répondis-je. Qui est ce Old Shatterhand ?

– C'est un jeune homme comme vous, mais d'une autre trempe ! D'un coup de poing il abat n'importe quel adversaire et viendrait à bout du diable en personne.

Au même instant, un bruit se fit entendre derrière nous et une voix murmura :

– *Uff !* Old Death ici ? Quelle surprise !

Le vieux tourna la tête et tira son couteau :

– Qui est là ? Qui ose nous écouter ?

– Mon vieux frère blanc peut remettre son couteau à sa ceinture ; j'espère qu'il ne voudrait pas blesser Winnetou.

– Winnetou ? Sapristi ! En effet, seul Winnetou est capable de se glisser près de Old Death sans éveiller son attention.

L'Apache se trouvait déjà à deux pas de nous, sans montrer qu'il me connaissait.

– Le chef des Apaches ne se doutait aucunement que Old Death était ici, sans quoi il serait venu beaucoup plus tôt pour lui parler.

– Mais ne vois-tu pas que tu t'exposes à un danger mortel ? Tu as dû passer devant les sentinelles et il te faudra t'en retourner par le même chemin.

– Mais non, les Visages-Pâles sont des amis et je peux me confier à eux. Ce vallon se trouve dans le domaine des Apaches et Winnetou en a fait un piège pour les ennemis qui voudraient nous attaquer. Ces montagnes de roc ne sont pas aussi inaccessibles qu'elles le semblent à première vue. Les Apaches ont pratiqué un étroit sentier qui en fait le tour. Avec l'aide d'un lasso, on peut facilement descendre dans la gorge et remonter sur le plateau. Les Comanches ont été attirés dans ce piège par mes messagers. Les Apaches leur montreront comment ils savent punir la trahison. C'est une leçon qu'ils leur donneront une fois pour toutes. Mais nos amis blancs doivent nous rejoindre avant l'heure du châtiment.

– Tu veux que nous te suivions immédiatement ?

– Oui. Dans trois heures, six cents guerriers apaches arriveront ici. Nombre d'entre eux seront armés de fusils. Leurs balles siffleront sur le vallon et votre vie serait en danger.

– Mais comment imagines-tu que nous pourrons fuir ?

– Est-ce bien Old Death qui me pose cette question ?

– Hum... Oui. Nous allons monter à cheval et j'irai jusqu'au feu pour rendre au chef ses reliques. Ensuite nous passerons en trombe devant les sentinelles, les renversant s'il le faut. Mais comment franchirons-nous les barricades ?

– Rien de plus facile. Vous attendrez dix minutes après mon départ avant de vous mettre en route. Je me trouverai à la sortie du vallon pour vous recevoir.

Ceci dit, il s'éloigna.

– Eh bien ! qu'en dites-vous ? demanda Old Death.

– C'est un homme extraordinaire, fit Lange.

– Je pense bien. Si c'était un blanc, un soldat, ce serait un chef d'armée célèbre. Gare aux blancs qui oseraient exciter sa colère ! Mais Winnetou aime la paix et il sait que, malgré tous ses efforts, la race des Peaux-Rouges est condamnée à s'éteindre. Il cache au fond de son cœur la douleur que lui cause cette conviction... Allons, nous n'avons qu'à attendre dix minutes.

Le silence continuait à régner dans la vallée. Les Comanches n'avaient pas fini de tenir conseil. Au bout de dix minutes, Old Death se leva et monta à cheval.

– Faites comme moi, nous dit-il.

Lentement, nous nous dirigeâmes vers le bivouac. Le cercle des Comanches s'ouvrit et nous pûmes pénétrer à l'intérieur. Si

leurs visages n'avaient pas été couverts de peinture, nous aurions sans doute pu y lire une expression d'étonnement.

– Que viens-tu faire ici ? demanda le chef en se redressant. Pourquoi êtes-vous à cheval ? Notre conseil n'est pas encore terminé. Descendez de vos selles. Vous êtes nos ennemis et nous ne pouvons tolérer de vous voir devant nous à cheval. Viens-tu m'apporter mon calumet ?

– Ce serait trop imprudent de ma part. N'as-tu pas dit tout à l'heure que, dès que je t'aurais restitué ton bien, tu n'aurais plus d'égards pour nous ?

– C'est exact. Je l'ai dit et je tiendrai parole. La colère des Comanches vous écrasera.

– Je crains si peu ta colère que je renonce sur-le-champ à notre pacte. Voici ton bien ! Et maintenant, faites ce que vous voulez.

Il arracha les deux objets qu'il portait à son cou et les lança à la figure du chef. En même temps, il éperonna son cheval qui bondit en faisant une brèche dans les rangs des Comanches. Sam, qui se trouvait derrière lui, en fit autant et renversa le chef avec son cheval. Nous le suivîmes rapidement en jetant à terre une quinzaine de Comanches sur notre passage. Les sentinelles qui essayaient de nous barrer la route connurent le même sort. Nous nous élançâmes vers la sortie, accompagnés par les cris de rage de nos anciens alliés.

– *Uff !* fit une voix près de nous. Arrêtez ! Winnetou est là.

Nous fîmes stopper nos chevaux. Nous nous trouvions en face d'un groupe d'Apaches. Ils prirent nos chevaux par la bride et nous sautâmes à terre. Winnetou nous conduisit à un endroit d'où nous pûmes sortir avec nos chevaux en évitant les barricades.

Nous ne tardâmes pas à apercevoir un feu bas près duquel deux Peaux-Rouges s'affairaient autour d'une broche improvisée. Ils s'éloignèrent respectueusement à notre vue. Les autres Apaches, après avoir attaché nos montures, se retirèrent également. À quelque distance de là, se trouvait tout un troupeau de chevaux surveillé par des gardiens. L'ordre qui régnait dans les rangs des Apaches était tout militaire.

Winnetou me lança un regard interrogateur dont je compris facilement le sens. Il voulait savoir si je tenais toujours à conserver l'anonymat. Je lui tendis mes deux mains devant le feu et lui dis :

– Mon frère Winnetou voit que je n'ai pas besoin d'aller jusqu'au Rio-Pecos pour le rencontrer. Mon cœur se réjouit de le revoir si tôt.

Nous nous enlaçâmes. Old Death assistait stupéfait à cette scène, sans y rien comprendre.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous vous connaissez donc ?

– Oui, c'est mon frère blanc Old Shatterhand, répondit l'Apache.

– Old-Shat-ter-hand ! s'écria le vieux, que son ébahissement rendait comique.

Et, comme je confirmais en souriant les paroles de Winnetou, il poursuivit, cette fois nettement furieux :

– Vous m'avez honteusement trompé ! Vous vous êtes payé la tête de Old Death, Old Shatterhand ! Et ça s'est laissé insulter comme le premier greenhorn venu !

Nous le laissâmes à ses émotions, car Winnetou avait beaucoup de choses à me dire.

– Mon frère sait déjà que je me suis rendu au Fort Linge. Là j'ai appris…

– Je sais aussi le reste, l'interrompis-je. Quand nous aurons un peu plus de temps, je te raconterai comment nous avons été mis au courant. Pour le moment, il faut que je sache au plus vite où se trouvent les dix Visages-Pâles qui accompagnaient les Comanches et qui sont passés dans votre camp en même temps que vos deux espions qui se disaient des Topias.

– Ils sont partis.

– Partis ? Où donc ?

– À Chihuahua, rejoindre Suarez.

– C'est désastreux ! Les deux hommes que je poursuis se trouvaient parmi eux.

– *Uff ! uff !* Si seulement je m'en étais douté ! Mais les Visages-Pâles m'ont déclaré qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. J'ai commis une grave erreur sans le vouloir. Mais je ferai tout pour la réparer. Je peux t'assurer que Gibson ne tardera pas à tomber entre tes mains. La mission qui m'avait conduit à Matagorda est déjà remplie. Dès que j'aurai châtié les Comanches, je serai libre et je continuerai la route avec vous. Je vous ferai donner les meilleures montures et, sauf imprévu, demain à midi nous aurons rattrapé les blancs.

Soudain un Apache accourut, venant du vallon, et annonça :

– Les chiens comanches ont éteint leur feu et quitté leur bivouac. Ils se préparent à l'attaque.

– Ils essuieront un nouvel échec, dit Winnetou. Si mes frères blancs veulent m'accompagner, je leur indiquerai un endroit d'où ils pourront tout entendre.

Naturellement, nous nous levâmes aussitôt et Winnetou nous conduisit par le même passage que nous avions suivi pour venir jusqu'à la barricade. Il tendit à Old Death un lasso qui tombait le long d'un rocher.

– Hissez-vous à la hauteur de deux hommes. Là vous trouverez des buissons qui dissimulent le sentier dont je vous parlais tout à l'heure. Je ne puis vous accompagner, car il me faut rejoindre mes guerriers.

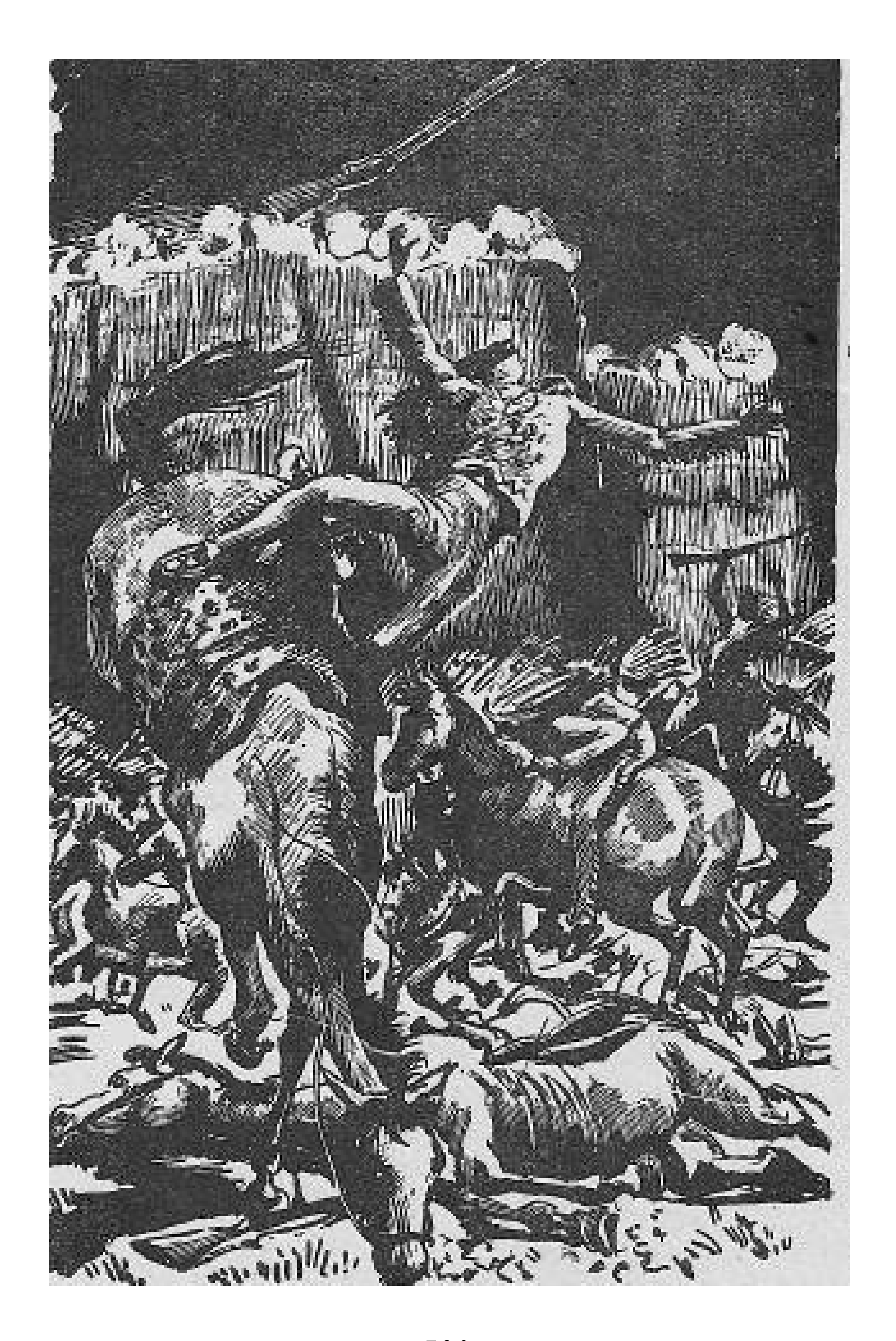
Nous grimpâmes tous les cinq, non sans quelques difficultés, et bientôt nous nous trouvâmes devant les buissons qui cachaient le sentier. Étant donnée la profonde obscurité, nous étions guidés davantage par notre toucher que par notre vue. Enfin Old Death s'arrêta. Penchés au-dessus des rochers, nous attendions les événements. D'où nous étions, la vallée nous paraissait déserte et plongée dans un silence de mort.

Soudain une voix sonore s'écria :

– *Nosa-Ho !*

Ce mot veut dire : « En avant ! » L'instant d'après, deux coups de feu retentirent, provenant sans aucun doute du fameux fusil de Winnetou. Puis des coups de revolver crépitèrent. Un vacarme épouvantable monta jusqu'à nos oreilles. Le vallon retentit de clameurs indiennes. Les tomahawks volaient dans l'air. Le combat avait commencé.

Il ne dura pas longtemps. Au milieu des hennissements et des soufflements des chevaux, les cris de rage des Comanches étaient dominés par le « Iwiwiwi » des Apaches. Nous pûmes entendre comment les premiers organisaient leur retraite en lançant des imprécations. Leurs pas et le galop de leurs chevaux nous indiquaient qu'ils se repliaient sur le centre du vallon.



– Je vous l’ai bien dit, observa Old Death, ces Apaches sont des guerriers qui n’ont pas leurs pareils. Ils comprennent qu’il serait inutile de suivre leurs adversaires en déroute. Ils savent fort bien que les Comanches ne leur échapperont pas et qu’il ne servirait à rien de se risquer dans la gorge.

Enfin les Comanches semblèrent avoir compris la valeur des conseils de Old Death. Ils se mirent à observer un silence complet, et comme leurs feux étaient éteints, leurs adversaires ne pouvaient rien deviner de leurs mouvements. Nous attendîmes encore quelques instants. Soudain la voix de Winnetou se fit entendre tout près de nous.

– Mes frères blancs peuvent descendre. Le combat est terminé et il y a des chances qu’il ne recommence pas de si tôt.

Nous nous laissâmes glisser à l’aide du lasso et revînmes près du feu. Winnetou semblait écouter attentivement, la tête penchée à droite. Tout à coup il sauta sur ses pieds.

– Tu entends quelque chose ? demandai-je.

Il indiqua de la main un point invisible dans la nuit noire et dit :

– Winnetou a entendu un cheval avancer sur un chemin rocailleux. C’est un de mes guerriers qui arrive.

Son oreille prodigieuse ne l’avait pas trompé. C’était, en effet, un cavalier apache qui, arrivé près de nous, descendit de son cheval. Le chef ne l’accueillit pas très chaleureusement. Il le réprimanda pour le bruit qu’il avait fait entendre avec son cheval. L’homme écouta ces reproches sans broncher. C’était un Indien libre, mais qui reconnaissait l’autorité de son chef.

– Ils arrivent, annonça-t-il.

– Combien de chevaux ?

– Ils sont tous au complet, il ne manque pas un seul guerrier. Quand Winnetou lance un appel, aucun Apache ne reste avec les femmes.

– Sont-ils encore loin ?

– Ils seront ici dès l'aube.

– C'est bien. Attache ton cheval avec les autres et repose-toi.

L'homme obéit immédiatement, Winnetou se rassit et nous lui racontâmes nos aventures dans la forteresse du caballero et les événements de La Grange. Naturellement, il ne pouvait être question de dormir. Le chef écouta notre récit en l'interrompant de temps à autre par de brèves observations. C'est ainsi que s'écoula la nuit. Bientôt l'aurore éclaira le ciel à l'Est. Winnetou, nous indiquant la direction de l'Ouest, dit :

– Mes frères blancs rendront justice à l'exactitude de mes guerriers. Les voici.

Je scrutai l'espace dans la direction indiquée. Un épais brouillard entourait les montagnes de son voile opaque. De cet océan de brume surgit d'abord un seul cavalier, puis toute une file dont on ne voyait pas la fin.

Un quart d'heure plus tard, le chef des nouveaux arrivants se présentait devant Winnetou. Ce dernier fit un signe et, avec la vitesse d'un éclair, les guerriers sautèrent à bas de leurs chevaux. Ceux qui n'avaient pas d'armes s'occupèrent des bêtes, les autres s'engagèrent dans le passage. Je pus voir comment, un à un, ils grimpaient à l'aide du lasso au sommet de la montagne. Tout cela se passa avec une telle rapidité silencieuse qu'on eût pu penser qu'il s'agissait d'un exercice longuement préparé. Winnetou suivait tranquillement du regard la manœuvre de ses hommes, et, lorsque le dernier d'entre eux eut disparu, le jeune Apache se tourna vers nous.

– Je crois que les Comanches prendront le parti de m'envoyer un parlementaire. S'ils ne peuvent s'y résoudre, je n'aurai aucune pitié d'eux, mais, avant de commencer quoi que ce soit, je leur enverrai un guerrier pour les avertir.

– Je suis heureux de t'entendre parler ainsi, dit Old Death ; je ne pourrais quitter ces lieux la conscience tranquille si on exterminait ces hommes sans leur donner une chance de salut. Je suis un peu responsable de leur échec. As-tu déjà désigné l'homme que tu enverras pour traiter avec les Comanches ?

– J'ai beaucoup de guerriers qui pourraient le faire, mais je serais heureux que ce soit mon frère qui s'en charge.

– Très volontiers. Je m'avancerai un peu et j'appellerai le chef. Quelles conditions dois-je leur poser ?

– Qu'ils nous donnent pour chaque mort cinq chevaux et dix pour chaque homme mis à la torture.

– Le prix n'est pas exagéré, mais, depuis que les mustangs se font de plus en plus rares, le cheval est devenu une bête précieuse.

– Qu'ils nous rendent en outre tout ce qu'ils nous ont volé. Nous exigeons qu'ils nous restituent tous les enfants qu'ils nous ont pris. Enfin, qu'ils fixent un endroit où les chefs des Apaches et des Comanches puissent se rencontrer pour discuter des conditions de la paix qui devra être conclue au moins pour trente étés et trente hivers.

– S'ils sont raisonnables, ils se rendront à ces conditions.

– C'est ici même, dans ce vallon, qu'ils doivent nous ramener notre bien. Avant que ces conditions ne soient remplies, tous les Comanches qui se trouvent ici seront nos prisonniers.

– J'estime que tes exigences sont tout à fait justes et j'accepte volontiers de leur faire connaître ta volonté.

Il jeta son arme, et s'empara d'une branche verte, attribut des ambassadeurs. Puis il disparut avec le chef dans le passage. La rencontre avec les Comanches n'était pas sans comporter quelque danger pour lui. Mais mon vieux compagnon ne connaissait pas la peur.

Bientôt Winnetou revint vers nous et nous conduisit aux chevaux nouvellement arrivés. Certains d'entre eux étaient des bêtes splendides destinées à des courses extraordinaires, d'autres des montures courantes, amenées pour servir de réserves.

– J'ai promis à mes frères de leur offrir de bons chevaux, dit-il. Choisissez-les tout de suite. Mon frère blanc acceptera, j'espère, une de mes propres montures.

Il choisit cinq chevaux, les plus beaux du troupeau. Je fus émerveillé lorsqu'il m'amena le mien ; les deux Lange et Sam furent aussi béats d'admiration devant ceux qu'on leur présenta. Le noir riait en découvrant ses dents et en poussant des cris de joie.

– Ohoh ! disait-il, le beau cheval pour Sam. Il être noir et beau comme Sam. Bien assortis cheval et Sam. Ohoh !

Au bout de trois quarts d'heure, Old Death revint. Son visage était grave. J'étais persuadé que les Comanches aux abois n'avaient pas commis la folie de rejeter l'offre de Winnetou. Cependant l'air morne de mon vieil ami témoignait du contraire.

– Je devine ce que mon frère va m'apprendre, dit Winnetou. Les Comanches refusent de se rendre.

– Hélas !

– Le Grand Esprit ne veut pas que les coupables échappent au châtiment. Mais quelles sont les raisons qu'ils donnent de leur refus ?

– Ils espèrent encore être vainqueurs.

– Leur as-tu dit que cinq cents Apaches venaient d'arriver ?

– Oui, mais ils ne m'ont pas cru. Ils m'ont ri au nez.

– Dans ce cas, ils se condamnent eux-mêmes à mort. Leur renfort arrivera beaucoup trop tard.

– Il est triste de penser que, dans quelques secondes, tant d'hommes auront quitté ce monde.

– Mon frère a raison. Winnetou ne connaît pas la peur, mais il éprouve un frisson étrange quand il pense qu'il lui faudra semer la destruction. Je vais tenter un dernier moyen. Peut-être qu'enfin le Grand Esprit daignera les éclairer. J'irai les trouver moi-même pour leur parler. Mes frères accepteront-ils de m'accompagner jusqu'à la barricade ?

Nous le suivîmes le long du passage. Il saisit le lasso et, en un clin d'œil, avec l'adresse d'un fauve, il se hissa jusqu'au sentier. À peine avait-il disparu que des flèches volèrent au-dessus de sa tête sans cependant l'atteindre. Un coup de feu provenant du fusil du « Castor-Blanc » résonna. C'était le nouveau chef des Comanches qui tirait dans la direction de l'intrépide guerrier. Mais celui-ci continua sa route comme s'il n'eût pas entendu la balle qui venait de s'écraser contre le roc, tout près de lui. Enfin il s'arrêta et prononça quelques phrases d'une voix sonore et pénétrante. Au milieu de son discours, il leva la main et aussitôt tous les Apaches qui étaient accroupis sur le sol se redressèrent pour se montrer aux Comanches. Ces derniers se virent alors cernés de tous côtés. Winnetou comptait ainsi les amener à se rendre. Il continua à parler une minute encore, puis, soudain, il s'aplatit sur le sol et disparut, juste pour éviter la balle qui fendait l'air dans sa direction.

– C'est la réponse du chef des Comanches, dit Old Death. Winnetou a aperçu son geste et s'est jeté à temps par terre. Mais regardez donc !

Avec la même rapidité, Winnetou mettait maintenant en joue le chef des Comanches. La balle siffla et le vacarme éclata dans le camp des Comanches.

À nouveau, Winnetou leva la main en tenant sa paume horizontalement. Tous les Apaches épaulèrent leurs armes. Quatre cents détonations partirent en même temps.

– Venez, messieurs, dit Old Death. Nous n'allons pas assister à cette scène. C'est beaucoup trop indien pour mes vieux yeux, bien que les Comanches aient parfaitement mérité leur sort. Winnetou a tout fait pour éviter ce carnage.

Nous retournâmes à nos chevaux et le vieux commença à examiner sa nouvelle monture. Nous pûmes entendre encore une salve, puis le cri de triomphe des Apaches. Winnetou vint nous retrouver au bout de quelques instants. Son visage était grave quand il nous dit :

– Un grand deuil régnera sous les tentes des Comanches, car aucun de leurs guerriers ne rentrera. Le Grand Esprit a voulu que nos morts soient vengés. Mais mon regard ne peut plus se poser sur cette vallée de la mort. Je laisse à mes guerriers le soin de liquider ce combat. Quant à moi, je pars sur-le-champ avec mes frères blancs.

Nous nous mîmes, en effet, en route une demi-heure plus tard, pourvus de vivres et de tout ce qu'il nous fallait pour le chemin. Winnetou se fit accompagner de dix autres Apaches. Quant à moi, j'étais heureux de quitter enfin cet endroit désolé.

Vers midi, un bruit de galopade nous parvint. Nous découvrîmes la piste de dix cavaliers, qui formait avec la nôtre un angle aigu. Winnetou affirmait que c'était celle de nos fugitifs. Il croyait reconnaître les empreintes des chevaux des blancs et la trace des pieds nus des Apaches qu'il leur avait donnés comme guides. Old Death partageait son avis. Cela nous montrait que malheureusement, Gibson avait une avance de six heures sur

nous. Sa troupe avait marché pendant toute la nuit, sans doute en prévision d'une poursuite.

Vers le soir, Old Death, qui avançait en tête, s'arrêta pour nous permettre de le rejoindre, car nous étions légèrement en arrière. Une nouvelle piste apparaissait, venant de la direction du sud, laissée par une trentaine, peut-être même par une quarantaine de cavaliers. Ils avaient marché à la file indienne, ce qui rendait difficile l'appréciation exacte de leur nombre. Cela nous permettait par contre de déduire qu'il s'agissait d'Indiens. Selon toute probabilité, ils avaient rencontré les Blancs, car les pistes semblaient avoir été laissées dans le même temps.

– De quels Peaux-Rouges peut-il s'agir ? marmonnait Old Death pensif. Ce ne sont pas des Apaches. En tout cas, cette rencontre ne me dit rien qui vaille.

– Mon frère a raison, admit Winnetou. Ce ne peut être des Apaches et, en dehors d'eux, il ne se trouve dans la vallée de la Mapimi que des hordes ennemies. Nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes.

Nous poursuivîmes notre route et, bientôt, arrivâmes à l'endroit où les Peaux-Rouges avaient rencontré la troupe des blancs. Les deux caravanes avaient fait halte pour négocier. Le résultat des pourparlers avait dû être favorable aux Blancs, car ils semblaient s'être placés sous la protection des Peaux-Rouges. Par contre, les deux guides Apaches qui nous avaient été présentés comme des Topias s'étaient séparés de la troupe. Leurs traces l'indiquaient nettement.

Un peu plus tard, nous atteignîmes une chaîne de collines couvertes d'herbe et de broussailles. Un petit ruisseau, chose exceptionnelle pour la région, courait à leur pied. Les fugitifs s'y étaient arrêtés pour abreuver leurs chevaux. Les rives étaient nues, ce qui permettait de longer le lit du cours d'eau sans difficulté. Il coulait vers le nord-ouest. Old Death s'arrêta et, en se

faisant un abat-jour de ses mains, scruta les alentours. Nous lui demandâmes ce qu'il cherchait.

– Je vois à quelque distance d'ici deux points qui me semblent être des loups. Mais qu'ont donc ces animaux à rester là ? Il faut qu'une proie quelconque les retienne, sinon ils s'enfuiraient en vitesse, car aucun animal n'est aussi lâche que le loup de prairie.

– Je prie mes frères de faire silence un instant, j'entends quelque chose, dit Winnetou.

Nous observâmes un calme absolu et, en effet, un faible cri nous parvint de l'endroit où les deux points étaient visibles.

– C'est un homme s'écria Old Death. Allons-y sans perdre de temps !

Il sauta sur sa selle et nous l'imitâmes. À notre approche, les deux animaux se levèrent et s'enfuirent. Sur le cours d'eau, nous aperçûmes émerger une tête humaine. Tout le visage était couvert de mouches qui s'introduisaient dans les oreilles, dans les yeux et dans le nez.

– Au secours ! gémissait l'homme. Je n'en peux plus...

– Qu'avez-vous ? demanda Old Death en espagnol, car c'est dans cette langue que l'étranger avait imploré notre aide. Pourquoi restez-vous dans l'eau ? Ce n'est pourtant pas profond.

– On m'a enterré !

– On vous a enterré ? Mais qui donc ?

– Des Indiens et des blancs.

Le lit du cours d'eau était fait de sable meuble et facile à creuser. On y avait enfoncé une lance à laquelle était attaché le cou de l'homme, de sorte qu'il ne pouvait même pas remuer la tête. Sa bouche se trouvait à quelques centimètres au-dessus du

ruisseau sans qu'il pût avaler une gorgée d'eau. En outre, son visage avait été frotté avec un morceau de viande fraîche afin d'attirer les insectes et d'augmenter ainsi ses tortures. Il ne pouvait changer de position, car il avait les mains liées derrière le dos et les pieds également attachés. Le trou qu'on avait creusé pour y placer son corps était profond d'environ deux mètres. Lorsque nous l'eûmes sorti de l'eau et délivré de ses liens, il perdit connaissance. Il était nu et son dos était couvert de traces de coups encore sanglantes.

Le pauvre homme reprit bientôt ses esprits et nous l'étendîmes sur le sol à l'endroit où nous avions décidé de camper. Nous lui donnâmes à manger. Puis je lui fis enfiler ma chemise de réserve. Ce n'est qu'alors qu'il fut en état de raconter son aventure.

– Je suis un gambusino[10] employé dans une bonanza[11] à un jour d'ici dans les montagnes. J'avais un camarade, un Yankee du nom de Harton qui...

– Harton ? demanda Old Death. Quel est son prénom ?

– Fred.

– Savez-vous où il est né et quel âge il a ?

– Il est né à New-York et il doit avoir une soixantaine d'années.

– A-t-il jamais parlé de sa famille ?

– Sa femme est morte. Il a un fils qui est établi artisan à Frisco. Vous le connaissez ?

---

[10] Chercheur d'or et en général ouvrier des mines d'or.

[11] Mine d'or ou d'argent.

Old Death avait posé ces questions d'une voix impatiente. Ses yeux brillaient et ses joues creuses étaient en flammes. Il fit un effort pour se maîtriser et dit d'un ton qu'il voulait rendre calme :

– Oui, je l'ai rencontré une fois. Il était très à son aise à cette époque. Ne vous en a-t-il jamais parlé ?

– Si, il m'a dit qu'il était fils d'une famille fortunée et qu'il avait choisi la carrière de commerçant. Ses affaires prospéraient, mais il avait un frère, un dévoyé qui s'accrochait à lui comme une sangsue et lui soutirait tout son argent.

– Vous a-t-il dit, par hasard, le nom de ce frère ?

– Il s'appelait Henry, je crois.

– C'est bien. J'espère voir encore votre ami Harton.

– Ce sera difficile. Les bandits qui m'ont enterré l'ont enlevé.

Old Death s'agita et fut sur le point de bondir sur ses pieds, mais, une fois de plus, il domina son agitation.

– Comment cela est-il arrivé ?

– J'allais justement vous le dire. Ainsi donc, Harton était commerçant et il a perdu sa fortune par la faute de son frère. Pourtant, je crois qu'il garde toujours de l'affection pour ce garnement. Ruiné, il tenta la chance dans les mines d'or, mais la chance ne lui sourit pas. Il devint vaquero, essaya toutes sortes de métiers, mais sans succès. Dernièrement, il s'engagea comme gambusino. Ce n'était pas un métier pour lui. Peut-être espérait-il retrouver la trace de son frère, qui était autrefois gambusino et qui avait eu de la chance, lui. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Harton. Je l'ai tout de suite pris en affection, car les hommes comme lui sont rares parmi les gambusinos.

– Comment s'appelle votre patron ?

– Davis.

– Sapristi ! Dites donc, señor, parlez-vous anglais ?

– Aussi bien qu'espagnol.

– En ce cas, ayez l'obligeance de parler en anglais, car ces messieurs ne connaissent guère l'espagnol et votre récit les intéressera au plus haut degré.

– Pourquoi ? demanda le gambusino.

– Vous le verrez bien. Écoutez bien, master Lange, cet homme est employé dans la maison d'un nommé Davis, à Chihuahua.

– Comment ? Chez Davis ? s'écria Lange. Mais c'est aussi le patron de mon gendre !

– Doucement, monsieur, il peut y avoir plusieurs Davis.

– Je vous demande bien pardon, interrompit le gambusino. Si ce monsieur pense au Davis qui exploite des mines d'or et d'argent, ce ne peut être que le même.

– Mais oui, c'est bien lui. Vous le connaissez donc ?

– Bien sûr, puisque c'est mon patron.

– Et mon gendre aussi ?

– Comment s'appelle-t-il ?

– Charpentier.

– Alors, je le connais bien : c'est un des directeurs ; il a une très belle situation. Le patron ne tardera pas à le prendre comme associé. C'est vous qui êtes son beau-père ?

– Moi-même. Sa femme, Agnès, est ma fille.

– Nous l'appelons la señora Inès. J'avais entendu dire que sa famille était du Missouri. Vous allez peut-être justement lui rendre visite ?

Lange acquiesça de la tête.

– Dans ce cas, vous n'avez pas besoin d'aller à Chihuahua, mais à la bonanza dont je vous ai parlé tout à l'heure. Elle appartient à votre gendre. Récemment, en excursionnant dans la montagne, il a découvert un filon d'or comme il n'y en a pas beaucoup dans la région. Davis a mis une équipe à sa disposition pour commencer tout de suite l'exploitation. À l'heure actuelle, le travail bat son plein et, si les prévisions sont justes, M. Charpentier pourra apporter un beau capital dans l'affaire de Davis.

– Que dites-vous là ? Tu entends, Will ?

Son fils, auquel s'adressait la question, ne répondit pas. Des larmes de joie l'étranglaient.

Naturellement, la bonne nouvelle nous causa à tous un vif plaisir. Cependant, le visage de Old Death était déformé par des grimaces que je ne lui connaissais pas encore et dont je ne devinais pas le sens, bien que je fusse déjà familiarisé avec ses jeux de physionomie.

Lorsque l'émotion générale se fut un peu calmée, le gambusino continua son récit :

– J'étais désigné avec Harton pour m'occuper de l'installation de la bonanza. Nous partîmes pour explorer le désert de Mapimi. Trois jours durant, nous parcourûmes la région sans trouver aucune autre trace d'or. Ce matin, nous fîmes halte pour nous reposer au bord de l'eau. Nous avions marché toute la nuit et notre fatigue était grande. Nous nous sommes endormis sans nous en apercevoir. Lorsque nous nous réveillâmes, nous étions entourés d'une troupe de Peaux-Rouges et de quelques

blancs. Les Peaux-Rouges appartenaient à la tribu des Tchimarras.

– Les Tchimarras sont les plus redoutables des coquins. Mais pourquoi vous ont-ils malmenés de la sorte ? Vous les aviez offensés ?

– Pas le moins du monde, mais señor Davis nous avait bien équipés pour le voyage : nous avions d'excellents chevaux, des armes, des munitions, des vivres et des outils, bref, tout ce dont on peut avoir besoin pour un séjour un peu prolongé dans cette région désertique.

– Cela suffit pour une bande de pillards.

– Ils nous ont entourés, demandé qui nous étions et ce que nous venions chercher ici. Lorsqu'ils ont appris quelle affaire nous amenait dans le Mapimi, ils ont déclaré que nous nous trouvions dans leur domaine et que tout ce qui s'y trouvait était leur bien. Ils ont exigé que nous leur remettions nos provisions.

– Et vous vous êtes rendus aussitôt ?

– Non, nous avons essayé de résister, mais ils étaient plus forts que nous, ils nous ont réduits à l'impuissance. Les blancs n'ont rien fait pour nous venir en aide. Ils se sont contentés de nous interroger. Comme je refusai de leur répondre, ils me fustigèrent avec un lasso. Mais Harton était plus malin que moi. Il leur raconta tout, sans excepter l'histoire de la nouvelle bonanza. Alors, ils se calmèrent. Ils nous ont demandé de leur décrire exactement les lieux. Je fis signe à mon compagnon de ne pas leur donner d'indications. C'est pour cela qu'ils m'ont ligoté et enterré. Quant à Harton, ils l'ont si bien battu qu'il a fini par tout dire et, comme ils le soupçonnaient de les avoir mal renseignés, ils l'ont emmené avec eux, en le menaçant des supplices les plus affreux si, avant demain soir, il ne les avait pas amenés à la bonanza.

Le visage de Old Death était complètement décomposé, sa voix rauque.

– Et vous croyez qu'ils se sont dirigés vers la bonanza ?

– Cela ne fait pas de doute. Ils veulent la piller, car ils savent qu'ils y trouveront une foule d'objets de prix, sans parler des vivres et des monceaux d'argent.

– Tonnerre de Dieu ! Ils se partageront sans doute le butin. Les blancs prendront le métal et les Rouges le reste. Est-ce loin d'ici ?

– À une journée de course à cheval. Ils y seront demain soir, à moins que Harton ne suive mes conseils.

– Quels conseils ?

– Je lui ai dit de faire un détour. Je pensais, en effet, que quelqu'un passerait par ici d'ici là et me délivrerait, et je voulais gagner du temps.

Le vieux parut réfléchir un instant, le regard fixé droit devant lui.

– Je voudrais partir sans perdre un instant, dit-il enfin. Si nous nous mettons en route dès maintenant, nous pourrons suivre la piste de ces vauriens, mais seulement jusqu'à la tombée de la nuit. Ne pourriez-vous pas me décrire exactement le chemin, afin que je puisse le suivre même pendant la nuit ?

L'homme ne parut pas très affirmatif et déconseilla une course de nuit. Old Death décida donc d'attendre jusqu'au lendemain matin.

– Essayons de dormir un peu pour reprendre des forces, les chevaux auront eux aussi besoin de fournir un grand effort dans la journée de demain.

Pour ma part, je ne pus m'endormir, bien que je n'eusse pas non plus fermé l'œil la nuit précédente. La pensée que quelques heures seulement me séparaient du moment où j'allais enfin mettre la main sur Gibson me tenait en haleine. Old Death, d'ailleurs, ne dormait pas non plus. Il se tournait et se retournait, en proie à une grande nervosité, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Je l'entendais gémir et marmonner sans pourtant distinguer une seule de ses paroles.

Trois heures s'écoulèrent ainsi. Soudain, je vis mon vieil ami se lever. Il écouta notre respiration, sans doute pour s'assurer que nous dormions. Puis il commença à longer le cours d'eau. J'attendis. Un quart d'heure se passa, un autre, un troisième, mais le vieux ne revenait toujours pas. Je me levai alors à mon tour et pris le même chemin. Il s'était déjà considérablement éloigné de notre campement. Enfin, je l'aperçus. Il se tenait sur la rive et fixait la lune d'un air absent.

– C'est vous ? s'écria-t-il en entendant mes pas. Pourquoi ne dormez-vous pas ?

– Parce que je suis obsédé par la pensée de Gibson et d'Ohlert.

– Je vous crois volontiers. Demain, nous les tiendrons, ou bien je ne mérite pas mon nom de Old Death. Je n'ai pas le temps de les poursuivre plus longtemps, car il me faudra rester à la bonanza.

– Je ne vous comprends pas. On dirait que vous cachez un secret.

– En effet.

– Dans ce cas, je ne veux pas insister et je ne vous dérangerai pas plus longtemps. J'avais entendu vos gémissements et j'avais pensé que peut-être je pourrais partager vos souffrances. Bonne nuit, sir.

Je m'éloignai sans qu'il protestât ; mais, quelques instants après, j'entendis sa voix m'appeler :

– Ne partez pas. Vous avez raison, en pensant que je souffre. Mon cœur est lourd de chagrin. J'ai appris à vous connaître et je sais que vous êtes un bon garçon, un cœur d'or, et que vous ne me jugerez pas trop sévèrement. Je préfère donc m'ouvrir à vous. Je n'aurai d'ailleurs qu'une seule chose à vous dire. Le reste, vous le devinerez.

Il me prit par le bras et nous marchâmes côte à côte au bord de l'eau.

– Oui, il faut que je vous le dise, et précisément à vous, car, malgré votre jeune âge, vous m'inspirez une grande confiance et j'ai le pressentiment que quelque chose de grave arrivera demain qui empêchera le vieux Old Death de se confesser... Avez-vous entendu ce que le gambusino nous a raconté au sujet du commerçant du nom de Harton ? ajouta-t-il après un bref silence. Que pensez-vous de son frère ?

À ce moment, je devinai tout. Aussi répondis-je sur un ton indulgent :

– Ce jeune homme n'était guère raisonnable.

– *Pshaw !* Ce n'est pas le mot. Certes, il n'était pas raisonnable, mais il a commis plus de tort que s'il avait été réellement méchant. Non, je n'ai jamais été méchant au fond, car sachez que ce Henry Harton qui a acculé son frère à la ruine n'était autre que moi-même. Ma mère, sur son lit de mort, me montra le chemin de la vertu, mais je ne l'ai pas suivi. Je voulais être riche, je voulais posséder des millions, je me lançai dans des spéculations hasardeuses où j'ai englouti ma part d'héritage et couvert mon nom de déshonneur. Je tentai alors ma chance comme chercheur d'or et gagnai rapidement une fortune, mais pour la reperdre aussitôt. La vie déréglée que je menai ruina ma santé. Par surcroît, je pris l'habitude de l'opium. Autrefois, j'ai

été un jeune homme vigoureux, presque un géant. Mais je devins vite un squelette. Les hommes ne voulaient plus me voir, les chiens aboyaient sur mon passage. Alors je rencontrai mon frère qui était à la tête d'une affaire à Frisco ; il eut pitié de moi et me prit sous son toit. Ah ! pourquoi l'a-t-il fait ? Il aurait mieux valu me laisser crever dans un coin. Il se serait épargné de grands malheurs...

Il se tut un instant. Je voyais qu'il respirait difficilement, en proie à ces souvenirs douloureux, et il m'inspirait une profonde compassion.

– Mon frère me croyait déjà revenu à la raison et il me confia un poste important dans son entreprise. Mais le démon du jeu s'empara de moi avec plus de force que jamais. Je puisai dans la caisse dans l'espoir de forcer la chance, je fis des faux, tout cela pour satisfaire la passion dont j'étais l'esclave. Cependant je perdis, je perdis sans cesse, et il arriva un moment où la situation devint intenable. Je pris la fuite. Mon frère paya mes dettes et fut réduit à la misère. Après la mort de sa femme, qui n'avait pu survivre à tous ces malheurs, il quitta la ville avec son fils. Quelques années plus tard, de passage à Frisco, j'appris cette lamentable histoire et cela m'incita à changer ma vie. J'avais travaillé comme gambusino et, après avoir amassé une petite fortune, j'étais décidé à indemniser mon frère. Je me mis à sa recherche, mais ne trouvai nulle part sa trace. Les pérégrinations auxquelles je me livrais éveillèrent en moi le goût de la vie libre de l'Ouest. Je renonçai au jeu, mais pas à l'opium. Je continuai à mélanger ce poison à mon tabac et, jusqu'à ce jour, je goûte encore à ce plaisir, bien qu'en petites doses. Voilà toute la vérité. Maintenant, crachez-moi à la figure et foulez-moi aux pieds. C'est tout ce que je mérite.

Il lâcha mon bras, s'assit sur l'herbe, appuya ses coudes sur ses genoux et se cacha le visage entre ses mains. Il resta ainsi longtemps sans prononcer une parole. Je ne saurais décrire les

sentiments qui m'agitaient. Enfin, il remua et me fixant dans les yeux :

– Vous êtes encore là ? Je ne vous fais donc pas horreur ?

– Horreur ? Pourquoi ? Je compatis à vos peines de tout mon cœur. Vous avez beaucoup péché, mais aussi beaucoup souffert et votre repentir est sincère.

– Beaucoup souffert ? Oui, vous avez raison. J'ai souffert énormément. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler. J'ai une grande prière à vous adresser.

– Demandez-moi tout ce que vous voudrez.

– Alors, écoutez-moi bien. Vous avez dû remarquer que même quand je n'ai pas de cheval, je traîne toujours avec moi ma selle. Elle contient ce que je destine à mon frère, à lui seul. Me suivez-vous bien ?

– Et je devine votre pensée. Ce que vous me demandez n'est pas grand'chose.

– C'est possible, mais la mission que je vous confie prouve que j'ai en vous une confiance illimitée. Et maintenant, allez-vous-en, sir, laissez-moi seul. Je sens que j'aurai encore à faire cette nuit le bilan de mes péchés. Demain, il sera peut-être trop tard. Je vous en conjure ; partez maintenant et dormez ! Vous, vous avez la conscience en paix, vous pouvez dormir. Bonne nuit, mon ami.

Je retournai à pas lents au campement et me recouchai. Je ne trouvai cependant le sommeil qu'au bout de quelques heures, presque à l'aube. Old Death n'était pas encore revenu. Lorsque je me réveillai, je le vis monter sur son cheval comme s'il avait hâte de voir se réaliser ses funèbres pressentiments. Le gambusino nous déclara qu'en dehors de quelques douleurs dans la région dorsale il se sentait bien et un Apache le prit en croupe.

Nous traversâmes le cañon en suivant toujours la piste des Tchimarras. À un endroit, le gambusino nous dit de nous arrêter et déclara d'un air satisfait :

– Ici, il nous faut quitter la piste. Harton a suivi mon conseil et a fait un détour. Nous allons tourner à droite pour arriver directement.

Nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest où, à l'horizon, nous aperçûmes des masses bleuâtres. Le gambusino nous expliqua que c'étaient des Montagnes. Peu après midi, nous fîmes halte et repartîmes presque aussitôt en redoublant de vitesse. Les montagnes approchaient à vue d'œil et il n'était que temps, car le soleil commençait déjà à décliner. Soudain, à proximité, nous aperçûmes une piste que la nôtre allait couper transversalement.

Le gambusino sauta à terre pour l'examiner Winnetou imita son exemple. Il longea la piste pendant quelques instants, puis déclara :

– Dix Visages-Pâles et quatre fois autant de Peaux-Rouges sont passés par ici ; depuis, cette partie du temps que vous appelez une heure s'est écoulée.

– Eh bien ! qu'en dites-vous, señor gambusino ? demanda Old Death.

– S'il en est réellement ainsi, nous pourrons encore les rattraper, car, avant l'attaque, ils ne manqueront pas d'explorer les lieux.

Nous ne suivîmes pas la trace des Tchimarras, car Harton avait pris la précaution de conduire ses ravisseurs non pas directement à l'entrée de la bonanza, mais de l'autre côté de la vallée. Nous autres, nous étions pressés d'arriver sur les lieux. Malheureusement, la nuit tomba avec une rapidité extraordinaire. Dans la plaine, notre marche était encore possible, mais, une fois dans la forêt, à l'ombre des arbres, le chemin n'était pas

frayé ; et il nous fallut nous fier entièrement au sens d'orientation du gambusino et à la vue de nos chevaux. Les branches nous barraient constamment la route et nous fouettaient le visage, en nous menaçant à chaque instant de nous désarçonner. Nous sautâmes donc à terre et continuâmes la route à pied, menant nos chevaux derrière nous et marchant, le revolver à la main, car, à chaque instant, nous pouvions nous heurter aux ennemis. Enfin, nous entendîmes le bruissement de l'eau.

– Nous sommes arrivés, murmura le gambusino. Attention ! Le cours d'eau est à droite. Passez un à un et tenez-vous de la main gauche aux rochers.

– Bien ! dit Old Death. Mais n'allons-nous pas rencontrer de sentinelles ?

– Pas encore. Personne ne dort ici.

– C'est du joli, pas de sentinelle devant une bonanza ! Où se trouve le chemin ? On ne distingue rien dans cette obscurité !

Après quelque temps, nous aperçûmes une lueur vacillante, provenant sans doute d'une lampe, qui filtrait entre les fentes de la toile. Des voix résonnaient. Old Death, le gambusino et moi, nous nous trouvions en avant.

– Attendez les autres, dit Old Death, en se tournant vers le gambusino. Ils resteront devant la tente, tandis que nous entrerons pour avertir le patron. Nous avons à lui annoncer une bonne nouvelle qui va le remplir de joie.

Du dehors, on pouvait très bien distinguer à quel endroit de la tente se trouvait le rideau d'entrée.

Old Death était déjà sur le seuil et je me trouvais derrière lui.

– Les voilà ! cria une voix de l'intérieur. Ne les laissez pas entrer.

En même temps que ces paroles étaient prononcées, un coup de feu partit. Je vis mon vieil ami se cramponner des deux mains aux rideaux, et l'instant d'après, j'aperçus plusieurs armes braquées sur l'entrée. Old Death s'effondra en gémissant :

– Les pressentiments... Mon frère... Pardon... La selle...

– Monsieur Charpentier, pour l'amour de Dieu, ne tirez pas ! criai-je. Nous sommes des amis. Votre beau-père et votre beau-frère sont parmi nous, nous venons vous avertir d'un danger.

– Grands dieux ! s'écria une voix de l'intérieur. Est-ce possible ?

– Mais oui, ne tirez pas ! Laissez-moi entrer, moi seul !

– Entrez donc, mais personne d'autre !

Je pénétrai à l'intérieur. Je me trouvai en face d'une vingtaine d'hommes tous munis de fusils. Trois lampes attachées au plafond éclairaient la tente. Un homme jeune s'avança. Près de lui se tenait un homme d'un certain âge à l'air abattu.

– Était-il avec eux, Harton ? demanda le premier.

– Non, señor.

– Vous faites erreur ! m'écriai-je. Nous venons en amis, mais les ennemis ne tarderont pas à arriver. Ce señor, si j'entends bien, se nomme Harton. N'est-ce pas le même que les Tchimarras ont enlevé ?

– Oui, mais il leur a échappé et il vient d'arriver.

– Et qui de vous a tiré ce coup de feu ? demandai-je, haletant.

– Moi, répondit un des hommes.

– Dieu soit loué ! m'écriai-je en poussant un soupir de soulagement. J'avais eu un instant la pensée atroce que c'était peut-être le frère qui avait tué son frère !

Mais j'ajoutai :

– Vous avez donné la mort à un homme innocent !

À ce moment, les deux Lange, suivis du gambusino, pénétrèrent à leur tour dans la tente. Ce fut une explosion de joie familiale. Une femme sortit d'un compartiment de la tente, tenant dans ses bras un bébé. Elle se jeta dans les bras de son père et de son frère. Je dus les rappeler au silence. Old Death était mort, atteint en plein cœur. Le nègre Sam apporta son corps et l'étendit au milieu de la tente.

Je ne pouvais compter que sur moi-même. Je demandai à Harton comment il avait réussi à s'enfuir des mains des bandits. Au milieu du brouhaha, il me conta son aventure.

– J'ai conduit les Peaux-Rouges par un chemin détourné. Nous fîmes halte dans la forêt derrière la vallée. Le chef partit en reconnaissance et, dès que la nuit fut tombée, ils se remirent en route, laissant leurs chevaux à la garde de quelques sentinelles. Je restai avec ces dernières, pieds et poings liés. Je réussis à libérer d'abord mes mains, puis à couper les autres liens. Je quittai le camp en rampant et rencontrai un groupe d'ouvriers, que je mis au courant de la situation. Nous décidâmes de tirer dès que des pas étrangers se feraient entendre.

– Il aurait mieux valu rester où vous étiez, ne pus-je m'empêcher de dire. Mais, maintenant, les ennemis peuvent arriver d'un moment à l'autre. Il faut organiser la défense.

Je m'adressai à Charpentier, celui-là même qui m'avait reçu sous la tente. Je le mis rapidement au courant de la situation et, en quelques minutes, les préparatifs étaient terminés. Nos chevaux furent conduits au fond de la vallée. Les Apaches se postèrent derrière la tente avec les ouvriers de Charpentier. On

posa sur le bord de l'eau un bidon de pétrole et une bouteille d'essence. Un homme posté auprès était chargé de verser l'essence dans le pétrole et de mettre le feu au bidon. Ensuite, il devait lancer le bidon dans l'eau. Le pétrole en flammes serait charrié par le courant et éclairerait toute la vallée.

Plus de cinquante hommes étaient maintenant prêts à recevoir les ennemis, dont le nombre était à peu près égal, mais qui étaient sans doute moins bien armés. Quelques ouvriers choisis parmi les plus habiles étaient postés à l'entrée de la vallée pour annoncer l'approche de l'ennemi.

Nous attendîmes ainsi environ une dizaine de minutes. Un des hommes vint alors nous annoncer que deux blancs demandaient à voir le propriétaire. On les fit entrer. J'eus le soin de me cacher, en compagnie des deux Lange et de Winnetou, dans le compartiment fermé de la tente.

Les deux nouveaux venus n'étaient autres que Gibson et William Ohlert. On les invita aimablement à s'asseoir, ce qu'ils firent volontiers. Gibson se présenta, sous le nom de Gavilano, comme un géographe en exploration dans les montagnes en compagnie d'un confrère. Il était campé non loin de là quand un gambusino du nom de Harton était venu le trouver. C'est ainsi qu'il avait appris que des blancs étaient installés dans les environs. Comme son confrère se trouvait souffrant, il venait demander l'hospitalité pour la nuit à M. Charpentier.

Il en était là de son récit lorsque je sortis de ma cachette. Gibson me fixa d'un air atterré.

– Et les Tchimarras qui vous suivent sont-ils aussi souffrants, monsieur Gibson ? demandai-je. William Ohlert restera, en effet, ici et, bien mieux, il n'en partira qu'avec moi. D'ailleurs, vous aussi, je vous emmène.

Ohlert avait assisté à cette scène avec sa passivité coutumière. Mais Gibson se ressaisit vite.

– Fripon ! cria-t-il. Tu poursuis les honnêtes gens jusqu'ici ! Je te...

– Tais-toi, ignoble crapule ! Tu es mon prisonnier !

– Pas encore ! ricana-t-il, en proie à la rage. D'abord, prends ceci... ?

Il saisit son fusil, mais, d'un geste rapide, je détournai son bras. La crosse alla heurter la tête de William Ohlert, qui s'affaissa sous le coup. Au même instant, quelques ouvriers pénétrèrent dans la tente. Ils braquèrent leurs armes sur Gibson, que je tenais en respect.

– Ne tirez pas ! criai-je. Je veux l'emmener vivant. Mais il était trop tard. Un coup partit et l'homme tomba raide mort, atteint d'une balle à la tête.

– Ne m'en veuillez pas, monsieur, c'est l'usage du pays, dit l'homme qui avait tiré.

Sans doute la détonation d'un coup de feu était le signal convenu entre Gibson et ses complices, car aussitôt un cri de guerre indien déchira le silence de la vallée.

Charpentier sortit dehors et les autres le suivirent.

J'entendis sa voix lancer des ordres. Des coups de feu crépitèrent, des hommes poussaient des cris et des jurons. J'étais resté seul dans la tente avec Ohlert. Je m'agenouillai auprès du jeune homme : il vivait. Cela me calma. Maintenant, je pouvais prendre part au combat.

Dehors, je pus me rendre compte que mon concours était à peu près inutile. La vallée était illuminée par le pétrole en flammes. Les ennemis avaient reçu un accueil auquel ils ne s'attendaient pas. La plupart d'entre eux jonchaient déjà le sol. Les autres fuyaient en débandade, poursuivis par les vainqueurs.

Je me dirigeai vers Charpentier, qui tirait toujours après les fugitifs, et lui proposai d'envoyer un groupe d'hommes sous la direction de Harton pour s'emparer des chevaux des Peaux-Rouges. Là, ils pourraient aussi faire prisonniers ceux qui avaient réussi à se sauver. Mon conseil fut agréé.

La troupe réussit facilement à remplir sa mission. Les hommes restèrent sur place ; seul Harton revint. Il ignorait encore l'identité du mort, la seule victime de notre camp au cours de cette soirée agitée. Je l'entraînai dans la vallée, où plusieurs feux avaient été allumés entre temps. Je le conduisis à un endroit plus sombre et, quand nous fûmes assis, je lui appris la fin tragique de son frère. Il pleura comme un enfant et sa douleur était poignante. Il avait toujours aimé son frère, à qui il avait depuis longtemps pardonné. S'il s'était fait gambusino, c'était uniquement dans l'espoir de le retrouver un jour. Je dus lui raconter tout, depuis ma première rencontre avec l'homme de l'Ouest jusqu'au moment où la balle destinée à un autre l'avait frappé. Il tenait à connaître chaque parole de son frère et, en revenant vers la tente où il allait revoir le mort, il me pria d'être pour lui un ami, comme je l'avais été pour son frère.

Le lendemain matin, nous défîmes le panneau matelassé de la selle et trouvâmes un portefeuille à l'intérieur. Il n'était pas épais, mais son contenu était précieux. Le mort léguait à son frère un chèque d'une somme très élevée, ainsi que la description détaillée d'un endroit dans la Sonora où Old Death avait découvert une mine d'or très riche. En l'espace d'une minute, Harton était devenu possesseur d'une immense fortune.

Il était difficile de deviner quels avaient été au juste les projets de Gibson au sujet de William Ohlert. Sa sœur elle-même, Felisa Perillo, qu'il allait selon toute probabilité rejoindre, n'aurait pu nous renseigner. Ohlert vivait, mais nous eûmes beaucoup de peine à le tirer du coma où l'avait plongé le coup de crosse. Cela m'obligea à prolonger mon séjour à la bonanza, chose qui ne m'était pas trop désagréable. C'était, en effet, une

occasion pour moi de me reposer des fatigues de cette expédition et d'étudier de plus près la vie des chercheurs d'or. Ensuite, je me proposais de me rendre avec Ohlert à Chihuahua pour remettre le jeune homme entre les mains d'un bon médecin.

On enterra Old Death et nous élevâmes sur sa tombe une croix en argent brut. Son frère quitta l'entreprise de Charpentier pour prendre un peu de repos à Chihuahua.

Charpentier et sa femme étaient tout à leur joie de se trouver enfin réunis avec les deux Lange. C'était une famille fort sympathique et j'étais ravi de leur bonheur. En prenant congé de nous, Fred Harton me demanda de l'accompagner dans la Sonora et d'y rester avec lui quelque temps. Je ne pus me décider à cause d'Ohlert, mais j'espérais le revoir à Chihuahua. Winnetou resta avec moi et renvoya les dix Apaches, que Charpentier avait comblés de cadeaux. Le nègre Sam partit avec Harton pour remplir sa mission.

Deux mois plus tard, je me trouvai à Chihuahua chez un Frère de l'ordre du Bon-Pasteur. C'est à ses soins que je confiai Ohlert, qui ne tarda pas à recouvrer sa santé. En même temps que sa guérison physique, sa guérison mentale s'opérait. On aurait dit que le coup de crosse avait chassé de son esprit ses obsessions morbides. Son humeur se transforma. Il devint gai et manifestait le désir de revoir son père. Je ne lui avais pas dit que j'attendais l'arrivée de celui-ci. En effet, j'avais envoyé un rapport et, en réponse, M. Ohlert m'annonça qu'il viendrait lui-même chercher son fils. Je lui avais demandé par la même occasion de présenter ma démission à Mr. Josy Taylor, car je désirais vivement rejoindre Harton dans la Sonora.

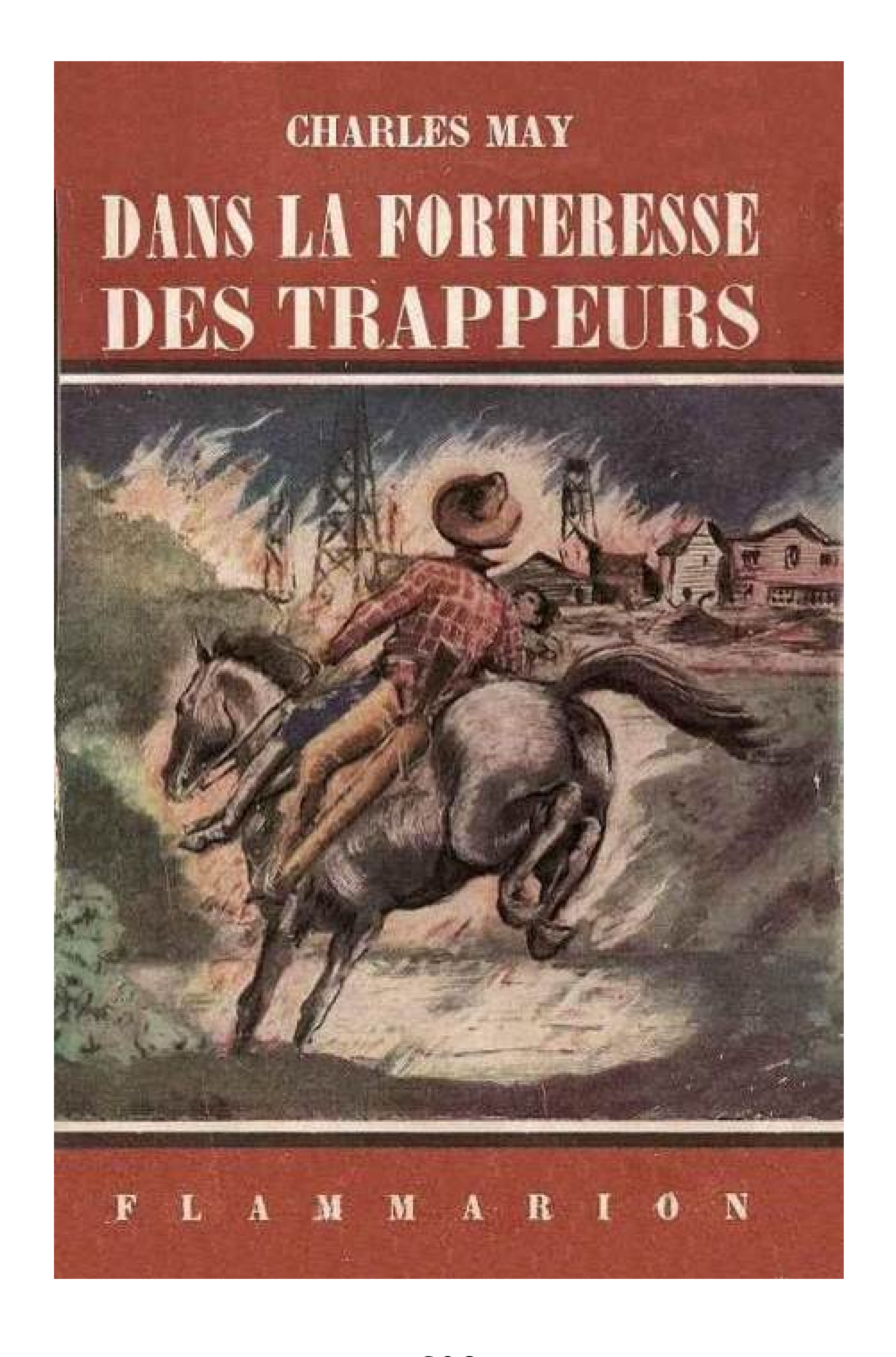
Le frère de Old Death, qui s'était arrêté à Chihuahua, venait nous voir tous les jours chez le Frère du Bon-Pasteur. Il me témoignait une amitié touchante et la guérison de mon protégé le remplissait de joie.

Quant au jeune Ohlert, son rétablissement tenait du miracle. Il avait renoncé à ses aspirations poétiques et ses souvenirs se précisaient. Cependant, la période allant de sa fuite en compagnie de Gibson à son accident sous la tente laissait un vide dans sa mémoire.

Un jour, nous étions tous réunis chez le Frère du Bon-Pasteur, Ohlert, Harton et moi. Nous racontions nos aventures et formions des projets d'avenir. Soudain, le domestique frappa à la porte et, l'instant d'après, il introduisit un homme à la vue duquel William Ohlert poussa un cri de joie. Il ne se doutait pas combien de soucis et de chagrins il avait causés à son père. Il se jeta dans ses bras en pleurant, tandis que nous nous retirions discrètement.

Par la suite, j'eus tout le loisir de conter en détail à Mr. Ohlert notre odyssée. Le père et le fils m'écoutaient en silence. Mr. Ohlert m'avait apporté une lettre de mon patron me rendant ma liberté. Je pus donc promettre à Fred Harton de le suivre dans la Sonora. Évidemment, nous aurions été bien plus heureux pour ce voyage d'avoir un troisième compagnon : mon vieil et brave ami Old Death.

DANS LA FORTERESSE DES TRAPPEURS



CHAPITRE PREMIER

OLD FIREHAND

Le récit de mes aventures avec Harton pourrait faire l'objet de tout un volume, mais, comme je me propose surtout de parler de Winnetou qui ne se trouvait pas avec nous, je me contenterai d'en dire quelques mots. Au prix de grands efforts, de privations et de luttes, nous découvrîmes enfin la bonanza signalée par Old Death. Peu désireux d'exploiter la part qui me revenait dans cette entreprise, je la vendis, et la somme que je réalisai ainsi compensa largement la perte que j'avais subie lors du naufrage. Je me rendis ensuite au Rio-Pecos pour visiter le pueblo des Apaches. On m'y fit un accueil des plus cordiaux, mais je n'y trouvai pas Winnetou. Il était parti en tournée dans les villages apaches.

Comme il m'aurait fallu attendre son retour au moins six mois, je préférai me rendre à Saint-Louis. Chemin faisant, je liai connaissance avec un Anglais du nom d'Emery Bothwell, homme d'une grande érudition et d'une énergie peu commune, que je devais par la suite retrouver au Sahara. Arrivé à Saint-Louis, je fus surpris et confus de constater que le nom de Old Shatterhand était dans toutes les bouches. En voyant mon étonnement, Mr. Henry me dit sur le ton bourru qui lui était familier :

– Ne faites pas l'innocent. En un mois, il vous arrive plus d'aventures qu'à d'autres en vingt ans, vous échappez par miracle aux dangers les plus redoutables, vous faites vos premières armes de greenhorn en compagnie de l'homme le plus célèbre de l'Ouest et vous écarquillez les yeux d'étonnement quand on parle de vous. Je peux vous assurer qu'en si peu de temps vous

avez acquis plus de célébrité que le fameux Old Firehand qui a le double de votre âge. Votre triomphe me cause une grande joie, car, en somme, c'est moi qui vous ai mis sur ce chemin. Mais regardez ce que j'ai là.

Il ouvrit son armoire à armes et en sortit le premier fusil Henry. Il m'expliqua son fonctionnement et me conduisit à son tir, afin que je puisse juger par moi-même de sa valeur. Je ne dissimulai pas mon enthousiasme, mais je lui répétai l'objection, déjà formulée autrefois, à savoir que la diffusion d'une arme aussi terrible pouvait avoir des conséquences néfastes pour le monde animal comme pour le genre humain de l'Ouest.

– Je sais bien, je sais bien, grommela-t-il, vous me l'avez déjà dit. Aussi n'ai-je l'intention de mettre au point que quelques pièces. La première que voici, je vous en fais cadeau. Gardez mon tueur d'ours, qui est devenu fameux entre vos mains, et prenez aussi ce fusil. J'ai l'impression qu'il vous rendra des services dans vos nouvelles pérégrinations au delà du Mississipi.

– Je n'en doute pas, mais, dans ce cas, il est inutile que je l'emporte tout de suite.

– Pourquoi ?

– Parce que ce n'est pas dans l'Ouest que je me rends.

– Et où donc ?

– D'abord, je vais rentrer dans mon pays et ensuite j'irai en Afrique.

– En Af... ! s'écria-t-il, et il en resta bouche bée. Êtes-vous devenu fou ?

– Pas le moins du monde. J'ai simplement promis à Mr. Bothwell de le retrouver en Algérie où il a de la famille. De là,

nous nous proposons de faire une petite excursion dans le Sahara.

– Pour vous jeter en pâture aux lions et aux hippopotames.

– Allons donc ! Les hippopotames ne sont pas carnivores et ils ne vivent pas dans le désert.

– Et les lions ?

– On n'en trouve guère dans le vrai Sahara. Les bêtes de proie ont besoin d'eau.

– Je pense bien qu'elles ne boivent pas de sirop ! Mais il y a encore autre chose. Savez-vous que dans ce pays-là on parle arabe ?

– Bien sûr. Mais le professeur qui m'a enseigné l'arabe passait, dans mon pays, pour une des grandes sommités en cette matière.

– Que le diable vous emporte ! Il n'y a pas moyen de découvrir votre point faible. Attendez pourtant : vous rendez-vous compte de l'argent qu'il faut pour faire un tel voyage ?

– J'en ai suffisamment.

– Comment cela ?

– La bonanza que nous avons découverte m'a rapporté une somme assez coquette qui, ajoutée à la gratification de Mr. Ohlert et à mes honoraires chez Josy Taylor, constitue un petit capital.

– Eh bien ! allez, partez au Sahara ! s'écria-t-il d'un air furibond. Je ne comprends pas ce qui peut vous attirer dans ce pays. Vous n'y trouverez que du sable et un désert sans fin. Ne vaut-il pas mieux rester ici ? Qui sait si nous pourrons jamais nous revoir ?

Il arpentait le magasin d'un pas nerveux en gesticulant furieusement. Mais sa bonne humeur naturelle ne tarda pas à prendre le dessus. Il s'arrêta devant moi et me demanda :

– Aurez-vous besoin du tueur d'ours même dans le désert ?

– Sûrement.

– Et du fusil ?

– À plus forte raison.

– Eh bien ! emportez-les tous les deux et ne revenez plus me voir, car je vous mettrais à la porte. Espèce de mulet du désert !

Il me planta les deux armes dans les mains, ouvrit la porte, me poussa littéralement dehors et tira le verrou derrière moi. Mais, une fois dans la rue, je vis sa tête s'encadrer dans la fenêtre.

– Passez donc me voir ce soir ! me cria-t-il.

– Entendu.

– Je vous préparerai votre plat favori. Et maintenant, fichez-moi le camp.

Lorsque, quelques jours plus tard, je me présentai chez lui pour lui faire mes adieux, il me fit promettre sur l'honneur que je serais de retour dans six mois, à moins d'empêchements imprévisibles. Je tins parole, et, au bout d'une demi-année, je me retrouvai de nouveau à Saint-Louis.

Il fut très heureux d'apprendre que les deux armes dont il m'avait muni avaient joué un grand rôle dans ma lutte contre les caravanes de pillards. Entre temps, Winnetou était passé à Saint-Louis et le vieux lui avait annoncé la date de mon retour. Le jeune Apache l'avait prié de me diriger vers le Rio-Suanca où il chasserait alors avec ses guerriers.

Je me mis aussitôt en route et il me fallut trois semaines entières pour gagner le fleuve. Là, je n'eus pas de peine à découvrir le campement des Apaches. Winnetou admira beaucoup mon fusil Henry, mais refusa de l'essayer, car il le considérait comme un objet sacré. Il me fit la surprise d'un superbe cheval qu'il avait élevé exprès pour me l'offrir. L'étalon devait à sa course rapide le nom de *Swallow*[12]. Il avait été dressé selon les meilleures méthodes indiennes et ne tarda pas à s'habituer à moi.

Winnetou se proposait, une fois la chasse terminée, de passer chez les Navajos en guerre avec les Nigoras, afin d'exercer une influence pacifique auprès des deux tribus adverses ; je pensai l'accompagner, mais ce projet ne put se réaliser. En effet, quelques jours avant la date du départ, nous rencontrâmes un convoi d'or venant de Californie. La caravane ne fut pas peu effrayée de se voir cernée par les Peaux-Rouges, mais, en entendant les noms de Winnetou et de Old Shatterhand, les hommes se calmèrent. Je pus me rendre compte du véritable prestige dont jouissaient ces deux noms quand les voyageurs me prièrent de leur faire escorte jusqu'à Fort Scott, naturellement moyennant une récompense. J'hésitai d'abord, ne voulant pas me séparer de Winnetou, mais celui-ci, fier de voir son ami jouir d'une telle confiance, me pria d'accepter. Du Fort Scott, je devais me rendre dans la prairie de Gravel, située à l'ouest du Missouri, où nous pourrions nous retrouver, car il avait l'intention de rendre visite à son vieil ami Old Firehand qui séjournait depuis quelque temps dans cette région.

J'accompagnai donc le convoi d'or à son lieu de destination, non sans avoir eu à vaincre quelques obstacles en cours de route. Ma mission terminée, je repartis seul. Je franchis le Kansas et m'engageai dans le domaine des Sioux, où j'échappai à

---

[12] Hirondelle.

plusieurs reprises à la poursuite des Peaux-Rouges grâce à la rapidité de mon coursier. Winnetou m'avait dit que mon voyage me mènerait à travers une région où des gisements de pétrole venaient d'être découverts et dont le propriétaire était un dénommé Forster. Il y avait là une sorte de magasin où je pourrais me munir de tout ce dont j'aurais besoin.

Selon mes calculs, je devais me trouver à proximité de cette colonie pétrolière. Je savais qu'elle s'appelait New-Venango et qu'elle était située dans une de ces gorges qu'on trouve si souvent dans la Prairie et qui sont ordinairement traversées par un cours d'eau. Jusque-là, dans cette plaine couverte d'hélianthes aux fleurs jaunes, rien ne décelait la proximité d'une telle dépression. Mon cheval avait besoin de repos. Moi-même, j'étais épuisé par la longue course que j'avais dû fournir, de sorte que j'aspirais ardemment à trouver le poste pour prendre quelque repos et remplacer mes munitions épuisées.

J'étais déjà sur le point de renoncer à trouver la gorge, lorsque Swallow leva la tête et se mit à souffler de cette façon commune aux chevaux de la Prairie lorsqu'ils flairent la présence d'un être humain à proximité. Je l'arrêtai et me mis à scruter l'horizon.

Je n'eus pas longtemps à chercher. Derrière moi j'aperçus deux cavaliers qui venaient sans doute de me remarquer, car ils semblaient tourner leurs montures dans ma direction. Comme la distance qui nous séparait était assez considérable, je saisis ma longue-vue afin de pouvoir mieux examiner les voyageurs. On peut imaginer ma stupéfaction lorsque je constatai que l'un d'eux était un adolescent très jeune, presque un gamin. C'était là une rencontre assez inattendue dans cette région.

– Diable, un enfant ici, en pleine Prairie, et par surcroît équipé comme un trappeur ! m'écriai-je malgré moi en rengainant mon couteau et mon revolver que je venais de tirer.

Je devais moi-même me dresser dans la Prairie comme une apparition assez étrange. Je n'avais rien, tant s'en faut, d'un muscadin ! Mes mocassins avaient depuis longtemps droit à la retraite ; mes leggings étaient tout luisants de graisse de buffle, conséquence de l'habitude générale chez les chasseurs de l'Ouest d'utiliser leurs genoux en guise de nappe et de serviette de table. Cependant, si cette tenue eut évidemment été déplacée dans une loge de l'Opéra, en revanche elle ne pouvait choquer personne dans les Montagnes Rocheuses.

J'en étais là dans l'examen de ma personne lorsque le jeune homme brandit sa cravache en guise de salut et cria d'une voix claire :

– Hallo, sir ! Qu'avez-vous donc à vous examiner ainsi ?

– *Your servant*, jeune homme. J'inspecte mon armure et je constate, hélas ! qu'elle n'est pas assez solide pour résister à vos regards perçants.

– Si j'ai bien compris, il est interdit de vous regarder ?

– Aucunement, mais je réclame le droit de vous examiner à mon tour.

– Je n'y vois pas d'inconvénient. Vous pouvez m'inspecter à votre aise.

– Cette épreuve doit vous être moins agréable qu'à moi, étant donné que votre mise est beaucoup plus digne d'un gentleman.

Et, en faisant faire un tour à mon mustang sur ses jambes de derrière, j'ajoutai :

– Me voilà grandeur naturelle et sur toutes les faces.

– C'est à mon tour maintenant de me présenter, dit le jeune homme. – Et, après avoir fait pivoter son cheval, il reprit :

– Maintenant, les présentations sont faites, dites-moi comment vous me trouvez.

– Pas mal du tout. Surtout pour l'endroit. Et vous, que pensez-vous de moi ?

– Abstraction faite du cavalier, la monture est parfaite, observa le compagnon du jeune homme en se mêlant à notre conversation et en lançant à Swallow des regards admiratifs.

Je ne fis pas attention à ce compliment douteux et me tournai vers le jeune homme qui, pour son âge, témoignait d'une aisance peu commune.

– Vous êtes étranger ? me dit le jeune homme.

– Hélas ! oui. Je viens d'errer toute la journée à la recherche d'un endroit que je n'arrive pas à trouver.

– C'est bien, je vais vous faire visiter le pays.

Il tourna son cheval dans la direction que je suivais moi-même et passa du trot au galop. Swallow suivit aisément cette allure bien qu'il n'eût pas pris de repos depuis l'aube. La brave bête se rendait sans doute compte qu'il s'agissait d'une sorte d'épreuve et fit si bien que le jeune homme dut renoncer à la suivre. Il ne put réprimer un cri d'admiration.

– Vous avez là une monture inestimable. Ne voulez-vous pas la vendre ?

– Pour rien au monde.

– Elle est dressée à la mode indienne, observa-t-il en lui jetant un coup d'œil de connaisseur. Comment l'avez-vous eue ?

– Je la tiens de Winnetou, un chef apache que j'ai rencontré dernièrement au Rio-Suanca.

Il me dévisagea d'un air étonné.

– De Winnetou ? Mais c'est le chef indien le plus célèbre et le plus redoutable entre la Sonora et la Colombie. Je n'aurais pas pensé que vous ayez d'aussi illustres relations.

– Pourquoi donc ? demandai-je en réprimant un sourire.

– Je vous prenais pour un prospecteur ou quelque chose dans ce genre-là. Ce sont de braves gens, mais généralement ils ne fraient pas avec les Apaches. Votre revolver resplendissant, votre couteau à la ceinture, votre fusil de parade et surtout vos allures cadrent assez mal avec le type du trappeur.

– Puisque vous le voyez vous-même, je vous avoue que je suis un chasseur de circonstances, ce qui n'empêche pas mes armes d'être de première qualité. Je les ai achetées à Saint-Louis et les ai payées le prix fort. Vous devez savoir qu'on en a toujours pour son argent.

– Pour ma part, je pense qu'on ne peut juger de la qualité de la marchandise qu'à l'usage. Que pensez-vous par exemple de ce pistolet ?

Il tira d'une poche de sa selle un engin antique qui tenait plus d'un rotin que d'une authentique arme à feu.

– En effet, cette pièce-là est vieille comme le monde, lui dis-je, mais, entre les mains de ceux qui savent s'en servir, elle peut faire du beau travail. J'ai souvent vu des Indiens faire des merveilles avec de pareils instruments.

– Eh bien ! dites-moi s'ils sont capables de faire un tel tour ?

Il tourna son cheval de côté, décrivit un cercle autour de moi, leva le bras et, avant que j'aie pu deviner son intention, fit feu dans ma tête et en même temps je vis voler en l'air mon couvre-chef ainsi que le bouquet de fleurs d'hélianthes que j'y avais attaché.

– Quelquefois la tête peut sauter avec le chapeau, dis-je d'un ton froid. Aussi est-il prudent de faire attention.

– Pourquoi ? demanda une voix derrière moi.

C'était le compagnon du jeune homme qui, sur sa monture, avait de la peine à nous suivre.

– La tête d'un rôdeur de savanes n'est pas de trop pour payer un joli coup de feu.

L'homme, un individu maigre, grand et au cou de girafe, avait une physionomie typique du yankee. Par égard pour son compagnon, je ne relevai pas l'insulte, bien que le jeune homme pût attribuer mon silence à une incapacité de répondre du tac au tac. Cet adolescent m'intriguait. Il trahissait une profonde connaissance de l'Ouest, insolite pour son âge. Je ne le quittais pas des yeux, essayant de pénétrer le mystère de sa personne.

Il avançait maintenant à une demi-longueur de cheval devant moi, et les rayons du soleil couchant l'inondaient d'une lumière dorée. Son air tendre d'enfant contrastait avec un je ne sais quoi de viril qui décelait chez lui une maturité précoce et une volonté de fer. Chacun de ses gestes était empreint d'une assurance et d'une fermeté qui interdisaient de traiter cet adolescent comme un enfant, bien qu'il ne dût guère avoir plus de seize ans.

J'évoquai, malgré moi, les récits que j'avais lus autrefois sur la précocité des enfants du Far-West rendus hommes avant l'heure par la rudesse de la vie.

Soudain il tira la bride de son cheval.

– Vous vous rendez sans doute à New-Venango ?

– En effet.

– Et vous venez par la savane ?

– Oui, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte.

– Mais vous n'êtes pas un chasseur de l'Ouest.

– Votre regard est bien aigu pour juger du premier coup d'œil.

– Vous êtes Français.

– Il paraît que je parle l'anglais avec un accent très fort pour que vous reconnaissiez tout de suite en moi un étranger.

– Il n'est pas si fort que ça, mais il permet de deviner votre origine. Si vous préférez, nous pourrons nous entretenir dans votre langue maternelle.

– Serions-nous compatriotes ?

– Mon père est Français, mais ma mère était Indienne, de la tribu des Assiniboins.

Ce n'est qu'alors que je remarquai son teint sombre et les traits accusés de son visage. Ainsi sa mère était morte, seul son père vivait. Ce n'était plus seulement de la curiosité que j'éprouvais en face de cet adolescent.

– Regardez devant vous, dit-il en levant le bras. Voyez-vous cette fumée qui semble s'échapper du sol ?

– Bien sûr. Nous sommes, semble-t-il, tout près de la gorge que je cherche depuis le matin. Connaissez-vous par hasard Emery Forster, le roi du pétrole ?

– Un peu. C'est le père de ma belle-sœur qui habite avec son mari, mon frère, à Omaha. Je viens justement de leur rendre visite. Avez-vous à parler à Mr. Forster ?

– Non, pas à lui personnellement. J'aurais besoin de rendre visite à son magasin pour y faire des achats. Si je vous ai posé cette question, c'est simplement parce que je pense que

dans cette région tout le monde doit connaître le célèbre roi du pétrole.

– Bien sûr, et vous ne faites pas exception à la règle.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Simplement que l'homme qui avance à vos côtés est le roi du pétrole lui-même. Nos présentations ont été un peu sommaires, mais l'étiquette de la Prairie n'est pas très rigoureuse.

– Pas du tout, dis-je en le fixant d'un regard scrutateur. La savane possède une étiquette extrêmement rigoureuse. Elle possède même sa hiérarchie, et, croyez-moi, ce n'est pas, comme dans les autres coins de l'Amérique, une hiérarchie de fortune, mais bien d'intelligence et de courage. Donnez à un quelconque roi de pétrole votre pistolet antédiluvien et envoyez-le dans la Prairie, il y laissera sa peau malgré tous ses millions. L'étiquette de la Prairie, ce n'est pas un maître de cérémonie qui vous l'apprendra, mais la vie au grand air.

Je perçus un regard d'approbation dans les yeux du jeune homme.

– Évidemment, tout cela n'est pas entièrement faux, dit-il, et la noblesse de la fortune peut fort bien aller de pair avec la noblesse du courage. Je connais en effet des chasseurs dont la richesse ne le cède en rien à celle de n'importe quel homme d'affaires. Connaissez-vous Old Firehand ?

– J'en ai déjà entendu parler.

– Eh bien ! Winnetou et lui connaissent tous les filons des Montagnes Rocheuses. Ils pourraient vous montrer des mines d'une valeur inestimable et insoupçonnées de tous. Je ne crois pas qu'ils veuillent changer avec un roi du pétrole. Mais nous voilà arrivés.

Nous nous trouvions au bord d'une gorge qui abritait un village. Les constructions étaient moins nombreuses que j'avais

pensé. La gorge formait un étroit bassin encerclé de roches escarpées et traversé au milieu par un cours d'eau qui s'était creusé une sortie dans le roc. La gorge était pleine d'engins servant à l'extraction du pétrole ; au bord de l'eau se dressait une foreuse en plein travail. Devant les bâtiments de l'entreprise se trouvait une habitation d'aspect confortable, malgré son caractère provisoire. Partout où les yeux se posaient, on apercevait des douves, des fonds de tonneaux et des tonneaux fraîchement fabriqués, dont certains étaient vides, d'autres remplis du précieux combustible.

J'allais prendre congé de mes deux compagnons, car je pensais qu'ils se rendraient tous les deux à l'habitation, tandis que, pour ma part, j'avais hâte de visiter le magasin. Mais Forster ne l'entendait pas ainsi :

– Non, jeune homme, nous irons avec vous au magasin, car j'ai une petite affaire à régler avec vous.

Je ne demandais pas mieux que de rester avec le jeune homme et jouir de sa société pendant quelque temps encore, mais je n'avais aucune envie de régler des affaires avec Forster, et je ne savais pas à quoi il faisait allusion. Ma curiosité n'allait pas tarder à être satisfaite ; dès que nous fûmes arrivés devant le bâtiment qui portait sur une plaque de pierre une inscription à la craie : « Store and Boarding-house » et à peine étais-je descendu de ma selle, que l'homme s'empara de la bride de Swallow.

– Je vous achète votre cheval. Combien ?

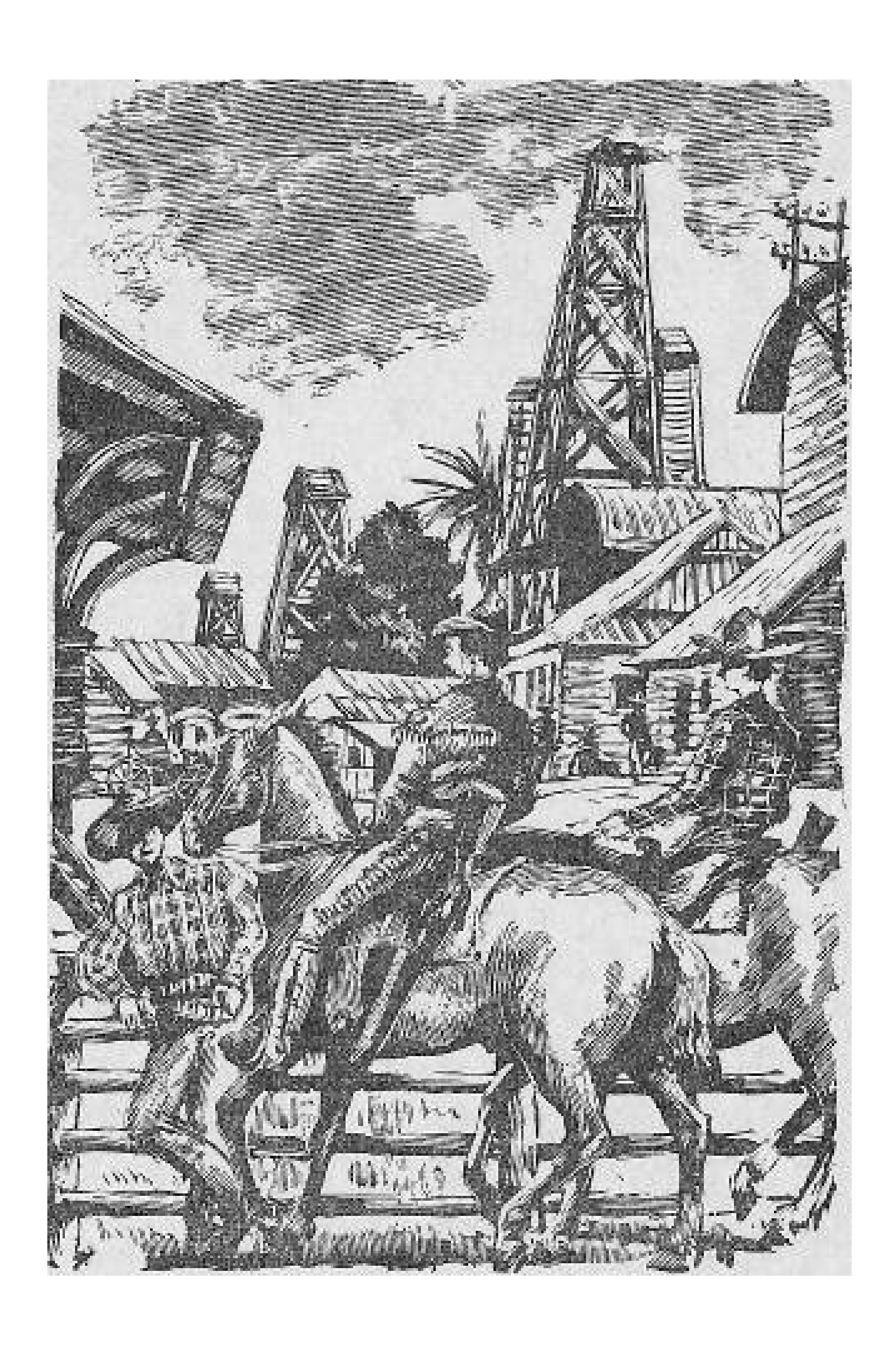
– Il n'est pas à vendre.

– Je vous en donne deux cents dollars.

Je fis un signe négatif de la tête en souriant.

– Deux cent cinquante.

– Laissons cela, Sir.



– Trois cents.

– Mais je vous répète qu'il n'est pas à vendre.

– Je vous donne trois cents dollars et je règle tous vos achats dans le magasin. Je vous laisse mon cheval par-dessus le marché.

– Gardez votre monture. Je n'en donnerais pas un poil de la mienne.

– Pourtant il me faut votre cheval, déclara l'homme d'un ton péremptoire. Il me plaît.

– Je le crois volontiers. Mais renoncez-y. Vous n'êtes pas assez riche pour l'acheter.

– Pas assez riche ? s'écria-t-il en me foudroyant du regard. Un va-nu-pieds de votre espèce devrait s'estimer heureux de trouver à gagner assez d'argent pour avoir de quoi se chausser. Vous n'aurez pas tous les jours occasion de vous procurer cette somme par des moyens honnêtes.

Un autre homme de l'Ouest, avant d'en entendre autant, aurait saisi son arme pour toute réponse, mais l'attitude de ce Forster m'amusait plutôt qu'elle ne m'indignait. D'ailleurs la présence de son jeune compagnon m'incitait à me dominer.

– Assez, n'en parlons plus, dis-je de ma voix la plus calme.

Je tendis le bras pour prendre la bride qu'il n'avait pas lâchée, mais l'homme m'envoya en pleine poitrine un coup de poing qui me fit reculer, tandis qu'il sautait en selle.

– Tenez, vous saurez maintenant que lorsque Emery Forster a envie d'un cheval, il sait s'en emparer. Je vous laisse le mien. Je règlerai votre facture au magasin et vous pourrez toucher les trois cents dollars quand vous voudrez, Allons, Harry, partons.

Le jeune homme ne le suivit pas tout de suite. Il resta un moment à me fixer avec insistance. Comme je ne réagissais pas et ne faisais pas mine de vouloir rentrer dans mon bien à la manière des chasseurs, une expression de mépris se peignit sur son visage. Avec un geste dédaigneux, il se détourna de moi et rejoignit son compagnon, le maître et propriétaire de New-Venango. Mais je savais ce que je faisais. Swallow n'était pas perdu et le fait de le laisser quelque temps chez Forster me permettrait peut-être de revoir Harry qui m'inspirait une sympathie de plus en plus vive.

Plusieurs hommes étaient sortis du magasin et avaient assisté à cette scène peu édifiante. L'un d'eux alla attacher le cheval de Forster à un pieu et se dirigea vers moi. À cent lieues, on aurait reconnu dans ce rouquin ivre un Irlandais.

– Vous comptez rester longtemps à New-Venango ? me cria-t-il.

– J'ai d'autant moins envie de faire ici un long séjour que c'est vous le propriétaire de ce fameux établissement.

– En effet, c'est moi le propriétaire, et vous ne vous trompez pas en disant que mon établissement est fameux, car on le connaît à la ronde partout où les gens savent apprécier le bon brandy. Vous pouvez dire que vous avez de la chance, car vous venez à point nommé.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Je veux dire que vous pouvez rester chez moi pour de bon. J'ai justement besoin d'un garçon comme vous qui sache avaler les couleuvres. Dans notre affaire l'orgueil est une qualité superflue et vous venez justement de donner la preuve que vous ne faites pas de manières sur ce chapitre. Eh bien ! sommes-nous d'accord ?

La main me démangeait ; j'avais envie de gifler ce drôle. Mais, à vrai dire, son offre était plus comique que révoltante,

aussi pris-je le parti de ne pas répondre et entrai dans le magasin pour faire mes achats. Lorsque je demandai le prix de mes emplettes, le patron me dévisagea d'un air étonné.

– Vous n'avez donc pas entendu qu'Emery Forster fait mettre cela sur son compte. Il a l'habitude de tenir parole et je peux dormir sur mes deux oreilles, car je sais que je serai payé.

– Je vous remercie, mais, moi, j'ai l'habitude, quand j'achète quelque chose, de ne pas le payer avec l'argent d'un voleur de chevaux.

Il était sur le point de riposter lorsque je lui mis sous le nez mon poing plein de pièces d'or. Aussitôt un profond respect se peignit sur son visage et le marchandage commença. Le bonhomme y mettait cette ruse et cette âpreté qui dépouillent tant de novices dans ces régions. Enfin nous nous mîmes d'accord et je me vis en possession d'un costume de trappeur flambant neuf et d'une provision de vivres et de munitions qui me permettrait de subsister pendant quelque temps. La nuit était tombée. Une obscurité complète enveloppait la vallée. Comme je n'avais pas envie d'élire domicile dans cette auberge peu accueillante, je jetai mon havresac bien garni sur mon épaule et sortis. Il me tardait de voir Forster pour lui dire ce que je pensais de ses procédés.

Je dus longer le cours d'eau et je fus frappé par un détail auquel je n'avais pas pris garde, occupé comme je l'étais par la société de Harry. L'odeur du pétrole qui imprégnait toute la vallée s'accentuait aux abords de l'eau ; le ruisseau devait charrier une grande quantité de combustible liquide.

La masse des constructions formait maintenant une tache sombre et indistincte. Mais, en tournant légèrement, je pus apercevoir l'habitation des maîtres dont la véranda était éclairée. Cette lumière me permit de constater qu'une petite société s'y trouvait réunie. En m'approchant de la clôture qui entourait la cour, je perçus avec satisfaction un faible hennissement.

Je savais, en effet, que Swallow ne se laisserait pas introduire dans une écurie par un étranger. Force avait bien été à Forster de laisser la bête dehors et de se contenter de l'attacher à la véranda d'où il pouvait la surveiller. Je me glissai sans bruit dans la cour jusqu'à mon cheval. Là mon regard tomba sur Harry qui était couché dans un hamac. Sans perdre de vue le groupe réuni sous la véranda, j'attachai mon havresac à la selle de Swallow. La brave bête ne s'était pas laissé désharnacher.

– Tu es trop jeune pour me donner des leçons, disait Forster. Tu manques totalement d'expérience. Un exemple : ce va-nu-pieds t'avait inspiré confiance et maintenant tu vois ce qu'il vaut. Je n'aurais jamais pensé que tu pouvais te plaire dans une telle société.

Je vis Harry rougir. Il riposta immédiatement :

– Tu sais bien que c'est dans une telle société que j'ai grandi et que j'ai été élevé dans ce qu'on appelle les bas-fonds. Ce serait manquer de compréhension pour mon père que de juger cette société par les apparences. On y trouve des individus qui valent mieux qu'un chercheur d'or enrichi.

Forster était sur le point de répliquer, mais, au même moment, un fracas épouvantable secoua la terre. Le sol trembla et, en tournant la tête, j'aperçus, dans la partie de la gorge où la foreuse fonctionnait, surgir un torrent de feu inondant la vallée avec une rapidité infernale. En même temps, une odeur pénétrante se répandait dans l'air. L'atmosphère semblait embrasée par un incendie invisible.

– Éteignez les feux ! criai-je. La foreuse a rencontré une nappe de pétrole et vous avez eu l'imprudence de laisser des lumières aux environs. Maintenant le gaz s'est répandu partout et a pris feu. Éteignez partout ! Sinon, dans deux minutes, la vallée sera en flammes.

Je bondis vers les chandeliers pour les éteindre, mais des lampes étaient allumées à l'étage supérieur et je pus voir que le magasin était également éclairé. Le flot de pétrole enflammé avait maintenant atteint le fleuve et la seule chose qu'on pouvait espérer sauver, c'était sa vie.

– Sauve qui peut ! hurlai-je. Vite sur les hauteurs !

Sans me soucier des autres, je saisis Harry dans mes bras et sautai en selle. L'instinct de Swallow me dispensa de faire usage de la bride et des éperons. La brave bête nous conduisit en aval du fleuve.

Il n'était plus question de s'engager dans le sentier par lequel nous avions gagné New-Venango, car il était déjà la proie des flammes. Le salut n'était possible qu'en descendant le lit du fleuve. Mais je n'avais aperçu au jour aucune route qui le longeât ; au contraire, les murs de roc s'y enfermaient si étroitement que c'est à peine si le fleuve trouvait un passage.

– Dites-moi, m'écriai-je à bout de souffle, y a-t-il une issue de ce côté-là ?

– Non, grogna le jeune homme en se débattant, laissez-moi partir. Je n'ai pas besoin de vous.

Naturellement, je négligeai ses paroles et me mis à scruter l'horizon étroit formé par les rocs de la vallée. Soudain je sentis une main fouiller dans ma ceinture et en même temps j'entendis la voix du jeune homme :

– Lâchez-moi, si vous ne voulez pas que je vous enfonce votre propre couteau dans le corps.

Je vis la lame scintiller dans sa main. Le temps n'était pas aux explications. J'emprisonnai son poignet dans ma main droite, tandis que, de mon bras gauche, je resserrai mon étreinte.

Le danger s'aggravait d'une minute à l'autre. Le torrent de feu avait atteint les bâtiments, et les tonneaux remplis de pétrole sautaient avec des détonations formidables, cependant que leur contenu venait encore alimenter les flammes. Maintenant on suffoquait. J'avais l'impression de cuire dans une marmite pleine d'eau bouillante, et la chaleur s'accentuait encore en me donnant la sensation d'être consumé par un feu intérieur. Tous mes sens défaillaient. Pourtant, il n'y allait pas seulement de ma propre vie, mais encore de celle du jeune homme.

– Vas-y, Swallow, en avant, en avant, Swal...

Ma langue se colla à mon palais et je ne pus achever ce mot. Mais les exhortations étaient inutiles, car ma précieuse monture s'était lancée à un galop vertigineux. Les flammes éclairaient suffisamment la vallée pour que je pusse me persuader qu'aucune issue n'existait de ce côté du fleuve. Il ne nous restait qu'à nous jeter à l'eau et à atteindre l'autre rive.

Une légère pression sur les flancs de la bête et le docile mustang fit un bond qui nous plongea au milieu du fleuve. Je sentis mes forces renaître, mon cœur battre de nouveau, mais Swallow s'était dérobé et je ne sentais plus le cheval sous moi. Qu'importait ! Vite, vite, il fallait atteindre la rive. Déjà les langues de feu semblaient vouloir nous happer. Une minute, une seconde, et nous étions perdus. Harry, qui avait perdu connaissance, pesait maintenant sur mon bras avec la raideur d'un cadavre. Je nageais comme jamais encore je n'avais nagé dans ma vie, ou plutôt j'avançais par bonds effrénés à travers les flots déjà en flammes. Une terreur indicible s'empara de moi... Un hennissement se fit entendre à mes côtés. « Swallow, chère bête, c'est toi... » Enfin la rive. Vite en selle... Je n'arrive pas à sauter, c'est comme si tout était paralysé en moi... Grand Dieu, ayez pitié, je ne peux tout de même pas rester ici... Un dernier effort. Enfin... « Swallow ! Vivement, où tu veux, mais sors-nous de cet enfer ! »

Avec l'agilité d'un félin, la prodigieuse bête franchit les derniers obstacles et nous transporta de la vallée embrasée dans la prairie où elle s'arrêta. Je roulai à terre.

Ma fatigue et ma surexcitation étaient telles que je ne pus même pas m'évanouir. Je me redressai péniblement et, enlaçant le cou de mon cher Swallow qui tremblait de tout son corps, je le couvris de baisers plus ardents que ceux d'un amoureux passionné.

Le ciel était rouge, et l'effroyable élément étendait un brouillard pourpre au-dessus du lieu de la destruction. Mais je n'avais pas le temps de contempler ce spectacle dramatique, car, devant moi, Harry, étreignant toujours convulsivement le couteau, gisait, livide, froid et roide comme un cadavre. Enfin un frisson parcourut son corps, d'abord à peine perceptible, puis de plus en plus accentué. Je sentis son cœur battre et son haleine s'attiédir. Il ouvrit enfin les yeux et me fixa avec une expression indescriptible. Puis son regard s'anima et un cri s'échappa de sa poitrine.

– Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Qu'est-il arrivé ?

– Vous êtes hors de cette fournaise.

Au son de ma voix et à la vue de l'incendie, la mémoire lui revint.

– Fournaise ?... Là-bas, Grand Dieu, mais oui la vallée brûle, et Forster...

Ce nom lui rappela le danger au milieu duquel il avait laissé ses amis. Il leva le bras d'un air menaçant.

– Vous êtes un lâche, cria-t-il, un coyote puant ! Vous auriez pu nous sauver tous, mais vous avez fui comme un chacal quand il entend l'aboiement des chiens. Je vous hais. Il faut que je parte.

Je lui saisis le bras.

– Restez ici, vous n'avez plus rien à faire là-bas. Y aller serait vous exposer inutilement à la mort.

Mais il arracha sa main à mon étreinte et partit en courant. Je sentis un petit objet métallique rester entre mes doigts. C'était une bague que, dans son effort pour se dégager, il avait fait glisser de son doigt.

Je m'élançai à sa poursuite, mais il avait déjà disparu dans l'ombre des rocs abrupts. Je me dis qu'il valait mieux ne pas trop contrarier ce garçon. Il était très jeune, et l'effroyable catastrophe l'avait à tel point bouleversé qu'il était incapable d'un jugement sensé. Je mis la bague dans ma poche et m'assis pour me reposer. J'avais l'intention de passer la nuit là, sachant qu'avant le matin je ne pourrais pas regagner la vallée.

Toute la nuit, je me demandai ce qu'étaient devenus les habitants de la vallée. Je ne pus fermer l'œil et, de temps à autre, j'allais jusqu'au bord des rocs pour examiner où en étaient les choses. L'incendie s'était un peu calmé, pourtant le pétrole jaillissait à une hauteur d'environ trente mètres en formant d'énormes gerbes de flammes qui se dispersaient dans l'air, puis retombaient sur le fleuve.

Lorsque le jour apparut enfin, je constatai que tous les bâtiments avaient été dévorés par le feu. À l'exception d'une petite cabane située suffisamment dans les hauteurs pour ne pas être touchée, toute la vallée était noire de cendres.

Devant la cabane, j'aperçus quelques personnes en grande conversation et me hâtai dans leur direction. Harry était parmi eux. Je vis qu'il me désignait à ses compagnons et attirait leur attention sur moi. L'un des hommes entra dans la maison et en ressortit chargé d'un fusil. Il vint au-devant de moi, attendit que je fusse arrivé au fleuve et me cria :

– Hé ! l'homme ! Que venez-vous encore faire ici ? Tâchez de filer au plus vite si vous ne voulez pas que je vous loge une balle dans les côtes.

– Je suis venu pour vous porter secours, répondis-je.

– Et comment donc ! ricana-t-il. On connaît cette façon de porter secours aux gens.

– D'ailleurs, j'ai à parler à Harry.

– N'y songez pas.

– J'ai quelque chose à lui rendre.

– Assez de plaisanteries. Voyez-vous ce lâche qui se venge en mettant le feu !

Sur le moment, je fus incapable de répondre. On me traitait d'incendiaire. Prenant sans doute mon silence pour la preuve de la confusion, l'homme continua à m'insulter.

– Vous voyez comme il a peur ! Oui, oui, nous savons très bien à quoi nous en tenir. Si vous ne videz pas les lieux sur-le-champ, vous allez recevoir une balle dans la peau.

Il me coucha en joue. Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

– Mais vous êtes fou, ma parole ! L'incendie a éclaté parce que le gaz de pétrole a rencontré vos lampes. C'est votre propre négligence qui est la cause de ce malheur.

Pour toute réponse, il tira un coup de feu dans ma direction. L'indignation m'immobilisa. Je ne fis aucun geste pour échapper à la balle, et ce fut fort heureux, car il avait mal visé. La main me démangeait ; je brûlais d'envie de riposter par une balle. Mais, naturellement, je n'en fis rien. Je tournai les talons et m'éloignai sans jeter un regard à l'homme. Je rejoignis mon cheval, sautai en selle et partis au galop. Quand, pour vous re-

mercier de votre dévouement, on vous traite de criminel, on n'a qu'à s'éclipser.

Quelques jours plus tard, j'atteignis la Prairie de Gravel où il me fallut attendre toute une semaine l'arrivée de Winnetou. La faim ne me menaçait pas, car le gibier était très abondant. Je ne m'ennuyais pas non plus, car la région fourmillait de troupes de Sioux, de sorte que je devais me tenir constamment sur le qui-vive pour ne pas être découvert. Lorsque enfin Winnetou arriva et que je lui eus annoncé la présence des Peaux-Rouges, il fut d'accord avec moi pour partir.

Je me réjouissais d'avance à la pensée de rencontrer Old Firehand, le fameux chasseur de l'Ouest dont j'avais tant entendu parler. Notre voyage n'était pas sans danger. Je le compris dès le lendemain matin, quand nous découvrîmes la trace d'un Indien, un espion sans doute, et, à la lisière d'une forêt, un fragment de flèche qu'il avait sans doute brisée accidentellement. Un coup d'œil me suffit pour constater qu'il ne s'agissait pas d'une simple flèche de chasse.

– Il est sur le sentier de la guerre, dis-je à mon ami. Mais c'est sans doute un jeune homme inexpérimenté, sans quoi il aurait fait plus attention.

L'examen des empreintes nous prouva que l'Indien avait passé par là peu de temps auparavant, et nous décidâmes de le suivre pour savoir à quoi nous en tenir. Vers le crépuscule, nous descendîmes de nos montures, car, à cheval, nous risquions fort de perdre la trace. Auparavant, je sortis ma longue-vue pour examiner l'horizon.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, à plusieurs kilomètres de nous, j'aperçus une ligne nette et droite qui allait de l'est à l'ouest. Je passai ma longue-vue à Winnetou.

– *Uff !* s'exclama celui-ci. Il me semble que c'est là l'empreinte du Cheval-de-Feu.

Il examina longuement la ligne, puis, tout à coup, abandonnant la longue-vue, il sauta à terre et quitta précipitamment l'endroit un peu élevé où nous nous trouvions. Sans comprendre la raison de son attitude, je l'imitai.

– Près du sentier du Cheval-de-Feu, j'ai aperçu des hommes rouges, dit Winnetou. Ils sont tapis dans l'herbe, mais j'ai bien distingué leurs chevaux.

– Quelle intention peuvent bien avoir ces hommes ? lui demandai-je.

– Ce n'est pas difficile à deviner, dit Winnetou. Ils veulent détruire le sentier du Cheval-de-Feu.

– Tel est aussi mon avis, lui dis-je. Je vais aller les épier.

Il me passa la longue-vue et j'avançai avec précaution. M'étant approché du groupe des Indiens, j'en aperçus une trentaine, soigneusement dissimulés dans l'herbe. Ils étaient armés, les uns de flèches, les autres de fusils. Comme il y avait plus de chevaux que de guerriers, j'en conclus qu'ils se proposaient de faire du butin.

Soudain, j'entendis un faible souffle derrière moi. Je me saisis prestement de mon couteau et me retournai. C'était Winnetou qui n'avait pas eu la patience de rester auprès des chevaux.

– *Uff !* s'exclama-t-il, mon frère est bien audacieux de s'avancer ainsi. Ce sont des Ponkas, les plus redoutables parmi les Sioux, et là-bas se tient Parranoh, le « Chef Blanc ».

Je le dévisageai, interloqué.

– Le « Chef Blanc » ?

– Mon ami n'a donc jamais entendu parler de Parranoh, le chef farouche des Atabaskas ? Personne ne connaît son origine, mais c'est un guerrier redoutable que les Peaux-Rouges ont ac-

cueilli parmi eux. Quand les vieillards de la tribu eurent tous été appelés par le Grand Manitou, c'est lui qui reçut le calumet de chef. Il réunit un grand nombre de scalpes, mais il fut aveuglé par le Mauvais Esprit et se mit à traiter ses guerriers comme des nègres, si bien qu'il dut finalement prendre la fuite. Aujourd'hui il est dans le conseil des Ponkas, à qui il veut faire accomplir des exploits grandioses.

– Mon frère connaît-il son visage ?

– Winnetou a mesuré avec lui son tomahawk, mais ce Blanc est un fourbe. Il ne sait pas lutter loyalement.

– Oui, je vois ça, c'est un traître. Il veut arrêter le Cheval-de-Feu, assassiner mes frères et s'emparer de leurs biens. Que compte faire mon ami ?

– Il attendra pour voir si Parranoh détruit la voie et il ira à la rencontre de ses frères blancs pour les avertir.

En effet, il n'était pas rare que les brigands rouges eussent recours à ce moyen pour piller. J'aurai encore l'occasion de rapporter des faits du même genre.

L'obscurité s'épaississait et il était de plus en plus difficile de distinguer les silhouettes des ennemis. Il me fallait cependant absolument être fixé sur les faits et gestes des Indiens ; je priai donc Winnetou de retourner près des chevaux et de m'y attendre. Il se rendit à mon désir, mais non sans m'avoir dit d'abord :

– Si mon frère se trouve en danger, qu'il imite le cri du coq de prairie, et je volerai à son secours.

Il s'éloigna, tandis que moi, toujours en rampant sur le sol, les oreilles tendues, j'avançai vers les hommes. Je mis beaucoup de temps à atteindre le terre-plein de la voie, puis je le franchis et poursuivis mon chemin avec une circonspection redoublée, en me dirigeant vers le lieu où j'avais aperçu les Ponkas. Enfin je

me trouvai à proximité d'eux et remarquai qu'ils étaient en plein travail. Chose rare dans la prairie, le sol de cette région était parsemé de grosses pierres. C'était certainement la raison qui avait décidé les Ponkas à choisir cet endroit pour l'exécution de leurs funestes projets. Je pus les entendre accumuler les pierres sur la voie ; c'étaient sans doute des blocs pesants, car les porteurs haletaient péniblement.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Je rampai quelque temps en arrière, puis je repris le chemin par lequel j'étais venu. Je ne savais pas à quel point précis de la voie nous nous trouvions et j'ignorais à quel moment le train allait passer. Cependant, je devinai sa direction. Il pouvait arriver d'un moment à l'autre, et, pour l'avertir, il me fallait une certaine avance de temps.

C'est dans un état d'excitation extrême que je rejoignis Winnetou. Nous sautâmes tous deux en selle et nous nous mîmes à longer au galop les rails dans la direction de l'est. Un peu de clarté de lune nous aurait sans doute facilité les choses, mais force nous fut de nous contenter de la faible lueur des étoiles.

Un quart d'heure s'écoula, puis un autre. Nous étions déjà à même de prévenir à temps le convoi, mais nous préférions le faire inaperçus des Indiens. Or les puissants projecteurs des locomotives américaines sont visibles de très loin. Aussi accélérâmes-nous la course de nos chevaux, toujours en avançant de front.

Nous parcourûmes ainsi une longue distance. Enfin, je crus le moment arrivé et je sautai à terre. Winnetou imita mon geste. Une fois nos montures attachées, je ramassai quelques brins d'herbe desséchés dont je fabriquai une sorte de torche. Il était facile de l'allumer avec un peu de poudre et nous pouvions attendre les événements en toute tranquillité.

Après un long moment, j'aperçus au loin une faible lueur qui augmentait à vue d'œil, un bruit m'annonça l'approche du convoi. D'abord à peine perceptible, il se mua bientôt en un fracas de tonnerre.

Le moment d'agir était venu. Le train avançait à une vitesse vertigineuse en répandant devant lui une clarté aveuglante. Je saisis mon revolver et tirai sur la torche d'herbes sèches. En un rien de temps la flamme jaillit. Je brandis alors énergiquement ma torche improvisée en faisant signe au machiniste de s'arrêter. Celui-ci avait dû remarquer le signal dans sa glace. Un sifflet nous répondit. Le train allait passer devant nous. Je fis signe à Winnetou de me suivre, et je me mis à courir après le convoi qui ralentissait son allure.

Enfin il stoppa. Sans prendre garde aux employés qui nous regardaient du haut de leurs postes, je passai devant la locomotive et jetai la couverture que je tenais prête sur les projecteurs, en criant de ma voix la plus forte :

– Éteignez les feux !

Aussitôt toutes les lumières disparurent. Les employés du Pacific Railway sont des gens agiles et pleins de présence d'esprit.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? cria une voix de la locomotive. Pourquoi couvrez-vous nos projecteurs ? Sommes-nous en danger ?

– Il faut rester dans l'obscurité, répondis-je, les Indiens veulent faire dérailler le train.

– Nom d'un chien ! Si ce que vous dites là est vrai, vous êtes les plus braves types qu'on ait jamais vus dans ce maudit pays.

Il descendit du train et me serra la main avec une telle vigueur que je faillis pousser un cri de douleur.

En un clin d'œil, tous les voyageurs étaient à terre à nous entourer pour nous assaillir de questions. En quelques mots, je les mis au courant de la situation, ce qui causa une grande effervescence dans le groupe.

– Très bien, s'écria l'ingénieur du convoi. Évidemment, ce fâcheux incident dérange notre horaire, mais nous aurons au moins l'occasion de donner une leçon à ces malandrins. Nous ne sommes pas très nombreux il est vrai, mais nous sommes tous armés. Savez-vous combien ils sont ?

– J'ai compté trente Ponkas.

– C'est parfait, nous aurons le dessus. Mais que vois-je ? C'est un Peau-Rouge que vous avez avec vous ?

Il porta la main à sa ceinture comme s'il se disposait à attaquer Winnetou qui se tenait discrètement à l'écart.

– Rassurez-vous, monsieur, c'est mon compagnon de chasse qui sera heureux de faire la connaissance des braves cavaliers du Cheval-de-Feu.

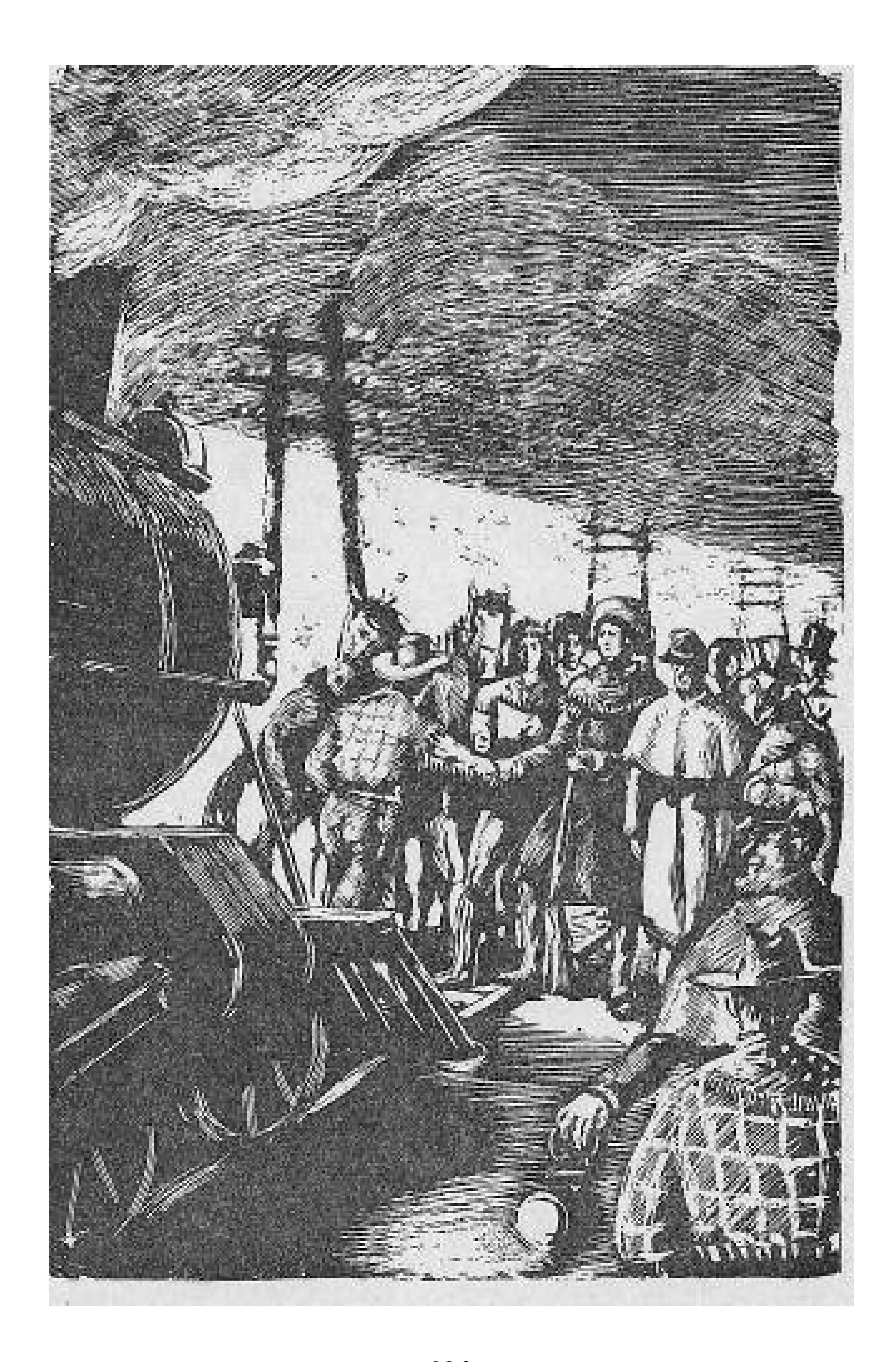
– Dans ce cas, c'est différent. Appelez donc votre camarade ! Quel est son nom ?

– Winnetou. C'est le chef des Apaches.

– Winnetou ? s'écria-t-on de toutes parts, tandis qu'un homme sortait du groupe.

C'était un individu d'une taille athlétique autant qu'on pouvait s'en rendre compte dans l'obscurité. Sa tenue n'était pas celle d'un fonctionnaire, ni d'un simple voyageur, mais plutôt celle d'un chasseur de la Prairie. Il alla droit au chef rouge et s'exclama d'un ton joyeux :

– Winnetou aurait-il oublié le visage et la voix de son ami ?



– *Uff !* s’écria Winnetou agréablement surpris. Comment Winnetou aurait-il oublié Old Firehand, le plus grand des chasseurs blancs, bien qu’il ne l’ait pas vu depuis plus d’une lune ?

– Old Firehand ? s’exclama-t-on dans l’assistance en faisant respectueusement place au porteur de ce nom valeureux, qui faisait l’objet de tant de légendes et dont la témérité était devenue proverbiale.

Spontanément tout le monde se groupa autour de lui comme autour du chef qu’appelait la situation.

– Ainsi vous êtes l’ami de Winnetou ? me demanda-t-il. Je serais heureux de faire plus ample connaissance avec vous. Permettez-moi de vous serrer la main.

– C’est plus qu’un ami pour moi, c’est mon frère, dit Winnetou, nous avons bu ensemble le sang de la fraternité.

– Vous avez bu ensemble le sang de la fraternité ? s’écria Old Firehand étonné. Dans ce cas, cet homme... ne peut être que...

– Old Shatterhand, dont le poing a raison de tout adversaire, acheva Winnetou.

Le nom de Old Shatterhand circula dans le groupe dont les membres me considéraient avec stupéfaction.

– Ainsi, vous êtes Old Shatterhand ? me dit l’ingénieur satisfait. Old Firehand, Old Shatterhand et Winnetou ? Quelle heureuse rencontre ! Ce sont les trois célébrités de l’Ouest, les trois invincibles. Maintenant nous n’avons plus rien à craindre. Il n’y a plus de salut pour ces canailles rouges. Commandez, messieurs, nous serons heureux de vous obéir.

– Cela ne vaut même pas la peine de parler de ces trente fripouilles, déclara Old Firehand. Nous les écraserons en un tour de main.

– Ce sont pourtant des hommes, fis-je remarquer.

– Mais qui tiennent davantage de la brute que de l'être humain, riposta-t-il. Je sais que vous avez la réputation d'épargner la vie de ces coquins au risque d'y laisser la vôtre. Si vous possédiez mon expérience, vous vous seriez débarrassés de vos scrupules. Et, comme il s'agit de Peaux-Rouges conduits par ce scélérat de Parranoh, mon tomahawk ne chômera pas. J'ai un compte à régler avec ce sinistre individu, un compte qui ne peut se solder qu'avec du sang.

– *Howgh !* approuva d'un air farouche Winnetou, si pacifique pourtant d'habitude.

Il devait avoir de sérieuses raisons pour se rallier à ces paroles sanguinaires.

– Je suis de votre avis, ajouta l'ingénieur. Ce serait un crime que d'épargner de tels criminels. Quel est votre plan ?

– Le personnel du convoi restera dans les wagons. Vous êtes des fonctionnaires, et nous n'avons pas le droit de vous entraîner dans ce combat. Mais les voyageurs, s'ils en ont envie, pourront prendre part à notre expédition et nous aider à apprendre à ces vauriens qu'il est dangereux de s'attaquer à un train. Nous nous glisserons à la faveur de la nuit jusqu'auprès d'eux et nous les attaquerons à l'improviste. Dès que nous les aurons réduits à l'impuissance, nous vous ferons signe de continuer votre chemin, mais il faudra que vous avanciez très lentement, car nous aurons sans doute de la besogne pour déblayer la voie. Eh bien ! qui vient avec nous ?

Les volontaires ne manquaient pas. Aucun des voyageurs n'entendait rester en arrière.

– Dans ce cas, prenez vos armes et en route. Nous n'avons pas de temps à perdre. Les Peaux-Rouges doivent savoir l'heure du passage du train, et un trop long retard les mettrait en garde.

Nous partîmes, Winnetou et moi en tête. Notre marche s'effectua au milieu d'un profond silence, car le moindre bruit aurait pu nous trahir. Rien ne décelait, dans cette nuit paisible, les événements sanglants qui se préparaient.

Arrivés à proximité des Peaux-Rouges, nous nous étendîmes par terre et nous nous mîmes à ramper à la queue leu leu. La lune, qui était apparue entre temps, éclairait la région d'une lueur pâle, ce qui nous permettait de voir autour de nous à une grande distance. Cette clarté, bien que rendant l'approche plus difficile, nous était d'un grand secours. Dans l'obscurité, on aurait eu beaucoup de peine à repérer l'endroit où se tenaient les Ponkas. Le clair de lune nous facilitait l'orientation.

Bientôt j'aperçus une silhouette se profiler à quelque distance. C'était une sentinelle que les Peaux-Rouges avaient postée là et qui ne pouvait pas nous remarquer si elle ne se contentait pas de scruter la direction d'où on attendait le convoi. Bientôt nous pûmes distinguer la masse des hommes étendus immobiles sur le sol. Leurs chevaux étaient attachés derrière eux, ce qui compliquait quelque peu une attaque inopinée, car les hennissements menaçaient de nous trahir. Maintenant les obstacles accumulés sur la voie apparaissaient avec plus de netteté, et je tremblais à la pensée du sort que ces sauvages réservaient aux occupants du train.

Nous continuâmes à ramper et nous ne nous arrêtâmes que tout près des Peaux-Rouges, prêts à faire feu. Ce qui importait avant tout, c'était de se débarrasser de la sentinelle, entreprise que seul Winnetou était capable de mener à bien. Le Ponka avait sa tâche facilitée par le clair de lune et le moindre bruit risquait de l'alerter. Même en réussissant à le surprendre, il fallait un coup de couteau rapide comme l'éclair pour l'empêcher d'avertir ses compagnons. Cependant Winnetou n'hésita pas à se charger de cette mission. Il s'éloigna en rampant et, quelques instants plus tard, nous vîmes la sentinelle s'écrouler et se redresser aussitôt en reprenant sa position normale. Tout cela

n’avait été que l’affaire d’une seconde, mais je savais ce qu’il fallait en penser. La sentinelle, qui se tenait maintenant à son poste, n’était plus le Ponka, mais Winnetou.

Le plus difficile était fait et nous n’avions plus qu’à songer à l’attaque. Avant que l’ordre fût lancé, j’entendis derrière moi partir un coup de feu. L’un des voyageurs avait par mégarde appuyé sur la gâchette de son revolver qu’il tenait prêt. Cette détonation prématurée nous obligea à foncer sans plus tarder sur les Peaux-Rouges. En nous apercevant, ceux-ci coururent en poussant des cris perçants vers leurs chevaux pour prendre la fuite et, une fois hors de danger, méditer leur revanche.

– Attention ! cria Old Firehand, visez les chevaux pour empêcher ces canailles de se sauver, et puis allons-y !

Une salve lui répondit et la mêlée commença. Indiens et chevaux formaient une masse enchevêtrée. Le fusil d’Henry m’était d’un secours précieux. Dès que j’apercevais un Ponka sur le point de sauter à cheval, d’une balle, j’abattais ce dernier.

Old Firehand et Winnetou se jetèrent en brandissant leur tomahawk au milieu de la mêlée ; il ne fallait pas compter sur une aide très efficace de la part des voyageurs. Ils tiraient au hasard dans la direction des Indiens, en ratant immanquablement leur but, et reculaient aussitôt dès qu’un Peau-Rouge faisait mine de se diriger vers eux.

Quand j’eus tiré ma dernière balle, je me débarrassai de mon tueur d’ours et de mon fusil, saisis mon tomahawk et me joignis à Old Firehand et à Winnetou. Nous étions à vrai dire les seuls à lutter réellement contre les Ponkas.

Je connaissais trop bien la manière de combattre de Winnetou pour avoir besoin de l’observer. Par contre, le spectacle qu’offrait Old Firehand dans la lutte me rappelait les récits héroïques que j’avais lus avec tant d’émotion étant enfant. Les jambes écartées, il se tenait droit, comme rivé au sol, abattant,

d'un coup de poing sur la tête, les Peaux-Rouges que nous dirigions vers lui. Ses longs cheveux flottaient au vent et son visage éclairé par la lune reflétait une assurance et une volonté de vaincre qui le transfiguraient complètement.

J'aperçus Parranoh au milieu d'un groupe d'Indiens, et je cherchai à l'atteindre. Celui-ci, en voulant m'éviter, se trouva presque entre les mains de Winnetou. Le jeune Apache se rua sur l'homme en s'écriant :

– Parranoh ! Chien des Atabaskas ! Que la bouche de la terre boive ton sang, et que le bec des vautours déchire ton corps de traître ! Mais ton scalpe ornera la ceinture du chef des Apaches !

Il rejeta loin de lui son tomahawk, saisit son couteau à sa ceinture ornée de nombreux scalpes et empoigna le chef des Ponkas à la gorge. Mais il n'eut pas le temps d'accomplir le geste meurtrier.

Au moment où, contrairement à son habitude, le jeune Apache s'élançait sur son adversaire en poussant un cri de vengeance, Old Firehand, en jetant un regard de ce côté, aperçut le visage du Chef Blanc. Bien que ce ne fût qu'un regard furtif, l'impression produite fut foudroyante. Depuis de longues années il poursuivait cet ennemi auquel il avait voué une haine irréductible et qu'il avait toujours cherché en vain à atteindre.

– Tin Finnetey ! s'écria-t-il, – et il bondit vers Winnetou dont il saisit la main prête à frapper. Arrête, frère, dit-il, cet homme m'appartient.

Parranoh resta d'abord pétrifié de frayeur en entendant son nom. Mais, à peine eut-il aperçu Old Firehand qu'il s'arracha des mains de Winnetou et se mit à courir comme s'il avait été poursuivi par la peste. Je m'élançai à sa poursuite. Il est vrai que, personnellement, je n'avais pas de compte à régler avec cet homme, mais je savais qu'il était l'ennemi mortel de

Winnetou et je voyais d'autre part que Old Firehand brûlait de se venger de lui.

Mes deux compagnons imitèrent mon exemple, mais j'avais une avance sur eux. D'ailleurs nous avions affaire à un coureur extraordinaire. Old Firehand, bien que rompu à la vie de l'Ouest, n'était plus d'âge à remporter une victoire à la course à pied ; quant à Winnetou, il avait depuis longtemps reconnu ma supériorité dans cet art.

Je constatai avec satisfaction que Parranoh n'avait pas songé à ménager ses forces au départ, ce qui m'assurait un avantage sur lui. Winnetou et Old Firehand restaient de plus en plus en arrière et je n'entendais même plus leur souffle. La voix de Winnetou me parvint encore, passablement éloignée, disant :

– Old Firehand devrait s'arrêter. Mon jeune frère blanc rattrapera ce rebut d'Atabaska et le châtiera comme il le mérite. Ses jambes sont rapides comme l'orage et personne ne lui échappe.

Je n'avais pas le temps de me retourner pour voir si le chasseur avait suivi ce conseil. Malgré le clair de lune, il n'aurait pas été prudent de perdre de vue le fugitif, ne fût-ce que pour un instant.

Jusque-là je n'avais pas réduit d'un seul pas la distance qui nous séparait. Maintenant la vitesse de Parranoh ralentissait à vue d'œil et je pouvais entendre son halètement pénible. En fait d'armes, je n'avais sur moi que mes deux revolvers déchargés et mon couteau. Mon tomahawk aurait gêné ma course et je ne l'avais pas emporté.

Soudain il bondit de côté pour me laisser le dépasser dans mon élan et dans l'intention sans doute de m'attaquer par derrière. Mais je m'attendais à cette manœuvre, de sorte que nous sautâmes tous deux au même instant et que je lui enfonçai mon couteau dans le corps.

Le choc produit par la rencontre subite de nos corps fut si violent que nous roulâmes tous deux à terre, mais, alors que je me relevai aussitôt, lui resta immobile. Je ne savais pas si je l'avais mortellement atteint. Aucun de ses membres ne remuait. Je retirai le couteau.

Ce n'était pas le premier ennemi que j'abattais, car j'avais déjà eu des aventures du même genre dans la Prairie ; mais maintenant je voyais devant moi un blanc mortellement touché par mon arme, et je ne pus me défendre contre un certain sentiment de malaise.

Avant même d'avoir repris mon sang-froid, j'entendis derrière moi des pas rapides. C'était Winnetou qui, dans sa sollicitude, m'avait suivi pour m'assister au besoin.

– Mon frère est rapide comme la flèche des Apaches et son couteau ne manque jamais son but, dit-il en considérant le cadavre.

– Où est Old Firehand ? demandai-je.

– Il est fort comme un ours à l'époque des neiges, mais la main des années retient son pied. Mon frère ne veut-il pas prendre comme trophée le scalpe de l'Atabaska ?

– Non, je l'offre à mon ami rouge.

En trois coups de couteau la peau du crâne de l'homme fut détachée. Combien farouche devait être la haine de l'Apache contre ce Tin Finnetey pour qu'il mutilât ainsi la tête de son cadavre ! Comme je me détournais pour ne pas assister à cette opération, je crus apercevoir des points noirs glisser dans notre direction.

– Winnetou devrait s'étendre à terre, car il me semble qu'il va avoir à défendre le scalpe du Chef Blanc, dis-je.

Les hommes, avec des précautions infinies, cherchaient à s'approcher de nous. C'étaient sans doute des Ponkas qui nous avaient échappé.

L'Apache se colla contre le sol et commença à ramper de côté. Je suivis son exemple, devinant son intention. Old Firehand aurait déjà dû nous avoir rejoints, mais, ayant perdu de vue Winnetou, il avait pris sans doute une fausse direction. Maintenant nous pouvions distinguer nettement les Peaux-Rouges qui conduisaient leurs chevaux par la bride ; ainsi ils étaient prêts à prendre la fuite à tout instant. Notre propre situation s'en trouvait aggravée et il nous fallait à tout prix nous emparer des bêtes. Aussi décrivîmes-nous un cercle, de façon à avoir les chevaux entre eux et nous.

À cette distance du lieu du combat, ils ne s'attendaient pas à trouver un cadavre. Aussi, à la vue du corps inanimé, se mirent-ils à pousser des « uff » stupéfaits. S'ils avaient deviné qu'un des leurs avait été tué à cet endroit, ils ne se seraient pas engagés de ce côté. Lorsqu'ils eurent reconnu le cadavre, ils firent entendre des cris de rage.

Le moment était propice. En un clin d'œil, nous saisîmes les chevaux par la bride, sautâmes en selle et partîmes au galop. Il ne fallait pas songer à soutenir un combat, et nous devions nous estimer heureux d'échapper ainsi, désarmés, aux Peaux-Rouges dont le nombre était trois fois plus important que le nôtre, en emportant par surcroît le scalpe de leur chef et leurs chevaux.

Le sort de Old Firehand nous inquiétait, car il avait pu, comme nous, rencontrer un groupe de Ponkas. Notre inquiétude s'accrut en ne le retrouvant pas sur le lieu du combat, alors qu'il avait eu largement le temps d'y revenir.

La bataille était terminée ; les Blancs qui nous avaient assistés ou plutôt nous avaient regardé combattre étaient maintenant occupés à rassembler les cadavres des Indiens. Naturelle-

ment ceux qui étaient seulement blessés avaient été emportés par leurs frères. Sur la voie, à proximité du barrage de pierres, brûlaient deux feux suffisamment forts pour servir de signal au train.

En effet, le convoi, qui ne tarda pas à arriver, stoppa à quelque distance de là. Les employés descendirent et s'informèrent de l'issue de la rencontre. En apprenant les nouvelles, ils nous félicitèrent chaleureusement, ce qui était pour le moins superflu, et le chef du convoi promit de nous nommer dans son rapport, afin de faire connaître nos exploits.

– Cela ne vaut pas la peine, objectai-je. Nous sommes de simples hommes de l'Ouest et nous n'avons que faire de la gloire. Mais, puisque vous tenez à exprimer votre gratitude, faites connaître les noms de ces autres braves gentlemen. Ils ont brûlé pas mal de poudre et cela mérite une récompense.

– Parlez-vous sérieusement ? demanda le chef de train, décidé.

– Certainement.

– Ils se sont donc comportés courageusement ?

– Plus qu'on n'aurait pu l'espérer.

– J'en suis ravi. Je ne manquerai pas d'en faire mention dans mon rapport. Mais où donc est Old Firehand ? J'espère que rien de mal ne lui est arrivé ?

– Mon frère Old Firehand, dit Winnetou, a perdu la piste de Parranoh et je crains qu'il ne se soit heurté à un groupe d'ennemis. Je vais partir à sa recherche en compagnie de Old Shatterhand.

– Oui, il nous faut partir sans tarder, ajoutai-je, car il est possible qu'il se trouve en danger. Nous ramassâmes les armes que nous avions abandonnées pour nous lancer à la poursuite

de Parranoh et nous nous hâtâmes de prendre la direction où nous espérions trouver Old Firehand.

Nous ne pouvions pas voir loin devant nous, car la lune ne répandait qu'une pâle clarté. Plutôt qu'à notre vue, c'est à notre ouïe qu'il fallait nous fier. Tout d'abord, ce fut impossible à cause du bruit de la locomotive, mais, à mesure que nous nous éloignions, ce bruit s'estompait et un silence complet nous entoura bientôt.

De temps en temps, nous nous arrêtions pour prêter l'oreille, mais en vain. Nous étions déjà sur le point de revenir sur nos pas, dans l'espoir de retrouver cette fois Old Firehand près de la voie, lorsqu'un cri lointain parvint à nos oreilles.

– Ça doit être notre frère Old Firehand, car les Ponkas n'ont pas l'habitude de trahir leur présence par des cris, dit Winnetou.

– Tel est aussi mon avis, répondis-je, Courons vite.

– Oui, dépêchons-nous. Il doit être en danger, car, sans cela, il n'appellerait pas.

Nous nous élançâmes tous les deux, mais, alors que Winnetou se dirigeait vers le nord, moi je pris la direction de l'est.

– Pourquoi mon frère va-t-il de ce côté-là ? C'est du nord qu'est venu le cri.

– Non, c'est de l'est, écoute.

Le cri se répéta.

– Il vient bien de l'est, je l'entends nettement.

– Non, il vient du nord ; mon frère Old Shatterhand fait erreur.

– Non, je suis persuadé que je ne me trompe pas. Mais nous n'avons pas le temps de vérifier qui de nous deux a raison.

Que Winnetou se dirige donc vers le nord, tandis que je prendrai le chemin de l'est. Ainsi l'un de nous trouvera sûrement notre ami.

– Mon frère blanc a raison.

Ce disant, Winnetou s'éloigna en courant. Moi-même je me précipitai avec toute la rapidité dont j'étais capable dans la direction de l'est. Quelques minutes plus tard, un nouveau cri retentit en venant confirmer ma supposition. Bientôt, j'aperçus un groupe d'hommes engagés dans une lutte.

– J'arrive, Old Firehand, j'arrive, criai-je en allongeant encore le pas.

Maintenant, je pouvais discerner les membres du groupe. Old Firehand, agenouillé à terre, gravement blessé, se défendait contre trois ennemis. Trois corps jonchaient le sol. C'étaient les mêmes six Ponkas dont nous avions ravi les chevaux. Chaque instant pouvait apporter la mort à Old Firehand, et j'étais encore séparé par une cinquantaine de pas de l'endroit du combat. Aussi, sans attendre davantage, épaulai-je mon fusil que j'avais pris soin de recharger. Étant donnés la nuit et mon pouls accéléré par la course, je risquais un coup très hasardeux, car je pouvais atteindre celui que je voulais sauver. Mais le moment n'était pas aux hésitations. Trois détonations successives retentirent ; les trois Peaux-Rouges s'écroulèrent et je courus vers Old Firehand.

– Dieu soit loué ! s'écria-t-il, vous êtes arrivé à point nommé, j'étais perdu.

– Vous êtes blessé ? J'espère que ce n'est pas grave ?

– Non, une simple égratignure. Deux coups de tomahawk dans les jambes. Ils m'ont visé pour m'empêcher de fuir et m'immobiliser.

– Mais vous devez perdre beaucoup de sang, permettez-moi de vous examiner.

– Faites donc. Vraiment vous êtes un tireur émérite. Dans cette obscurité et après une course aussi longue, vous les avez abattus tous les trois d'une main sûre. Ils sont morts. Voilà bien Old Shatterhand ! Lorsque nous nous sommes mis à la poursuite de Tin Finnetey, je n'ai pu continuer longtemps à garder votre cadence, pourtant, à ce moment, mes jambes n'avaient pas encore reçu de coups de tomahawk. Dans l'obscurité, j'ai perdu vos traces. J'étais justement en train de vous chercher quand ces six bandits rouges surgirent devant moi comme des diables d'une boîte. Je n'avais que mon couteau à la main, ayant jeté mes autres armes pour courir plus facilement. Ils me frappèrent dans les jambes. J'en abattis trois à coups de couteau. Les trois autres allaient me faire mon affaire, quand vous êtes arrivé. Je n'oublierai jamais ce que je dois à Old Shatterhand.

Pendant qu'il parlait, j'examinai ses blessures. Elles devaient être douloureuses, mais, par bonheur, elles n'étaient pas trop profondes. Bientôt Winnetou nous rejoignit et m'aida à les panser. Il dut reconnaître qu'il avait été trahi par son ouïe, pourtant très fine.

Laissant sur place les six cadavres, nous retournâmes vers la voie, très lentement, car Old Firehand était incapable d'avancer sans aide. Nous ne fûmes donc pas étonnés de ne plus retrouver le train ; il lui fallait rattraper le temps perdu. Les chevaux des Indiens étaient restés attachés près des nôtres, ce qui allait nous faciliter le transport de Old Firehand. Ses blessures nous obligèrent à attendre une semaine qu'il fût capable de se tenir à cheval. Heureusement nous nous trouvions dans une région boisée et riche en eau, de sorte que nous pouvions trouver tout ce dont nous avions besoin pour subsister et entretenir nos chevaux.

CHAPITRE II

LA FIN DU CHEF BLANC

Quelques jours s'écoulèrent et Old Firehand fut enfin capable d'entreprendre avec nous le voyage jusqu'à sa « forteresse ». La route semblait libre et, une fois arrivés à destination, nous pourrions nous reposer de nos fatigues.

Afin de ne pas attirer l'attention des Peaux-Rouges, nous fîmes taire nos fusils. Cependant le gibier ne nous manquait pas, car nous le prenions à la trappe. Un soir, je me trouvai avec Old Firehand près du feu de camp, tandis que Winnetou, dont c'était le tour de garde, faisait les cent pas aux alentours. Comme il s'était un peu approché de nous, Old Firehand lui dit :

– Mon frère ne voudrait-il pas s'asseoir lui aussi près du feu ? La piste des Rapahos ne conduit pas par ici. Nous sommes en sécurité.

– L'œil de l'Apache est toujours ouvert ; il ne se fie pas plus à la nuit qu'à une femme, répondit Winnetou.

Et il disparut à nouveau dans les ténèbres.

– Il méprise les femmes, dis-je en amorçant ainsi une de ces conversations intimes qui remplissaient nos soirées sous le ciel étoilé et dont le souvenir devait m'accompagner pendant de longues années.

Old Firehand ouvrit un étui suspendu à son cou, en sortit sa pipe, la bourra soigneusement et l'alluma.

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

– Ses propres paroles.

– Ne vous y fiez pas, observa le chasseur. Il existait une femme pour la possession de laquelle il aurait été capable d'affronter le diable en personne, mais, depuis, le mot de squaw est banni de son vocabulaire.

– Et pourquoi ne l'a-t-il pas conduite sous sa tente ?

– Parce qu'elle en aimait un autre.

– Pourtant les Indiens n'ont pas l'habitude de s'embarrasser pour si peu.

– Certes, mais cet autre était son ami.

– Et il s'appelait ?

– Old Firehand.

Je le dévisageai, interloqué. Je me trouvai en face d'un de ces drames si fréquents dans l'Ouest et auxquels la grandeur d'âme de leurs héros confère une puissance d'autant plus poignante. Naturellement je n'avais pas le droit de continuer à l'interroger. Mais mon visage devait trahir, mon désir d'en savoir davantage, car, après une courte pause, Old Firehand continua :

– Ne remuons pas le passé. Vous êtes la première personne, malgré votre jeune âge, à qui j'aurai dévoilé ces choses. Mais, depuis que je vous connais, j'ai appris à vous estimer et je vous porte une profonde affection.

– Merci. Moi aussi, je...

– Je sais, je sais. Vous l'avez prouvé éloquemment en me portant secours lors de cette nuit mémorable. Je saignais alors comme un buffle blessé et j'étais furieux de ne pas avoir pu me venger moi-même de Tin Finnetey. J'aurais donné je ne sais quoi pour enfoncer ma propre arme dans le corps de ce scélérat.

Une profonde amertume se peignit sur son visage d’habitude si serein. Une fois de plus je pensai que la rancune qu’il nourrissait contre Parranoh ou plutôt Finnetey devait avoir de profondes raisons.

J’avoue que ma curiosité allait croissant. La pensée qu’une femme avait su trouver le chemin du cœur de Winnetou m’avait bouleversé. Il avait gardé jalousement son secret même envers moi, son ami et son frère de sang. Cependant je décidai de prendre patience, persuadé qu’un avenir proche me révélerait toute la vérité.

La guérison de Old Firehand avait été plus rapide que nous ne l’avions espéré et nous avions pu nous mettre en route. Il nous fallait traverser le pays des Rapahos et des Pawnees jusqu’au Mackenzie, sur les bords duquel Old Firehand avait installé sa « forteresse », comme il disait.

J’avais l’intention de me joindre là-bas aux chasseurs de fourrures qu’il dirigeait et, ensuite, de prendre le chemin de la côte. Entre temps j’espérais avoir plus d’une occasion de pénétrer plus avant dans le passé de Old Firehand. Je préférais donc faire taire ma curiosité ce soir-là. Je restai immobile à ma place, ne me levant que de temps en temps pour attiser le feu. Comme je renouvelais ce geste, la bague que je portais au doigt se trouva soudainement éclairée par la flamme. Le regard perçant de Old Firehand remarqua aussitôt le bijou. Il parut intrigué.

– Qu’est-ce que cette bague ? demanda-t-il.

– C’est un souvenir d’un moment tragique de ma vie.

– Me permettrez-vous de la regarder de plus près ?

Je répondis à son désir. À peine eut-il jeté un coup d’œil sur l’anneau qu’une expression d’étonnement apparut sur son visage.

– Comment l’avez-vous eue ?

Il semblait maîtriser avec peine une grande émotion.

– Elle me vient d'un jeune homme de New-Venango.

– New-Venango, c'est donc bien Harry. Vous avez été chez Forster ? Vous connaissez Harry ? Quel est donc ce moment tragique dont vous parlez ?

– Il s'agit d'une aventure où j'aurais été grillé vif sans l'aide de Swallow, répondis-je en tendant la main pour reprendre la bague.

– Non, il faut que je sache en quelles circonstances vous êtes entré en possession de cet objet. J'ai un droit sacré sur cette bague, un droit plus puissant que n'importe quel être humain. Savez-vous que cette bague au doigt d'un homme qui m'inspirerait moins de confiance que vous signifierait son arrêt de mort ? Racontez-moi vite cette aventure.

Son ton prouvait qu'il portait le plus grand intérêt à la personne de Harry et à celle de Forster. Mille questions se pressaient à mon esprit, mais je les refoulai pour faire à Old Firehand le récit de ma mémorable rencontre.

Il était étendu, appuyé sur un coude. Le feu qui éclairait son visage me permettait de suivre le jeu de sa physionomie, tandis que je parlais. Son attention s'intensifiait à mesure que mon récit avançait et elle atteignit à son comble au moment où j'évoquai la scène où j'avais entraîné Harry sur mon cheval. Il se leva alors et s'écria :

– C'était la seule façon de le sauver. Je tremble pour sa vie, parlez, parlez vite.

Moi-même, ému par le souvenir de ces minutes affreuses, je continuai mon récit. Old Firehand s'approchait de plus en plus de moi, ses lèvres s'entrouvrirent et il semblait boire mes paroles. Il saisit mon bras qu'il serrait inconsciemment avec une

telle force que je dus me mordre les lèvres pour ne pas gémir. Enfin un cri s'échappa de sa poitrine :

– Grand Dieu ! C'est épouvantable. En vous écoutant j'avais l'impression que mon propre corps était la proie des flammes, pourtant je savais que vous alliez réussir, car, sans cela, il ne vous aurait pas donné cette bague.

– Il ne me l'a pas offerte. Je l'ai gardée bien malgré lui entre mes mains, et il ne s'en est même pas aperçu.

– Dans ce cas, pourquoi ne la lui avez-vous pas rendue ?

– C'est bien ce que je comptais faire, mais il s'était enfui. J'essayais en vain de le rattraper. Je ne devais le revoir que le lendemain matin, en compagnie d'une famille qui avait échappé miraculeusement à la mort grâce à la situation surélevée de sa demeure. Comme ils ne m'ont pas laissé m'expliquer, mais ont tiré sur moi, je suis parti. Ainsi vous connaissez Harry ?

– Un peu, dit Old Firehand avec un sourire mystérieux. Son père est un vieux chasseur de scalpes. Un vieux copain à moi. Il est possible qu'un jour je vous le présente.

– J'en serai ravi.

– Moi aussi. Vous méritez bien d'être remercié par le père de ce jeune homme.

– Je n'ai que faire de remerciements.

– Bien sûr que vous n'en avez que faire. Je vous connais assez pour le savoir. Mais, tenez, reprenez cette bague. Vous comprendrez un jour ce qu'il m'en coûte de vous la rendre. Enfin n'en parlons plus. Couchez-vous pour vous reposer. Demain nous partirons à cheval et nous tâcherons de franchir l'étape de deux journées en une seule...

Le lendemain, le temps était plutôt frais. Comme nous avions ménagé nos montures les jours précédents, nous pûmes fournir en peu de temps une très belle traite.

Je constatai un changement curieux dans l'attitude de mes amis vis-à-vis de moi. Ils me témoignaient des attentions toutes particulières, et, de temps à autre, j'avais l'impression que Old Firehand m'enveloppait d'un regard plein de tendresse.

Lorsqu'à midi nous fîmes halte et que Old Firehand partit pour inspecter les lieux, Winnetou se coucha près de moi et me dit :

– Mon frère est courageux comme le chat géant des forêts vierges et muet comme les rocs.

Ces curieux préambules m'étonnèrent, mais je ne répondis pas.

– Il a traversé une tempête de feu et ne s'en est pas ouvert à son frère Winnetou.

– La langue des hommes, fis-je, est comme un couteau aiguisé dans son étui. Il vaut mieux ne pas s'en servir pour jouer. D'ailleurs Winnetou s'est-il entièrement ouvert à son frère, lui a-t-il parlé de Old Firehand à qui il a donné une partie de son âme et de la femme dont le souvenir est toujours vivace dans son cœur ?

– Winnetou l'aimait et l'amour n'habite pas sa bouche, mais son âme. Mais pourquoi mon frère ne lui a-t-il pas parlé du jeune homme qu'il a emporté avec lui sur son cheval à travers le fleuve ?

– Parce que je ne voulais pas faire preuve de vantardise. Connais-tu ce jeune homme ?

– Je l'ai porté dans mes bras. C'est moi qui lui ai appris à tirer à l'arc et à monter le mustang. Je lui ai appris la langue des

hommes rouges et je lui ai fait cadeau de l'arme dont les balles ont tué Ribanna, fille des Assiniboins.

Je le regardai, stupéfait. Je commençais à comprendre que le père du jeune homme n'était autre que Old Firehand. J'allais même lui poser la question quand ce dernier arriva au même moment.

Après nous être restaurés, nous repartîmes. Vers le crépuscule, nous nous trouvions tout près du plateau au delà duquel s'étendait la vallée du Mackenzie. Nous pénétrâmes dans une gorge qui débouchait sur le fleuve.

– Halte ! cria soudain une voix derrière un buisson. – Un canon de fusil nous apparut, braqué sur nos poitrines. – Le mot de passe ! ordonna la voix.

– Courage !

– Et puis ?

– Silence ! cria Old Firehand en jetant un regard scrutateur vers le buisson.

À ces mots, le buisson s'ouvrit et un petit homme aux jambes grêles, vêtu d'une veste vénérable à force d'être rapiécée et d'un vaste couvre-chef, s'offrit à notre vue. Je poussai un cri d'étonnement ; la sentinelle n'était autre que mon vieil ami Sam Hawkens.

– Soyez les bienvenus, mes chers amis, et ne m'en veuillez pas de vous avoir fait peur, dit-il en clignant malicieusement de l'œil. Je suis fou de joie de revoir mon cher petit greenhorn, dit Old Shatterhand, derrière lequel j'aperçois Winnetou, le chef des Apaches, si je ne m'abuse.

Et il me serra chaleureusement les mains, m'attira contre sa veste et m'aurait même embrassé de sa bouche enfouie sous les poils, si je n'avais pas coupé court à ces effusions.

– Je suis enchanté, mon cher Sam, vraiment enchanté. Mais comment se fait-il que Old Firehand, qui doit connaître nos relations, ne m'a pas dit que je trouverais ici mon premier maître ?

– Je voulais vous faire une bonne surprise, me dit Old Firehand en souriant. D'ailleurs une autre surprise vous attend à la « forteresse ».

– Pas possible ! Voulez-vous dire que je vais revoir Dick Stone et Will Parker, les amis inséparables de mon vieux Sam ?

– Précisément. Tout le monde va être enchanté de cette rencontre. Mais, dites-moi, mon ami, qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il à Sam. Avez-vous eu maille à partir avec les Peaux-Rouges ?

– Pas jusqu'à présent, répondit Sam, bien que Liddy – il désignait son fusil – brûle déjà d'envie d'aller au bal.

– Et les pièges ?

– Excellente récolte, sir, excellente. Vous serez satisfait quand vous verrez le résultat.

Puis il tourna les talons et regagna son poste.

Je compris que nous nous trouvions tout près de la « forteresse » et en cherchai l'entrée partout du regard.

Nous pénétrâmes alors dans une gorge étroite au fond de laquelle coulait un ruisseau. Le fond était si rocailleux qu'aucune empreinte ne pouvait s'y former.

À un certain endroit, après un tournant, Old Firehand et Winnetou, qui me précédaient, disparurent. Je cherchai attentivement et parvins enfin à découvrir avec beaucoup de difficultés que les lianes épaisses qui tapissaient les parois des rocs dissimulaient à un certain endroit une ouverture. Je m'engageai

dans un véritable tunnel, dont je suivis les méandres pendant assez longtemps.

Enfin, après dix minutes de marche environ, je débouchai dans une vallée dont la vue me stupéfia. Elle était encaissée entre quatre énormes parois rocheuses abruptes et infranchissables et couverte d'une magnifique végétation. Sur un gazon d'herbe verte paissaient paisiblement des chevaux et des mulets.

– Comment avez-vous découvert cette magnifique retraite ? demandai-je à Old Firehand.

– C'est en poursuivant un ours que j'ai trouvé l'endroit, dit-il en souriant. Depuis j'en ai fait ma forteresse. Je peux vous affirmer qu'aucun Peau-Rouge de la région ne la connaît, et c'est ainsi que j'ai pu sauver ma vie plus de cent fois. Elle est pratiquement imprenable. Maintenant elle me sert de magasin pour les fourrures.

À peine venait-il d'achever sa phrase que j'entendis un sifflement aigu et, aussitôt, nous fûmes entourés par les habitants de ce magnifique repaire. C'étaient tous de solides gaillards de la savane, parmi lesquels je reconnus à ma grande joie Will Parker qui nous salua avec enthousiasme. Son camarade Stone était allé à la chasse avec quelques amis.

Nous descendîmes de nos montures et je décidai d'inspecter les lieux.

En m'affirmant que la forteresse était imprenable, Old Firehand avait dit la vérité. Devant moi se dressaient, à plusieurs mètres de hauteur, les rocs presque abrupts et qui étaient, ainsi que je devais m'en rendre compte par la suite, encore plus à pic de l'autre côté. En plusieurs endroits, des anfractuosités creusées à même le roc étaient dissimulées par des peaux de fauves : c'était sans doute là qu'habitaient les chasseurs ou qu'ils gardaient leurs fourrures.

Pendant ma promenade, j'aperçus sur un rocher une maisonnette en bois. Comme de ce point surélevé on devait avoir une excellente vue sur la vallée, je décidai de m'y rendre.

Arrivé au sommet du rocher, j'aperçus derrière la maison un chasseur à la taille svelte qui scrutait les environs. Lorsqu'il entendit le bruit de mes pas, il fit volte-face. C'était Harry.

– Est-ce possible ? m'écriai-je, joyeux, en courant vers lui.

Mais il me lança un regard froid. Son visage ne trahit pas la moindre joie.

– Si ce n'était pas possible, vous ne me verriez sûrement pas, monsieur, me dit-il d'un ton glacial. Mais dites-moi plutôt qui vous a autorisé à vous approcher de notre demeure ?

Je ne méritais pas un tel accueil. Je haussai donc les épaules et répondis du ton le plus froid :

– *Pshaw !*

Et, lui tournant le dos, je descendis la pente du rocher.

J'avais donc deviné juste. Harry était le fils de Old Firehand. J'avoue que, bien que sa jeunesse excusât son attitude, je n'étais pas peu fâché de cet accueil rien moins qu'amical. Je décidai de continuer mon inspection, et, jusqu'à la tombée de la nuit, j'errai entre les parois de cette immense vallée. Je m'aperçus que les habitants de la forteresse s'étaient rassemblés autour du feu où ils menaient grande conversation. Avant de rejoindre leur groupe, je décidai d'aller voir mon cheval que j'avais laissé dans un buisson près du cours d'eau.

À peine étais-je arrivé que Swallow, dont je tapotais affectueusement le cou, poussa un léger hennissement comme pour m'avertir de l'arrivée de quelqu'un. L'instant d'après, j'aperçus le jeune homme qui se dirigeait vers nous.

– Excusez-moi de vous déranger, dit-il d'une voix mal assurée. J'ai pensé que c'est à Swallow que je dois la vie et je venais le voir.

– Le voilà, dis-je. Je vous laisse, d'ailleurs je m'en allais. Bonne nuit.

Je fis mine de m'éloigner, mais à peine eus-je fait une dizaine de pas que j'entendis un cri derrière moi :

– Sir !

Je m'arrêtai. D'un pas hésitant, Harry s'approcha de moi, et, d'une voix embarrassée qui dissimulait mal sa confusion, me dit :

– Je vous ai blessé.

– Non, répondis-je froidement, vous faites erreur. Je ne puis me sentir blessé, car le seul sentiment que vous m'inspirez, c'est de l'indulgence.

Une longue minute s'écoula en silence, interrompue enfin par cette parole inattendue :

– Dans ce cas, excusez mon erreur.

– Très volontiers. Je suis habitué à ces choses-là.

– À l'avenir, je n'abuserai plus de votre indulgence.

– Cependant elle est à votre entière disposition.

J'allais déjà me détourner à nouveau quand je sentis sa main se poser sur mon bras.

– Ne parlons plus de nos rancunes personnelles. Vous avez sauvé mon père au péril de votre vie. Je vous dois une reconnaissance éternelle, quelque rude que vous vous montriez à mon égard. Je viens seulement d'apprendre ce que vous avez fait pour lui.

– Tout homme de l'Ouest aurait agi de la même façon. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

– Vous êtes injuste envers vous-même. Voulez-vous l'être aussi envers moi ?

– Non.

– Dans ce cas, j'ai une prière à vous adresser.

– Je vous écoute.

– Témoignez plutôt de la colère, mais, je vous en prie, ne parlez plus d'indulgence. Voulez-vous ?

– Je veux bien.

– Je vous remercie. Et maintenant venez avec moi jusqu'au feu pour prendre congé des autres. Je vous indiquerai votre chambre à coucher, et il vous faudra prendre du repos sans tarder, car demain matin nous partons de bonne heure.

– Pourquoi faire ?

– J'ai posé quelques trappes au Bee-Fork et je vous demanderai de m'accompagner pour chercher mon butin.

Quelques minutes plus tard, il m'introduisait dans une des ouvertures du rocher qu'il éclaira à l'aide d'une chandelle faite de graisse de cerf.

– Voici votre chambre à coucher, sir. Les trappeurs ont l'habitude de se retirer dans ces abris quand ils craignent d'attraper des rhumatismes à la belle étoile.

– Les craignez-vous aussi pour moi ?

– La prudence n'est jamais superflue, et la vallée est humide, car les montagnes environnantes empêchent le vent d'y pénétrer. Bonne nuit.

Il me tendit la main, puis sortit en hochant amicalement la tête.

Resté seul, je jetai un regard circulaire sur ma cellule. Ce n'était pas un creux naturel du rocher, mais une entaille due à la main des hommes. Le sol rocailleux était couvert de peaux tannées, et les murs en étaient également tapissés. Contre une des parois se trouvait une sorte de lit, confectionné avec des branches de merisier, chargé abondamment de fourrures. Plusieurs objets personnels suspendus aux crochets me montrèrent que c'était sa propre chambre que Harry m'avait cédée.

Seule ma grande fatigue me permit de m'endormir dans cet endroit clos et exigu, car un homme habitué à passer ses nuits dans la prairie infinie a bien de la peine à rester enfermé dans ces prisons que les hommes civilisés appellent habitations.

C'est peut-être à cause de cette chambre à coucher insolite que je m'abandonnai au sommeil plus complètement que d'habitude. Je fus réveillé par une voix qui m'appelait.

– Eh ! le dormeur ! vous n'avez pas fini de chauffer les couvertures ? Étendez-vous un peu, mais verticalement, cette fois ! En voilà assez pour cette nuit.

Je sautai sur mes pieds et vis Sam Hawkens sur le pas de la porte. Alors que la veille il n'avait avec lui que son fusil, ce matin-là il était équipé comme un trappeur, et je compris à sa tenue qu'il allait prendre part à l'expédition.

– Je serai prêt dans une minute, mon cher Sam. Vous venez donc avec nous ?

– Ça en a l'air, si je ne m'abuse. Le jeune monsieur ne peut pas porter lui-même tout l'« attirail », et ce n'est pas à Old Shatterhand que je vais le demander.

Nous aperçûmes Harry qui nous attendait déjà à l'entrée de la gorge. Sam prit quelques pièges attachés ensemble et les jeta sur son épaule sans même s'assurer que je le suivais.

– Et nos chevaux ? fis-je.

– Le jeune monsieur s'en est déjà occupé.

Sam ne se doutait pas du plaisir que me causaient ses paroles. Si en effet Harry s'était préoccupé de Swallow de si bonne heure, c'est qu'il songeait un peu aussi à son maître. Ou peut-être son père, en lui parlant de moi, l'avait-il amené à changer d'opinion. Je m'étonnais justement de ne pas voir celui-ci, lorsque je l'aperçus en compagnie de Winnetou et d'un chasseur arrivé du côté du cours d'eau.

Winnetou complimenta Harry à la manière indienne.

– Le fils de Ribanna est fort comme les guerriers des bords du Rio-Gila. Son œil apercevra de nombreux castors et sa main ne pourra porter les peaux de tous les animaux qu'il aura tués.

Et, apercevant mon regard qui cherchait Swallow dans la vallée, il ajouta :

– Mon frère peut se rassurer, son ami prendra soin de son cheval.

Nous nous dirigeâmes à gauche, en descendant le fleuve, jusqu'à l'endroit où il se jetait dans le Mackenzie. Des broussailles impénétrables couvraient les bords du fleuve et la vigne sauvage grimpait le long des troncs, créant un tel enchevêtrement qu'il fallait se frayer le chemin à coups de couteau.

Sam avançait avec une habileté et une assurance admirables en se faufilant adroitement sous la végétation qui, à cette saison de l'année, remplit les vallées vierges du Missisipi.

Il glissait courbé en deux en soulevant les branchages.

– Venez, sir, dit Harry qui le suivait. C'est ici que se dédouble notre piste de castors.

En effet, sous le rideau vert de la végétation, j'aperçus une piste parallèle au fleuve qui serpentait sous la broussaille. En entendant un bruit spécifique qui nous parvenait du fleuve, Sam s'arrêta et posa un doigt sur ses lèvres.

– Nous voilà arrivés, chuchota-t-il. Attention, ils sont alertés !

Après un instant, au milieu d'un silence profond, nous continuâmes à nous glisser sans bruit et arrivâmes ainsi à un coude du fleuve où une colonie de castors avait élu domicile.

Une large digue, où un pied humain prudent aurait pu s'aventurer, avançait dans l'eau, et les habitants quadrupèdes de cet endroit s'affairaient en cherchant à l'élargir et à l'affermir. Sur l'autre rive, j'aperçus un certain nombre de ces animaux laborieux qui s'efforçaient avec leurs dents tranchantes de couper des branches et de les précipiter dans l'eau ; d'autres étaient occupés à transporter ces matériaux qu'ils poussaient devant eux en nageant ; d'autres enfin consolidaient la construction avec de la boue qu'ils apportaient du bord et qu'ils collaient aux branchages à l'aide de leurs pattes et de leurs larges queues qui leur servaient de truelles.

J'observais avec intérêt le mouvement de cette petite colonie active, et mon attention fut surtout frappée par un spécimen d'une grandeur peu ordinaire qui se tenait aux aguets sur la digue, et qui, sans doute, remplissait les fonctions de sentinelle. Soudain, le gros castor pointa ses courtes oreilles, fit un demi-tour sur lui-même et lança le cri d'alarme que nous avions déjà entendu. L'instant d'après, il avait disparu dans l'eau.

Avec la vitesse d'un éclair, les autres imitèrent son exemple. C'était un spectacle amusant que celui de leurs arrière-

trains surgissant à la surface et de leurs queues plates retombant sur l'eau en éclaboussant l'air.

Mais ce n'était pas le moment de jouir de cet amusant spectacle. Il ne faisait pas de doute que les castors avaient perçu la présence de leur ennemi le plus farouche : l'homme.

Le dernier castor n'avait pas encore disparu de la surface de l'eau que nous étions tout près, l'arme à la main. Un instant après, deux Indiens apparurent sortant des broussailles et se dirigeant vers le bord du fleuve.

L'un portait sur son épaule plusieurs trappes, l'autre était chargé de quelques peaux, tous deux étaient armés et se comportaient comme s'ils avaient été avertis de la présence d'un ennemi.

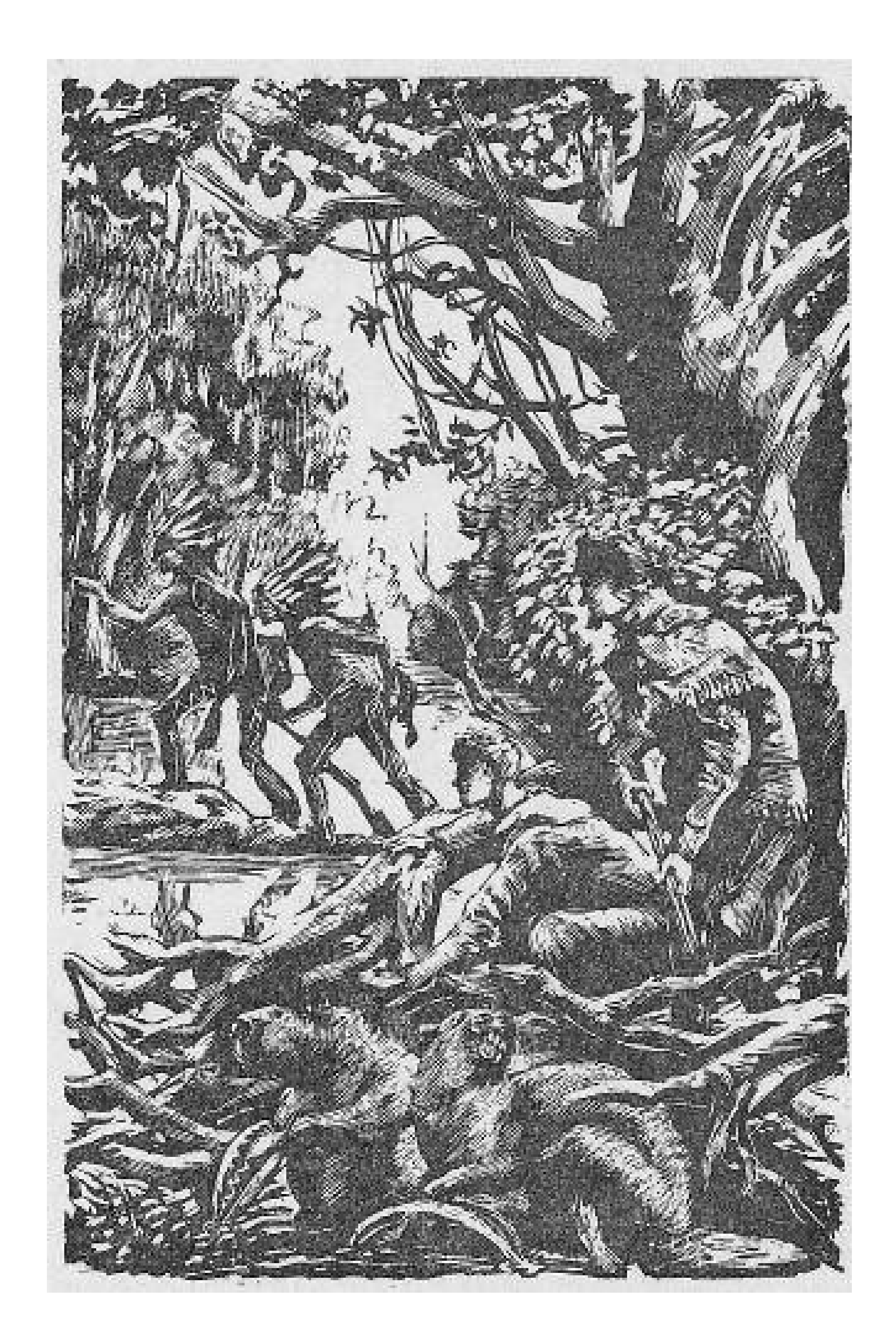
– Diable, grommela Sam entre ses dents, ces canailles ont découvert nos trappes et récolté ce que nous avons semé, si je ne m'abuse. Attendez, fripouilles, ma Liddy vous expliquera à qui appartiennent ces peaux.

Il épaula son fusil, prêt à tirer. J'étais convaincu qu'il fallait attaquer les Peaux-Rouges par surprise et j'arrêtai son bras.

Un coup d'œil m'avait suffi pour reconnaître des Ponkas dans les nouveaux venus, et les traits de peinture qui bariolaient leur visage me disaient qu'ils ne se trouvaient pas en expédition de chasse, mais sur le sentier de la guerre. Ils ne devaient donc pas être seuls dans les environs et le moindre coup de feu n'aurait pas manqué de leur attirer un renfort dont nous aurions tout à craindre.

– Ne tirez pas, Sam. Prenez plutôt votre couteau. Ils ont déterré le tomahawk de guerre et ils doivent être nombreux dans les environs.

Le petit homme, toujours prêt à tirer, hésitait à suivre mon conseil.



– Je sais bien. Évidemment, il vaudrait mieux les supprimer en silence, mais mon vieux couteau est trop émoussé pour pouvoir transpercer deux hommes d'un seul coup.

– Qu'à cela ne tienne. Chargez-vous de l'un, je ferai l'affaire de l'autre.

– Hum... Voilà nos quatre meilleures trappes. Chacune d'elles vaut trois dollars, et je ne serais pas mécontent que ces voleurs nous rendent notre bien avec leur propre peau par-dessus le marché.

– Allons-y, Sam, tant qu'il n'est pas trop tard.

Les deux Indiens se tenaient maintenant juste en face de nous, occupés à chercher des empreintes sur le sol. En évitant tout bruit, je me débarrassai de mon fusil et avançai en tenant mon couteau entre mes dents. Mais, soudain, j'entendis une voix chuchoter à mon oreille :

– Restez, sir. Laissez-moi faire.

C'était Harry.

– Merci, je m'en charge moi-même.

J'atteignais déjà la lisière du buisson et le moment d'après j'empoignais un des Peaux-Rouges de la main gauche, lui enfonçant de ma main droite mon couteau entre les deux épaules, de sorte qu'il s'écroula sans pousser un cri. Évidemment, je n'étais pas forcé par la nécessité à accomplir cet acte, mais, étant donné qu'il s'agissait de Ponkas, il eût été imprudent d'hésiter, car, s'ils avaient découvert notre forteresse, notre vie aurait été en danger. En retirant mon couteau, je me hâtai pour voir si mon ami n'avait pas besoin de mon secours. Mais l'autre Peau-Rouge gisait déjà sur le sol, et Sam, les jambes écartées, était en train de découper son scalpe.

– Voilà, mon garçon ! maintenant tu es libre de poser autant de trappes que le cœur t'en dira, dans les territoires de

chasse éternelle, mais tu seras bien forcé de laisser les nôtres tranquilles.

Puis, en essuyant son scalpe saignant sur l'herbe, il ajouta en riant :

– Chacun de nous aura sa peau !

– Non, répondis-je, vous connaissez bien mes idées sur ces procédés et je suis même étonné de voir que vous attachez un tel prix à ces dépouilles.

– Ce n'est pas sans raison, sir. J'ai connu plus d'une aventure et j'ai eu assez souvent maille à partir avec les Peaux-Rouges qui ne m'ont pas épargné. Je vous ai sans doute déjà raconté la douloureuse histoire qui a coûté son plus bel ornement au plus beau garçon de la Prairie !

Il ôta le méchant feutre qui lui servait de couvre-chef ainsi que sa perruque pour me montrer son crâne chauve couleur de sang.

– Qu'en dites-vous, jeune homme ? dit-il en se tournant vers Harry. Personne n'avait jamais rien trouvé à redire à ma tête jusqu'au jour où une dizaine de Pawnees m'ont attaqué et m'ont décollé la peau du crâne. J'ai été bien obligé de m'en acheter une autre. Ça s'appelle une perruque et ça coûte un gros tas de peaux de castors. Heureusement la nouvelle est plus pratique que l'ancienne. En été, quand il fait chaud, je peux l'enlever. Néanmoins je fais payer cette aventure aux Peaux-Rouges toutes les fois que l'occasion s'en présente et un scalpe me cause toujours un plus vif plaisir que la plus belle fourrure.

Tout en parlant, il avait rajusté sa perruque et son chapeau. Mais nous n'avions pas le temps de nous perdre en discussion, car chaque arbre pouvait dissimuler un arc tendu ou un canon de fusil. Il importait de prévenir ceux qui étaient restés au campement. Aussi me tournai-je vers Hawkens :

– Ne croyez-vous pas qu'il serait plus prudent de dissimuler les cadavres ?

– Vous avec raison. Je parie mes mocassins contre une paire d'escarpins que, dans quelques instants, nous verrons arriver ici tout un régiment de Peaux-Rouges.

Nous nous hâtâmes de faire disparaître les deux corps que, par prudence, nous ne jetâmes pas dans l'eau, mais enterrâmes dans le sol meuble de la berge. Cette besogne une fois terminée, Hawkens me dit :

– Maintenant, allez avec le jeune monsieur à la forteresse et mettez les hommes au courant pendant que je suivrai la piste pour voir un peu de quoi il retourne.

– Ne voudriez-vous pas plutôt rejoindre mon père ? demanda Harry. Vous savez mieux que nous manipuler les trappes. Abandonnez-nous le soin de la reconnaissance, quatre yeux voient toujours mieux que deux.

Ainsi fut décidé, et le jeune homme et moi, nous nous engageâmes dans les broussailles. Je ne pus m'empêcher une fois de plus d'admirer l'extrême habileté de l'adolescent qui savait se frayer un passage, même dans les endroits les plus enchevêtrés, sans le moindre bruit et faisait preuve d'une expérience digne d'un vieux chasseur de l'Ouest.

Certainement, depuis l'âge le plus tendre, il était familiarisé avec la vie des forêts, et ses sens avaient été éduqués, son courage entraîné de bonne heure. Après une heure de marche, nous rencontrâmes une autre colonie de castors dont les habitants, sans doute retirés dans leurs demeures, n'étaient pas visibles.

– C'est ici que nous avions posé les trappes que nous venons de reprendre aux Peaux-Rouges, dit Harry. Mais il nous faudra modifier notre itinéraire, car les traces rentrent sous bois. Nous allons les suivre.

Il était sur le point de s'engager dans cette direction, mais je le retins.

– Harry !

Il me lança un regard interrogateur.

– Ne préféreriez-vous pas retourner à la forteresse et me laisser faire tout seul ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que vous ignorez sans doute le danger que vous courez en continuant.

– Je ne l'ignore pas du tout. Mais le danger n'est pas plus grand que tous ceux que j'ai déjà affrontés.

– Pourtant, je préférerais que vous n'alliez pas plus loin.

– Inutile d'insister. Vous pensez peut-être que ces visages peinturlurés me font peur ?

Nous nous remîmes en route. Maintenant, nous nous éloignions du fleuve et avancions silencieusement entre les troncs nus des arbres dont les frondaisons formaient un toit vert au-dessus de nos têtes et sur un tapis de mousse humide qui nous permettait de suivre la piste sans grande peine.

Soudain, Harry, qui marchait en avant, s'arrêta. La piste s'était modifiée, et nous nous trouvions maintenant en présence des traces de quatre hommes qui s'étaient sans doute séparés en deux groupes à cet endroit. L'un d'entre eux venait d'être mis par nous hors de combat. Comme ils étaient complètement équipés, je devinai qu'il s'agissait d'une expédition guerrière importante, et l'idée me vint à l'esprit que cette expédition n'était peut-être pas sans rapport avec l'incident du chemin de fer. En effet les Indiens possèdent au plus haut point l'esprit de vengeance, et ils ne connaissent pas de répit tant qu'ils n'ont pas lavé la honte d'un échec.

– Que faire ? demanda Harry. Ces traces mènent vers notre camp ; or il faut empêcher à tout prix qu'il soit découvert. Continuons-nous la route ensemble ou nous séparons-nous ?

– Cette quadruple piste mène en tout cas au campement des Peaux-Rouges qui attendent certainement le retour de leurs éclaireurs. Il importe avant tout d'être fixé sur le nombre des guerriers et sur leurs intentions. L'entrée de la forteresse est de toute façon gardée par une sentinelle qui fera tout son possible pour en défendre le secret.

– Vous avez raison. En avant !

Nous nous enfonçâmes dans la forêt et nous approchions justement d'un léger affaissement de la plaine lorsqu'une odeur de roussi frappa mes narines. L'instant d'après, un mince filet de fumée nous apparut montant en ligne droite vers le sommet des arbres. Cette fumée ne pouvait provenir que d'un feu indien, car, alors que les Blancs ont l'habitude de jeter de gros morceaux de bois sur les flammes, ce qui produit de forts nuages de fumée, les Peaux-Rouges n'allument que l'extrémité des fagots, de sorte que la fumée ne forme qu'une mince colonne à peine perceptible pour l'odorat.

Je retins Harry et lui fis part de mes observations.

– Attendez derrière ce buisson, je vais jeter un coup d'œil sur le camp.

– Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous accompagne ?

– Un homme suffit. Quand on est deux, le danger d'être découvert est double.

Il acquiesça de la tête et revint sur ses pas en évitant de laisser des empreintes, tandis que moi, mettant à profit les buissons, je me glissai vers le ravin.

Au fond de la dépression, j'aperçus une telle foule de Peaux-Rouges que le ravin semblait trop petit pour les contenir.

À l'entrée, immobile et figé comme une statue, se tenait un jeune homme à la chevelure très longue et, çà et là, des sentinelles montaient la garde.

J'essayai de compter les Indiens, ce qui m'obligeait à les regarder les uns après les autres. Soudain une stupéfaction sans borne m'envahit. Qui était donc cet homme assis près du feu ?... Était-ce possible ? Pourtant j'étais sûr de voir le chef Parranoh ou Tin Finnetey comme l'appelait Old Firehand. J'avais trop bien aperçu son visage au clair de lune lors de cette nuit mémorable pour pouvoir le confondre avec un autre. Pourtant je n'en croyais pas mes yeux. Sa tête était ornée de la belle chevelure que cependant Winnetou avait détachée devant moi pour en orner sa ceinture.

À ce moment, la sentinelle la plus proche du pic derrière lequel je me dissimulais remua et je dus me tenir sur mes gardes. Je glissai vers Harry, lui fis signe de me suivre et nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venus jusqu'à l'endroit où la piste bifurquait. Là, nous nous engageâmes sur la nouvelle piste qui menait, à travers les broussailles, vers la vallée par où nous étions venus la veille.

J'étais sûr maintenant que les Ponkas, après avoir été chercher du renfort, nous avaient suivis pour se venger. Notre halte pendant la convalescence de Old Firehand leur avait permis de rassembler leurs forces. Mais pourquoi auraient-ils besoin d'un si grand nombre de guerriers pour attaquer trois hommes ? Voilà une question à laquelle je ne trouvais pas de réponse à moins de supposer que Parranoh fût au courant de l'existence de cette colonie de chasseurs et qu'il eût juré vengeance contre tous ses occupants.

Les éclaireurs rouges nous avaient frayé le chemin, de sorte que nous avancions rapidement. Soudain j'entendis un bruit métallique qui nous parvenait de derrière un merisier.

Je fis signe de la main à Harry de se cacher, je m'étendis sur le sol, tirai mon couteau et, en faisant un détour, me glissai vers l'endroit suspect. Je ne tardai pas à apercevoir un tas de trappes à castor et, à côté, une paire de jambes en cerceau dont les extrémités étaient chaussées d'énormes mocassins. En me glissant un peu plus en avant, je pus voir une veste de chasse très longue, couronnée en arrière par les bords d'un feutre et par devant par une barbe en broussaille au milieu de laquelle pétillait une paire d'yeux malicieux qui scrutaient le feuillage.

C'était mon ami Sam Hawkens. Mais comment se faisait-il qu'il se trouvât là alors que je le croyais depuis longtemps à la forteresse ? Il était facile de satisfaire ma curiosité en le lui demandant. Je me mis à ramper silencieusement dans sa direction, me réjouissant à l'avance de la peur que j'allais lui causer en le prenant à l'improviste.

Toujours en silence, j'étendis le bras vers le fusil qui était posé à ses côtés, l'attirai vers moi et ouvris le chien. Le cliquetis ainsi produit fit faire au petit Sam un mouvement si brusque que son chapeau entraînant sa perruque s'accrocha à une branche. Quand il vit son propre fusil braqué sur lui, un trou béant s'ouvrit sous son nez de perroquet luisant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, un trou qui, d'étonnement, allait s'agrandissant.

– Si vous ne fermez pas tout de suite votre bouche, Sam Hawkens, lui dis-je, j'y fourrerai toutes les trappes à castor que voici.

– Ça alors ! s'écria le trappeur. Vous m'avez fait peur, si je ne m'abuse ! ajouta-t-il en rajustant sa perruque sous son chapeau. Que le diable vous emporte. J'ai les membres encore tout paralysés ; si vous aviez vraiment été un Peau-Rouge...

– Alors, vous seriez bon pour manger les pissenlits par la racine. Voici Liddy. Et, maintenant, dites-moi ce qui vous a pris de vous coucher ici.

– Me coucher ici ? En voilà une idée ! En tout cas j'espère bien que vous n'allez pas corner cette histoire sur les toits.

– Je serai muet comme la tombe.

– Mais où est donc le jeune monsieur ?

– Il est resté en arrière. Nous avons entendu le ferraillement de vos trappes, et il a bien fallu aller voir qui sonnait ce carillon.

– Je faisais donc tant de tapage ? Ah ! Sam Hawkens, tu n'es qu'un vieil âne ! Tu t'es tapi là pour conquérir des scalpes et tu fais un bruit à ameuter le Canada. Mais, à propos, et vous, que faites-vous par ici ? Vous aussi, vous suivez donc les deux Peaux-Rouges ?

Je lui contai le résultat de notre reconnaissance.

– Hum ! ça nous coûtera beaucoup de poudre, cette aventure ! J'allais rentrer avec mes trappes à la forteresse lorsque j'ai aperçu deux Peaux-Rouges qui épiaient quelque chose, si je ne m'abuse. Je me suis alors caché dans les broussailles et j'ai pu voir que l'un d'eux se dirigeait en amont et l'autre en aval pour bien inspecter la vallée. Je décidai alors d'attendre le retour de ces drôles, afin de leur demander ce qu'ils avaient vu d'intéressant. Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous cacherez un peu plus loin, pour que nous les prenions entre nous deux, mais, avant tout, il ne faut plus laisser attendre le jeune monsieur.

Je retournai près de Harry que je mis au courant en quelques mots. Puis nous allâmes nous poster en face de Sam pour attendre l'arrivée des Peaux-Rouges.

Notre patience fut mise à l'épreuve, et de longues heures s'écoulèrent avant qu'un bruit de pas prudents nous parvînt enfin. C'était un des Peaux-Rouges, un guerrier d'âge avancé, qui n'avait plus de place pour de nouveaux scalpes à sa ceinture et

qui en avait garni abondamment son pantalon dont les franges étaient également faites de chevelures d'ennemis.

À peine se trouva-t-il à notre portée qu'il fut mis hors de combat. Le second connut un sort identique et nous pûmes rentrer tous trois à la forteresse.

Nous allâmes d'abord trouver la sentinelle tapie dans une cachette formée par des arbustes et qui avait observé de là les deux Peaux-Rouges. C'était Will Parker.

Sam le foudroya d'un regard.

– Tu as toujours été un greenhorn, mon cher Will, et tu le resteras toujours, à moins qu'un Peau-Rouge ne t'apprenne à vivre en s'emparant de ton scalpe. À en juger par ta superbe placidité, tu t'imaginais peut-être que les Indiens venaient ici pour chasser des fourmis ?

– Sam Hawkens, je te conseille de mettre une sourdine à ta langue si tu ne veux pas que je donne maintenant la parole à mon arme. Will Parker, un greenhorn ! Cette plaisanterie vaut une pincée de poudre. Mais le grand chasseur de l'Ouest que tu es oublie sans doute qu'on laisse toujours partir tranquillement les éclaireurs, afin de ne pas éveiller les soupçons du gros de l'armée.

Sam haussa les épaules, se dirigea vers l'entrée et disparut non sans avoir donné un dernier avertissement à la sentinelle.

– Ouvre l'œil et le bon ! Pas loin d'ici il y a un ravin qui est un nid de Peaux-Rouges. Ils ne seraient pas mécontents d'avoir ton scalpe, et ça serait vraiment dommage !

Presque invisible sous la masse des trappes qu'il portait, il s'éloigna d'un pas digne, et bientôt nous nous trouvâmes à l'entrée de la gorge. Un coup de sifflet du vieux trappeur suffit pour rassembler les occupants de la forteresse qui écoutèrent avec une attention soutenue le récit de nos aventures.

Old Firehand écouta comme les autres en silence, et, lorsqu'il entendit le nom de Parranoh, un cri de stupéfaction où perçait de la joie lui échappa.

– Puissiez-vous ne pas vous tromper, sir. Car, dans ce cas, je pourrai exaucer mon vœu et tirer vengeance de cet homme, ce à quoi j'aspire depuis de longues années.

– Seule la chevelure que j'ai vue sur son crâne me fait supposer que je me trompe.

– Oh ! ce détail n'a aucune importance. Sam Hawkens en est un exemple suffisant. D'autre part, il est fort possible que vous ne l'ayez pas atteint mortellement l'autre jour. Ses guerriers l'auront ensuite trouvé et emporté avec eux. Le laps de temps qu'il m'a fallu pour me rétablir a pu suffire également à sa guérison. Je voudrais bien cependant le voir de mes propres yeux... Mais vous êtes sans doute trop fatigué pour m'accompagner ?

– Aucunement. Toutefois, laissez-moi vous faire remarquer que cette expédition n'est pas sans danger. Les Indiens, inquiets de ne pas voir rentrer leurs éclaireurs, iront à leur rencontre et trouveront les cadavres. Nous pourrions être encerclés par eux.

– C'est fort possible, mais je ne puis rester inactif à attendre que nous soyons découverts par eux. Dick Stone !

Ce dernier était parti la veille à la chasse pour alimenter les réserves et venait seulement d'apprendre mon arrivée. Après avoir donné libre cours à sa surprise et à sa joie, il écouta les ordres de Old Firehand.

– Apportez-nous nos armes, nous allons rendre visite aux Peaux-Rouges.

– Très bien, sir. Nous montons à cheval ?

– Non. Nous irons à pied, ce n'est pas loin. Vous autres, cachez bien les peaux ; si les Indiens s'avisent de passer par ici, il

ne faut pas qu'ils se servent comme bon leur semble. Harry, tu iras avec Will Parker, et toi, Bill Bucher, tu veilleras à ce que tout soit en ordre.

– Père, laisse-moi t'accompagner, demanda Harry.

– Non, mon enfant, il faut que tu te reposes.

Le jeune homme insista, mais la décision de Old Firehand était prise. Bientôt, tous trois nous traversâmes le cours d'eau. Une fois dehors, après avoir donné de strictes instructions aux sentinelles, nous nous engageâmes sous un chemin couvert où nous ne pouvions manquer de rencontrer les Indiens qui pouvaient être partis à la rencontre des éclaireurs.

Winnetou avait quitté le campement de bonne heure et n'était pas encore rentré. Nous espérions le rencontrer en route d'autant que je commençais à concevoir des craintes à son sujet. Il pouvait être tombé, sans méfiance, sur un groupe d'ennemis et, malgré toute sa bravoure, avoir succombé dans une lutte inégale.

Je songeais justement avec anxiété aux risques qu'il courait seul dans ces parages lorsque le jeune Apache apparut. Nos mains qui, instinctivement, au froissement des branchages, avaient saisi nos armes retombèrent à sa vue.

– Winnetou accompagnera ses amis blancs jusqu'au camp de Parranoh et des Ponkas, dit-il.

Nous le dévisageâmes, surpris qu'il fût déjà au courant de la présence des Indiens.

– Notre frère rouge a-t-il donc vu les guerriers de ce chef cruel ? demandai-je.

– Winnetou doit toujours veiller sur son frère Old Shatterhand et sur le fils de Ribanna. Il les a suivis et a vu comment leurs couteaux traversaient le cœur des guerriers rouges. Quant à Parranoh, il cache son crâne dépouillé sous le scalpe d'un

homme de la tribu des Osages. Ses cheveux sont une imposture et ses pensées ne sont que des mensonges. Winnetou le tuera.

– Non, le chef des Apaches me l'abandonnera, dit Old Firehand.

– Winnetou l'a déjà cédé une fois à son ami blanc.

– Cette fois il ne m'échappera pas, car ma main...

Je n'écoutai pas la suite, car, au même instant, j'avais aperçu deux yeux briller dans un buisson et d'un bond je m'étais lancé vers l'homme. C'était justement l'objet de notre conversation, Parranoh lui-même. À peine avais-je enserré sa gorge entre mes doigts que les Indiens surgissaient de toutes parts pour porter secours à leur chef.

Mes amis, ayant suivi mon geste, se tournèrent contre les assaillants. Je tenais le chef Blanc sous mon genou, les doigts de ma main gauche enserraient son cou tandis que, de ma main droite, j'écartais le couteau qu'il brandissait sur moi. Il se tortillait comme un ver et faisait des efforts inouïs pour se dégager. Ses yeux injectés de sang semblaient prêts à sortir de leurs orbites. L'écume apparut à sa bouche et sa tête hideusement chauve s'enflait sous l'effort et prenait un aspect repoussant. J'avais l'impression de me battre avec une bête enragée, et, convulsivement, je serrai mes doigts autour de son cou, de toutes mes forces. La tête retomba enfin, les yeux tournèrent dans leurs orbites, le frisson qui secouait le corps s'affaiblit et les membres se raidirent : il était vaincu. Je jetai un regard autour de moi : le spectacle qui s'offrit à mes yeux ne saurait être rendu en langage humain. Les combattants ne s'étaient pas servis de leurs armes à feu ; tous avaient mis en œuvre leurs couteaux et leurs tomahawks. Il n'y avait plus personne debout ; les hommes se vautraient par terre dans leur propre sang ou dans celui de leurs adversaires.

Winnetou était sur le point d'enfoncer la lame de son couteau dans la poitrine d'un Ponka qu'il tenait couché sous lui ; il n'avait pas besoin de mon aide. Old Firehand écrasait de son poids un autre guerrier, tout en se défendant contre un deuxième assaillant qui venait de le blesser au bras. Je me précipitai vers lui et frappai le Ponka avec son propre tomahawk que je lui avais fait lâcher. Puis je me dirigeai vers Dick Stone. Il était écrasé, entre deux cadavres de Peaux-Rouges, sous un guerrier d'une stature gigantesque qui cherchait à lui assener un coup meurtrier. D'un coup de tomahawk, j'en délivrai mon ami.

Stone se redressa et étendit ses membres engourdis.

– Ma foi, vous êtes arrivé à temps. Trois contre un, c'est tout de même un peu trop. Merci.

Old Firehand lui aussi me tendit la main et allait me parler lorsque son regard tomba sur Parranoh.

– Tin Finnetey, est-ce possible ? Qui donc l'a terrassé ?

– Old Shatterhand, dit Winnetou en me dispensant de répondre. Le Grand Manitou l'a fait fort comme un buffle qui laboure la terre avec ses cornes.

– De ma vie, je n'ai rencontré d'homme aussi fort, dit Old Firehand. Mais comment est-il possible que Parranoh soit venu ici avec ses guerriers ?

– Sans doute a-t-il découvert nos traces et les a-t-il suivies ; le gros de ses guerriers ne tardera sans doute pas à arriver. Mes frères blancs doivent suivre Winnetou et regagner leur wigwam.

– Vous avez raison, dit Old Firehand dont les bras saignaient abondamment, mais d'abord il nous faut faire disparaître les traces de ce combat. Vous, Dick, allez donc voir un peu si personne n'approche, afin de nous éviter d'être attaqués à l'improviste.

– Parfait, mais d'abord retirez-moi donc ce couteau du corps. Je ne peux pas y arriver moi-même.

L'un de ses trois adversaires lui avait fiché un couteau dans la hanche. Heureusement, ce n'était pas un endroit vital, et, étant donnée la résistance extraordinaire de l'organisme de Stone, cet accident n'entraînait qu'une blessure insignifiante.

En quelques minutes on fit le nécessaire, et Dick Stone fut prêt à assumer sa mission d'éclaireur.

– Comment allons-nous faire pour emmener notre prisonnier ? demanda Old Firehand.

– Il faudrait le porter, observai-je.

– Le porter ? protesta Stone. Ça serait trop de fatigue.

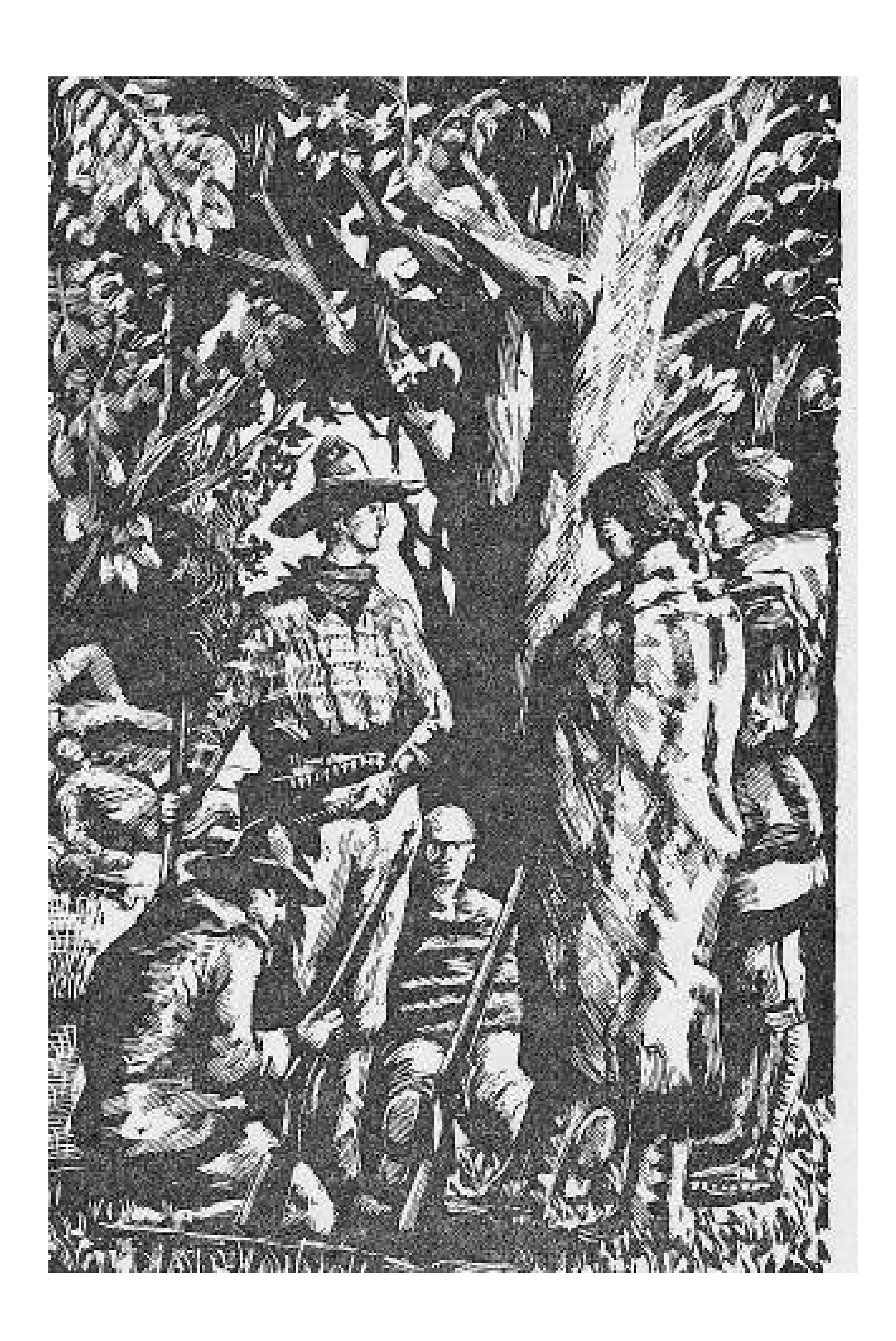
Il coupa quelques rameaux aux arbustes voisins, il prit ensuite la couverture de Parranoh, la déchira en bandes et, d'un air satisfait :

– Nous allons confectionner une espèce de traîneau, dit-il, et nous y attacherons cet individu.

Le projet fut accepté et exécuté. Cependant ce moyen de transport laissait une trace très nette que Winnetou se chargea d'effacer autant que possible...

Le lendemain matin, le soleil n'était pas encore levé et un profond silence régnait dans la forteresse quand je me levai et grimpai sur les rocs pour retrouver Harry.

D'après le rapport d'un chasseur, les Ponkas étaient encore plus nombreux que nous ne l'avions supposé. Il fallait donc croire que leur expédition n'avait pas uniquement pour but de venger leur échec sur quelques personnes, mais qu'elle était dirigée contre la colonie entière. Étant donnée leur force numérique, notre situation n'était rien moins qu'enviable.



Les préparatifs nécessités par une défensive imminente nous avaient absorbés la veille toute la journée, et nous n'avions pas encore eu le temps de songer au sort de notre prisonnier. Il était ligoté et tenu à vue dans une des cellules creusées dans le roc. La première chose que je fis dès mon réveil fut d'aller m'assurer de la solidité de ses liens.

Les heures qui allaient venir devaient être décisives, et j'étais plongé dans de graves réflexions quand j'entendis des pas derrière moi et quand une voix m'arracha à mes pensées.

– Bonjour, sir. Le sommeil semble fuir vos paupières. C'est aussi mon cas.

– La vigilance est une vertu indispensable dans ce pays plein d'embûches.

– Vous redoutez peut-être les Peaux-Rouges, dit Harry en souriant.

– Je crois que vous ne prenez pas notre situation au sérieux. Pourtant nous ne sommes que treize hommes contre un ennemi dix fois plus puissant ; nous ne pouvons espérer le vaincre dans une lutte ouverte, et notre seul espoir est de tenir secrète notre retraite.

– Notre situation vous apparaît sous des couleurs trop sombres. Treize hommes de notre trempe sont capables de bien des choses, et, même si les Peaux-Rouges osent nous attaquer, ils emporteront de la lutte un souvenir cuisant.

– Je crains bien que vous ne vous trompiez. Ils sont furieux depuis l'histoire du train, et leur colère est encore accrue par les événements d'hier et par la capture de leur chef. Il est certain qu'ils sont partis à la recherche de leur avant-garde et qu'ils ont trouvé les cadavres parmi lesquels ils auront cherché en vain celui de Parranoh. Ce n'est pas pour capituler aussi facilement qu'ils ont parcouru une aussi longue distance.

– Tout cela est fort juste, mais ne justifie pas encore vos sombres pronostics. Je connais bien ces hommes ; ils sont lâches de nature et n'osent s'attaquer qu'aux plus faibles.

Il se tut pendant un long moment. Puis, d'une voix changée :

– Si nous avions atteint, hier, le Bee-Fork, je vous aurais montré une tombe qui renferme les deux êtres qui m'étaient les plus chers au monde. Ce sont des victimes des Peaux-Rouges, et, chaque fois que j'évoque leur fin atroce, je me sens avide de scalpes indiens. Plus d'un Peau-Rouge est tombé mort de son cheval, atteint par la balle du pistolet dont le plomb meurtrier frappa un jour le cœur de ma mère.

Il tira son arme de sa ceinture et me la montra.

– Vous êtes un excellent tireur, mais je suis sûr qu'avec cet engin vous ne viseriez pas juste, même à une quinzaine de pas. Il m'a fallu beaucoup d'exercices avant de me rendre maître de ce pistolet. Je sais manier de nombreuses armes, mais, lorsqu'il s'agit de faire couler du sang indien, je ne me sers que de celle-ci. La même arme qui a donné la mort à ma mère restera jusqu'au bout l'instrument de ma vengeance.

– C'est Winnetou qui vous a donné ce pistolet ?

– Oui, il vous en a parlé ?

– C'est tout ce qu'il m'a dit.

– Dans ce cas, je vous dirai le reste, bien que cette histoire ne réclame pas beaucoup de paroles.

Il s'assit près de moi, jeta un regard circulaire sur la vallée et commença :

– Mon père était garde général des forêts sur le vieux continent et vécut heureux avec sa femme et son fils jusqu'au jour où des troubles politiques l'obligèrent à s'exiler. La traversée

coûta la vie à sa femme, et, lorsqu'il débarqua sur cette terre étrangère, il saisit le premier travail qui s'offrit à lui et devint chasseur de l'Ouest, ayant confié son fils à une famille de la ville.

» Quelques années s'écoulèrent, pleines d'aventures et de dangers ; son nom commençait à être connu par les Blancs et redouté des ennemis. Ses pérégrinations de chasseur l'amenèrent un jour parmi les tribus des Assiniboins où il rencontra pour la première fois Winnetou venu des bords du Colorado pour se procurer des ingrédients sacrés pour le calumet de sa tribu. Tous deux étaient les hôtes du chef Tah-Scha-Tunga, dont ils devinrent les amis, et dans le wigwam duquel ils connurent Ribanna, sa fille. Ribanna était belle comme l'aurore et fraîche, comme la rose des montagnes. Aucune des filles de la tribu ne savait comme elle tanner les peaux, ni coudre les vestes de chasse, et, quand elle allait porter du bois pour le feu, sa silhouette élancée passait dans la plaine comme celle d'une reine, et la cascade de ses longs cheveux descendait jusqu'au sol. Elle était la favorite du grand Manitou, l'orgueil de la tribu, et les jeunes guerriers brûlaient de rapporter beaucoup de scalpes, afin de s'en faire gloire auprès d'elle.

» Mais aucun d'eux ne trouvait grâce à ses yeux, car Ribanna aimait un chasseur blanc. Pourtant cet homme était beaucoup plus âgé qu'elle et, auprès de lui, Winnetou semblait presque un enfant.

» Dans le cœur de l'homme blanc une profonde affection naissait. Il suivait la trace du pied léger de Ribanna, veillait sur elle et lui parlait comme à une fille de Visage-Pâle. Un soir Winnetou lui parla ainsi :

» – Mon ami blanc n'est pas comme les enfants de son peuple. Le mensonge habite la bouche de ses frères, mais lui n'a jamais dit que la vérité à son ami Winnetou.

» – Mon frère rouge possède le bras fort des guerriers et la sagesse inspire toujours ses paroles au conseil. Il n'est pas avide du sang des innocents et je lui ai voué mon amitié. Qu'il parle.

» – Mon frère blanc aime Ribanna, la fille de Tah-Scha-Tunga.

» – Oui, elle m'est plus chère que tous les troupeaux de la Prairie et tous les scalpes des hommes rouges.

» – Et il sera bon pour elle, ne lui adressera pas de parole dure, lui donnera son cœur et la protégera contre les orages de la vie ?

» – Je la porterai dans mes bras et la préserverai de la misère et du danger.

» – Winnetou connaît le nom et le langage des étoiles. Il voit sa propre étoile décliner et la nuit envelopper son cœur. Il aurait voulu emmener la rose des Assiniboins dans son wigwam, poser sa tête fatiguée sur sa poitrine quand il reviendrait des pistes de buffles et des villages des ennemis. Mais ses yeux brillent pour mon frère blanc et ses lèvres chuchotent le nom du Visage-Pâle. L'Apache quittera ce pays et son pied errera solitaire dans la prairie du Rio-Pecos. Sa main ne caressera jamais les cheveux d'une femme et la voix d'un fils ne sonnera jamais à ses oreilles. Toutefois il reviendra ici de temps en temps, au passage des élans, pour réjouir son cœur du bonheur de Ribanna, fille de Tah-Scha-Tunga.

» Il se détourna, disparut dans la nuit et, le lendemain matin, quitta le pays.

» Lorsqu'il revint vers le printemps, il revit Ribanna dont les yeux étincelants, plus éloquemment que des paroles, lui chantaient son bonheur. Il me prit dans ses bras, moi nouveau-né de quelques jours, posa un baiser sur ma bouche et me caressa doucement le front.

» – Winnetou te protégera comme l'arbre protège les oiseaux réfugiés dans son feuillage et les bêtes de la Prairie qui cherchent un abri sous ses branches quand les nuages inondent la terre. Jamais le souffle ne s'arrêtera dans sa poitrine, ni la vigueur dans ses bras quand il s'agira de défendre le fils de la rose des Assiniboins. Puisse la rosée matinale adoucir ton chemin et les rayons du soleil éclairer ta route pour la joie du frère blanc des Apaches !

» Les années passèrent et je grandis. En même temps, mon père sentait croître en lui son désir de revoir son premier-né. Un jour il ne put surmonter plus longtemps sa nostalgie et se dirigea vers l'est en m'emmenant avec lui. Un monde nouveau m'apparut dans le milieu de mon frère et je ne voulus plus me séparer de lui. Mon père repartit seul, me laissant dans la famille à qui il avait confié l'éducation de son aîné. Mais je ne tardai pas à regretter l'Ouest et, lors de la visite suivante de mon père, je le priai de me ramener avec lui.

» Arrivés dans notre village, nous le trouvâmes dévasté par le feu et désert. Après de longues recherches, nous découvrîmes un wampum[13] que Tah-Scha-Tunga avait laissé pour nous mettre au courant des événements.

» Tin Finnetey, un chasseur blanc, était venu à plusieurs reprises dans notre village et avait demandé la rose des Assiniboins pour squaw. Mais les Assiniboins n'étaient pas bien disposés à son égard, car c'était un voleur qui s'était emparé à plusieurs reprises de leurs fourrures. On l'avait éconduit et il était parti en jurant de se venger. Il avait appris de mon père que Ribanna était sa femme, et était parti alors dans la tribu des Pieds-Noirs pour les exhorter à organiser une expédition contre les Assiniboins.

---

[13] Large ceinture dotée de perles ou coquillages, utilisée par les Indiens comme objet rituel ou religieux (Note ELG).

» Ils s'étaient laissé persuader et avaient attaqué notre village pendant l'absence des guerriers. Ils avaient brûlé et pillé tous les campements, égorgé les vieillards et les enfants et emmené en esclavage les jeunes femmes et les jeunes filles. Lorsque les guerriers étaient revenus et avaient constaté la dévastation, ils s'étaient élancés à la poursuite des pillards. Comme quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis l'attaque, ils espéraient rattraper les ravisseurs.

» Je ne m'étendrai pas sur les événements qui suivirent. Nous nous jetâmes à leur suite et, chemin faisant, nous rencontrâmes Winnetou qui venait de franchir les montagnes pour rendre visite à ses amis. Dès que mon père l'eût mis au courant de la situation, le jeune Apache fit faire demi-tour à son cheval, et, de ma vie, je n'oublierai l'expression du visage de ces deux hommes qui, mus par le même sentiment, s'élancèrent à la poursuite des bandits.

» Nous les rencontrâmes au Bee-Fork. L'attaque était décidée pour la nuit. Quant à moi, j'étais chargé de la surveillance des chevaux. Mais je ne pus me résigner à rester à l'écart et, une fois le combat commencé, je me glissai entre les arbres et m'approchai du lieu du combat. Ce fut une nuit terrible. L'ennemi était beaucoup plus fort que nous, et les cris de guerre ne cessèrent qu'au lever du soleil.

» Je vis les corps pêle-mêle, j'entendis les gémissements des moribonds, je priai Dieu, caché dans l'herbe, puis je revins à mon poste. Je n'y trouvai plus les autres sentinelles. Une peur indicible s'empara alors de moi et, quand les cris de triomphe de nos ennemis parvinrent à mes oreilles, je compris que nous étions vaincus.

» Je me cachai et ne sortis que le soir pour m'aventurer sur le champ de bataille. Un silence de mort régnait tout autour et le clair de lune baignait les cadavres qui jonchaient le sol. En proie à une émotion sans borne, j'errai parmi les corps et, soudain, mon regard tomba sur ma mère. Elle avait été atteinte à la poi-

trine, et ses bras serraient convulsivement ma petite sœur dont la tête avait été fendue d'un coup de couteau. Ce spectacle me fit perdre connaissance et je m'évanouis près du cadavre de ma mère.

» Je ne sais combien de temps je restai ainsi. Je revins à moi au bruit de pas qui s'approchaient. Je me dressai sur mes pieds et aperçus mon père et Winnetou, les vêtements en lambeaux et le corps couvert de blessures. Ils avaient été ligotés par l'ennemi, mais avaient réussi à se libérer et à prendre la fuite. »

Harry respirait péniblement et son regard fixait un point vague dans l'espace.

– Winnetou jura de venger la mort de ma mère et de retrouver Tin Finnetey, son meurtrier.

– C'était donc lui qui l'avait tuée ?

– Oui. Au début du combat, quand il avait semblé que les Pieds-Noirs surpris allaient succomber, il avait tiré sur sa captive. Winnetou le vit, se rua sur lui, lui arracha son arme et l'aurait tué s'il n'avait pas été attaqué lui-même par plusieurs autres ennemis et fait prisonnier. Pour le tourner en dérision, on lui avait laissé le pistolet déchargé entre les mains. Winnetou me l'offrit ensuite et je ne m'en sépare jamais, ni sur la chaussée des grandes villes, ni sur l'herbe de la Prairie.

Soudain un sifflet retentit.

– C'est mon père qui rassemble les hommes. Sans doute va-t-il décider du sort du prisonnier.

Je me levai et saisis la main du jeune homme.

– J'ai une prière à vous adresser, Harry. Laissez aux autres le soin de prendre une décision.

– Vous me demandez une chose impossible. Depuis bien des années, je ne vis que dans l'attente de cet instant ; mille fois

je me suis imaginé cette heure décisive, le but de ma vie, le prix de toutes mes souffrances et de toutes les privations que je me suis imposées. Et, maintenant que je suis sur le point de réaliser mon vœu, vous me demandez d'y renoncer. Non, jamais !

– Votre désir sera réalisé même sans vous. L'homme doit poursuivre des buts plus nobles, et son cœur doit connaître des joies plus pures que celles que peut procurer un désir de vengeance assouvi.

– Vous êtes libre d'avoir votre opinion, mais permettez-moi de garder la mienne.

– Ainsi vous refusez de vous rendre à ma prière ?

– Cela est au-dessus de mes forces. Descendons.

J'étais saisi par la maturité d'esprit dont faisait preuve ce garçon et par la ténacité qu'il mettait à poursuivre son œuvre de vengeance. Je le suivis lentement, repassant notre conversation dans ma mémoire. J'allai d'abord voir mon brave Swallow, à qui j'avais l'habitude de rendre visite chaque matin. Puis je rejoignis le groupe qui entourait le tronc d'arbre auquel Parranoh avait été attaché. On discutait sur la peine à appliquer au misérable.

– Il faut le supprimer, si je ne m'abuse, tonnait Sam Hawkens, mais j'épargnerai à ma Liddy cette basse besogne.

– Oui, admit Dick Stone, il faut qu'il meure. Je serais heureux de pouvoir le pendre moi-même à une branche d'arbre, car il n'a rien mérité de meilleur. Qu'en, pensez-vous ?

– Notre camp ne doit pas être souillé du sang de cette canaille, fit Old Firehand. C'est là-bas, au Bee-Fork, qu'il a assassiné les miens, c'est là qu'il expiera son forfait.

– Simplifiez les choses, dis-je en me mêlant à la conversation. Cette expédition jusqu'au Bee-Fork nous exposerait inutilement au danger. Certes, nous ne craignons pas les Peaux-

Rouges, mais il est prudent de les éviter. Cet homme ne mérite pas que nous risquions notre vie pour lui.

– Restez donc ici en sécurité, dit Harry en haussant les épaules. Pour ma part, je tiens à châtier cet homme à l'endroit même de son crime. Je le dois à celles qui reposent là-bas au fond de leur tombe ; la vengeance ne serait pas complète autrement.

Je me détournai sans répondre.

Le prisonnier se tenait droit contre le tronc de l'arbre. En dépit des douleurs que devaient lui causer ses liens fortement serrés, et bien qu'il assistât à ce conseil qui décidait de son sort, aucun trait de son visage, ravagé par l'âge et les passions, ne bougeait.

Après de longs conciliabules auxquels je m'abstins de prendre part, le cercle se disloqua et les chasseurs s'apprêtèrent à partir.

La volonté du jeune homme avait triomphé et j'en conçus quelques inquiétudes. Old Firehand s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule.

– Laissez les événements suivre leur cours normal, sir. N'essayez pas de leur imposer la marque de votre civilisation.

– Je ne me permettrais pas de juger votre façon d'agir. Tout crime réclame un châtiment. Cependant ne m'en veuillez pas si je me désintéresse de son exécution. Vous partez pour le Bee-Fork ?

– Oui, et puisque vous préférez rester je serai heureux de savoir ici au camp quelqu'un à qui je puisse me fier complètement.

– Je veillerai au bon ordre de votre forteresse. Quand comptez-vous être de retour ?

– Je ne puis vous le dire avec certitude. Cela dépendra de bien des choses. Au revoir donc et ayez bien l'œil sur tout.

Il alla rejoindre le groupe qui devait partir avec lui, en emmenant le prisonnier. On détacha ce dernier de l'arbre, et, lorsque Winnetou, qui était parti pour s'assurer que le passage était libre, revint en annonçant qu'il n'avait découvert rien de suspect, on bâillonna Tin Finnetey et tout le monde se dirigea vers la sortie.

– Mon frère blanc reste ici ? demanda l'Apache avant de suivre les autres.

– Le chef des Apaches connaît mes idées. Mes paroles seraient superflues.

– Mon frère est prudent comme le pied qui entre dans l'eau habitée par les crocodiles. Mais Winnetou doit accompagner le fils de Ribanna qui mourut de la main de l'Atabaska.

Il s'éloigna. Je savais qu'il partageait mes idées et que seule sa sollicitude pour les autres et en particulier pour Harry l'avait incité à les suivre.

Quelques chasseurs restaient au camp, parmi lesquels Dick Stone. Je les réunis pour leur annoncer mon intention d'aller inspecter les broussailles voisines.

– C'est inutile, observa Stone, la sentinelle est à son poste et le chef Apache a fait lui-même une ronde. Restez plutôt ici, vous ne manquerez pas d'occupation.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Eh bien ! je veux dire que les Peaux-Rouges ont des yeux et des oreilles et qu'ils s'apercevront bien qu'il y a du butin à faire par ici.

– Vous avez raison, dis-je. C'est pourquoi je tiens absolument à faire une reconnaissance dans les environs. Je vous con-

fie pendant ce temps la garde du camp. Je ne vais pas tarder à revenir.

Je pris mon fusil et partis. La sentinelle postée à l'entrée m'assura que tout était tranquille, mais l'expérience m'avait appris à ne croire que mes propres yeux, et je pénétrai dans le fourré pour voir s'il n'y avait pas trace d'Indiens à proximité. Après de minutieuses recherches, je découvris quelques branches fraîchement cassées et la trace d'un homme qui avait dû ramper dans l'herbe. Il avait essayé de faire disparaître sa piste. J'en conclus que l'ennemi était résolu à libérer Parranoh et je décidai de mettre immédiatement en garde Old Firehand. Après avoir fait part à la sentinelle de ma découverte, je suivis la trace des chasseurs le long du fleuve.

À l'endroit où nous avions tué la veille les deux Ponkas, je découvris la piste d'un grand nombre de Peaux-Rouges. Je continuai mon chemin précautionneusement et je ne tardai pas à apercevoir une autre piste, celle de Old Firehand et de ses compagnons. Je la suivis aussi rapidement que possible.

À un kilomètre de là, la piste s'éloignait du fleuve et conduisait à une clairière. Avant même d'avoir quitté l'ombre des arbres, j'aperçus les chasseurs en conversation autour du prisonnier ligoté.

Mais, en même temps que mes amis, j'aperçus à quelques mètres de moi un groupe d'Indiens en train de les guetter. Je réalisai immédiatement la situation : le gros des Rouges était en train de cerner la clairière pour prendre les chasseurs par surprise, les tuer ou les pousser dans le fleuve.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Je saisis mon fusil Henry et je fis feu. Des cris de stupeur s'élevèrent parmi les chasseurs en même temps que parmi les Indiens. L'instant d'après, le cri de guerre des Ponkas retentit, une nuée de flèches s'abattit sur la clairière et les Indiens se ruèrent à l'attaque. Une mêlée épouvantable commença.

Je me jetai parmi les combattants juste à temps pour abattre un Ponka qui menaçait Harry. Les chasseurs se défendaient avec âpreté, mais, comme leurs adversaires étaient trois ou quatre fois plus nombreux, l'issue de la bataille ne pouvait guère faire de doute.

Plusieurs Indiens s'étaient précipités pour libérer Parranoh et ils y parvinrent malgré la résistance farouche de Old Firehand et de Winnetou. Après avoir dégourdi ses membres ankylosés, le « Chef-Blanc » se saisit d'un tomahawk et se précipita sur Winnetou en hurlant :

– Viens ici, chien, tu paieras cher mon scalpe.

L'Apache, quoique blessé et attaqué de toutes parts, accepta la bataille. Quant à Old Firehand, entouré d'une dizaine de Peaux-Rouges, il luttait désespérément. Mais je ne pouvais penser à me porter à son secours.

Ayant compris que la bataille continuée dans ces conditions ne pourrait se terminer que par un massacre complet, je pris Harry dans mes bras et criai :

– Au fleuve ! mes amis.

Quelques secondes plus tard, je plongeais déjà dans l'eau.

Malgré les hurlements des Peaux-Rouges, mon appel avait été entendu et tous ceux qui le pouvaient encore me suivirent. Le fleuve était profond sans doute, mais assez étroit, de sorte que quelques brassées suffisaient pour le traverser. Évidemment nous n'étions pas encore en sécurité. Je pensais poursuivre ma route en ligne droite, traverser la langue de terre qui s'étendait devant moi, puis franchir à la nage l'autre bras du fleuve. Mais, au moment même où j'allais faire part de mon projet à Harry, j'aperçus Sam Hawkens, sa veste toute ruisselante d'eau, qui, après avoir jeté un coup d'œil malin sur l'autre rive où se tenaient nos poursuivants, s'élançait en amont dans le fourré qui longeait le fleuve.

Je décidai de le suivre, ayant compris que son projet d'évasion était meilleur que le mien.

– Il faut absolument que je revienne pour aider mon père, dit Harry d'une voix angoissée.

– Non, venez, lui dis-je en l'entraînant à ma suite. Si notre secours avait pu lui être utile, je n'aurais pas manqué de me porter immédiatement à son aide. Mais ou bien, ce que j'espère, il se débrouillera tout seul, ou bien nous ne pourrions en rien lui être utiles.

Du fourré où nous étions cachés, nous pûmes voir, à notre grande joie, que nos poursuivants, après avoir traversé l'eau, s'élançaient tout droit sur la langue de terre, cependant que nous remontions tranquillement le fleuve. Celui-ci fit bientôt un tournant ; nous en profitâmes pour repasser sur l'autre rive.

Sam Hawkens, qui nous conduisait, fit preuve d'une grande prudence. Tout à coup, il nous fit signe de nous arrêter.

– Voyez-vous des fusils un peu plus bas ? me dit-il.

– Ce sont les Indiens qui les ont posés là avant de se précipiter dans le fleuve, dit Harry.

– Hihihihihi ! Ce sont de vrais imbéciles, si je ne m'abuse. Eh bien ! je vais leur jouer un tel tour qu'ils ne seront pas près de m'oublier.

– Attention, ne faites pas de bêtises, lui dis-je.

– Ah ! non, ce n'est pas une bêtise, c'est au contraire une idée de génie.

Il fit un bond de kangourou et gagna l'endroit où les fusils avaient été déposés. Puis il les entassa sur son bras. Personne ne vint le troubler pendant ce petit travail, car les poursuivants étaient loin de se douter de notre retour sur le champ de bataille. Après avoir ainsi ramassé tous les fusils, le vieux Haw-

kens jeta un regard de regret sur son butin, puis, pris d'une décision soudaine, il le précipita dans l'eau.

– Et maintenant, mon cher ami, me dit-il d'un ton triomphant, brûlons la politesse à nos amis Ponkas, car l'endroit n'est pas hospitalier, si je ne m'abuse.

Nous décidâmes aussitôt de rentrer le plus rapidement possible dans notre repaire, car les espions indiens pouvaient en avoir découvert l'entrée et dès lors nous avions tout lieu de croire que les autres ne tarderaient pas à venir l'attaquer. Mais, au préalable, je coupai soigneusement les cordes des arcs qui se trouvaient près des fusils pour les rendre inutilisables, au moins momentanément.

Nous fîmes au pas de course une partie du chemin. Tout à coup nous entendîmes des coups de feu venant de la direction de la vallée.

– En avant, mes amis ! nous cria Hawkens. Et il redoubla de vitesse.

Harry ne répondit pas un mot. Il poursuivait sa course d'un air angoissé. Tout s'était passé comme je le lui avais prédit. Je me gardais de lui faire le moindre reproche, mais je voyais que cette pensée le tourmentait.

Les coups de feu se multiplièrent. Aucun doute : les chasseurs restés au camp luttaient contre les Indiens. Il fallait leur porter secours. Malgré l'épaisseur du fourré, nous parvînmes en peu de temps à proximité de la forteresse. Selon mes calculs, les Indiens avaient dû se cacher à la lisière de la forêt et, de là, partir à l'assaut de la forteresse. Il fallait donc les attaquer par derrière pour que notre secours fût efficace.

Tout à coup, j'entendis un bruit suspect dans le fourré. Je fis signe à mes compagnons de s'arrêter et nous nous dissimulâmes derrière un buisson. Quelle ne fut pas notre joie en aper-

cevant Old Firehand suivi de Winnetou et de deux autres chasseurs. Je vis la joie illuminer le visage de Harry.

– Avez-vous entendu les coups de feu ? demanda Old Firehand.

– Je pense bien.

– Alors ne perdons pas un moment. Certes, l'entrée de la forteresse est si étroite qu'un seul homme suffit pour la défendre, mais il peut y avoir des surprises.

– Il n'y a pas eu de surprises, si je ne m'abuse, dit Sam. Les Peaux-Rouges ont découvert notre joli nid, et maintenant ils sont postés devant l'entrée et attendent les événements. C'est notre sentinelle, Bill Bulcher, qui leur a sans doute envoyé quelques grains de plomb en souvenir.

– C'est fort possible, en tout cas il faut faire vite. D'ailleurs, comme nous sommes poursuivis, nous aurons bientôt affaire à un nombre d'Indiens deux fois aussi grand.

– Et que deviendront ceux de nos chasseurs qui ont réussi à s'enfuir ?

– Évidemment, il faudra voir si nous pouvons en faire entrer avec nous quelques-uns.

– Mes frères blancs resteront ici et Winnetou ira en reconnaissance pour épier les Ponkas.

Il partit et nous décidâmes d'attendre son retour au même endroit.

Quelques minutes plus tard, nous fûmes rejoints par deux de nos chasseurs qui avaient été guidés par le bruit de la fusillade. Sans doute chacun de nous gardait des traces de la bataille, mais nous étions d'excellente humeur, ayant bon espoir d'en sortir sans trop de mal.

Nous étions neuf ; c'était suffisant pour réussir, à condition de suivre un plan intelligent.

Winnetou resta absent assez longtemps. Lorsqu'il revint, nous aperçûmes un scalpe tout frais à sa ceinture. Il venait sans doute de tuer un Indien. Il ne nous était plus possible de demeurer à cet endroit, car les ennemis ne tarderaient pas à être alertés par le cadavre de leur guerrier.

Old Firehand nous conseilla de nous poster sur une assez longue distance et d'attaquer l'ennemi à coups de fusil, par surprise. Nous procédâmes d'abord à la révision de nos armes qui avaient souffert de leur passage dans l'eau, puis nous nous déployâmes sur toute la longueur du fourré. Quelques minutes plus tard, les neuf fusils retentirent. Comme chacun de nous avait visé juste, neuf Indiens s'écroulèrent, et les autres poussèrent des cris de terreur.

Le plan de Old Firehand s'avérait excellent, car, étant donnée la longueur de la ligne ainsi occupée par nous, les Ponkas crurent que nous étions très nombreux. Ils s'enfuirent donc en désordre. Cependant, à notre grand regret, ils ne se dirigèrent pas vers la vallée où ils auraient été une excellente cible, mais coupèrent la ligne que nous formions en abandonnant leurs blessés. Il ne nous restait plus qu'à aller au-devant de la sentinelle de la forteresse. En effet, au signal de notre arrivée, Dick Stone et Bill Bulcher accoururent et nous assaillirent de questions.

Nous étions en train de leur expliquer ce qui s'était passé quand, tout à coup, nous entendîmes un fracas épouvantable, pareil à celui d'un troupeau de buffles lancé au galop. Nous nous postâmes rapidement derrière un buisson et nous attendîmes les événements le fusil à la main. Quelle ne fut pas notre stupéfaction, lorsque nous vîmes arriver un troupeau de chevaux sellés et harnachés, conduit par un chasseur rendu à peu près méconnaissable par le sang qui coulait d'une blessure qu'il portait au front. Ses vêtements étaient en lambeaux, et on voyait à son

aspect que la traite qu'il venait de fournir avait dû être rude. Tout à coup Sam Hawkens s'écria :

– Que je sois écorché si ce n'est pas Will Parker. On aura tout vu !

Le cavalier manifesta une visible satisfaction en nous apercevant et s'écria :

– C'est lui-même en chair et en os. Je suis bien aise de vous retrouver ici, car je ne savais vraiment pas où vous vous étiez fourrés après votre retraite si héroïque devant les Indiens. Il est vrai que moi non plus je n'avais aucune envie d'être scalpé et que j'ai pris également la poudre d'escampette.

– Tout cela est très bien, dit Old Firehand, mais où diable avez-vous déniché ces chevaux ?

– J'ai pensé que les Peaux-Rouges chercheraient Will Parker partout sauf dans leur propre campement. Alors j'ai décidé de m'y rendre. Tous les oiseaux rouges étaient envolés sauf deux, qui s'occupaient des chevaux. Nous avons réglé notre affaire avec beaucoup de politesse de part et d'autre. Ils ont mordu très complaisamment la poussière et, pour ma part, j'ai reçu quelques horions dont je conserverai sans doute la trace pendant plusieurs semaines. Enfin, mon travail fini, j'ai pensé que je ferais une amusante surprise à mes amis Ponkas en leur enlevant leurs chevaux. J'ai chassé les haridelles dans la Prairie et j'ai amené avec moi les plus beaux chevaux.

– Décidément, ce n'est pas mal, jeune homme, dit Sam. Pour une fois vous avez réussi à vous tirer d'affaire sans moi.

– Regardez un peu ce cheval bai, quelle bête magnifique ! dit Old Firehand. S'il me fallait choisir entre Swallow et celui-là, je serais bien embarrassé.

– Winnetou parle à l'âme du cheval et entend les battements de son cœur. Il choisirait Swallow, dit l'Apache.

Tout à coup une flèche siffla dans l'air et effleura le bras de Sam Hawkens. Cependant la veste de celui-ci était à tel point épaisse et durcie que la flèche glissa sans faire le moindre mal au chasseur. Au même moment, le cri de guerre des Indiens retentit dans le fourré. Mais, malgré le vacarme épouvantable, aucun guerrier n'apparut. Sam Hawkens ramassa la flèche, l'examina longuement et dit :

– Quel enfantillage ! Ces braves Peaux-Rouges pensent pouvoir blesser Sam avec une telle baguette. Il y a trente ans que je porte cette veste et elle est maintenant plus invulnérable qu'une cuirasse.

Je ne pus entendre la fin de l'hymne qu'il entonnait à la gloire de sa veste, car nous dûmes nous déployer en position de combat pour attendre l'attaque des Peaux-Rouges. En vain d'ailleurs, les Ponkas avaient sans doute décidé d'attendre des renforts avant de s'engager définitivement dans la bataille, et leur cri de guerre n'avait d'autre but que de nous épouvanter.

Cet incident nous incita cependant à regagner l'intérieur de la forteresse, afin d'être à l'abri de toute surprise.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvions tous autour du feu pour tenir conseil. Les chasseurs de Old Firehand étaient d'excellente humeur. Nous nous étions tirés de cette méchante affaire sans trop de dommages, et notre forteresse semblait pouvoir résister à toute attaque des Ponkas. D'autre part, nous avions suffisamment de vivres et de munitions pour attendre ainsi, s'il le fallait, de longues semaines.

Tous les chasseurs étaient de cet avis, y compris Old Firehand. Seul Winnetou semblait soucieux.

– Le regard de mon frère rouge est sombre, et son front est ridé par le souci. Veut-il me dire ce qui le tourmente ? lui demandai-je en l'entraînant un peu à l'écart.

– Le chef des Apaches voit la mort entrer par la porte et la destruction descendre du haut des rochers. Le feu des fusils illuminera la vallée et le fleuve sera rouge de sang des blessés. La sagesse a quitté l'âme des Visages-Pâles qui se montrent pleins de confiance, mais Winnetou sait que Parranoh viendra pour se venger de ses défaites. Le chef des Apaches l'attend le couteau à la main, et il chantera l'hymne de la mort sur le cadavre de son ennemi.

– Mais comment les Ponkas pourraient-ils entrer dans la vallée ?

– Mon frère blanc ne croit pas lui-même ce qu'il dit. Un seul fusil pourra-t-il arrêter toute l'armée des Peaux-Rouges ?

Il avait raison. Sans doute l'accès de la vallée était-il facile à protéger contre quelques dizaines de Ponkas, mais la chose était infiniment plus difficile contre les guerriers de toute une tribu. Sans doute l'entrée n'était-elle accessible qu'à un seul homme à la fois, et le fusil de la sentinelle en aurait-il raison, mais ceux qui suivraient derrière finiraient à leur tour par maîtriser la sentinelle.

J'en parlai à Old Firehand, mais il me répondit :

– Peu importe qu'ils pénètrent dans la vallée. Nous les descendrons un à un quand ils déboucheront.

Cela semblait très logique et pourtant ne me rassura guère.

La nuit tomba et nous décidâmes de redoubler de vigilance. Moi-même je n'avais aucune envie de me coucher et passai le temps en rondes dans le campement.

Mon cheval se promenait librement dans la gorge, broutant l'herbe et s'avançant jusqu'aux parois rocheuses. J'allai auprès de lui, et, tout à coup, j'entendis un caillou qui roulait d'en haut.

J'attendis en retenant mon haleine. Swallow donnait des signes d'inquiétude. Je conclus que l'ennemi avait escaladé les

rochers et qu'un des Ponkas avait lancé un caillou pour voir si le choc nous alerterait.

J'avais deviné juste, car, quelques minutes plus tard, j'aperçus des silhouettes sombres descendre prudemment le long des rochers extrêmement escarpés. C'était un exploit très périlleux et, pour le risquer, il fallait une connaissance parfaite de l'endroit. Si j'avais eu sous la main mon fusil Henry, j'aurais pu facilement descendre le guide sans lequel les autres n'auraient pas pu avancer d'un pas, mais je ne pouvais que maudire l'imprudence qui m'avait fait errer ainsi avec un simple pistolet impropre à un tir à longue distance.

Sans doute, si j'avais tiré un coup de revolver, j'aurais jeté l'alarme parmi mes camarades, mais le temps qu'ils auraient mis à venir de l'endroit où ils se trouvaient aurait suffi aux Ponkas pour prendre pied dans la gorge. C'est pourquoi je décidai de me dissimuler derrière un rocher, de tirer sur leur guide par surprise dès qu'il arriverait à ma portée et de semer ainsi la panique parmi les autres. De plus, la position excellente dans laquelle je me trouvais me donnait la possibilité de descendre un à un tous les Peaux-Rouges à mesure qu'ils s'approcheraient du sol, d'autant plus qu'ils ne pouvaient avancer que très lentement.

Au même instant, j'entendis le cri de guerre des Ponkas venant du côté de l'entrée de la vallée. Leur tactique était excellente : ils faisaient porter tout notre effort sur l'entrée, cependant que leurs meilleurs guerriers descendaient en silence le long des rochers.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque soudain un malheur inattendu m'arriva. Un gros bloc de pierre, qui s'était sans doute détaché sous le pied des Indiens, me tomba sur la tête. Je perdis connaissance. J'eus encore la chance de ne pas être atteint sérieusement, mais les quelques minutes pendant lesquelles je restai évanoui avaient suffi aux Indiens pour, sans le savoir, déjouer mon plan. Lorsque j'ouvris les yeux, ils ne se trouvaient

plus qu'à quelques mètres au-dessus de moi. Bien qu'encore étourdi, je tirai un coup de feu dans leur direction, sautai en selle et m'élançai au galop vers le feu.

– Nous sommes attaqués par derrière ! criai-je à mes amis, gagnons vite les cellules creusées dans le roc !

C'était le seul moyen qui nous restait de résister à un ennemi vingt fois plus nombreux. Malheureusement il était trop tard, car les Peaux-Rouges avaient déjà commencé l'attaque.

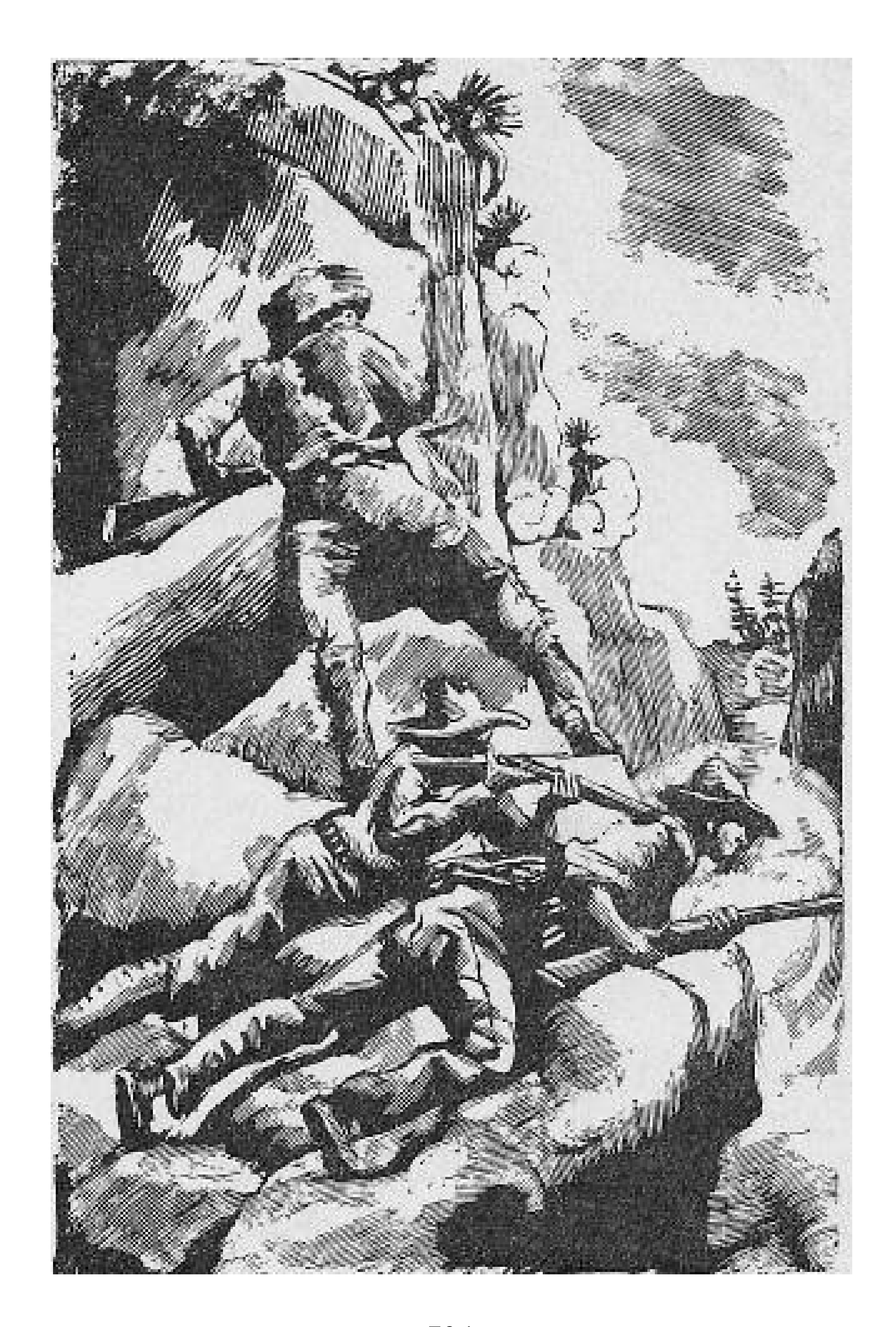
J'aurais eu peut-être encore le temps de me mettre à l'abri, mais, voyant que Harry, Parker et Old Firehand allaient être cernés, je me portai à leur secours. Avec mon tomahawk, je réussis à refouler légèrement les assaillants.

Sam était le seul d'entre nous à avoir pu rejoindre sa cellule. De son abri il tirait sans arrêt et sans jamais rater son but. Nous dûmes nous replier vers l'endroit où il se trouvait, et le vieux renard de la savane en profita pour attirer Harry dans son trou. Désormais ils étaient deux à diriger le tir.

Quant à nous autres, nous luttions désespérément contre les Ponkas qui nous apparaissaient en groupes fantomatiques à la faible clarté du feu presque éteint. L'issue de la bataille ne pouvait faire aucun doute, mais nous combattions avec le courage du désespoir. Je brandissais mon tomahawk et causais, sans doute, de terribles ravages dans les rangs des Ponkas, car j'entendis des cris d'admiration partir du repaire de Sam.

– Très bien, mon ami, très bien ! Vous pourrez faire avec Sam Hawkens du beau travail à l'avenir, si cette satanée nuit les Ponkas n'interrompent pas notre florissante carrière. En tout cas, j'ai décidé de vendre ma peau aussi cher que possible.

La bataille faisait rage autour de nous. Malgré les blessures qu'il avait reçues quelques heures auparavant, Will Parker fracassait des têtes indiennes avec la crosse de son fusil.



– Eh ! Sam ! cria-t-il à son ami. Sors un peu de ton nid de vautour si tu veux voir ce que c'est que de se battre. Et c'est toi qui m'as traité de greenhorn. Ah ! ah ! le greenhorn est en train de te donner quelques leçons de courage.

À quelques pas de moi, adossé à un roc, Old Firehand combattait avec un courage admirable. Il portait déjà de nombreuses blessures qui l'inondaient de sang, mais son couteau et son tomahawk ne connaissaient pas de répit. Il semait la terreur parmi les Ponkas qui reculaient devant ce colosse.

Tout à coup les rangs des Indiens s'ouvrirent et Parranoh apparut. Après avoir reconnu Old Firehand, il s'écria :

– Enfin, je te tiens, pense à Ribanna et meurs !

Il fit mine de foncer sur lui. Au même instant, je le saisis par les épaules et m'apprêtai à lui porter un coup mortel, mais au dernier moment il fit un bond en arrière, et mon tomahawk ne fendit que l'air.

– Toi aussi, hurla-t-il, il faut que je t'aie vivant !

Et avant que j'aie pu rebrandir mon tomahawk, il était hors de ma portée, son pistolet à la main.

Un coup de feu retentit. Old Firehand battit l'air de ses bras, fit un bond énorme en avant et s'écroula sans faire entendre un son. J'eus la sensation d'avoir été moi-même atteint par cette balle. D'un coup je terrassai l'Indien qui venait de s'attaquer à moi et je me précipitais vers Parranoh, lorsque j'aperçus une silhouette sombre se faufiler parmi les combattants dans notre direction.

– Où est donc le rebut des Atabaskas ? Winnetou le chef des Apaches est là pour venger la mort de son frère blanc.

– Toi, chien de Pimo ! Que le diable t'emporte !

Ce fut tout ce que j'entendis. J'étais tellement ému par ce qui venait de se passer que je ne songeais même pas à me défendre. Je sentis un nœud se resserrer autour de mon cou et, l'instant d'après, un coup formidable assené sur ma tête me fit perdre connaissance...

Lorsque je revins à moi, l'obscurité régnait tout autour, et je m'efforçai en vain de me rappeler les circonstances dans lesquelles j'étais parvenu à cet endroit plongé dans les ténèbres. Je sentais à la tête une douleur lancinante, et cela me fit souvenir du coup que j'avais reçu. Les détails des derniers événements se précisèrent alors dans mon esprit. À la douleur qui torturait ma tête s'ajoutait encore celle occasionnée par les blessures provenant des liens dont on m'avait ligoté les mains et les pieds avec une cruauté raffinée, de sorte qu'ils s'enfonçaient profondément dans ma chair.

Soudain j'entendis tout près de moi un bruit pareil à un toussotement humain.

– Est-ce qu'il y a quelqu'un par ici ?

– Je pense ! Sam Hawkens est bien quelqu'un, si je ne m'abuse.

– C'est vous, Sam ? Pour l'amour de Dieu, où sommes-nous ?

– Bien à l'abri, en tout cas. Ils nous ont fourrés dans la cachette à peaux, mais, quant aux peaux, ils n'en auront pas, je suis tranquille.

– Et comment vont les autres ?

– Pas mal du tout. Old Firehand est parti pour le grand voyage en compagnie de Dick Stone et de Will Parker. Celui-ci était un véritable greenhorn, ma foi, hihihi, un greenhorn comme il n'y en a pas beaucoup... Bill Bucher les a suivis, Harry Worner aussi, bref tous sont partis. Vous êtes le seul à rester ici

avec l'Apache. Le jeune monsieur est encore à moitié dans ce monde, et Sam Hawkens lui non plus n'est pas encore tout à fait là-bas, si je ne m'abuse, hihihi !

– Êtes-vous tout à fait sûr que Harry soit encore en vie, Sam ? demandai-je avec impatience.

– Vous vous imaginez peut-être que le vieux chasseur de scalpes que je suis ne sait plus ce qu'il dit. Ils l'ont mis dans un trou à côté avec votre ami rouge. J'aurais bien voulu leur rendre visite, mais on ne m'a pas accordé d'audience, si je ne m'abuse.

– Et comment va Winnetou ?

– Il a la peau tellement trouée que c'est une véritable passoire. S'il s'en tire, il ne sera pas beau à voir.

– Mais comment a-t-il pu tomber vivant entre leurs mains ?

– Soyez tranquille, il s'est débattu comme un diable dans un bénitier. Mais rien n'y a fait. Entre nous soit dit, j'aurais une grande envie de sortir faire un tour.

– Vous vous contenterez de votre envie, puisque ce n'est pas possible.

– Pas possible ! On croirait entendre Will Parker. Mais ces Peaux-Rouges sont de très braves gens. Ils m'ont tout confisqué, mon pistolet, ma pipe, à propos de pipe j'aurais bien voulu être là pendant qu'ils la sentaient, car elle dégage un de ces parfums... Mais c'est justement ça qui leur plaît. Et c'en est fait aussi de ma pauvre Liddy. Et puis mon chapeau avec mon scalpe ! Dire qu'il m'a coûté trois paquets de peaux de castor ! Je vous l'ai déjà dit, si je ne m'abuse... Mais ils ont laissé à Sam Hawkens son couteau. Le vieil ours l'avait bien caché dans sa manche.

– Vous avez encore votre couteau ? Mais comment arriver à le sortir ?

– C’est ce que je me demande. Il faudrait que vous me donniez un coup de main.

– J’arrive. On verra ce qu’on pourra faire.

Je commençais à me rouler dans sa direction, car c’était le seul mouvement dont je fusse capable, lorsque la portière s’écarta, et Parranoh, encadré de quelques Indiens, pénétra dans notre réduit. Il portait un tison enflammé qui nous éclaira. Je ne me donnai pas la peine de simuler la torpeur, mais je ne daignais pas lui accorder un seul regard.

– Enfin, te voilà pris ! grommela-t-il. J’ai une petite dette à régler avec toi. Reconnais-tu ça ?

Il brandit un scalpe devant mes yeux. C’était celui que Winnetou lui avait pris. Il savait donc que c’était moi qui lui avais donné le coup de couteau pour l’immobiliser. Ce n’était pas l’Apache qui le lui avait dit, j’en étais persuadé. Winnetou avait certainement opposé à toutes ses questions un silence hautain. Sans doute Finnetey m’avait-il aperçu à la lumière du feu, ou encore, au moment de notre corps à corps, son regard était peut-être tombé sur mon visage. Comme je ne répondais pas, il continua :

– Vous aurez l’occasion de voir comme il est agréable de sentir sa peau se décoller du crâne. Mais attendons le jour.

– Ça ne sera pas si simple que tu penses, observa Sam. Je voudrais bien voir en effet comment tu t’y prendras pour décoller la peau du crâne de Sam Hawkens.

– Ne fais pas le malin, nous trouverons bien quelque chose à te décoller. Et, après avoir vérifié nos liens, il ajouta : Vous ne vous doutiez pas que Tin Finnetey connaissait votre repaire, hein ? Mais j’ai passé par ici avant que ce chien de Old Firehand – que son âme soit damnée ! – se doutât même de son existence. Je savais aussi que vous étiez ici. Voulez-vous savoir qui me l’a dit ?

Il tira un couteau de sa ceinture et plaça le manche de bois devant les yeux de Sam. Celui-ci jeta un regard sur les lettres gravées dans le bois et s'écria :

– Fred Owens ? Ça n'a jamais été qu'une canaille. Il mérite qu'on essaie ce couteau sur lui.

– Ne vous en faites pas, il se figurait sauver sa peau en livrant ce secret, mais nous lui avons fait son affaire comme aux autres et comme nous ferons la vôtre, avec cette différence que nous commencerons par vous enlever la peau et, seulement après, la vie.

– Allez-y, ne vous gênez pas. Sam Hawkens a fait son testament. Je te lègue ce truc qu'on appelle perruque, il pourra te rendre service.

Parranoh lui lança un coup de pied et sortit, suivi de ses compagnons.

Nous restâmes un instant silencieux et, lorsque nous nous crûmes en sécurité, nous nous mîmes à rouler l'un vers l'autre, et bientôt nous nous trouvâmes étendus côte à côte. Bien que mes mains fussent étroitement liées, je réussis à faire glisser le couteau de la manche de Sam et à couper les liens de ses mains. Une minute plus tard nous avions les membres libres et nous massions énergiquement les parties de notre corps endolories par la pression des liens.

– Très bien, Sam. Je suis content de toi, murmura le petit homme. Je ne t'avais encore jamais vu dans d'aussi mauvais draps que tout à l'heure.

– Dépêchons-nous maintenant de voir ce qui se passe dehors.

– Je suis tout à fait de votre avis. C'est le plus urgent de tout.

– Et il faudra penser à nous procurer des armes. Vous avez un couteau, mais moi j'ai les mains vides.

– On trouvera bien quelque chose.

Nous nous dirigeâmes vers l'ouverture et écartâmes légèrement la portière en fourrure.

Quelques Indiens venaient justement de tirer les prisonniers du trou voisin et Parranoh venait vers eux. Le jour s'était levé et nous pouvions embrasser du regard toute la vallée. J'aperçus Swallow, et la vue du cher animal me donna envie de courir vers lui. Mais je me retins. À quelques pas de ma monture se trouvait celle de Winnetou, dont l'aspect ne permettait pas de soupçonner la valeur. Si nous réussissions à nous emparer de quelques armes et à atteindre ces chevaux, nous étions sauvés.

– Vous voyez, murmura Hawkens.

– Quoi ?

– Ce vieil homme qui se roule là-bas dans l'herbe ?

– Oui, je vois.

– Et cet objet qui est appuyé contre le roc ?

– Je le vois aussi.

– Hihihihi ! Si je suis Sam Hawkens, cet objet-là ne peut être autre que Liddy. Ça ne va pas si mal que ça.

Je ne pouvais pas partager sa joie, car Parranoh occupait toute mon attention Malheureusement je ne pouvais pas entendre ce qu'il disait aux deux prisonniers, et l'entretien se prolongeait. Cependant ses dernières paroles, qu'il prononça d'une voix plus forte, parvinrent à mes oreilles et m'éclairèrent sur le projet de la conversation.

– Prépare-toi, Pimo ! On va planter immédiatement le poteau. Puis, lançant à Harry un regard plein de mépris, il ajouta : Tu seras rôti à côté de lui, blanc-bec !

Il fit signe à ses hommes d'approcher les prisonniers du feu, puis s'éloigna d'une démarche raide et hautaine.

Maintenant il s'agissait de faire vite, car, une fois nos deux amis placés au milieu du cercle des guerriers, il ne restait plus d'espoir.

– Sam, chuchotai-je, vous prendrez celui de droite, moi celui de gauche. Puis filez à toutes jambes.

Il cligna de l'œil d'un air entendu.

En quelques bonds silencieux mais rapides, nous nous trouvâmes derrière les prisonniers que traînaient les Indiens. Sam attaqua l'un d'eux à coup de couteau si habilement que l'homme s'effondra sans pousser un gémissement ; pour ma part, comme je n'avais pas d'armes, je commençai par m'emparer du couteau du Peau-Rouge, puis l'enfonçai si vigoureusement dans son cou que les cris qui étaient sur le point de s'échapper de ses lèvres se transformèrent en un gargouillement sourd et qu'il s'abattit sur le sol.

Quelques coups de couteau dans les liens libérèrent les prisonniers, et tout cela avec une telle rapidité qu'aucun de nos ennemis ne put se rendre compte de ce qui se passait.

– En avant, prenez des armes ! fis-je, comprenant qu'il n'y aurait pas de salut pour nous sans cela.

J'arrachai moi-même à l'un des cadavres sa cartouchière et m'élançai derrière Winnetou qui, au lieu de se diriger vers la sortie, courait dans la direction du feu.

Comme toujours, le voisinage de la mort confère à l'homme un courage surhumain. Nous agîmes avec une témérité insensée. Avant que les Ponkas eussent réalisé la situation, nous nous

trouvions en possession des armes que nous venions de leur arracher.

– Swallow, Swallow ! criai-je et, l'instant d'après, la brave bête me tendait son dos, tandis que Winnetou sautait sur sa monture et Hawkens sur la première qui se présentait.

– Ici, pour l'amour de Dieu ! criai-je à Harry qui cherchait en vain à enfourcher le cheval bai de Finnetey.

Je le saisis par le bras, l'attirai en croupe et m'élançai vers la sortie par laquelle Sam venait justement de disparaître.

Ce fut un moment d'angoisse indescriptible. Un vacarme infernal remplissait la gorge, des coups de feu partaient de toutes parts, des flèches zébraient l'air ; tout cela mêlé au fracas des sabots des chevaux sur lesquels les sauvages venaient de monter pour s'élancer à notre poursuite.

J'étais le dernier des trois cavaliers fugitifs et je ne comprends pas encore comment je parvins à franchir le passage étroit sans tomber entre les mains des Peaux-Rouges. Hawkens était invisible ; Winnetou se dirigeait bride abattue vers la vallée que nous avions explorée lors de notre reconnaissance, en se retournant de temps en temps pour voir si je le suivais.

J'étais sur le point de prendre le tournant à la suite de l'Apache lorsqu'une balle siffla près de nous. Je sentis Harry fléchir. Il avait été atteint.

– Swallow, mon cher Swallow, sauve-nous, dis-je au cheval d'un ton suppliant, en proie à la plus atroce anxiété – et la bête se lança à un galop aussi effréné que lors de l'incendie de New-Venango.

En me retournant, je vis Parranoh sur son mustang, à une distance déjà considérable derrière nous. Les autres étaient dissimulés par le coude de la route. Bien que je n'eusse jeté qu'un regard furtif, je pus apercevoir l'expression de rage qui se pei-

gnait sur le visage du chef. Je redoublai mes appels au cheval dont la vitesse et la ténacité allaient décider de notre destin. Certes, je ne redoutais pas une rencontre avec cet homme, mais la présence du jeune homme blessé ne me permettait pas d'envisager cette éventualité.

Nous volions littéralement le long du cours d'eau. Le cheval de Winnetou soulevait une grêle de cailloux sous ses longues jambes osseuses. Swallow lui emboîtait le pas bien que supportant un poids double. Même sans me retourner, je savais que Parranoh était resté en arrière.

– Vous êtes blessé, Harry ? demandai-je sans ralentir un instant.

– Oui.

– Gravement ?

Le sang chaud coulait de sa plaie sur ma main. Je le tenais serré contre moi.

– Pourrez-vous supporter cette course ?

– Il faut l'espérer.

J'exhortai le cheval à accélérer continuellement sa course. Ce n'est pas en vain qu'il portait le nom d'hirondelle. Son vol était digne de celui d'un oiseau. Ses sabots touchaient à peine le sol.

– Cramponnez-vous bien à moi, Harry. Nous sommes presque sauvés.

– Je ne tiens pas à la vie, laissez-moi plutôt glisser du cheval si mon poids entrave votre course.

– Non ! non ! Vous vivrez. Il faut que vous viviez.

– Maintenant tout m'est égal, puisque mon père est mort. Je regrette de ne pas avoir été tué en même temps que lui.

Un silence tomba pendant lequel notre course poursuivit son train effréné.

– C'est moi qui suis responsable de sa mort, gémit le jeune homme. Si je vous avais écouté, Parranoh aurait été fusillé dans la forteresse, et les Indiens n'auraient pas tué mon père.

– Ne revenons pas sur ce qui est fait. Occupons-nous du moment présent.

– Non, laissez-moi descendre, Parranoh ne nous poursuit plus.

Cette fois je tournai la tête. Nous avions déjà quitté le bord de l'eau et nous nous trouvions sur la plaine découverte, où nous avancions parallèlement à la lisière du bois. Parranoh était maintenant séparé de nous par une distance considérable, et Swallow s'était révélé infiniment supérieur au cheval bai. Loin derrière le Chef Blanc, j'aperçus encore des groupes d'Indiens qui ne renonçaient pas à la poursuite malgré notre sensible avance.

Je jetai un regard en avant et je vis Winnetou qui sautait de son cheval et qui épaulait son fusil conquis sur l'ennemi. Je l'imitai et étendis Harry dans l'herbe. Je n'avais plus le temps de charger mon arme, car Parranoh était déjà trop près. Je saisis donc le tomahawk.

Le chef avait aperçu notre attitude. Il se prépara à lancer son tomahawk dans ma direction. Au même moment, un coup de feu partit de l'arme de Winnetou. Parranoh s'effondra et, atteint l'instant d'après par mon arme, il s'écroula à terre la tête fendue en deux.

Winnetou écarta du pied le corps inanimé en disant :

– Le serpent des Atabaskas ne sifflera plus et n'insultera plus le chef Apache du nom de Pimo. Mon frère peut reprendre ses armes.

En effet Parranoh portait le couteau, le tomahawk, le fusil et le revolver qui m'appartenaient. Je rentrai donc en possession de mon bien et revins vers Harry, tandis que Winnetou s'emparait du cheval bai.

Les Indiens s'étaient entre temps considérablement approchés de nous et leurs balles pouvaient déjà nous atteindre. Nous sautâmes donc en selle et reprîmes notre course.

Soudain, à gauche, nous vîmes surgir du bois une troupe de cavaliers qui se dirigeaient au galop dans la direction de nos poursuivants. C'était un détachement de dragons du Wilkes-Fort. À peine Winnetou eut-il aperçu nos sauveurs qu'il fit faire volte-face à son cheval et, le tomahawk brandi en l'air, fonça sur les Ponkas qui n'avaient pas eu le temps de freiner l'élan de leurs chevaux. Je descendis à terre pour examiner la blessure de Harry.

Elle n'était pas profonde. Je pris mon couteau et, comme je n'avais pas d'autres pansements sous la main, je taillai des bandes dans ma chemise, pour tâcher d'arrêter l'afflux du sang qui s'échappait de la blessure.

– Vous sentez-vous de force à vous tenir sur un cheval, Harry ? demandai-je.

Il sourit et se dirigea vers le cheval bai du « Chef Blanc ». D'un bond il se trouva en selle.

– Maintenant que le sang ne coule plus, je ne sens pas ma blessure. Les Peaux-Rouges battent en retraite, suivons-les.

Privés de leur chef, dont les appels les avaient empêchés de fuir, les Ponkas s'étaient maintenant dispersés, suivis par les dragons. Ils avaient certainement l'intention de se réfugier dans la forteresse.

Il importait de ne pas les laisser s'emparer de cette position et de pénétrer à l'intérieur en même temps qu'eux. Aussi fis-je à

nouveau prendre à Swallow son élan et, dépassant les autres, je me trouvai bientôt à côté de Winnetou. Le premier des Ponkas allait justement s'engager dans le passage lorsqu'un coup de feu l'atteignit. Il glissa raide mort de son cheval. Le suivant connut le même sort. Bientôt les Ponkas ne virent plus de salut que dans une prompte fuite dans la direction du Mackenzie, toujours poursuivis par les dragons.

J'étais fort intrigué par ces coups de feu mystérieux venant si à point pour faciliter nos plans. Ma curiosité ne tarda pas à être satisfaite : je vis surgir d'un buisson une barbe en broussaille et un nez énorme au-dessus duquel pétillait une paire d'yeux malicieux, puis, comme il n'y avait plus d'ennemis aux alentours, les autres parties du corps émergèrent à leur tour.

– C'est vous, Sam ? Comment se fait-il que vous êtes ici ? J'étais persuadé que vous nous aviez précédés !

– Je n'étais pas disposé à faire un steeple-chase ce matin. D'ailleurs j'avais affaire à une sale rosse qui m'aurait secoué comme un prunier. Je me suis dit que les Rouges allaient tous partir à votre poursuite en vidant la forteresse, alors j'ai attendu bien caché. Et je ne me suis pas trompé. Il aurait fallu voir leur tête quand ils m'ont aperçu. Mais où avez-vous ramassé tout ce monde-là ?

– Nous ne savons pas nous-mêmes pourquoi ce détachement se trouve dans cette région. Quoi qu'il en soit, leur apparition est le miracle auquel nous devons de nous être tirés indemnes de l'aventure.

– Allons donc ! Old Shatterhand, Winnetou et Sam Hawkens ne sont pas de ceux qui ont besoin d'être sauvés par les autres. Tout de même ces dragons sont venus au bon moment pour donner une leçon à ces chiens de Ponkas. Croyez-vous qu'il faille les suivre ?

– Pourquoi faire ? Ils se débarrasseront vite des Indiens. C'est sûrement l'avis de Winnetou, puisqu'il est entré avec Harry dans notre château sans plus tergiverser. Allons-y nous aussi.

Nous franchîmes le passage et nous trouvâmes dans la gorge qui avait servi la nuit précédente de champ de bataille. Winnetou et Harry étaient près du cadavre de Old Firehand. Le jeune homme avait posé la tête de son père sur son genou, tandis que l'Apache examinait ses blessures. Nous entendîmes Winnetou s'écrier :

– *Uff ! uff ! uff !* Il n'est pas mort !... Il vit.

Nous fûmes comme électrisés par cette révélation. Harry poussa un cri de joie. Nous aidâmes aussitôt l'Apache à panser le blessé, et, après quelques instants, nous pûmes constater que Old Firehand ouvrait les yeux. Il nous reconnut et eut pour son fils un faible sourire. Je l'examinai soigneusement. La balle avait traversé le poumon droit et était ressortie en provoquant une abondante hémorragie. Mais, étant donnée la résistance de son organisme, on pouvait espérer le sauver avec de bons soins. Winnetou l'entoura d'autant de confort que l'endroit le permettait.

Ce n'est qu'alors que nous pûmes penser à nous-mêmes. Aucun de nous n'était sans blessure, bien que notre état ne fût pas alarmant. Tous les autres avaient payé de leur vie cette aventure où ils avaient préféré ne pas suivre mon conseil.

Vers midi, les dragons revinrent. Ils ramenaient des Ponkas prisonniers. L'officier nous expliqua que son arrivée ne tenait pas du miracle. Il avait appris que les Ponkas avaient tenté de faire dérailler le train, et il avait décidé de les punir. Mis au courant de l'expédition de vengeance entreprise par les Peaux-Rouges, il les avait suivis.

Les dragons restèrent trois jours dans la vallée pour donner du repos à leurs chevaux. Nous nous occupâmes pendant ce

temps de l'ensevelissement des cadavres. L'officier nous invita à faire un séjour au Wilkes-Fort, où Old Firehand pourrait trouver un secours médical. Nous acceptâmes d'enthousiasme.

Inutile de dire que Sam Hawkens était inconsolable de la perte de ses deux amis, Dick Stone et Will Parker. Il fit vœu d'abattre sans pitié tous les Ponkas qu'il trouverait sur son chemin. Moi je tirai une autre morale de l'aventure ; je n'oubliai pas que Parranoh était un Blanc. Cela me confirma dans ma conviction intime, à savoir que, si les Peaux-Rouges sont ce qu'ils sont, la faute en revient bien souvent aux Visages-Pâles.

CHAPITRE III

UNE VIELLE CONNAISSANCE

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements relatés plus haut dont les conséquences se faisaient encore sentir. Certes l'espoir de sauver Old Firehand s'était réalisé, mais sa guérison était extraordinairement lente. Sa faiblesse ne lui permettait pas de se tenir debout, et nous avions même dû renoncer à le transporter au Fort pour le moment. Nous espérions lui donner des soins suffisants dans la forteresse.

La blessure de Harry s'était avérée plus grave. Winnetou portait également des blessures sur presque tout le corps, mais elles eurent vite fait de se cicatriser. Mon propre état s'améliorait à vue d'œil. Il est vrai que les endroits blessés restaient toujours endoloris et me faisaient souffrir au moindre contact, mais j'étais endurci à la douleur physique comme un Indien. C'est encore Sam Hawkens qui paraissait s'en être tiré à meilleur compte. Il avait quelques contusions, mais d'une importance insignifiante.

Il était évident que, même une fois guéri, Old Firehand devrait veiller à sa santé. Il ne pouvait plus être question pour lui de reprendre sa vie de chasseur de l'Ouest. Il décida de se rendre dans l'Est avec Harry, dès qu'il en aurait la force, pour rejoindre son fils aîné. Naturellement, pour ce faire, il avait besoin de monnayer son stock de peaux de bêtes. Au Fort, il n'aurait pas l'occasion de les écouler et les porter plus loin aurait été se charger d'un bagage trop encombrant vu son épuisement physique. Il fallait trouver une autre solution. Un des soldats qui nous avaient été envoyés comme gardes nous donna un conseil. Près de la Turkey-River, nous trouverions un marchand

qui achetait tout ce qu'on lui proposait et qui ne se bornait pas au troc, mais payait au besoin argent comptant. Cet homme était susceptible de nous tirer d'embarras.

Mais comment l'atteindre ? Nous ne pouvions lui envoyer un messager, car nous n'avions personne à notre disposition hormis les soldats qui ne pouvaient quitter leur poste. Il fallait bien que l'un de nous assumât cette mission. Je m'offris pour aller jusqu'à la Turkey-River, mais on m'avertit que des Okanandas-Sioux très dangereux sévissaient dans la région. Le marchand lui-même n'avait pas à les redouter, car les Peaux-Rouges ne s'attaquaient jamais aux hommes d'affaires, sachant qu'ils pouvaient en avoir besoin. Les autres Visages-Pâles n'en couraient que plus de risques, et, bien que je n'éprouvasse aucune crainte, je fus heureux quand Winnetou s'offrit de m'accompagner. Nous pouvions partir tous les deux, car Sam Hawkens et Harry suffisaient pour soigner Old Firehand, d'autant plus que les soldats se chargeaient de la chasse. Nous nous mîmes donc en route, et, comme Winnetou connaissait parfaitement la région, au bout du troisième jour de trajet, nous nous trouvâmes sur les bords de la Turkey-River.

Mais comment trouver le marchand ? Au cas où il serait descendu chez des Indiens, il nous faudrait nous tenir sur nos gardes. Mais il y avait à proximité du fleuve une petite colonie de Blancs qui, quelques années auparavant, avait eu le courage de se fixer dans ces parages. Nous décidâmes donc de visiter les colons. Nous suivîmes le fleuve pendant quelque temps sans trouver trace d'une habitation humaine. Vers le soir, nous nous approchâmes cependant d'un champ de seigle derrière lequel s'étendaient d'autres cultures. Près d'un cours d'eau qui se jetait dans le fleuve se dressait une cabane construite avec des troncs d'arbres et entourée d'un jardin fermé par une clôture. Un peu plus loin, une clôture analogue encerclait un espace libre où paissaient quelques chevaux et quelques vaches. C'est là que nous nous dirigeâmes pour attacher nos montures, et nous étions sur le point de gagner la maison lorsque nous aperçûmes

par une des fenêtres en forme de meurtrière le canon d'un fusil braqué sur nous. Au même instant une voix cria :

– Halte ! Pas un geste. Qui êtes-vous, Blanc, et que venez-vous chercher ici ? Ce n'est pas un pigeonnier où l'on entre et sort comme on veut. Que voulez-vous ?

– Je suis Français et nous cherchons le marchand qui doit se trouver dans les environs, répondis-je.

– Eh bien ! qu'attendez-vous pour aller le trouver ? Moi, je ne vous connais pas, partez d'ici.

– Mais, voyons, vous consentirez à nous donner un renseignement. Nous ne sommes pas des vagabonds pour être chassés de la sorte.

– Je n'en suis pas sûr, et c'est pourquoi je vous chasse.

– Vous voulez dire que nous sommes des vagabonds ?

– Parfaitement.

– Pourquoi ?

– C'est mon affaire. Je n'ai pas besoin de vous le dire. En tout cas, vous mentez en vous donnant pour un Français !

– Je vous assure que c'est la vérité.

– Pshaw ! je ne connais qu'un Français qui ait ne courage de s'aventurer par ici, c'est Old Firehand.

– C'est justement de sa part que nous venons.

– Et d'où, s'il vous plaît ?

– De son camp qui se trouve à trois jours de trajet à cheval d'ici. Vous avez peut-être entendu parler de sa forteresse ?

– Un certain Dick Stone est venu un jour et m'a dit qu'il avait besoin environ de ce temps-là pour y retourner.

– Dick Stone est mort, c'était notre ami.

– C'est fort possible, mais vous ne m'inspirez pas confiance, surtout que vous êtes accompagné par un Peau-Rouge. Le moment n'est pas de lier amitié avec ces gens-là.

– La visite de cet Indien ne peut que vous honorer. C'est Winnetou, le chef des Apaches.

– Winnetou ? Grand Dieu ! Et vous alors...

– Je suis Old Shatterhand.

– Il fallait commencer par vous présenter. Voilà qui change tout. Entrez donc, messieurs. Vous n'avez qu'à exprimer vos désirs, je suis à vos ordres.

Le canon disparut de la meurtrière et le propriétaire apparut sur le seuil de sa porte. C'était un homme d'un âge avancé, robuste et trapu. Il faisait l'effet de quelqu'un qui n'a pas l'habitude de se rendre dans la lutte. Il nous tendit les deux mains et nous introduisit dans son habitation où se tenaient sa femme et son fils, un jeune garçon bien bâti. Ses deux autres fils, ainsi qu'il nous l'apprit, travaillaient dans le bois.

L'intérieur de la maison ne formait qu'une pièce. Les murs étaient ornés de diverses armes et de trophées de chasse. Sur un foyer rudimentaire installé sur des pierres, une marmite de fer fumait. Quelques caisses faisaient office d'armoires et de garde-manger. Dans un coin, j'aperçus une table improvisée et quelques sièges également de fabrication domestique. Le maître de maison nous invita à nous asseoir, et, pendant que le fils s'occupait de nos chevaux, nos hôtes nous offrirent une modeste collation qui, vu les circonstances, nous fit grand plaisir. Pendant que nous nous restaurions, les deux autres fils revinrent du bois. Ils s'installèrent à nos côtés en silence. Le père nous adressa alors la parole :

– Il ne faut pas vous formaliser, messieurs, si je me suis montré un peu rude avec vous. Il nous faut bien nous tenir sur le qui-vive, surtout depuis que les Okanandas-Sioux semblent avoir jeté leur dévolu sur ces parages. Il y a quelques jours ils ont encore attaqué une maison. On ne peut non plus se fier aux Blancs qui passent par ici. Je suis d'autant plus heureux de rencontrer des gentlemen comme vous, messieurs. Ainsi, vous dites que vous cherchez le marchand. Avez-vous une affaire à traiter avec lui ?

– C'est cela même, répondis-je, tandis que Winnetou gardait le silence selon son habitude. Nous venons lui proposer l'achat d'un stock de peaux.

– Un stock important ?

– Oui, assez.

– Contre des marchandises ou de l'argent ?

– Contre de l'argent si possible.

– Dans ce cas, je connais l'homme qu'il vous faut. Les autres marchands ne sont pas sérieux. Celui-là possède réellement de l'argent.

– Et il est honnête ?

– Honnête, c'est une façon de parler. Un marchand veut faire des affaires et gagner de l'argent, son métier est de profiter des bonnes occasions. Celui qui se laisse rouler ne peut que s'en prendre à lui-même. Le marchand dont je vous parle s'appelle Bourton, il connaît son métier sur le bout du doigt et il voyage toujours avec cinq commis.

– Où croyez-vous que nous pourrions le trouver en ce moment ?

– Vous le saurez ce soir. Un de ses commis, un dénommé Rollins, est passé hier par ici pour prendre la commande. Il est

parti en amont pour visiter un voisin et reviendra ce soir pour passer la nuit chez moi. Ce pauvre Bourton a reçu quelques tuiles ces derniers temps.

– Tiens !

– Oui, à cinq ou six reprises, quand il est venu pour visiter des clients, il a trouvé leurs habitations dévastées par les Indiens. Abstraction faite de la perte de temps et des dommages causés ainsi à ses affaires, il est dangereux pour un marchand de trouver toujours les Peaux-Rouges dans ses jambes.

– Et ces agressions ont eu lieu à proximité de votre habitation ?

– Oui, relativement pour la région. Le plus proche voisin qui ait eu à en souffrir habitait à neuf milles d'ici.

– Naturellement, étant données ces grandes distances, on ne peut même pas se porter aide et assistance en cas de danger ?

– Oui, c'est assez regrettable. Mais moi je n'ai pas peur. Les Peaux-Rouges ne mettront pas de bâtons dans les roues du vieux Corner, car je m'appelle Corner, messieurs. Qu'ils essaient seulement, je leur apprendrai à vivre.

– Pourtant vous n'êtes que quatre.

– Quatre ? Vous oubliez de compter ma femme. Elle n'a pas peur de regarder un Indien en face et elle manie les armes à la perfection. Quant à moi, je ne suis peut-être pas un héros de la Prairie comme vous autres, messieurs, mais je m'entends un peu au tir. Nos armes sont excellentes et il suffit que je ferme bien ma porte pour qu'aucun Peau-Rouge ne puisse entrer ici. Quand bien même ils seraient trois cents dehors, nous arriverions à déblayer le terrain. Mais, écoutez, ce doit être Rollins qui rentre.

En effet, un bruit de sabots nous parvint. Corner sortit. Nous l'entendîmes échanger quelques mots avec le nouveau venu qu'il introduisit l'instant d'après et qu'il nous présenta.

– Voici Mr. Rollins dont je vous ai parlé tout à l'heure. C'est le commis du marchand que je vous ai recommandé.

Puis, en se tournant vers Rollins :

– Je viens de vous dire dehors qu'une surprise vous attendait. Ces gentlemen ne sont autres que Winnetou, le chef des Apaches, et Old Shatterhand, dont vous avez certainement entendu parler. Ils cherchent Mr. Bourton pour lui vendre un stock de peaux et de fourrures.

Rollins était un homme d'âge moyen, d'aspect ordinaire, ni sympathique ni antipathique. Dans sa physionomie, rien n'autorisait un jugement défavorable, pourtant l'expression de son visage me déplut à première vue. Puisque nous étions des hommes connus dans la région, il aurait dû être content de nous rencontrer, d'autant plus que nous venions lui offrir une affaire intéressante. Cependant, ce que nous lisions dans ses yeux, c'était tout autre chose que de la satisfaction. Il avait même l'air assez désagréablement surpris par cette rencontre. Il est vrai que je pouvais me tromper. J'essayai donc de dominer cette mauvaise impression et le priai de prendre place près de nous pour parler affaire.

Invité à partager le repas, il commença à manger, mais sans grand appétit. Enfin il se leva de table sous prétexte d'aller voir ce que faisait son cheval. Cette besogne pouvait lui demander quelques minutes, pourtant il resta dehors au moins un quart d'heure. Un sentiment proche de la méfiance s'empara de moi. Je sortis à mon tour. Je vis le cheval attaché, mais pas trace de cavalier. Cependant le clair de lune m'aurait permis de l'apercevoir s'il s'était tenu à proximité. Ce n'est qu'au bout de quelques instants que je le vis apparaître au coin de la clôture...

En m’apercevant, il s’arrêta net, puis il vint vers moi d’un pas décidé.

– Je vois que vous êtes amateur de promenades au clair de lune, Mr. Rollins, dis-je.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que vous venez de vous promener.

– Ça n’a rien à voir avec le clair de lune. Je ne me sens pas très bien, je me suis détraqué l’estomac, et cette longue course à cheval m’a engourdi les membres, j’avais besoin d’un peu d’exercice.

Il détacha son cheval et l’introduisit dans le clos où se trouvaient les nôtres, puis entra avec moi dans la maison. Tous ses manèges ne me regardaient pas ; il était bien libre de faire ce qu’il voulait, mais un chasseur de l’Ouest, qu’il le veuille ou non, reste toujours sur le qui-vive. D’ailleurs Rollins m’avait donné une explication fort plausible. Il avait mangé si peu que je pouvais fort bien admettre qu’il eût mal à l’estomac. De plus il parlait sur un ton si simple que le bon sens semblait contredire mes soupçons.

Nous parlâmes affaires, nous discutâmes le prix des fourrures, le traitement des peaux, les modalités du transport et toutes choses s’y rapportant.

Rollins fit preuve d’une connaissance parfaite du marché, ainsi que de brillantes connaissances techniques. Il parlait sur un ton si modeste qu’il plut à Winnetou qui, contrairement à son habitude, prit une part très active à la conversation. Nous évoquâmes nos récentes aventures et Rollins nous écouta avec beaucoup d’intérêt. Nous lui posâmes quelques questions au sujet de son patron dont le consentement était naturellement nécessaire à la conclusion du marché.

– Je regrette de ne pouvoir vous dire où il se trouve actuellement, nous dit-il. Il est constamment en voyage. Quant à moi, je ne fais qu'enregistrer les commandes et les offres que je lui transmets quand je le vois. Évidemment, nous avons ensemble des rendez-vous à dates fixes. Combien de temps nous prendrait le trajet jusqu'au dépôt de Mr. Firehand ?

– Trois jours à peu près.

– Ah ! Je verrai Mr. Bourton d'ici huit jours au Riffley-Fork. Ainsi donc j'aurai le temps d'aller voir la marchandise et de l'apprécier. Ensuite j'irai trouver mon patron que je conduirai chez vous s'il ne fait pas d'objection. Qu'en pensez-vous ?

– Évidemment, il faut que vous examiniez la marchandise avant de pouvoir conclure l'affaire. Mais j'aimerais autant que ce soit tout de suite Mr. Bourton qui vienne lui-même.

– C'est bien difficile. Mon patron n'a guère le temps de perdre trois jours avant de savoir si le voyage en vaut la peine ou non. C'est précisément pour éviter des pertes de temps inutiles qu'il m'a engagé à son service. Je crois, tout bien pesé, qu'il est plus sage que j'aille me rendre compte le premier.

Nous n'avions aucune raison de refuser sa proposition. Je conclus donc en lui disant :

– Eh bien ! si vous avez le temps, nous vous emmènerons demain matin avec nous. Mais, dans ce cas, il faudra nous lever de bonne heure.

– C'est entendu. Dans mon métier on n'a pas de temps à perdre ! Nous partirons dès l'aube et je vous propose même d'aller nous coucher tout de suite.

Tout cela était parfaitement normal. Rollins se leva et aida la femme du fermier à dresser les peaux et les couvertures qui devaient servir de lit. Quand il eut fini, il nous désigna nos places.

– Merci bien, dis-je. Mais nous préférons, quant à nous, dormir à la belle étoile. C’est infiniment plus sain.

– Mais voyons, Mr. Shatterhand, il fait trop froid. Et puis la clarté de la lune vous empêchera de dormir.

– Quant au froid, nous y sommes bien habitués, et pour la lune, ce n’est pas elle qui nous dérangera.

Il essaya de nous dissuader, mais sans succès. Cependant, son insistance ne nous parut aucunement suspecte sur l’heure, et ce n’est que plus tard que nous comprîmes que nous aurions dû nous en méfier.

Avant que nous soyons sortis, le maître de la maison nous dit :

– D’habitude, nous tenons la porte verrouillée, mais vous désirez peut-être qu’on la laisse ouverte cette nuit ?

– Et pourquoi donc ?

– Vous pourriez avoir besoin de quelque chose pendant la nuit.

– Nous n’aurons besoin de rien. Dans ces parages, il n’est pas sage de laisser une porte entrebâillée. Si jamais nous avons besoin de quelque chose, nous vous appellerons par la fenêtre.

– Entendu.

Dès que nous fûmes sortis de la maison, nous entendîmes Mr. Corner verrouiller soigneusement la porte. La lune était si basse que l’ombre de la maison se projetait sur le clos à l’intérieur duquel se trouvaient les chevaux. Swallow et le cheval de Winnetou étaient étendus côte à côte. Je dépliai ma couverture et m’y couchai en appuyant ma tête sur le cou du cheval en guise d’oreiller, ainsi que je l’y avais habitué.

Je n'avais guère dormi plus d'une heure lorsqu'un léger sursaut de Swallow me réveilla. La bête ne bougeait jamais quand j'étais couché ainsi, sauf s'il survenait quelque chose d'anormal. Je sautai sur mes pieds, m'approchai du clos et examinai l'horizon. À deux cents pas de nous environ, j'aperçus une masse sombre. C'était toute une armée d'Indiens rampant vers la maison.

Je me retournai pour faire signe à Winnetou, mais il était déjà levé. Il s'était réveillé presque en même temps que moi.

– Mon frère voit-il ces taches qui s'approchent ? lui demandai-je.

– Oui. Ce sont des guerriers indiens.

– Ce sont sans doute des Okanandas qui viennent assaillir la ferme ?

– Old Shatterhand l'a deviné. Entrons vite à l'intérieur.

– Mais que faire des chevaux, nous ne pouvons pas les laisser à l'ennemi !

– Nous les ferons entrer avec nous. Dépêche-toi, ils s'approchent. Par bonheur nous sommes dans l'ombre et les Sioux ne peuvent pas nous voir.

Nous fîmes lever nos chevaux et les conduisîmes devant la maison. Winnetou était déjà sur le point de réveiller nos hôtes en les appelant par la fenêtre lorsque je constatai que la porte n'était pas fermée. Elle était même entrebâillée ; je l'ouvris complètement et fis entrer Swallow à l'intérieur. Winnetou me suivit avec son cheval et tira le verrou derrière lui. Le bruit que causa notre entrée éveilla le propriétaire.

– Qui est là ? Qu'est-ce qui se passe ? Il y a des chevaux maintenant dans la maison ? s'écria le colon en se dressant sur ses pieds.

– C’est nous, Winnetou et Old Shatterhand, répondis-je, car dans l’obscurité il ne pouvait nous voir.

– Vous ? Et comment êtes-vous entrés ?

– Par la porte.

– Mais je l’avais fermée.

– Elle était pourtant ouverte.

– Nom d’un chien ! Sans doute n’ai-je pas assez bien tiré le verrou quand vous êtes sortis. Mais pourquoi introduisez-vous vos chevaux dans la maison ?

Évidemment, le verrou avait été parfaitement tiré, mais, une fois les autres endormis, Rollins avait dû l’ouvrir pour permettre aux Indiens de pénétrer plus facilement dans la maison. Je répondis donc à notre hôte :

– Parce que nous ne voulons pas nous les laisser voler.

– Les laisser voler ? Mais par qui ?

– Par les Okanandas-Sioux qui se préparent à vous attaquer.

On imagine l’effet provoqué par ces paroles. Corner avait dit quelques heures auparavant qu’il ne redoutait pas les Peaux-Rouges, mais, en entendant cette nouvelle, il n’en fut pas moins effrayé. Rollins fit semblant de partager la frayeur de ses hôtes. Winnetou les exhorta au calme :

– Silence ! Ce n’est pas avec des cris qu’on peut tenir à bout de l’ennemi. Il faut discuter sur la façon dont nous allons organiser la défense.

– Il n’y a rien à discuter, fit Corner. Nous les exterminerons à coups de feu jusqu’au dernier. Par ce clair de lune, il ne sera pas difficile de viser.

– Cependant nous n'en ferons rien, déclara l'Apache.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il ne faut verser le sang humain que lorsque c'est absolument nécessaire.

– Mais, dans ce cas précis, c'est justement nécessaire. Il faut donner une leçon à ces chiens rouges, afin d'enlever aux survivants toute envie de recommencer.

– Ainsi mon frère blanc appelle les Indiens des chiens rouges ? Il devrait cependant songer que moi aussi je suis Indien. Je connais mes frères rouges mieux que lui. Quand ils s'attaquent aux Visages-Pâles, ils ont toujours une raison de le faire, soit qu'il s'agisse d'un ennemi déclaré, soit qu'ils se laissent influencer par un Blanc qui les exploite pour ses fins. Si les Ponkas nous ont attaqués, chez Old Firehand, c'est uniquement parce qu'ils suivaient un chef blanc ; de même si les Okanandas-Sioux viennent maintenant pour piller ta demeure, il faut en attribuer la faute aux instigations d'un Visage-Pâle.

– Je ne le crois point.

– Ce que tu crois importe peu au chef des Apaches, car il est sûr de ce qu'il avance.

– Et quand bien même vous auriez raison, reprit Corner, les Okanandas n'en méritent pas moins le châtiment. J'ai le droit de tuer celui qui vient m'attaquer. Je tiens à user de ce droit.

– Ton droit ne nous intéresse pas. Si tu étais seul, tu serais libre d'agir comme bon te semblerait, mais là où se trouvent Old Shatterhand et Winnetou, ce sont eux qui commandent. Mais, au fait, à qui as-tu acheté ton domaine ?

– Acheté ? Je ne suis pas si bête. Je me suis fixé ici parce que je trouvais l'endroit à mon goût, et, si je reste ici le temps prévu par la loi, la terre m'appartiendra.

– Tu n’as donc pas même demandé leur autorisation aux Sioux, maîtres de ce pays ?

– Je n’y ai pas pensé.

– Et maintenant tu t’étonnes qu’ils te considèrent comme leur ennemi et qu’ils te traitent en pillard ? Tu les appelles chiens rouges et tu veux les exterminer. Gare à toi si tu tires une seule balle ! Je te logerai aussitôt du plomb dans la tête.

– Mais que voulez-vous que je fasse ? demanda Corner avec un peu moins d’assurance, intimidé par l’attitude énergique de l’Apache.

– Tu n’auras rien à faire du tout. Mon frère Old Shatterhand et moi, nous agirons pour toi. Si tu te conformes à nos ordres, aucun mal ne t’arrivera.

Toute cette conversation n’avait guère duré qu’une minute. Pendant ce temps je me tenais près de la fenêtre pour épier le moment où les Okanandas s’approcheraient. On ne voyait encore personne. Winnetou vint à moi et me demanda :

– Es-tu d’accord pour ne tuer personne ?

– Tout à fait. Corner s’est emparé de leur bien, et peut-être leur expédition contre lui a-t-elle encore une autre raison.

– C’est même très probable. Mais comment faire pour les persuader d’abandonner leur projet sans verser de sang.

– Mon frère Winnetou le sait aussi bien que moi.

– Old Shatterhand a deviné mes pensées comme d’habitude. Nous allons nous emparer de l’un d’eux.

– Oui, de celui qui viendra écouter à là porte.

– D’accord. Car il ne fait pas de doute qu’ils enverront quelqu’un pour savoir ce qui se passe à l’intérieur.

Nous ouvrîmes le verrou et entrebâillâmes légèrement la porte, juste assez pour que du dehors on pût jeter un coup d'œil à l'intérieur. Je me postai derrière la porte et attendis. Quelque temps passa. À l'intérieur de la maison, le silence et l'obscurité régnaient. Puis, soudain, j'entendis l'approche d'un ou de plusieurs espions ; c'est moins par l'ouïe que je perçus cette présence que par une espèce d'instinct qui est le sixième sens de tout chasseur de l'Ouest. L'instant d'après j'aperçus l'espion. Il était couché sur le sol, et c'est dans cette position qu'il s'était glissé jusqu'à la porte. Il cherchait à s'orienter à tâtons. En un clin d'œil, j'ouvris complètement la porte et saisis l'homme par le cou ; il chercha à se dégager, se débattit, mais ne put émettre un son. Je l'entraînai à l'intérieur et Winnetou verrouilla à nouveau la porte.

– De la lumière, monsieur Corner, dis-je à notre hôte. Nous allons voir un peu notre homme.

Le colon s'exécuta. Il alluma une chandelle de graisse de cerf et l'approcha du visage de l'Indien.

– C'est le « Cheval-Pie », chef des Okanandas-Sioux, s'écria Winnetou. Mon frère Old Shatterhand a fait une bonne prise.

L'Indien suffoquait sous mon étreinte. Lorsque je le relâchai, il remplit ses poumons d'air et s'exclama :

– Winnetou, le chef des Apaches !

– Oui, c'est moi-même. Tu me connais parce que tu m'as déjà vu. Quant à mon ami, tu ne l'as jamais rencontré, mais tu sais qui il est puisque tu viens de m'entendre le nommer.

– C'est donc Old Shatterhand ?

– En personne. Tu as pu le comprendre à la façon dont il t'a empoigné le cou, sans que tu puisses opposer la moindre résistance. Tu es maintenant en notre pouvoir. Que penses-tu que nous allons faire de toi ?

– Mes illustres frères me laisseront partir en paix.

– Qu'est-ce qui te fait penser ainsi ?

– Je sais que les guerriers Okanandas ne sont pas les ennemis des Apaches.

– Ce sont des Sioux, et les Ponkas qui nous ont attaqués récemment appartiennent au même peuple.

– Nous n'avons rien de commun avec eux.

– Ne cherche pas à me donner le change. Tu sais que Winnetou est l'ami de tous les hommes rouges, mais celui qui agit mal est son ennemi, quelle que soit la couleur de sa peau. En affirmant que vous n'avez rien de commun avec les Ponkas, tu dis un mensonge. Je sais parfaitement que les Okanandas et les Ponkas n'ont jamais combattu les uns contre les autres et que leurs rapports sont depuis quelque temps plus amicaux que jamais. Tes protestations n'ont donc aucune valeur. Vous êtes venu ici attaquer les Visages-Pâles. Penses-tu que Old Shatterhand le tolérera ?

Le visage de l'Indien s'obscurcit, il baissa les yeux et dit :

– Depuis quand Winnetou, chef des Apaches, est-il injuste ? Il a la réputation de ne jamais faire tort à autrui, et, pourtant, aujourd'hui il se dresse contre moi qui suis dans mon droit.

– Tu te trompes, car ce que tu avais l'intention de faire n'est pas dans ton droit.

– Comment donc ? Ce pays ne nous appartient-il pas ? Quiconque veut élire ici domicile doit nous en demander l'autorisation. Or ce Visage-Pâle a omis de le faire. Nous avons parfaitement le droit de le chasser d'ici.

– Certes, je n'ai pas l'intention de te contester ce droit, mais c'est votre façon d'agir que je réprouve. Faut-il donc piller,

incendier et assassiner pour se débarrasser des intrus ? Faut-il glisser vers leurs demeures à la faveur de la nuit à l'instar des bandits ? Un guerrier courageux ne craint pas de se montrer à son ennemi, mais, toi, tu rampes la nuit, suivi de nombreux guerriers, pour attaquer à l'improviste quelques hommes. Winnetou aurait honte d'agir ainsi. Partout où il ira, il racontera combien sont lâches les fils des Okanandas. Ils ne méritent pas le nom de guerriers.

Le « Cheval-Pie » était prêt à laisser éclater son indignation, mais le regard sévère de l'Apache l'incita à se modérer. Il se contenta de déclarer d'un air morose :

– J'agis à la manière de tous les Indiens ; il est d'usage d'attaquer l'ennemi pendant la nuit.

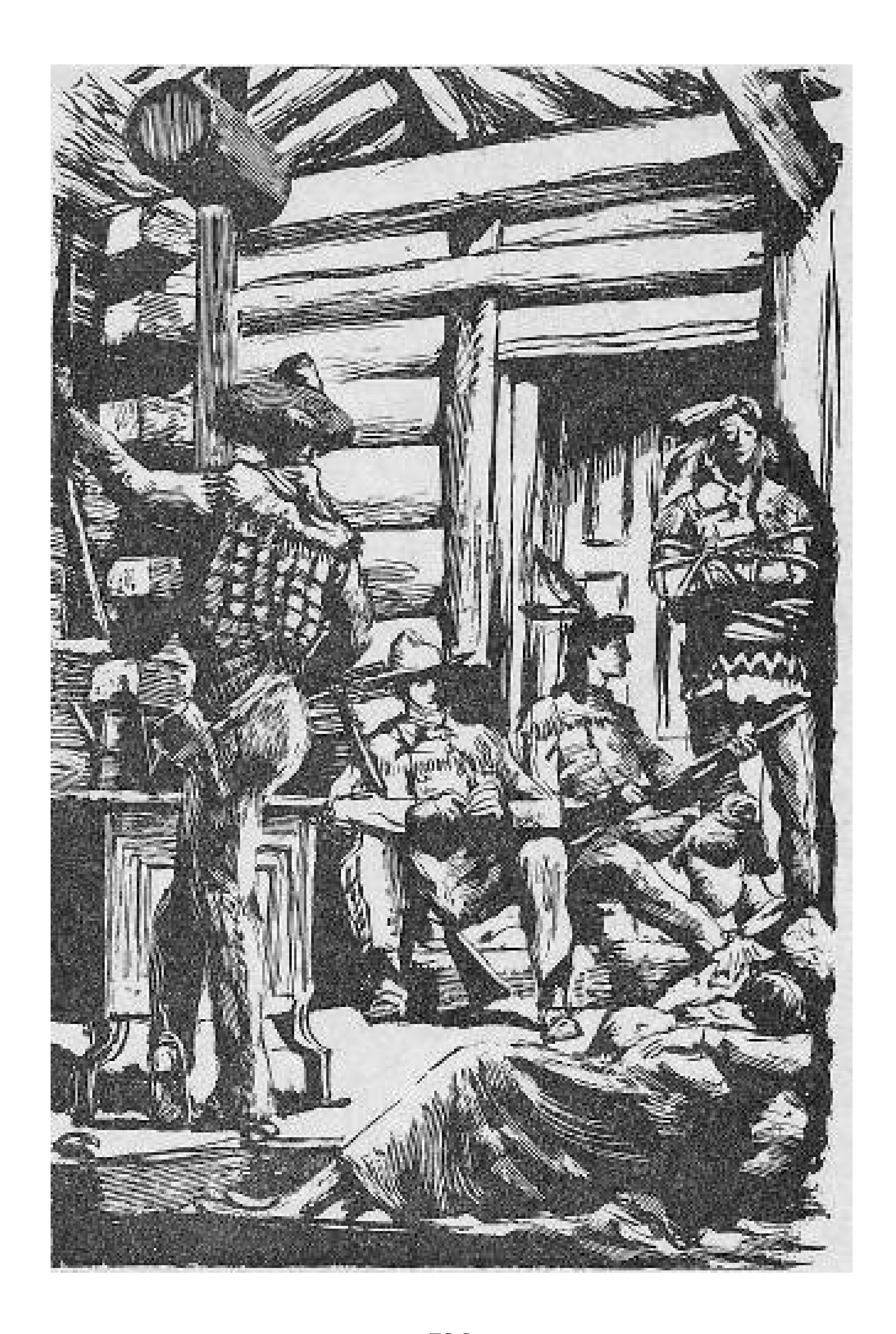
– Oui, quand l'attaque est nécessaire.

– Tu veux dire peut-être que je dois prier humblement ces gens de s'en aller ?

– Tu n'as pas à prier, mais à ordonner ; au lieu de te faufiler dans la nuit, comme un voleur, tu dois venir en plein jour, honnête et fier, en vrai maître de ce pays. Tu dois dire ouvertement à l'usurpateur que tu ne veux plus de lui sur le sol qui t'appartient. Fixe-lui le jour de son départ, et ce n'est qu'au cas où il ferait fi de ta volonté que tu pourrais laisser libre cours à ta colère. Si tu avais agi ainsi, je reconnaîtrais en toi le digne chef des Okanandas ; mais maintenant je ne vois en toi qu'un homme qui rampe insidieusement au lieu de faire preuve de courage et de loyauté.

L'Indien se tenait silencieux dans un coin de la pièce. Que pouvait-il répondre à l'Apache ? Un sourire éclaira le visage grave de Winnetou lorsqu'il me posa cette question :

– Le « Cheval-Pie » se figurait que nous allions lui rendre la liberté. Qu'en pense mon frère Old Shatterhand ?



– Je pense qu'il s'est trompé. Celui qui vient en assassin doit être traité comme tel.

– Old Shatterhand veut donc m'assassiner ? demanda l'Okananda.

– Moi, je ne suis pas un assassin. Assassiner un homme et infliger au coupable la mort qu'il mérite n'est pas la même chose.

– Mais moi je n'ai pas mérité la mort. Je suis ici chez moi.

– Non, tu te trouves dans le wigwam d'un Visage-Pâle, et le fait que ce wigwam soit situé dans ton domaine importe peu. Celui qui s'introduit par ruse dans le wigwam d'autrui mérite la mort selon la loi de l'Ouest. Mon frère Winnetou vient de te dire comment tu aurais dû agir, et je suis tout à fait d'accord avec lui. Personne ne pourra nous blâmer si nous t'exécutons. Mais tu nous connais et tu sais que nous évitons de verser le sang humain quand nous n'y sommes pas absolument contraints. Peut-être pourrions-nous trouver une solution qui te permette d'avoir la vie sauve. Adresse-toi au chef des Apaches ; il décidera de ton sort.

L'Indien était venu en justicier et c'est nous qui faisions figure de juges. Son embarras était évident, bien qu'il cherchât à le dissimuler. Il aurait voulu dire quelque chose pour sa défense, mais ne sut que se taire et fixer l'Apache d'un regard où se mêlaient l'anxiété et la colère réprimée. Puis il porta son regard sur Rollins, le commis de Bourton. Je ne sais si ce fut une impression, mais il me sembla que ce regard l'invitait à intervenir, et, en effet, Rollins se tourna vers Winnetou.

– J'espère que le chef des Apaches ne se montrera pas avide de sang. Dans l'Ouest on a l'habitude de ne punir les crimes qu'une fois perpétrés. Dans ce cas précis, aucun mal n'a été fait pour pouvoir réclamer un châtiment.

Winnetou lança à l'homme un regard méfiant et scrutateur.

– Mon frère Old Shatterhand et moi, nous saurons prendre une décision sans avoir besoin de conseils. Nous n'avons donc que faire de vos suggestions.

À ce moment-là, Winnetou ne se rendait pas très bien compte lui-même des raisons inconscientes de sa méfiance. C'était une fois de plus son instinct qui lui dictait son attitude. En se tournant à nouveau vers l'Okananda, il poursuivit :

– Tu as entendu les paroles de Old Shatterhand. Je partage entièrement son point de vue. Nous n'en voulons pas à ta vie, mais il faut que tu nous dises toute la vérité. Surtout ne cherche pas à nous duper, tu n'y parviendrais pas. Réponds donc franchement : pourquoi es-tu venu ici ? J'espère que tu n'es pas assez lâche pour mentir.

– *Uff !* s'écria le chef Indien. Les guerriers Okanandas ne sont pas des lâches. Je ne mens jamais. Nous sommes venus ici pour attaquer la maison.

– Et l'incendier ensuite ?

– Oui.

– Et que comptiez-vous faire de ses occupants ?

– Nous voulions les tuer.

– Avez-vous conçu ces projets vous-mêmes ?

L'Okananda sembla hésiter. Winnetou précisa sa question :

– Peut-être quelqu'un vous a-t-il suggéré ce plan ?

L'interpellé se taisait obstinément, et ce silence me fit l'effet d'une réponse affirmative.

– Le « Cheval-Pie » ne trouve pas de parole pour répondre, continua l'Apache, pourtant il devrait comprendre que sa vie est en jeu. S'il veut la garder, il faut qu'il parle. Je tiens à savoir à

qui incombe la responsabilité de cette expédition et si cet homme est un guerrier Okananda.

– Oui, ce plan nous a été suggéré, dit enfin le chef Indien.

– Par qui ?

– Le chef des Apaches trahirait-il un allié ?

– Non, admit Winnetou.

– Dans ce cas, il ne doit pas m’en vouloir si je ne nomme pas le mien.

– Je ne t’en veux pas, celui qui trahit son ami mérite d’être abattu comme un chien galeux. Je te permets donc de taire son nom. Mais il faut que je sache s’il s’agit d’un Okananda.

– Non.

– Cet homme appartient-il à une autre tribu ?

– Non.

– Ainsi c’est un Blanc ?

– Oui.

– Se trouve-t-il dehors, avec tes guerriers ?

– Non. Il n’est pas là.

– Ainsi, c’est bien ce que nous pensions, mon frère Old Shatterhand et moi. Un Visage-Pâle est mêlé à cette affaire. Si les Okanandas-Sioux ne voulaient pas tolérer qu’un étranger s’installât sur leur territoire, ils n’avaient pas besoin d’agir en pillards. Cette conduite indigne leur a été imposée. Comme cependant leur forfait n’a pu être commis, leur chef bénéficiera de notre grâce, si toutefois il s’engage à remplir la condition que je lui pose.

– Quelle est cette condition ? demanda le « Cheval-Pie ».

– Elle est double. D'abord tu dois renier ton allié blanc qui t'a induit à malfaire.

Cette condition n'eut pas le don de plaire à l'Okananda. Cependant, après une brève hésitation, il accepta. Il s'enquit alors de la seconde condition.

– Tu demanderas au Visage-Pâle qui s'appelle Corner de vous acheter les terrains qu'il occupe ou de s'en aller. S'il refuse, tu seras libre de le chasser d'ici à l'aide de tes guerriers.

Le « Cheval-Pie » fit moins de résistance sur ce point. Mais ce fut Corner qui protesta. Il invoqua le droit qu'il avait sur ces terres du seul fait qu'il les avait cultivées et fit tout un discours auquel Winnetou ne fut pas en peine de répondre.

– Nous avons appris à connaître les Visages-Pâles qui viennent chez nous pour nous ravir nos biens. Vos lois, mœurs et coutumes nous importent peu. Si votre justice protège ceux qui s'emparent du bien d'autrui, cela ne nous regarde pas. Nous avons fait pour toi ce que nous pouvions, tu ne dois pas demander davantage. Maintenant, Old Shatterhand, le chef des Okanandas et moi, nous allons fumer le calumet de paix pour sceller notre accord.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton péremptoire qui convainquit Corner de l'inutilité de sa résistance. Winnetou bourra son calumet et le cérémonial d'usage se déroula. On pouvait maintenant faire plus ou moins confiance au chef des Okanandas. Winnetou était probablement de mon avis, puisqu'il se dirigea vers la porte, ouvrit le verrou et dit :

– Mon ami rouge peut retourner auprès de ses guerriers et les reconduire chez eux. Nous sommes persuadés qu'il tiendra sa promesse.

Le « Cheval-Pie » sortit. Nous refermâmes la porte derrière lui et nous postâmes près de la fenêtre pour le suivre par prudence du regard. Il ne s'éloigna de la maison que de quelques

pas et s'arrêta sous le clair de lune. Il était évident qu'il tenait à être vu de nous. Puis, mettant deux doigts dans sa bouche, il fit entendre un sifflement sonore qui rassembla ses guerriers, étonnés d'être appelés par ce signal bruyant alors qu'eux-mêmes avaient reçu l'ordre d'éviter le moindre bruit. Le chef les harangua alors à haute voix, de sorte que nous pûmes nettement entendre chacune de ses paroles :

– Guerriers Okanandas, écoutez bien les paroles de votre chef. Nous sommes venus ici pour punir les Visages-Pâles qui, sans notre autorisation, se sont installés sur nos terres. Je me suis glissé contre la porte de la maison pour épier ce qui se passait à l'intérieur, mais les deux hommes les plus célèbres de la Prairie et de la montagne s'y trouvaient justement. J'ai nommé Old Shatterhand et Winnetou, le chef des Apaches. Ils nous entendirent arriver, ouvrirent la porte et me saisirent de leurs bras puissants au moment où je ne m'y attendais pas. C'est ainsi que je devins leur prisonnier, car le poing de Old Shatterhand m'avait entraîné à l'intérieur. Être vaincu par lui n'est pas une honte, et c'est un honneur de pouvoir fumer le calumet de paix avec Winnetou et ce Visage-Pâle. Cet honneur m'est échu et nous avons décidé de ne pas attenter à la vie de l'occupant de cette maison et de lui permettre soit de nous acheter la terre, soit de s'en aller en paix. Tel est le sens de notre accord, et je tiendrai la parole que j'ai donnée. Winnetou et Old Shatterhand sont à la fenêtre et ils entendent mes paroles. La paix et l'amitié sont entre nous. Que mes frères me suivent pour regagner leurs wigwams.

Et il disparut avec ses hommes derrière la clôture. Nous les suivîmes pour nous assurer qu'ils s'éloignaient réellement de la maison. Ils poursuivaient leur marche et rien ne semblait trahir chez eux l'intention de revenir sur leurs pas. Ainsi rassurés, nous sortîmes nos chevaux dans la cour et nous nous recouchâmes. Seul Rollins semblait méfiant et décida de suivre les Peaux-Rouges encore quelque temps. Ce n'est que par la suite qu'il devait apparaître que sa conduite avait une tout autre rai-

son. Nous ne l’entendîmes pas rentrer ; toutefois, au matin, il se trouvait dans la maison. De bonne heure, il vint s’asseoir avec Corner sur la bille de bois qui servait de banc devant la porte.

Corner nous souhaita le bonjour d’un ton qui manquait de cordialité. Selon toute apparence, il ne pouvait nous pardonner notre intervention, car il eût été plus avantageux pour lui d’exterminer les Rouges et de « déblayer le terrain », comme il disait lui-même.

Et voilà qu’il lui fallait maintenant payer ou partir. Pour ma part, je ne le plaignais pas trop. Il avait agi avec désinvolture, et son argument : « J’y suis, j’y reste » ne me convenait pas.

Sans nous préoccuper de son humeur, nous le remerciâmes de son hospitalité et partîmes.

Le commis se mit en route avec nous. Toutefois il avançait à quelque distance derrière nous, comme un subordonné qui tient à marquer son respect pour ses supérieurs. Cette attitude n’avait en soi rien de suspect, et nous n’étions pas mécontents de pouvoir nous entretenir ainsi sans témoin indésirable.

Ce n’est qu’au bout de quelques heures qu’il nous rejoignit pour nous entretenir de l’affaire qui nous intéressait. Il s’informa du nombre et de la qualité des peaux que Old Firehand se proposait de vendre. Nous lui donnâmes tous les renseignements que nous pûmes. Il nous demanda alors de lui décrire l’endroit où Old Firehand se trouvait et voulut savoir la façon dont il conservait son stock. Nous aurions pu satisfaire sa curiosité, mais nous n’en fîmes rien, d’abord parce que nous le connaissions à peine, ensuite parce qu’il n’est pas dans les habitudes d’un chasseur de l’Ouest de trahir les cachettes qui lui servent de dépôt. Peu nous importait que Rollins n’en fût pas ravi. À nouveau il s’éloigna de nous et continua sa route à une distance encore plus respectable.

Nous empruntâmes le même chemin qu'à l'aller et ne jugeâmes pas nécessaire par conséquent d'inspecter la région. Cela ne nous empêcha pas de prendre certaines précautions, qu'aucun homme de l'Ouest ne néglige même dans un pays qu'il connaît sur le bout du doigt. C'est ainsi que nous examinions constamment le sol pour voir s'il ne portait pas d'empreintes d'hommes ou d'animaux. Vers midi, nous aperçûmes une piste qui, sans cette précaution, nous aurait certainement échappé, car ceux qui l'avaient laissée s'étaient apparemment efforcés de la faire disparaître. Nous n'aurions cependant pas pu avoir la certitude du bien-fondé de nos suppositions si nous n'avions pas aperçu peu après un endroit où les hommes avaient fait halte à en juger d'après l'herbe foulée. Nous nous arrêtâmes naturellement et descendîmes de nos chevaux, afin de mieux examiner les empreintes. Rollins nous rejoignit bientôt et se mit, lui aussi, à inspecter le sol.

– Reste à savoir si ce sont des empreintes laissées par des hommes ou par des bêtes, dit-il.

Winnetou ne répondit pas. Quant à moi, jugeant peu courtois de négliger de relever son observation, je dis :

– Vous m'avez l'air d'être très expert en fait de lecture de piste. Un coup d'œil suffit pour être fixé sur la nature de celle-ci.

– Vous pensez que ce sont des hommes ?

– Cela ne fait pas de doute.

– Ce n'est pas mon avis. L'herbe serait foulée davantage.

– Vous croyez donc que les gens s'amusent à fouler l'herbe pour trahir leur passage et s'exposer ainsi au danger ?

– Non. Mais, avec des chevaux, il n'est guère possible d'éviter des traces très nettes.

– Les hommes qui sont passés par ici n'étaient pas à cheval.

– Allons donc ! Je ne vois pas un voyageur s'aventurer par ici à pied.

– Ne pouvez-vous pas admettre qu'un voyageur puisse être privé de son cheval ?

– Certainement. Mais vous ne parlez pas d'un homme, mais de plusieurs. Ce serait une coïncidence assez étonnante...

Il faisait visiblement le naïf. J'étais sur le point de lui répondre, quand j'entendis Winnetou m'adresser une question :

– Cette piste dit-elle quelque chose à mon frère Old Shatterhand ?

– Oui.

– Pour ma part, voici ce que j'en pense : elle a été laissée par trois Visages-Pâles qui n'avaient pas de chevaux. En fait d'armes, ils ne portaient que des gourdins, ils marchaient à la queue leu leu, et celui qui venait derrière cherchait à effacer les traces. Il faut donc supposer qu'ils étaient poursuivis.

– C'est à peu près ce que je pense, mais n'avaient-ils vraiment pas d'armes ?

– En tout cas, ils n'avaient pas de fusils. Étant donné qu'ils ont fait halte ici, nous aurions dû voir la trace de leurs armes.

– C'est étrange. Trois Visages-Pâles non armés dans cette région dangereuse !... On ne peut l'admettre que dans un seul cas : ils venaient d'être victimes d'une agression au cours de laquelle ils avaient été privés de leurs chevaux et de leurs armes.

– Mon frère blanc pense exactement comme moi. Ces hommes avançaient en s'appuyant sur des bâtons qu'ils avaient faits avec des branches. On peut voir les trous creusés ainsi dans le sol. Ils ont besoin de secours.

– Et Winnetou est disposé à leur venir en aide ?

– Le chef des Apaches aide volontiers tous ceux qui ont besoin d'être secourus, que ce soient des Blancs ou des Rouges. Mais que mon frère Old Shatterhand décide ; je voudrais bien les aider, mais je me méfie.

– Pourquoi ?

– Parce que la conduite de ces Visages-Pâles est équivoque. Ils se sont donné beaucoup de peine pour effacer leurs traces, et pourtant ils ne s'en sont aucunement souciés à l'endroit où ils ont fait halte.

– Peut-être n'en avaient-ils pas le temps ? Ou encore ils pouvaient penser que trahir l'endroit de leur halte n'avait pas d'importance pourvu que la direction prise ensuite ne fût pas possible à déceler.

– C'est fort probable, mais, dans ce cas, il ne s'agit pas de chasseurs de l'Ouest, mais de novices inexpérimentés. Hâtons-nous de leur porter secours.

– Très volontiers, d'autant plus que nous n'aurons pas un grand détour à faire.

Nous sautâmes en selle. Cependant Rollins hésitait. Enfin il fit observer d'un air pensif :

– Ne vaut-il pas mieux laisser ces gens se débrouiller ? Nous n'avons aucun avantage à les aider.

– Peut-être, mais nous devons le faire, fis-je remarquer.

– C'est une perte de temps pour nous.

– Nous ne sommes pas pressés au point de devoir renoncer à secourir des gens qui peuvent en avoir grand besoin.

Je prononçai ces paroles sur un ton un peu rude. Rollins marmonna quelques mots, monta en selle, l'air décidé à nous suivre. Sa personne ne m'inspirait toujours pas confiance, ce-

pendant je ne le croyais pas encore aussi rusé qu'il l'était en réalité.

La piste nous fit sortir du bois et nous engager dans la savane découverte ; elle était fraîche et pouvait dater d'une heure tout au plus. En accélérant un peu notre allure, nous ne tardâmes pas à apercevoir les hommes. Ils étaient éloignés d'environ un mille anglais, et ils ne nous remarquèrent que lorsque nous eûmes franchi la moitié de cette distance. Ils s'arrêtèrent un instant apparemment effrayés, puis se mirent à courir comme pour échapper à un danger de mort. À cheval ç'aurait été pour nous un jeu d'enfant de les atteindre, mais, avant d'être arrivé tout près d'eux, je leur criai quelques mots rassurants, ce qui les fit s'arrêter.

En effet, ils ne portaient aucune arme, pas même des couteaux. Leurs bâtons étaient faits de branches cassées aux arbres. Cependant leurs vêtements étaient en bon état. L'un d'eux avait le front bandé et l'autre le bras gauche en écharpe. Le troisième n'était pas blessé. Ils nous lancèrent des regards méfiants et apeurés.

– Qu'avez-vous donc à courir ainsi, messieurs ? demandai-je.

– Nous ne savons ni qui vous êtes ni ce que vous voulez, répondit le plus âgé des trois.

– C'est juste, mais de toute façon vous voyiez très bien que nous allions vous atteindre, et il était inutile de courir. Mais rassurez-vous, nous sommes d'honnêtes gens et nous ne vous avons suivis que pour vous offrir notre aide. Nous avions tout lieu de supposer que votre situation n'était pas excellente.

– Vous ne vous êtes pas trompés, sir. Nous venons de passer de bien mauvais moments et nous pouvons encore nous estimer heureux de nous en être tirés la vie sauve.

– Si je comprends bien, vous avez été attaqués ? Par qui ?

– Par des Okanandas-Sioux.

– Encore eux ! Et quand donc ?

– Hier matin.

– Où ?

– Plus loin, sur les bords de la haute Turkey-River.

– Comment cela vous est-il arrivé ? Mais, au fait, vous ne tenez peut-être pas à nous le raconter ?

– Nous n'avons aucune raison d'en faire mystère, s'il est vrai que vous soyez d'honnêtes gens. Mais, dans ce cas, vous nous permettrez de vous demander vos noms.

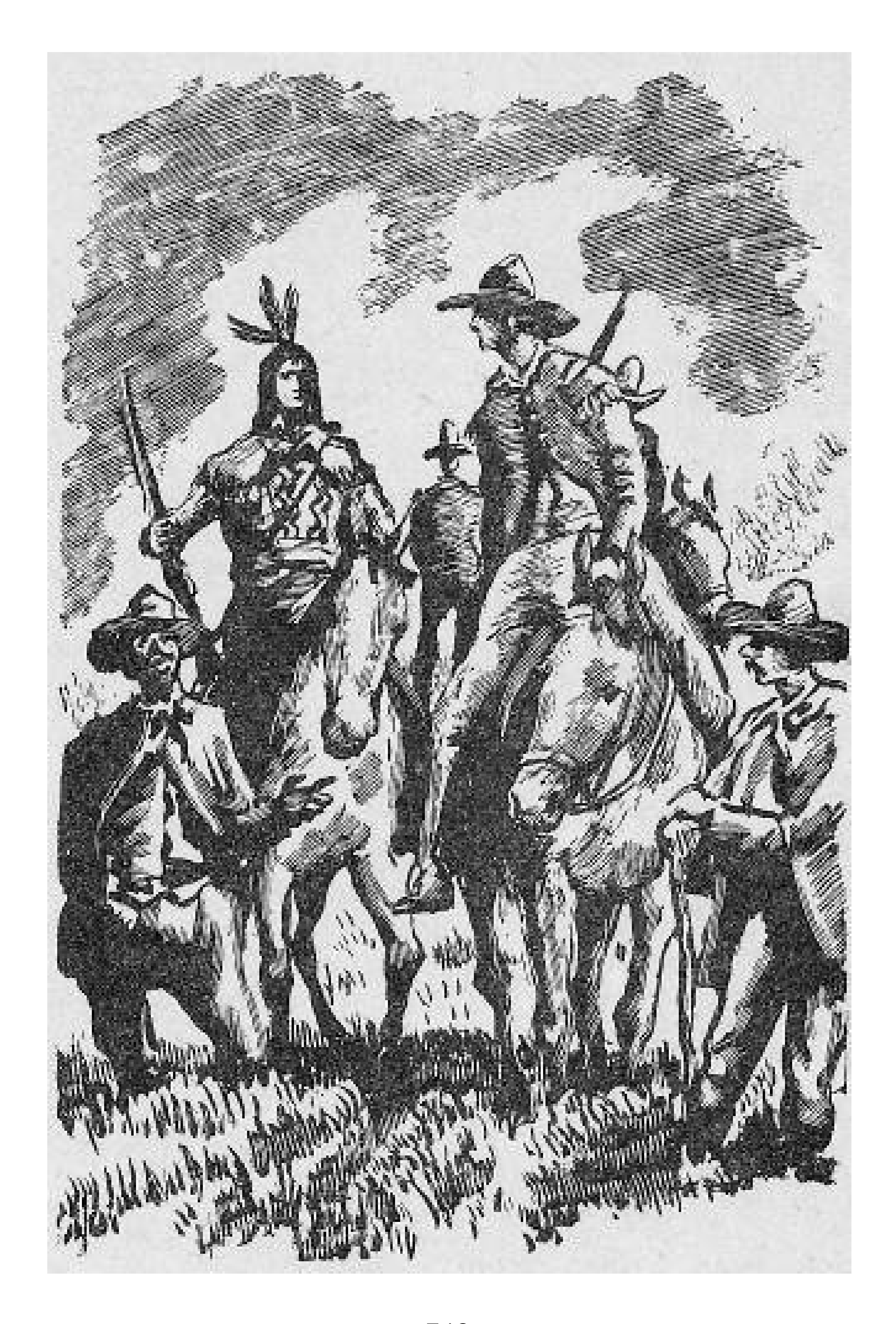
– Bien sûr. Ce gentleman rouge est Winnetou, chef des Apaches. Moi, on m'a surnommé Old Shatterhand. Et ce troisième monsieur est Rollins, un marchand qui s'est joint à nous pour affaires.

– Grands dieux ! Dans ce cas, nous aurions vraiment tort de nous méfier. Nous avons beaucoup entendu parler de Winnetou et de Old Shatterhand, bien qu'à vrai dire nous ne soyons pas des hommes de l'Ouest. Nous savons qu'on peut se fier à eux en toutes circonstances et nous louons Dieu de nous avoir réservé cette rencontre. Car nous avons en effet besoin, grand besoin de secours. Vous aurez droit à notre reconnaissance éternelle si vous voulez réellement nous tirer d'embarras.

– C'est bien là notre intention. Mais contez-nous d'abord les circonstances dans lesquelles vous avez été attaqués.

– D'abord, permettez-nous de nous présenter. Je m'appelle Warton, ce jeune homme est mon fils et cet autre mon neveu. Nous venions de Nouvelle-Ulm pour nous fixer dans la région de la Turkey-River.

– C'est là une entreprise fort hasardeuse.



– Hélas ! si nous l’avions su !... Mais on nous avait présenté les choses sous de tout autres couleurs. On nous avait fait croire qu’il n’y avait qu’à venir et à récolter.

– Et les Indiens alors ? N’avez-vous pas pensé à ce danger-là ?

– Si, mais nous l’avions imaginé tout autrement. D’ailleurs nous étions parfaitement équipés. Malheureusement nous sommes tombés tout de suite entre les mains des Peaux-Rouges.

– Remerciez Dieu d’être encore en vie.

– Oui, nous nous en sommes tirés encore à bon compte. Cela aurait pu finir beaucoup plus mal. Ces brigands parlaient de poteaux de tortures et d’autres choses du même genre, mais, finalement, ils se sont contentés de nous prendre tout ce que nous possédions en nous laissant tout juste nos vêtements. Ils avaient l’air d’avoir quelque chose de plus sérieux en vue et de ne pas tenir à s’embarrasser de nous.

– Quelque chose de plus sérieux ? Et avez-vous pu avoir des précisions sur leurs projets ?

– Nous ne comprenons pas leur langage, mais le chef a nommé je crois un certain Corner.

– Cela s’explique. Ils se préparaient à l’attaquer le soir même et n’avaient donc ni le temps ni l’envie de s’encombrer de prisonniers. C’est à cette circonstance que vous devez d’être encore vivants.

– Oui, si on peut appeler la vie notre existence. Nous n’avons plus d’armes, pas même de couteaux, et ne pouvons songer à abattre du gibier pour manger. Depuis hier matin, nous nous nourrissons de racines et de baies sauvages, et voici qu’on n’en trouve même plus dans la Prairie. Si nous ne vous avions pas rencontrés, nous étions condamnés à mourir de

faim. Nous espérons que vous pourrez nous offrir, ne fût-ce qu'un morceau de viande.

– Bien sûr. Mais où vous dirigez-vous au juste ?

– À Wilkes-Fort.

– Connaissez-vous le chemin ?

– Non, mais nous avons pensé que ça devait se trouver dans cette direction-là.

– Vous ne vous êtes pas trompés. Et que comptez-vous faire là-bas ?

– Je vous ai dit tout à l'heure que nous étions partis pour choisir l'emplacement d'une colonie. D'autres doivent nous suivre et, à l'heure qu'il est, ils doivent se trouver déjà à Wilkes-Fort. Une fois là nous sommes sauvés.

– Ça tombe très bien. Nous poursuivons à peu près le même chemin, et nous sommes en très bons rapports avec les habitants de Wilkes-Fort. Nous pourrons faire route ensemble.

– Vraiment ? Vous nous permettez donc…

– Mais c'est tout naturel, nous ne pouvons pas vous abandonner ainsi à votre sort.

– Mais les Peaux-Rouges nous ont pris nos chevaux et nous devrons vous suivre en courant, ce qui vous fera perdre du temps.

– Nous n'y pouvons rien. Pour le moment, asseyez-vous et reposez-vous un peu. Nous allons vous donner à manger.

La tournure des événements ne semblait pas enchanter Rollins. Il marmonnait quelque chose sur le temps perdu, et sur une charité mal placée. Nous n'y prîmes pas garde, descendîmes de nos chevaux et restaurâmes les malheureux. Ils ne laissèrent pas une miette ; une fois un peu reposés, nous reprîmes notre

route en modifiant légèrement notre direction. Les trois hommes ne se possédaient pas de joie d'avoir été ainsi tirés d'embarras, et ils se seraient certainement ouverts à nous davantage si Winnetou et moi nous nous étions montrés plus loquaces. Quant au commis, ils essayèrent à plusieurs reprises de le faire parler, mais en vain. Il rageait intérieurement contre nous, et son air renfrogné eut vite fait de les décourager. Cette attitude me rendit Rollins encore plus antipathique qu'auparavant, et je me mis à l'observer plus attentivement. Le résultat de cet examen fut tout autre qu'on aurait pu le supposer.

Je constatai en effet que, quand il pensait qu'on ne l'observait pas, un sourire malicieux et satisfait apparaissait sur son visage. Et, toutes les fois que cette expression lui échappait spontanément, il tournait un regard scrutateur du côté de Winnetou. Cela devait avoir un sens quelconque qui n'annonçait en tout cas rien de bon. Je redoublai d'attention en évitant toutefois d'éveiller ses soupçons. Je fis bientôt une autre remarque.

De temps en temps, il fixait un des trois piétons, et, lorsque les regards des deux hommes se rencontraient, ils se détournaient aussitôt, mais ces brefs instants me permirent tout de même de surprendre un air d'intelligence. Se pouvait-il qu'ils fussent de connivence ?

Pourtant ces trois hommes n'avaient que des raisons pour nous être reconnaissants. Ma méfiance m'aveuglerait-elle ?

Chose étrange, cette espèce de fluide sympathique qui existait entre moi et Winnetou et qui nous faisait réagir de la même manière dans les mêmes circonstances se manifesta une fois de plus. J'étais justement en train de réfléchir sur mes observations lorsqu'il arrêta son cheval, descendit à terre et, se tournant vers le vieux Warton :

– Mon frère blanc a suffisamment marché, dit-il, je le prie d'accepter de prendre place sur ma monture. Old Shatterhand

se fera aussi un plaisir d'offrir la sienne. Nous sommes de bons coureurs et nous n'aurons pas grand peine à avancer de pair avec les cavaliers.

Warton fit mine de décliner l'offre, mais finit par l'accepter. Son fils consentit également à prendre ma place sur mon cheval. Il était naturel que Rollins offrît sa monture au neveu. Mais il n'en fit rien. Le fils et le neveu montèrent donc Swallow à tour de rôle.

Comme nous marchions à pied, les autres ne craignaient pas d'être surpris. Nous restâmes volontairement assez en arrière et pouvions ainsi parler sans être entendus. D'ailleurs nous prîmes la précaution de nous servir du langage apache.

– Ce n'est pas par pitié que mon frère Winnetou a cédé son cheval, mais pour de tout autres raisons.

– Old Shatterhand a deviné juste.

– Winnetou a-t-il observé les quatre hommes ?

– Oui, j'avais remarqué que Old Shatterhand avait conçu quelque méfiance, et je tenais mes yeux bien ouverts. D'ailleurs plusieurs détails m'avaient déjà paru suspects.

– Notamment ?

– Mon frère le devinera facilement.

– Les bandages ?

– En effet. L'un des hommes a la tête et l'autre le bras bandés. Ils prétendent avoir été blessés lors de leur rencontre d'hier avec les Okanandas-Sioux. Crois-tu que cela soit vrai ?

– Aucunement. Je crois même que ces hommes ne sont pas du tout blessés.

– C'est exact. Nous avons passé devant deux cours d'eau sans qu'ils songeassent à s'arrêter pour laver leurs plaies.

L’histoire des blessures n’est donc qu’une invention, tout comme cette histoire d’attaque des Okanandas. Autre chose encore : mon frère blanc les a-t-il observés pendant qu’ils mangeaient ?

– Oui, ils ont beaucoup mangé.

– En effet, mais pas avec l’appétit qu’on aurait pu attendre d’hommes qui depuis deux jours ne se nourrissent que de racines. En outre, ils prétendent avoir été attaqués sur les bords de la haute Turkey-River. Or, à moins de l’avoir fait à cheval, il est impossible qu’ils aient accompli ce parcours en si peu de temps. Ainsi, de deux choses l’une : ou bien ils avaient des chevaux, ou bien ils ne viennent pas de la haute Turkey-River.

– Hum... Supposons qu’ils aient eu des chevaux. Pourquoi mentiraient-ils et où auraient-ils laissé leurs bêtes ?

– C’est ce qu’il faudra trouver. Mon frère Old Shatterhand pense-t-il que le marchand soit leur ennemi ?

– Non, bien qu’il veuille se faire passer pour tel.

– C’est aussi mon avis. En tout cas, il les connaît Peut-être même sont-ils de la même bande ?

– Alors pourquoi toute cette mise en scène ? Quel peut bien être leur but ?

– Nous ne tarderons pas à le savoir.

– N’allons-nous pas leur dire tout de suite ouvertement ce que nous pensons d’eux ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Leur attitude peut encore avoir une autre raison qui ne nous regarde pas. Il se peut, en somme, que, malgré la méfiance qu’ils nous inspirent, ces quatre hommes soient parfaitement

honnêtes. Il ne faut pas les blesser. Nous ne pouvons leur faire des reproches qu'une fois absolument sûrs de leur traîtrise.

– Mon frère Winnetou me confond, il fait preuve de plus de délicatesse que moi.

– Mon frère Old Shatterhand m'en voudrait-il ?

– Que non ! Winnetou sait qu'une telle pensée est bien loin de moi.

– Howgh ! Il ne faut causer de désagrément à personne à moins d'être sûr que c'est mérité. Il vaut mieux être victime d'une injustice que d'en commettre une soi-même. Que mon frère Old Shatterhand songe un peu que le marchand n'a aucune raison de lui en vouloir.

– Non, il n'en a aucune raison. Il a plutôt tout intérêt à être en bon terme avec moi.

– C'est exact. Il veut voir nos magasins et son patron désire faire des affaires avec Old Firehand. Quel intérêt aurait-il à ce que nous soyons maltraités en route ? Alors il ne pourrait savoir où se trouve Old Firehand et la cachette de ses peaux. À supposer même que ce marchand nous veuille du mal, nous n'avons rien à craindre avant qu'il ait vu les peaux. Mon frère est-il du même avis ?

– Sans doute.

– Et ces trois hommes qui se disent dépouillés...

– ... Ne le sont pas.

– C'est bien ce que je pense.

– Alors quels sont ces gens ?

– Peu importe. Ils n'ont pas plus intérêt à nous faire du mal en route.

– Mais ensuite ? Une fois que nous les aurons conduits dans la forteresse ?

– *Uff !* dit Winnetou en riant. Old Shatterhand et moi, nous pensons, je crois, la même chose.

– Il n'y a là rien d'étonnant !

– Alors tu penses aussi que tous les quatre sont des marchands qui travaillent ensemble ?

– Précisément. Le commis aura averti son patron qui se trouvait dans les environs pendant la nuit, et le patron a décidé de se joindre à nous.

– Mais dans quelle intention ? Voilà la question.

– Il y a là quelque chose de louche ? Si le patron ne voulait qu'apprécier la valeur des peaux, il pourrait confier ce soin à son commis expert en la matière et n'aurait aucun besoin de recourir à cette comédie. Sans doute médite-t-il un vol, peut-être même un assassinat.

– C'est fort probable.

– C'est en tout cas ce qu'il me semble. Nous avons affaire à des malfaiteurs. Mais, chemin faisant, nous n'avons pas à les craindre. Ils ne comptent commettre leur forfait qu'une fois arrivés dans la forteresse.

– Nous allons prendre nos mesures en conséquence. Rollins nous accompagnera à destination, mais nous brûlerons la politesse aux autres sous prétexte qu'ils ont à retrouver leurs amis à Wilkes-Fort.

– C'est parfait. Évidemment, d'ici là, nous aurons l'œil sur eux. Nous ne dormirons même qu'à tour de rôle. Nous tâcherons seulement de ne pas éveiller leur attention.

Lorsque la nuit fut tombée, nous aurions désiré nous reposer en pleine campagne où il n'y avait pas de surprise à craindre. Malheureusement, il faisait du vent et bientôt il commença à pleuvoir. C'est pourquoi nous dûmes continuer notre route jusqu'à ce que nous ayons trouvé une forêt. Nous nous promettions évidemment de nous tenir sur nos gardes.

Le dîner frugal une fois terminé, nos compagnons de route ne manifestèrent aucune envie de se coucher. Ils menaient grand bruit, bien que nous leur ayons enjoint d'être aussi silencieux que possible. Rollins lui-même se montrait maintenant trop loquace. Il racontait ses aventures les unes après les autres.

Tout cela me parut fort suspect, et je vis que Winnetou était du même avis. Il avait déposé ses armes à la portée de sa main et, bien qu'il fermât les yeux comme s'il somnolait, il surveillait les environs sous ses longs cils.

Nous avions campé à la lisière de la forêt. Winnetou et moi, nous épions le bois, car une attaque ne pouvait venir que de ce côté-là. Le pâle croissant de la lune avait surgi à l'horizon et inondait le paysage d'une clarté fantomatique. Mon ami était étendu par terre, la tête appuyée sur sa main gauche. Tout à coup, je remarquai qu'il ramenait doucement vers lui son pied droit. Sur le moment je restai stupéfait. Allait-il exécuter ce fameux coup du genou dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ailleurs ?

En effet, il se saisit de la crosse de son arme comme pour jouer et serra le canon contre son genou. Je regardai dans la direction du canon et, près d'un fourré, j'aperçus une lueur phosphorescente qui serait passée inaperçue de tout homme moins expérimenté que le chef des Apaches.

C'était une paire d'yeux humains : quelqu'un nous épiait.

J'attendais la suite avec angoisse. Winnetou n'avait encore jamais raté son but et je savais qu'il ne le raterait pas davantage

cette fois, dût-il tirer dans cette position extrêmement difficile. Je vis ses doigts glisser sur la gâchette... mais le coup ne partit pas. La lueur des yeux avait disparu !

– C'est un malin, me glissa Winnetou en dialecte apache.

– Quelqu'un qui connaît le coup du genou, lui dis-je.

– C'est un Visage-Pâle.

– Oui, un Sioux n'aurait pas ouvert si grands ses yeux. Enfin, nous savons maintenant au moins qu'il y a des ennemis dans les environs.

– Certes, mais lui aussi sait que nous sommes avertis. Peu importe d'ailleurs, car je m'en vais déjouer ses ruses.

– Je veux bien, mais fais attention. Si tu t'en vas sous bois, il comprendra tout de suite que c'est lui que tu vas chercher.

– Pshaw ! Je ferai comme si j'allais voir les chevaux, je me débrouillerai. Mais il faut que tu me facilites mon entreprise.

Je fis un signe affirmatif. J'attendis quelques minutes, puis m'adressai à mes compagnons :

– Assez parlé, mes amis ! Demain matin nous devons partir de bonne heure. Je crois qu'il serait temps de dormir. À propos, dites-moi, monsieur Rollins, avez-vous bien attaché les chevaux ?

– Mais naturellement, répondit Rollins d'une voix maussade, comme s'il était fâché d'être interrompu dans son récit.

– Ma monture est restée en liberté, dit Winnetou, je m'en vais l'attacher. Mon frère Old Shatterhand veut-il que je jette en même temps un coup d'œil à sa bête ?

– Bien volontiers, répondis-je pour donner le change.

Winnetou se leva, jeta sa couverture sur son épaule et s'enfonça sous bois. Les autres continuaient leur conversation, ce qui était à la fois un avantage et un inconvénient. Un inconvénient parce que je ne pouvais pas entendre ce que faisait Winnetou et un avantage parce que l'ennemi ne pouvait pas s'en rendre compte non plus.

Le temps passa. Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. Je commençais déjà à m'inquiéter, mais je me dis qu'il est bien difficile parfois de surprendre un ennemi averti. Enfin j'entendis des pas derrière moi, dans la direction où l'Apache était parti. Je détournai légèrement la tête et je vis mon ami surgir, enveloppé dans sa couverture. Je me sentis soulagé et reportai mes yeux sur le cercle. Winnetou s'approchait de plus en plus et fut bientôt derrière moi. Tout à coup j'entendis une voix étrangère :

– Et maintenant nous allons faire l'affaire de celui-là !

Je tournai brusquement la tête et m'aperçus que l'homme enveloppé dans la couverture de Winnetou n'était pas le jeune Apache, mais quelqu'un dont la figure ne m'était pas tout à fait étrangère. Il leva la crosse de son fusil pour m'en frapper. Avec la rapidité d'un éclair, je roulai plus loin sur le sol pour éviter le coup, mais il était trop tard et, au lieu d'être frappé au front, je le fus à la nuque, chose infiniment plus grave. Je perdis immédiatement connaissance.

Lorsque je revins à moi, encore complètement abasourdi par le choc, l'aube pointait déjà. Comme à travers un brouillard, j'entendis une voix qui disait :

– Ce chien d'Apache ne veut rien dire, et je crois bien avoir expédié son compère dans l'autre monde. C'est dommage. J'aurais donné une fortune pour pouvoir lui apprendre à vivre.

Ces quelques mots produisirent sur moi un effet magique. J'ouvris les yeux et je constatai à ma profonde stupéfaction que

l'individu que je n'avais pu reconnaître de prime abord, à cause de sa barbe, n'était autre que Santer, notre mortel ennemi, l'assassin du père et de la sœur de Winnetou, que nous poursuivions vainement depuis des années. Je ne pouvais détacher mon regard de son visage.

Il s'en aperçut et je vis sa figure s'illuminer de joie.

– Il vit cria-t-il. Il vient d'ouvrir les yeux. Je vais voir ça.

Il courut vers moi et me secoua vigoureusement. Je ne pouvais pas me défendre : j'étais si solidement ligoté qu'il m'était impossible d'esquisser le moindre mouvement. Il se mit à hurler à tue-tête :

– Tu me répondras, chien, tu me répondras. Sinon je saurai te faire ouvrir la bouche.

Il se remit à me secouer, et c'est ainsi que je pus apercevoir par terre Winnetou lié de la plus horrible façon. Il était enroulé sur lui-même dans une position telle qu'un homme-serpent lui-même s'en serait trouvé incommodé. Il devait endurer des souffrances terribles, surtout qu'il se trouvait dans cette position-là depuis plusieurs heures.

Je jetai un coup d'œil sur l'assistance et, à ma grande surprise, je vis que Rollins avait disparu. Il n'y avait plus que Warton, son fils et son neveu avec Santer.

– Veux-tu parler, oui ou non ? cria Santer d'une voix menaçante. Faudra-t-il que je te délie la langue avec mon couteau ? Et d'abord me reconnais-tu ?

Me taire n'aurait servi à rien. Je n'avais d'ailleurs pas le droit de refuser d'entrer en conversation avec lui, ne fût-ce que pour tâcher d'adoucir, si c'était possible, le sort de Winnetou.

– Oui, je te reconnais, dis-je d'une voix faible, tu es Santer.

– Ah ! très bien, fit-il en imitant ma voix d'un ton ironique. Tu es sans doute enchanté de me retrouver ici ? Charmé de cette petite rencontre imprévue, hein ?

J'hésitai une seconde, mais il tira son couteau, l'appuya contre ma poitrine et me dit d'un ton menaçant :

– Veux-tu dire oui, sinon tu es fichu !

Bien que souffrant de douleurs atroces, Winnetou me cria :

– Mon frère Old Shatterhand ne dira pas oui, il préférera la mort.

– Tais-toi, chien ! hurla Santer ; si tu oses encore prononcer une parole, je serrerai tes liens jusqu'à te faire craquer les os.

Puis, se tournant vers moi, il me dit :

– Eh bien ! mon cher ami, Old Shatterhand de mon cœur, es-tu content de me retrouver ici ?

– Mais parfaitement, répondis-je, Malgré l'avertissement de l'Apache.

– Vous avez entendu ? dit Santer avec un sourire triomphant en se tournant vers ses acolytes. Old Shatterhand, l'invincible Old Shatterhand a tant la frousse qu'il se fait petit comme un gamin. Il répète gentiment qu'il est content de me retrouver.

Une idée me traversa l'esprit, et, tout à coup, je me sentis comme délivré d'un poids énorme. La douleur à ma nuque disparut même comme par enchantement. Ma situation, bien que critique, n'était sans doute pas encore désespérée.

Je lui ris au nez.

– Tu te trompes si tu crois que tu me fais peur avec ton couteau. Je suis fort content de te retrouver, un point c'est tout.

– Tu n'as pas peur ? Vraiment ?

– Mais non. Je te le répète, je suis même enchanté.

Je ris de bon cœur, sans le moindre accent d'ironie. Ce rire franc étonna sans doute Santer. Il fronça les sourcils, me lança un coup d'œil scrutateur et me dit :

– Et quoi donc ? Est-ce que je t'aurais donné un tel coup que tu en serais devenu dingue ? Content de me voir ? Ce serait trop fort !

– Pas du tout, je n'ai jamais été plus lucide, ta vue me réjouit le cœur.

– Ah ! voilà que tu te montres insolent ! Eh bien ! je vais te ligoter comme ce chien de Winnetou, ou mieux : je vais te pendre par les pieds à un arbre pour que tu deviennes réellement fou.

– Me faire cela à moi, tu n'y penses pas.

– J'y pense sérieusement, au contraire.

– Je parie que tu ne le feras pas.

– Tiens, tiens, tu vas voir.

– Je ne verrai rien du tout. Évidemment, tu peux me pendre par les pieds, mais dans dix minutes je serai mort et tu ne sauras pas ce que tu veux savoir.

Je vis aussitôt que j'avais visé juste. Santer entra dans une terrible colère et hurla :

– Quel toupet ! J'aimerais bien que tu me dises ce qu'il paraît que je veux savoir.

– Nous en parlerons à loisir. Pour l'instant, laisse-moi tout à ma joie de me trouver à nouveau en tête à tête avec toi. Il y a

des années que je n'ai pas eu ce plaisir. Enfin, mon vœu le plus cher est exaucé !

Santer me fixait de plus en plus stupéfait, puis il poussa une bordée de jurons que le papier le plus tolérant ne saurait supporter.

– Tonnerre de Dieu ! hurla-t-il pour terminer. Je vois que tu es devenu complètement cinglé. Tu as de la chance, car je serai indulgent. Mais, si tu ne me réponds pas bien sagement, je te ferai rôtir à petit feu.

Il s'assit près de moi, me regarda d'un air méditatif, puis me dit :

– Toi et ton copain Winnetou, vous pensez être les deux chasseurs les plus rusés du Far-West, alors que vous n'êtes que des imbéciles. Cet idiot de Winnetou a cru m'avoir hier soir. Il s'est montré plus imprudent qu'un écolier. Reconnais-tu m'avoir aperçu hier dans le fourré ?

– Mais parfaitement, répondis-je avec une politesse exquise.

– Winnetou a essayé de m'abattre avec le coup du genou.

– Très juste.

– Je m'en suis bien rendu compte et je ne l'ai pas attendu. Alors il a pensé me prendre par surprise.

– C'est tout à fait exact.

– Quel imbécile ! De deux choses l'une : ou bien il avait réellement aperçu quelqu'un ou bien il s'était trompé. Dans le dernier cas, il n'y avait personne à surprendre, dans le premier il pouvait se douter que je l'attendrais au tournant. Eh bien ! non, il est tombé dans le panneau comme un enfant de sept ans ! Il a bien mérité le châtiment que je lui ai infligé. Quand je l'eus terrassé, je me suis enveloppé dans la couverture qu'il em-

portait soi-disant pour son cheval et c'est ainsi que je t'ai surpris. Toi aussi tu t'es montré parfaitement ridicule. À propos, qu'est-ce que tu as pensé en me voyant surgir ?

– Rien que des choses flatteuses à ton égard.

– J'en suis fort aise. Mais trêve de plaisanterie ! Vous êtes en mon pouvoir et vous n'aurez la vie sauve que si vous réussissez à m'émouvoir. Or je ne me laisse pas émouvoir facilement. Je ne serai indulgent à votre égard que si vous faites montre de la plus absolue franchise. Moi-même je donnerai l'exemple. Vois-tu ces trois hommes ? Ce sont mes amis qui n'ont fait qu'exécuter un projet conçu par moi. Alors, que penses-tu de moi maintenant ?

Je savais maintenant à quoi m'en tenir. Je me gardai cependant de lui laisser deviner ma pensée et je répondis tranquillement :

– Que veux-tu que je pense de toi ? Tu as toujours été une crapule et je vois que tu l'es resté.

– Merci. Je veux bien accepter tes injures, mais sache que l'heure des règlements de comptes n'est pas loin. Mets-toi bien ça dans la tête. Et, maintenant, revenons à nos moutons. Je sais que tu es un homme instruit et que je te ferai grand plaisir en te parlant par paraboles. Vois-tu, nous sommes des gaillards qui aimons mieux récolter que semer. Semer, c'est un sale travail que nous cédons volontiers aux autres. Quant à la récolte, nous nous y attelons volontiers, pourvu qu'elle ne nous donne pas trop de mal. Nous nous fichons royalement des protestations des gens qui nous disent que ce sont eux qui se sont donné la peine de semer. Nous avons nos habitudes et nous y resterons fidèles jusqu'à ce que nous nous jugions assez riches pour pouvoir nous retirer.

– Vraiment ? Et vous pensez que ça arrivera bientôt ?

– Nous l'espérons. Il y a en effet à proximité un champ magnifique, dont nous serions particulièrement désireux de faire la moisson. Si ça réussit, nous pourrons abandonner les affaires.

– Tous mes vœux vous accompagnent, dis-je ironiquement.

– Merci bien. Alors j'espère que tu auras l'obligeance de nous montrer le chemin.

– Allons donc, vous ne savez pas où c'est ?

– Non, tout ce que nous savons, c'est que ce n'est pas loin d'ici.

– C'est bien ennuyeux.

– Mais pas du tout. Avec un aussi bon guide que toi, on est sûr de ne pas se perdre en route.

– Vous croyez ?

– Certainement.

– Moi j'ai peur du contraire.

– Et pourquoi ?

– Parce que je ne connais aucun champ qui puisse faire votre affaire.

– Mais si, mais si, fais un petit effort.

– Vraiment, je ne vois pas du tout.

– Eh bien ! je vais te rafraîchir un peu la mémoire. D'abord je crois que tu as bien compris que « champ » n'est qu'une façon de s'exprimer, une sorte de parabole. Je voulais parler en réalité d'un magasin de peaux que je voudrais bien visiter.

– Je suis navré de ne pouvoir t'être d'aucun secours.

– Comment cela ? Tu reconnais bien avoir été tout dernièrement chez le vieux Corner ?

– Sans doute, mais quel rapport ?

– Qu'est-ce que vous alliez y chercher ?

– Absolument rien, ce n'était qu'une visite de politesse.

– N'essaie pas de me donner le change. J'ai rencontré Corner après votre visite. Il m'a dit ce que vous cherchiez.

– Et quoi donc ?

– Un marchand, un nommé Bourton.

– Il n'aurait pas dû t'en parler.

– Je regrette, il m'a tout raconté. Ce marchand devait vous acheter, paraît-il, une grande quantité de peaux ?

– À nous ?

– Pas à vous personnellement, mais à Old Firehand, qui en possède un gros stock.

– Tu es plus fort que le diable.

– N'est-ce pas ? dit Santer avec une joie maligne.

Il n'avait pas compris l'ironie de mon observation.

– Or vous n'avez pu rencontrer qu'un commis du marchand, un certain Rollins, si mes souvenirs sont exacts. Au fait, ce gaillard a réussi à nous fausser compagnie pendant que je prenais soin de ta personne.

En parlant de Rollins, Santer jeta inconsciemment un coup d'œil vers le fourré où lui-même s'était caché la veille. Je m'en rendis parfaitement compte, mais je pris garde de ne pas me trahir.

– Tant pis, poursuivit-il, je me fiche pas mal de ce Rollins. C'est de vous que j'ai besoin. Connaissez-vous Old Firehand ?

– C'est un très bon ami à moi.

– Je le savais. Et sa cachette ?

– Comme ma poche.

– Je suis ravi de ta franchise.

– Pshaw ! Pourquoi jouerais-je à cache-cache avec toi ?

– N'est-ce pas ? Au fond, tu n'es pas si bête que tu en as l'air. Et maintenant tu vas tout me raconter pour adoucir ton sort.

– Ça dépend ce que tu entends par adoucissement.

– Ne coupons pas les cheveux en quatre. Vous me connaissez et je vous connais. Nous savons tous les trois à quoi nous en tenir. Celui d'entre nous qui tombe au pouvoir de l'adversaire est fichu. Comme c'est maintenant moi qui suis le plus fort, vous savez que vous êtes condamnés à mort. Seules les modalités de l'exécution restent à décider. Je me suis souvent imaginé le plaisir que j'aurais à vous faire subir la torture. Cependant, maintenant qu'il s'agit d'avoir le secret de Old Firehand, je consens à me montrer plus indulgent.

– Tu as vraiment bon cœur.

– C'est un défaut, je le sais, mais qu'y puis-je ? Dis-moi donc où se trouve exactement cet endroit.

– Qu'est-ce que tu m'offres en échange ?

– Une exécution rapide, sans douleur ; une balle dans la tête.

– Tu es vraiment trop bon, malheureusement tu n'es pas très intelligent.

– Quoi ?

– Pour avoir une mort moins douloureuse, il nous serait très facile de t'induire en erreur.

– Tu le crois. Mais sois tranquille, je prendrai mes précautions. Pour le moment, je voudrais savoir si vous allez oui ou non me trahir le secret de Old Firehand.

– Trahir, c'est le mot juste. Mais Old Shatterhand n'est pas un traître. Winnetou n'a pas voulu te parler, car il est trop fier pour condescendre à adresser la parole à un scélérat de ton espèce. Mets-toi bien dans la tête que si je l'ai fait, moi, c'est uniquement parce que j'avais pour cela une raison particulière.

– Une raison ? Laquelle ?

Il plongea son regard dans le mien.

– Tu l'apprendras au moment voulu.

Depuis une demi-heure, notre conversation se poursuivait de part et d'autre sur un ton badin, presque courtois. Mais, à ce moment, Santer se fâcha et me submergea d'un flot de jurons.

– Que la peste t'emporte ! hurla-t-il. Eh bien ! sache que nous trouverons la cachette malgré toi.

– Vous aurez de la chance. Mais j'ai bien peur qu'il soit trop tard, car, si nous ne rentrons pas au jour fixé, Old Firehand sera pris de soupçons et transportera ses peaux ailleurs. Nous nous étions mis d'accord là-dessus.

Il me lança un regard sombre tout en jouant avec son couteau d'un air menaçant. Mais je voyais bien où il voulait en venir, et je n'en éprouvais pas la moindre frayeur. Sans doute Santer en voulait-il à notre vie, mais, rapace comme il était, il désirait surtout mettre la main sur la fortune de Old Firehand. Il était pour cela, je le voyais bien, prêt à faire certaines concessions.



Enfin il posa ses yeux sur moi et dit :

– Ainsi tu n'as rien à me dire ?

– Non.

– Et si je te plonge mon couteau dans le cœur ?

– Mais, voyons, ce serait pour moi une mort immédiate, donc la faveur que tu ne voulais m'accorder qu'au prix d'une trahison.

– Rira bien qui rira le dernier ! Pour le moment je vais voir si tu sais souffrir aussi bien que Winnetou.

Il fit signe aux autres qui se saisirent de moi et me portèrent près de mon ami, puis s'ingénièrent à me ligoter en cercle le plus douloureusement possible.

Je devais rester dans cette situation passablement désagréable pendant plus de trois heures. Durant tout ce temps, je n'échangeai pas une seule parole avec Winnetou. Nous endurions tous les deux des souffrances peu banales, sans cependant faire entendre la moindre plainte.

De quart d'heure en quart d'heure, Santer s'approchait de moi pour me demander si j'étais disposé à parler. Désormais, c'était entre nous une question de patience. Je savais que Winnetou envisageait la situation de la même façon que moi.

Puis, vers midi, comme Santer m'avait interrogé une fois de plus en vain, il retourna près de ses compagnons et commença à s'entretenir avec eux à voix basse. Enfin, il déclara à haute voix pour que nous puissions l'entendre :

– Je crois qu'il ne doit pas être allé bien loin, car il n'a pas réussi à prendre son cheval. Battez bien les environs, je resterai ici pour surveiller les prisonniers.

Il parlait de Rollins. Cependant, quand on croit quelqu'un caché dans les environs, on ne le dit pas de façon à être entendu par lui. Les trois hommes saisirent leurs armes et s'éloignèrent. Enfin Winnetou chuchota dans ma direction :

– Mon frère devine-t-il ?

– Oui.

– Ils vont prendre Rollins et l'amener ici.

– Cela ne fait pas de doute. Ils le traiteront d'abord comme un ennemi, puis découvriront tout à coup qu'ils se connaissent depuis longtemps. En fin de compte, Rollins prendra notre défense...

– Et, après une longue hésitation, Santer, pour faire plaisir à son cher ami Rollins, nous relâchera. Ce sera une scène comme on en voit dans les maisons que les Visages-Pâles appellent théâtres.

– Évidemment. Si nous ne trahissons pas la cachette de Old Firehand, Santer et ses amis, qui brûlent d'envie de l'apprendre, ne pourront faire autre chose que de nous libérer, afin de suivre ensuite notre piste. Rollins, qui est son compère et dont la tâche consistait à nous livrer à lui, va le prier de nous libérer pour lui faire plaisir.

– Mon frère a tout à fait raison. Ce Santer est rusé comme un renard, mais, pourtant, il ne me semble pas très intelligent. Il aurait pu laisser Rollins achever sa tâche et il aurait appris avec moins de peine l'endroit où se trouve la cachette de Old Firehand.

– En effet, il n'a pas été très prévoyant. Ce qui est certain, c'est qu'il était d'accord avec les Sioux qui voulaient attaquer la ferme de Corner. C'est lui leur fameux allié. Lorsque Rollins a appris notre identité, Santer a décidé de s'emparer de nous. Il a envoyé trois comparses devant, à pied, et nous a suivis lui-

même à cheval. Mais, dans leur joie de mettre enfin la main sur nous, ils ont manqué d'habileté dans l'élaboration de leur projet.

Nous parlions à voix très basse, et Santer, qui s'était détourné de nous et regardait dans la direction de la forêt, ne s'était aperçu de rien. Un moment après, nous entendîmes des cris sous bois. Bientôt les trois Warton débouchèrent du fourré en traînant Rollins qui faisait mine de se débattre.

– Ah ! le voilà, dit Santer en allant à leur rencontre. J'avais bien dit qu'il devait se trouver dans les environs. Allez, portez-le à côté des autres et ligotez-le solidement...

Tout à coup il se tut, sembla tombé dans la plus profonde surprise, puis continua en bégayant presque de joie :

– Mais... C'est impossible... Je rêve... Ou bien je suis fou...

Le visage de Rollins s'éclaira de joie. Il s'arracha aux Warton et courut vers Santer.

– Mais, voyons, c'est mon vieil ami Santer ! Grâces en soient rendues à Dieu ! Maintenant je suis sûr qu'on ne me fera pas de mal.

– Vous faire du mal, mon cher Rollins, mais vous n'y pensez pas ! Pouvais-je supposer que je vous retrouverais en compagnie de ces coquins ? Mais, dites-moi, vous travaillez donc pour Bourton ?

– Mais oui, et je n'ai pas à m'en plaindre. Les affaires ne sont pas trop mauvaises, et, pas plus tard qu'hier soir, j'ai eu l'occasion d'en conclure une excellente. Malheureusement...

Tout à coup, comme si une pensée lui traversait subitement l'esprit, il s'écria d'un air étonné :

– Mais alors... Est-il possible ?... Ce serait vous qui nous auriez attaqués hier soir.

– Parfaitement.

– Tonnerre de Dieu ! La vie a parfois des hasards extraordinaires. Je suis attaqué par l'homme auquel j'ai autrefois sauvé la vie et qui est devenu mon meilleur ami. Pourquoi avoir agi ainsi, Santer, que vous est-il arrivé ?

– Rien ! Je ne vous ai pas reconnu dans l'obscurité et vous vous êtes sauvé tout de suite.

– C'est juste. J'avais pensé que la première chose à faire était de me mettre en sécurité pour pouvoir au moment opportun porter secours à mes compagnons.

Il s'approcha de nous et poussa des cris effrayés.

– Mais, mon Dieu, comment les avez-vous attachés ? Ils doivent souffrir atrocement.

Il s'apprêtait déjà à nous délivrer lorsque Santer lui saisit le bras.

– Arrêtez ! mon cher Rollins. Ce sont mes ennemis mortels.

– Ce sont mes amis !

– Je regrette. Ils ont des comptes à me rendre et ils me les paieront de leur vie. C'est d'ailleurs pourquoi je les ai faits prisonniers ; évidemment, je ne pouvais pas savoir qu'ils étaient vos amis.

– Voilà un malheureux hasard, mais je ne peux pas les laisser torturer ainsi. Avez-vous vraiment des griefs très sérieux contre eux ?

– Le dixième serait suffisant pour justifier leur exécution.

– Mais savez-vous bien qui ils sont ? On ne tue pas froidement des hommes aussi valeureux que Winnetou et Old Shatterhand.

– N'insistez pas, je ne peux pas leur faire grâce. Rien ne pourra les sauver de la mort.

– Faites-le tout de même par amitié pour moi. Il m'est très pénible d'évoquer le service que je vous ai rendu, mais puisque cette fois-ci il ne s'agit pas de moi…

– Eh bien ?

– Souvenez-vous que, le jour où je vous ai sauvé la vie, vous m'avez promis de m'accorder tout ce que je vous demanderais. Et si maintenant, fort de cette promesse, je vous demandais de libérer vos prisonniers ?

– N'en faites rien. Je serais navré de ne pouvoir satisfaire à vos désirs, et j'ai horreur de ne pas tenir mes promesses. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais ne me privez pas de ma vengeance.

– Allons ! soyez plus humain. Venez, je vais vous convaincre.

Il prit Santer par le bras et l'entraîna à l'écart. Ils continuèrent leur conversation en l'accompagnant de grands gestes. Décidément la comédie était très habilement menée.

Un quart d'heure plus tard, Rollins revint vers nous et dit :

– Je me donne un mal de chien pour vous tirer de là. Ça ne va pas tout seul ; pourtant j'ai bon espoir de réussir. Pour le moment, j'ai obtenu de pouvoir relâcher un peu vos liens.

C'est ce qu'il fit. Puis il retourna près de Santer et continua à jouer la comédie.

Une demi-heure plus tard, ils revinrent tous les deux, et Santer nous dit :

– Vous avez une veine de pendus. J'ai fait autrefois des promesses à ce gentleman, et je ne suis pas homme à les renier.

Par amitié pour lui, je vais commettre la plus grande bêtise de ma vie ! Je vais vous remettre en liberté, mais je confisque toutes vos affaires y compris vos armes.

Winnetou ne dit mot et je restai moi-même silencieux.

– Eh bien ! ma clémence vous a-t-elle à tel point stupéfiés qu'elle vous a retiré l'usage de la parole ?

Comme nous ne lui répondions toujours pas, Rollins dit :

– Évidemment ils n'en croient pas leurs oreilles. Je m'en vais les libérer.

Il commença à défaire mes liens.

– Arrêtez, lui dis-je, laissez-moi tranquille, Mr. Rollins.

– Mais qu'est-ce qui vous prend ? s'exclama l'homme étonné. Quelle mouche vous a piqué ?

– Je veux tout ou rien.

– Que voulez-vous dire ?

– Cela veut dire que nous ne voulons pas être remis en liberté sans nos armes et nos affaires.

Rollins leva les bras au ciel.

– Mais vous perdez la tête !

– Pas du tout. Winnetou et moi nous sommes des gens d'honneur. Nous préférons mourir plutôt que quelqu'un puisse dire qu'il nous a pris nos armes...

– Mais enfin...

– Il n'y a pas d'enfin. Nous avons parlé. Faites ce que vous voulez, mais vous n'arriverez pas à nous faire changer d'avis.

– Enfer et damnation ! J’ai tout fait pour vous sauver, et votre obstination va maintenant tout gâter !

Il prit de nouveau Santer à l’écart et ils recommencèrent leur conciliabule. Ils invitèrent même les trois Warton à tenir conseil avec eux.

– Mon frère blanc a agi en homme intelligent, me dit Winnetou. Ou je me trompe fort ou bien les Visages-Pâles feront tout ce que nous voudrons, persuadés qu’ils sont qu’ils finiront par nous avoir.

La nouvelle discussion dura presque une heure et était visiblement fort animée. Enfin, lorsqu’un laps de temps suffisamment long se fut écoulé pour faire admettre que Rollins était parvenu à vaincre la résistance de Santer, celui-ci s’approcha de nous :

– Décidément je n’ai jamais vu des gens ayant de la chance comme vous. Cette promesse faite autrefois à la légère va me conduire à la plus grande des folies ! Vous pourrez vous moquer de moi. Mais je vous jure que c’est tout de même moi qui rirai le dernier. Enfin, pour l’instant, voici ce que nous avons décidé :

Il fit une pause pour donner plus de poids à ces paroles, puis il continua :

– Je vais vous remettre en liberté et vous pourrez même conserver vos affaires. Mais, jusqu’à ce soir, vous resterez attachés à cet arbre, afin que vous ne puissiez pas nous suivre, nous emmenons même Mr. Rollins avec nous, car il pourrait commettre l’imprudence de vous relâcher avant l’heure. C’est à lui que vous devez la vie, et j’espère que vous lui en serez reconnaissants.

Nous fûmes ligotés à deux arbres voisins, les bandits attachèrent nos chevaux non loin de nous, puis ils entassèrent toutes nos affaires, y compris nos armes, à nos pieds.

Ceci fait, les cinq compères s'éloignèrent à cheval. Nous restâmes silencieux pendant près d'une heure, puis l'Apache me dit :

– Ils sont restés dans les environs pour pouvoir suivre notre trace de tout près. Rollins reviendra délier nos liens à la tombée de la nuit. Il nous faut absolument mettre la main sur Santer. Qu'en pense mon frère blanc ? Quel serait le meilleur moyen ?

– Il serait peu adroit de les amener jusqu'à la cachette de Old Firehand.

– Évidemment. En poursuivant notre route pendant toute la nuit, nous arriverons demain soir à la forteresse. Mais nous nous arrêterons avant. Rollins n'aura pas manqué de laisser des signes secrets à ses amis. Au moment voulu, nous le réduirons à l'impuissance, puis retournerons sur nos pas, pour attendre le reste de la bande. Mon frère Old Shatterhand est-il d'accord avec moi ?

– Parfaitement. Santer se rengorge de son adresse, mais nous lui montrerons qu'il n'est qu'un imbécile.

La journée s'écoula avec une lenteur désespérante. Enfin, à la tombée de la nuit, nous entendîmes le galop d'un cheval ; c'était Rollins. Il nous dit qu'il avait accompagné les autres très loin, puis il défit nos liens. Nous l'assurâmes de notre « éternelle reconnaissance », puis montâmes à cheval et partîmes.

Rollins reprit sa place derrière nous. Nous entendîmes qu'à plusieurs reprises il faisait cabrer son cheval pour laisser des traces plus visibles ; il arracha même distraitement des feuilles d'arbres qu'il jetait sur le passage, afin de rendre plus facile encore la tâche de nos poursuivants.

Au matin, nous fîmes halte pendant une heure-environ, et à midi nous nous reposâmes pendant plus de trois heures. Puis nous reprîmes notre route pendant deux heures et demie, si

bien que nous fûmes bientôt dans les environs de la forteresse. L'heure était venue de nous expliquer avec Rollins. Nous nous arrêtâmes et descendîmes de nos montures. Il nous imita et nous demanda avec étonnement :

– Pourquoi faire encore une halte, messieurs ? Je suppose que nous ne sommes plus très loin du but de notre voyage. Pour ma part, je préférerais continuer plutôt que de passer la nuit ici.

Winnetou, toujours taciturne, lui dit alors :

– Il ne faut pas que des scélérats entrent chez Old Firehand.

– Des scélérats ? Qu'entend par là le chef des Apaches ?

– Je veux dire par là que tu en es un.

– Moi ? Depuis quand Winnetou est-il ingrat envers son sauveur ?

– Son sauveur ? Tu n'y penses pas. Pauvre imbécile qui te crois plus fort que Old Shatterhand et Winnetou ensemble.

– Mais je vous en prie... Vous faites erreur ?

– Assez de mensonges.

– Mais...

– Nous savons que tu n'es qu'un espion de Santer, qui se fait appeler Bourton le marchand. Nous avons observé ton manège abject pendant tout le trajet. Maintenant l'heure du châtiment est venue. Santer nous a demandé de ne pas oublier notre dette envers toi. Eh bien ! allons-y.

Rollins, ayant compris la situation, sauta en selle et essaya de partir au galop, mais je réussis à m'agripper à la bride de son cheval. Il tira alors son pistolet et fit feu. Je baissai la tête pour éviter le coup. L'instant d'après, Rollins était à terre. Il fut aussitôt ligoté et bâillonné. Nous l'attachâmes à un arbre, quitte à re-

venir le chercher une fois que nous en aurions terminé avec les autres.

Nous revînmes alors rapidement sur nos pas, puis, ayant trouvé un fourré propice, nous nous y postâmes pour attendre nos poursuivants l'arme à la main.

Nous attendîmes une heure, une heure et demie, certains que Santer et ses comparses ne pourraient plus nous échapper.

Tout à coup, Winnetou s'écria :

– *Uff ! uff !* je vois un cavalier à l'horizon.

Je fis un effort pour bien discerner, puis je dis :

– En effet, c'est étrange.

– Il va du côté d'où doit venir Santer, dit Winnetou, étonné. Mon frère distingue-t-il la couleur du cheval ?

– C'est un cheval bai.

– Oui, un cheval bai, et c'est aussi la couleur du cheval de Rollins.

– Rollins ? Mais c'est impossible. Il ne pouvait pas être plus solidement ligoté.

Le regard de Winnetou s'assombrit. Cependant il se domina et me dit :

– Attendons encore un quart d'heure.

Le temps passait et Santer ne venait toujours pas. Alors Winnetou me dit :

– Mon frère blanc ferait bien de retourner à l'endroit où était attaché Rollins pour examiner les traces.

– Mais si Santer arrivait entre temps avec ses hommes ?

– Winnetou s'en charge.

Vingt minutes plus tard, j'arrivais au grand galop là où nous avions attaché Rollins. Il avait disparu ainsi que son cheval. J'examinai soigneusement les traces, puis j'allai rejoindre Winnetou. Celui-ci entra dans une terrible colère quand il apprit que notre prisonnier s'était sauvé. Enfin il se maîtrisa.

– Le scélérat savait très bien que nous allions au-devant de ses amis. Il a donc bifurqué un peu au sud, et c'est pour cela qu'il n'est pas passé devant nous. Mais comment diable a-t-il pu se libérer ?

– Un cavalier est venu de l'est et c'est lui qui l'a relâché.

– Sans doute un soldat de Wilkes-Fort.

– Je ne crois pas. Les traces de pieds que j'ai relevées autour de l'arbre sont si énormes qu'elles ne peuvent provenir que des mocassins antédiluviens de notre ami Sam. De plus, je crois avoir reconnu les traces de sabot de sa vieille Mary.

– *Uff ! uff ! uff !* Nous jouons de malheur. Montons à cheval et voyons si nous ne pouvons pas encore les rattraper.

Le soleil avait déjà disparu de l'horizon. En quelques minutes, nous retrouvâmes la trace de Rollins dans la Prairie que nous décidâmes de suivre. Nos prévisions étaient exactes. La piste allait rejoindre celle des quatre cavaliers.

Nous examinâmes attentivement les empreintes et vîmes que les cinq larrons ne s'étaient arrêtés que pendant quelques minutes. Dès que Rollins les avait mis au courant, ils avaient sagement rebroussé chemin. Comme il faisait déjà très sombre et que la nuit était sans lune, nous ne pouvions penser à les poursuivre ainsi.

Winnetou fronça les sourcils et sans mot dire sauta à cheval. Nous partîmes au grand galop dans la direction de la forteresse.

Une fois de plus, Santer avait réussi à nous échapper. Nous nous promîmes cependant que, dès le lendemain matin, nous nous lancerions à sa poursuite. Je savais que Winnetou était résolu à avoir cette fois raison de son mortel ennemi.

Bientôt la lune se leva et nous arrivâmes près du fourré où se trouvait d'habitude la sentinelle de la forteresse. Elle était en effet à son poste et fit stopper.

– Excusez-moi, messieurs, nous dit l'homme, si je vous arrête, mais je dois vous conseiller la plus grande prudence.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Il paraît que tout ne va pas pour le mieux dans les environs.

– Que se passe-t-il donc ?

– Je ne saurais pas vous le dire exactement, toujours est-il que le petit Sam Hawkens m'a fait de longs discours en rentrant de sa promenade.

– Ah ! il avait donc quitté la forteresse ?

– Oui, mais il est de retour.

– Ah ! Et il était seul ?

– Oui.

Il n'y avait plus de doute, c'était bien Sam Hawkens, par ailleurs si rusé, qui avait commis la gaffe monstre de libérer Rollins.

Nous pénétrâmes dans le défilé et apprîmes aussitôt que l'état de santé de notre ami Old Firehand avait plutôt empiré depuis notre départ. Toutefois, sa vie n'était pas en danger, et je n'en parle que parce que c'est précisément la raison qui allait m'obliger à me séparer de Winnetou.

Après avoir mis pied à terre, nous courûmes vers le feu où nous vîmes Old Firehand enveloppé de fourrures, Harry, Sam ainsi que quelques officiers de Wilkes-Fort.

– Soyez les bienvenus, dit Old Firehand d'une voix éteinte. Avez-vous rencontré le marchand de peaux ?

– Nous l'avons rencontré, mais nous l'avons déjà perdu en route, dit Winnetou.

– C'est bien fâcheux !

– Nous allons vous mettre tout de suite au courant, dit mon ami, mais, au préalable, j'aimerais poser quelques questions à notre vieil ami Sam Hawkens.

Le petit vieux ricana.

– Mon frère Sam est-il sorti aujourd'hui de la forteresse ? demanda Winnetou.

– Mais oui, si je ne m'abuse, répondit Sam. J'ai fait un petit tour dans la forêt, histoire de prendre l'air.

– Très bien. Mais mon frère blanc sait-il ce qu'il est ? demanda Winnetou d'un air calme.

– Un célèbre chasseur de la savane, si je ne m'abuse, répondit modestement le petit Sam.

– Mon frère blanc se trompe. Il n'est pas un célèbre chasseur, mais le pire imbécile que j'ai jamais vu. Howgh !

Là-dessus, il fit volte-face et s'éloigna.

Cette déclaration du chef apache, toujours si doux et si réservé, fit une profonde sensation. On m'entoura en m'assaillant de questions.

Je racontai alors en détail tout ce qui nous était arrivé. L'assistance resta stupéfaite.

Le petit Sam piqua une véritable crise de nerfs. Il s'injuria copieusement et s'inonda d'épithètes si grossières que la moitié seulement adressée à un tiers l'aurait mis en fort mauvaise posture devant les tribunaux.

Puis il se leva, se mit à arpenter le terrain dans tous les sens en murmurant des paroles incompréhensibles. Enfin, sa crise le reprit et il se mit à arracher sa barbe, à se gifler et, au comble de la fureur, retira sa précieuse perruque à laquelle il donna un grand coup de pied.

Cependant il ne se consolait pas et hurla à tue-tête :

– Winnetou a raison ! Il a mille fois raison ! Je suis le plus grand imbécile, le plus vert des greenhorns que la terre ait jamais porté ! Il n'y a rien à faire, je resterai une bête jusqu'à la fin de mes jours.

– Mais, voyons, Sam, racontez-nous comment cela s'est passé. Comment avez-vous eu l'idée de libérer ce Rollins ?

– Que le diable m'emporte d'avoir eu cette idée ! Figurez-vous que je me promenais tranquillement quand, tout à coup, j'entendis des coups de feu. Je prête l'oreille, puis m'avance avec précaution. Je vous prie de croire que je n'avais pas jusque-là commis la moindre gaffe.

– Mais vous vous êtes bien rattrapé par la suite.

– Je suis désespéré. Enfin, je continue ma route, et, ayant débouché dans une clairière, je vois un cheval attaché à un arbre. Là où il y a un cheval il y a aussi un homme, me dis-je, et je ne m'étais pas trompé, car, un peu plus loin, je découvris un malheureux ligoté à un arbre de telle manière qu'il lui était impossible de faire un mouvement.

– Hum !

– Naturellement je l'interrogeai aussitôt. Il me répondit de bon gré et me dit qu'il était marchand de peaux et qu'il allait rendre visite à Old Shatterhand.

– Cela aurait pourtant pu attirer votre attention, car c'est Old Firehand qu'il aurait dû chercher.

– C'est juste, mais, sur le moment, je n'y ai pas songé. J'ai demandé à l'homme ce qui lui était arrivé et il m'a expliqué qu'il avait été attaqué et ligoté par des Indiens.

– Deuxième gaffe : si vous aviez eu tant soit peu de bon sens, vous auriez examiné les traces et vous auriez pu voir que s'il y avait un Indien parmi ses agresseurs, il s'y trouvait aussi un Blanc. Ah ! mon cher Sam, quel gaffeur vous êtes et pourtant c'est vous qui m'avez initié aux secrets du Far-West ! Et dire que c'est vous qui m'avez appris à lire les empreintes !

– Oui, je reconnais en l'occasion avoir agi bien à la légère.

– Et puis ?

– Alors j'ai invité l'homme à venir dans la forteresse et j'ai coupé ses liens.

– Naturellement il a aussitôt pris la poudre d'escampette.

– Comme vous venez de le dire. Une fois libéré, il a sauté sur son cheval et est parti au grand galop. Je n'ai rien compris à tout cela, mais, comme j'étais inquiet à cause des Indiens dont il venait de me parler, après avoir examiné un peu les environs, je décidai de rentrer dans la forteresse. Maintenant je bouillonne de rage et je donnerais tout pour réparer cette gaffe magistrale. Demain matin je vais m'élancer à la poursuite de ces scélérats, et je n'aurai pas de répit avant de les avoir scalpés tous.

– Mon frère Sam ne fera pas cela, dit Winnetou qui s'était tout à fait calmé. Le chef des Apaches suivra tout seul le meurtrier. Mon frère blanc restera ici, car il est malgré tout possible que Santer vienne jusqu'à la forteresse pour tenter un mauvais

coup. Comme il peut amener avec lui des Indiens, il faut que cet endroit soit défendu par des hommes intelligents et courageux.

Plus tard, alors que mes compagnons s'apprêtaient déjà à se coucher, j'allais trouver Winnetou qui s'était à nouveau éloigné de notre groupe. Son cheval broutait près du fleuve et il était étendu dans l'herbe.

Lorsqu'il m'aperçut il se leva, vint au devant de moi, me prit par la main et me dit :

– Winnetou sait ce que son frère voudrait lui dire. Il désirerait venir avec moi à la poursuite de Santer.

– Tu as deviné juste.

– Tu ne dois pas le faire. Ta place est ici.

– Et pourquoi donc ?

– Les habitants de la forteresse ont plus besoin de toi que moi, du moins pour le moment.

– Mais...

– C'est pourtant bien clair. Old Firehand est très affaibli. Tu as pu t'en rendre compte toi-même. Son fils est courageux, mais ce n'est qu'un enfant. Sam Hawkens vieillit et commet parfois des bêtises, ainsi que nous venons d'en faire l'expérience. Il y a sans doute ici quelques soldats, mais, après tout, ce sont des étrangers.

– Mais tu partiras un contre cinq.

– Et puis après ? Instruit par l'expérience, je saurai me montrer suffisamment prudent. Le désir de la vengeance n'obscurcira pas mon esprit. De toute façon, Old Firehand a grand besoin de toi. Que se passerait-il si, pendant que je recherche notre ennemi, il réussissait à grouper des malfaiteurs pour venir prendre la forteresse ? Reste ici pour défendre Old

Firehand et prouve ainsi ton amitié pour moi. Veux-tu te rendre au désir de Winnetou ?

Il était très dur pour moi de me séparer ainsi de lui, le meilleur chasseur de la savane.

– Je ferai comme tu voudras, répondis-je enfin.

– J'attendais cela de toi.

Il accepta pourtant que je l'accompagne une partie de la route.

L'étoile du matin luisait encore dans le ciel lorsque nous montâmes à cheval. Au petit jour nous arrivâmes à l'endroit où Rollins avait rencontré ses comparses.

– Nous allons nous séparer ici, me dit Winnetou.

Il approcha son cheval du mien et m'étreignit longuement.

– Le Grand Esprit exige que nous nous séparions. Mais, quand le moment sera venu, il réunira à nouveau nos chemins, car Old Shatterhand et Winnetou ne peuvent rester longtemps séparés l'un de l'autre. C'est la vengeance et la haine qui vont guider mes pas, c'est l'amitié qui conduira les tiens. Howgh !

Il m'embrassa et lança son cheval au galop sur les traces de l'assassin.

Je restai longtemps à le regarder s'éloigner, ses longs cheveux flottant au vent. Allait-il saisir enfin ses ennemis ? Quand et où retrouverais-je, enfin, l'intrépide Winnetou, mon frère rouge ?

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : RenéJP, Jean-Marc, GilbertC, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.